Digitized by Google

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

Grande Sale O. 8.
26 - VI - 15

Digitized by Google

III 26 VI 15

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

VIES DES SAINTS

ET FÊTES DE TOUTE L'ANNÉE

Digitized by Google

PARIS. — TYPOGRAPHIE ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.

Digitized by Google

23521

LES

VIES DES SAINTS

ET

FÊTES DE TOUTE L'ANNÉE

PAR LE R. P. RIBADÉNÉIRA

TRADUCTION FRANÇAISE, REVUE ET AUGMENTÉE

DES FÊTES NOUVELLES

DES VIES DES SAINTS ET BIENHEUREUX NOUVEAUX

PAR

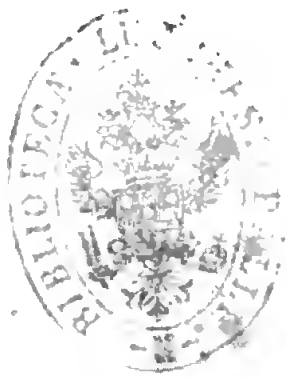
M. L'ABBÉ É. DARAS.

OUVRAGE DÉDIÉ A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE QUIMPER.

DEUXIÈME ÉDITION

Corrigée et augmentée d'une table des matières à l'usage des Prédicateurs et des Catéchistes.

NOVEMBRE.



PARIS

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

23, RUE CASSETTE, 23.

1857

15785

Digitized by Google

LES

VIES DES SAINTS

ET FÊTES DE TOUTE L'ANNÉE.

PREMIER JOUR DE NOVEMBRE.

Fête de tous les Saints.– Saint Mathurin, confesseur.

Saint Bénigne, prêtre et martyr; saint Césaire, diacre et martyr; sainte Marie, servante, martyre; saint Césaire et ses compagnons, martyrs; saint Jean, évêque, et saint Jacques, prêtre, martyrs; sainte Cyrénie et sainte Juliennne, martyres; saint Austremoine, premier évêque de Clermont en Auvergne; saint Marcel, évêque de Paris; saint Vigor, évêque de Bayeux; saint Séverin, moine.

FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Entre toutes les fêtes que la sainte Eglise a instituées pendant l'année en l'honneur des bienheureux qui sont au ciel, la plus dévote et la plus solennelle est celle qui se célèbre le premier jour de novembre, en commémoration de tous les saints : car cette fête les comprend tous, sans en exclure aucun. Boniface IV l'institua à Rome, en l'honneur de la très-glorieuse Vierge et de tous les saints, consacrant à Notre-Seigneur ce célèbre et magnifique temple que Marc-Agrippa, citoyen romain et favori d'Auguste, avoit dédié à Jupiter vengeur, après la bataille navale d'Actium, où Auguste vainquit Marc-Antoine, et demeura seul seigneur absolu de l'empire romain. Agrippa nomma ce temple Panthéon, c'est-à-dire la maison de tous les dieux, parce que tous les dieux de l'antiquité y étoient adorés.

L'empereur Constantin, après sa conversion, commença à faire bâtir des églises et à élever des autels à Jésus-Christ. Alors les Chrétiens rasèrent de fond en comble plusieurs magnifiques temples des Gentils, pour éteindre la mémoire des lieux où on avoit offert de si abominables sacrifices aux diables. Toutefois, ils jugèrent depuis qu'il valoit mieux adorer le vrai Dieu dans les mêmes lieux où le diable s'étoit fait servir, et que les temples profanes fussent sanctifiés par les cérémonies dont use l'Église catholique, ornés des reliques des martyrs et consacrés à Dieu : c'est ainsi que nous voyons saint Grégoire le Grand écrire au roi d'Angleterre, qui s'étoit nouvellement converti à la foi, de ruiner les temples des idoles; mais depuis, le christianisme étant établi en son royaume, de peur d'étonner les foibles, il commanda à l'évêque Melite de convertir les temples des païens en églises chrétiennes.

Suivant cet exemple, Boniface IV, qui fut pape peu de temps après saint Grégoire (car Sabinien et Boniface III, qui lui succédèrent immédiatement, ne vécurent pas trois ans), dédia le Panthéon bâti à tous les dieux, en l'honneur de la très-sainte Vierge Marie et de tous les saints martyrs que l'on célébroit alors en la sainte Église; c'est pourquoi il nomma cette église Sainte-Marie-des-Martyrs (on l'appelle aujourd'hui Notre-Dame-de-la-Rotonde), et commanda que l'on en célébrât la fête à Rome, le 13 de mai, jour de la dédicace. Le Martyrologe romain la met en effet ce jour-là. Le cardinal Baronius dit qu'en un vieux livre de cette église, écrit à la main, il a trouvé que l'on y porta en grande solennité vingt-huit chariots d'ossements des saints martyrs, tirés de plusieurs cimetières de Rome.

Voilà ce que commanda le pape Boniface IV. Mais depuis, Grégoire IV, qui mourut l'an de Notre-Seigneur 844, ordonna que la fête qui se faisoit à Rome le 13 de mai en l'honneur de Notre-Dame et de tous les martyrs, fût dorénavant célébrée par toute la chrétienté, le premier jour de novembre, en leur mémoire et en celle de tous les saints confesseurs et citoyens du ciel.

C'est pourquoi on l'appelle la fête de tous les saints : elle est

observée en toute l'Église, particulièrement à Notre-Dame-de-la Rotonde, à Rome, avec une grande dévotion. Telle fut la première cause de l'institution de cette fête. Néanmoins, il y en a assez d'autres qui ne sont pas moins considérables, dont l'une est l'obligation précise que nous avons de glorifier Notre-Seigneur en ses saints, qui l'ont tant honoré, qui nous ont laissé de très-rares exemples de leur vertu, afin que nous les imitions ; et qui maintenant nous favorisent de leurs prières. Or, comme il y a tant de saints qu'il serait impossible de les solenniser chacun à part, il étoit fort à propos d'ordonner un jour où nous puissions au moins les louer et demander leurs secours ; montrant la piété et la dévotion que nous avons envers tous.

Il y a encore une autre raison dans le livre intitulé l'Ordre romain : *C'est afin*, dit-il, *que tout ce en quoi la fragilité humaine aura manqué le long de l'année, en célébrant les fêtes et les vigiles des saints par ignorance ou négligence, soit récompensé en cette fête par une plus grande ferveur de notre dévotion.* L'Église, en l'oraison de l'office du jour, en donne encore une autre : *C'est afin que Dieu nous accorde plus facilement l'abondance de la propitiation par le grand nombre d'intercesseurs de toute la cour céleste et de cette bienheureuse compagnie,* laquelle, prosternée en la présence de la très-sainte Trinité, lui représente nos oraisons, demandant par une singulière charité que nous soyons exaucés en ce dont nous le requérons, par le moyen d'un si grand nombre de ses amis et de ses serviteurs.

Mais la principale raison de l'institution de cette fête est de nous encourager à imiter les saints, en nous proposant leur vie très-parfaite, par laquelle ils ont acquis une indicible gloire ; et (comme dit saint Bernard) en intention que nous suivions par nos actions ceux que nous révérons en cette fête si solennelle, courant après la félicité de ceux que nous croyons être bien heureux, et favorisés de la protection de ceux qui nous réjouissent de leurs louanges. Saint Augustin dit en effet : *Ceux-là célèbrent vraiment les joyeuses fêtes des saints martyrs, qui suivent leurs traces et leurs exemples, car les solennités des martyrs ne sont pas autre chose que*

de vives exhortations au martyre, et pour nous rendre soigneux d'imiter ce que nous célébrons avec contentement.

A cet effet, l'Église rappelle aujourd'hui à la messe l'évangile des béatitudes, et nous découvre le chemin qu'ils ont frayé, et par lequel nous devons marcher : à savoir, l'humilité et la pauvreté d'esprit, la mansuétude et les larmes, la faim et la soif de la justice, la miséricorde et les autres vertus dont ils étoient doués, et conjointement aussi la récompense et la possession de la terre des vivants, avec le royaume du ciel, qui leur a été donné pour héritage.

Mais quelle langue, même celle des saints, pourroit expliquer la gloire dont ils jouissent ? ou quel entendement pourroit comprendre ce bien, qui est le seul bien, la source et la cause de tous les autres biens ? L'apôtre saint Paul dit, que *l'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme compris les biens que Dieu réserve à ses amis.* L'œil ne les sauroit voir, parce qu'ils n'ont point de couleur ; ni l'oreille les ouïr, parce qu'ils n'ont aucun son ; ni le cœur humain les comprendre, parce que ces biens ne sont pas humains, mais divins, et qu'ils surpassent infiniment sa capacité.

Le docteur angélique, saint Thomas, nous enseigne que trois choses finies en soi sont en certaine façon d'une grandeur et d'une dignité infinie. La première, c'est l'humanité de Jésus-Christ, qui étant conjointe en une même personne par une union hypostatique avec la divinité, est d'une dignité infinie : et il ne se peut dire que Jésus-Christ soit une pure créature. La deuxième, c'est la très-sainte Vierge Marie, qui, bien qu'en soi elle ne soit qu'une pure créature, limitée et finie ; néanmoins, en tant que Mère de Dieu, qui a conçu en ses entrailles et enfanté le Verbe éternel, qui est infini et incompréhensible, elle a en soi une certaine grandeur surnaturelle, et une prérogative excellente et infinie. La troisième, c'est la gloire et la félicité des saints, qui, bien qu'elle soit bornée de soi, à cause que les bienheureux saints le sont aussi, néanmoins d'une certaine manière elle est infinie ; parce qu'ils voient et jouissent éternellement de ce bien qui est infini, et que les saints mêmes ne peuvent entièrement comprendre.

Cette félicité est si grande, que l'homme qui la possède devient

en quelque façon Dieu, non par nature, mais par grâce et par participation, en la manière que dit saint Pierre : *Afin que vous soyez participants de la nature divine.* Car, de même que la bonté rend l'homme qui la possède, bon ; la justice juste, la sagesse sage, la force fort, la beauté beau, et que les autres qualités le qualifient et le font appeler de leur nom, de même le philosophique théologien, Séverin Boëce, dit fort bien que la propriété de la divinité, c'est de faire divins, de la déité de rendre dieux ; et la récompense que Dieu donne aux saints dans le ciel, est de les faire presque dieux, pour accomplir la prophétie de David : *J'ai dit, vous êtes dieux, et tous enfants du Très-Haut.*

Ainsi que les grands rois se servent des seigneurs de leurs royaumes, et bien souvent des princes de leur sang, de même Dieu en sa cour impériale, où tous les saints et les bienheureux le servent, pour faire éclater davantage sa souveraine majesté, veut qu'ils soient tous rois et ses proches parents, leur communiquant par grâce ce qu'il a naturellement ; à chacun d'eux selon sa capacité, leur imprimant en quelque façon sa ressemblance.

L'apôtre saint Paul dit en effet : *Nous tous, à face découverte, contemplant la gloire de Notre-Seigneur, serons transformés en la même image de sa gloire et de sa clarté, qui dérivera sur nous de cette claire lumière qu'il a, et serons comme un miroir qui reçoit et représente en soi l'image de celui qui le regarde.* Et le bien-aimé disciple de Notre-Seigneur dit aussi : *Quand Notre-Seigneur viendra, alors nous serons semblables à lui.*

De sorte que, comme une goutte d'eau versée dans une grande cuve de vin prend la couleur et la saveur du vin ; et comme le fer, tout rouge dans la braise demeurant vrai fer, en laisse les propriétés, et prend celles du feu ; ou comme l'air revêtu et traversé des rayons du soleil se pare de sa lumière, et brille de sa clarté ; enfin comme le miroir qui reçoit directement sur lui les rayons du soleil, représente l'image de ce soleil ; de même les bienheureux, éclairés de cette divine lumière, revêtus de cette immense clarté de Dieu, participent de sa déité, et se transforment en son image et à sa ressemblance.

Les théologiens divisent cette félicité des saints en deux parties : La première, c'est la gloire essentielle, qui est la principale, et la partie substantielle de leur félicité. La seconde est accidentelle et beaucoup moindre.

La gloire essentielle est une union de l'âme avec Dieu, très-pure, très-aimable, et inexplicable, comblée de tous biens, et éloignée de tous maux. Cette jonction avec Dieu consiste en la claire vision de Dieu, de laquelle saint Augustin dit que toute notre récompense et notre félicité, c'est de voir Dieu. Car Dieu est un bien infini, immense, incompréhensible, et si comblé d'infinies perfections, qu'il ravit et transforme en soi celui qui le voit en sa gloire, et le remplit de lui-même selon sa capacité, en même temps que de tous les biens qu'il possède : et par cette glorieuse vue, il donne à l'âme bienheureuse une éternelle possession de soi, et une joie par-dessus toutes les joies.

Voici comment saint Augustin parle de cette vision en ces termes : *Là nous verrons, nous aimerons et nous louerons. Nous verrons la lumière en notre lumière, et quelle lumière verrons-nous ? Une lumière immense, incorporelle, incorruptible, incompréhensible, qui ne s'éteint jamais, inaccessible, incréée, vraie, divine, qui illumine les saints en leur vigueur, qui est la lumière de toutes les lumières, et la fontaine de la vie, qui est vous, ô mon Dieu ; car vous êtes cette lumière que nous voyons, et nous en vous, et avec la splendeur de votre visage, nous vous verrons face à face. Voir le Dieu vivant, c'est voir le souverain bien, la joie des anges et de tous les saints, la récompense de la vie éternelle, la gloire des esprits bienheureux, un chant éternel, une couronne de beauté, un manteau de félicité, un très-abondant repos, l'ornement d'une paix intérieure, une joie béatifiée, l'accomplissement de tout bonheur, le contentement de l'éternité, et la paix de Dieu, qui surpasse tous les sens.*

Que sera-ce de voir cette essence si admirable, très-simple, très-communicable, et de considérer en elle le grand mystère de la Trinité ? de voir le Père dans le Fils, et le Fils dans le Père, et dans le Père et dans le Fils le Saint-Esprit : de voir, sans ombres ni figures, comment le Fils est éternellement engendré du Père,

qui en est le principe, comment aucune des trois personnes n'est plus grande ou plus petite, plus noble ou plus basse l'une que l'autre ; comment le Père n'a point été devant le Fils, ni celui qui est engendré devant celui qui l'engendre ; car les trois personnes sont en tout et par tout égales, coéternelles, d'une même excellence et dignité. Là les saints voient ce nœud indissoluble par lequel la nature divine se lia avec l'humaine en la personne de Jésus-Christ ; et celui qui est infini s'unit tellement avec le fini, que l'on peut dire en parlant de Jésus-Christ : Dieu est l'homme, et l'homme est Dieu. En cette vision de la très-sainte Trinité et du mystère de l'Incarnation du Verbe éternel consiste principalement la félicité.

Or, non-seulement les saints voient Dieu en Dieu, mais aussi eux-mêmes et toutes choses en Dieu. Car de même que celui qui a un miroir devant soi voit dedans le miroir et son image et toutes les autres choses qui se représentent au miroir, de même les saints ayant devant eux ce miroir sans tache de la majesté de Dieu, le voient et se voient en lui, selon la grande ou la moindre connoissance qu'ils ont de lui. Et comme toutes les créatures d'ici bas sont autant de miroirs, quoique imparfaits, qui représentent Dieu, ainsi là-haut Dieu lui-même est le très-parfait miroir qui avec une très-simple vue représente aux bienheureux toutes les excellences et les propriétés des créatures, beaucoup plus parfaitement qu'elles ne le sont elles-mêmes.

Aussi les mystères cachés de Dieu, que les plus excellents esprits ne peuvent avec toute leur étude et leur diligence concevoir ni expliquer, ils le voient là clairement en leur source, et parviennent au comble de leurs désirs. Là ils voient comme la terre, l'eau, l'air et le feu furent créés de rien, le ciel émaillé de tant de claires étoiles et lumières ; la disposition de chaque chose en son lieu, avec un bel ordre et une admirable harmonie. Là ils voient la distinction, la beauté, l'établissement des neuf chœurs des anges, partagés en trois hiérarchies. Là ils voient comment toutes les grâces naturelles et surnaturelles découlent tellement de cette source inépuisable sur les créatures, qu'elles ne se séparent jamais

de leur origine et qu'elles sont toujours entièrement en elle, ainsi qu'une lumière qui se communique et se divise en plusieurs autres lumières sans aucune perte ou diminution. Ils voient comment les dons de Dieu sont toujours nouveaux, car il n'y a point en lui de différence de temps passé ni de futur ; mais une présente éternité, un temps sans temps. Ils voient comment Dieu étant un bien très-simple, incommutable et indivisible, les uns participent plus de lui, les autres moins, à la façon du soleil, qui communique sa chaleur et sa lumière selon les dispositions qu'il rencontre.

Que dira-t-on des secrets jugements de Dieu, des effets merveilleux de sa divine providence, qui sont des abîmes et qui épuisent l'entendement humain ? Car en cette vie l'un est riche, l'autre est pauvre : l'un est sain, l'autre est malade ; l'un est robuste, l'autre est foible ; l'un est subtil, l'autre est grossier ; et, qui plus est, pourquoi une créature qui meurt devant le baptême va aux limbes, et l'autre recevant le baptême s'envole au ciel ? Pourquoi l'un des deux larrons qui furent crucifiés avec Jésus-Christ reçut une grâce si extraordinaire que de le reconnoître Dieu ; et l'autre mourut en son péché ? Pourquoi il permit que Judas tombât en une si détestable méchanceté, et empêcha les autres apôtres d'y tomber ? Pourquoi le méchant est riche, le bon est pauvre ; le méchant est joyeux et content, et le bon, au contraire, est triste et affligé ? Pourquoi l'innocent est condamné par la justice, et le pervers accusateur triomphe et se glorifie de s'être vengé de celui qui ne l'avoit point offensé ? Pourquoi ceux que l'on espéroit devoir être utiles à la république sont dans leurs premières années emportés par la mort, et les autres qui ne devroient pas naître vivent si longtemps ? Pourquoi celui qui est élevé en honneur et en dignité est l'opprobre et le scandale du monde, et celui qui est juste, pacifique et utile est enseveli en un perpétuel oubli

Enfin, ils voient là que toutes les œuvres de Dieu sont mêlées de justice et de miséricorde, et que sa sagesse en tire toujours sa gloire ; que si quelques-unes nous semblent inutiles et mauvaises,

elles sont néanmoins disposées et convenables à notre plus grand bien, et à l'honneur de celui qui les permet, avec une grande providence, et un vif désir de notre avancement ; car il ne les permettroit pas, ni les maux que nous voyons, s'ils ne servoient d'instruments à de plus grands biens, et de matière pour amplifier la gloire de Dieu, qui par sa sagesse et sa bonté infinie fait naître de ces maux beaucoup de biens.

En effet, de l'envie des enfants de Jacob, qui vendirent leur frère Joseph aux Ismaélites, il tira le salut de ceux mêmes qui l'avoient vendu ; de la très-cruelle et très-ignominieuse mort de Jésus-Christ, la rédemption du monde ; du péché de saint Pierre, l'humilité pour lui, la miséricorde et la compassion envers nous ; de l'incrédulité de saint Thomas, un ferme témoignage de notre foi ; de la cruauté des tyrans qui persécutoient l'Église, la gloire et la constance de beaucoup de martyrs, la confirmation de l'Evangile, et l'exemple à tous les fidèles.

Il n'y a si grand arithméticien qui puisse calculer les choses que les saints voient en l'essence divine, ni orateur si éloquent qui les puisse expliquer, ni entendement humain qui les puisse imaginer : et cependant les saints les comprennent toutes par une très-simple vue, ce qui produit un amour si ardent, que l'âme bienheureuse devient toute en feu par la participation de l'embrasement et du feu divin de Notre-Seigneur, dont il est dit que c'est un feu qui dévore et convertit toutes choses en soi, qui brûle toujours, et ne consume jamais. De cet amour résulte la joie indicible de l'âme, par l'union de son entendement avec cet océan de la sapience infinie, et de sa volonté avec le souverain bien, qu'elle serre et embrasse si étroitement qu'elle ne s'en peut séparer.

Le bonheur des saints n'est pas accompli en ce souverain bien ; ni la gloire qu'ils reçoivent en la vue, en la possession, et en la jouissance du souverain bien, n'est pas la consommation de leur gloire : au contraire de ce souverain bien, comme de la source principale, dérivent quatre autres biens qui appartiennent à la félicité accidentelle et féconde : à savoir, la gloire de leurs corps, la beauté et l'excellence du lieu où ils sont, la compagnie de tant de courti-

sans célestes, et l'assurance que cette gloire durera tout le temps que Dieu sera Dieu.

Car, en premier lieu, du comble de cette très-abondante gloire de l'âme rejaillit sur le corps bienheureux toute la gloire, la splendeur, et la beauté dont il peut être capable, avec une singulière sujétion, fraternité et obéissance à l'âme : le corps, comme s'il n'étoit point corporel, mais tout à fait spirituel, la suit partout sans aucune contradiction ni répugnance. De sorte que, comme durant notre vie sur la terre notre âme, qui informe le corps et fraternise avec lui, semble être de chair, penchant sous le fardeau du corps et se laissant attirer en bas ; de même au ciel la chair, revêtue de la gloire de l'esprit, s'élève en quelque façon comme si elle étoit convertie en esprit.

C'est pourquoi Dieu fait présent au corps de quatre merveilleux dons, qui sont (suivant la doctrine de saint Paul et des théologiens) : agilité, subtilité, impassibilité, clarté. L'agilité sera si grande et si admirable, qu'en un clin d'œil le corps bienheureux se trouvera partout où l'âme voudra ; il n'y a cheval qui coure, ni aigle qui vole, ni trait qui passe si vite ; le soleil même, qui en vingt-quatre heures fait sa course autour du monde, n'approche en rien de la légèreté qui portera le corps glorifié partout où il voudra. La subtilité sera telle, qu'il n'y a air si délicat, ni rayon de lumière si pénétrant, ni voix humaine, ni aucune chose terrestre si vive, que la subtilité du corps glorieux ne surpasse de tous points. L'impassibilité sera telle, que comme l'on ne peut toucher le rayon du soleil à coups d'épée, ni le submerger en l'eau, ni le brûler au feu, ni le salir en quelque manière que ce soit, de même le corps glorieux ne peut souffrir ni recevoir aucune lésion ou dommage. Que sera-ce de la clarté, qui surpassera celle des étoiles, de la lune et du soleil, car tout ce qui se voit de plus brillant ici-bas sera sombre et obscur en comparaison ?

Mais pour montrer l'excellence, la grandeur, les richesses et la beauté de ce palais royal, et la joie éternelle des saints, il seroit besoin que quelqu'un d'eux descendit du ciel pour les dépeindre comme témoin oculaire, et les représenter à nos yeux ; car l'as-

siette de cette ville est pardessus tous les cieux, sa grandeur et sa capacité excède toute sorte de mesure. S'il se trouve des étoiles, selon les astronomes soixante, et quatre-vingts fois plus grandes que toute la terre, que sera-ce au prix du ciel, qui embrasse toutes les étoiles et tous les cieux? Il n'y a grandeur au monde qui soit comparable à cela. C'est pourquoi le prophète Baruch, étonné de cette grandeur, s'écrie : *O Israël, que la maison de Dieu est grande! que le lieu de son trône et de son séjour est spacieux! Il est grand sans limites, il est haut et immense.*

Que si vous désirez savoir la structure de cet édifice, il n'y a point de langue qui la puisse dire. Car si le dehors qui paroît aux yeux des hommes est si beau, quel sera l'éclat de ce qui est réservé aux yeux immortels? Pierre Damien a recueilli ces paroles de divers auteurs, et dit : *Qui pourra exprimer la joie de cette paix souveraine, où les édifices sont tous bâtis de pierres fines et précieuses? les toits sont couverts d'or, et les salles brillantes d'une merveilleuse clarté. Tout l'ouvrage est composé de pierres d'une valeur inestimable, les rues de cette ville-là sont pavées d'or plus pur que le cristal, sans aucune fange, poussière, ni immondice. Là on ne craint point le froid de l'hiver, ni le chaud de l'été : au contraire, les fleurs et les roses toujours vermeilles y font un perpétuel printemps : là fleurissent les lis blancs, et mille sources de baume se répandent de tous côtés : les prés toujours verdoyants, les champs en épis ; les fontaines de miel y coulent en abondance, et les parfums aromatiques répandent une odeur divine. Les fruits pendent toujours aux arbres fleuris. En cette ville il n'y a point de différence entre la clarté de la lune, et celle du soleil et des étoiles ; car l'Agneau est celui qui l'éclaire sans jamais se cacher. Voilà pourquoi il n'y a point de nuit ni de succession de temps mais un jour constant et perpétuel, et chacun des saints brille comme un soleil.*

Que dira-t-on des habitants de cette ville, de leur multitude, de leur noblesse, de leur vertu, de leur charité, et de la concorde qui est entre eux? Leur nombre est si grand, que saint Jean dit en son Apocalypse qu'il vit en esprit une multitude infinie de bienheu-

reux que l'on ne sauroit compter, laquelle avoit été ramassée de tout le genre humain : ils étoient devant le trône de Dieu et de son agneau, vêtus de robes blanches avec des palmes triomphantes en leurs mains, chantant à Dieu des hymnes de louanges. A quoi s'accorde ce que le prophète Daniel dit de ce nombre : *Des millions de millions servoient au Seigneur de la Majesté, et dix fois cent mille millions se tenoient devant lui.* Ce grand nombre n'apporte aucune confusion ; au contraire, plus la multitude est grande, plus il y a accroissement de l'harmonie ; car chacun demeure au rang de sa gloire selon son mérite. Quant à la noblesse des citoyens célestes, ils sont tous rois et enfants de Dieu.

Pour le regard de leur tranquillité, de leur union et concorde entre eux, ce n'est qu'un corps et une âme d'eux tous ; ils vivent si paisiblement, que la ville s'appelle Jérusalem, c'est-à-dire vision de paix. C'est là que la charité est au dernier point de la perfection, et que les saints sont mieux unis entre eux que les membres d'un même corps ; car tous participent d'un même esprit, qui leur donne un même être et une vie bienheureuse. Puisqu'il en est ainsi, quelle joie aura là un bienheureux de la gloire de tous les autres, puisqu'il aime chacun d'eux comme soi-même ? Car cet héritage céleste n'est qu'un pour tous, et tout pour chacun, parce que chacun reçoit une aussi grande gloire des joies de tous, que s'il les possédoit lui-même. Car c'est une chose très-assurée, qu'autant que l'homme aime un autre, autant il se réjouit de son bien.

Si nous savions qu'un grand saint fût descendu du ciel, comme saint Pierre ou saint Paul, ou quelque autre de ces grands princes de la cour céleste, qu'il demeurât parmi nous, et que l'on pût parler et converser familièrement avec lui quelque temps, qui est celui qui ne quitterait toutes autres affaires pour le voir, pour l'ouïr et communiquer avec lui de ce qui le touche de plus près ? Ou si c'étoit la Reine des cieux qui fût descendue ici-bas, avec quel soin tâcherions-nous de jouir de sa glorieuse présence, de la voir, quand ce ne seroit que pour un moment ? Quelle aise, quelle allégresse doit donc avoir une âme qui peut traiter, non avec un bienheureux, mais avec tous les saints qui sont au ciel ; non pour

quelque peu de temps, mais pour toute l'éternité ; et converser avec eux comme avec ses compagnons, ses frères, ses amis, et les membres d'un même corps, avec une étroite charité ?

Que sera-ce de jouir des esprits célestes qui approchent le plus près de Dieu, qui sont les séraphins ; de la clarté de leur contemplation et de la très-fervente ardeur de leur amour ; de jouir des chérubins, où sont renfermés les trésors de la divine sagesse ; des trônes et des dominations, et de tous les autres chœurs des anges, des saints patriarches, des prophètes, du collége des douze apôtres, qui sont les douze fondements et les douze portes de cette sainte cité ; de jouir de ce brave escadron de martyrs, vêtus de robes blanches, tenant des palmes en leurs mains, avec les marques de leurs victoires et de leurs triomphes ; de cette école de très-sages docteurs, de prélats très-parfaits, d'humbles et pénitents confesseurs ; de ce chœur, plus blanc que neige, de très-pures vierges et de la bienheureuse compagnie des veuves, des époux et des continents ; bref, de l'illustre assemblée de toutes les âmes élues de Dieu, depuis le commencement jusqu'à la fin du monde, en quelque état, âge et condition que ce soit ?

Eh ! que sera-ce de voir la Reine des anges en son trône, qui seule y fait un chœur à part, d'autant parce qu'elle n'a point de pareille ni de semblable ; de voir la très-sainte humanité de Jésus-Christ, qui préside sur tous comme Roi et chef de tous les saints, et est assis à la droite de la majesté de Dieu, aux hauts lieux ? Que sera-ce, outre cela, de voir les triomphes qui se célèbrent tous les jours avec les nouveaux frères qui, ayant vaincu le monde et achevé le cours de leur pélerinage, viennent recevoir la couronne avec eux ?

Mais qu'est tout ce que nous disons, ni tout ce que nous saurions dire avec notre langue bégayante, au prix de la gloire des saints et de ce souverain bien qui est connu seulement de ceux qui le possèdent ? Pour tracer quelque chose de cela, on peut suivre l'un de ces trois moyens. Le premier, en considérant la grandeur, le pouvoir, l'excellence et les richesses infinies de ce Roi souverain ; que c'est là sa cour et son palais royal, bâti pour y manifester sa gloire, pour y honorer tous ses élus et pour récompenser les bons services

qu'ils lui ont faits. Car, si à proportion de la grandeur et de la majesté des rois, la splendeur de leur cour et de leur gloire doit paroître plus belle, Dieu qui est tout-puissant, et qui d'une seule parole créa cette admirable machine du monde, et qui la peut aussi détruire par une seule parole, quelle pompe pensons-nous qu'il nous ait préparée pour nous manifester sa grandeur? Quel sera l'ouvrage où se rencontrent la toute-puissance du Père, la sagesse du Fils et la bonté du Saint-Esprit; où la puissance et la bonté infinie font tout ce qu'ordonne la sagesse infinie, encore que tout cela ne soit qu'un dans les trois personnes divines?

Si le palais et la cour du roi Salomon ravit tellement en admiration le cœur de la reine de Saba, qu'elle en étoit quasi hors d'elle-même, que sera-ce du palais et de la cour du vrai Salomon, qui porte écrit sur sa cuisse : *Le Roi des rois, et le Seigneur des seigneurs?* Et si le roi Assuérus célébra ce festin solennel en la ville de Suse, avec tant de magnificence, pour faire voir à tous ses peuples ses richesses, ses trésors, et son pouvoir, combien magnifique sera ce banquet royal et divin que notre Dieu nous a préparé, non pour l'espace de cent quatre-vingts jours, comme Assuérus, mais éternellement, pour manifester les trésors infinis de sa sagesse, de sa libéralité et de sa bonté, en même temps que pour glorifier au ciel ceux qui l'ont honoré sur la terre? Et si même dès cette vie, qui n'est pas le lieu de la récompense, mais plutôt de la peine et du travail, Dieu honore tous les saints, que sera-ce de la gloire qu'il tient toute prête pour les honorer et être honoré en eux, et pour récompenser les services qu'ils lui ont rendus?

Que si la magnificence de ce Seigneur est si grande, qu'il ait indifféremment donné tant de choses aux justes et aux injustes, quels biens réserve-t-ils aux seuls justes? Celui qui a donné si libéralement à tous la possession commune de ce monde, sans y être obligé, quels trésors donnera-t-il à ceux à qui il se sent redevable? Celui qui est si prodigue à faire du bien, combien le sera-t-il plus pour récompenser les services? Et si en cette prison il pourvoit si abondamment tout le monde, que fera-t-il à ses élus en son

palais royal ? Si en cette journée de larmes il ne cesse de nous consoler, que fera-t-il au prix, quand le jour des noces sera venu ; surtout quand il viendra à considérer ce que coûte cette gloire à l'homme, ou plutôt ce qu'elle a coûté à Dieu ?

Elle coûte à l'homme tout ce que vaut, de porter perpétuellement sa croix, de renoncer à sa volonté, de mortifier les appétits de sa chair, de bannir tous les plaisirs et les délices contraires à la loi de Dieu, et de s'offrir à lui en sacrifice et en holocauste. Nonobstant que l'homme fasse de son côté tout ce qu'il peut, Dieu dit qu'il lui donne la gloire gratuitement, comme il est écrit en saint Jean : *Je suis le commencement et la fin de toutes les choses : je donnerai à celui qui aura soif, l'eau de la vie à boire pour rien.*

Donc quel bien sera celui que Dieu nous souhaite tant, puisqu'après nous l'avoir donné il dit qu'il nous le donne *gratis?* Quel bien sera celui que saint Pierre conquit avec sa croix, saint Paul avec son sang, et d'innombrables martyrs avec de cruels supplices et tourments, dont les uns furent lapidés, les autres sciés, les autres grillés, les autres écorchés, et tous tyranniquement martyrisés ; si après avoir enduré ce qu'ils ont souffert, on leur a donné ce bien pour rien? Car en regardant ce que peuvent valoir nos œuvres d'elles-mêmes, et non ce qu'elles valent par le moyen de la grâce, elles ne sauroient le mériter, parce que ce bien est si immense, que quoique nous puissions contribuer de notre part pour l'avoir, il semble qu'on le donne pour rien à celui qui l'achète.

Et ce qui fait reconnoître davantage la grandeur de la gloire des saints, c'est le prix que Dieu a désiré pour nous la donner, qui est la mort de son Fils unique. De sorte que par la mort de Dieu la vie de Dieu est donnée à l'homme ; par la tristesse de Dieu, la joie de l'homme; et parce que Dieu a été attaché tout nu sur la croix entre deux larrons, l'homme a été revêtu de gloire entre les chœurs des anges. Quel sera donc le bien qui a été acheté avec un prix si inestimable et quelle sera la gloire qui a été acquise par l'ignominie de la croix du Fils unique de Dieu ? Il n'y a rien qui nous montre tant la grandeur de ce souverain bien, comme le haut prix qu'il coûta, par

lequel nos œuvres, qui de soi ne sont rien, méritent la vie éternelle. Voilà le premier moyen d'estimer sa grandeur.

Le second, c'est la considération des maux que nous enduronnes cette vie, lesquels, avec tous ceux que l'on se pourroit imaginer, sont bannis de cette bienheureuse et glorieuse éternité. Les misères et les calamités de cette vie mortelle sont en si grand nombre, qu'elles mêmes nous prêchent la félicité et la gloire de l'autre vie que nous attendons; la pauvreté, la maladie, la tristesse, l'infamie, la mort, la douleur, les injures, les périls, les désastres, et enfin tous les malheurs et toutes les disgrâces qui nous environnent de toutes parts, sont autant de voix du ciel qui nous avertissent que ce n'est pas ici notre patrie, mais un exil, une pénible et obscure prison où nous vivons, et où pour mieux dire nous mourons tous les jours, jusqu'à ce que nous arrivions à cette vraie vie, qui est une vie vivante. Car le glorieux Père saint Augustin parle en ces termes de la vie présente : *Seigneur, que cette vie m'ennuie! que j'endure d'angoisses en ce long et triste pèlerinage!*

Mais pourquoi l'appelle-t-il vie et non pas mort, puisque c'est une vie fausse et une vraie mort? *Cette vie étant une vie misérable, fragile, incertaine, laborieuse, impure, dame des pécheurs, reine des superbes, comblée d'ennuis et de tromperies, qui mérite mieux le nom de mort que de vie, puisque nous mourons de moment en moment, et par les divers accidents de notre changement, nous passons chaque heure en plusieurs sortes de morts. Comment peut-on nommer vie ce que nous sommes à présent, ce que les hommes altèrent, les douleurs affoiblissent, les chaleurs dessèchent, l'air infecte, le manger corrompt, le jeûne travaille, les voluptés renversent, les ennuis consument, le soin étouffe, le chagrin détruit, les richesses élèvent, la pauvreté rabaisse, la jeunesse afflige, la maladie casse, la tristesse mine : lesquels sont suivis pour dernier mets d'une mort fâcheuse, et de la fin de tous les contentements de cette fragile et misérable vie, qui lorsqu'elle s'achève paroît n'avoir jamais été. Une telle vie se peut appeler une mort vivante ou une vie moribonde.*

Et en un autre endroit, opposant à cette vie pénible celle que nous espérons, il dit : *O vie que Notre-Seigneur a préparée à ceux*

qui l'aiment, vie vitale, vie bienheureuse, vie sûre, vie tranquille, vie belle, vie pure, vie chaste, vie sainte, qui ne sait ce que c'est de la mort et de la tristesse ; vie immaculée, sans douleur, sans ennui et sans corruption, sans trouble, sans variété ni changement ; vie pleine d'éclat et de majesté, où il n'y a point de persécution d'ennemis, ni de fragilité charnelle qui affoiblisse, mais un parfait amour sans crainte, un jour éternel et un même esprit en tous, où l'on voit Dieu face à face, et où l'âme se rassasie de cette douce substance de vie.

De sorte que tous les maux et tous les ennuis de cette vie nous doivent servir d'autant de motifs et d'aiguillons pour aspirer à l'autre, comme à un port assuré d'une mer pacifique, où les altérations, les tourments et les orages n'ont point d'empire, non plus que les persécutions dont nous sommes agités en cet océan de misères. Et les maux mêmes, lorsque nous les souffrons, nous doivent consoler de l'espérance qu'ils ne dureront guère, et qu'étant supportés patiemment, ils nous conduiront au lieu du repos et de la joie, où il n'y a trace ni mémoire d'aucun mal.

Non-seulement les maux qui nous accablent, mais aussi les biens dont nous jouissons, en cette vie, nous peuvent exciter à jeter les yeux vers notre patrie, et à conjecturer quelque chose de la gloire et de la félicité des saints. C'est là le dernier moyen que nous pouvons prendre pour la considérer et en avoir une idée. Car, comme saint Denis l'Aréopagite et les autres théologiens nous l'enseignent, il y a deux manières de connoître Dieu : l'une affirmative qui montre que toutes les perfections des créatures sont unies et assemblées avec un infini avantage et une suprême excellence dans le créateur ; l'autre négative, qui nie de Dieu toutes les imperfections des créatures, pour concevoir un être souverain qui n'ait aucun défaut, plus relevé, plus parfait et plus sublime que tout ce que les entendements créés peuvent comprendre. De même, traitant de la gloire des bienheureux, nous devons d'un côté nier toute sorte de mal, avouant qu'il n'y en a point et qu'il n'y en peut avoir ; d'autre part, lui attribuer tout le bien qu'on saurait souhaiter et imaginer.

Or, quand l'homme vit content et joyeux d'avoir de la santé, de la force, de la beauté, de la noblesse, des richesses, des charges, des offices et des dignités ; quand il se plaît en la vue des choses agréables et délicieuses, à ouïr des concerts et des voix harmonieuses, à sentir d'agréables odeurs, à goûter des viandes savoureuses, à toucher des corps doux et délicats; et beaucoup plus quand l'entendement se console par la contemplation et la connoissance de la vérité, et la volonté par l'amour et l'accomplissement du désir d'obtenir quelque grand bien : alors l'homme peut conjecturer par ce contentement présent celui qu'il aura au ciel, où tous les contentements sont réunis; et où toutes ces choses qu'il nous donne ici-bas sont, sans comparaison, infiniment plus parfaites, plus excellentes et toutes divines.

Car il y a là une vie par-dessus toute vie, et une lumière par-dessus toute lumière, que nos yeux ne sauroient voir ; une beauté par-dessus toute beauté, que nos entendements ne peuvent comprendre; et une suavité par-dessus toute suavité, qui ne peut tomber sous nos sens. C'est pourquoi tout ce que nous pouvons entendre, penser ou imaginer de cette gloire incomparable et de cette félicité des saints, est si resserré, si bas et si semblable aux choses de la terre, qu'en vérité nous devons plutôt le nier que l'attribuer à ce bonheur.

Saint Denis et Platon même, en parlant des perfections divines, disent que Dieu n'est pas bon, mais plus que bon ; qu'il n'est pas puissant, mais par-dessus la puissance; qu'il n'est pas sage, mais par-dessus la sagesse. Tout de même, quand les belles choses que nous voyons élèveront notre cœur à contempler la beauté de la cour céleste, sachons qu'elle n'est pas belle, mais plus belle que belle ; qu'elle n'est pas brillante, mais plus que resplendissante. Nous devons faire de même en toutes les choses où nous trouvons du plaisir, pour mettre la différence convenable entre le goût du ciel et celui de la terre.

Donc, pour résoudre en peu de paroles notre manière de comprendre la gloire des saints, posons le cas qu'un homme d'esprit et de vertuse mît attentivement à tracer une vie tranquille, aisée

paisible, agréable, remplie de tous les biens qu'on sauroit souhaiter, et exempte de tous les maux qui la pourroient troubler. Si cette vie bienheureuse s'accomplissoit conformément au dessin que cet homme auroit tracé, et que Dieu la lui donnât telle (sans qu'il y manquât aucune chose) qu'il l'imagine et désire ; s'il étoit assuré que cette vie dût demeurer en un même état, sans altération, diminution, trouble, ni crainte de la perdre : que cet homme seroit heureux !

Et toutefois le bien que chaque saint possède au ciel est infiniment plus grand que celui-là ; car le projet de son bonheur et de sa gloire n'a point été dressé par un homme mortel, fragile et fini, qui peut se tromper en ses mesures et en ses proportions ; mais Dieu lui-même, qui est la sagesse infaillible et l'objet de la félicité, l'a ordonné avant tous les siècles, ayant voulu être le donneur et le don, le distributeur et la récompense, celui qui couronne et qui est la couronne de tous les élus ; et comme dit saint Anselme : *Quiconque méritera de régner avec Dieu, tout ce qu'il voudra sera au ciel et en la terre, et tout ce qu'il ne voudra pas, ne sera ni en la terre ni au ciel ; parce que la gloire n'est autre chose qu'un parfait accomplissement de la volonté du juste, une joie de toutes les joies, un goût de tous les goûts, un bien de tous les biens, sans mélange d'aucun mal, et avec une assurance qu'il durera éternellement.*

Cette assurance est la quatrième chose que nous avons dite ci-dessus, et qui appartient à la gloire accidentelle des saints ; elle est suffisante pour attirer nos cœurs et les embraser de l'amour d'un si grand bien, car nous savons qu'il ne tarira jamais ni ne pourra prendre fin.

Que si Dieu promet tant et de si grands biens pour récompense de la vertu, qui est l'aveugle et l'insensé qui ne voudra pas s'y adonner dans l'espérance d'un don si riche ? *Que vas-tu tracasser,* dit Grenade, *ô homme misérable, par la terre d'Égypte ; cherchant des épis et buvant en toutes les mares de l'eau trouble, toi qui laisses cette veine de la félicité, cette fontaine d'eau vive ? Pourquoi vas-tu mendiant et cherchant par morceaux ce que tu trouveras meilleur et*

plus entier en ce tout ? Si tu désires des plaisirs, élève ton cœur, et considère que ce bien sera délectable, et qu'il contient en soi les délices de tous les biens. Si tu as cette vie agréable, combien le sera davantage celui qui a créé toutes choses ? Si tu aimes le salut qui nous est acquis, combien plus celui qui a tout fait ? Si tu prends plaisir en la connoissance de toutes les créatures, combien plus en celle du Créateur ? Aimes-tu la beauté ? c'est lui dont le soleil et la lune admiret la beauté. Aimes-tu la noblesse d'ancienne race ? il est la première origine et la tige de toute noblesse. Aimes-tu la santé et la longue vie ? c'est là qu'il n'y a point de maladie ni de mort. Si tu cherches l'abondance, là est le comble de tous biens. Si tu veux de la mélodie, là les anges chantent, les concerts des saints retentissent incessamment en la ville de Dieu. Si tu veux contracter de l'amitié et voir bonne compagnie, tu auras là celle de tous les élus, qui ne sont qu'un cœur et qu'une âme. Si tu désires des honneurs et des richesses, la maison de Dieu est pleine de gloire et de trésors. Bref, si tu veux vivre sans travail et sans peine, c'est là que l'on en est exempt.

Certainement, dit le grand saint Augustin, *s'il étoit nécessaire d'endurer tous les jours des tourments, et de souffrir quelque temps les peines de l'enfer pour Jésus-Christ et sa gloire, et pour jouir de la compagnie de ses élus, ces tourments ne seroient pas mal employés pour parvenir à un si grand bien.* Il ajoute que : *Si pour cet effet il est besoin de travaux, j'appelle, dès cette heure, tous les travaux du monde : venez fondre sur moi ; que les douleurs me viennent hardiment chercher, que les maladies m'accablent, que les tribulations m'affligent, que l'une me persécute, l'autre me traverse, que toutes les créatures conjurent contre moi, que je sois l'opprobre des hommes, et le rebut du monde ; que ma vie finisse dans les tourments, et mes années dans les larmes ; à condition qu'après cela je me reposerai au jour de la jubilation, et mériterai d'entrer en cette cité remplie d'une si grande gloire.*

Saint Augustin parle comme un homme qui savoit bien la brièveté de toutes les choses de cette vie, et la solide éternité de celle que nous attendons.

Donc cette seule considération devroit suffire, avec la grâce de Dieu, pour rejeter tous les vices, et nous faire embrasser la vertu, pour briser les chaînes de nos passions déréglées, qui nous tiennent si captifs, et résister à tous les assauts de Satan, aux plaisirs de la chair, aux tromperies et aux embûches du monde, pour imiter les bienheureux courtisans du ciel, qui nous ont frayé le chemin avec tant de courage, de force et de valeur, et qui de leurs siéges royaux nous convient à les suivre, nous montrent leurs couronnes et nous assistent de leurs prières. Voilà pourquoi l'on célèbre aujourd'hui la fête de tous les saints; pourquoi l'on nous représente la gloire qu'ils possèdent, leurs victoires et leurs couronnes, leurs triomphes et leurs trophées. Priez-les donc tous ensemble, et chacun par son nom, implorant les suffrages de leur intercession envers le Seigneur commun, afin qu'il nous fasse la grâce de combattre si vaillamment, que nous méritions d'arriver au port tranquille de notre très-chère partie et de recevoir de sa main la couronne, et avec abondance les fruits de nos petits travaux.

Il est fait mention de la fête de tous les saints en tous les Martyrologes. Plusieurs auteurs écrivent de la gloire des saints, spécialement Grenade en divers lieux de ses œuvres, où il traite cette matière avec la force d'esprit, la doctrine et l'éloquence avec lesquelles il parloit de toutes les autres.

LA VIE DE SAINT MATHURIN,

CONFESSEUR.

AN 298.

Saint Marcellin, pape. — Maximien, empereur.

Saint Mathurin étoit fils d'un noble gaulois, natif d'un village nommé Larchant. Son père s'appeloit Marin, et sa mère Euphé-

mie, de la province de Sens en Bourgogne, mais adonnés au culte des faux dieux.

En ce temps, qui étoit l'an du salut 291, quatre grands empereurs de Rome gouvernoient l'empire universel, savoir Dioclétien Jove, Maximien l'aîné, Constance, et Maximien le jeune, pendant le règne desquels la persécution fut grande contre les chrétiens. L'empereur Maximien l'aîné donna commandement à Marin, père de saint Mathurin, de persécuter les chrétiens dans les Gaules. Alors un bon évêque nommé Polycarpe florissoit en sainteté de vie et en doctrine. Ce saint homme s'adonnoit fort à l'instruction de la jeunesse, qu'il voyoit devoir servir un jour à l'ornement de la maison de Notre-Seigneur.

Mathurin s'étant rencontré souvent aux instructions de ce bon évêque, avoit si bien goûté tous ses saints enseignements, qu'il s'arrêta avec saint Polycarpe, apprit de lui les mystères de l'Evangile et l'intelligence de la sainte Ecriture, et fut conduit par lui à la discipline et à la connoissance de la foi catholique dès ses premiers ans. Toutefois il ne se déclaroit pas chrétien en sa jeunesse, pour éviter la haine de son père, et de peur d'être mis à mort avant que d'avoir rendu aucun service à Dieu ; car il voyoit son père acharné à la persécution des chrétiens, les faisant tous cruellement mourir. De sorte qu'étant parvenu à l'âge de douze ans, comme vrai imitateur de Jésus-Christ, il surpassoit la jeunesse de son âge par une façon grave et digne d'un homme mûr, aimant de tout son cœur la loi de Notre-Seigneur, et le priant jour et nuit.

Il s'attristoit grandement en considérant l'erreur où il voyoit ses père et mère plongés, si bien qu'en ses prières il les recommandoit à la miséricorde de Dieu. Enfin priant un jour pour leur conversion, comme Dieu d'ordinaire ne refuse rien à ses fidèles serviteurs, s'étant endormi, il eut une révélation qui l'assura que sa prière étoit exaucée : de sorte que peu après sa mère, divinement inspirée, s'en vint à lui. Alors il lui démontra son erreur et son idolâtrie, lui fit entendre les mystères de la foi, lui montrant le danger de la mort éternelle, préparée aux païens obstinés en leur incrédulité, et l'assurance de la gloire infinie pour les bons chrétiens.

Cependant Marin, son père, survint aussi, qui, déjà prévenu de la grâce du Saint-Esprit, entendit paisiblement les conseils de sa femme, les prières et les prédications de son fils, avec un tel effet, que comme un saint Paul, abhorrant le titre de persécuteur des chrétiens, il se montra prêt à recevoir une instruction entière de leur créance. Ce qui l'excita grandement à se convertir, fut une vision qu'il eut touchant son fils. Il dit à Euphémie, sa femme, qu'il lui sembloit avoir vu la nuit précédente un troupeau de brebis que l'on avoit donné à son fils à garder. Ce qui, en effet, arriva après, car il fut fait évêque à la place de saint Polycarpe.

Mathurin leur fils, tout réjoui de la conversion de ses parents, en avertit promptement Polycarpe son maître, afin qu'il vînt les instruire dans les mystères de la foi. La diligence que ce saint prélat y apporta fut grande, car il les baptisa tous deux avec leur fils et leur famille entière, et Mathurin demeura depuis avec eux, les confirmant en la religion chrétienne, jusqu'à l'âge de vingt ans, auquel temps saint Polycarpe l'ordonna prêtre.

Il fut fait aussi peu après prédicateur de la parole divine, sans que sa jeunesse préjudiciât aux dons et aux grâces de la vertu, ni que les attraits de la volupté lui affoiblissent la force de son esprit, tout ravi en la contemplation des choses saintes et divines. Ainsi la capacité de saint Mathurin, la diligence avec laquelle il faisoit sa charge, et le secours qu'il donnoit à saint Polycarpe son maître, fut cause que ce bon évêque le laissa en sa place pendant qu'il partit pour Rome, dans lequel voyage il mourut au couvent des Martyrs Saint-Maurice et ses Compagnons, près de la Savoie.

Cependant saint Mathurin s'acquittoit fort saintement de la garde qu'il avoit des brebis de Jésus-Christ. Surtout, ce bon successeur de Polycarpe avoit en singulière recommandation le salut de ses père et mère, les avertissant incessamment de faire toujours oraison pour se rendre dignes de parvenir, par la grâce de Dieu, à l'expiation de leur idolâtrie et à la jouissance de la vie éternelle.

Il arriva que peu de temps après le peuple de Rome souffrit de grandes misères, et fut tellement possédé des malins esprits, que la fille de l'empereur Maximien fut saisie du diable; celui-ci, par

la bouche même de la princesse, dit à Maximien qu'il perdoit le temps à tâcher de la faire guérir et de la délivrer de sa possession par des enchantements ; que plus il y feroit appliquer de remèdes, plus elle seroit tourmentée ; et qu'il ne sortiroit de son corps que par les prières et par les mérites de saint Mathurin, qui viendroit du pays des Gaules ; qu'étant serviteur de Jésus-Christ, il le chasseroit et garantiroit la princesse des tourments qu'elle enduroit, et délivreroit le peuple des malheurs où il étoit. A cette occasion, le nom de saint Mathurin fut incontinent divulgué par tout l'empire avec la réponse du diable; et tous les Romains pleuroient et crioient devant l'empereur, le suppliant qu'il envoyât chercher ce saint Gaulois, espérant de lui la délivrance de leur mal et la santé de leur jeune princesse.

Maximien envoya des hommes d'armes le chercher, qui enfin découvrirent le lieu où il étoit. Le jour qui précéda leur arrivée, un ange lui étoit apparu et lui avoit déclaré qu'ils étoient envoyés de la part de Dieu, qu'il les suivît hardiment, et qu'il seroit son conducteur par le chemin. Ceux-ci, arrivant à la porte de sa demeure, le virent comme il prioit Dieu, couché à terre ; et l'admirant en cet état, il vint à eux savoir ce qu'ils demandoient. Ils l'appelèrent serviteur de Jésus-Christ, et le saluant au nom de Maximien empereur, le prièrent instamment, de la part de sa majesté impériale, qu'il voulût venir avec eux jusqu'à Rome pour la délivrance de sa fille et de tout le peuple.

Il les salua à son tour humblement, en disant pour toute réponse : *O Seigneur Dieu, que ta volonté soit faite.* Puis ayant fait sa prière à Dieu, pour la persévérance de ses parents en la foi, il le pria de vouloir octroyer sa grâce à ceux pour qui ces ambassadeurs étoient venus le chercher. Mais avant que de partir, il fit jurer à ces Romains que s'il arrivoit qu'il trépassât à Rome, en allant ou en revenant, ils reconduiroient son corps jusqu'au lieu même de Larchant, où ils l'avoient trouvé.

Après cela ils s'acheminèrent tous ensemble, et arrivant au bord de la Méditerranée, sur la côte de Provence, il sut des habitants des environs de l'île de Lérins (aujourd'hui appelée Saint-Honorat),

qu'alors la fête de saint Honorat devoit être solennisée. Il avoit un grand désir d'y aller; c'est pourquoi il pria Dieu que, comme par sa grâce il avoit donné le pouvoir à saint Honorat de chasser une grande multitude de serpents de cette île de Lérins, et d'y choisir un lieu pour sa retraite contemplative, il lui plût aussi de lui faire la grâce, par les mérites de saint Honorat, de parvenir à Rome et d'en bannir les diables par la vertu de la divinité, afin que sa toute-puissance fût glorifiée de tous, et qu'ils le connussent et l'adorassent pour le vrai Dieu vivant et tout-puissant, pour la confirmation des fidèles et la conversion des infidèles.

Sa prière étant finie, ils firent voile. Et cependant le bon saint s'étant endormi, les diables excitèrent une tempête si forte, que le vaisseau étoit près de sombrer; alors les députés de l'empereur l'éveillèrent pour prier son Dieu, afin qu'il les délivrât de ce péril imminent. Saint Mathurin s'étant éveillé, et voyant le danger où ils étoient, fit sa prière à Dieu; aussitôt la mer devint calme et l'air serein. Puis, voguant heureusement, ils arrivèrent en l'île de Saint-Honorat, où deux personnages en habits de religieux le saluèrent et lui dirent: *Béni soit celui qui vient au nom de Dieu.* Puis se retournant vers lui: *Va, seigneur,* dirent-ils, *en toute assurance, confiant en Dieu, va où tu prétends, car tu auras toujours pour ton aide celui même que tu auras pour conducteur, lequel par sa grâce te devance et te suit.* Ayant dit cela, ils disparurent devant les yeux de tous.

Après qu'il eut fait là ses prières avec une grande dévotion, ils continuèrent leur chemin jusque en Italie, à l'embouchure du port d'Ostie au-dessous de Rome.

Cependant l'empereur fut averti de l'arrivée de saint Mathurin, et tous les citoyens aussi. Plusieurs allèrent au-devant de lui, menant force malades sur le chemin par où il devoit passer. Tous le saluèrent par son nom avec de grandes acclamations: *Viens, Mathurin, serviteur de Jésus-Christ, soulage-nous des langueurs et des maladies qui nous accablent; invoque le nom de ton Dieu, et guéris nos corps affligés, parce que, comme on nous l'a révélé, c'est toi qui dois délivrer toute cette grande cité par une vertu divine.*

Il leur répondit qu'ils avoient en leur Cité la fleur des mérites des saints Apôtres, et les odeurs du sang précieux des triomphants martyrs, par les prières desquels ils pouvoient être soulagés en leurs nécessités ; toutefois, après que tous d'un commun accord ils auroient invoqué le mérite des saints, il prieroit la bonté de Dieu, qui l'avoit fait venir là, que ce qu'il avoit ordonné d'être fait par lui en cette ville, il daignât l'achever par sa grâce et sa miséricorde. Alors tout le peuple s'étant mis en prières, il fit aussi oraison pour eux à Dieu, père de miséricorde, laquelle étant finie, ils répondirent tous d'une voix, *Amen.*

Ils reconnurent bientôt la grandeur des mérites de saint Mathurin, car la santé leur fut rendue. L'empereur en fut incontinent averti ; il le fit amener honorablement en sa présence, et le salua de la sorte : *Dieu te garde, Mathurin, prêtre de Dieu !* Le saint lui repartit : *Le Seigneur soit avec toi.* Maximien lui offrit une grande quantité d'argent pour le gratifier, mais après l'avoir refusé, il fut enfin contraint de l'accepter, pour ne pas mécontenter l'Empereur, et le distribua aussitôt aux pauvres qu'il nourrit et baptisa. Il donna l'assurance à Maximien de la santé de sa fille ; et au nom du Dieu tout-puissant, il ressuscita la fille du chef de la synagogue, qui étoit âgée de douze ans. Il mit de l'huile sacrée dans la bouche de Maxime, avec l'invocation du nom de Jésus-Christ, et soudain elle vomit le malin esprit qui la rendoit malade, et recouvra sa première santé.

Depuis, saint Mathurin demeura dans Rome l'espace de trois ans, pendant lequel temps il visitoit les sépulcres des saints apôtres et martyrs de Jésus-Christ, jeûnant, faisant des aumônes, secourant par charité les malades, chassant les diables hors des corps, et faisant plusieurs autres miracles et bonnes œuvres.

Enfin, sentant approcher la fin de ses jours, il s'adonna entièrement à la contemplation et aux œuvres spirituelles, priant, pleurant et s'humiliant devant Dieu, à la volonté duquel il se recommanda. Ainsi, après avoir été quelques jours malade de fièvre à Rome, durant le mois d'octobre, il mourut le premier jour de novembre suivant, montant heureusement au ciel, pour rece-

voir la couronne de gloire que Jésus-Christ donne à tous ses élus.

Quand Maximien sut la mort de notre bon saint, il commanda que son corps fût honorablement enterré, avec les obsèques requises à ses mérites. Mais la nuit suivante, son corps sortit de terre; de quoi chacun fut fort étonné, l'ayant trouvé le lendemain hors du tombeau à la vue de tous. Pendant cette merveille, dont ils étoient tous bien empêchés de savoir la cause, un des seigneurs romains qui étoient allés à Larchant chercher le saint, se ressouvint de la promesse qu'ils lui avoient faite avant que de partir du lieu de sa naissance. Car il les avoit fait jurer qu'ils le reconduiroient en son pays mort ou vif.

L'empereur ayant su cela, fit embaumer ce précieux trésor, et l'enchâsser fort dignement; puis il le fit conduire par les chrétiens, avec plusieurs illustres personnages, depuis Rome jusqu'aux Gaules, où ils le firent enterrer à Larchant. Après cela chacun s'en retourna à Rome, excepté quatre bons catholiques venus de Rome avec ce corps bienheureux; savoir Antoine, le diacre; Félix, filleul de saint Mathurin, qu'il avoit baptisé à Rome; avec deux jeunes vierges, très-dévotes et religieuses, l'une nommée Anastasie et l'autre Grégoria. Ils avoient tous résolu par vœu de demeurer le reste de leur vie à faire l'office divin au sépulcre du saint. De fait ils y trépassèrent, et leurs corps furent enterrés à Larchant, auprès de son tombeau, où alors et depuis aussi beaucoup de miracles furent faits, à la gloire de Dieu et de son serviteur.

A Dijon, saint Bénigne, prêtre, qui, ayant été envoyé par saint Polycarpe dans la Gaule, pour prêcher l'Évangile, fut affligé de tourments très-cruels, en différentes manières, par le juge Térence, sous l'empereur Marc-Aurèle. Enfin on ordonna que son cou fût meurtri de coups de barres de fer, et que son corps fût percé d'une lance. — Il étoit disciple de saint Polycarpe, évêque de Smyrne en Asie, et lui-même disciple des Apôtres. Saint Poly-

carpe, étant donc venu de Rome vers le pape Anicet, pour la décision d'une difficulté sur la célébration de la Pâque, envoya en France quelques-uns des disciples qu'il avoit amenés avec lui d'Asie pour y prêcher la foi de Jésus-Christ. Parmi eux se trouvoit saint Bénigne, prêtre, qui, accompagné d'un autre prêtre et d'un diacre, passa par Marseille et de là se rendit à Autun, où il convertit à la foi chrétienne et baptisa un homme nommé Fauste et toute sa famille. D'Autun il alla à Langres, où il fit encore des conversions. De là, il se rendit à Dijon, où il fit renverser les autels et les temples des idoles, et dresser la croix de Notre Seigneur Jésus-Christ en plusieurs endroits. Peu de temps après, l'empereur Marc-Aurèle qui persécutoit le christianisme, étant arrivé dans cette ville, fit rechercher les chrétiens ; saint Bénigne fut dénoncé et arrêté dans un village nommé Epargny ; il fut présenté à l'empereur, qui, n'ayant pu le détourner de la foi de Jésus-Christ, ni par promesses de grandes récompenses ni par menaces, le fit frapper de coups de nerf de bœuf, puis il le fit jeter en prison ; mais Dieu lui envoya un ange pour le consoler et le guérir de ses plaies. Le lendemain, l'empereur, tout étonné de ce fait, le fit conduire à un sacrifice, et ordonna que par force ou autrement on lui fît manger de la chair offerte aux idoles. Lorsque les bourreaux voulurent lui en introduire un morceau dans la bouche, saint Bénigne fit dessus le signe de la croix, la viande fut réduite en fumée, et toutes les idoles furent renversées par terre. Alors on fit un trou dans une pierre, on y plaça ses pieds et on versa dessus du plomb fondu ; de plus on introduisit des alênes sous les ongles des doigts, et, en cet état, on l'abandonna dans la prison, sans nourriture pendant six jours, ne laissant avec lui que plusieurs gros chiens que la faim devait pousser à le dévorer ; mais Dieu lui envoya une seconde fois un ange pour le consoler et le délivrer des atteintes de ces animaux. Au sixième jour, l'empereur, furieux de voir que ses efforts étoient inutiles, ordonna qu'on lui rompît le cou avec une barre de fer, et qu'on transperçât son corps de lances et de javelots, jusqu'à ce que mort s'en suivît. Ce qui fut exécuté ainsi le premier jour de novembre, l'an de Notre-Seigneur 179. Son corps fut découvert par un miracle à saint Grégoire,

évêque de Langres, qui, en 514, le fit transporter avec son tombeau dans l'église du monastère de Saint-Bénigne, que ce saint évêque fit construire en même temps.

A Terracine, dans la Campanie, saint Césaire, diacre, qui, ayant langui plusieurs jours en prison, fut ensuite enfermé dans un sac avec saint Julien, prêtre, et précipité dans la mer.

Le même jour, sainte Marie, servante, qui, ayant été accusée d'être chrétienne, fut fouettée très-cruellement, étendue sur le chevalet, déchirée avec les ongles de fer, et accomplit son martyre sous l'empereur Adrien.

A Damas, martyre de saint Césaire, de saint Dèce et de cinq autres.

En Perse, saint Jean, évêque, et saint Jacques, prêtre, martyrs, sous le roi Sapor.

A Tarse, sainte Cyrénie et sainte Julienne, sous l'empereur Maximien.

A Clermont en Auvergne, saint Austremoine, premier évêque de cette ville.

A Paris, mort de saint Marcel, évêque.

A Bayeux, saint Vigor, évêque, au temps de Childebert, roi des François.

A Tivoli, saint Séverin, moine.

DEUXIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Commémoration des Morts.

Saint Victorin, évêque et martyr; saint Justin, martyr; saint Cartère et ses compagnons, martyrs; saint Acyndine et ses compagnons, martyrs; saint Publius et ses compagnons, martyrs; sainte Eustochium, vierge et martyre; saint Théodote, évêque de Laodicée; saint Georges, évêque de Vienne; saint Ambroise, abbé; saint Marcien.

COMMÉMORATION DES MORTS.

Après que la sainte Église eut hier célébré la fête de tous les saints, et satisfait au devoir qui oblige les fidèles de les honorer et de les invoquer, elle étend aujourd'hui sa charité sur toutes les âmes qui payent maintenant dans le purgatoire les fautes qu'elles ont commises durant cette vie, les aidant de ses prières et de ses suffrages. Car, encore que l'Église catholique ait toujours reçu la mémoire que l'on fait des défunts, et que l'on tienne par tradition apostolique les prières que l'on fait pour eux à la messe, ainsi que plusieurs grands docteurs l'assurent, néanmoins il n'y a point eu de jour déterminé auquel toute l'Église universelle fît cette commémoration, jusqu'à ce qu'elle eût été instituée par l'autorité du Pape, pour un grand sujet.

Le cardinal Pierre Damien, homme très-saint et très-docte, écrit en la vie de saint Odilon, abbé de Cluny, qui mourut l'an de Notre-Seigneur 1048, qu'un religieux françois revenant de Jérusalem fut jeté par la tempête dans une île où il trouva un saint ermite, qui lui dit qu'il y avoit là auprès de grandes flammes où les âmes des trépassés étoient tourmentées, et qu'il entendoit souvent hur-

ler les diables, et se plaindre de ce qu'avec les oraisons et les aumônes des fidèles on adoucissoit les peines de ces âmes, et qu'on les délivroit de leurs mains. Ils se plaignoient surtout de l'abbé Odilon, et de ses religieux, à cause de leur soin à les servir. Cet ermite conjura donc le religieux, attendu qu'il étoit François, et qu'il savoit qui étoit Odilon et le monastère de Cluny, de le prier de sa part de continuer ce saint exercice, de secourir par ses ferventes prières et aumônes ordinaires les âmes de nos frères, qui sont tourmentées dans le purgatoire, afin d'accroître de plus en plus la joie des bienheureux au ciel, et la tristesse des diables en enfer. Le religieux, étant de retour, communiqua à saint Odilon ce qu'il avoit appris de l'ermite, et le saint abbé ordonna la commémoration particulière des trépassés le lendemain de la fête de tous les saints, afin qu'avec des prières, des messes et des aumônes on s'efforçât de les secourir.

Ce que saint Odilon institua dans ses couvents fut depuis reçu et établi par l'autorité apostolique en toute l'Église universelle. Pierre Galois, protonotaire apostolique, dit que le pape Jean XVI institua cette commémoration par le conseil de saint Odilon. Il est vrai qu'Amalaric Fortunat, évêque de Trèves, qui vivoit deux cents ans avant saint Odilon, au livre des offices ecclésiastiques qu'il écrivit pour Louis le Débonnaire, empereur, après l'office des saints, met celui des morts; et dit qu'il le fait parce que plusieurs, en sortant de cette vie, ne vont pas droit en paradis, pour lesquels on a accoutumé de dire l'office, ce qui est un signe que cela se faisoit déjà de son temps, comme le cardinal Baronius l'a remarqué: et ce qui suffit pour montrer l'institution de cette commémoration des trépassés, avec l'occasion que l'on a eue de l'établir.

Néanmoins, pour éclaircir ce que la sainte Église catholique, notre Mère, nous commande de croire en cette commémoration des morts, touchant les âmes du purgatoire, elle nous enseigne deux points principaux. L'un, qu'il y a un purgatoire, lieu où les âmes de ceux qui meurent en la grâce de Dieu chargées de péchés véniels, ou qui n'ont pas entièrement satisfait en leur vie pour les péchés mortels qui leur ont été remis, quant à la coulpe,

sont tourmentées et purifiées ; l'autre, qu'elles peuvent et doivent être secourues des prières et des aumônes des fidèles, afin qu'elles parviennent plus tôt à la vision de Dieu qu'elles attendent.

Quant au premier, on doit présupposer qu'il y a trois sortes de défunts, sans parler des enfants qui meurent sans baptême avec le seul péché originel. Les premiers sont ceux qui ont si saintement vécu en cette vie, qu'ils n'ont jamais commis de péché mortel, ou qui en ont fait pénitence en cette vie, et si entièrement satisfait à la justice de Notre-Seigneur, qu'ils en étoient quittes à l'heure de la mort ; ceux-là vont droit au ciel jouir éternellement de Dieu. Il y en a d'autres qui meurent en péché mortel, et en la disgrâce de Dieu, et comme ennemis rebelles ils sont châtiés, et leurs âmes sont livrées à Satan, pour être à jamais tourmentées en enfer.

Les derniers ne sont pas du tout si bons que les premiers, ni si mauvais que les seconds, car à l'heure de la mort ils sont en la grâce de Dieu, et ont à expier seulement quelques péchés véniels, qui ne font pas perdre la grâce; ou bien ayant commis quelques péchés mortels, dont ils se sont repentis, et qui leur ont été pardonnés quant à la coulpe, ils n'ont pas entièrement satisfait en cette vie à la peine qui est due pour le châtiment de chaque péché, laquelle leur reste à payer en l'autre monde ; car, comme dit l'évangéliste saint Jean en son Apocalypse, parlant de la sainte cité de Jérusalem : *Personne n'y entrera avec la tache du péché.* De sorte qu'il faut nécessairement dire qu'il y a un purgatoire où les âmes sont purifiées, comme l'or dans le creuset, et nettoyées de tous les défauts et imperfections dont elles sont tachées en sortant de leurs corps, avant que d'entrer au ciel. Cela est de la foi catholique, et dire le contraire, c'est une hérésie.

Car sans s'arrêter aux passages que les docteurs allèguent de l'Ancien et du Nouveau Testament pour prouver cette vérité, ce qui est écrit de Judas Machabée suffit, puisqu'il envoya douze mille drachmes d'argent en aumône pour les péchés des soldats qui étoient morts dans la bataille, comme un homme qui savoit bien qu'ils devoient ressusciter : le texte ajoute incontinent ces

mots : *Car c'est une sainte et salutaire pensée de prier Dieu qu'il pardonne les péchés aux pauvres trépassés.*

Pour preuve de cette vérité, nous avons encore un fort bon témoignage en ce que dit Notre-Seigneur Jésus-Christ dans saint Matthieu : *Que quiconque péchera contre le Saint-Esprit, il ne lui sera point remis en ce siècle-ci ni en l'autre.* De ces paroles il suit nécessairement, selon la commune opinion de tous les saints docteurs, qu'il se pardonne quelques péchés en l'autre vie, à savoir les péchés véniels : car s'il ne s'y pardonnoit point de péchés, les paroles de Jésus-Christ seroient superflues et inutiles ; ce qui ne peut se dire sans blasphème. Que si on pardonne les péchés en l'autre siècle, on pardonnera aussi les peines temporelles des péchés mortels, que l'homme n'a eu le loisir, ou par négligence vénielle a omis d'acquitter en cette vie, parce que cette obligation n'exclut pas la grâce de Dieu, qui est le principe de la satisfaction.

Cette vérité est aussi prouvée par les conciles provinciaux, qui ont été assemblés en diverses provinces du monde, par les conciles généraux, et par la coutume de toute l'Eglise catholique, latine et grecque. Les conciles de Carthage (III et VI) qui furent assemblés en Afrique soutiennent cette vérité. En Espagne, celui de Bracara ; en France, celui de Châlons ; en Allemagne, celui de Worms ; en Italie, le sixième concile qui se célébra sous le pape Symmaque, et plusieurs autres conciles, confirment le même point, comme aussi les conciles œcuméniques ou généraux de toute l'Eglise, à savoir celui de Latran, tenu sous Innocent III, celui de Florence, et celui de Trente.

En toutes les Liturgies, celle de saint Jacques le Mineur, de saint Basile, de saint Chrysostôme et de saint Ambroise, il est fait une particulière mention, et prières pour les âmes des trépassés, ce qui ne se feroit pas s'ils n'étoient en purgatoire, ou qu'ils n'eussent besoin d'être aidés, ou si nos oraisons et nos sacrifices n'étoient efficaces pour les soulager.

Cette sainte coutume s'est toujours observée dans l'Eglise, ainsi que le rapporte saint Denis l'Aréopagite au livre de la Hiérarchie

ecclésiastique, quand il dit: *La tradition de prier pour les morts est dérivée jusqu'à nous des saints apôtres, qui ont été nos capitaines et nos maîtres divins.* Saint Jean Chrysostôme dit aussi : *Les apôtres n'ont pas ordonné en vain que nous fassions commémoration des défunts, quand nous célébrons les sacrés mystères.* Et saint Augustin le confirme en disant: *Toute l'Église garde ce qu'elle a reçu de ces saints Pères jusqu'à présent, quand elle offre le saint sacrifice de la messe pour les âmes des trépassés, qui sont morts en la communion de l'Église.* Saint Jean Damascène et saint Isidore enseignent la même chose. Raban Maure, archevêque de Mayence, et plusieurs autres, attribuent aussi cette tradition et cet usage de l'Église aux Apôtres.

Et non-seulement cela s'est pratiqué dans l'Église, après que le corps du défunt a été inhumé, mais aussi avant que de le mettre en terre, comme nous le voyons en saint Denys l'Aréopagite, rapporté par Durand au livre des Cérémonies de l'Église, et en ce qu'écrit Eusèbe dans la Vie de Constantin. Saint Augustin, en parlant de sa mère sainte Monique, dit que l'on offrit pour elle le sacrifice de notre rédemption, le corps étant auprès du tombeau, comme l'on a coutume de faire. Saint Bernard en dit autant de saint Malachie. Pour exercer ce pieux office, non-seulement on y employoit le jour de l'enterrement et le bout de l'an, mais encore d'autres jours, comme on voit dans les histoires ecclésiastiques et dans les exemples des saints, lesquels, tant Grecs que Latins, avec le même esprit et la même lumière céleste, comme s'ils parloient par une seule bouche, nous enseignent cette vérité.

On peut aussi recevoir en témoignage sur ce point les révélations authentiques et très-vraies que les saints ont eues des âmes du purgatoire, qui leur sont apparues souvent pour implorer leur faveur. Saint Grégoire le Grand écrit que l'âme de Pasquier apparut à saint Jérôme pour le remercier de ce qu'il avoit été délivré des peines du purgatoire par ses prières. Durant que saint Grégoire étoit abbé de son monastère, un de ses religieux, nommé Juste, défunt, apparut à un sien compagnon nommé Copiose, et lui dit qu'il avoit été délivré des tourments du purgatoire par les trente

messes que Précieux, prieur du monastère, avoit dites pour le soulagement de son âme sur l'ordre de saint Grégoire.

Saint Grégoire de Tours écrit d'une sainte fille, nommée Vitalienne, qu'elle apparut à saint Martin, et lui dit qu'elle étoit en purgatoire pour un péché véniel qu'elle avoit commis, et qu'elle fut délivrée par les prières du saint. Pierre Damien rapporte que saint Séverin apparut à un clerc, et lui dit qu'il avoit passé en purgatoire pour avoir manqué à dire l'office divin à ses heures, et que depuis Dieu l'avoit délivré et conduit avec les bienheureux. Saint Bernard dit que saint Malachie délivra une sienne sœur des peines du purgatoire par ses prières, cette sœur lui étant apparue pour lui demander ce favorable secours. Et le même saint Bernard, par son intercession, en délivra un autre qui avoit enduré un an entier les peines du purgatoire.

Saint Lambert, archevêque de Brême, ayant jeûné quarante jours pour un prêtre nommé Arnulfe, le délivra du purgatoire ; le même saint Arnulfe lui apparut et l'en remercia, comme Surius l'écrit en sa vie. Saint Thomas d'Aquin étant en oraison, une sienne sœur religieuse décédée lui apparut, pour l'avertir qu'elle étoit en purgatoire ; et depuis, elle le vint remercier du secours qu'elle avoit reçu par le moyen de ses jeûnes, de ses messes et de ses oraisons, et de la gloire dont elle jouissoit déjà au ciel. Une autre fois étant à Naples, Frère Romain lui apparut, qui lui dit comment il étoit déjà au ciel, après avoir payé en purgatoire la négligence qu'il avoit apportée à l'exécution d'un certain testament.

Ces exemples suffiront pour conclure la vérité de cette matière, avec ce qui arriva au pape Benoît VIII, qui étant trépassé apparut à saint Odilon, abbé, éclatant de lumière, le remerciant très-humblement de ce que, par ses prières et celles de ses religieux, Dieu l'avoit retiré du purgatoire, et mis dans le ciel parmi ses élus.

Il faut bien prendre garde que ces apparitions des âmes du purgatoire, et d'autres semblables, qui sont écrites par de saints et graves auteurs, doivent être estimées véritables, et que Jésus-Christ nous veut enseigner par là les horribles peines que les âmes endurent

pour nous émouvoir à les aider, et à tâcher de satisfaire en cette vie à ce que nous devons pour nos fautes, sans attendre à nous en acquitter en l'autre, où l'on paye si exactement. Mais il faut apporter une grande prévoyance en ces choses, parce que souvent les apparitions des âmes, que nous jugeons être telles, ne sont que des songes et des illusions du diable, qui nous trompe et nous inquiète, nous faisant croire que nous voyons ce que nous ne voyons pas, et que nous sommes déjà saints ; d'avoir des visions et des révélations de Dieu, pour nous porter à une vaine gloire et à la négligence de procurer notre avancement.

Quelquefois encore ce peut être un artifice du diable, qui nous apparoît sous la figure de l'âme de quelque grand pécheur qui est en enfer, et feint d'implorer l'assistance de nos prières afin que le peuple, croyant que ce méchant homme n'a pas été condamné, prenne sujet de là de quitter les vertus, et de lâcher la bride aux vices, pensant que si l'autre qui a été si perdu et débauché n'a point été submergé dans l'abîme de ses méchancetés, on pourra arriver aussi bien que lui au port du salut.

Pour cette cause, et d'autres qui se peuvent trouver en de semblables visions, nous y devons apporter une grande prudence et retenue, sans les souhaiter par une vaine curiosité ; et si elles se rencontrent, les chasser par humilité, examinant et éprouvant les esprits, s'ils sont de Dieu, comme dit saint Jean, par le conseil des plus spirituels et des plus prudents.

Cette vérité catholique, qu'il y a un purgatoire, étant présupposée, disons, pour satisfaire au premier point, où est le purgatoire et ce que les âmes y endurent.

Les docteurs mettent sous la terre quatre concavités pour les âmes. La première et la plus basse, au centre de la terre, est celle que nous appelons enfer, où les âmes damnées sont tourmentées des démons. La seconde est celle que nous appelons purgatoire, à cause que les âmes y purgent leurs péchés. La troisième sont les limbes des enfants morts sans baptême, avec le péché originel. La quatrième est le limbe des saints Pères, où avant la mort de Jésus-Christ, la porte du ciel étant fermée, ils étoient détenus ; mais de-

puis que Notre-Seigneur descendit en ce lieu et les en retira, il est demeuré vide.

La raison de ces quatre lieux se tire de la différence qu'il y a des peines qu'endurent les âmes séparées de leurs corps, qui est en l'une des quatre manières. Car comme il y a la peine du dam, qui est de ne voir point Dieu, et la peine du sentiment ou du sens, qui est la douleur et le tourment sensible, et l'une et l'autre ou temporelle ou éternelle. Dieu a ordonné ces quatre demeures, et assigné l'une pour les enfants qui meurent sans baptême, où ils ne voient ni ne verront jamais Dieu, éprouvant la peine du dam éternel.

Pour cette même peine du dam, mais temporel, servit le limbe des Pères qui moururent avant la passion de Jésus-Christ, dans lequel limbe ils étoient arrêtés sans voir Dieu, ni jouir de la félicité.

Pour la peine éternelle du dam et du sentiment, l'enfer est ordonné, où les damnés sont et seront à jamais privés de la vision de Dieu, étant perpétuellement tourmentés du feu et des autres peines horribles et éternelles qu'ils endurent.

Enfin, pour la peine temporelle du dam et du sens, c'est le purgatoire, où les âmes sont détenues comme en une prison, privées de la bienheureuse vision de Dieu, et conjointement travaillées de grandes peines et douleurs sensibles, jusqu'à ce qu'elles aient entièrement payé les dettes à quoi elles sont obligées pour leurs fautes, ou qu'elles soient aidées des bonnes œuvres des fidèles et des suffrages de l'Eglise. Ce lieu-là est ce que nous appelons purgatoire, parce que les âmes y sont purgées et affinées, comme l'argent sur la cendre, afin qu'elles puissent voir Dieu.

Il est bien vrai qu'encore que ce soit un lieu propre et particulier, où les âmes passent ordinairement pour être examinées, néanmoins Notre-Seigneur ne laisse pas de se servir aussi d'autres lieux particuliers pour purifier les âmes, comme nous l'apprenons de saint Grégoire le Grand, du cardinal saint Pierre Damien et de quelques visions et apparitions qu'écrivent les saints. Car tous les lieux sont soumis à Dieu ; il fait en tous ce qu'il lui plaît, et quelquefois il veut que l'on fasse pénitence au lieu même où le péché a été

Digitized by Google

commis, afin que tous ceux qui ont été scandalisés ou ont pris mauvais exemple de celui qui ne vivoit pas bien, soient édifiés et épouvantés de sa peine.

En ce lieu, qui est comme nous l'appelons purgatoire, les âmes endurent des tourments si grands, que ceux de cette vie, ni tous ceux que les martyrs ont endurés, ne sont rien au prix. Saint Augustin le déclare en ces termes : *Il faut premièrement que celui-là soit purifié au feu du purgatoire, qui a différé jusqu'en l'autre monde le fruit de sa pénitence et de sa conversion ; quoique le feu ne soit pas éternel, il ne laisse pas d'être fort à craindre, puisqu'il surpasse toutes les douleurs qu'un homme peut souffrir en cette vie : il ne se trouve point ici-bas de peine qui puisse être comparée à celle-là, quelques tourments qu'aient endurés les martyrs et les criminels, qui pour leurs crimes ont passé par les plus énormes supplices. C'est pourquoi chacun doit tâcher d'amender sa vie et de faire si bonne pénitence de ses péchés, qu'il n'ait point besoin de les expier après sa mort par de si rigoureuses peines.*

Saint Grégoire dit de même : *Je crois que ce feu où sont purifiées les âmes qui vont en purgatoire, est plus insupportable que pas une tribulation de cette vie.* Avec ces docteurs s'accordent le vénérable Bède, saint Anselme et saint Bernard. Saint Thomas ajoute de plus que non-seulement les peines du purgatoire sont plus grandes que celles de tous les martyrs, mais aussi que celles que Jésus-Christ souffrit en sa Passion, qui furent les plus cruelles et les plus atroces que jamais personne ait souffertes en cette vie.

La raison en est que le feu du purgatoire est d'une même espèce que celui de l'enfer, qui afflige les âmes, non par une vertu naturelle qu'il contienne en soi, mais comme un instrument de Dieu, qui se sert de ce feu pour purger et affiner les âmes du purgatoire, en la manière qu'il sait et qu'il lui plaît, durant le temps qu'il a déterminé avec la balance de la Justice, ce que nous ignorons et ne pouvons découvrir. Néanmoins, il ne faut pas douter qu'il y en a beaucoup qui y demeurent plus longtemps que plusieurs ne pensent. Car, comme dit saint Augustin : *Celui qui a plus vieilli dans le péché, demeure plus longtemps à traverser ce fleuve de feu, et à*

proportion de la faute, la flamme accroît le châtiment. Plus la folle malice s'est emparée de l'âme, plus sera rude la sage peine dont on satisfait. Là les paroles oiseuses, les vaines pensées et plusieurs péchés légers, qui ont sali la pureté de notre nature, seront brûlés et consumés.

Toutefois, quoique la peine du feu du purgatoire soit si terrible, celle que nous appelons du dam est sans comparaison plus excessive, qui est de ne voir point Dieu. Car l'âme délivrée de la prison de son corps a un si grand désir de voir ce souverain bien, que le moindre retardement l'afflige et la pénètre d'une si vive douleur, que nous n'en ressentons point ici de semblable, spécialement quand l'âme se souvient qu'elle demeure en cet état à cause de ses péchés, privée de cette glorieuse vision, et que par sa négligence elle a omis de faire pénitence en ce monde comme elle pouvoit.

Il y a des docteurs qui ajoutent à cette peine les tourments que les démons font à ces âmes, comme ennemis cruels et bourreaux de la justice divine; et ils se fondent sur quelques apparitions, encore que saint Thomas, Soto, et d'autres, soient d'avis que Notre-Seigneur n'emploie point les démons pour faire cette justice, parce qu'ayant été vaincus de ceux dont les âmes se purifient au purgatoire, il n'est pas à présumer que Notre-Seigneur veuille que les vaincus tourmentent les vainqueurs, et qu'ils se moquent de ceux qui ont si vaillamment combattu et triomphé d'eux.

En ce pénible et déplorable état ils ne manquent pas de consolations, comme de savoir certainement qu'ils sont en la grâce de Dieu, et qu'ils ne la sauroient plus perdre, ni pécher; que ces peines qu'ils souffrent ne sont que pour un temps, et que la joie qu'ils attendent sera infinie. De plus ils sont visités et soulagés par les saints anges, spécialement par ceux de leur garde, qui les encouragent et les consolent. Ils ont les prières et les faveurs des bienheureux au ciel, les suffrages et les secours de la terre, que toute l'Église militante offre pour eux, et particulièrement leurs amis, à qui ils adressent leurs désirs et leurs affections; car s'ils pouvoient parler, ils les prieroient affectueusement d'avoir pitié d'eux, et de les délivrer de ces horribles peines par leurs prières et

par leurs bonnes œuvres; parce qu'il n'y a point de doute que les oraisons et les suffrages des fidèles vivants ne profitent aux âmes qui sont en purgatoire.

Pour comprendre la seconde instruction que nous donne l'Église en la Commémoration des Trépassés, il faut se rappeler que l'Église est un corps mystique, dont Jésus-Christ est le chef, auquel tous les membres sont joints et unis l'un à l'autre par la foi, l'espérance et la charité; de même que dans le corps naturel, quand un membre est estropié, les autres membres y compatissent, l'aident et le secourent, de même en ce corps mystique, spirituel et très-parfait de l'Église, les fidèles qui en sont les vrais membres, s'entresoulagent et s'entr'aident. Or les âmes des justes, détenues en purgatoire, font partie de ce corps de l'Église, comme étant unies avec le chef. *Les âmes des justes,* dit saint Augustin, *quoiqu'elles soient déjà hors de ce monde, ne sont point séparées de l'Église, qui est le royaume de Jésus-Christ.*

De là il suit que les vivants peuvent aider les trépassés qui sont en purgatoire, par leurs prières et par leurs suffrages : car ceux qui sont au ciel n'ont aucun besoin de leur secours, lequel ne peut aussi de rien servir à ceux qui sont en enfer. Et comme Jésus-Christ durant sa vie fit du bien à plusieurs vivants, les guérissant et les instruisant, et aux morts qu'il ressuscita; comme après son trépas il profita aux morts, en tirant les âmes des saints Pères des limbes, et aux vivants en surmontant la mort par sa mort; de même il a voulu, par sa miséricorde, que cette parfaite communication et imitation du chef soit en son Église; que les vivants aident de leurs œuvres et de leurs oraisons les autres vivants; que ceux qui sont trépassés profitent aux autres trépassés, comme font les bienheureux au ciel, en priant pour ceux qui sont en purgatoire, lesquels bienheureux aident et secourent aussi les vivants de leurs prières et de leurs faveurs; et enfin que les vivants aident aux morts, et ceux qui sont encore en vie à ceux qui sont trépassés, mais qui ne jouissent pas encore de Dieu, jusqu'à ce qu'ils aient entièrement satisfait à la justice divine, par les peines qu'ils endurent en purgatoire.

Les œuvres par lesquelles nous pouvons secourir les âmes sont de trois sortes. La première et principale est le saint sacrifice de la messe; la seconde, l'oraison; la troisième comprend toutes les œuvres pénales dont on a accoutumé de satisfaire : à savoir, l'aumône, les jeûnes, les pénitences, les pèlerinages, et d'autres semblables.

Nous distinguons l'oraison d'avec ces œuvres satisfactoires, car encore que l'oraison le soit, et se puisse comprendre entre les œuvres pénales, néanmoins, parce que c'est le propre de l'oraison d'obtenir ce que l'on demande (c'est pourquoi les oraisons des bienheureux, bien qu'elles ne soient ni pénales ni satisfactoires, profitent aux vivants et aux morts), nous la séparons, et faisons de l'oraison un membre à part.

Le saint sacrifice de la messe est un grand soulagement aux âmes qui sont en purgatoire. Il y a en effet plusieurs passages des saints qui l'assurent : saint Denys l'Aréopagite en fait mention, et saint Augustin dit : *On ne peut nier que les âmes des défunts ne soient soulagées par la prière et la dévotion des vivants, quand on offre le sacrifice de notre rédemption, ou que l'on fait des aumônes en l'Église pour eux.* Saint Clément conseille d'offrir le sacrifice de la messe pour ceux qui sont décédés en Notre-Seigneur, et saint Ambroise, écrivant à Faustin, dit que sa défunte sœur, au lieu d'être pleurée, devoit être secourue d'offrandes et de sacrifices. Sainte Monique demanda à son fils saint Augustin qu'il l'aidât lorsqu'il offriroit à l'autel le saint sacrifice de notre rédemption, et non sans grande raison, parce qu'il est la propitiation de tous les péchés du monde, et que l'on y présente au Père Eternel ce sacrifice du sang précieux, que son cher Fils lui offrit à l'autel de la Croix.

Il ne faut pas aussi douter que l'oraison ne profite grandement aux âmes du purgatoire, vu que dans les Machabées il est dit : *Qu c'est une chose sainte et salutaire de prier pour les morts.*

Quant à l'aumône, le vieux Tobie conseille à son fils de donner pour les morts, en disant : *Mets ton pain et ton vin sur la sépulture du juste.* Pour le jeûne, nous lisons au premier livre des Rois, que

les habitants de Jabes Galaad ensevelirent Saül, et jeûnèrent sept jours pour lui. David et tous ses soldats jeûnèrent pour le peuple qui avoit été passé au fil de l'épée. Quant aux autres afflictions et aux peines corporelles, saint Paul dit : *Si les morts ne ressuscitent point, pourquoi est-ce que les vivants s'affligent, et font des œuvres pénales pour eux?* C'est l'interprétation que Pierre de Cluny, Denys le Chartreux, Hugues Cardinal, et plusieurs autres donnent à ces paroles de l'Apôtre : *Alioquin quid faciunt qui baptizantur pro mortuis?* autrement, que font ceux qui sont baptisés pour les morts ?

Ces bonnes œuvres profitent aux morts en l'une de ces deux manières. La première, en leur appliquant les œuvres pénales, pour satisfaction et diminution de leurs peines, comme s'ils les faisoient eux-mêmes. Car par cette application ces œuvres deviennent propres aux morts, comme l'argent que l'on donne par aumône à celui qui est détenu pour ses dettes est à lui ; il n'y a si rigoureuse justice qui ne lui permette d'en payer ce qu'il doit ; et ayant satisfait à ses créanciers de cet argent, qui ne le mette en pleine liberté. Or, puisque la justice divine, qui est le modèle de la justice humaine, laquelle dérive d'elle comme de sa source, n'est pas moins pieuse que celle de la terre, nous devons croire que Dieu accepte cette application, que ceux qui sont en grâce font pour les âmes du purgatoire, sans qu'ils perdent pour cela la récompense essentielle de la vie éternelle, qui est due à ces œuvres.

L'autre manière est par le moyen de l'oraison, de la supplication ou du suffrage, en priant notre Sauveur pour elles, de même façon que l'on intercède envers le juge, de pardonner à l'accusé qui est prisonnier, et de le traiter le plus doucement qu'il pourra.

Outre ces deux moyens dont les personnes particulières secourent les âmes du purgatoire, le pape leur accorde les indulgences ; non par forme d'absolution, parce que les morts sont hors de sa juridiction, et il n'y a que les vivants qui soient de son ressort, mais par voie de suffrage, l'appliquant et communiquant aux défunts (comme dispensateur du trésor de l'Eglise, qui sont les œuvres et la satisfaction de Jésus-Christ, et de ses saints, dont il est rempli), et leur en offrant telle part que bon lui semble, afin que toute la

peine qu'ils doivent, ou la plus grande partie, leur soit pardonnée, comme réellement et de fait Notre-Seigneur la leur remet par cette application.

De ce que nous avons dit ci-dessus, on peut tirer deux vérités très-certaines. La première, que nous devons toujours être soigneux et diligents à secourir les âmes du purgatoire de nos aumônes, de nos jeûnes, de nos pénitences et de nos oraisons ; spécialement de faire dire des messes pour elles, et de leur appliquer le gain des indulgences, quand le trésor de la sainte Eglise est ouvert ; parce que c'est une aumône bien due, et très-agréable à Notre-Seigneur.

Car, plus une personne est nécessiteuse, plus nous sommes obligés de la secourir. Or, qui est plus pauvre que celui qui n'a rien, et qui doit beaucoup; qui n'a aucun moyen de travailler, de gagner, ni d'emprunter, et qui a affaire à un créancier rigoureux, qui le retient jusqu'à ce qu'il soit payé de tout ce qui lui est dû, sans lui donner aucun terme ou délai de payer ? Toutes ces circonstances se rencontrent dans les âmes du purgatoire, qui, pressées de tous côtés et environnées de douleurs, disent ces paroles de Job : *Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, au moins vous qui êtes mes amis ; car la main de Notre-Seigneur m'a touché.*

Outre le grand bien que reçoivent les âmes du purgatoire d'être délivrées de leurs peines, et aidées pour parvenir plus tôt à la claire vision de Dieu, cette aumône est très-agréable à la divine majesté, et fort utile à ceux qui la donnent, parce que les âmes du purgatoire ne sont pas ingrates, et la rendent libéralement quand elles sont au ciel, intercédant avec affection pour ceux qui les ont secourues, ce dont nous avons plusieurs exemples dans les histoires ecclésiastiques.

Que si l'on doit avoir tant de soin d'accomplir cette charité envers les trépassés, nous sommes en outre beaucoup plus obligés de satisfaire aux obligations de la justice, exécutant leurs testaments, leurs legs pieux, et tout ce qu'ils ont disposé par leur dernière volonté, pour le soulagement de leurs âmes. En quoi l'on se rend ordinairement fort négligent, et Dieu en fait des châti-

ments rigoureux, permettant que les testaments des enfants n'aient point de force, à cause qu'ils ont été paresseux à exécuter ceux de leurs parents et de leurs ancêtres, et voulant qu'il ne se trouve personne qui ait soin de faire du bien à l'âme de celui qui a oublié d'en faire à ceux à qui il avoit tant d'obligation.

La seconde chose que nous devons remarquer, est que c'est une grande folie de lâcher la bride à nos passions et à nos sensualités, sachant bien qu'il n'y a péché ni faute, tant soit-elle petite, que l'on commette contre la majesté divine, qui ne soit expiée d'une peine proportionnée à sa gravité; et que c'est une espèce de folie, pouvant racheter nos péchés par des peines légères en cette vie présente, d'en différer la pénitence en l'autre, où ils seront châtiés par les peines du purgatoire, qui surpassent celles-ci du tout en tout.

Voilà pourquoi saint Augustin disoit: *Quelqu'un répondra: Il ne m'importe pas de demeurer en purgatoire, pourvu que je parvienne au ciel. Que personne, mes très-chers frères, ne tienne ce langage-là, car ce feu du purgatoire est plus insupportable que tous les maux qu'on sauroit voir, penser, ou sentir ici-bas. Et comme il est écrit du jour du jugement: Qu'un jour sera comme mille ans, et mille ans comme un jour, qui sait si le temps qu'il passera par ce feu doit être seulement d'un jour, d'une semaine, d'un mois, ou des années tout entières? Celui qui ne voudroit pas maintenant mettre le bout du doigt au feu, encore que ce ne soit pas pour longtemps, comment ne craint-il pas le tourment excessif de ce feu épouvantable? Partant que chacun fuie le plus qu'il pourra les péchés mortels, et tâche de satisfaire pour les véniels par de bonnes œuvres, afin qu'il n'en reste pas un seul à consumer au feu du purgatoire.*

En ce jour, fête de saint Victorin, évêque de Pettau, qui, après avoir publié plusieurs écrits, comme le rapporte saint Jérôme, fut couronné par le martyre, dans la persécution de Dioclétien.

A Trieste, supplice de saint Justin, qui consomma son martyre sous le président Manace, dans la même persécution.

A Sébaste, saint Cartère, saint Styriaque, saint Tobie, saint Eudoxe, saint Agape et leurs compagnons, martyrs, sous l'empereur Lézin (Licinius).

En Perse, saint Acyndine, saint Pégase, saint Aphthone, saint Elpidéphore et saint Anempodiste, avec plusieurs autres compagnons.

En Afrique, fête de saint Publius, saint Victor, saint Hermès et saint Papias, martyrs.

A Tarse en Cilicie, sainte Eustochium, vierge et martyre, qui, sous Julien l'Apostat, après de cruels tourments, mourut en priant.

A Laodicée en Syrie, saint Théodote, évêque, qui brilla non-seulement par ses paroles, mais aussi par ses actes et ses vertus.

A Vienne, saint Georges, évêque.

Au monastère d'Agaune (aujourd'hui Saint-Maurice en Valais), saint Ambroise, abbé.

A Cyr en Syrie, saint Marcien, confesseur.

TROISIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Marcel, évêque de Paris. — Saint Malachie, archevêque d'Armagh en Irlande. — Saint Guénau, abbé.

Saint Hubert, évêque de Tongres; saint Quart, disciple des Apôtres; saint Germain et ses compagnons, martyrs; plusieurs saints martyrs à Saragossé; saint Valentin, prêtre, et saint Hilaire, diacre, martyrs; sainte Wénéfride, vierge et martyre; saint Domnin, évêque de Vienne; saint Firmin, évêque de Meaux; saint Hermengaud, évêque d'Urgel; sainte Sylvie.

LA VIE DE SAINT MARCEL,

ÉVÊQUE DE PARIS.

AN 450.

Saint Léon Ier, pape. — Valentinien III, empereur. — Mérovée, roi.

La vie du vénérable prélat saint Marcel, l'ornement de l'Église, la gloire des évêques, et l'un des premiers patrons de Paris, a été écrite par Fortunat, évêque de Poitiers, qui proteste de ne rapporter que ce qui restoit en la mémoire des hommes de son temps, ce qui est la cause que plusieurs choses fort remarquables sont demeurées ensevelies dans les ténèbres, au préjudice de la postérité, qui en eût tiré un singulier profit. Car pour ses héroïques vertus et ses excellents mérites, le même auteur qui a écrit sa vie ose bien l'égaler au glorieux Père saint Sylvestre, assurant que Paris se peut autant glorifier de ce très-sage et très-illustre prélat, que fait Rome de ce saint et vénérable pontife.

Il naquit à Paris de parents plus recommandés pour leurs vertus que pour leurs biens; ils ne laissèrent pas néanmoins de le

faire soigneusement instruire, tant aux bonnes lettres qu'aux bonnes mœurs, où naturellement il étoit porté, paroissant dès lors un vrai miroir de toutes sortes de vertus. Car il étoit humble, modeste, sérieux en son parler, se retirant de toutes les légèretés du monde, mortifiant les mouvements de sa chair par jeûnes, veilles, oraisons et d'autres manières fort pénibles.

L'évêque Prudence, le voyant si parfait, lui donna les quatre Ordres mineurs, et l'institua lecteur en son église, et depuis, sa vertu croissant de jour en jour, il l'ordonna sous-diacre, pour servir à l'autel lorsqu'il célébreroit.

Dieu l'ayant de toute éternité désigné pour le successeur de Prudence, le fit éclater par beaucoup de miracles qui ravissoient le cœur non-seulement de ceux de Paris, mais de toute la France. Nous en raconterons un particulièrement.

Un forgeron, proche de sa boutique, le contraignit avec menaces de lever une barre de fer toute rouge de feu, et d'en dire le poids. Après s'être adressé à Dieu, il prit la barre et la leva fort haut, assurant qu'elle étoit de neuf livres, à l'étonnement de plusieurs artisans, surpris de sa grande vertu contre un élément si actif. Mais ils ne s'en devoient point tellement étonner, car ayant amorti le feu infernal de la concupiscence et dompté parfaitement toutes ses passions, Dieu ne voulut pas que le feu matériel, qui est bien moindre, le pût endommager, mais qu'au contraire il lui servit de rafraîchissement.

En la fête des Rois, l'eau que lui-même avoit puisée dans la Seine se convertit en vin, lorsqu'il la voulut verser sur les mains de l'évêque, qui en fut si étonné, qu'il en prit pour la consécration et en donna au peuple qui communia pour lors, sans pour cela que le vin s'amoindrit, servant depuis à la guérison de beaucoup de malades. Ce miracle fut suivi d'un autre presque semblable : car en donnant à laver à l'évêque, l'eau se changea soudain en baume, qui répandit une odeur très-agréable par tous les endroits de l'église.

Le jugeant tout-à-fait prévenu d'une céleste grâce, digne d'un état plus sublime, ce prélat l'ordonna prêtre en présence du peuple,

ne pouvant assez louer ses vertus héroïques, qui parurent encore plus dans la suite. Car, comme Prudence étoit devenu muet à cause de sa trop grande sévérité envers un enfant de chœur qui n'avoit au plus que dix ans, et qu'il fit fouetter trop rigoureusement pour avoir, au lieu d'un autre par lui désigné, osé chanter une antienne en l'église; Marcel en fut ému de pitié, et l'alla trouver, lui parlant en cette sorte: *Quoique je sache que cette affliction vous soit arrivée par votre faute, toutefois je m'assure que Dieu, plein de bonté et de miséricorde, vous veut seulement châtier, et non point perdre ni ruiner; remuez maintenant en son nom votre langue, et parlez.* Il n'eut pas sitôt dit, que Prudence recouvra sa santé, et au bout de quelque temps étant passé de cette vie en l'autre, le peuple demanda le vénérable saint pour être installé en sa place. Les chanoines l'élurent d'un commun consentement; à quoi il n'osa résister, craignant de s'opposer à la divine volonté, qu'il savoit être telle.

L'histoire ne marque point ce qu'il fit alors, et comment il se comporta en l'administration de sa charge; mais simplement qu'une fois, donnant la communion à ses diocésains, il aperçut un criminel enchaîné, qui regardoit cette communion avec une extrême douleur de ne pouvoir faire de même. Le saint lui demanda pourquoi il étoit ainsi lié. Il répondit que c'étoit pour ses fautes, dont il avoit grand regret. Il lui donna l'absolution, et aussitôt, pour marque de son pouvoir et de la grâce que recevoit le criminel, ses fers se rompirent, et il fut communié.

En son temps mourut à Paris une demoiselle qui, nonobstant sa noblesse, s'étoit abandonnée à toutes sortes d'impudicités. La justice divine, voulant faire paroître l'horreur de son péché, permit qu'un serpent fort hideux, et de prodigieuse grandeur, sortît tous les jours de sa caverne et vînt au cimetière se ruer sur ce corps, infectant de sa puanteur toute la ville, et effrayant tellement les voisins, qu'ils craignoient de demeurer en leurs maisons. Saint Marcel, assisté de la grâce du ciel, se transporta en cette caverne, et par sa prière fit sortir ce dragon, qui vint la tête baissée comme demandant pardon; il lui donna trois coups de sa crosse, et l'ayant

entortillé de son étole, le traina près d'une lieue et demie à la vue de chacun; ensuite il lui commanda de se retirer aux déserts ou de se précipiter dans la Seine. Ce qu'il fit aussitôt, de sorte que depuis il ne fut plus vu.

Enfin le vénérable prélat, après avoir longtemps et saintement gouverné son Église, chargé de glorieuses dépouilles emportées sur le diable, couronné de tant de saints travaux qu'il avoit endurés, et orné d'une infinité de mérites, ferma les yeux du corps, et ouvrit éternellement ceux de l'esprit, au grand regret des Parisiens. Son corps fut solennellement enterré en une église des faubourgs, qui s'appelle à présent de son nom. Grégoire de Tours rapporte qu'un prêtre, nommé Guinaud, fut guéri d'une fièvre fort âpre, en priant auprès de son tombeau. Surius le rapporte aussi en la Vie du saint, écrite par Fortunat; elle a été pareillement écrite par Pierre Equilin en son Catalogue, lequel ajoute qu'il ressuscita une fille.

Les Martyrologes de Rome et d'Usuard en font mention au premier de novembre, qui fut le jour de son décès, encore que l'Église ne célèbre sa fête qu'au trois à cause de celle de tous les Saints et de la Commémoration des Morts. Democares en ses tables le met le neuvième en ordre des évêques de Paris; et néanmoins on ne sait pas assurément l'année qu'il mourut. On peut bien dire qu'il vivoit environ l'an 450, au temps des premiers rois, qui étoient idolâtres, parce que Victorien, entre lequel et lui il n'y en a que deux, assista à un concile de Cologne, l'an 575.

LA VIE DE SAINT MALACHIE,

ARCHEVÊQUE D'ARMAGH EN IRLANDE, CONFESSEUR.

AN 1148.

Eugène III, pape. — Clotaire III, empereur. — Louis VII, roi.

Saint Malachie étoit natif d'Irlande, en la ville d'Armagh, de nobles parents. Sa mère étoit fort pieuse, et désiroit que son fils profitât plus dès son enfance en la dévotion qu'aux lettres humaines, encore qu'il fût si habile, qu'il devançoit ses compagnons en l'un et en l'autre. Avec l'âge il croissoit en sciences et en sainteté. Il étoit mûr dès son bas âge, parce que dès sa jeunesse il abhorroit les folies de ceux de son âge, non-seulement par sa bonne inclination, mais principalement par le mouvement du Saint Esprit, qui l'avoit déjà choisi. Il l'excitoit entièrement à se retirer souvent en quelque lieu solitaire pour méditer la sainte loi de Jésus-Christ, faire oraison, manger sobrement, et vaincre le sommeil. Lorsqu'il ne pouvoit aller à l'église, il élevoit son cœur au Père éternel, et l'adoroit par des humiliations extérieures, se gardant de la vaine gloire, qui est le plus dangereux poison qu'ait la vertu.

Malachie passa sa jeunesse avec ces beaux principes, et parvint en âge viril. Alors, se sentant poussé de Dieu qui le conduisoit, il alla trouver un saint homme nommé Imare, enfermé dans une cellule près de l'église cathédrale, où il faisoit pénitence et continuelle oraison, pour être par lui instruit dans la vie spirituelle.

L'action de Malachie causa un grand étonnement parmi le peuple, et chacun en parloit selon son sens et son affection. Il se tint

aux pieds d'Imare, assis en silence et en soumission, perfectionnant son entendement et sa volonté par une entière obéissance, une mortification perpétuelle, et avec toutes les applications qui conduisent une âme fervente au sommet de la perfection évangélique. L'archevêque Celse le fit diacre, du consentement d'Imare, et par ce saint ordre lui inspira un nouvel esprit qui le porta à pratiquer toutes les œuvres de piété, même les plus abjectes. Il enterroit soigneusement les pauvres après leur décès, estimant que c'étoit un office d'humilité et d'humanité. Il eut une grande contradiction d'une sienne sœur séculière, qui avoit honte de voir que son frère s'employât à ces offices de piété ; néanmoins il ne se soucia guère d'elle, ni de tout ce qu'elle en put dire.

On le fit prêtre à l'âge de vingt-cinq ans, quoiqu'il y répugnât. L'archevêque lui donna la charge de prêcher et d'enseigner le catéchisme à ce peuple rustique et sauvage. A quoi il s'employa sérieusement, cultivant cette terre, si bien qu'après en avoir arraché les épines, les abus et les vices dont elle étoit couverte, il y sema des lois justes et honnêtes, y établit les constitutions apostoliques, les conciles approuvés, les traditions et les usages de la sainte Eglise Romaine, dont elle manquoit auparavant. Comme les sacrements de confirmation, de pénitence et de mariage étoient en oubli, par la malice ou l'ignorance du peuple, il s'efforça de les remettre en vigueur.

Pour empêcher que par négligence il ne se glissât quelque chose contre les cérémonies et les institutions catholiques, il alla trouver un saint personnage nommé Malchi, évêque de Lismor, dans la partie méridionale de l'Irlande, homme d'âge, d'une sainte vie, admirable en ses miracles, doué d'une céleste sagesse, qui à cause de ses dons divins étoit tenu pour un oracle de vérité, et le refuge ordinaire de tous les affligés. Après que Malachie eut demeuré quelque temps avec le saint évêque, et joui de sa pieuse conversation, il s'en retourna, ayant été mandé par l'archevêque Celse, par son maître Imare, et par plusieurs autres, qui étoient désolés de son absence.

Dans le même temps arriva le décès de sa sœur. Il eut un songe

Digitized by Google

la nuit, dans lequel un homme l'avertissoit que sa sœur étoit dehors l'église, vêtue de deuil, et qu'elle avoit demeuré trente jours sans manger. Saint Malachie se réveilla en sursaut, et se souvenant que durant certains jours il n'avoit point dit la messe pour sa sœur, il reconnut qu'elle n'étoit pas travaillée de la faim corporelle, mais spirituelle. Il recommença les suffrages qu'il avoit interrompus; peu après, la défunte, qui étoit devant la porte de l'église, lui apparut vêtue de noir, et lui dit que l'on ne la vouloit pas laisser entrer; mais le saint continua ses prières pour elle, disant tous les matins la messe à son intention; et quelque temps après elle lui apparut avec une robe blanche, dans l'église, se plaignant néanmoins de ce qu'on ne la vouloit pas laisser approcher de l'autel. Il ne désista pas de prier pour sa sœur, jusqu'à ce qu'elle lui eût apparu auprès de l'autel, habillée de blanc, parmi une troupe de bienheureux esprits, qui montroient par leur clarté que cette âme étoit déjà admise en la compagnie des bienheureux. Ce qui fait juger de l'efficace du saint sacrifice de la messe pour effacer les péchés, et délivrer des peines du purgatoire les âmes qui y purgent leurs fautes, et les mener au ciel jouir de Dieu.

Saint Malachie fut bien joyeux d'apprendre que sa sœur étoit arrivée au port du salut, et encore plus quand il sut qu'un sien oncle s'étoit résolu d'entrer en religion. Cet oncle jouissoit d'une riche abbaye fondée à Bangor, dont le monastère fut détruit par les barbares, qui y martyrisèrent neuf cents religieux; le revenu étoit depuis demeuré entre les mains des séculiers, et étoit enfin tombé en celles de l'oncle de Malachie, lequel détermina de se mettre lui et son abbaye à la disposition de Malachie pour l'entretien de plusieurs religieux qui étoient avec lui.

Le saint reçut son oncle à son école et accepta l'enceinte de l'abbaye pour y bâtir; mais il étoit si ami de la pauvreté de Jésus-Christ, et cela étoit alors si convenable pour l'édification des fidèles, qu'il refusa les revenus, remettant à ceux de la ville d'y commettre des administrateurs. Malachie commença en ce lieu-là, avec dix religieux et quelques artisans, à mettre la main à l'œuvre, donnant un merveilleux exemple de vertu à ses compagnons. Sa

vie et ses mœurs leur servoient d'une parfaite règle et d'un exemple vivant d'une sainte conversation.

L'ennemi commun, ne pouvant souffrir cela, suscita un domestique nommé Male, qui étoit malade, afin que quand Malachie le viendroit visiter selon sa coutume, il lui donnât un coup de couteau au travers du corps et le tuât. Le saint Père, averti de ce dessein, fit sa prière, puis il entra dans la chambre du malade, et faisant le signe de la croix, le guérit de sa maladie corporelle et des mauvaises pensées de son âme.

L'Église de Connor, qui étoit proche du monastère de Bangor, venant à vaquer, d'un consentement commun saint Malachie en fut élu évêque. Quoiqu'il y repugnât et fit son possible pour s'en défendre, enfin il fut contraint d'obéir à ses supérieurs Celse et Imare, qui le lui commandèrent; il étoit âgé de trente ans. Il exerça cette charge pastorale avec une grande ferveur et diligence; mais il trouva que ce peuple, en sa façon de vivre, excepté le baptême, étoit plus brutal qu'humain. Il ne perdit pas néanmoins courage, les avertissant en public, comme père, et les exhortant chacun en particulier, les larmes aux yeux, pour les convertir. Il parloit doucement aux uns, traitoit amicalement les autres; et quand cela lui manquoit, il avoit recours à Dieu en l'oraison, qu'il accompagnoit d'une profonde humilité et de grandes pénitences.

Il alloit à pied avec beaucoup de fatigue, par les bourgs et les villages pour nourrir son troupeau; il souffroit beaucoup de tribulations en la visite de son évêché, recevant des affronts, des injures et des calomnies de ces hommes sauvages, endurant la faim, la soif, la nudité, et mille autres incommodités; il bénissoit celui qui le maudissoit, et supportoit patiemment les mauvais traitements, jusqu'à prier pour ceux qui le persécutoient. Il s'obstina tellement à supplier la bonté de Dieu, qu'enfin la vertu du Tout-Puissant amollit les cœurs et adoucit la barbarie, polissant peu à peu ces esprits rebelles, qui commencèrent à recevoir les rayons de la lumière, et la doctrine évangélique que le saint leur prêchoit.

Il arriva, depuis, que les barbares du Nord entrèrent dans le pays et ruinèrent la plus grande partie de la ville de Connor, de sorte

que saint Malachie, avec ses religieux, qui étoient en nombre de cent vingt-six, se retira au royaume de Munster, où il bâtit un beau monastère aux dépens du roi Comare, avec lequel le saint avoit contracté une étroite amitié. En ce monastère, Malachie, bien qu'évêque et maître des autres, pour donner exemple, étoit le premier au travail et à observer la règle. Il servoit de cuisinier à son tour, étoit semainier au chœur, au réfectoire, sans aucun privilége. Il chantoit les antiennes et les leçons, et ne s'excusoit non plus des autres cérémonies que le moindre du couvent.

Il se montroit si fervent zélateur de la pauvreté volontaire, que, bien qu'il eût jugé à propos que le couvent possédât des biens en commun pour se maintenir, il ne souffroit pas que les particuliers eussent rien en propre, ni qui contrariât à la sainte pauvreté.

Pendant que saint Malachie s'occupoit ainsi, il apprit le décès de Celse, archevêque d'Armagh, ville métropolitaine de toutes les églises d'Irlande et la plus illustre de l'île, où avoit vécu saint Patrice, apôtre et père de toutes ces nations, aux successeurs duquel non-seulement le clergé et tout le peuple obéissoit, mais aussi tous les seigneurs, et même le roi. On jeta les yeux sur Malachie pour lui recommander cette Église si éminente; Celse même l'avoit nommé durant sa vie et choisi pour son successeur, afin d'empêcher un abus qui s'étoit glissé depuis deux cents ans, de donner toujours cette souveraine dignité à des gens d'une même famille, et lorsqu'il ne s'y trouvoit point de personne ecclésiastique qui en fût capable, ils la donnoient à un homme laïque de cette maison.

Celse jugea que pour extirper entièrement cette mauvaise racine, et arracher de l'Eglise un abus si préjudiciable, il n'y avoit point de meilleur remède que de donner la charge de cette Église à Malachie. Le saint la refusa tant qu'il put et ne la voulut jamais accepter, jusqu'à ce qu'on lui promit qu'après qu'il auroit ôté les difficultés qui s'y trouvoient, on le laisseroit retourner à sa première Église, quoique l'une surpassât de beaucoup l'autre en richesses et en prééminence. Ce qui témoigne combien il étoit éloigné de la convoitise, et combien il étoit amateur de l'humilité et de la pauvreté.

Les persuasions humaines n'eussent jamais obligé Malachie

d'accepter cette dignité, si Dieu ne l'y eût porté, et n'eût témoigné par un signe céleste que c'étoit sa volonté. Comme Celse étoit malade bien loin de Malachie, et sans savoir rien de cette affaire, il apparut à celui-ci une vénérable dame, de riche taille et d'un grave maintien : le saint lui demanda qui elle étoit, elle lui répondit, *l'épouse de Celse*, et lui mit en sa main le bâton pastoral, puis disparut. Celse lui-même étant à l'article de la mort envoya à Malachie, comme à son successeur, une crosse de la même forme que celle qui lui avoit été donnée dans cette vision. De sorte que de peur de s'opposer à la volonté divine, il accepta la charge et l'exerça saintement.

Il ne manqua pas d'étranges contradictions en la fonction de son office pastoral : car tous ceux de la famille, qui étoient en possession depuis deux cents ans, grands et puissants, emportés de fureur, résolurent de faire plutôt mourir Malachie que de perdre l'honneur et le revenu de la primatie d'Irlande : ce qu'ils eussent exécuté, si Notre-Seigneur n'eût pris la défense de son serviteur. Le chef de cette famille s'en vint un jour accompagné de bandouliers et de canailles pour exécuter cette méchanceté. Il dressa son embuscade sur un chemin par où Malachie devoit passer, lequel s'en alloit à l'assemblée des États d'Irlande.

Le saint, ayant su cela, entra dans l'église, et y fit sa prière : à l'instant le ciel se couvrit, l'air s'obscurcit, il tonna, il éclaira, et tomba des foudres, avec un tourbillon si horrible, qu'il sembloit menacer du jour du dernier jugement. Le capitaine de cette entreprise diabolique fut tué d'un coup de tonnerre, avec dix des principaux; le lendemain l'on trouva leurs corps secs et brûlés sous des arbres, tandis que ceux qui alloient avec Malachie, quoiqu'ils passassent auprès de ce lieu, n'eurent point de mal.

Par ce bon succès, et par le recouvrement de deux saintes reliques, l'une du livre des Évangiles qui avoit été à saint Patrice; l'autre d'une crosse couverte d'or et de pierres précieuses, qu'ils appeloient le bâton de Jésus-Christ et qui étoient les marques de cette dignité ; la tempête s'apaisa, ses ennemis voyant que Dieu combattoit pour son serviteur. Ainsi le saint exerça plus librement

sa charge, non toutefois sans une plus grande peine, n'ayant aucun temps ni lieu exempt de trahisons, et ne manquant pas de personnes qui le diffamoient partout.

Entre les autres, il y eut un effronté babillard qui entreprit de mordre le saint, et de japper contre lui parmi les gens d'honneur où il s'étoit insinué par ses flatteries et par ses médisances. Notre-Seigneur le châtia, lui faisant tellement enfler et pourrir la langue, quil ne cracha que des vers sept jours durant; enfin il vomit l'ame avec la boue infecte qui sortoit de cette putréfaction, et finit misérablement ses jours.

Une femme de la même famille, pendant que le saint prêchoit, l'appela tout haut hypocrite, voleur du bien d'autrui, chauve, et d'autres semblables injures. Le saint, comme sage, ne lui fit point de réponse, mais Notre-Seigneur repartit pour lui; car cette pauvre femme perdit l'entendement, devint furieuse, criant incessamment que Malachie l'étrangloit, et mourut en cet état. En peu de temps toute cette maudite race qui avoit persécuté le saint fut exterminée de Dieu, non sans étonnement de ceux qui l'avoient vue naguère florissante. Ce qui nous apprend quel respect on doit aux saints, qui sont sous la protection du Saint des Saints.

Le pieux prélat, après avoir remis en bon état les affaires de cette Église, s'en déchargea, et substitua en sa place Gelase, homme d'une vertu bien expérimentée, puis il retourna en son Église de Connor, suivant la condition qu'il en avoit faite. Comme son diocèse avoit été divisé en deux, il laissa la plus riche part à un personnage de qualité, et retint celle de Down qui étoit pauvre, petite, et sans estime, afin de rendre plus aisément compte à Dieu de cette Église. Il fit un collége de prêtres réguliers avec intention de s'y retirer, pour s'adonner à la vie religieuse et contemplative.

Toutefois, afin de mieux réussir, Notre-Seigneur l'inspira d'aller à Rome, non-seulement pour visiter les reliques et les sanctuaires, mais principalement pour conférer avec Sa Sainteté, et lui représenter ce qui étoit requis pour l'établissement de la religion et la bonne conduite des Églises d'Irlande. Il arriva à Rome du temps

d'Innocent II, qui reçut Malachie avec une singulière bienveillance et faveur. La première requête qu'il lui présenta, ce fut d'être déchargé de l'office de pasteur, et qu'il plût au pape de donner l'évêche à un autre, pour le laisser mourir en repos au monastère de Clairvaux, dont saint Bernard étoit alors abbé. Mais bien loin que le pape lui accordât sa demande, il le fit son lieutenant et légat apostolique en Irlande; puis, ôtant lui-même la mitre de sa tête, il la posa sur celle de Malachie, lui donna de ses propres ornements dont il se servoit pour célébrer la messe, avec une étole et un manipule, et lui octroya plusieurs grâces, avec sa bénédiction apostolique, le renvoyant en son Église.

Le saint demeura un mois à Rome, pour visiter dévotement les lieux consacrés par le sang de tant d'apôtres, de papes et de martyrs. Allant et retournant de Rome, il passa par Clairvaux, où il se consola fort avec saint Bernard et ses religieux, qui vivoient comme des anges, et qui par la présence et la bénédiction de Malachie furent encouragés d'une nouvelle ferveur de parvenir à la perfection. Au retour de Rome il arriva quatre de ses clercs à Clairvaux, pour être instruits et élevés en la vie religieuse, afin de la planter en Irlande, où on avoit bien entendu parler de moines, mais sans en avoir encore vu. Ces quatre furent comme une semence du ciel que l'on mit en cette terre déserte; car après avoir été reçus à la religion par saint Bernard, il les renvoya en leur pays, et d'autres ensuite, même des disciples de saint Bernard, qui fondèrent un couvent en Irlande, dont on fit cinq monastères; les séminaires se multipliant, et le nombre des religieux s'augmentant de jour en jour.

Saint Malachie fut reçu en Irlande avec une grande joie du peuple qui accouroit de tous côtés pour avoir sa bénédiction, et se consoler avec lui de ce qu'il avoit eu un si favorable retour.

Saint Malachie, de peur de rendre inutile la légation qu'il avoit du Pape, célébra en quelques villes des Conciles nationaux, où l'on fit de très-profitables décrets et canons pour établir davantage la religion catholique. Le saint étoit toujours fort attentif à pourvoir aux nécessités particulières de chacun, tantôt par la douceur, tantôt

par la rigueur. Personne n'osoit s'opposer à ses commandements, ni mépriser ses remontrances salutaires; mais tous les recevoient comme des ordonnances venues du ciel, de quoi il ne se faut pas étonner, car la vie étoit toute céleste, et Notre-Seigneur l'honoroit de tant de signalés miracles, que contredire à Malachie, c'eût été contredire à Dieu. Saint Bernard loue extrêmement la sainteté de sa vie.

Quels sont les miracles par lesquels Notre-Seigneur l'honora et l'exalta? Saint Bernard dit qu'ils étoient innombrables, et en rapporte plusieurs. Il y avoit une femme grièvement tourmentée du démon; saint Malachie fit oraison et commanda au diable de sortir de ce corps, à quoi il obéit, mais il entra en une autre femme qui étoit là présente. Malachie tança le démon, en disant : *Je ne t'ai pas commandé de sortir de cette femme pour entrer en celle-là; laisse-la aussi.* Il quitta la seconde et retourna dans la première, et alloit ainsi de l'une en l'autre, se moquant du saint, qui, implorant de nouvelles forces du ciel, chassa cet injuste détenteur du corps de ces deux femmes. De ce qu'il tarda tant à le chasser, ce ne fut pas (dit saint Bernard) que l'ennemi eût la force de résister, mais par une disposition divine, afin que l'on connût plus clairement la présence de l'ennemi et la victoire de Malachie.

Le saint avait logé en une maison où il y eut depuis un démoniaque. Une nuit les diables parlèrent les uns aux autres, et s'entredirent : *Prends garde que ce malade ne touche pas à la paille où a couché cet hypocrite, de peur qu'il ne nous échappe des mains.* Le malade ayant bien compris qu'ils vouloient parler de Malachie, tout débile de corps qu'il étoit, mais fort en la foi, il s'approcha du mieux qu'il put de cette paille, et alors on entendit des voix lamentables en l'air, qui crioient : *Tiens-le bien, retire le de là; autrement nous perdrons notre prise.* Mais par la miséricorde divine, le malade touchant à la paille où saint Malachie avoit reposé, il se trouva guéri de tous ses membres, et délivré des épouvantes diaboliques qu'il souffroit; les diables le quittèrent, criant et hurlant, et disparurent de ce lieu.

On lui amena un jour une pauvre femme qui étoit grosse il y

avoit quinze mois et vingt jours, sans que tous les remèdes humains l'eussent pu faire accoucher. Saint Malachie ayant compassion d'un si étrange accident, se mit en oraison, et cette femme fut délivrée aussitôt.

Un soldat d'un comte, sans aucun respect ni honte, prit la concubine d'un sien frère. Le saint pasteur l'avertit du mauvais état où il étoit; mais ce soldat étoit si acharné à ce vice, qu'il lui répondit fièrement qu'il ne la quitteroit jamais, et en fit un grand serment. Alors Malachie, rempli du zèle de la justice, répondit : *Dieu te l'ôtera malgré toi.* Une heure après il tomba entre les mains des ennemis, qui le poignardèrent.

Il y avoit un garçon paralytique ; le saint enjoignit au père de le dédier au service de Dieu, ce qu'il lui promit, et toutefois il n'en fit rien ; de sorte qu'il retomba en la même infirmité, faute d'avoir accompli sa promesse.

Il y avoit une femme tellement tyrannisée de l'esprit de courroux et de furie, que non-seulement ses parents et ses voisins fuyoient sa conversation, mais ses propres enfants ne pouvoient durer avec elle ; quelque part qu'elle fût, on n'entendoit que des voix, des cris et une tempête de paroles fâcheuses et piquantes. Elle étoit arrogante, téméraire, jetoit feu et flammes, déchiroit de sa langue, frappoit, étoit insupportable à tout le monde. Ses enfants n'y trouvant plus d'autre remède, l'amenèrent devant saint Malachie. Le saint lui demanda doucement si elle ne s'étoit jamais confessée, elle répondit que non. Alors il lui dit qu'elle se confessât. Elle se confessa à lui, et après qu'il lui eut enjoint la pénitence qui lui sembloit être convenable, il lui commanda de la part de Jésus-Christ de ne se mettre plus en colère. Notre-Seigneur lui donna à l'instant une telle douceur, et une si grande patience, que chacun connut que c'étoit un changement tout divin. Elle vécut quelques années depuis avec une si profonde paix et tranquillité de son âme, qu'aucun travail, tribulation ou perte qui lui survint, ne la pouvoit troubler.

Saint Bernard, après avoir raconté que saint Malachie avoit ressuscité une femme morte, dit qu'à son avis ce fut un plus grand mira-

cle d'avoir changé le cœur d'une femme enragée, que d'avoir rendu la vie à une femme morte : car en l'une il ressuscita l'homme intérieur, et en l'autre l'extérieur.

Un homme de qualité se plaignit à Malachie de l'aridité de son âme, et le supplia de lui obtenir de Notre-Seigneur le don des larmes. Le saint fut fort consolé de voir qu'un homme laïque recherchât ce don de Dieu ; et approchant son visage de celui de cet homme comme en signe de bienveillance, il lui dit : *Dieu vous veuille donner ce que vous lui demandez.* Dès lors ses deux yeux devinrent des fontaines de larmes.

Allant une fois prêcher, il aborda en une île où il s'étoit fait un grand trafic de la pêche ; mais depuis il sembloit que les péchés des habitants eussent fait fuir les poissons, de sorte que le peuple ne savoit plus que faire. Une femme eut révélation que le seul remède pour faire revenir la pêche, étoit que Malachie la demandât à Dieu, et qu'alors elle arriveroit à l'île. Les insulaires l'allèrent incontinent chercher, et se jetant à ses pieds, le supplièrent qu'il les délivrât par ses prières de ce fléau de Dieu, qui les réduisoit en une extrême nécessité. Ils l'implorèrent tant, que s'agenouillant au bord de la mer, il supplia Notre-Seigneur de renouveler sa miséricorde et de donner sa bénédiction à ce peuple. A l'heure même les poissons revinrent en plus grande quantité que l'on ne les y avoit jamais vus.

Il fit encore un autre miracle semblable à celui-là. Il se logea un jour avec trois autres évêques en la maison d'un prêtre qui n'avoit pas de quoi les traiter, à cause qu'il ne venoit plus de poissons dans la rivière qui étoit proche de là. Le prêtre ayant raconté cela à saint Malachie, il lui commanda d'aller jeter le filet au nom de Dieu ; du premier coup il prit douze saumons, et du second autant. Il en traita les évêques et leurs gens ; et afin de faire voir que c'étoit un trait de sa miséricorde, la stérilité des poissons continua, et dura encore deux ans après.

Il y avoit un prêtre de bonnes mœurs en apparence, et d'un esprit vif, mais vain et présomptueux. Notre-Seigneur permit que le diable le déçût en un article de foi, touchant la réalité du pré-

cieux corps et sang de Jésus-Christ au saint sacrement de l'autel. Saint Malachie l'avertit premièrement à part de son erreur, et ne l'ayant pu réduire, il assembla par deux fois d'autres prêtres et gens doctes pour le ramener à la vérité. Mais il se rendit si obstiné et si téméraire, qu'il le déclara hérétique et le retrancha du giron de l'Eglise; puis, voyant qu'avec tout cela il ne se vouloit pas reconnoître, au contraire qu'il étoit si superbe et si présomptueux que de s'estimer plus sage et plus docte que tous les autres ensemble; Malachie, emporté d'un saint zèle, dit tout haut : *Puisque tu ne veux pas confesser la vérité, Dieu te la fasse confesser par force :* à quoi cet hérétique répondit lui-même, *Amen.*

Ce misérable homme tomba depuis en une telle horreur de lui-même, que ne pouvant plus vivre parmi le peuple, il s'en voulut aller en des terres inconnues; mais s'étant mis en chemin il fut surpris d'une maladie qui l'empêcha de passer plus avant. Se voyant en danger, il retourna malgré lui dans la ville, où il fit appeler l'évêque, confessa sa faute abjurant son erreur, et décéda incontinent après qu'il eut reçu l'absolution.

Deux bourgs étoient en procès touchant leurs limites. Voulant vider leur différend par les armes, ils se mirent en campagne, prêts à en venir aux mains. Le saint, qui étoit occupé ailleurs, envoya un autre évêque pour les pacifier en son nom, et apaiser ce différend. Il les trouva prêts à combattre; mais au nom de saint Malachie il les accorda. Cependant l'un de ces bourgs s'irrita de telle sorte, qu'il voulut charger ses ennemis au dépourvu, sans que l'évêque les pût retenir, parce qu'ils couroient comme des chevaux échappés. Alors l'évêque eut recours en son cœur à saint Malachie, qui étoit bien loin de là : aussitôt il s'éleva un bruit parmi cette populace, que d'autres avoient envahi leurs terres qu'ils saccagoient, emmenant leurs femmes et leurs enfants en captivité. Ce bruit, quoique faux, ayant couru parmi eux, ils quittèrent leur entreprise, et s'en retournèrent chez eux, où ne trouvant point les ennemis, ils reconnurent que Dieu avoit permis cette tromperie, à cause du peu de respect qu'ils avoient porté à l'ambassadeur de saint Malachie.

Dans les miracles sans nombre de ce saint on trouve toutes les espèces et les genres des anciens miracles, les prophéties, les révélations, les punitions de Dieu, la santé du corps, la conversion des âmes, la résurrection des morts. De plus, à cause de ses excellentes vertus, Notre-Seigneur l'exalta devant les princes et les rois, et après plusieurs sanglantes persécutions, il triompha de l'envie.

Saint Malachie étant un jour avec ses religieux en récréation, l'on entama le propos de la mort; chacun dit le lieu et le jour qu'il eût bien désiré mourir. Quand le saint fut à son tour de parler, il dit que s'il avoit à demeurer en Irlande, il voudroit bien ressusciter avec le saint patriarche qui en étoit l'apôtre; mais que s'il devoit mourir hors de l'île, il choisiroit l'abbaye de Clairvaux pour son tombeau; et quant au jour, qu'il désiroit que ce fût celui des Morts, à cause de la multitude des suffrages que la sainte Église offre alors pour eux. Le souhait du saint fut ainsi accompli.

Saint Malachie désiroit que le saint père donnât le pallium aux archevêques métropolitains d'Irlande. Il assembla un concile, afin que le saint père en fût supplié au nom de tout le clergé et de l'île, suivant ce qu'il avoit ordonné à Malachie, lorsqu'il fut à Rome. Le saint s'étoit lui-même chargé de cette expédition, et d'aller en personne en requérir le pape, qui étoit alors Eugène III, disciple de saint Bernard et moine de Clairvaux.

Malachie partit donc d'Irlande pour cet effet, traversa l'Ecosse et l'Angleterre, éclairant par sa vie, par sa doctrine et ses miracles tous les lieux par où il passoit. Il fut reçu à Clairvaux par saint Bernard, comme son ancien ami et un vaisseau élu de Dieu. Quatre ou cinq jours après, ayant dit la messe solennelle le jour de l'évangéliste saint Luc, il fut surpris d'une grosse fièvre qui l'arrêta au lit. Il se souvint aussitôt que Notre-Seigneur vouloit accomplir son désir, et eut révélation de sa mort, disant qu'il achèveroit là le cours de son pélerinage.

Le mal s'augmentant, il reçut le saint viatique avec l'extrême-onction, et afin de le recevoir avec plus d'humilité et de dévotion, il descendit de la cellule haute où il étoit, alla à pied à l'église et retourna dans sa cellule; quoiqu'il fût près de sa fin et que la mort

l'attendît, il ne changea point de visage. Enfin, ayant célébré la fête de tous les saints avec une réjouissance cordiale, il appela les religieux de Clairvaux et leur déclara que Dieu l'avoit exaucé de mourir entre leurs bras. Il promit de se souvenir d'eux au ciel, et leur donna sa bénédiction. Il trépassa après minuit, l'an 1148, âgé de 54 ans, au lieu et au jour que lui-même avoit désiré. Il paroissoit plutôt endormi que mort, ayant le visage si frais et si serein, qu'il sembloit que la mort lui eût apporté plus de grâces et de beauté.

Son corps fut porté sur les épaules des abbés des lieux circonvoisins, qui s'y trouvèrent, chantant des psaumes, des hymnes et des proses spirituelles. Il fut mis dans la chapelle de la très-glorieuse Vierge, ainsi qu'il avoit ordonné. Il se trouva là un garçon qui étoit perclus d'un bras, dont il ne se pouvoit aider; saint Bernard l'appela, et le prenant par ce bras, lui fit toucher la main de saint Malachie, et il fut aussitôt guéri.

Saint Bernard écrivit sa vie amplement, et lui adressa quelques lettres, les 315, 316 et 317. Le Martyrologe romain en fait mention le troisième jour de novembre; car encore qu'il mourût le deuxième, l'Église est tellement occupée à la commémoration des trépassés, qu'elle a transféré sa fête au lendemain.

LA VIE DE SAINT GUENAU,

ABBÉ.

Le vénérable Guignolé, abbé de Landevenec, faisant la visite des maisons sujettes à son abbaye, passa par l'hôtel de Romalius, illustre comte de Bretagne, où il rencontra un jeune enfant nommé Guénau, fils de ce comte et de Lectitia, sa femme. Comme les vieillards chérissent naturellement les enfants, le bon Père s'amusa à deviser puérilement avec le fils, en attendant qu'il parlât au père,

et lui demanda s'il vouloit venir avec lui en son abbaye pour être religieux et vivre sous son obéissance ; quitter la maison de ses parents pour prendre celle de Dieu. A quoi l'enfant, d'un esprit prompt et excédant son âge, répondit qu'il le désiroit de tout son cœur, et qu'il n'avoit jamais désiré autre chose que de servir Dieu, et qu'il le prioit de le faire trouver bon à ses père et mère.

Saint Guignolé, voyant que l'esprit de ce jeune garçon étoit porté à la dévotion et poussé du Saint-Esprit, ne manqua point d'en parler à son père, qui, sur le récit que lui en fit le saint abbé, ne voulant pas résister à la vocation de Dieu, permit qu'il l'emmenât avec lui en son monastère. Là, il l'instruisit en la piété et en la dévotion ; il cultiva tellement son esprit dans les lettres humaines et en la théologie, qu'en peu de temps il le rendit un des premiers de son couvent.

Étant parvenu à la jeunesse, l'abbé Guignolé le fit appeler, et le prenant en particulier, lui remontra qu'il avoit été assez longtemps au monastère pour avoir appris comment il falloit s'y comporter, qu'il savoit quelles étoient les règles et les constitutions de la maison, et qu'il avisât s'il étoit résolu à les observer pour l'amour de Dieu ou de s'en retourner à ses parents. Le jeune homme, sans se troubler, mais d'un jugement solide, répondit au vénérable abbé qu'il n'avoit point quitté la maison de son père pour y retourner ; que ce seroit reculer au lieu de s'avancer en la perfection ; qu'il n'ignoroit point les misères qui accablent incessamment le monde ; et que son dessein n'étoit autre que de mourir et de vivre au saint institut qu'il avoit embrassé par son moyen, tant qu'il plairoit à Dieu, sous son obéissance. Ainsi il fut reçu à faire sa profession.

Sa profession étant faite, il employa toute son industrie pour parvenir au souverain degré de la perfection, où Dieu l'avoit appelé. Pour s'y rendre capable et accomplir de point en point sa règle, il veilloit volontiers, passant les nuits à prier et à méditer, domptant la sensualité par jeûnes et disciplines, fuyant en tous ses saints exercices l'ostentation et la vaine gloire, ennemie de toutes les vertus. Il prenoit garde sérieusement qu'en ses actions l'excès ne fût blâmé, la nouveauté n'offensât et la particularité ne déplût à

ses confrères. Il réjouissoit la vivacité de son esprit par la lecture assidue de la sainte Ecriture, gardant inviolablement les heures de l'oraison, ne les outre-passant pas pour quelque chose que ce fût.

Il ne négligeoit point la fréquentation des religieux et d'autres personnes pieuses, avec lesquelles il s'entretenoit en paix et en amitié; tous le caressoient et le chérissoient pour sa douce conversation et sa façon de faire, qui ne ressentoient aucunement le commun. Il étoit fort prompt à subvenir aux nécessités des pauvres, à consoler les affligés, à redresser et à instruire les égarés; toutes ces vertus le rendoient recommandable et le faisoient respecter de chacun. Mais plus on lui rendoit d'hommages, plus il s'humilioit.

Il arriva que le bon pasteur Guignolé vint à changer cette vie temporelle à l'éternelle. Les religieux ne jugeant personne d'entre eux plus capable de lui succéder que saint Guénau, l'élurent pour leur abbé, selon même la prière que leur en avoit faite Guignolé avant sa mort. Cette élection fut suivie de beaucoup de contestations, non de la part des religieux, qui étoient unanimes, mais de celle de saint Guénau, qui ne vouloit point accepter cette charge, sentant ses épaules trop foibles pour supporter ce fardeau; joint aussi qu'il lui fâchoit beaucoup de quitter la douceur de ses saints exercices, et le contentement qu'il recevoit dans sa petite cellule.

Il se représentoit la difficulté qui se rencontre à commander et les rigueurs dont les supérieurs sont souvent contraints d'user, pour maintenir l'ordre de la discipline monastique. Tout cela l'étonnoit et l'empêchoit d'y consentir. Toutefois, les avertissements de son prédécesseur et les prières que lui faisoit le prieur, avec tous ses confrères prosternés à ses pieds, l'emportèrent et le firent condescendre, mais à condition qu'il n'y seroit que sept ans, lesquels étant passés, il lui seroit licite de s'en aller en pèlerinage, pour l'expiation de ses fautes, et de voyager partout où la volonté de Dieu l'appelleroit. Cela étant arrêté entre ses frères, il reçut le bâton pastoral.

Pendant ces sept années d'exercice, il fit tout ce qu'un bon et vigilant pasteur peut faire, marchant en toutes ses actions avec une telle retenue et charité, qu'il ne se pouvoit rien dire davantage,

accomplissant le premier les règles et les constitutions ; son exemple servoit de modèle à ses inférieurs et ôtoit aux lâches et aux tièdes toute excuse de ne pouvoir embrasser la vertu.

Les sept ans étant accomplis, et ayant mis ordre aux affaires de son monastère, il se démit de sa charge au grand regret de tous les religieux, qui le prioient instamment de vouloir continuer ; mais ils ne purent gagner cela sur lui, parce qu'il savoit bien le danger où sont exposés les supérieurs, s'ils ne s'acquittent dûment de leur supériorité, et les difficultés qu'il y a à gouverner une communauté au contentement de chacun. De sorte que quittant son abbaye, il prit avec lui douze des plus zélés religieux, et partit pour s'en aller en Ecosse visiter les saints lieux de ce royaume, désirant vivre inconnu en pays étranger, si Dieu n'eût révélé la grandeur de ses vertus par les miracles qu'il opéroit.

Il n'y avoit infirmité ni de corps ni d'esprit qu'il ne guérît parfaitement par ses oraisons ; les aveugles recouvroient la vue, les sourds l'ouïe, les boiteux le marcher ; il chassoit les démons ; enfin, personne ne sortoit de sa présence sans recevoir allégement à ses maux. Mais son plus grand emploi étoit à la conversion des infidèles, procurant par toutes sortes de moyens leur résipiscence.

Il employoit toutes les aumônes que l'on lui faisoit à construire des monastères, en sorte que plusieurs personnes riches, voyant sa piété et sa dévotion, en firent bâtir de beaux et de spacieux, tant en Angleterre qu'en Ecosse, lesquels furent remplis aussitôt de bons et parfaits religieux, qui se venoient ranger de jour à autre auprès du saint. On compta, tant en Ecosse qu'en Angleterre, jusqu'à cinquante couvents sous sa direction.

Or, comme le diable veille continuellement pour surprendre et faire tomber les justes, il fit en sorte que le saint, pour avoir si bien avancé les choses de la religion et retiré plusieurs âmes de l'enfer, vint à ressentir quelque vaine complaisance, et reçut les honneurs qui lui étoient rendus. Ce qu'ayant aperçu, il redoubla ses mortifications, ses jeûnes et ses oraisons, suppliant la divine Majesté de lui accorder la grâce de lui faire savoir comment il devoit se comporter pour éviter cette ennemie des vertus, la vaine gloire.

Dieu, qui n'abandonne jamais ses serviteurs au besoin, lui révéla qu'il eût à changer de lieu, et à se retirer de cette contrée. Ce qu'il fit, après avoir dûment instruit ses religieux de ce qu'ils avoient à faire tant envers le prochain qu'envers eux-mêmes, pour conserver ce feu de l'amour divin en leurs âmes. Et voyant que ce monastère étoit surchargé de moines, il en emmena cinquante, après avoir donné sa bénédiction aux autres.

Etant parti de cette maison avec ce nombre de ses bien-aimés enfants, il monta sur la mer et le vent emporta son vaisseau en Cornouaille. Les habitants de ce royaume les reçurent avec tout l'honneur qui se peut imaginer. Le roi même lui donna, ainsi qu'aux frères qui l'accompagnoient, tout ce qui leur étoit nécessaire; et pour l'amour et le respect de leur sainteté, il fit construire sur ses terres trois monastères qu'il fonda, désirant que le saint donnât à chacun d'eux quelques-uns de ses religieux pour façonner la jeunesse qui s'y venoit rendre, et qu'il en fût le principal gouverneur.

Ayant demeuré là quelque espace de temps, et établi en ces couvents l'ordre qu'il étoit necessaire de garder, il remonta sur la mer, et vint surgir en une île qui se nomme Croix (car il n'avoit d'autre volonté que celle de Dieu, ni de lieu arrêté que celui que sa divine providence lui montrait). Pendant qu'il étoit en cette île, il arriva une chose étrange, Dieu le permettant ainsi pour manifester sa sainteté, et montrer combien il l'aimoit. C'est que toutes les cloches des paroisses commencèrent à sonner d'elles-mêmes. Les habitants en furent fort étonnés, et connoissant qu'en leur nouvel hôte il y avoit quelque chose qui surpassoit le commun et l'humain, ils le tinrent comme un prophète envoyé du ciel.

C'est pourquoi le saint, voyant que ce peuple étoit fort rude et grossier, il commença à le cultiver par ses prédications, par sa bonne vie et par son exemple; arrachant de la terre de leurs cœurs les mauvaises herbes qui, par une liberté effrénée et pour n'avoir pas eu de conduite, y avoient germé et pullulé. Il retrancha ce qui étoit à retrancher des mauvaises coutumes, et pratiqua ce qui étoit conforme à notre sainte religion. Sans beaucoup de difficulté, ce peuple quitta ses façons de faire, et mena toute une autre vie. De

plus, ils édifièrent des églises et des monastères, à sa persuasion, lesquels furent peuplés aussitôt de bonnes et saintes âmes, qui ne demandoient qu'un conducteur pour combattre sous l'étendard de la croix. A quoi le saint pourvut, y envoyant de ses religieux pour leur montrer le chemin.

Après avoir demeuré quelque espace de temps en cette contrée, établi la vertu, avancé les choses de la religion, fondé plusieurs monastères, et laissé une partie de ses religieux, qui étoient comme des autres lui-même, pour confirmer ce peuple en la piété et en la dévotion qu'il avoit embrassée; il remonta pour la troisième fois sur la mer, ne voulant pas davantage demeurer en ce lieu, de crainte que la gloire ne s'emparât pour la seconde fois de son cœur. Il vint prendre terre en un désert, afin d'être connu de Dieu seul et inconnu aux hommes.

En ce désert, il endura beaucoup de nécessités, car le pays étoit inhabité, sec et aride, et principalement l'eau manquoit. C'est pourquoi voyant que la soif affligeoit beaucoup ceux qui étoient avec lui, et que, comme d'autres enfants d'Israël, ils commençoient à murmurer contre le saint, de ce qu'il les avoit ameués en cette affreuse solitude pour les faire mourir de soif et de faim, lui, sans s'étonner, mais les consolant et leur mettant devant les yeux cette providence divine, comme un autre Moïse, leva les yeux au ciel et supplia Notre-Seigneur qu'il lui plût de pourvoir à cette nécessité si urgente, et de prendre soin de ses serviteurs.

Après son oraison, il fit assembler ses Frères, et leur ayant fait une petite exhortation sur l'espérance et la confiance qu'ils devoient avoir en Dieu, leur remontrant que cette bonté divine ne délaisse jamais ceux qui le craignent, le saint fit le signe de la croix sur la terre au milieu d'eux, et frappant de son bâton au lieu où il avoit imprimé le caractère de notre rédemption, il en sortit aussitôt une très-belle fontaine. En mémoire de ce miracle, le saint fit bâtir un beau monastère, où il voulut passer le reste de ses jours, se persuadant qu'il ne pouvoit en tout le monde se trouver un lieu plus retiré ni plus propre pour vaquer aux choses du ciel.

Toutefois Notre-Seigneur ne permit pas qu'il demeurât long-

temps caché. Car, voulant que la lumière fût sur le chandelier et non sous le boisseau, et faire connoître la vertu de son saint, il arriva que les veneurs du roi de ce pays-là, chassant aux environs, firent lever une biche qui, se voyant poursuivie de fort près, ne trouva point de plus sûr asile que de se cacher sous l'aumusse du saint, Dieu le permettant ainsi afin de l'exalter. Les chiens aboyèrent et jappèrent après la bête ; mais ils ne purent avancer. Les veneurs y accoururent à toutes brides, et ne purent approcher, non plus que les chiens, plus près qu'un jet de pierre. De quoi étant fort étonnés, ils s'en retournèrent sur leurs pas, et racontèrent au roi ce qui s'étoit passé. Le roi, surpris de ce miracle, voulut voir le saint Père ; il dépêcha quelques-uns de ses gentilshommes pour le prier instamment de le venir trouver. Ce qu'il leur accorda par humilité.

Il ne se peut dire avec quel honneur le saint fut reçu en arrivant à la cour de ce roi. Les uns lui baisoient le bas de sa robe, les autres se jetoient à ses pieds ; le roi lui-même vint au-devant de lui, le reçut comme un ange et le conduisit dans son palais. Mais le saint, foulant aux pieds toutes ces grandeurs, comme nourri et élevé en l'école de Jésus-Christ, où l'humilité tient le premier rang, dit au roi que tous ces honneurs qu'on lui rendoit ne lui appartenoient point, mais bien à Dieu, auteur de toutes choses. Et, sur cela, il prit sujet de catéchiser cette cour. Ce qu'il fit avec une telle force, que plusieurs quittèrent leur vie débauchée et embrassèrent les vertus dont ils n'avoient pas eu une particulière connoissance ; d'autres furent baptisés, qui, avant que d'être instruits, savoient mieux la théologie d'Hésiode que la généalogie de Jésus-Christ ; mieux l'Iliade d'Homère que les livres des Évangiles ; mieux les Apophthegmes de Pythagore que les commandements de Dieu. Ayant entendu prêcher le saint, ils abandonnèrent toutes ces fausses doctrines, de quoi le saint remercia Notre-Seigneur, voyant qu'il avoit rendu quelque bon service à notre sainte religion.

Mais, soupirant après sa solitude, il quitta ces embarras de la cour, suppliant instamment le roi de lui permettre de se retirer. Ce que le roi lui accorda avec regret, car il désiroit toujours l'avoir

auprès de lui, sachant combien il étoit nécessaire pour le bien de sa cour et de tout son royaume; il lui donna deux bonnes métairies pour subvenir aux nécessités de son monastère.

Enfin, étant parvenu en une extrême vieillesse, ayant mis ordre aux affaires de son monastère et choisi un bon successeur, comme durant sa vie il avoit été grandement affectionné à parler de Dieu et des choses qui enflamment une âme à la vision de cette divine essence, sur la fin de ses jours ce désir s'augmenta encore, de sorte que tout son contentement fut d'avoir auprès de lui quelques-uns de ses plus fervents religieux pour s'y enflammer de plus en plus. Il avoit un crucifix aux pieds de sa couche, sur lequel il avoit continuellement les yeux attachés; et par le ressentiment ordinaire des douleurs de son maître, qu'il méditoit continuellement, il étoit toujours baigné de larmes; et baisant une croix qu'il tenoit en sa main, il poussoit en l'air quantité de soupirs, fermoit ses yeux et adoroit en son intérieur celui que représentoit cette figure.

Sa maladie, à cause de sa grande vieillesse, ne fut pas violente, et ses forces, peu à peu, venant à défaillir, montrèrent que la fin de son pèlerinage étoit proche. Ainsi on lui apporta le saint Viatique et ensuite l'Extrême-Onction, qu'il reçut avec une dévotion nonpareille. Peu de temps après, les esprits lui vinrent à manquer tout à coup, et élevant les yeux au ciel, où étoit son séjour, il entra comme en un ravissement, où son âme, trouvant son contentement et le centre de son repos, se retira si doucement, que l'on croyoit qu'il dormit plutôt que d'être trépassé.

Il mourut, selon le Martyrologe de Guido, le 3 de novembre, jour où sa fête se célèbre, et fut enseveli en une chapelle de son monastère, qui depuis fut tenue en telle vénération et honneur, que personne n'y osoit entrer, de peur de fouler aux pieds la terre qui couvroit ce saint et précieux dépôt. Depuis, le roi y étant venu en pèlerinage, et voyant le lieu prêt à tomber, le fit abattre, et édifier au même lieu un autre monastère bien plus spacieux que le premier, avec une belle église; il fit mettre les os du saint dans une riche châsse pour être révéré du peuple, qui y accouroit de tout le pays circonvoisin pour implorer ses intercessions.

Cette dévotion dura plusieurs années, et fut abolie par la barbarie des infidèles, qui ne cessèrent de ravager cette contrée-là, vers l'an de Notre-Seigneur 864. Ainsi les religieux furent contraints de quitter leur abbaye, d'emporter ce précieux trésor et de s'en revenir en France, où ils furent fort bien reçus du prévôt de Paris, nommé Theudon ; il leur donna une maison avec les terres et les seigneuries qui lui appartenoient, sise en la paroisse de Courcouronne, près de Corbeil.

Le corps de saint Guénau a reposé assez longtemps en ce lieu. Mais depuis, les Danois faisant leurs courses par la France, de crainte qu'il ne tombât entre leurs mains, il fut porté à Corbeil par le commandement du comte Edmond, qui fit paroître la piété et la dévotion dont son âme étoit remplie, car il fit faire une procession générale, où lui-même assista, accompagné de tout le clergé, non-seulement de la ville de Corbeil, mais des villages et des bourgades d'alentour, et de tout le peuple, qui avec humilité et modestie allèrent en la paroisse de Courcouronne prendre ce précieux fardeau, et l'apportèrent au faubourg Saint-Jacques de Corbeil.

Il fut mis dans une petite chapelle que le comte Edmond fit bâtir du côté de la Brie, où il reposa jusqu'en l'année mil six ou sept; auquel temps Bouchard, qui fut aussi comte de Corbeil, fit bâtir une église, à la prière et à la sollicitation de Legault, son fils, qui fut depuis évêque de Paris. Là, fut porté avec révérence le corps du saint. Cette église, en ses commencements, a été abbaye collégiale; il y a eu un abbé et quatre chanoines, l'espace de plus de trente ans. Depuis, le roi Louis-le-Gros, étant monté sur le trône, l'incorpora à l'abbaye de Saint-Victor-lès-Paris, dont elle fut un prieuré dépendant.

M. de la Barre, homme très-docte et prévôt de Corbeil, a écrit la vie de saint Guénau, et l'a embellie de plusieurs belles et curieuses recherches touchant les antiquités de la ville de Corbeil.

Le même jour, saint Hubert, évêque de Tongres. — Il étoit fils

de Bertrand duc d'Aquitaine, et professoit la religion païenne. Il se rendit en Austrasie auprès de Pepin, pour éviter la tyrannie d'Ebroïn. Un jour qu'étant à la chasse il poursuivoit un cerf, Notre-Seigneur lui apparut au milieu des cornes de ce cerf, et l'envoya à saint Lambert, évêque de Tongres, pour être instruit par lui dans la foi catholique et recevoir le baptême. Bientôt après il alla par dévotion visiter à Rome les reliques des apôtres saint Pierre et saint Paul avec les autres lieux saints de cette ville. Pendant son séjour, en 698, saint Lambert ayant été tué, il fut établi et ordonné comme son successeur, en 699, par le pape Sergius. Il passa douze années dans la pratique des œuvres de piété et de charité, après lesquelles il reçut, par révélation divine, l'ordre de transporter de Maëstricht à Liége les reliques de saint Lambert, qui avoit été tué dans cette dernière ville. Il construisit à cet effet une belle église, et établit là sa résidence. Il s'employa alors à la conversion des païens. Par ses soins, la forêt des Ardennes fut délivrée de l'idolâtrie; la Foxaudrie et presque tout le Brabant reçurent la foi de Jésus-Christ avec le baptême, les idoles furent brisées et plusieurs églises furent construites. Dieu l'honora pendant sa vie du don des miracles : il rendoit la santé aux malades et chassoit le démon du corps des possédés. Lorsqu'il sentit que sa fin approchoit, il se fit construire un tombeau devant l'autel de saint Aubin, dans l'église qu'il avoit fait bâtir sous le nom des apôtres saint Pierre et saint Paul. Il revenoit de consacrer une église du Brabant lorsque arrivé à Fure, entre Louvain et Bruxelles, il tomba dangereusement malade. Le démon essaya de le troubler par d'étranges et horribles visions, mais il s'en délivra par le moyen de l'eau bénite et du signe de la croix, puis il rendit son âme à Dieu le troisième jour de novembre de l'an 728. Son corps fut transporté à Liége et fut inhumé dans le lieu qu'il s'étoit choisi. Seize années après, on l'éleva sur l'autel de saint Pierre, et à cette époque il n'avoit encore subi aucune altération. Plus tard, vers l'an 825, l'évêque Vuicandre le fit transférer dans un monastère qu'il avoit fait construire dans les Ardennes et qui s'appelle aujourd'hui monastère de Saint-Hubert. Dieu l'honore tous les jours par une infinité de miracles,

en guérissant la morsure des chiens enragés et beaucoup d'autres maladies.

Fête de saint Quart, disciple des apôtres.

A Césarée en Cappadoce, les saints martyrs Germain, Théophile, Césaire et Vital, qui sacrifièrent leur vie pour la foi, durant la persécution de Dèce.

A Saragosse, un nombre considérable de saints martyrs, qui, sous le président Dacien, souffrirent une mort glorieuse pour Jésus Christ.

A Viterbe, les saints martyrs Valentin, prêtre, et Hilaire, diacre, qui, durant la persécution de Maximien, furent, pour la foi de Jésus-Christ, jetés dans le Tibre avec une grosse pierre au cou; mais, retirés du fleuve miraculeusement par un ange, on leur coupa la tête, et ils reçurent ainsi la couronne du martyre.

En Angleterre, sainte Wénéfride, vierge et martyre.

A Vienne, saint Domnin, évêque et confesseur.

Au même lieu, décès de saint Firmin, évêque de Meaux.

A Urgel en Espagne, saint Hermengaud, évêque.

A Rome, sainte Sylvie, mère de saint Grégoire, pape.

Digitized by Google

QUATRIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Charles Borromée, cardinal-archevêque de Milan.—Saint Vital et saint Agricole, martyrs. —Saint Emeri, prince de Hongrie.

Saint Amand, évêque de Rhodez; saint Philologue et saint Patrobas, disciples de saint Paul; Saint Preuil, martyr; saint Clair, prêtre et martyr; saint Porphyre, martyr; saint Nicandre, évêque, et saint Hermas, prêtre, martyrs; saint Piérius; saint Joannice, abbé; saint Félix de Valois; sainte Modeste, vierge.

LA VIE DE SAINT CHARLES BORROMÉE,

CARDINAL ET ARCHEVÊQUE DE MILAN.

AN 1584.

Grégoire XIII, pape.—Rodolphe II, empereur.—Henri III, roi.

Saint Charles Borromée étoit issu d'une très-noble famille. Son père s'appeloit Gilbert, comte de Borromée, gentilhomme milanois, qui fut honoré par l'empereur Charles-Quint de plusieurs belles charges, et par sa prudence se maintenoit aussi en l'amitié du roi de France. Il étoit si pieux, qu'il communioit tous les dimanches, et disoit tous les jours son office à genoux. Il faisoit beaucoup de bonnes œuvres, ayant soin des orphelins, mariant beaucoup de jeunes filles, et ne mangeant jamais qu'il n'eût donné quelque aumône; en quoi il faisoit tant de dépense, que ses amis l'en reprenant un jour, il répondit : *Si j'ai soin des pauvres, Dieu aura soin de mes enfants.* Un jour il dit d'un esprit prophétique : *Mes enfants seront tellement grands après ma mort, qu'ils n'auront besoin de personne.*

Sa femme n'étoit pas moins pieuse ; elle s'appeloit Marguerite de Médicis, et étoit sœur du cardinal Jean-Ange de Médicis, qui depuis fut le pape Pie IV. Elle étoit si retirée, qu'elle ne sortoit jamais de son logis que pour aller à l'église. Ce comte vertueux eut d'elle sept enfants, dont deux garçons : l'aîné fut le comte Frédéric, qui fut honoré de son oncle, le pape Pie IV, de plusieurs grandes charges ; l'autre fut saint Charles ; la fille aînée, Élisabeth, fut religieuse ; la seconde, Camille, fut mariée à César Gonzague, prince de Malfetto; la troisième, Jéronyme, épousa Fabrice Gésualde, fils aîné du prince de Vénosa ; Anne, la quatrième, épousa Marc-Antoine Colonna (celle-ci vécut en réputation de grande sainteté) ; et Hortense, le comte d'Altemps.

Saint Charles naquit le 2 d'octobre 1538, deux heures avant le jour, au château d'Arona, petite ville où étoit la demeure particulière de son père. Pendant que sa mère étoit en travail, on vit sur sa chambre une merveilleuse clarté semblable à un rayon de soleil, d'environ deux toises de large, s'étendant au dehors de la portée d'une arquebuse, et qui dura jusqu'au lever du soleil, présage de la splendeur que saint Charles devoit apporter à l'Église.

L'ordinaire passe-temps de son enfance fut principalement à faire des chapelles, à dresser de petits autels, à les parer selon la portée de son petit esprit ; mais surtout il prenoit un singulier plaisir à chanter l'office divin le mieux qu'il pouvoit avec ses compagnons ; souvent on le trouvoit à genoux, faisant ses prières devant son petit oratoire, ce qui fut cause que son père le fit vêtir d'une petite soutane, à son grand contentement. Il étudia à Milan jusqu'à la philosophie. De là, il alla étudier en droit à Pavie, où l'on n'ouït jamais sortir de sa bouche aucune grossière parole, et on ne lui vit jamais faire action qui ne fût louable et vertueuse ; en un mot il étoit le miroir des bons écoliers. Il prit plaisir à apprendre et à chanter la musique, sans vouloir pourtant jamais voir ni ouïr rien de lascif. Il communioit tous les huit jours.

Bonaventure de Châtillon, prévôt de l'église collégiale de Saint-Ambroise de Milan, rendoit beaucoup d'honneur à saint Charles quand il le rencontroit ; comme on lui en demandoit la raison, il

dit qu'un jour il réformeroit les malversations de l'Église, et que Dieu feroit par lui de grandes choses.

Le comte Jules-César Borromée, son oncle, lui résigna l'abbaye des saints Gratien et Felin, qui étoit d'un grand revenu. Le saint fit entendre à son père l'obligation qu'ont les commendataires de bien dispenser les fruits de leurs bénéfices, tellement qu'il en obtint entièrement l'administration et la jouissance. Lorsqu'il étudioit à Pavie, l'an 1554, son père mourut, et bien que saint Charles fût le cadet de sa maison, néanmoins tous ses parents et ses amis jugèrent qu'il étoit plus propre à en avoir le soin que son aîné. Partant il fut contraint de laisser ses études imparfaites.

Ayant reconnu durant son séjour à Arona ce qui manquoit à ses religieux, il les remit à l'observance de leur règle. Un ancien serviteur de sa maison introduisit un jour dans sa chambre une très-belle fille pour le faire pécher ; mais ayant évité ce piége par la fuite, bien que ce méchant s'en moquât, il lui témoigna qu'il estimoit beaucoup plus de plaire à Dieu qu'aux hommes; ce qu'il fit encore, mais avec plus de ressentiment, quelques années après à un de ses parents, qui ayant gagné ses valets de chambre, y fit entrer une courtisane, car il chassa cette fille et partit du logis de très-grand matin, sans parler à son parent, pour lui témoigner combien il étoit mécontent de cette tromperie.

Il retourna à Pavie pour y achever ses études en l'an 1559, et y fut solennellement fait docteur en droit civil et canonique. François Alciat, qui faisoit le discours de ce doctorat, remarqua que l'air ayant toujours été fort couvert, un clair rayon remplit alors la salle d'une lumière extraordinaire, d'où il prit occasion de prédire que ce nouveau docteur seroit un jour en l'Eglise de Dieu ce qu'on l'a vu depuis.

Le cardinal Jean-Ange de Médicis, son oncle, ayant été créé pape, après la mort de Paul IV, il prit le nom de Pie IV, et l'appela incontinent à lui, pour honorer sa vertu des premières dignités ecclésiastiques, lui commandant de le soulager d'une partie des principales affaires du pontificat. Il le fit donc protonotaire du nombre de ceux que l'on appelle participants, puis référendaire ; enfin, il le

créa cardinal-diacre, lui conféra l'archevêché de Milan, et le fit chef de la consulte, avec pouvoir de signer en son nom toutes les requêtes, lui donnant l'entière administration de l'Etat ecclésiastique, tellement qu'il donnoit audience aux ambassadeurs des princes, et deux fois le jour il faisoit son rapport au pape de l'état des affaires qu'il traitoit.

Son oncle lui donna aussi l'office de grand-pénitencier, pour y mettre un meilleur ordre, et de fait il fit aussitôt réformer la Bulle de la pénitencerie, ainsi qu'elle se voit. Il refusa le camerlingat, qui est le second office de la cour romaine et le plus lucratif, en quoi il témoigna bien de quel esprit il recevoit les grandes charges et dignités; néanmoins ses honneurs ne se bornèrent pas là, car il ne rejeta jamais ceux où il y avoit à travailler pour Dieu ou pour le peuple. Ce fut pourquoi il fut fait légat (c'est-à-dire gouverneur et lieutenant général) de Bologne et du Bolonnois, de la Romagne et de la Marche d'Ancône, qui sont trois grandes provinces de l'Etat ecclésiastique.

Il fut aussi fait protecteur du royaume de Portugal, de toutes les provinces des Pays-Bas et des cantons catholiques des Suisses. Il eut encore sous sa protection les ordres de Saint-François, des Carmes, des Humiliés, des chanoines réguliers de Sainte-Croix-de-Coïmbre, des chevaliers de Malte et de ceux de la Croix-de-Jésus-Christ, dont le roi de Portugal étoit grand maître.

Cependant le comte Frédéric, son frère, mourut sans enfants. Dès l'instant, et la nuit même de cette mort, saint Charles résolut, avec son père spirituel, de renouveler sa piété, afin de mieux résister aux persuasions de tous ses parents, même du pape, son oncle, qui le vouloit marier richement. Pour leur en ôter toute espérance, il prit les ordres et se fit prêtre, changeant son titre en celui de Sainte-Praxède, après avoir fait les exercices spirituels, sous la conduite du père Ribéra, jésuite, qui le forma depuis à l'oraison mentale.

En ce temps, par l'autorité et l'assistance de son oncle, il bâtit et dota un collége en l'hôtel Borromée, qui lui appartenoit dans la ville de Pavie, où sont entretenus et enseignés charitablement les

enfants des pauvres gentilshommes de la Lombardie, mais spécialement du Milanois; il en donna depuis la direction aux Pères Oblats, prêtres réformés.

Le concile de Trente ayant été interrompu, ce saint cardinal ne cessa de travailler à le faire reprendre, nonobstant les oppositions de quelques princes. Il avoit pour cet effet établi une congrégation de dix-huit docteurs, avec lesquels en présence du pape se résolvoient les questions proposées qui se devoient terminer au concile. Celui-ci, par ses grands soins, fut conclu à la fin de l'an 1563, et depuis confirmé après le retour des légats au premier consistoire par le pape Pie IV. Peu après, à l'instigation de son saint neveu, le pape établit la congrégation du saint Concile, où il entroit dès lors neuf cardinaux. Là se décident encore à présent les différends qui naissent de l'intelligence et de l'explication du Concile, pour l'introduction duquel il fit encore faire plusieurs autres saintes institutions.

Or, afin d'exciter les autres cardinaux, saint Charles commença à réformer sa maison et sa personne, ne se vêtant plus de soie, et défendant à tous les siens d'en user; comme aussi il retrancha les gentilshommes non ecclésiastiques, de sa famille, n'y voulant aucunes personnes laïques, que pour les offices abjects. Ce fut alors qu'il commença à faire deux fois le jour l'oraison mentale.

Il obtint dispense du pape son oncle de la résidence qu'il devoit à son diocèse, pour le service qu'il rendoit à l'Eglise universelle, auprès de Sa Sainteté, et envoya à Milan un grand vicaire avec d'amples pouvoirs, lequel, bien qu'avec grande difficulté, y fit quelque fruit; mais y ayant reconnu de très-grands désordres, il se retira, mandant à saint Charles que sa seule présence pouvoit remédier aux abus de son clergé. Ce qui le toucha tellement, qu'il obtint enfin permission de son oncle d'aller tenir un concile provincial à Milan. Afin que ce fût avec plus d'autorité, le pape le créa son légat *à latere* par toute l'Italie, et lui choisit pour l'accompagner les plus doctes et les plus pieux prêtres qui fussent à Rome, d'où il partit en septembre 1565.

A son arrivée à Milan, il prêcha le peuple, revêtu pontificale-

ment. Il logea et défraya en son palais archiépiscopal tous les évêques de sa province qui venoient à ce Concile, et de plus deux cardinaux qui s'y trouvèrent pour l'honorer, l'un desquels fut depuis le pape Grégoire XIV : il vouloit ainsi conférer avec eux plus commodément. Saint Charles finit ce Concile par une très-belle prédication, puis il alla à Trente, où, comme légat du saint-siége, il reçut les sœurs de Maximilien II, et mena Barbe d'Autriche à Ferrare, où elle épousa Alphonse d'Est, duc de Ferrare ; puis il accompagna Jeanne d'Autriche, qui s'alloit marier à François de Médicis, prince de Florence ; mais il ne put arriver jusque-là, parce qu'en chemin il eut avis de la grande maladie du pape. Il le fut incontinent trouver en poste, et l'ayant averti que sa maladie étoit mortelle, il lui administra tous les sacrements, puis l'aida à bien mourir.

Les obsèques étant finies, il entra au conclave, où le sept de janvier 1566 il fit élire pape le cardinal Alexandrin, et désira qu'il s'appelât Pie V ; il lui recommanda surtout le saint concile de Trente, et lui ayant donné quelques saints conseils pour le bien de l'Eglise, il lui demanda congé d'aller à sa résidence. Il fut assez longtemps à l'obtenir, pour le besoin que le pape avoit de lui à Rome ; cependant il retrancha encore quatre-vingts de ses domestiques, après les avoir honnêtement récompensés.

Comme il y avoit environ quatre-vingts ans que l'on n'avoit pas vu résider à Milan l'archevêque, les prêtres du diocèse étoient si ignorants, que plusieurs ne connoissoient pas tous les dogmes de l'Eglise. Le peuple n'avoit quasi aucune connoissance des principes de la foi catholique ; plusieurs ignoroient le *Pater noster* et l'*Ave, Maria*, et même comment se doit faire le signe de la Croix.

Saint Charles, pour mieux réformer les autres, voulut commencer par sa famille, qui étoit d'environ cent personnes. Il y établit un préfet spirituel et un temporel, faisant manger tous les siens en un refectoire, où ils avoient la lecture spirituelle ; il leur faisoit faire deux fois le jour l'oraison mentale, et vivre encore en beaucoup d'autres choses comme des religieux bien réformés ; aussi sa maison fut-elle un séminaire de prélats et d'évêques ; douze des siens

ayant été évêques, et sept nonces apostoliques; un de ses prêtres mourut cardinal, et un autre pape.

Le saint prélat trouvant son clergé si relâché, pour le remettre en son devoir et en l'état où il se voit à présent, il établit, tant à Milan qu'à la campagne, en tout son diocèse, plusieurs sortes d'officiers, qui ayant inspection les uns sur les autres, se rapportoient enfin par un bel ordre à leur archevêque; ils étoient au nombre de quatre cents, et étoient comme les yeux, les mains et les pieds de ce saint prélat.

Il institua aussi trois séminaires dans Milan. Dans le premier, il entretenoit toujours cent cinquante jeunes gens bien instruits dans les humanités, et de bonne espérance pour la théologie. Dans le second, environ soixante jeunes gens, qui, n'étant pas jugés capables des plus hautes sciences, étudioient les cas de conscience pour servir les petites cures. Dans le troisième, il tenoit pour quelque temps les prêtres et les curés qui n'étoient pas capables de leurs charges, jusqu'à ce qu'ils en fussent dignes.

Il établit encore trois autres séminaires hors de Milan, où il envoyoit des écoliers, et il eut soin de les bien doter, y faisant volontiers étudier les enfants des Grisons, des pauvres des montagnes et des vallées éloignées, pour les rendre capables d'y aller ensuite servir les curés.

Ce bon pasteur, voyant que l'hérésie de Luther et celle de Calvin se répandoient en Allemagne et en France, il fit son possible pour empêcher qu'elles n'infectassent son troupeau. Outre l'inquisition de la foi, il établit une congrégation du saint Office, composée de plusieurs graves personnages, lesquels ne s'occupoient qu'à pourvoir aux inconvénients qui pouvoient donner entrée à l'hérésie. Il fit encore plusieurs autres décrets et ordonnances qu'il faisoit exactement observer par ses officiers, tant dans les villes que dans la campagne.

Il visita lui-même tout son diocèse deux fois, sans en laisser une seule paroisse, chapelle, confrérie, hôpital, couvent de religieux ou de religieuses, mais surtout les écoles de la doctrine chrétienne, qu'il avoit établies en tous les villages. Dans cette visite, il supporta

de grands travaux pour la difficulté des chemins. Il a aussi quelquefois soulagé ses gens, leur aidant à porter leurs bagages; et toutefois arrivant au lieu destiné, il ne laissoit pas d'aller droit à l'église faire les fonctions de sa visite; puis il se retiroit chez le curé, où il dormoit le plus souvent sur la paille ou sur des feuilles d'arbres, laissant les lits aux siens, comme aussi la viande, se contentant souvent de pain et d'eau. Pour ne surcharger pas les curés, il ne menoit que six hommes, qui portoient chacun leur petit bagage sur la croupe de leur cheval, et faisoit porter ses livres en deux caisses.

Ordinairement il faisoit ses visites l'été, et cheminoit durant la chaleur du jour, afin d'employer ce temps que les autres perdent à dormir. En chaque lieu qu'il visitoit il prêchoit, accommodant son discours aux vices ordinaires de ceux à qui il parloit, desquels il se faisoit auparavant avertir par un billet que le curé lui préparoit. Il eut un soin particulier de faire rétablir décemment presque toutes les églises des villages de son diocèse, ce qui lui donna une peine incroyable, car il jeûnoit toujours au pain et à l'eau la veille de la dédicace d'une Eglise, et veilloit toute la nuit auprès des saintes reliques qu'il devoit mettre aux autels; puis il employoit huit heures, tant aux cérémonies et à la grand'messe, qu'à prêcher et à communier le peuple.

En ses visites, il terminoit les procès, réconcilioit les ennemis, rétablissoit le culte divin, recouvroit les biens usurpés sur les églises, maintenoit les prêtres vigilants en leur devoir; enfin, il pratiquoit tout ce qui se peut imaginer de piété et de justice. Il réformoit les abus et voyoit lui-même toutes ses ouailles au besoin temporel et spirituel, y remédiant soigneusement, non-seulement en général, mais encore en particulier, les écrivant dans un livre qu'il avoit pour cela. Ayant ainsi fait quelque temps ses visites à cheval, il les fit depuis assez longtemps à pied, pour imiter notre Sauveur et ses saints apôtres, et alors plusieurs le suivoient par dévotion de village en village comme un autre apôtre; mais lui étant survenu une indisposition en une jambe, il ne put continuer.

Comme les prébendes de l'Eglise métropolitaine de Milan étoient

de petit revenu, peu de chanoines y résidoient, et ils s'acquittoient si mal de leur devoir, qu'ils ne chantoient pas la moitié de leur office; ce que saint Charles ayant reconnu, il trouva moyen, par l'intervention du pape, de faire unir à ces prébendes le revenu de quelques bénéfices, avec une partie de celui des abbayes voisines, et de supprimer quelques offices et canonicats de cette cathédrale de Milan, au moyen de quoi il rendit ces prébendes des meilleures de l'Italie. Alors saint Charles contraignit les chanoines non-seulement de résider, mais de dire l'office avec la solennité, la décence et la dévotion requises, et d'y assister, à peine de perdre leurs distributions. A cet effet, il mit parmi eux un autre observateur que celui du chapitre, qui marquoit fort exactement les absents, et les fautes qui se faisoient au chœur durant le saint service.

Il distingua, selon le saint concile de Trente, les prébendes en trois ordres, à savoir de prêtres, de diacres et de sous-diacres, qu'il faisoit asseoir et marcher selon cet ordre : comme aussi il établit un théologal, qui étoit tenu de faire leçon deux fois la semaine en la salle archiépiscopale aux ecclésiastiques, et de catéchiser le peuple les jours de fête; il établit aussi un grand pénitencier; chacun d'eux ayant une prébende de la cathédrale. Il fit bâtir un grand logis près de son palais archiépiscopal, où il logea tous les chanoines, et plusieurs autres ecclésiastiques de la cathédrale, qui y vivoient comme en un cloître de religieux. Il fit encore faire un passage souterrain, éclairé au milieu d'une ouverture en lanterne sur la rue, par où on va à l'église sans être vu et à couvert.

Ce saint cardinal faisoit tous les ans des exercices spirituels, et en l'année 1567 il fit une confession générale à un père Barnabite; il disoit souvent qu'il lui sembloit avoir seulement alors commencé le cours de la vie spirituelle. Il étoit en telle réputation pour sa sainteté, que le pape Pie V disoit que l'Eglise seroit heureuse si elle avoit six cardinaux semblables à lui, et il le proposoit toujours pour exemple aux autres, bien que saint Charles n'eût alors que trente ans.

Il établit, meubla et renta la maison du Secours, où il retiroit les filles et les femmes perdues qui se vouloient reconnoître, et

leur donna aussi des règles, voulant qu'elles fussent gouvernées par douze Tierciaires, qui sont des filles portant l'habit, et gardant la règle du tiers-ordre de Saint-François, mais qui néanmoins vivent séparément en leurs maisons particulières. Il ordonna encore une société d'hommes séculiers pour le soin de leur temporel, et voulut que l'on pût aussi recevoir en cette maison avec elles les femmes mal mariées, qui ne peuvent vivre avec leurs maris, et celles qui n'ont aucune condition; l'on y entretient celles-ci jusqu'à ce qu'elles soient bien placées, les autres jusqu'à ce qu'elles soient réconciliées avec leurs maris, et les premières jusqu'à ce qu'elles se mettent au couvent des Repenties, ou en quelque autre lieu où elles vivent bien; elles sont ordinairement quatre-vingts en cette maison.

Comme il visitoit un jour un monastère de filles appelé Sainte-Catherine à Monza, les religieuses se plaignirent à lui qu'un démon les travailloit ordinairement la nuit au dortoir, et au lieu où elles s'assemblent pour faire leurs ouvrages, leur ôtant des mains leurs aiguilles et leurs ciseaux, et d'autres choses semblables. Mais saint Charles ayant béni leur maison, elles n'en furent plus troublées.

Notre saint cardinal, comme protecteur de l'ordre des Humiliés, les réforma entièrement, au grand déplaisir de leurs supérieurs, qui étant prieurs toute leur vie, furent réduits à trois ans, et encore à ne rien manier du revenu, ayant un trésorier; ce qui les anima tellement contre le saint, que trois d'entre eux résolurent de le faire tuer. Ils gagnèrent un de leurs religieux, qui le leur promit moyennant quarante écus, et ils résolurent de dérober cette somme au trésorier de leur maison de Milan, ou d'en prendre la valeur dans la sacristie. Le prêtre donc acheta deux arquebuses à rouet pour tuer le saint à Saint-Barnabé pendant qu'il diroit la messe; mais l'affaire ne lui ayant pas réussi, il alla un soir à minuit le trouver en son oratoire, où il faisoit toujours à pareille heure, une heure d'oraison mentale avec ses domestiques. Comme on bâtissoit encore la chapelle, il se servoit de la première salle de son hôtel archiépiscopal, tellement que l'assassin eut moyen de lui tirer son

coup à environ deux pas de distance, droit entre les deux épaules, pendant qu'il prioit Dieu à genoux; mais la balle toucha seulement son rochet, puis tomba à ses pieds; une des dragées passa jusqu'à la chair, et toutes les autres percèrent ses habits. Le saint empêcha que l'on ne poursuivît le meurtrier, et voulut que l'on achevât l'oraison, après laquelle s'étant retiré et dépouillé, l'on ne trouva que quelque meurtrissure avec un peu de tumeur livide et plombée, qui demeura sur son corps jusqu'à la mort, bien qu'une des dragées fût entrée l'épaisseur d'un doigt dans du bois, et qu'une autre eût rompu et fracassé le mur.

Le pape envoya à Milan l'évêque de Lodi, pour découvrir l'assassin, et nonobstant toutes les résistances du saint, il y procéda si bien, que le meurtrier et ses complices furent punis de mort. En abomination de cet homicide, il abolit tout l'ordre des Humiliés : il y avoit quatre-vingt-quatorze couvents, tous fort bien rentés, et toutefois il n'étoient que cent quarante-sept religieux, auxquels fut réservée une honnête pension pour leur vie, et le reste fut distribué par le pape. Saint Charles en étant averti, il obtint six maisons avec leurs églises, dans lesquelles il mit les pères jésuites et les séminaires : depuis il en demanda d'autres pour augmenter le revenu de son Eglise métropolitaine et des colléges par lui fondés.

L'an 1570, la stérilité générale par toute la Lombardie causa une telle cherté à Milan, où les pauvres accouroient de toutes parts, que sans la grande charité de saint Charles ils y fussent tous morts; mais il en nourrit trois mille de riz, de légumes et de pain tant que la cherté dura, sans les grandes aumônes qu'il faisoit aux autres en argent; ce qui donna sujet au duc d'Albuquerque et à la noblesse milanoise de les aider aussi de tout leur pouvoir.

L'empire turc armant en 1571 contre les Vénitiens, le pape fit faire à Rome de grandes dévotions, il défendit les folies qui s'y tolèrent au carnaval, et ordonna que par toute la chrétienté l'on en fît autant; à quoi saint Charles obéit tellement, que durant les deux dernières semaines il tint les Milanois en aussi grande dévotion que dans la semaine sainte. De là il prit sujet de faire abolir la mauvaise coutume qu'ils avoient de ne commencer le

Carême que le premier lundi, mangeant de la viande le dimanche précédent, et faisant ce jour-là les folies qui se font partout ailleurs le mardi gras. Presque tout le monde communia ce jour-là, et un si grand nombre de sa main, qu'il y demeura jusqu'à plus de deux heures après midi; ce qui n'aida pas peu à obtenir de Dieu la glorieuse victoire que la chrétienté remporta sur le Turc au golfe de Lépante, le sept octobre suivant.

Saint Charles ayant eu avis, comme il étoit fort malade et en danger de devenir phthisique, que le saint pape Pie V étoit mort, il se leva à l'instant contre l'avis des médecins, et fit faire ce matin même les obsèques du feu pape. Le lendemain, après avoir prêché le peuple et l'avoir exhorté à prier Dieu pour le prochain conclave, il partit en diligence pour s'y rendre. Le cardinal Boncompagni, qui avoit autrefois été son auditeur, et fait cardinal à sa prière par son oncle, fut à son instance créé pape, au grand bien de l'Eglise universelle, et nommé Grégoire XIII.

L'an 1575, il retourna à Rome pour y gagner le Jubilé. En allant aux églises, il faisoit marcher ses domestiques deux à deux à pied, marchant au milieu d'eux le plus souvent pieds nus. Il obtint alors du pape qu'il pût laisser le nom et les armes de la maison de Borromée pour prendre le nom de son titre de Sainte-Praxède, et pour armoiries l'image de saint Ambroise et des saints Gervais et Prothais, avec ce mot : *Tales ambio defensores.* A son retour, il fut voir son beau-frère César Gonzague, qu'il savoit être très-malade : mais l'ayant trouvé déjà sans parole et sans aucun sentiment, il obtint par ses prières que Dieu lui rendît la parole et l'ouïe; tellement qu'ayant eu tous ses sacrements, aidé des prières de saint Charles, il mourut saintement.

L'an 1576, la peste étant à Milan, saint Charles voulut assister lui-même son peuple affligé ; il fit son testament, par lequel, après quelques legs pieux, il donnoit tout son bien au grand hôpital de Milan. Il distribua aux pauvres jusqu'à son propre lit, et fit battre de la monnoie de sa vaisselle d'argent pour les secourir. Il envoya en Suisse chercher des hommes accoutumés à servir les pestiférés, même un prêtre qui fut secondé de plusieurs autres religieux.

Ses domestiques avoient conjuré ensemble de ne le point aider, mais, les reprenant chacun à part, il les sut si bien persuader, qu'il en eut huit des premiers, aucun desquels n'eut jamais de mal, bien qu'ils l'accompagnassent toujours depuis en tout. Il persuada aussi, partie par son exemple et partie par raisons, aux curés de Milan, d'assister leurs paroissiens qui avoient la contagion. Il en fit autant à une bonne partie de la noblesse de la ville. Tous les vagabonds furent mis hors de la ville ; il les envoya en une maison appelée la Victoire à trois lieues de là, où il les fit nourrir à ses dépens.

Mais voyant que la contagion augmentoit toujours, il reconnut que c'étoit un fléau par lequel Dieu vouloit châtier son peuple pour ses péchés; ainsi il les disposa à la pénitence par des jeûnes, des processions, des confessions générales, des communions et d'autres bonnes œuvres qu'il estima être capables d'apaiser l'ire de Dieu, faisant même vouer le peuple à saint Sébastien, par un vœu solennel qu'ils accomplirent depuis. La ville eut alors sur les bras soixante-dix mille personnes à nourrir, à quoi saint Charles contribua du sien autant qu'il put, tellement qu'un soir revenant fort las d'avoir visité tout le jour les malades, il ne trouva rien chez lui pour manger, ni de quoi en avoir; mais s'étant retiré en son cabinet pour prier Dieu, à l'instant un homme lui apporta mille écus qu'un seigneur lui envoyoit par aumône.

Il réunit plusieurs filles qui eussent couru fortune de se perdre, parce que leurs pères et mères étoient morts de la contagion et sans moyens ; il en commit le soin à quelques personnes pieuses, et la contagion ayant cessé il fonda une maison où elles pussent servir Dieu, et être instruites par les Ursulines; il ordonna aussi un certain nombre de gentilshommes milanois, ecclésiastiques et séculiers, pour avoir soin de leur temporel. Depuis, on a toujours continué ce saint collége qui se remplit de pauvres orphelines, lesquelles y sont élevées dans la crainte de Dieu, et enseignées pour le reste de ce qui leur peut être nécessaire, tellement qu'elles n'en sortent que pour être religieuses ou mariées.

Comme plusieurs des pauvres qu'il avoit envoyés à la Victoire

au fort de la contagion n'avoient pas moyen de vivre ou de gagner leur vie, pour être trop âgés ou estropiés, il fonda aux faubourgs un hôpital pour eux, afin que l'on ne vît plus de mendiants par la ville ni dans les églises.

Ce fut aussi au temps de la contagion que ce saint prélat commença à ne se chausser point, à ne plus manger de viande, et à dormir sur les planches; mais depuis, à l'instance des prélats qui assistèrent à ses conciles (le quatre et cinquième), il dormoit sur une paillasse piquée, afin qu'elle fût plus dure, se servant d'une couverture remplie de paille en forme de courtepointe.

Reconnoissant le besoin qu'il avoit d'avoir de bons ecclésiastiques pour faire observer l'ordre qu'il avoit établi en son diocèse, il fonda une congrégation de prêtres séculiers, qu'il tenoit toujours prêts à ce à quoi il les vouloit employer. Ils vivoient en commun, du revenu qu'il leur obtint de quelques biens des Humiliés. Il établit cette compagnie le jour de saint Simplicien, archevêque de Milan, le 16 août 1578, et la mit sous la protection de la glorieuse Vierge et de saint Ambroise. Il voulut qu'on l'appelât la congrégation des Oblats de Saint-Ambroise, et la fit depuis confirmer par le pape Grégoire XIII. Ils ne font qu'un vœu d'obéissance à l'archevêque, qui s'en sert en toutes les fonctions sacerdotales, et sont maintenant plus de deux cents, presque tous docteurs. Il divisa cette congrégation en six compagnies, deux en la ville et quatre par le diocèse : à chacune il donna un principal et un préfet spirituel, et voulut qu'en chaque compagnie ils s'assemblassent tous les mois; ceux de Milan devant l'archevêque, et ceux du diocèse tantôt en un lieu et tantôt en un autre, en présence de leur général, ou pour le moins du supérieur de la compagnie où se faisoit l'assemblée.

Il s'accoutuma aussi à prêcher tous les dimanches et les fêtes, et aux jours de chaque semaine de carême, exhorta son clergé à porter la barbe rase, faisant premièrement raser la sienne.

Ayant appris que le saint Suaire avoit été porté de Chambéry à Turin, il eut dévotion d'y aller en pèlerinage, et pour cet effet il choisit douze de ses domestiques, avec lesquels étant tous vêtus en

pèlerins, et le bourdon à la main, il s'y achemina à pied; ils marchoient deux à deux, méditoient, disoient leur chapelet, chantoient des psaumes, ou faisoient des conférences spirituelles le long du chemin. A Verceil, le nombre des pèlerins s'accrut, car l'évêque et quelques chanoines lui voulurent faire compagnie; là il trouva le grand maître du duc de Savoie, qui avoit charge de le traiter jusqu'à Turin, mais le saint se coucha le jour suivant sans manger.

L'archevêque de Turin le vint recevoir à pied, avec tout son clergé, environ à une demi-lieue. A deux lieues, toute la cavalerie du duc de Savoie fut au-devant de lui, comme aussi le cardinal Férerio, qui, mettant pied à terre, accompagna toujours le saint à pied. Le duc et le prince son fils le recurent cinq cents pas hors des faubourgs de Turin, et à l'entrée de la ville le canon et l'infanterie le saluèrent; bien que lui et les siens allassent toujours deux à deux, et mortifiés à l'ordinaire, droit au Dôme, d'où ils se rendirent à Saint-Laurent, où étoit le saint Suaire.

Le duc voulut aussi que le peuple fêtât et fermât les boutiques trois jours durant, lesquels furent par eux employés en dévotions; presque toute la ville communia de sa main, avec le prince; et pareillement ceux des environs et de fort loin étoient accourus au bruit de ce saint pèlerinage. Ils y vinrent en telle quantité, que l'on fut contraint d'apporter en une très-grande place, qui est devant la citadelle, le saint Suaire sur un théâtre, où deux cardinaux, deux archevêques, et six évêques le firent voir au saint.

Saint Charles fit diverses prédications durant les quarante heures qui se firent au Dôme; elles furent prolongées d'un jour, sur ce que l'on sut que parmi tant de gens venus de loin pour voir saint Charles, il y avoit plusieurs hérétiques, afin d'avoir occasion de faire quelques exhortations de controverse; le saint se chargea de la dernière, non sans fruit.

Étant près de retourner à Milan, le duc, le prince son fils et don Amédée son fils naturel, s'agenouillèrent devant lui, en demandant sa bénédiction, qu'il fut contraint de donner: et alors le duc lui dit: *Puisque nous avons votre bénédiction, nous devons*

espérer que Dieu fera prospérer nos affaires. Puis il commanda à son fils d'honorer désormais ce saint, de lui obéir comme à son propre père, et pria le saint de le tenir pour son fils.

Il retourna une autre fois à Turin, pour y voir le saint Suaire, l'an 1581, en allant visiter les trois vallées des Grisons, et depuis en 1582, avec le cardinal Paleoti, on fit à Turin les mêmes cérémonies et dévotions qu'au premier voyage.

L'an 1576, pendant le carême, saint Charles établit des Capucines à Milan; il leur fit bâtir un monastère, après toutefois avoir donné l'habit à dix-huit filles, qu'il chargea d'une croix sur les épaules, et d'une couronne d'épines sur la tête; les faisant ainsi aller en procession, et entrer en leur nouveau monastère.

Cette même année, ayant à cœur la conversion des Suisses et des Grisons, il persuada au pape d'y tenir un nonce qui auroit aussi soin du gouvernement spirituel de ces pays-là. Il fit faire dans Milan un collége ou séminaire de clercs du pays, où nul autre ne put être reçu, et y mit quarante jeunes gens, partie Suisses, partie Grisons. A sa persuasion, le cardinal Altemps son parent leur donna une abbaye, à condition qu'ils entretiendroient vingt-quatre écoliers du diocèse de Constance. Outre cela il fit tant que l'on fonda en Suisse deux colléges de Jésuites, l'un à Lucerne, et l'autre à Fribourg, et un couvent de capucins à Altorff.

Ayant été délégué par le pape sur la fin de l'année 1583, comme vicaire apostolique en Suisse, où l'hérésie faisoit des ravages, il mena avec lui plusieurs grands personnages et prédicateurs, jeûnant lui-même l'avent au pain et à l'eau, et dormant sur une paillasse ou sur un banc. Bien qu'il fit fort froid en ces quartiers-là, il ne voulut jamais voir le feu ni se servir de leurs poêles; cette austérité lui donna tant de crédit parmi ce peuple, qu'il y fit un très-grand fruit, tant envers les catholiques et les hérétiques, qu'à l'endroit des sorciers, dont il y avoit une très-grande quantité dans les montagnes des Grisons, et aux autres montagnes circonvoisines.

Mais ayant reconnu que le désordre venoit principalement de l'ignorance des ecclésiastiques, il eut soin d'y en mettre de docteurs

et de pieux, surtout des pères Jésuites et des Oblats de Milan ; il y envoya aussi plusieurs livres spirituels, au lieu des livres hérétiques, qu'il avoit fait brûler en très-grande quantité. En passant à son retour par Bellinzona, ville catholique du diocèse de Côme, il fonda en l'église collégiale une prébende scholastique, ou doctorale, pour instruire les prêtres et y faire le catéchisme.

Le gouverneur de Milan étoit en mauvaise intelligence avec lui, par la malice de ses envieux ; ce seigneur intrigua si bien à Rome, que les cardinaux qui avoient la charge du pape de revoir son quatrième concile provincial, n'y laissèrent presque aucun article en son entier. Le saint en étant averti, fut lui-même à Rome, où le pape prit la peine d'examiner avec lui ce concile ; tellement que les cardinaux qui y avoient travaillé confessèrent qu'ils avoient été circonvenus. Le gouverneur voyant son dessein anéanti s'efforça par un autre moyen de le mettre en disgrâce avec le pape. Il envoya donc des ambassadeurs pour faire plainte à Sa Sainteté des innovations qu'apportoit saint Charles à Milan contre leurs coutumes : par exemple, qu'il empêchoit tout acte de carnaval. Les ambassadeurs étant arrivés à Rome, ce grand saint les présenta lui-même au pape, mais ils n'emportèrent autre chose de Rome, que la qualité d'ambassadeurs du carnaval.

En visitant le diocèse de Brescia l'an 1580, il fut voir le marquis de Châtillon, de la maison de Gonzague, qui n'avoit que douze ans. Saint Charles reconnut en lui dès lors à quoi Dieu l'appeloit, et ayant su qu'il n'avoit pas encore communié, il prit plaisir à l'y préparer, le disposant à aimer et à servir Dieu : de quoi ce jeune enfant fit si bien son profit, que quelque temps après étant entré chez les Jésuites, il fit un grand progrès en la piété ; il mourut à l'âge de vingt-trois ans en cette sainte compagnie, et les miracles se font continuellement à son tombeau par son intercession. C'est saint Louis de Gonzague.

André Battory, neveu du roi de Pologne, en allant à Rome, voulut visiter saint Charles à Milan, et recevoir de lui les instructions nécessaires pour la conduite de ses affaires, et sa direction à Rome ; il y fut fait cardinal, et en repassant à Milan, saint Charles

lui enseigna, et de vive voix, et par écrit, comment il se devoit gouverner, maintenir et travailler pour l'Église en cette grande dignité.

Ce saint prélat disoit souvent que ce n'étoit pas assez à un évêque de faire des décrets et des règlements pour le bon gouvernement de son Eglise, mais que l'important étoit qu'il trouvât moyen de les faire exécuter. C'est pourquoi prévoyant que Dieu le vouloit bientôt retirer de ce monde, il fit la dernière année, après les Rois, assembler jusqu'à soixante de ses archiprêtres et doyens ruraux, qu'il logea et défraya en son palais archiépiscopal ; là il forma avec eux une congrégation qui dura trois semaines, et étant devenu malade, il fit mettre un lit en une grande salle, où, tout vêtu, il ne laissoit pas de continuer ses soins.

Il avoit un gros livre où étoient écrits tous les décrets des cinq conciles provinciaux, et des dix synodes qu'il avoit célébrés; il les lisoit lui-même, vouloit savoir sur chaque article comment il se pratiquoit, et les difficultés qui s'y rencentroient, et à l'instant il y étoit pourvu et remédié par l'avis des assistants. Et lorsqu'il tint le dernier concile diocésain, qui étoit l'onzième, jugeant que ce seroit le dernier qu'il feroit, il leur fit lire tout ce qui s'étoit passé en cette assemblée, où étoient contenus tous les avis et les remèdes nécessaires pour donner la dernière main à la parfaite réforme de cette Eglise.

Les Milanois firent aussi des prodiges en la réformation de leurs mœurs; outre qu'ils quittèrent leurs folies de carnaval à sa persuasion, il leur fit aussi insensiblement passer les trois semaines qui précèdent le mardi gras en exercices de piété et de dévotion, les attirant par diverses processions, prédications, communions, prières de quarante heures, et autres entretiens spirituels qui se faisoient en diverses églises superbement parées, où sa présence et la ferveur de ses exhortations amenoient toutes sortes de gens.

Étant averti que l'évêque de Brescia étoit malade à la mort, bien que ce fût sur le soir, il prit à l'instant la poste, et courant toute la nuit, après avoir fait plus de vingt lieues, il se trouva de grand matin en la chambre du malade, qu'il consola, lui admi-

nistra les saints sacrements, et l'aida à bien mourir; puis il officia à ses obsèques, lesquelles furent achevées sur le soir. Comme le lendemain, jour de sainte Croix, il avoit ordonné qu'il se feroit à Milan une très-solennelle procession, où il devoit porter le saint Clou, et à laquelle il avoit invité le cardinal de Vérone, il prit la poste ce soir même et se rendit à Milan à porte ouvrante, comme si alors il fût sorti du lit; et il fit toutes les cérémonies convenables en cette occasion.

Étant allé, pour l'aider aussi à bien mourir, voir l'évêque de Novare dont il fit les obsèques, devisant avec un de ses parents, il lui fit connoître que lui-même devoit bientôt mourir. De là il fut à Verceil, pour quelque affaire que le pape lui avoit confiée, et le duc de Savoie l'envoya prier d'aller à Turin. Il y fut volontiers, s'en trouvant si près, pour y revoir le saint Suaire. Y ayant donc séjourné quelques jours avec les cardinaux de Verceil et de Mondovi, qui l'accompagnèrent, le duc le pria fort instamment, à son départ, de lui promettre qu'il reviendroit à Turin pour bénir son mariage avec l'Infante Catherine d'Autriche, fille du roi d'Espagne Philippe II, qu'il alloit chercher; mais le saint s'en excusa, et lui dit qu'il ne pensoit pas qu'ils se dussent jamais revoir en ce monde.

Il avoit accoutumé de se retirer tous les ans en quelque dévote solitude, pour y faire les exercices spirituels, et une confession générale depuis la dernière année; il choisit alors le mont Varallo, à cause des diverses chapelles des mystères de la Passion qui y sont; là, il redoubla autant qu'il lui fut possible, non-seulement la ferveur de sa dévotion, mais encore l'austérité de sa vie; car il ne s'y nourrit que de pain et d'eau; il dormoit fort peu la nuit sur des ais; il en employoit le reste à se discipliner et à faire oraison dans ces oratoires, qu'il visitoit seul sur cette montagne, une lanterne en la main; à l'heure réglée, il alloit éveiller le père Adorno, jésuite, qu'il avoit appelé pour diriger ses exercices spirituels.

Il faisoit là ordinairement six heures d'oraison mentale chaque jour en divers oratoires. La nuit d'auparavant sa confession générale, il demeura en oraison huit heures continuelles, toujours à genoux et sans être appuyé, demeurant comme immobile. Le vingt-

quatrième jour d'octobre, il eut un accès de fièvre, et n'omit rien de ses dévotions, se préparant à la mort. Le vingt-sixième, il eut un autre accès qui lui fit connoître que c'étoit une fièvre tierce; il en avertit son confesseur, qui lui ordonna de modérer ses austérités, ses longues et fréquentes méditations; à quoi il obéit promptement, mangeant une panade et dormant sur une paillasse; mais il ne laissa pas de dire tous les jours la messe, même pendant qu'il avoit la fièvre.

Désirant, nonobstant son indisposition, faire l'office pontificalement à Milan le jour de tous les Saints, il partit de cette montagne le vingt-neuf et s'en alla à Arona, distant de six à sept lieues; y étant arrivé fort tard, il fit incontinent préparer une barque pour aller cette nuit à Ascone, par le lac Majeur, éloigné d'environ dix-huit lieues d'Arona. Comme on l'en voulait détourner, lui remontrant qu'il pouvoit différer ce voyage à un autre temps plus commode, il répondit qu'il lui étoit nécessaire pour lors, parce qu'une autre fois il ne seroit plus temps.

Pendant qu'il étoit sur l'eau, il dit à genoux avec les siens l'itinéraire, les litanies et quelques oraisons pour les trépassés; puis, s'adressant aux bateliers, il leur demanda s'ils prioient Dieu quand ils commençoient à voguer, et leur fit promettre que désormais ils diroient le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*, qu'il leur fit à l'instant réciter à haute voix. Ensuite il fit un discours spirituel à la compagnie, pour leur apprendre à être toujours prêts de faire en tout la volonté de Dieu. Etant arrivé à Ascone, il fit une exhortation en l'église, et assura la fondation du collége qu'il avoit projeté.

Enfin il arriva à Milan, où il se résigna entièrement à la discrétion des médecins et de son confesseur, qui l'empêchèrent le lendemain (parce que sa fièvre étoit devenue continue) de dire son office avec ses aumôniers, l'un desquels le dit à genoux près de lui. Il fit dresser un autel dans sa chambre, où il fit mettre un tableau de la sépulture de Notre-Seigneur, avec un semblable sur son lit, aux pieds duquel il en fit mettre un autre représentant Jésus-Christ priant au Jardin. Sur les trois heures, après le dîner, le père Adorno l'avertit que Dieu l'appeloit à lui, et demanda s'il ne vouloit pas le

saint Viatique, à quoi il répondit qu'oui. Il lui fut incontinent porté par l'archiprêtre du Dôme, accompagné des chanoines. Il se fit lever du lit, prit son rochet et l'étole, communia, et immédiatement après qu'il eut l'extrême-onction, les siens lui firent vêtir selon son désir une de ses haires, couverte de cendre bénite.

Cependant toutes les compagnies et les confréries de la ville furent en procession pour demander avec grande humilité et de ferventes prières à Dieu sa santé, comme aussi le reste du peuple fut presque toute la nuit dans les églises devant le saint Sacrement à cette même intention. Quelques-uns crioient par la ville : *Priez pour la santé de notre évêque.* D'autres alloient pieds nus, couverts d'un sac, se disciplinant par les rues, et le concours du peuple à l'archevêché fut tel, que l'on fut contraint d'en faire garder les portes par les Suisses du gouverneur. Enfin cette bienheureuse âme ayant demeuré en l'agonie trois heures en grand repos, fit son heureux passage en l'autre vie, regardant fixement une image de Jésus-Christ, d'un visage riant et d'un geste angélique, un samedi troisième jour de novembre, l'an 1584 ; il était âgé de quarante-six ans, un mois et un jour.

Ses domestiques gardèrent soigneusement comme des reliques tout ce qu'ils purent rencontrer de ce qu'il avoit autour de lui sur son corps. On exécuta le testament qu'il fit pendant la peste l'an 1576, où entre autres choses il ordonna que l'on fît dire pour lui mille messes, et que l'on fondât un Obit perpétuel au Dôme. Il y voulut être enterré au bout de la nef, au bas degré du chœur, lieu le plus humble de toute cette grande église, à laquelle il laissa pour plusieurs milliers d'écus d'argenterie et de riches ornements ; comme aussi il légua aux chanoines sa bibliothèque, et tout le reste de ses meubles au grand hôpital, laissant les terres qu'il avoit eues de ses père et mère à ses héritiers.

Le cardinal Sfondrate, qui fut depuis le pape Grégoire XIV, vint exprès à Milan pour lui faire ses obsèques, auxquelles assistèrent les évêques d'Alexandrie, de Vigevano et de Castre ; le père Panigarole fit l'oraison funèbre, jamais convoi n'eut une telle affluence de peuple ; car outre que tout le clergé séculier

et régulier y assista ayant un cierge à la main, le gouverneur, tous les corps et les officiers, tant du roi d'Espagne que de la ville, bref tout le peuple s'y trouva, tellement attristé, qu'il sembloit que chacun eût perdu son père. Chaque église de Milan fit ses obsèques à part, avec une grande magnificence, sans avoir égard à la dépense, en quoi tout le reste du diocèse et même les villages les voulurent imiter. Il n'y eut pas un prêtre qui ne dît la messe à son intention, et même toutes les confréries dedans et dehors la ville lui firent chacune un Obit complet.

Les femmes de Milan, ne sachant autrement témoigner leur reconnoissance de la grande charité de ce saint pasteur, élurent plusieurs d'entre elles qui eurent soin de faire ordonner ce qui étoit nécessaire, et de recevoir les contributions d'argent des autres, pour célébrer au Dôme un service fort solennel avec plusieurs messes; à la fin duquel elles furent en procession visiter les sept églises pour son âme, portant son image au pied du crucifix qu'elles suivoient. Et non contentes de cela, elles formèrent une compagnie, qui fut appelée la compagnie des femmes de Sainte-Praxède, dont le statut les obligeoit de prier pour l'âme de leur saint évêque, de visiter une fois tous les mois les sept églises, et de lui faire célébrer tous les ans un Obit.

Toutes les écoles de la doctrine chrétienne de l'un et de l'autre sexe s'assemblèrent, et avec eux plusieurs du peuple furent fort dévotement visiter en procession les sept églises pour son âme; ils continuèrent tous les ans le dimanche d'après le trois novembre.

Quand le pape Grégoire XIII reçut la nouvelle de la mort de ce saint, il s'écria : *Extincta est lucerna in Israel.* Et au premier consistoire il fit un long éloge de ses vertus. Mais ce fut une chose merveilleuse qu'incontinent après la mort de ce saint il n'y eut Milanois, ni presque aucune maison de Lombardie, qui ne voulût avoir son portrait; et tous les marchands et les artisans le tenoient en leurs boutiques. Peu après son trépas, il apparut au père Adorno, Jésuite, en habit pontifical, resplendissant et lumineux, d'un visage gai, l'assurant de sa gloire; comme il fit aussi

à un prêtre de grande piété, son chapelain, à qui il apparut en habit de cardinal.

C'est une chose admirable que les Milanois, de leur mouvement particulier, aient solennisé au bout de la première année le jour de son décès, et même jeûné la veille, sans en avoir communiqué les uns avec les autres, ni qu'aucun de leurs supérieurs spirituels ou temporels le leur eût ordonné. Car non-seulement ils fermèrent leurs boutiques, et la justice vaqua; mais ils se mirent en grande dévotion; toutes les confréries et les compagnies furent à son tombeau, et implorèrent la charité de ses prières pour leurs nécessités. Le pape Clément VIII fit écrire à Milan, par le cardinal Baronius son confesseur, l'an 1601, que l'on changeât l'Obit que l'on faisoit tous les ans, au grand hôpital, pour saint Charles, en une messe solennelle du saint qui se rencontroit ce jour-là : comme aussi que l'on laissât faire le peuple à sa dévotion; ajoutant ce mot du psaume : *Sachez que Dieu a rendu son saint merveilleux.*

Ses miracles sont sans nombre; en voici quelques-uns.

Lorsque saint Charles visitoit les trois vallées du pays des Grisons, il lui fallut passer le Tessin, le jour de la mi-août, l'an 1581. Ce fleuve s'étoit fort grossi par les pluies précédentes, le cardinal le passa cependant à gué sans danger, moyennant l'escorte du chevalier Jean-Baptiste Pelanda, gentilhomme de ce pays; mais l'abbé Bernardin Tarugi et un notaire apostolique appelé Joseph Chevalier, étant demeurés en arrière, ils entrèrent au plus rapide cours de l'eau, qui les emporta, et ils se laissèrent conduire par leurs chevaux au milieu de l'eau, en un lieu si profond qu'on ne leur voyoit déjà plus que la tête. Le chevalier Pelanda s'en étant aperçu, dit au saint cardinal que ces deux hommes étoient morts, et qu'il n'y avoit que Dieu qui les pût secourir. Saint Charles se tournant vers eux, après avoir joint les mains et élevé ses yeux au ciel, leur donna sa bénédiction : à l'instant les chevaux sautèrent de l'eau et s'élancèrent sur un rivage fort élevé, sauvant ces deux hommes qui s'alloient perdre.

Jean-Pierre Stopano, prêtre Oblat, avoit une fièvre continue,

qui passa en fièvre étique incurable, dont les médecins désespéroient. Saint Charles l'alla visiter à Saint-Sépulcre, dont il étoit curé, et l'assista lui-même avec une grande charité; il le confessa et le communia : mais quand il le vit à l'extrémité, près de rendre l'âme, se fâchant de perdre un si bon prêtre, il pria Dieu pour sa santé, et Dieu la lui rendit.

Octavien Varèse, gentilhommme milanois, fort dévot et affectionné à saint Charles, étoit lors de son décès retenu au lit par une fièvre double tierce, qui le travailloit depuis trois mois, et dont les médecins n'avoient pas bonne opinion. Ce malade s'attrista fort du trépas du saint, et se recommanda à son intercession pour être délivré d'une si fâcheuse maladie : il fut incontinent exaucé.

Une demoiselle milanoise, appelée Ursule Basoze, suivoit ordinairement saint Charles par toutes ses églises pour ouïr sa messe, ses prédications, et communier de sa main. Elle menoit une vie fort exemplaire et toute spirituelle en la maison de son père. Dieu la voulant exercer pour son plus grand mérite, permit que pour être trop longtemps sur ses genoux en oraison, il lui survînt une grosse enflure sur un genou; avec le temps il s'y forma une tumeur qui lui causoit une douleur continuelle, l'empêchant de le plier, et ce mal devint incurable. Ce saint archevêque étant décédé, cette dévote fille le pleura comme son père, et demeura toujours dans sa chapelle archiépiscopale en prières auprès de son corps, qu'elle accompagna à la sépulture sans le vouloir perdre de vue. Après quoi elle se trouva entièrement guérie.

Une fille de Jules Bonaccina, avocat de Milan, appelée Barbe, eut mal à l'œil droit au mois d'avril 1601, et ce mal s'augmenta tellement, qu'il ne s'y put trouver aucun remède. Etant demeurée en cet état environ quatre mois, sa mère lui persuada de faire quelque dévotion à saint Charles, et de lui demander la santé. Accomplissant donc sa dévotion, une nuit l'œil perdu fut rétabli insensiblement.

Un jeune comte ferrarois, folâtre et peu dévot aux saints, passant par Milan en octobre 1601, et voyant en la maison de François Moghino, bénéficier du Dôme, son ami, un tableau de saint Charles,

il le prit et lui demanda pourquoi il faisoit si grand état de cette image, ajoutant quelques paroles déshonnêtes au mépris du saint; ce bon prêtre s'en fâcha et l'en reprit, le menaçant de quelque sévère châtiment pour avoir proféré des paroles scandaleuses contre un tel saint. Mais ce gentilhomme n'ayant pas fait son profit de cette amicale correction, il fut incontinent après surpris d'une fièvre continue, qui le réduisit aussitôt à l'extrémité. Moghino l'ayant su, il l'alla voir et lui persuada de se confesser du péché qu'il avoit commis contre saint Charles, même de se vouer à lui, pour recouvrer sa santé par son intercession; ce que le malade accomplit avec une grande contrition; alors il recouvra sa première santé, et toujours depuis il confessa partout que le cardinal Borromée étoit un grand saint.

En octobre 1601, un enfant de trois ans et demi, appelé Jacques-Antoine, fils de Venturin Tuneggio, du bourg de Buzzano, près de Milan, eut une enflure démesurée au ventre qu'il avoit dur comme une pierre, avec des douleurs si insupportables, qu'il étoit pour en mourir; et de fait, il avoit déjà le teint si plombé, qu'il sembloit qu'il eût rendu l'âme. Son pauvre père, voyant la vie de son enfant désespérée, le recommanda à saint Charles, faisant vœu de le porter à son tombeau s'il échappoit, et en un instant ses douleurs cessèrent. Le père le porta à la sépulture du saint le lendemain, où il reçut sa santé, avec des signes évidents que c'étoit un effet miraculeux.

Un page d'Alexandre Cecco, gentilhomme milanois de Tortone, appelé François Cuniole, âgé de douze ans, avoit depuis cinq ans la pierre, avec une telle ardeur d'urine, qu'il en étoit presque à la mort, surtout dans les changements de temps, parce qu'alors le mal s'augmentoit fort, et on n'y trouvoit aucun remède. Les médecins, après l'avoir fait sonder et avoir reconnu que sa pierre étoit en la vessie, résolurent de le tailler. Mais pendant que l'on attendoit la commodité du temps, cet enfant eut recours à saint Charles, avec résolution de visiter son sépulcre huit matinées, d'y porter toujours et brûler un cierge, en espérance qu'il seroit guéri. Continuant donc cette dévotion, la huitième matinée il

obtint la grâce, la pierre s'étant miraculeusement perdue, bien que ce fût en un changement de temps où son mal s'augmentoit d'ordinaire. Ce fait arriva au mois d'octobre 1601.

Enfin les miracles que Dieu a faits et continue de faire tous les jours, tant au tombeau de ce saint que partout ailleurs par son intercession, sont en si grand nombre, qu'en mil six cent un, il y y avoit déjà dans le Dôme de Milan dix mille trois cent cinquante vœux d'argent, sans une infinité d'autres, dont ce grand vaisseau est presque couvert, lesquels sont autant de témoignages de la reconnoissance des grâces reçues par l'intercession de ce saint; sans parler des lampes, des croix d'or et d'argent enrichies de pierreries, et des superbes parements d'autel, que plusieurs princes et princesses, seigneurs et dames, et communautés y offrent et envoient ordinairement.

Le pape Paul V le canonisa et le fit inscrire au catalogue des saints le premier jour de novembre, fête de tous les saints, de l'année 1610; il ordonna que l'Eglise célébrât sa fête tous les ans le quatrième jour de novembre.

Plusieurs auteurs ont écrit sa vie, comme Augustin Valerio, évêque et cardinal de Vérone; Charles Bascape, évêque de Novare; Jean-François Bonome, évêque de Verceil; Pierre Stupano, docteur en théologie; Charles à Basilica, général des Barnabites; mais principalement Pierre de Guissano, de la congrégation des Oblats de Saint-Ambroise à Milan, qui en a le plus amplement parlé. Le cardinal Gabriel Paleote fait mention de ce saint en son Archiépiscopal de Boulogne, comme aussi le cardinal Sirlet, au livre des successeurs de saint Barnabé apôtre; le cardinal Baronius au second tome de ses Annales; le cardinal Antoniane, au livre de la Nourriture des enfants, et en son épître au cardinal André Batario; Gabriel Fiamma, évêque de Chiozza, en ses Annotations sur le troisième livre de la vie de saint Eribert, archevêque de Cologne; François Panigarole, évêque d'Asti, en deux oraisons; Paul Fosco, évêque de Serno, en ses livres *de Visitatione*; et Antoine Seneca, évêque d'Anagni, en son livre *de Visitatione*.

LA VIE DE SAINT VIDAL ET DE SAINT AGRICOLE,

MARTYRS.

AN 304.

Saint Caius, pape.—Dioclétien et Maximien, empereurs.

Saint Ambroise, exhortant les vierges, parle des martyrs saint Vidal et saint Agricole en cette manière : *La basse condition de l'homme n'empêche pas qu'il ne soit en bonne réputation, ni la grandeur de sa race ne le rend pas digne de louange, si ce n'est par la foi ; car l'homme libre et l'esclave sont devant Dieu autant l'un que l'autre ; chacun recevra également de lui la récompense du bien ou du mal qu'il aura fait. La liberté ne nous donne, ni la servitude ne nous ôte rien ; Notre-Seigneur les pèse toutes deux en une même balance, et il n'y a point de différence des mérites de l'esclave qui sert bien, à ceux du libre qui jouit de sa liberté, parce que la plus grande dignité de toutes, c'est de servir Jésus-Christ. Voilà pourquoi saint Paul se glorifie d'être esclave de Jésus-Christ, car cette servitude est honorable, et l'Apôtre se vante avec raison ; puisque notre souveraine gloire, c'est que Dieu fait tant d'état de nous, qu'il nous a rachetés du sang de son Fils unique.*

Cela venoit à propos de ce qu'Agricole étoit chevalier fort qualifié, et Vidal son esclave, tous deux chrétiens, qui, pour cette occasion, furent pris à Bologne, en Italie, et martyrisés sous Dioclétien et Maximien.

Agricole étoit un gentilhomme de marque, fort estimé, et qui avoit beaucoup d'amis. Le président, qui ne vouloit que l'intimider, commença par son esclave Vidal, qu'il fit fouetter et tourmenter

cruellement, afin que le maître, voyant ce qu'enduroit son esclave, se laissât persuader d'adorer les faux dieux. Les bourreaux traitèrent si rudement Vidal, que l'on n'eût pu jeter les yeux sur aucun endroit de son corps, qui ne fût couvert de plaies, par lesquelles il avoit perdu tout son sang. Le glorieux martyr, se tournant vers le ciel, pria humblement Notre-Seigneur de recevoir son esprit, afin d'accepter la couronne que son ange lui avait apportée. Notre-Seigneur l'exauça, et reçut son âme aussitôt qu'il eut achevé son oraison.

Agricole étoit présent à ce spectacle, par le moyen duquel le juge pensoit bien l'épouvanter. Mais les tourments de Vidal n'étonnèrent point Agricole; au contraire, cela l'anima davantage. Le juge, voyant sa constance, convertit cette douceur dont il avoit usé envers lui, en furie; il fit attacher le saint en croix avec de gros clous de fer; étant élevé en l'air, il représentoit le martyre de son Seigneur, et au même jour que le bienheureux Vidal, parmi les fouets et les tourments, rendit son esprit à Dieu, Agricole donna le sien sur la croix, l'esclave et le maître étant faits égaux en la couronne du martyre.

Leurs corps saints furent enterrés en un cimetière des juifs. Aussi saint Ambroise dit que ce furent des roses entre des épines, et la clarté au milieu des ténèbres, jusqu'à ce que Dieu les révéla. Lorsqu'ils furent découverts, l'évêque de Bologne convia le saint prélat d'assister à leur translation. Le même saint Ambroise fit part aux vierges de leurs reliques, comme il le rapporte, en une des églises de Florence, qu'une grande et sainte dame, nommée Julienne, avoit fait bâtir.

Saint Grégoire de Tours raconte quelques miracles que fit Notre-Seigneur par l'intercession de ces saints martyrs; il dit qu'une partie de leurs reliques fut apportée en France, et que Namace, évêque d'Auvergne, les mit en une église qu'il avait fait bâtir.

Leur martyre arriva le quatre de novembre, jour où la sainte Eglise célèbre leur fête, l'an de Notre-Seigneur 304, sous l'empire de Dioclétien et de Maximien. Il est fait mention d'eux dans les Martyrologes romain et d'Usuard, en saint Paulin, évêque de

Nole, saint Grégoire de Tours, et autres auteurs modernes qui ont écrit les vies des saints.

LA VIE DE SAINT EMERI,

PRINCE DE HONGRIE, CONFESSEUR.

AN 1032.

Jean XXI, pape. — Conrad, empereur. — Henri Ier, roi.

Saint Emeri étoit fils de saint Etienne, roi de Hongrie; sa mère s'appeloit Gisèle. Il fut dès le berceau si enclin à la vertu et à la piété, qu'il se levoit ordinairement pendant que les autres dormoient, pour prier Dieu et réciter les psaumes de David, demandant à la fin de chaque psaume pardon de ses fautes. Il employoit la meilleure partie de la nuit à ce saint exercice. Quelquefois le roi son père l'épioit, admirant la vertu de son fils, et louant Notre-Seigneur qui le lui avoit donné; ses commencements lui faisoient conjecturer qu'il deviendroit un grand prince.

Il augmenta cette espérance sur ce qu'un jour, voulant aller au monastère de Saint-Martin qu'il avoit fondé, et rempli de plusieurs religieux, il envoya son fils Emeri devant, afin que ces moines lui fissent tout l'accueil qu'ils auroient préparé à son père, et le traitassent plus familièrement. Emeri fut reçu par eux comme l'héritier du royaume. Il les embrassa l'un après l'autre, comme c'étoit la mode du pays, leur donnant le baiser de paix. Le roi son père remarqua qu'il ne se portoit pas également envers tous, baisant les uns deux fois, les autres trois, les autres quatre, et jusqu'à cinq fois, et qu'il en avoit embrassé un seul, nommé Maur, sept fois; ce dont s'étant étonné, il en voulut savoir la raison. Le fils confessa à son

père que Dieu lui avoit révélé les degrés de la chasteté de chacun, et que suivant cela il leur avoit donné plus ou moins de baisers de paix ; que celui qu'il avoit embrassé sept fois étoit vierge et homme très-parfait.

Le roi admira les lumières de son fils, et, pour s'éclaircir de la vérité, il retourna deux jours après au monastère avec deux serviteurs; après avoir assisté à Matines avec les religieux, il remarqua qu'il n'y avoit que ceux que son fils avoit embrassés le plus qui demeurassent au chœur ou en quelque coin à faire oraison, et que les autres s'en retournoient coucher. Le roi les salua tous l'un après l'autre, et ils lui répondirent, excepté Maur qui ne lui dit mot, tant il étoit absorbé en oraison, de laquelle il ne se vouloit pas détourner.

Mais, pour l'éprouver davantage, le roi le fit appeler le lendemain devant les autres religieux et le blâma de plusieurs choses indignes de sa profession. Maur s'en émut si peu, ayant pour soi le témoignage de sa conscience, qu'il ne s'excusa pas, remettant son innocence au jugement de Dieu. Alors le roi Etienne reconnut que le prince son fils lui avoit dit vrai, déclarant en plein couvent le sujet de sa venue, et loua Maur, qu'il fit depuis évêque de la ville nommée Cinq-Eglises.

Le prince Emeri croissoit en âge et en vertu. Comme il étoit à à Vesprin, il alla, suivi d'un seul serviteur, faire oraison dans l'ancienne église de Saint-Georges ; et s'étant prosterné devant l'autel, il pensa quel plus agréable sacrifice il pourroit offrir à Dieu. Etant en cette pensée, il aperçut une lumière qui éclairoit toute l'église, et entendit une voix du ciel qui lui dit : *La virginité est une très-pieuse offrande : je désire que tu la gardes au corps et en l'âme jusqu'à la mort.* Emeri fut fort consolé de ce commandement du ciel, et supplia Notre-Seigneur de lui donner l'esprit et la grâce d'observer ce qu'il enjoignoit, comme il en avoit la volonté. Il ne découvrit jamais ce secret à personne ; au contraire, il défendit au serviteur qui l'accompagnoit d'en rien dire durant sa vie.

Le roi Etienne, tâchant de pourvoir à son royaume, maria son fils, qui en fit beaucoup de difficulté, ayant fait vœu de garder

virginité, suivant la révélation divine. Toutefois il obéit à son père, et épousa une fille du sang royal, belle et honnête, à laquelle il persuada aussi de garder sa virginité. Ils vécurent comme frère et sœur. Mais étant jeune et ayant le sang chaud, parce qu'il étoit nourri dans les délices royales, il matoit sa chair par jeûnes, veilles, pénitences, prières et oraisons, de peur d'offenser sa chasteté, dans les occasions qui se rencontrent aux palais des rois.

Or, comme la vie de ce prince étoit plus digne du ciel que de la terre, il y fut emporté en la fleur de son âge et transféré au royaume éternel. L'archevêque assura qu'il avoit vu monter son âme au ciel, et Dieu l'honora de plusieurs miracles à Albe-Royale, où son corps saint fut enterré.

Entre ses miracles, il y en eut un insigne qui advint lorsque Ladislas étoit déjà roi.

Conrad avoit mené une vie débordée et perdue, de laquelle il se retira : Dieu l'ayant touché au cœur, il résolut d'aller à Rome se jeter aux pieds du pape, pour lui confesser tous ses péchés, et en obtenir l'absolution. Le pape l'écouta, et s'étonnant de sa vie abominable, lui commanda de porter sur la peau une cuirasse de fer, cerclée avec cinq chaînes de fer, et un papier où ses péchés énormes seroient écrits; qu'il visitât les lieux où il y auroit des reliques des saints, et qu'il portât son harnois jusqu'à ce que les chaînes de fer se détachassent d'elles-mêmes, et que les péchés contenus dans son papier s'effaçassent d'eux mêmes.

Conrad obéit de point en point et visita les saints lieux de Jérusalem. En passant en Hongrie, il se prosterna devant le tombeau du roi Etienne, résolu de n'en point sortir que les chaînes ne se rompissent et que le papier ne fût rayé. Il demeura en oraison depuis le matin jusqu'au soir, et s'endormit de lassitude. Saint Etienne lui apparut dans son sommeil, et lui commanda de s'aller prosterner devant le sépulcre de son fils Emeri qui étoit là auprès, parce que sa virginité et ses autres vertus l'avoient rendu si agréable à Dieu, qu'il lui obtiendroit incontinent la rémission de ses péchés. Conrad s'y en alla, et étant en oraison dans la

chapelle de saint Emeri, ses chaînes se rompirent, et ses péchés s'effacèrent du papier. Il reconnut sa mauvaise vie passée en publiant ce miracle. Cela fut cause que le roi Ladislas, les évêques, les prélats et les grands du royaume, traitèrent de faire inscrire Emeri au catalogue des saints. Après avoir jeûné trois jours, il mit son corps saint sur l'autel le 4 de novembre, où Notre-Seigneur fit plusieurs miracles par son intercession, guérissant les malades que l'on apportoit de toutes parts.

Surius met la vie de saint Emèri en son sixième tome. Martin Polon dit qu'il décéda l'an de Notre-Seigneur 1032, et Cromer, 1036. Le Martyrologe romain en parle le 4 de novembre, et Antoine Bonfin, en l'histoire de Hongrie, liv. 2 de la 2e décade. Benoît VIII le canonisa avec saint Etienne, son père, ainsi que le remarque le cardinal Baronius en ses Annotations sur le Martyrologe, au 4 de novembre.

A Rhodez, saint Amand, évêque, que rehaussèrent pendant sa vie sa sainteté et ses miracles. — Il étoit né à Rhodez; et dès sa jeunesse il s'adonna de telle sorte à la pratique des vertus, que, par cette considération, il fut élu évêque de cette ville. Il se comporta si saintement dans cette dignité, en prêchant, jeûnant, veillant, priant, faisant des aumônes et d'autres œuvres pieuses, qu'il servoit comme de flambeau pour éclairer les fidèles. Notre-Seigneur voulut faire paroître les mérites de son serviteur par beaucoup de miracles : saint Amand obtint de Dieu par ses prières la délivrance d'un criminel que le juge avoit refusée à ses supplications. Il obtint aussi de Dieu qu'une idole, à qui beaucoup de personnes offroient en sacrifices des bœufs et des moutons, fût renversée et mise en pièces par la foudre en leur présence. Il parvint plein de mérites à un âge avancé, et mourut le quatrième jour de novembre. Saint Grégoire de Tours rapporte qu'il apparut à saint Quintien, évêque de Rhodez, qu'il le reprit sévè-

rement et le menaça de punition, pour avoir enlevé et transporté son corps.

Le même jour, les saints Philologue et Patrobas, disciples de saint Paul.

A Autun, saint Preuil, martyr.

Dans le Vexin, saint Clair, prêtre et martyr.

A Éphèse, saint Porphyre, martyrisé sous l'empereur Aurélien.

A Myre en Lycie, les saints martyrs Nicandre, évêque, et Hermas, prêtre, sous le président Libanius.

Le même jour, fête de saint Piérius d'Alexandrie, qui, très-habile dans les saintes Écritures, menant une vie pure, et étant tout-à-fait dégagé de ce qui auroit pu le détourner de l'étude de la philosophie chrétienne, instruisit le peuple avec grand succès, dans le temps que Théonas gouvernoit l'Eglise d'Alexandrie, sous Carus et Dioclétien, et publia divers ouvrages. S'étant retiré à Rome lorsque la persécution eut cessé, il y passa le reste de sa vie et y mourut en paix.

En Bithynie, saint Joannice, abbé.

Au monastère de Cerfroid, près de Meaux, saint Félix de Valois, fondateur de l'ordre de la Très-Sainte-Trinité pour la rédemption des captifs. On célèbre sa fête le 20 de ce mois, par décret du pape Innocent XI, jour auquel nous raconterons sa vie.

A Trèves, sainte Modeste, vierge.

CINQUIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Galation et sainte Epistème, sa femme, martyrs. — Le bienheureux Martin de Porres, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique.

Saint Zacharie, prêtre et prophète, et sainte Elisabeth ; saint Félix, prêtre, et ses compagnons, martyrs ; saint Domnin et ses compagnons, martyrs ; saint Magne, évêque de Milan ; saint Dominateur, évêque de Bresce ; saint Fibice, évêque de Trèves ; saint Lié, prêtre.

LA VIE DE SAINT GALATION ET SAINTE EPISTÈME,

SA FEMME, MARTYRS.

AN 253.

Saint Corneille, pape.—Décius, empereur.

La vie de ces glorieux martyrs est rapportée par Siméon Métaphraste en cette sorte : Il y avoit à Emèse, ville de la Phénicie, un noble et riche personnage que l'on appeloit Clitophon, qui épousa une vertueuse dame nommée Leucippe, laquelle s'affligeoit merveilleusement de ce qu'elle étoit privée d'enfants, demeurant en une perpétuelle stérilité.

Il arriva que sous l'empire d'Alexandre, bien que cet empereur reconnût et respectât en quelque façon Jésus-Christ, néanmoins ses lieutenants et ses gouverneurs de provinces persécutèrent grandement les chrétiens sous son nom et sans son aveu, de sorte que la plupart étoient contraints de s'enfuir et de se cacher pour éviter la cruauté des tourments. Or, entre les autres, un certain religieux, appelé Onuphte, résolut de s'employer à la consolation des pauvres

chrétiens. Pour mieux les soigner et avec plus d'assurance, il changea d'habit, prit celui de mendiant, et s'en alloit ainsi librement de porte en porte.

Il vint donc à la porte de Clitophon, encore qu'il ne fût pas chrétien, demander l'aumône. Leucippe, triste et désolée, au lieu de lui donner quelque assistance, lui ferma la porte assez rudement ; mais Onuphre persistant en ses demandes, elle se vit contrainte par compassion de la lui ouvrir. Là-dessus elle lui découvrit l'angoisse où elle se trouvoit, ajoutant que jusqu'alors pas un de leurs dieux ne lui avoit été si favorable que d'effacer de son front l'opprobre de la stérilité. Onuphre prit sujet de là de lui faire voir la vanité et l'impuissance de leurs dieux, et de lui donner la connoissance de Jésus-Christ, seul vrai Dieu. *Ce n'est pas merveille*, lui dit-il, *madame, si jusqu'à présent vous n'avez trouvé aucun remède à votre mal de la part de vos dieux, qui ont mené une vie abominable, et qui ont exercé toutes sortes de méchancetés. Mais si vous voulez m'écouter et reconnoître le vrai Dieu tout-puissant, et lui demander secours en votre affliction, je vous promets que vous obtiendrez ce que vous désirez.*

Leucippe, ayant l'oreille attentive à ces salutaires discours, sur le grand désir qu'elle avoit d'avoir lignée, se laissa facilement persuader et catéchiser ; et après avoir été suffisamment instruite des mystères de la foi catholique, reçut le baptême. De sorte qu'aussitôt, par la bénédiction de Dieu, elle conçut et sentit qu'elle étoit mère.

Son mari bien joyeux de cela, ne sachant encore ce que sa femme avoit fait, se préparoit à offrir un sacrifice à ses dieux pour action de grâces d'une faveur si grande, qu'il pensoit être un effet de leur puissance ; mais sa femme l'avertit incontinent, et le supplia de ne passer pas outre. *Prenez garde, mon mari*, lui dit-elle, *de ne pas commettre ce crime. L'affaire ne va pas comme vous pensez. Je veux que vous sachiez que ce n'a pas été par la faveur des démons que j'ai conçu le fruit de mon sein ; non, ça été par le secours favorable du Dieu des chrétiens, créateur du ciel et de la terre.* Là-dessus elle lui déclara sa conversion à la foi chrétienne et catholi-

que, et comment tout s'étoit passé. Ensuite elle lui persuada de faire de même, et de ne pas mépriser une grâce si salutaire pour acquérir la vie éternelle. Enfin elle fit en sorte que son mari reçut le baptême par le même Onuphre, et fit d'excellents fruits de pénitence.

Bientôt après, Lencippe accoucha et enfanta un fils qu'elle fit nommer Galation, lequel en peu de temps dépassa la capacité de son âge par son bel esprit. Il étoit d'un bon naturel, et fit paroître une grande vivacité d'esprit, par laquelle il devançoit de beaucoup les maîtres qui lui étoient donnés pour l'instruire.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de vingt-quatre ans, après la mort de sa mère, son père lui donna en mariage une jeune fille nommée Epistème, aussi bien ornée de beauté corporelle qu'elle étoit éclatante en honnêteté, en bonnes mœurs et en vertus. Il l'accepta pour compagne afin d'obéir à son père, mais il ne voulut jamais avoir avec elle aucune communication charnelle. Epistème, bien affligée de cela, étant un jour seule avec lui, s'en plaignit et lui demanda la cause de ce mépris. Galation lui répondit que ce lui sembloit être une chose impie et une action incompatible, de joindre ensemble deux contraires, à savoir le pur avec l'impur; que si elle désiroit jouir des fruits du mariage, il falloit qu'elle abandonnât l'idolâtrie, et donnât toutes ses affections au culte de la vraie religion chrétienne; qu'alors ils vivroient unanimement ensemble en fidèles chrétiens.

Saint Galation n'eut pas beaucoup de peine à persuader à Epistème, sa femme, ce qu'il désiroit. Elle lui accorda enfin de se faire chrétienne, et permit qu'au défaut d'un prêtre son mari la baptisât. Après cela, l'un et l'autre embrasés du feu de l'amour divin, méprisant les plaisirs de la chair, ne respiroient plus qu'une solitude pour y procurer leur salut éternel. De manière qu'en peu de jours ils distribuèrent tous leurs biens aux pauvres et se retirèrent au mont Publi, proche du Sinaï, afin d'y vivre solitairement, loin des embarras et du tumulte du monde. Saint Galation se joignit en la compagnie des moines, et sainte Epistème en celle de quatre vierges d'une admirable sainteté.

Trois ans après qu'ils eurent commencé cette nouvelle façon de vivre, l'empereur Décius, au commencement de son empire, affligea fort l'Église catholique par une horrible persécution, envoyant plusieurs chrétiens au ciel par le martyre. Entre ceux-là furent saint Galation et sainte Epistème, qui, ayant été pris, furent accusés d'être chrétiens et conduits au tribunal de ce tyran, pieds et mains liés. Il les renvoya devant son président qui, en premier lieu, les fit cruellement fouetter de verges. De plus, voyant qu'il ne pouvoit ébranler leur constance, qu'ils demeuroient fermes en la confession de la foi de Jésus-Christ et qu'ils méprisoient ses menaces, il les fit tourmenter de divers supplices; puis leur fit couper les pieds et les mains, même la langue, afin qu'ils ne pussent davantage chanter les louanges de Notre-Seigneur. Enfin il leur fit trancher la tête le 5 de novembre, l'an de Notre-Seigneur 253.

Les Grecs font mention de ces deux saints en leur Ménologe; le Martyrologe romain rapporte leur martyre à ce jour-ci. Le cardinal Baronius et Molan font aussi mention d'eux. Leur vie a été décrite premièrement par Métaphraste, desquels Lipoman et Surius l'ont rapportée.

LA VIE DU BIENHEUREUX MARTIN DE PORRES,

TIERCIAIRE PROFÈS DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

L'heureuse capitale du Pérou, à qui Notre-Seigneur avoit donné l'admirable vierge sainte Rose de Lima et le bienheureux Jean Massias, eut la gloire de produire encore un humble religieux tout rempli de l'esprit divin, et en qui resplendirent les merveilles des saints les plus illustres. Il s'appeloit Martin de Porres. Son père étoit originaire de Burgos en Espagne; il étoit venu en Amérique exercer plusieurs emplois considérables et avoit reçu

l'ordre de Calatrava. Sa mère, d'une condition moins élevée, étoit née à Panama ; la couleur de son visage annonçoit assez qu'elle sortoit d'un sang mêlé.

L'enfant naquit à Lima, le 9 décembre de l'an 1579. Comme son teint tenoit plus de celui de sa mère que de la couleur blanche de son père, ce dernier le prit en dégoût, jugeant bien que les honneurs du monde lui seroient à jamais refusés à cause de son sang. Mais Notre-Seigneur, pour qui les imperfections du corps ne sont rien, et qui voyoit la pureté, la candeur, la blancheur de son âme, l'en dédommagea amplement en lui ouvrant le chemin des honneurs du ciel.

Dès son enfance, il montra ce grand amour des pauvres qui devoit être le trait caractéristique de sa vie. Comme son père le regardoit à peine, on l'employoit aux plus bas offices de la maison, et on l'envoyoit souvent chercher les provisions de la famille. S'il arrivoit qu'il rencontrât des pauvres, il leur donnoit une part de ce qu'il apportoit. Ni les réprimandes de sa mère, ni les corrections de son père ne purent le faire renoncer à ces actes de charité. Il y retomboit toujours, entraîné par sa passion pour les malheureux.

Quand il fut un peu plus grand, son père le plaça chez un barbier qui exerçoit la chirurgie, selon l'usage de ce temps. Il eût pu lui choisir une condition plus élevée ; mais il l'aimoit peu et le jugeoit incapable de parvenir à rien. Le pauvre enfant, abandonné à lui-même, n'avoit d'autre ami que Dieu. Il alloit à la messe tous les jours, fréquentoit les sacrements, et donnoit aux pauvres les petits gains qu'il faisoit dans son état. Un peu de pain et d'eau lui suffisoit pour sa nourriture : le reste appartenoit aux indigents. Il occupoit une chambre toute délabrée dans un coin de la maison ; il y passoit presque toutes ses nuits en prières, ne prenant son repas qu'à la hâte et sur la terre nue. Son hôtesse, étonnée de voir toujours de la lumière dans sa chambre, venoit souvent l'épier à travers la serrure de la porte, et toujours elle le trouvoit à genoux absorbé dans la prière, ou lisant quelque livre de piété.

Notre-Seigneur voulut bientôt avoir tout entier pour lui le

cœur de ce saint jeune homme. Il lui inspira donc le désir de renoncer au monde, lorsqu'il n'avoit guère plus de quinze ans. Après avoir consulté son directeur, le bienheureux alla se présenter au provincial des Dominicains, demandant à être admis parmi les Tierciaires du couvent de Notre-Dame-du-Rosaire. Le Père fut étonné de trouver tant d'humilité dans un jeune homme d'une famille aussi distinguée; car les Tierciaires ne venoient qu'après les Frères Convers, et étoient employés aux plus bas offices de la domesticité. Le voyant cependant plein de constance dans ses désirs, il l'admit, du consentement unanime de tous les religieux. En vain son père, don Juan de Porres, essaya-t-il de le faire renoncer à sa résolution, lui disant qu'il pouvoit étudier et aspirer au sacerdoce ; qu'à tout le moins il devoit être reçu parmi les Frères Convers; qu'en restant parmi les Tierciaires il déshonoroit sa famille et son nom. Le bienheureux demeura inébranlable : il répondit avec douceur que c'étoit encore trop pour lui, qu'il étoit indigne d'une plus haute position, et qu'il se regardoit comme assez honoré de pouvoir servir de si vénérables religieux. Son père comprit enfin que c'étoit la volonté de Dieu : il se retira partagé entre la douleur et l'admiration.

Le bienheureux resta neuf années parmi les Tierciaires avant d'être admis à la profession, qui est une distinction rare parmi eux. Les Tierciaires ne sont guère, en effet, que des domestiques; ils portent l'habit qui consiste en une tunique blanche avec un manteau noir, symboles de pureté et de pénitence ; mais, comme on les admet rarement à faire des vœux solennels, ils peuvent rentrer dans le monde s'ils le veulent. Ils aident les Frères convers dans le service du couvent, mais ils n'appartiennent pas comme ceux-ci à la famille religieuse. Le Frère convers ou Frère-lai est un véritable religieux, encore qu'il ne porte pas le nom de Père, réservé à ceux qui sont tenus à l'office du chœur, ou qui ont reçu avec le sacerdoce la paternité des âmes; mais le Tierciaire restoit constamment dans une sorte de noviciat, puisqu'on ne l'admettoit presque jamais à la profession : c'étoit au fond une domesticité volontaire et déguisée sous l'habit religieux.

Le bienheureux jeune homme se montra toute sa vie content de l'humble emploi qu'il avoit désiré; les occupations les plus basses, les plus rebutantes, étoient celles qu'il préféroit. Comme il connoissoit un peu la chirurgie, qu'il étoit adroit et plein de charité pour les malades, on lui confia le soin de l'infirmerie. Il avoit pour ses chers infirmes le respect d'un fils avec les attentions d'une mère, veillant constamment à leur chevet, prévoyant et devinant leurs plus légers désirs. Dans une maladie contagieuse qui fit de grands ravages à Lima, il eut jusqu'à soixante religieux à soigner : il se multiplioit pour suffire à tout et ne les laisser manquer de rien. Quand son expérience ou un secret avertissement de Dieu lui faisoit connoître qu'ils devoient succomber, ils les préparoit doucement à la mort, les consoloit par l'espoir des biens dont ils alloient jouir, et les secouroit de ses prières. Aussi les autres religieux, le voyant si attentif, si assidu de jour et de nuit auprès d'un malade, jugeoient-ils par là que sa fin étoit proche, et ils ne se trompoient jamais.

Il étoit pour eux d'une patience inaltérable. Lorsqu'il ne les servoit pas asssez promptement à leur gré, quelques-uns s'emportoient jusqu'à l'accabler de reproches. Alors il se mettoit à genoux et leur demandoit pardon de sa faute, comme s'il eût été coupable. Un jour que l'un d'eux, irrité par la souffrance, l'injurioit avec une colère que la violence du mal pouvoit seule excuser, plusieurs religieux attirés par ses cris accoururent pour savoir ce qui se passoit. Ils trouvèrent le bienheureux à genoux et baisant les pieds du malade. Ils lui demandèrent ce qu'il y avoit. « Mes Pères, répondit l'humble serviteur de Dieu, j'ai reçu aujourd'hui les cendres, encore que nous ne soyons pas en carême. Mon maître bien-aimé, désireux de mon bien, m'a placé sur le front les cendres de mon ignominie et de ma bassesse, et comme je ne suis pas digne de lui baiser les mains, je lui embrasse les pieds en témoignage de reconnoissance. »

Il portoit cette humilité partout. Quand on l'eut admis aux honneurs de la profession solennelle, il ne cessa pas de se regarder comme bien au-dessous des religieux, et il ne voulut jamais s'as-

seoir devant eux, quelque instance qu'on lui fit. Le louoit-on en sa présence, il protestoit aussitôt, en rougissant de confusion, qu'il étoit le plus misérable de tous les pécheurs, et qu'il avoit mérité d'être jeté au plus profond de l'enfer. Un jour qu'emporté par la colère un homme l'avoit traité d'hypocrite, de chien de mulâtre, de forçat, d'esclave bon à ramer sur les galères, le bienheureux alla à lui, l'embrassa tendrement et le remercia de ce qu'il lui avoit dit la vérité, confessant qu'il valoit moins encore qu'il ne pensoit.

Outre le soin des malades, on l'avoit chargé de la distribution des aumônes qui se faisoient chaque jour à la porte du couvent. Avec quelle joie il s'acquittoit de cette mission ! Il accueilloit tous ces malheureux comme des amis, les traitoit comme des frères, leur donnoit tout ce qu'il pouvoit, se privoit pour eux de sa nourriture, imploroit la charité des personnes riches, et lorsqu'il n'avoit plus rien, la demandoit à Dieu qui ne lui refusoit jamais. Combien de fois le pain ne se multiplia-t-il pas dans ses mains ? Il donnoit, il donnoit, et après avoir rassasié les pauvres mendiants, il lui en restoit encore pour les pauvres honteux. Lorsqu'il ne pouvoit lui-même visiter ces derniers, il payoit un homme pour leur porter en secret ses aumônes.

Après avoir secouru les corps, il pensoit aux âmes. Quand ses chers amis avoient achevé leur repas, il leur parloit de Dieu, leur apprenoit à le servir, les excitoit à l'aimer. Ses paroles simples, mais pleines d'amour, étoient des traits ardents qui pénétroient les cœurs. Il catéchisoit ensuite les enfants, leur enseignant avec une patience inépuisable les premiers éléments de la foi.

Sa charité s'étendoit à tout. Il avoit remarqué que beaucoup d'enfants périssoient abandonnés, et qu'un grand nombre de jeunes filles se perdoient faute d'avoir un asile où leur innocence fût en sûreté. Il leur fit construire un hôpital magnifique, où tous ces pauvres orphelins trouvèrent un refuge. On lui donna le nom de collége Sainte-Croix. Le vice-roi, l'archevêque, les plus riches seigneurs de Lima, voulurent l'aider dans cette bonne œuvre. Un négociant, appelé Partor, lui donna plus de deux cent mille francs.

Notre-Seigneur se plut à récompenser la charité de ce généreux chrétien, car il multiplia sa fortune, et l'on remarqua qu'après avoir fait tant de largesses, il laissa encore en mourant le double de ce qu'il avoit donné. Il avoit, au reste, tant de confiance au bienheux Martin de Porres, qu'il le consultoit sur ses plus difficiles entreprises. Un jour qu'il vouloit acheter une maison considérable, dont la valeur pouvoit s'accroître ou diminuer selon des circonstances qu'il étoit humainement impossible de prévoir, il alla prendre l'avis du bienheureux, qui lui conseilla de faire cette opération, et elle lui réussit, en effet, au delà de ses espérances.

Outre les malades du couvent, le bienheureux soignoit encore ceux de la ville que leur pauvreté recommandoit particulièrement à sa charité. Il leur portoit des aumônes, faisoit leur lit, balayoit leur chambre et souvent les guérissoit par ses prières. Il semble que Notre-Seigneur lui indiquoit les maisons où il y avoit des infirmes, car on remarqua souvent qu'il arrivoit sans avoir été prévenu, quelquefois même à l'instant précis où le malade disoit : Que je voudrois bien voir le bon frère Martin! Ce prodige de pénétration des désirs du cœur se reproduisit fréquemment au couvent. Un jour qu'un religieux fort souffrant pensoit en lui-même qu'il auroit bien besoin de la charité de frère Martin, le voici qui entre, encore que la cellule fût close, portant du feu et des remèdes appropriés à l'indisposition qu'il ressentoit. Une autre fois que les gardiens d'un religieux dangereusement malade, le croyant assoupi, avoient soigneusement fermé la porte de l'infirmerie pour reposer un peu eux-mêmes, le malade ayant voulu faire un mouvement, tomba à bas de son lit sans que ses gardiens s'en aperçussent, tant ils dormoient profondément. Aussitôt le bienheureux apparoit dans la chambre, le relève, le remet dans son lit et gronde les gardiens de leur négligence. Ceux-ci furent stupéfaits en le voyant. La porte étoit encore fermée en dedans; nul n'avoit donc pu l'ouvrir du dehors.

Cette faculté qu'avoit le bienheureux de se transporter où il vouloit, malgré les portes et les murs, se montra d'une manière manifeste en plusieurs circonstances. Deux novices s'étoient enfuis

du couvent, au grand chagrin des religieux; on les chercha partout, mais inutilement. Le soir, le bienheureux se met en prières, et Dieu lui indique où les deux coupables s'étoient réfugiés. C'étoit un endroit désert, à une petite distance de la ville. Le bienheureux s'y transporte aussitôt, les trouve endormis, les réveille en disant : Allons, mes enfants, il faut revenir au monastère. Les deux fugitifs y consentirent, et en un moment ils se trouvèrent dans le couvent avec leur conducteur, sans que le portier leur eût ouvert les portes, ni qu'ils sussent par où ils étoient entrés.

Une autre fois que le prieur l'avoit chargé d'accompagner les novices dans une promenade qu'ils faisoient aux environs de Lima, lui recommandant bien de les ramener à l'heure précise, ces jeunes gens prolongèrent leur course au delà des bornes, en sorte qu'il étoit tard lorsque le bienheureux parvint à les réunir autour de lui. Il éleva aussitôt son cœur à Dieu, et dit aux novices : Mes enfants, ayez confiance, suivez-moi. Ils se sentirent emportés par une force inconnue et s'arrêtèrent à la porte du monastère comme l'heure sonnoit, sans qu'ils pussent dire par quels endroits de la ville ils avoient passé.

Le bienheureux avoit la charge de sonner l'Angelus, et il tenoit particulièrement à s'acquitter de cette fonction, à cause du grand amour qu'il portoit à la très-sainte Vierge. Quand il s'absentoit du couvent, il payoit un pauvre homme pour le remplacer, le priant d'être bien exact. Un jour qu'il avoit couché à la villa du monastère, il entend sonner l'heure, sans que la cloche du couvent annonçât l'Angelus. Le voilà qui se transporte en un moment au clocher et qui se met à sonner la cloche. Son remplaçant montoit alors; il aperçoit le bienheureux et lui demande par où il est entré : Ne parlez de cela à personne, lui répond le serviteur de Dieu, et soyez plus exact, si vous voulez que je vous emploie encore. Cet homme ne put se taire; il raconta ce prodige dans la ville, où l'on n'appeloit le bienheureux que le saint qui vole.

Il y avoit dans un hôpital un moribond qui se disoit catholique, sans avoir été baptisé. Comme il approchoit de sa fin, un soir que les portes de la maison étoient fermées, frère Martin apparoît à

l'infirmier et lui dit : Qu'est ceci? cet homme n'est pas baptisé, et il veut mourir ainsi! L'infirmier le regarde stupéfait ; mais le bienheureux se rend au lit du moribond, le contraint par ses douces exhortations d'avouer qu'il n'étoit pas baptisé, et le laisse dans les meilleurs sentiments de repentir.

Les cœurs n'avoient point de secrets pour lui. Il rencontre un jour le frère d'un religieux et lui dit : Eh bien! quand vous verrons-nous la barrette? La barrette est la coiffure ordinaire des religieux de la Compagnie de Jésus dans l'intérieur de leurs maisons. Le jeune homme fut bien surpris : il avoit fait vœu en effet d'entrer dans la Compagnie de Jésus, mais il n'en avoit jamais parlé à personne.

Le bienheureux étoit lié d'une sainte amitié avec un Dominicain du couvent de la Magdeleine, à Lima, qui s'appeloit Jean Massias, et qui a été baptisé dans le même temps que lui. Il le visitoit autant qu'il le pouvoit pour prier et s'édifier avec lui. Lorsque quelque occasion le retenoit au monastère, il lui écrivoit, faisant porter la lettre par un petit pauvre. Un jour que cette lettre n'étoit point cachetée, l'enfant, emporté par un mouvement de curiosité, l'ouvrit et la lut. Le bienheureux Jean Massias lui en fit des reproches, car il avoit su son indiscrétion par une lumière surnaturelle. Cependant il lui donne la réponse, et, comme le bon frère Martin, il néglige de la cacheter. L'enfant, qui craignoit que la lettre ne parlât de sa faute, l'ouvrit comme la première, et voyant qu'il n'y étoit point question de lui, la remet avec assurance. Mais le bienheureux, le regardant d'un air sévère, lui dit aussitôt : Il ne te suffisoit donc pas d'avoir lu ma lettre, sans lire aussi celle du frère Jean? cependant ne t'avoit-il pas dit que cela étoit un péché? L'enfant fut tellement épouvanté de la découverte d'une faute qu'il ne croyoit connue que de Dieu seul, qu'il fut longtemps sans oser reparoître au monastère.

Notre-Seigneur honoroit aussi son serviteur du don de prophétie.

Il y avoit parmi les novices un pauvre jeune homme, si petit, si laid, si contrefait, que ses compagnons le railloient sans cesse. Le

bon frère Martin en souffroit, et il dit un jour aux railleurs : Celui dont vous vous moquez, deviendra plus grand et plus beau que vous, et sachez qu'il fera grand honneur à notre ordre. En effet, il grandit après une assez longue maladie ; les traits de son visage devinrent réguliers, ses facultés se développèrent ; il fit de rapides progrès dans les lettres et dans la vertu, et mourut évêque de Guamanga, laissant la réputation d'un saint prélat et d'un apôtre plein de zèle.

Le bienheureux aimoit tendrement un vertueux jeune homme qui faisoit ses études au collége de Saint-Paul de Lima. Il s'entretenoit longuement avec lui des intérêts de son âme, et lui répétoit souvent qu'il auroit bien voulu le voir entrer dans l'ordre de Saint-Dominique ; mais le jeune homme ne s'y sentoit aucune vocation. Un jour qu'il s'y refusoit plus énergiquement que de coutume, le bienheureux lui dit en prenant congé de lui : Soit, mais avant que je meure, vous n'en serez pas moins Dominicain. A quelque temps de là, le jeune homme fut obligé d'aller à Cusco pour des affaires de famille. A peine arrivé, la grâce le touche, il va se présenter dans un couvent de Saint-Dominique. Le jour qu'il prit l'habit, le bienheureux en fut divinement averti, et il écrivit au supérieur du couvent de Cusco pour lui recommander ce jeune homme, auquel Dieu réservoit de belles destinées. Le novice fut bien étonné, car il n'avoit pas prévenu son ami, et il fut forcé de reconnoître son esprit prophétique.

Il y avoit au noviciat de Lima un jeune homme d'une très-grande famille, qui fut tenté de rentrer dans le monde pour occuper une charge magnifique qu'on lui offroit. Le bienheureux le sut, et lui dit : Vous voulez quitter le bon Dieu pour être trésorier général, ce n'est pas bien ; mais ce que vous ne voulez pas faire par amour, vous le ferez par crainte. Le novice, persévérant néanmoins dans son désir de sortir du couvent, fut attaqué d'une maladie si violente, qu'il y resta malgré lui. Deux fois il se rétablit et essaya de rentrer dans le monde, mais chaque fois son mal le reprenoit aussitôt, en sorte qu'il lui fallut se soumettre enfin à la volonté de Dieu et persévérer dans sa vocation.

Encore qu'il n'eût pas étudié, le bienheureux avoit une connoissance profonde de la théologie, avec le don des langues. Il rencontra un jour deux étudiants qui discutoient assez bruyamment sur la prééminence de l'essence et de l'existence divine. Pourquoi tant de tapage, mes enfants? leur dit le bienheureux; consultez ce qu'a écrit là-dessus l'Ange de l'école : vous verrez que l'existence l'emporte sur l'essence, parce qu'elle comprend tout l'être. Et il leur cita le passage précis où saint Thomas traitoit cette question. Les étudiants, tout stupéfaits d'entendre parler ainsi un ignorant Tierciaire, coururent raconter le fait à leur professeur, qui répondit en souriant : Ne savez-vous pas que frère Martin a la science des saints?

Comme le bienheureux Julien de Saint-Augustin, qui n'étoit également qu'un pauvre frère-lai de l'ordre de Saint-François, le bienheureux étoit consulté des plus savants docteurs de Lima, et il résolvoit leurs doutes avec une intelligence admirable des saintes Ecritures. *Mirabilis Deus in sanctis suis :* Dieu aime à se faire admirer dans ses saints. Comme ils ont renoncé à tout, pour le chercher lui seul, il se plaît à leur tout donner. Un seul rayon de la lumière divine éclaire plus l'esprit que cinquante années de patientes études. Aussi les saints disoient-ils que le crucifix étoit le plus savant de tous les livres, parce qu'ils apprenoient en l'aimant, en le méditant, en le contemplant, ce que le plus grand génie n'eût jamais découvert.

Un jour le bienheureux est accosté dans les rues de Lima par un homme qui revenoit de la Chine, et qui lui adresse la parole en chinois. Le bienheureux lui répond en cette langue avec une pureté qu'on eût pu acquérir à peine en restant longtemps dans ce pays. Le voyageur s'entretint avec lui de cette nation, que le bienheureux paroissoit connoître aussi bien que lui. Il lui parla cependant d'un serviteur de Dieu qu'il avoit rencontré à Manille, et qui étoit ignoré du bienheureux. Mais quelques jours après, ayant repris leur conversation, le bienheureux lui parla à son tour de ce religieux avec des détails si exacts, qu'il falloit penser qu'il l'avoit visité depuis lors. Le voyageur s'appeloit Jean Criollo ; il étoit de

Lima même, et le fait que je viens de rapporter est consigné dans le procès de canonisation.

En voici un autre non moins merveilleux. Il arrive un jour au couvent un Espagnol qui avoit été longtemps esclave à Alger. La première personne qu'il rencontre est le bienheureux, et il s'écrie en le voyant : « Voilà mon père, voilà mon libérateur. » Alors il se jette dans ses bras, et imprime ses lèvres sur son front avec une respectueuse et reconnoissante tendresse.

— Soyez le bienvenu, lui répond le bon frère ; mais excusez-moi, j'ai une affaire d'importance ; nous nous reverrons plus tard. Et il s'échappe aussitôt.

Les religieux qui étoient là, surpris du départ si brusque de frère Martin, non moins que des exclamations de l'étranger, demandèrent à celui-ci où il avoit connu le frère, pour le traiter si familièrement.

— Mais je l'ai vu souvent à Alger, répondit cet homme, lorsque j'y étois esclave des Turcs. Il venoit nous voir fréquemment, moi et mes compagnons de chaîne, nous apportant du pain et de l'argent, nous consolant, nous guérissant quand nous étions malades, nous encourageant à supporter chrétiennement nos malheurs et à rester fermes dans la foi. Il me témoignoit une particulière affection, et c'est à lui que je dois ma délivrance.

Or le bienheureux étoit mulâtre, et il étoit difficile qu'un autre religieux de Saint-Dominique lui ressemblât aussi parfaitement. Le don de guérir les malades n'est pas d'ailleurs fort commun. Cet homme ne s'étoit donc pas trompé. Mais comment le bienheureux avoit-il pu aller si fréquemment à Alger, à la Chine, au Japon, où plusieurs chrétiens furent aussi consolés par lui dans leurs souffrances, voilà ce qui est le secret de Dieu et des saints. Le bon frère avoit fort désiré se consacrer aux missions : ses supérieurs s'y étoient toujours refusés ; Notre-Seigneur, sans doute, fut plus généreux que les hommes, et le transportoit miraculeusement dans ces pays où l'appeloit l'ardeur de sa charité. Il lui échappa un jour une parole qui prouve ses mystérieux voyages. Il soignoit un malade qui souffroit d'un érésipèle qu'il vouloit lui laver avec du sang

de poulet. Le malade s'y refusoit, disant qu'il n'avoit pas confiance en l'efficacité d'un pareil remède. Soyez certain, répondit le bienheureux, qu'il vous sera utile, car je l'ai vu pratiquer dans l'hôpital de Bayonne, en France. Or personne n'avoit jamais su qu'il eût quitté l'Amérique.

Comme saint François et tant d'autres saints, le bienheureux portoit une grande affection aux animaux, qui sont aussi les créatures du bon Dieu. Il rencontra un jour dans les rues un pauvre chien dont les entrailles sortoient par une large plaie qu'il avoit au ventre. Tu as voulu faire le brave, lui dit-il avec bonté, et voilà ce que tu y as gagné. Allons, viens avec moi, je te guérirai. Le chien le suivit au couvent, se traînant comme il pouvoit. Quand il l'eut soigné et guéri, le bon frère lui dit : Retourne maintenant chez ton maître et comporte-toi mieux à l'avenir. Il guérit aussi un oiseau de proie, qui venoit chaque matin lui témoigner sa reconnoissance en battant des ailes et voltigeant autour de lui.

Un jour, le frère sacristain se plaignit au bienheureux que les souris rongeoient tous les ornements de l'église ; il vouloit les détruire, mais le bienheureux l'en empêcha : Non, non, dit-il, ce sont les créatures de Dieu, et elles sont excusables, quand elles n'ont pas autre chose à manger. Alors il prit une grande corbeille qu'il mit au milieu de la sacristie, puis il les appela. A sa voix toutes les souris sortirent de leurs trous et vinrent se réunir dans la corbeille. Il les porta dans un coin du jardin, où il les nourrissoit, leur défendant de faire aucun dégât, et elles étoient dociles à ses ordres. Aujourd'hui encore, en Amérique et en Italie, on place son image dans les bâtiments que l'on veut protéger contre les ravages des animaux rongeurs, et l'on dit qu'ils le respectent encore comme pendant sa vie. Le pouvoir des amis de Dieu se manifeste dans les plus petites choses comme dans les plus grandes, lorsqu'il s'agit de faire du bien à ceux qui les invoquent avec foi.

Cette bonté du bienheureux se montroit en tout. Quand il passoit sur une route, il y plantoit des branches d'arbres fruitiers, qui s'enracinoient aussitôt et donnoient des pousses vigoureuses.

Digitized by Google

Si on lui en demandoit la raison, il disoit que c'étoit pour les pauvres. Ces arbres, en effet, produisirent des fruits magnifiques. La charité peut tout et s'étend à tout. Il planta un jour dix mille branches d'olivier dans un terrain inculte de la villa du couvent. Il avoit remarqué que l'on manquoit d'huile, et il vouloit y pourvoir. Ces plants grandirent avec une rapidité merveilleuse. Dès la même année ils devinrent des arbres, et donnèrent une abondante récolte. Or, on sait combien l'olivier croît lentement. On appelle encore cette plantation, le bois de frère Martin.

Je regrette d'être obligé d'abréger la vie de ce bon serviteur de Dieu, de ne pouvoir raconter tous ses travaux, ses combats, ses austérités. Il étoit couvert de cilices, et traitoit son corps avec une dureté qui effraye la nature humaine. Viens ici, chien de mulâtre, lui disoit-il, et expie tes péchés, puisque tu n'es bon à rien. Alors il se frappoit avec une discipline armée de pointes de fer, et quand il étoit tout en sang, il lavoit ses plaies avec du vinaigre. Souvent les démons l'accabloient de coups, pour se venger des victoires qu'il remportoit sur eux ; une fois ils essayèrent de le brûler dans sa cellule ; mais, comme saint Martin de Tours, son patron, il sortit sain et sauf du milieu des flammes, qui n'osèrent attenter à une si belle vie.

Le terme en approchoit cependant, car Notre-Seigneur le vouloit enfin récompenser de tous ses services. Il l'en avertit, et le bienheureux, contre sa coutume, prit une tunique et un manteau neufs, pour célébrer ses noces avec son époux. Cela sembla si extraordinaire qu'on lui en demanda la raison. C'est, dit-il, que l'on doit m'ensevelir avec cet habit. Il se portoit bien alors, mais peu après il fut attaqué d'une fièvre maligne. On perdit tout espoir de le conserver. Un jeune homme qui l'aimoit et à qui il avoit rendu de grands services, pleuroit à chaudes larmes au pied de son lit. Et pourquoi pleures-tu ainsi, mon enfant, lui dit le bienheureux ? — Comment voulez-vous que je ne pleure pas, répondit le jeune homme, lorsque je vais perdre mon bienfaiteur et mon père ? — Non, non, reprit le saint ; c'est la volonté de Dieu que je meure. Et qui sait ? je te serai peut-être plus utile là-bas qu'ici.

La prédiction ne tarda pas à s'accomplir ; huit jours après, l'enfant fut frappé à mort et abandonné des médecins ; mais le bienheureux veilloit sur lui. Il lui apparut et lui dit : Allons, bon courage, Antoine, lève-toi, tu es guéri. Il se leva aussitôt et se trouva guéri.

Cependant le bruit de la maladie du bon frère Martin s'étoit répandu dans Lima ; le vice-roi, l'archevêque, les plus grands personnages de la ville, vinrent le voir et se recommander à ses prières. Notre-Dame daigna le visiter aussi en la compagnie de saint Dominique et de saint Vincent-Ferrier. Un jour que le vice-roi se présentoit à la porte de sa cellule, le bienheureux fit signe qu'on ne le laissât pas entrer. Il tomba bientôt en extase, et étant revenu à lui reçut la visite qui l'attendoit. Le vice-roi ne se fâcha pas de ce retard, mais le prieur voulut en savoir la cause, et le gronda un peu. Ah ! mon père, répondit le bienheureux, les grands de la terre sont bien peu à côté de ceux du ciel. Le prieur le contraignit alors, en vertu de l'obéissance, à lui avouer qu'il avoit vu en ce moment la très-sainte Vierge, saint Joseph, saint Dominique, saint Vincent-Ferrier et la glorieuse martyre sainte Catherine, qui le venoient consoler avec ses autres patrons.

Enfin le 3 novembre de l'an 1639, vers les neuf heures du soir, au moment où les frères réunis autour de son lit de mort récitoient le symbole et prononçoient ces paroles : *Et Homo factus est*, cette âme angélique passa de ce monde dans les bras de Notre-Seigneur, à l'âge d'environ soixante ans.

Quelques heures après, l'évêque de Gumanga, son ami, étant venu visiter le saint corps, fut étonné et presque scandalisé de lui trouver la rigidité et le froid de la mort. Eh ! quoi, mon bon frère Martin, lui dit-il, nous espérions voir en toi les merveilles de la personne divine ; ne peux-tu obtenir de Dieu la flexibilité et la chaleur qu'il donne d'ordinaire aux restes de ses amis ? A l'instant le corps devint flexible et mou ; le visage reprit la fraîcheur et les apparences de la vie. Ce ne fut pas le seul miracle qu'obtint la foi de ce bon évêque. Etant depuis tombé si dangereusement malade qu'on le croyoit sur le point d'expirer, il invoqua le secours du bienheureux, qui lui apparut et lui rendit la santé.

Une foule immense assista à ses obsèques, pendant lesquelles plusieurs miracles s'accomplirent. Le corps fut porté par le vice-roi, l'archevêque de Mexico, alors à Lima, et deux autres grands personnages. Vingt-cinq ans après, le tombeau ayant été ouvert, un parfum céleste s'en échappa; le corps fut trouvé parfaitement intact, et un sang vermeil s'échappa de plusiurs piqûres que lui firent les médecins.

Pendant sa vie, le bienheureux avoit fait beaucoup de miracles, guérissant les malades et ayant même ressuscité un religieux de son couvent lorsqu'on l'alloit ensevelir; mais après sa mort les témoignages de sa puissance auprès de Dieu devinrent innombrables. Il fut béatifié en 1836 par Grégoire XVI.

Saint Zacharie, prêtre et prophète, père de saint Jean-Baptiste. On honore aussi dans ce jour sainte Elisabeth, mère du même saint précurseur.

A Terracine en Campanie, fête des saints martyrs Félix, prêtre, et Eusèbe, moine. Saint Eusèbe, qui avoit enseveli le corps de saint Julien et de saint Césaire, et qui convertissoit plusieurs infidèles que le saint prêtre Félix baptisoit, fut arrêté avec lui. On les conduisit devant le juge, qui, n'ayant pu les convaincre, les fit mettre en prison. Comme ils persistèrent à ne point sacrifier, dès la même nuit ils furent décapités.

A Emèse en Phénicie, les saints Domnin, Théotime, Philotée, Silvain et leurs compagnons, qui souffrirent sous l'empereur Maximin.

A Milan, saint Magne, évêque et confesseur.

A Bresce, saint Dominateur, évêque.

A Trèves, saint Fibice, qui, d'abbé, fut fait évêque de cette ville.

A Orléans, saint Lié, prêtre et confesseur.

SIXIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Léonard, confesseur.

Saint Winoc, abbé; saint Félix, martyr; dix martyrs à Antioche; saint Sever, évêque et martyr; saint Attique; saint Félix, moine.

LA VIE DE SAINT LÉONARD,

CONFESSEUR.

AN 558

Pélagius, pape. — Justinien, empereur. — Childebert, roi.

Saint Léonard étoit François, issu de très-nobles parents, et fort aimé du roi Clovis, qui fut le premier roi chrétien en France. On croit qu'il le tint sur les fonts de baptême, et fut son parrain; mais bien que saint Léonard eût pu s'avancer auprès du roi, étant doué de fort belles qualités, il ne voulut jamais suivre la cour, afin de se donner entièrement à Dieu, et d'être le disciple de saint Remi, homme très-saint, qui avoit converti et baptisé le roi Clovis.

La bonne instruction que reçut Léonard à cette divine école le rendit éminent en vertu, et il commença à entrer en réputation par sa sainteté. Le roi le pria de venir en sa cour, où il lui offrit l'une des premières charges, qu'il refusa, parce qu'il aimoit le repos, et désiroit servir Dieu et le prochain, ainsi qu'il fit, prêchant l'Evangile, et annonçant la parole divine à Orléans, et en d'autres

lieux du Poitou. Car il se trouvoit encore alors plusieurs païens dans la France, qui étoient ensevelis dans les ténèbres de la mort. Notre-Seigneur, pour l'autoriser, faisoit plusieurs miracles par lui, chassant les diables des corps, guérissant les sourds, les muets, les boiteux, les aveugles, et d'autres impotents.

Passant un jour au travers d'une forêt, où le roi, et la reine, qui étoit enceinte, étoient à la chasse; la reine se trouva en travail d'enfant, et eut de si fortes tranchées, qu'elle ne pouvoit accoucher, et étoit en grand danger de sa vie. Léonard y vint à temps, et par ses prières délivra la reine, laquelle accoucha d'un fils. Le roi lui offrit des vases d'or et d'argent, avec des trésors qu'il refusa, priant Sa Majesté de les faire distribuer aux pauvres, et d'acheter le ciel par des aumônes.

Depuis, le roi lui offrit encore la montagne où est maintenant la petite ville de Meung; le saint en accepta seulement une partie, où il bâtit une chapelle de Notre-Dame, et un autel dédié à Dieu et à saint Remi. Il vécut là avec une merveilleuse abstinence et austérité, priant incessamment, et travaillant jour et nuit, accompagné de deux religieux. Comme ils alloient puiser de l'eau bien loin, saint Léonard fit oraison, et Notre-Seigneur lui donna une si vive fontaine, qu'elle sert encore aujourd'hui aux habitants du lieu.

Notre-Seigneur faisoit tant de miracles par l'intercession de saint Léonard, que sa renommée vola incontinent par toute la France, l'Angleterre et l'Allemagne. Ce saint prenoit plus de soin (et Dieu le glorifioit davantage) à retirer les captifs de prison, et à les mener chez soi, quoiqu'ils fussent chargés de fers aux pieds et aux mains, de sorte qu'il en venoit plusieurs de toutes parts, qui, échappés des prisons, apportoient leurs menottes, leurs chaînes et leurs fers qu'ils lui représentoient, se prosternant à ses pieds, et le suppliant de se servir d'eux comme de ses propres esclaves. Mais le saint étoit si humble, qu'il se servoit lui-même, et leur apprenoit à servir Dieu, leur faisant part du champ que le roi lui avoit donné, afin qu'ils le cultivassent, et vécussent de leur travail. Beaucoup de ses parents, et d'autres de toutes sortes de conditions, hommes et femmes, attirés par ses miracles et par le renom de sa

sainteté, venoient apprendre de lui le chemin de la vertu, et se soumettre à son instruction.

Après avoir saintement vécu, il décéda le sixième jour de novembre l'an 556, selon Trithème. Son corps fut honorablement enterré en la même église qu'il avoit consacrée à Notre-Seigneur; depuis, par une certaine révélation, il fut transporté en une autre église, qui fut bâtie plus magnifiquement.

Notre-Seigneur l'honora après son trépas de plusieurs miracles, ainsi qu'il avoit fait durant sa vie, spécialement de délivrer des prisonniers. Il faisoit tant de merveilles, qu'il seroit impossible de raconter les chaînes, les fers et les autres instruments de peines qui étoient suspendus à l'entour de son tombeau, en souvenance du bienfait qu'avoient reçu ceux qui par son intercession étoient sortis des prisons.

Il y avoit à Limoges un homme innocent, fort affectionné à saint Léonard; on l'avoit mis en un cachot si étroit, qu'il ne pouvoit presque respirer; alors il se recommanda au saint, qui lui apparut, et lui dit : *Tu n'en mourras pas, mais tu vivras, et raconteras les œuvres de Dieu; lève-toi, et porte cette chaîne en mon église, pour l'attacher auprès de ma sépulture, et que personne n'en soit tourmenté.*

Un autre homme, dévot au saint, étoit dans une basse fosse, enchaîné pieds et mains, avec des gardes à la porte, que le tyran qui le tenoit captif y avoit mises, craignant que saint Léonard ne le retirât de ses mains, comme il fit, l'ôtant de cet horrible cachot où il étoit détenu, et le menant par la main, sans que personne l'en pût empêcher.

Il y a plusieurs semblables et autres miracles dans sa vie, qui se trouvent au sixième tome de Surius. Les Martyrologes romain, de Bède et d'Adon font mention de saint Léonard le sixième jour de novembre.

A Berg, décès de saint Winoc, abbé, qui, tout éclatant de vertus et de miracles, ne laissa pas de servir longtemps les religieux

dont il étoit le supérieur. — Il étoit Anglois et fils de Juthaël, roi de la Bretagne; il avoit pour frères Judicaël et saint Josse. Après avoir reçu une instruction solide et religieuse, il quitta son pays, ses parents, ses richesses et ses honneurs; et alla trouver saint Bertin, abbé de Sithieu, qui vivoit alors en grande réputation de sainteté; celui-ci l'accueillit très-bien lui et ses trois compagnons, Quadanot, Ingenot et Madoc, qui étoient des jeunes gens très-vertueux. Ils demeurèrent quelque temps sous les ordres de ce saint abbé, qui bientôt les envoya en Flandre prêcher l'Évangile de Jésus-Christ, et leur assigna pour lieu de retraite un endroit que l'on nomme aujourd'hui le mont Saint-Winoc. Depuis, un riche personnage du pays donna à saint Winoc une terre nommée Wormouth, pour y construire un monastère qui ne tarda pas à être rempli d'un grand nombre de religieux, dont il fut élu abbé. Ce fut alors que ses vertus et surtout son obéissance parurent dans leur éclat; il prenoit plaisir à remplir les fonctions de ceux qui devoient le servir et lui obéir; il travailloit lui-même au moulin du monastère, pour les religieux et pour les pauvres, et pendant qu'il prioit Dieu, on voyoit la meule tourner d'elle-même. Il mourut enfin, rempli de vertus et de mérites, le sixième jour de novembre de l'an 717 de Notre-Seigneur, et fut inhumé à Wormouth lieu de son décès. Mais depuis, en l'an 900, il fut transporté à Saint-Omer, dans le monastère de Saint-Bertin, d'où Baudoin-le-Chauve, comte de Flandre, le fit transférer à Berg, en 963, dans une église qu'il avoit fait bâtir sous son nom et celui de saint Martin. Cependant un autre Baudoin, dit le Barbu, comte de Flandre, le fit encore transporter dans un couvent de son nom qu'il avoit fait construire à Berg, et en donna l'administration aux religieux de l'abbaye de Saint-Bertin.

A Tunis, en Afrique, fête de saint Félix, martyr, qui ayant confessé Jésus-Christ, et son supplice ayant été différé, comme le rapporte saint Augustin dans l'explication d'un psaume qu'il fit au peuple le jour de sa fête, fut trouvé mort le lendemain dans sa prison.

A Antioche en Syrie, dix martyrs qu'on dit avoir souffert sous les Sarrasins.

A Barcelone, saint Sever, évêque et martyr, qui, ayant eu la tête percée d'un clou pour la défense de la foi catholique, reçut la couronne du martyre.

En Phrygie, saint Attique.

A Fondi, dans la campagne de Rome, saint Félix, moine.

SEPTIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Florent, évêque.

Saint Herculan, évêque et martyr; saint Prosdocime, évêque de Padoue; saint Amaranthe, martyr; saint Hiéron et ses compagnons, martyrs; saint Aucte et ses compagnons, martyrs; saint Mélasippe et ses compagnons, martyrs; saint Engelbert, évêque et martyr; saint Achillas, évêque d'Alexandrie; saint Willibrord, évêque d'Utrecht; saint Ruf, évêque de Metz.

LA VIE DE SAINT FLORENT,

ÉVÊQUE ET CONFESSEUR.

AN 675.

Adéodatus, pape. — Constantin IV, empereur. — Thierry, roi.

Saint Florent étoit Irlandois et d'extraction noble, ainsi que le rapporte Surius. Il quitta son pays, ses richesses et ses honneurs pour aller chercher la solitude. Dagobert régnoit en France lorsqu'il passa en Allemagne, accompagné de saint Arbogast, Théodat et Hildulphe; ils s'arrêtèrent en Alsace, où peu de temps après saint Arbogast eut l'administration de l'Eglise de Strasbourg. Cependant saint Florent se retira en la forêt de Hasel, près d'une rivière. Se voyant là seul, libre du tracas du monde, il s'adonna entièrement au service de Dieu, à cultiver la terre afin d'avoir de quoi vivre, et se bâtit une petite loge qui lui servoit de retraite.

Or, il y avoit en cette forêt-là quantité de bêtes sauvages qui venoient la nuit autour de sa petite retraite, lui gâtoient et renversoient son travail, de sorte qu'il en recevoit de grands domma-

ges. Il eût bien désiré pouvoir les empêcher, mais il n'avoit ni filets, ni autres instruments pour les prendre, ni pour les épouvanter ou chasser. Il s'avisa d'implorer l'assistance de Dieu, et se confiant en sa miséricorde, leur commanda de venir toutes autour de sa loge et de ne le plus incommoder. Dieu, voulant donner quelque contentement à ce sien serviteur, permit que tous ces animaux se présentèrent devant lui, et il les apprivoisa, de sorte que ce lieu-là fut depuis leur repaire ordinaire, sans lui faire aucun dommage.

Il arriva que le roi Dagobert II, étant en son palais à Kircheim, envoya ses gens à la chasse dans cette forêt-là, qui étoit proche. Ceux-ci, avec une grande meute de chiens, coururent presque partout sans faire rencontre d'aucun gibier. Ce qui les étonna merveilleusement, mais bien davantage qand ils abordèrent la cellule de saint Florent, et qu'ils y trouvèrent un si grand nombre de bêtes de toute espèce, dont les unes paissoient, les autres étoient couchées, les autres se promenoient, et toutes avec une telle privauté, qu'elles ne s'émurent en aucune façon, encore qu'elles se vissent environnées d'hommes et de chiens qui aboyoient après elles. Alors, s'indignant contre le saint qu'ils trouvèrent en son travail manuel au milieu de ces bêtes, ils lui ôtèrent sa robe qu'ils pensoient emporter. Ils ne connoissoient pas quels étoient les mérites d'un si saint personnage qui, au lieu de crier ou de se fâcher contre eux, courut après leur porter sa hache.

Mais ils n'allèrent pas loin sans reconnoître leur faute, car, étant arrivés à un certain marais par où il leur falloit passer, leurs chevaux s'arrêtèrent tout court, en sorte qu'il ne fut pas en leur pouvoir de les faire passer outre. Dieu permit qu'ils reculèrent plutôt que d'avancer. Enfin, pensant en eux-mêmes d'où pouvoit provenir cet accident, ils s'avisèrent que peut-être c'étoit une punition de Dieu pour avoir ôté le vêtement de ce bon homme qu'ils venoient de quitter; ils rebroussèrent donc chemin, et vinrent à la rencontre de saint Florent qui couroit après eux; ils lui rendirent sa robe, et depuis poursuivirent leur chemin sans aucun empêchement.

Cette rencontre méritoit bien que le roi en fût averti. Chacun

courut à l'envi l'un de l'autre, à qui en seroit le premier porteur. Aussitôt le roi envoya un cheval à saint Florent et le pria de monter dessus pour le venir voir. Le saint, obéissant au commandement du roi, s'achemina pour l'aller trouver, sans toutefois se servir de ce cheval, se contentant de son âne, qu'il avoit coutume de mener. Mais voici bien d'autres merveilles. Il n'eut pas sitôt mis le pied sur la porte du palais royal, que la fille du roi, sourde et muette dès sa naissance, recouvra l'ouïe et la parole, remuant miraculeusement la langue pour saluer saint Florent, et l'appelant par son nom, qui avoit été jusqu'alors inconnu à la cour.

Ce n'est pas tout ; il n'avoit aucun serviteur avec lui, et comme il fut près d'entrer dans la chambre du roi, ne sachant à qui donner son manteau pour le garder, il le jeta sur un rayon du soleil qui passoit par une vitre, et miraculeusement ce manteau se tint suspendu en l'air sur ce rayon, comme sur une perche, tant qu'il demeura à parler au roi et jusqu'à son retour. Le roi en demeura si ravi, que, reconnoissant par là la sainteté du saint, il lui donna une grande partie de cette forêt pour y bâtir un monastère, et y ajouta plusieurs villages pour son entretien. Il se nommoit le monastère de Haselach, et jouissoit de beaucoup de revenus et priviléges.

Environ ce temps-là, saint Arbogast étant décédé, l'administration de l'Eglise de Strasbourg tomba entre les mains de saint Florent, son compagnon, qui lui succéda et fut ordonné évêque, conformément à la volonté du roi. Saint Florent enseigna et gouverna si sagement le peuple qu'il avoit en sa charge, tant par ses saintes exhortations, que par sa vie vertueuse et admirable, qu'il servoit d'exemple à tout le monde, sans toutefois laisser d'avoir soin du gouvernement de son monastère, qu'il remplit de vertueux et saints personnages. Enfin, chargé d'ans et de mérites, Dieu l'appela de ce monde pour lui donner la récompense de ses vertus en l'autre, le septième jour de novembre, l'an de Jésus-Christ 675.

Son corps fut honorablement inhumé en l'Eglise cathédrale de Strasbourg, où il demeura jusqu'à ce que Rathon, un de ses successeurs, par une inspiration divine, le fit transporter en la forêt de

Hasclach, au lieu que le saint avoit choisi pour sa première retraite. Notre-Seigneur l'y a depuis honoré de plusieurs miracles.

Il est vrai que saint Florent étoit un personnage doué de grandes perfections et vertus, qui dès son jeune âge surmonta les délices trompeuses de la chair, ce qui est une perfection aussi rare qu'excellente à la jeunesse. Il abandonna ses parents et son pays pour l'amour de Notre-Seigneur, et, embrassant la pauvreté volontaire, se retira en des pays étrangers, où il rendit l'Eglise de Dieu plus recommandable, tant par sa doctrine que par sa sainteté.

Sa vie a été décrite par Surius, duquel nous l'avons recueillie. Le Martyrologe romain fait mention de lui; et le cardinal Baronius, en ses Annotations, dit qu'il fut le quatrième évêque de Strasbourg, qu'il commença son siége l'an de Notre-Seigneur 663, et qu'il le tint douze ans. Molan parle aussi de lui en termes fort honorables.

A Pérouse, saint Herculan, évêque et martyr. Il fut d'abord religieux de l'ordre de Saint-Benoît, son contemporain. Totila, roi des Goths, étant venu mettre le siége devant Pérouse, ordonna au général de son armée de passer par le fil de l'épée tout ce qui feroit résistance, de couper sur le corps de l'évêque un morceau de chair depuis la tête jusqu'aux talons, et ensuite de le décapiter. Au bout de sept mois, la ville fut prise par trahison, et l'ordre de Totila reçut son exécution; le général se contenta de faire trancher la tête au saint évêque sur les remparts, puis une incision fut faite sur toute la longueur du corps, et en cet état il fut jeté hors de la ville. Après avoir rapproché sa tête du cou, on l'enterra avec un petit enfant. Quarante jours après, Totila ayant permis aux habitants de Pérouse qui avoient échappé par la fuite à sa cruauté, de rentrer dans la ville avec promesse de liberté, ceux-ci recherchèrent le corps de leur saint évêque et le trouvèrent aussi bien conservé que si ce fût le premier jour qu'il eût été enterré, tandis

que le corps de l'enfant qui étoit avec lui étoit tout corrompu et rempli de vers. Mais ce qu'il y avoit de plus admirable, la tête s'étoit jointe au tronc, de sorte qu'il ne s'y voyoit aucune incision, pas plus que sur le dos; alors ils l'inhumèrent dans la ville avec de grands honneurs. Son martyre eut lieu le septième jour de novembre de l'an 946, selon le cardinal Baronius.

A Padoue, décès de saint Prosdocime, premier évêque de cette ville, qui, ayant été ordonné par l'apôtre saint Pierre, fut envoyé par lui pour prêcher la parole de Dieu dans ce pays, où, après avoir brillé par de grandes vertus et par des prodiges, il eut une fin heureuse et tranquille.

Le même jour, saint Amaranthe, martyr, qui acheva heureusement ses combats pour la foi à Albi, où son corps est inhumé, tandis que son âme jouit de la gloire éternelle.

A Mélitine en Arménie, martyre des saints Hiéron, Nicandre, Hésyque, et de trente autres, qui furent couronnés sous le président Lysias, durant la persécution de Dioclétien.

A Amphipolis, aujourd'hui Emboli, en Macédoine, les saints martyrs Aucte, Taurion et Thessalonice.

A Ancyre, martyre des saints Mélasippe, Antoine et Carine, sous Julien l'Apostat.

A Cologne, saint Engelbert, évêque, qui souffrit courageusement le martyre pour la défense de la liberté ecclésiastique, et en particulier pour le maintien de l'obéissance due à l'Eglise romaine.

A Alexandrie, saint Achillas, évêque, homme recommandable par son érudition, sa foi, la sainteté de sa vie, et par la pureté de ses mœurs.

En Frise, décès de sait Willibrord, évêque d'Utrecht, qui, ayant été sacré par le pape Sergius, prêcha l'Evangile en Frise et en Danemarck.

A Metz, saint Ruf, évêque et confesseur.

Digitized by Google

HUITIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Les quatre Couronnés, frères et martyrs.— Les cinq martyrs Claude, Nicostrate, Symphorien, Castorius et Simplice.

Saint Godefroi, évêque d'Amiens; saint Deusdedit, pape; saint Villehad, évêque de Brême; saint Maur, évêque de Verdun; saint Clair, prêtre.

LA VIE DES QUATRE COURONNÉS,

FRÈRES ET MARTYRS.

AN 300.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

Du temps de l'empereur Dioclétien, il y avoit à Rome quatre frères nommés Sévère, Sévérien, Carpophore et Victorin, chrétiens fervents et désireux d'exposer leur vie pour Jésus-Christ. L'empereur les fit prendre et mener devant l'idole d'Esculape, pour l'adorer ou être tués à coups de fouet. Ils ne firent non plus de cas de ce diable que du commandement de l'empereur. On les dépouilla et attacha tous quatre, et ils furent tant fouettés avec des cordes plombées, qu'ils rendirent leurs âmes à Dieu en ce tourment. Le tyran fit jeter leurs corps sur la place, pour les faire manger aux chiens, mais ils n'y touchèrent point pendant cinq jours qu'ils demeurèrent sans sépulture, montrant que les hommes étoient plus cruels que les bêtes.

Les chrétiens les emportèrent secrètement, et les ensevelirent en une sablonnière, sur la voie Lavicane, à une lieue de Rome et,

comme dit Adon en son Martyrologe, le pape Melchiades commanda que l'on célébrât leur fête le jour de leur martyre, qui fut le 8 novembre. Comme alors on ne savoit pas leurs noms, on la fêta sous le nom des quatre Couronnés, mais plus tard ils furent révélés à un saint homme.

Les quatre Martyrologes font mention d'eux. Le pape Honorius leur fit bâtir une église, qui est un ancien titre des Cardinaux, dont parle saint Grégoire. Leurs corps furent trouvés à Rome du temps de Léon IV.

LES VIES

DES SAINTS CLAUDE, NICOSTRATE, SYMPHORIEN, CASTORIUS ET SIMPLICE,

MARTYRS.

AN 303.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

L'Eglise célèbre le même jour la fête de cinq glorieux martyrs qui étoient d'excellents sculpteurs et chretiens, excepté Simplice, qui étoit païen.

Celui-ci, voyant que les ouvrages de marbre et d'autres riches matières que ses quatre compagnons faisoient, se trouvoient accomplis; qu'en y travaillant, tout leur succédoit comme ils l'eussent pu désirer, tandis qu'au contraire il gâtoit beaucoup d'outils de son art, il demanda à Symphorien (qui étoit le premier de tous) d'où venoit cela. Il lui répondit que toujours en prenant quelque instrument pour travailler ils invoquoient le nom de Jésus-Christ leur Dieu; il l'instruisit si bien, que par la grâce de Notre-Seigneur il fut converti, baptisé par un saint évêque nommé Cyrille,

et mourut constamment avec ses quatre compagnons pour la foi chrétienne.

Car l'empereur leur ayant commandé de faire un ouvrage de certaine idole entre plusieurs animaux, ils représentèrent bien au vif les animaux, mais ils ne voulurent jamais ébaucher l'idole, de peur de donner sujet à quelques-uns de l'adorer, et de tenir pour un Dieu l'ouvrage de leurs mains. Dioclétien s'en irrita fort, et commanda à Lampade, tribun, d'essayer par de belles paroles de leur faire adorer les dieux, et renoncer au christianisme. Mais les ayant trouvés constants en la confession de Jésus-Christ, il les fit comparoître devant lui et ordonna d'apporter tous les instruments dont on tourmentoit les martyrs, pour les épouvanter de leur seule vue : toutefois ces braves champions de Notre-Seigneur ne se rendirent pas pour si peu.

Le tribun les fit fouetter alors avec des scorpions, mais, par un juste jugement de Dieu, cet inique juge fut soudain possédé et étouffé du diable. L'empereur, sachant cela, pensa en crever de dépit, et fit faire des cercueils de plomb, où il fit enfermer les cinq martyrs; puis il les fit jeter au fond de la rivière. Par ce martyre ils achevèrent glorieusement le cours de leur vie, et gagnèrent la couronne d'immortalité. Quarante-deux jours après, un chrétien nommé Nicomède chercha les saintes reliques de ces cinq martyrs, et les enterra honorablement en sa maison.

Leur martyre arriva le huitième jour de novembre, deux ans avant celui des quatre Couronnés. Leurs corps saints sont en l'église des Quatre-Couronnés à Rome, et il est fait mention d'eux aux quatre Martyrologes.

L'octave de la Fête de tous les Saints.

A Soissons, saint Godefroi, évêque d'Amiens, homme d'une grande sainteté. Il étoit de noble extraction, fils de Frodo, gentil-

homme du Soissonnois, seigneur de Molincourt, et d'une dame nommée Elisabeth, tous deux personnages très-vertueux. Il fut dès l'âge de cinq ans religieux à Saint-Quentin-de-Péronne, où il eut la charge d'infirmier, et plus tard celle de sommelier du monastère. Peu de temps après, il fut élevé à l'état sacerdotal et fut élu abbé du convent de Notre-Dame-de-Nogent, dans lequel ses prédécesseurs avoient fait beaucoup de bien; là, plusieurs religieux se rangèrent sous sa discipline; entre autres deux abbés qui préféroient l'obéissance au commandement. C'étoient Lambert, abbé de Florigni, et Walrade, abbé de Saint-Nicolas-de-Robomont. Enfin il fut nommé évêque d'Amiens à la place de Guérin, et bien qu'il refusât de se soumettre à cette élection, elle fut néanmoins confirmée par un concile de Troyes, l'an 1104, présidé par le cardinal Richard, légat du pape, auquel assistoient plusieurs prélats. Il fut sacré à Reims par l'archevêque Manassez. Lambert, évêque d'Arras, et Jean de Thérouanne l'accompagnèrent à sa première entrée dans Amiens, qu'il fit pieds nus et sans pompe, et prêchant son peuple. Depuis il se comporta si humblement, qu'il conserva toujours son habit de religieux. Il étoit bon, charitable, juste et pieux; ce qui lui fit obtenir du pape Pascal II, dans un voyage qu'il fit exprès à Rome, l'an 1109, que l'abbaye de Saint-Valeri, dont les religieux l'avoient autrefois maltraité, dépendît entièrement de l'évêque d'Amiens. Il assista au concile de Vienne, l'an 1112, et le présida à la place de Guy, évêque de cette ville, qui étoit alors malade, et qui depuis fut pape sous le nom de Calixte II; il s'acquitta si bien de cette charge, qu'il fut admiré de tous, car il étoit savant et éloquent. Il voulut à son retour se faire religieux de la Grande-Chartreuse de Grenoble, mais il en fut rappelé par le concile de Beauvais, présidé par Conon, évêque et légat du pape, pour servir son Eglise. Sous son épiscopat, la ville d'Amiens fut entièrement brûlée, ainsi qu'il l'avoit prédit au peuple. Sous lui encore fut érigée l'abbaye de Saint-Fuscien, près d'Amiens, où il nomma Odolric pour abbé. Ses rares vertus lui causèrent de grandes afflictions par les siens, si bien que, forcé de sortir d'Amiens pour se mettre en sûreté, il se dirigea vers Reims, mais il mourut en route à l'abbaye de Saint-

Crespin, près de Soissons, le huitième jour de novembre de l'an 1118, et y fut inhumé avec honneur.

A Rome, saint Deusdedit, pape, dont le mérite fut si grand, qu'en baisant un lépreux il le guérit.

A Brême, saint Villehad, premier évêque de cette ville, qui, avec saint Boniface, dont il avoit été disciple, contribua à étendre l'Evangile dans la Frise et dans la Saxe.

A Verdun, saint Maur, évêque et confesseur.

A Tours, saint Clair, prêtre, dont saint Paulin composa l'épitaphe.

NEUVIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Dédicace de la Basilique du Saint-Sauveur, ou de Saint-Jean-de-Latran, à Rome. — Saint Théodore, martyr.

Saint Ursin, évêque de Bourges ; saint Valentin et ses compagnons, martyrs ; saint Oreste, martyr ; saint Alexandre, martyr ; saint Arpin, évêque de Naples ; sainte Eustolie et sainte Sopatre, vierges.

LA FÊTE DE LA DÉDICACE DE L'ÉGLISE DU SAINT-SAUVEUR, A ROME.

AN 325.

Saint Sylvestre, pape. — Constantin, empereur.

Comme il n'y a point de nation si fière et si barbare, si stupide et si grossière, qui n'ait quelque connoissance de Dieu, et quelque sorte de religion pour l'honorer et le servir, de même il ne s'en trouvera pas une qui n'ait des églises et des temples pour adorer celui qu'elle estime Dieu, lui présentant des sacrifices et des offrandes. Cela est si véritable, que le philosophe Plutarque, quoiqu'il fût païen et privé de la vraie lumière, dit : *Si vous voyagez en diverses contrées, vous verrez bien des villes sans murailles, sans docteurs, sans rois, sans munitions, sans richesses, sans l'usage de la monnoye, sans écoles et sans théâtres ; mais personne n'a encore vu de villes sans temples.*

Que si les nations sans lumière ni connoissance du vrai Dieu, poussées du seul instinct naturel, édifièrent des temples pour ado-

rer leurs dieux de bois, de pierre, et façonnés de leurs mains, avec combien plus de raison le peuple chrétien et élu de Dieu doit-il avoir des églises pour adorer ce Seigneur, qui est seul Dieu, et monarque de tout ce qui est créé ? Et si en chaque ville bien policée il y a des lieux publics destinés à la justice, au commerce, dans les grands palais plusieurs offices selon les divers services, pourquoi en l'Église, qui dans une admirable disposition est gouvernée par ce souverain architecte, n'y auroit-il pas des lieux propres et destinés pour parler, traiter et converser avec lui, recevoir les saints sacrements, qui sont les vives fontaines de sa miséricorde et de sa bonté ?

Si David désira avec tant d'affection de faire bâtir un temple à Dieu, et d'y mettre l'arche du Testament, laissant au roi Salomon, son fils, tant d'or, d'argent et d'autres métaux pour le faire édifier, comme il fit avec une grande magnificence et somptuosité, le dédiant si solennellement avec un grand nombre de peuples, une multitude de sacrifices et de concerts de musique, une pompe admirable et une singulière majesté (quoique ce temple ne fût qu'une figure des temples que possèdent les chrétiens), n'est-il pas bien raisonnable qu'en l'Église catholique il y ait des églises consacrées à Dieu en grand nombre, qu'on les dédie avec beaucoup de cérémonies et de dévotion pour nous exciter à la révérence due à sa divine majesté ?

La sainte Église, dès le temps des apôtres, a toujours eu des temples, qu'elle a nommés de divers noms, conformément aux fins pour lesquelles ils étoient institués. Elle les appelle temples, parce que l'on y offre à Dieu le sacrifice de la très-sainte messe, et que l'on y représente au Père Éternel ce sacrifice sanglant que son fils lui offrit sur la croix. Elle les nomme oratoires ou maisons d'oraison, parce que les fidèles y viennent prier et ouvrir leurs cœurs au Seigneur, lui exposer leurs désirs, leurs nécessités et leurs misères pour le supplier d'y remédier comme Père de toutes les créatures. Elle les nomme basiliques, parce que les temples ne servent pas moins que les palais à conserver honorablement les reliques des martyrs et des autres saints, auxquels nous puissions avoir recours

en nos travaux, les prendre pour nos avocats et nos intercesseurs, et nous ranger à l'abri de leur protection. Elle les appelle églises, conciles et couvents, à cause que le peuple s'y assemble pour ouïr la parole de Dieu. C'est pourquoi David a dit *que Dieu étoit glorifié au concile des saints.*

Outre ces noms divers, saint Cyprien appelle le temple, maison de Dieu, comme aussi le concile de Laodicée, parce que Dieu y réside comme en sa maison, et y est non-seulement par essence, présence et puissance ainsi qu'aux autres lieux, mais aussi par une manière spéciale et divine, et comme un roi souverain qui est assis en son trône, donnant audience et dépêchant les affaires de tous ceux qui le viennent trouver. Il y est encore par une autre manière plus admirable, qui est par sa réelle et vraie présence au saint sacrement de l'autel, pour la compagnie et la consolation de tous les fidèles, afin que nous le recevions là et que nous nous sustentions de ce pain céleste, prenant vie de l'auteur de la vie et des forces spirituelles par les autres sacrements qui nous sont administrés en cette maison du Seigneur.

Mais comme en la primitive Église, à cause de la persécution des tyrans, les chrétiens n'osoient paroître en public ni faire profession de leur religion, il étoit nécessaire de célébrer le saint sacrifice de la messe en des maisons particulières ou dans les cimetières des martyrs, et en des grottes sous terre. Quoiqu'ils eussent des églises, elles étoient rares ; et les empereurs ennemis de Jésus-Christ et de sa sainte religion par leurs édits, et le peuple païen par sa furie, les brûloient et les détruisoient, jusqu'à ce qu'il plût à Notre-Seigneur de donner la paix à son Église, convertissant miraculeusement l'empereur Constantin, qui reçut la foi de Jésus-Christ et fut baptisé par saint Sylvestre, après avoir été miraculeusement guéri de la lèpre, dont il avoit le corps tout couvert, et si changé en son cœur, qu'en reconnoissance de cette grande faveur que Dieu lui avoit faite, il ne permit pas seulement qu'on lui bâtît des temples et des églises, où il fût glorifié par toute l'étendue de son empire, mais que lui-même, en son palais impérial de Latran, il fit édifier une église magnifique à notre Sauveur. Ce temple a,

jusqu'à présent, retenu le nom de Saint-Jean-de-Latran, à cause d'une chapelle qu'il fit aussi bâtir sous le nom de saint Jean-Baptiste, à la même place où il fut baptisé.

Constantin fit donc construire ce temple, qu'il enrichit de grands dons, et de plusieurs vases d'or et d'argent, autant que son impériale magnificence se put étendre. Il apparut sur la muraille de ce temple une image qui ressembloit fort au vif à Notre-Seigneur. Le pape saint Sylvestre consacra cette église, qui fut la première que les chrétiens dédièrent : il y fit apporter l'autel où l'apôtre saint Pierre disoit la Messe, qui étoit de bois, en forme de coffre creux par le dedans ; et commanda qu'il n'y eût plus que les papes qui célébrassent la messe dessus, et que tous les autres la dissent sur des autels de pierre consacrée. Enfin en mémoire de ce grand bienfait que nous avons reçu de Notre-Seigneur, il ordonna que l'on célébrât tous les ans la dédicace de ce temple, qui est celle que nous célébrons aujourd'hui, neuvième jour de novembre.

Il étoit fort à propos que cela se fît en toute l'Église universelle, parce que le temple de Saint-Jean-de-Latran est comme le chef de toutes les églises, dont Pierre Damien dit ces mots : *L'église de Saint-Jean-de-Latran, de même qu'elle porte le nom du Sauveur, qui est le chef de tous les élus, de même elle est le chef, la mère, la couronne de toutes les Eglises du monde, c'est le sommet de toute la religion chrétienne : et s'il faut le dire ainsi, elle est l'Eglise des églises, et le Saint des saints.*

Que si Moïse à la dédicace de son tabernacle fit une grande fête, où les princes des tribus du peuple d'Israël offrirent tant de dons précieux ; si chaque fois que le temple fut dédié par Salomon, Esdras, et les Machabées, il y eut une telle joie, que l'on en fit une fête pour solenniser tous les ans la mémoire de leur dédicace, et Jésus-Christ même ne dédaigna pas de s'y trouver ; avec combien plus de soin les chrétiens doivent-ils célébrer la dédicace de leurs temples, qui sont d'autant plus excellents que celui de l'ancien Testament, qu'il y a à dire du corps à l'ombre, du vrai à la figure, du jour à la nuit, et du vif à la peinture ? Et si les dédicaces des églises particulières ont leurs fêtes à part qui se solennisent tous

les ans, combien à plus forte raison doit-on célébrer par toute l'Eglise la dédicace de ce temple, qui est le temple des temples, et le premier qu'ont eu les chrétiens pour exercer, publiquement et sans crainte, les mystères et les offices divins; lequel fut dédié au Sauveur du monde, par un si puissant et si pieux empereur qu'étoit Constantin, et consacré par le pape saint Sylvestre, pour servir d'exemple à la dédicace des autres ?

L'empereur Constantin fit bâtir plusieurs autres églises à Rome, à Constantinople, à Jérusalem, et en divers lieux, d'une structure admirable, avec des frais incroyables, et de grands présents qu'il leur donna. Il en fit dédier quelques-unes avec des préparatifs extraordinaires, comme celle de Jérusalem, à la dédicace de laquelle il convia tous les évêques qui étoient assemblés au concile de Tyr. Son exemple a été suivi des princes, des rois, des empereurs, des papes, qui ont fait bâtir plusieurs belles églises, et les ont dotées de grands biens et revenus, en diverses provinces de la chrétienté. Ils ont même converti les superbes temples des gentils en églises, les faisant consacrer à Jésus-Christ, afin que comme ils avoient été les temples du diable, ils le fussent de Dieu; et que notre sainte religion fleurît aux mêmes lieux où la superstition sacrilége du prince des ténèbres avoit auparavant régné.

Etant ainsi instruits par la force de la doctrine et par l'exemple des saints, nous devons croire que c'est une chose agréable à Dieu, et utile pour nous, de fonder des églises et des chapelles où Notre-Seigneur soit glorifié, et son service augmenté. Car c'est un acte de piété et de religion avec un témoignage de la foi dont nous faisons profession, spécialement en ces temps si déplorables, où la rage des hérétiques, armés du pouvoir de quelques princes temporels, a mis le feu aux églises, comme firent anciennement Dioclétien, Maximien, et d'autres tyrans qui persécutèrent les chrétiens

Il est bien vrai que l'on peut prier en tout lieu, parce que Dieu y est qui nous écoute, et nous enseigne lui-même que pour prier nous entrions en notre chambre ou cabinet; néanmoins, les prières publiques se doivent faire en un lieu public, c'est-à-dire à l'église;

car les prières particulières qui s'y font ont plus d'efficace que celles qui se font dehors, comme le prouve saint Jean Chrysostôme, qui disoit : *Quelques-uns s'excusent froidement de venir à l'église sous prétexte qu'ils peuvent aussi bien prier Dieu en leur maison ; mais ils s'abusent grandement, car encore qu'à la vérité il soit permis à l'homme de prier en sa maison, il n'est pas néanmoins possible qu'il y prie si bien qu'à l'église. Il y en a d'autres qui l'aident, et la prière d'un seul n'est pas si efficace, que celle qui est accompagnée des oraisons de plusieurs : c'est pourquoi saint Paul dit que Dieu l'avoit délivré de grands périls par les oraisons de plusieurs. Saint Pierre fut aussi délivré de la prison par les prières de toute l'Église. Nous ne sommes pas seulement aidés de nos frères chrétiens qui y prient, mais beaucoup plus des anges, qui par cette occasion supplient Dieu de nous ouïr et de nous exaucer en nos demandes.*

De plus, l'Église qui est la maison du Seigneur et d'oraison, nous avertit de nous recueillir et de nous débarrasser de tout autre soin, afin de ne penser qu'à prier. Aussi saint Augustin disoit-il : *En l'oratoire, que personne ne fasse chose que celle à quoi ce lieu est destiné, et pour laquelle il porte le nom de la maison d'oraison.* Ensuite, on a de la dévotion à voir prier les autres, et notre tiédeur est fort réchauffée, quand nous venons à penser que les anges sont présents, et le Roi des anges au Saint-Sacrement de l'autel. Ajoutons que la consécration et la bénédiction de l'Église donnent une certaine vertu particulière à notre oraison pour monter au ciel, et pour nous en rapporter ce que nous demandons à Dieu.

En la dédicace du temple que fit Salomon, Notre-Seigneur lui dit : *J'ai exaucé ta prière, et choisi ce lieu pour maison de Sacrifice. Si je ferme le ciel de peur qu'il ne pleuve, si je commande aux chenilles et aux hannetons de manger toutes les feuilles et les fruits de la terre ; si j'envoie la peste sur mon peuple, et qu'il se convertisse et me supplie, me cherchant et faisant pénitence de ses méchancetés, je l'exaucerai du ciel, lui pardonnerai, et préserverai la terre ; j'aurai les yeux ouverts, et les oreilles attentives à l'Oraison de celui qui me priera en ce lieu ; parce que je l'ai choisi et*

sanctifié pour y établir mon nom éternellement; et mes yeux et mon cœur y demeureront toujours.

Que si Notre-Seigneur fit cette promesse à Salomon, en parlant de ce temple qu'il lui avoit bâti, auquel il n'y avoit que l'arche du Testament, la verge de Moïse, la manne, les deux tables de la loi, et où l'on n'offroit que des sacrifices d'agneaux, de veaux et d'autres animaux, que pensons-nous que Dieu fera de nos temples où est l'arche vivante, la loi de l'esprit, le pain du ciel, la verge de la sainte croix ; où l'on offre tous les jours le sacrifice vivant et vrai, figuré par tous les autres sacrifices et offrandes de l'ancien Testament ; spécialement si nous savons que chaque église n'a pas seulement un ange qui la garde, mais aussi chaque autel ; que les anges sont nos interprètes, et qu'ils nous excitent à prier, qu'ils présentent nos cœurs à Dieu et en rapportent nos dépêches?

C'est pourquoi nous devons fréquenter souvent les églises pour entendre la parole de Dieu, ouïr la messe, prier et nous confesser ; car c'est une chose plus louable et plus utile que quand cela se fait dans les maisons particulières. Or pour recevoir cette commodité de l'église, il faut y aller comme à une maison d'oraison, avec beaucoup de modestie et de révérence.

Le peu de respect que nous portons aux églises est en partie cause des grandes pertes que reçoit la chrétienté, Dieu nous châtiant des irrévérences que l'on commet dans les églises ; plusieurs qui y devroient venir comme au trésor des remèdes spirituels et des sacrements pour y chercher leur santé, s'en retournent chez eux navrés et empoisonnés, faisant par leur faute un venin de la médecine et la mort de la vie. *C'est de là*, dit saint Chrysostôme, *que procède tout notre mal et que tout le bien se perd; car au lieu de tâcher de nous réconcilier avec Dieu et de gagner ses bonnes grâces, nous sortons de l'église en tel état que nous le provoquons à de nouveaux courroux.* Et en un autre endroit il dit : *Je vous prie de ne regarder pas seulement comment vous y êtes, et que vous ne retourniez jamais en votre maison, sans emporter quelque remède pour guérir vos passions.*

Saint Augustin nous exhorte d'être toujours dans le temple matériel de Dieu comme ses vrais temples spirituels, où Notre-Seigneur

habite plus volontiers qu'en ceux de pierre; car la moindre irrévérence, indiscrétion ou légèreté que l'on y fait, est une grande injure au Seigneur qui préside au temple et à tous les anges qui y assistent. Jésus-Christ ne fit paroître son zèle en aucune chose tant qu'en celle du temple, d'où il chassa par deux fois les vendeurs et les acheteurs, quoique ce ne fût que pour les sacrifices et les offrandes, et sous ombre de piété, qu'ils étaloient leurs marchandises dans le parvis du temple, voulant par là nous apprendre l'honneur qui est dû à la maison de Dieu et à la maison d'oraison. Notre-Seigneur fait continuellement plusieurs grands miracles en faveur de ceux qui fréquentent les églises, et au contraire il punit par de rudes châtiments ceux qui les méprisent et les profanent; jusque-là que les auteurs païens rapportent beaucoup d'exemples très-remarquables de personnes qui ont été affligées de toutes sortes de misères, pour avoir manqué au respect qu'elles devoient aux temples de leurs faux dieux. Socrate, en son histoire, a prudemment remarqué que les profanations des temples sont des signes de l'ire de Dieu et de quelque grand fléau qui menace la république.

Plus une personne est élevée en dignité, plus elle doit être dévote et modeste dans l'église, afin d'émouvoir chacun par son exemple, comme faisoit l'empereur Théodose le Jeune, lequel portoit un tel respect aux églises, qu'il dit ces paroles de lui-même : *Nous autres qui sommes toujours environnés des armes de notre empire, et qui ne pouvons marcher qu'avec nos gardes et nos gens de guerre, en entrant dans l'église nous mettons humblement dès la porte les armes bas, même le diadème, qui est la marque de notre majesté impériale; nous n'approchons de l'autel que pour aller à l'offrande, et après cela nous nous retirons dans la nef de l'église, à cause de la révérence que nous devons aux lieux où la divinité de Notre-Seigneur éclate davantage.*

La mère de saint Grégoire de Nazianze étoit si recueillie et si respectueuse à l'église, qu'elle n'y disoit jamais mot, ne toussoit, ne crachoit, et ne tournoit jamais le dos à l'autel où reposoit le Saint-Sacrement.

LA VIE DE SAINT THÉODORE,

MARTYR.

AN 304.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

Théodore étoit soldat de l'empereur de la terre, mais beaucoup plus affectionné à celui du ciel; on publia en la ville d'Amasée, en la province du Pont, où il étoit, un édit des empereurs très-cruel contre les chrétiens. Sitôt que Théodore le reçut, tout embrasé de l'amour divin, il confessa sur-le-champ qu'il étoit chrétien et prêt de mourir pour Jésus-Christ. Il fut pris; mais comme c'étoit un jeune homme de bonne façon et bien aimé d'un chacun, ils en eurent pitié, et par une fausse compassion le laissèrent aller, le priant qu'il prît bien garde à cela, et que pour une vaine superstition il ne mît pas son bien, son honneur et sa vie au hasard.

Théodore, depuis qu'il fut échappé de leurs mains, faisoit de continuelles prières et se recommandoit de tout son cœur à Dieu. Pour répondre plus par ses œuvres qu'avec des paroles à ceux qui l'avoient laissé aller et qui le persuadoient d'adorer les faux dieux, il entra une nuit dans le temple de la déesse Cybèle, qui étoit sur le bord de la rivière, et voyant qu'il faisoit un grand vent, il y mit le feu, ce qui le réduisit en cendres.

Le temple étant brûlé, Théodore ne s'enfuit point pour cela; au contraire, il se manifesta lui-même et publia que c'étoit lui qui y avoit mis le feu. Il fut pris de nouveau, et les juges, bien étonnés de le voir si résolu, tâchèrent par belles paroles de le réduire à la superstition de leurs dieux; mais le saint ne faisoit que rire de

leurs promesses, de sorte qu'ils le firent fouetter et ensuite enfermer dans un cachot noir, où ils résolurent de le laisser mourir de faim. La nuit même, Notre-Seigneur lui apparut et lui dit : *Théodore, aie bon courage, car je suis avec toi; ne recois pas à boire ni à manger des hommes, et je te donnerai avec moi au ciel une vie éternelle.*

Par cette consolation, le soldat de Notre-Seigneur demeura fort joyeux, et se mit à chanter les louanges de Dieu, et une multitude d'anges s'accordoient avec lui, et faisoient une harmonieuse musique en ce cachot; ses gardes écoutoient avec surprise, le voyant environné de personnes vêtues de blanc, qui chantoient avec lui, ce dont ils furent fort épouvantés. Ils avertirent le juge, qui vint lui-même à la prison, qu'il trouva bien fermée, et il n'y avoit dedans que Théodore. Il commanda qu'on lui donnât chaque jour une once de pain et une cruche d'eau; mais le saint martyr n'en voulut point prendre, disant que son Roi et son Seigneur Jésus-Christ le sustenteroit.

Ils le tirèrent de la prison, et lui firent beaucoup d'offres, s'il vouloit condescendre à leur intention. Mais voyant que tout ce qu'ils disoient ne pouvoit l'émouvoir, ils l'appelèrent sacrilége, impie et blasphémateur; et pour le tourmenter, l'attachèrent en haut d'un poteau, où ils le fouettèrent, puis ils lui écorchèrent la chair avec des crochets de fer, lui brûlèrent les flancs avec des flambeaux ardents; mais plus ils le tourmentoient, plus il se montroit joyeux, et il chantoit, comme s'il eût été parmi les roses et les lys, ce verset de David, où il est dit : *Je louerai mon Seigneur en tout temps, ses louanges sortiront toujours de ma bouche.*

Enfin, il fut condamné à être brûlé. Après qu'il eut fait le signe de la croix sur son front et sur son corps, il entra hardiment dans le feu, et voyant un sien ami qui pleuroit, il lui dit : *Cléonice, je t'attends, hâte-toi de me suivre.* Bientôt les flammes l'environnèrent de tous côtés; parmi lesquelles louant la très-sainte Trinité, il rendit doucement l'esprit à Celui qui l'avoit créé. Son âme monta visiblement au ciel, comme une lumière éclatante, et son

corps fut recueilli par une dévote femme nommée Eusébie, qui l'ensevelit, et l'enterra le mieux qu'elle put en sa maison dans la ville d'Euchaïte, qui est sous celle d'Amasée la Métropolitaine.

Le martyre de saint Théodore arriva le neuvième jour de novembre, l'an de Notre-Seigneur 304.

Ce martyr fut fort célèbre par tout l'Orient, à cause des victoires signalées que les empereurs obtinrent sur les barbares par son intercession. On bâtit des églises sous son nom, et les fidèles alloient en pèlerinage visiter le corps de saint Théodore à Euchaïte. A Rome, on dédia aussi une église de son nom, qui est encore aujourd'hui le titre d'un cardinal-diacre.

Le martyre de saint Théodore a été écrit par Métaphraste ; il est rapporté par Surius au sixième tome. Nectare, archevêque de Constantinople, écrivit une oraison de saint Théodore, et saint Grégoire de Nysse, frère du grand saint Basile, en fit aussi une, où s'adressant au saint martyr, il lui dit ces mots : *Encore qu'il soit impossible que nos yeux corporels vous voient, jetez les vôtres sur nos sacrifices et sur nos oraisons, et priez Dieu qu'il nous exauce ; et vous aussi, intercédant pour notre patrie, qui est la vôtre (car le pays du martyr, c'est le lieu où il a enduré), demandez à Notre-Seigneur qu'il favorise vos frères, vos parents et vos amis, c'est-à dire qu'il nous défende de nos ennemis, particulièrement des Scythes et des barbares qui s'arment contre nous. Combattez comme un vaillant soldat pour notre défense, et comme martyr intercédez librement pour nous autres ; car quoique vous soyez au port, vous n'ignorez pas les périls de ceux qui navigent. Obtenez-nous une paix inviolable, et que nous nous employons au service de celui que vous avez servi, afin que les barbares ennemis ne profanent pas les temples sacrés, et ne fassent pas des râteliers de nos autels. Nous reconnoissons bien que le repos dont nous avons joui jusqu'à présent n'a pas été par nos mérites, mais par vos prières, par lesquelles nous vous supplions de nous garder à l'avenir.*

Ce saint Théodore étoit appelé nouveau soldat ou tyran, à la dif-

férence de saint Théodore centenier, aussi martyr. Tous les Martyrologes font mention de saint Théodore.

A Bourges, saint Ursin, confesseur, qui, ordonné à Rome par les successeurs des apôtres, fut désigné premier évêque de cette ville. — L'opinion la plus suivie est que saint Ursin fut ce bon Nathanaël, docteur de la loi, dont Notre-Seigneur dit que c'étoit un Israélite sans malice : ce fut alors que saint Philippe le mena vers Jésus-Christ, afin qu'il le vît. Ce qui est un grand témoignage de sa sagesse et de sa vertu. Il fut ordonné évêque par les disciples des apôtres et envoyé en France pour y prêcher l'Évangile de Jésus-Christ; il fut le premier qui établit et gouverna l'Eglise de Bourges. Il vécut saintement, s'acquitta de sa charge comme un bon et vigilant pasteur, et gagna beaucoup d'âmes à Dieu. Il mourut le neuvième jour de novembre. Son corps fut enterré dans un champ parmi les autres tombeaux des habitants de cette ville, sans aucune considération de sa qualité ni de ses mérites. De sorte, que dans la suite on planta de la vigne dans ce champ, et qu'alors la mémoire de leur ancien évêque se perdit totalement. Ce ne fut qu'à l'époque ou saint Probien tenoit le siége de Bourges, que saint Ursin apparut à un abbé de Saint-Symphorien qui est près de la ville, nommé Auguste, homme recommandable par sa sainteté, à saint Germain, évêque de Paris, qui étoit alors à Bourges; il leur montra le lieu ou étoit son corps, et leur commanda de l'en retirer. Ceux-ci firent des recherches à l'endroit qui leur avoit été désigné, et trouvèrent le corps du saint aussi vermeil et aussi entier que s'il n'eût fait que dormir. L'évêque saint Probien en ayant été averti, il fut enlevé de terre, porté avec honneur et inhumé dans l'église.

A Ravenne, les saints Valentin, Félicien et Victorin, qui re-

çurent la couronne du martyre durant la persécution de Galérius.

A Thyane en Cappadoce, martyre de saint Oreste, sous l'empereur Dioclétien.

A Thessalonique, saint Alexandre, martyrisé sous Maximien.

A Naples, saint Arpin, évêque, célèbre par ses miracles.

A Constantinople, les saintes vierges Eustolie, née à Rome, et Sopatre, fille de l'empereur Maurice.

A Béryte en Syrie, mémoire de l'image du Sauveur, qui ayant été crucifiée par les Juifs, répandit du sang en telle quantité, que les Eglises d'Orient et d'Occident en ont été abondamment pourvues.

DIXIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Les saints martyrs Tryphon, Respice, et sainte Nymphe, vierge.

Saint Tibéry et ses compagnons, martyrs ; saint Démètre, évêque d'Antioche, et ses compagnons, martyrs; saint Probe, évêque de Ravenne ; saint Moniteur, évêque d'Orléans ; saint Juste, évêque en Angleterre ; saint Léon ; sainte Tryphenne et sainte Tryphose ; sainte Théoctiste, vierge ; saint André Avellino, clerc régulier Théatin.

LA VIE DE SAINT TRYPHON, DE SAINT RESPICE ET DE SAINTE NYMPHE,

MARTYRS.

AN 252.

Saint Fabien, pape. — Décius, empereur.

Saint Tryphon étoit si adonné au service de Notre-Seigneur, que dès son bas âge il faisoit des miracles, délivrant des personnes possédées du diable, et en guérissant d'autres de plusieurs maladies. La cruelle persécution de l'Église par l'empereur Décius arriva de son temps. Encore que parmi des chrétiens les uns fuyoient, les autres manquoient de courage ; Tryphon, sans craindre les tortures ni la mort, encourageoit les foibles à supporter les tourments.

Le préfet Quirin étant averti de cela, le fit prendre et tourmenter sur le chevalet. On lui égratigna la peau avec des ongles de fer, on lui brûla les flancs avec des torches ardentes, on le battit à coups de bâton et de nœuds, on lui perça les pieds avec des clous tout rouges de feu. Mais ce saint martyr souffroit tous ces

tourments d'un courage assuré et d'un visage riant, comme s'il eût été en un jardin de plaisir.

Le tribun Respice s'étonna de voir une si grande constance parmi des peines si cruelles, et étant éclairé de Dieu, il connut que ce n'étoit pas une joie humaine, mais un effet qui surpassoit toutes les forces de la nature, et un ouvrage propre de la main de Dieu, qui fortifioit son soldat et rendoit les supplices doux étant soufferts pour son amour, ce qu'il n'eût pu faire, si cette foi pour laquelle il les enduroit, n'eût été vraie. Il fut alors tellement épris de l'amour de Dieu, et encouragé par l'exemple de Tryphon, qu'il confessa publiquement qu'il étoit chrétien. Il fut aussitôt pris et appliqué aux tourments avec son saint compagnon; on les mena tous deux en un temple pour adorer une statue de Jupiter, mais Tryphon s'agenouilla pour faire oraison à Dieu, et à l'instant l'idole tomba par morceaux à terre.

Une fille païenne des vierges vestales, nommée Nymphe, se trouva là présente, laquelle ayant vu ce miracle de la statue qui s'étoit brisée d'elle-même par la prière de Tryphon, dit tout haut que Jésus-Christ étoit le vrai Dieu, et que ceux que les païens adoroient étoient faux, puisqu'ils ne pouvoient résister à l'oraison d'un chrétien, ni se défendre de lui. Cela fut cause qu'on la prit, et qu'on la tourmenta avec Tryphon et Respice. Ils furent fouettés de verges et de cordes plombées si cruellement, qu'ils achevèrent tous trois leurs jours le dix de novembre, l'an 252, sous l'empire de Décius.

L'histoire du martyre de ces saints est diversement racontée, comme l'on peut voir dans le cardinal Baronius. Les corps de ces bienheureux martyrs sont à Rome, dans le célèbre hôpital du Saint-Esprit, au quartier nommé Saxe, sous le grand autel. Les Martyrologes romain, d'Usuard, et le Bréviaire de saint Pie V font mention d'eux.

Digitized by Google

Au diocèse d'Agde, saint Tibéry, saint Modeste et sainte Florence, qui, après avoir souffert divers tourments, accomplirent leur martyre du temps de Dioclétien.

A Antioche, saint Démètre, évêque; saint Agnan, diacre; saint Eustose et vingt autres saints martyrs.

A Ravenne, saint Probe, évêque, célèbre par ses miracles.

A Orléans, saint Moniteur, évêque et confesseur.

En Angleterre, saint Juste, évêque, qui, ayant été envoyé dans cette île par le pape Grégoire, avec saint Augustin et quelques autres, pour y prêcher l'Évangile, se rendit célèbre par sa sainteté, et s'y endormit en Notre-Seigneur.

A Melun, saint Léon, confesseur.

A Iconie en Lycaonie, les saintes femmes Tryphenne et Tryphose, qui, instruites par les prédications de saint Paul, et fortifiées par l'exemple de sainte Thècle, firent de grands progrès dans la perfection chrétienne.

Dans l'île de Paros, sainte Théoctiste, vierge.

A Naples, fête de saint André Avellino, de la congrégation des clers-réguliers dits Théatins, célèbre par sa sainteté et par son zèle pour le salut du prochain. Clément XI le fit mettre au nombre des saints. — Il étoit du royaume de Naples, et naquit en 1521, dans la petite ville de Castronuova. Dès sa jeunesse, il montra une vive inclination pour la piété, gardant avec un soin extrême la pureté de son âme. Ses parents l'ayant envoyé à Naples achever ses études, il obtint le degré de docteur en droit civil et canonique,

et y fut élevé au sacerdoce. Il exerça d'abord la profession d'avocat devant la cour ecclésiastique; mais un mensonge qui lui échappa dans une cause qu'il plaidoit, lui en fit voir les dangers et l'en dégoûta entièrement. Il ne voulut plus dès lors s'occuper que du salut de son âme, s'adonna à la prière, à la pénitence et aux œuvres de charité. L'archevêque de Naples, qui connoissoit sa vertu, lui ayant confié la direction d'une communauté religieuse, il mit tous ses soins à y rétablir la régularité avec l'esprit de recueillement. Son zèle ne manqua pas de lui faire beaucoup d'ennemis, qui attentèrent plusieurs fois à sa vie; mais Dieu ne permit pas qu'ils réussissent dans leurs mauvais desseins. Le saint homme endura ces persécutions avec une patience admirable, affrontant volontiers la mort pour la gloire de son bon maître. En l'année 1556, il se retira dans la maison des Théatins de Naples, qu'avoit fondée saint Gaétan, et où il étoit mort il y avoit neuf ans à peine. C'est alors qu'il quitta le nom de Lancelot pour prendre celui d'André. De ce jour, il marcha à grands pas dans les voies de la sainteté, traitant son corps comme son plus cruel ennemi, partageant son temps entre la contemplation et le soin du salut des âmes. Il eut de nombreux disciples, parmi lesquels on compte le pieux auteur du *Combat spirituel*, ce livre admirable, dont saint François de Sales lisoit tous les jours quelque chapitre, et qu'il porta dix-huit ans avec lui. Saint Charles Borromée tenoit saint André Avellino en si grande estime, qu'il lui demanda des religieux formés de sa main, pour travailler avec lui au rétablissement de la discipline dans son clergé. Le bienheureux Paul d'Arezzo, cardinal et archevêque de Naples, le consultoit souvent pour le gouvernement de son diocèse. Pendant plus de cinquante ans, ses vertus et ses miracles édifièrent cette grande ville, qui l'honore aujourd'hui comme un de ses patrons. Son neveu ayant été assassiné, il donna un généreux exemple du pardon des injures, en empêchant de poursuivre le meurtrier et en sollicitant sa grâce avec les plus vives instances. Enfin, parvenu à l'âge de quatre-vingt-sept ans, il fut frappé d'apoplexie comme il alloit monter au saint autel. Il put cependant recevoir le saint Viatique et l'ex-

trême onction, et expira doucement le 10 novembre 1608. Il fut béatifié seize ans après sa mort, et canonisé en 1712 par Clément XI. Un très-grand nombre de miracles s'opérèrent à son tombeau. On l'invoque particulièrement en Italie pour obtenir de Dieu, par son intercession, la grâce d'une bonne mort.

ONZIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Martin, évêque de Tours. — Saint Mennas, soldat et martyr.

Saint Mennas, solitaire ; saint Valentin et ses compagnons, martyrs ; saint Athénodore, martyr ; saint Véran, évêque de Lyon ; saint Barthélemy, abbé.

LA VIE DE SAINT MARTIN,

ÉVÊQUE DE TOURS ET CONFESSEUR.

AN 402.

Saint Innocent Ier, pape. — Honorius, empereur.

Saint Martin naquit en un village de Hongrie, nommé Sabarie, et fut élevé en Italie dans la ville de Pavie. Ses parents étoient nobles et païens. Comme son père étoit tribun militaire, il désira que son fils suivît la même profession, tant à la guerre qu'au paganisme. Cependant saint Martin, dès l'âge de dix ans, contre la volonté de ses parents, s'en alla à l'église et demanda à être catéchumène. Deux ans après, il eut dessein de se retirer au désert, et l'eût exécuté, si son âge ne l'en eût empêché; néanmoins, il avoit toujours la volonté portée aux choses de piété et de dévotion, il fréquentoit les églises, et se retiroit du bruit du monde, conversant plus volontiers avec Dieu qu'avec les hommes.

Il arriva que l'empereur Constance commanda que tous les enfants des vieux soldats fussent enrôlés pour aller à la guerre. Quelque excuse que Martin apportât (parce que son propre père le dé-

couvrit), il ne s'en put exempter; de sorte qu'il fut forcé de prendre les armes et d'aller à l'armée avec un serviteur, qu'il traitoit comme son compagnon, lui rendant pour le moins autant de services qu'il en recevoit de lui, car il le déchaussoit, lui nettoyoit ses habits et le servoit à table. Il se gardoit bien de tomber dans les vices qui sont ordinaires aux gens de guerre. Sa dépense étoit simple et modérée et ressembloit plutôt à celle d'un moine qu'à celle d'un soldat. Il étoit patient et charitable; il subvenoit aux nécessités de ses soldats le mieux qu'il pouvoit; il avoit une grâce particulière à consoler les affligés, il visitoit les malades, il donnoit libéralement aux pauvres, spécialement il avoit compassion de les voir nus, déchirés et découverts. En cette espèce de piété, il nous laissa un exemple remarquable de sa grande miséricorde.

Un jour d'hiver, il étoit avec ses compagnons à la porte de la ville d'Amiens, en Picardie, lorsqu'il passa un pauvre tout nu et tremblotant de froid qui demanda l'aumône pour acheter de quoi se couvrir. Les autres soldats l'éconduisirent; mais Martin reconnoissant que Dieu lui envoyoit cette occasion pour mériter, n'ayant rien à lui donner, tira son épée et coupa la moitié de son manteau en deux parties, dont il donna l'une au pauvre, et de l'autre moitié il s'en couvrit le mieux qu'il put. Cette action donna sujet de rire aux hommes du monde; mais les mieux avisés en tirèrent un grand sujet de larmes et d'édification.

Dieu témoigna assez combien cette action lui avoit été agréable; car la nuit suivante Notre-Seigneur lui apparut vêtu de cette moitié du manteau, lui disant qu'il regardât, si ce n'étoit pas l'habit que le jour auparavant il avoit donné à un pauvre; puis il se tourna vers une multitude d'anges qui le suivoient, et leur dit : *Martin, qui n'est encore que catéchumène, m'a couvert de ce manteau.* Tant Notre-Seigneur estime ce que l'on fait aux pauvres pour l'amour de lui, et récompense richement le moindre service qu'on leur rend.

Il parut bien que Dieu le conduisoit de sa main, parce que, servant en l'armée de Julien l'Apostat, qui étoit cousin germain de l'empereur Constance, les Allemands entrèrent dans la France avec une grosse armée. Martin sur ces entrefaites lui demanda congé

de se retirer. Julien imputa cela à quelque lâcheté, parce que l'on devoit livrer la bataille le lendemain; mais Martin lui répondit courageusement que, pour lui faire voir si le désir de servir Dieu ou la crainte l'excitoit à la retraite, il étoit prêt à se mettre le lendemain à la tête des enfants perdus, sans autres armes que le signe de la croix, et qu'avec cela il passeroit au travers des ennemis. Julien, pensant que ce n'étoit qu'une extravagante rodomontade, commanda en colère qu'il fût gardé jusqu'au lendemain, et qu'on le mit sans armes au-devant du plus furieux escadron des ennemis. Alors les ambassadeurs des Allemands vinrent de bon matin demander la paix à Julien, et se soumettre à son obéissance. L'on attribua cela à la sainteté et aux prières de saint Martin, qui obtint de Dieu le changement de cœur de ces barbares, et une signalée victoire à Julien

Saint Martin congédié de l'armé ouït dire que le bienheureux évêque de Poitiers saint Hilaire florissoit en sainteté et en doctrine; il l'alla trouver, et se rendit son disciple, pour être conduit de sa main, et instruit à la perfection. Saint Hilaire le voulut faire diacre; mais il y résista, s'en jugeant indigne : enfin il consentit d'être exorciste, parce que c'est une charge (quoiqu'ecclésiastique) qui n'est pas de si grande autorité.

En ce temps-là Dieu lui révéla qu'il s'en retournât en son pays, pour secourir ses parents qui étoient encore idolâtres. Il obéit à Notre-Seigneur, et après avoir reçu la bénédiction de saint Hilaire, il s'y achemina, ayant averti ses compagnons qu'il auroit beaucoup de peine en ce voyage. Ce qui fut vrai, car au passage des Alpes il tomba entre les mains de certains bandits, qui le voulurent tuer; l'un d'eux avoit même déjà levé l'épée pour lâcher le coup sur sa tête; mais un de ses compagnons plus humain le retint, par la permission divine. Il l'attachèrent à un arbre pour le dépouiller, et lui demandèrent qui il étoit et s'il avoit peur? Il répondit qu'il étoit chrétien, et qu'il n'avoit eu jamais moins de peur, parce qu'il savoit que Dieu est plus présent aux plus grands dangers, pour aider ceux qui ont confiance en lui. Sa constance, et la gravité de ses paroles, eurent tant de pouvoir sur l'un de ces voleurs, qu'il se

convertit et se fit religieux ; il raconta depuis ce qui s'étoit passé entre saint Martin et eux dans cette périlleuse rencontre.

Continuant son chemin, après avoir passé Milan, le diable lui apparut en forme humaine et lui demanda où il alloit. Le saint lui répondit : *Je vais où Dieu me conduit.*

Le démon lui répliqua : *Quelque part que tu ailles, et quoi que tu entreprennes, sois assuré que le diable sera toujours contre toi.*

Alors saint Martin dit ce verset du prophète : *Le Seigneur est mon aide, je ne craindrai point ce que les hommes me feront ;* et le trompeur disparut en même temps.

Etant arrivé en son pays, il prit une grande peine à amener ses parents à la connoissance et à l'amour du vrai Dieu. Sa mère se convertit, mais son père demeura en son aveugle endurcissement, ce dont le saint fils fut fort affligé : néanmoins Dieu le consola de plusieurs autres, qui par son exemple et son conseil entrèrent dans le droit chemin de notre sainte religion.

Il souffrit aussi beaucoup en ce voyage pour la défense de la foi catholique, à cause de l'hérésie arienne qui s'étoit étendue partout. Il s'opposa courageusemement aux hérétiques, qui le persécutèrent étrangement, le firent prendre, fouetter, pilorier, et tourmenter en plusieurs manières, de sorte qu'il fut contraint de s'en revenir en France chercher son maître saint Hilaire ; mais ayant appris qu'il en avoit été chassé pour la foi catholique, il s'en alla à Milan, dans l'intention d'y bâtir un petit monastère, et de s'y tenir jusqu'à ce que Dieu lui découvrît sa volonté.

L'archevêque de Milan étoit alors Auxence, très-pernicieux hérétique, et chef des Ariens, qui fit tant de mauvais traitements à saint Martin, qu'il le chassa de la ville. Alors il résolut de s'aller cacher avec un prêtre grand serviteur de Dieu, qui l'accompagna dans une petite île déserte, laquelle est située dans la mer de Toscane, et s'appelle Gallinaire. Il demeura là vivant d'herbes et de racines, jusqu'à ce qu'il sut que saint Hilaire étoit de retour de son exil en France ; il l'y alla trouver, et fut bien reçu de lui. Saint Martin bâtit alors, pour quelques religieux qui le suivoient, un pauvre monastère hors de la ville de Poitiers.

Parmi eux il y avoit un catéchumène, qui en l'absence de saint Martin tomba dans une maladie violente qui l'emporta en peu de jours, en sorte qu'il mourut sans être baptisé. Le saint, à son retour, trouva les moines bien affligés, et le corps du défunt prêt à porter en terre. Il s'approcha de lui fort triste, et le regardant attentivement, il eut une particulière inspiration de Dieu de faire sortir tout le monde de la chambre, et de fermer la porte. Alors, étant demeuré seul, il s'étendit sur le corps froid du défunt et supplia Notre-Seigneur de lui rendre la vie, ce qu'il fit.

Ceux qui attendoient à la porte de la chambre, étant entrés, ils furent bien étonnés de revoir en vie celui qu'ils pensoient aller enterrer. Le catéchumène ressuscité fut baptisé à l'instant, et vécut plusieurs années depuis. Il racontoit que son âme étant sortie de son corps, avoit été présentée devant le tribunal de Dieu, et qu'elle fut condamnée à demeurer en des lieux ténébreux; mais que bientôt après les anges lui dirent que saint Martin supplioit pour lui, et que le juge la leur fit délivrer, pour la rapporter dans son corps, et la rendre de sa part à son serviteur Martin.

Une autre fois, ayant su que le serviteur d'un homme de qualité, nommé Lubicin, s'étoit étranglé, il eut pitié de ce malheureux et des larmes d'une grande multitude de peuple qu'il trouva par le chemin, pleurant ce funeste accident. Il entra donc en la chambre où le corps étoit étendu roide mort, et pria pour lui. Alors Lubicin revint à la vie, prit le saint par la main, l'accompagna jusqu'à la porte de sa maison, en présence du peuple qui s'étoit assemblé là, et qui fut ravi de joie, louant saint Martin avec la toute-puissante bonté de Dieu.

Environ ce temps-là, l'église de Tours demeura vacante par le décès de son évêque; chacun jeta les yeux sur saint Martin, qu'ils eussent bien désiré pour prélat, mais sachant bien qu'il le refuseroit, et qu'on le tireroit mal aisément de son monastère, un habitant nommé Rouvic l'alla supplier de venir donner la bénédiction à sa femme malade. Par cette ruse, il le tira de son couvent. Le peuple, qui s'étoit mis en embuscade, le prit et l'amena dans l'église, pour le faire leur évêque, encore qu'il s'en

trouvât qui n'en furent pas d'avis, disant que c'étoit une personne vile, et qui n'avoit point de belle prestance, ni de majesté; que c'étoit un homme sordide en ses habits, et enfin, indigne d'être évêque. Toutefois, comme c'étoit une affaire de Dieu, l'élection qui en avoit été faite au ciel l'emporta, et fut confirmée sur la terre par des signes divins. Saint Martin fut donc assis dans le siége, chacun chantant de joie; il n'y eut que lui qui pleura de se voir élevé à cet honneur, dont il s'estimoit indigne.

Mais qui pourroit représenter ici les choses que fit ce saint pasteur pour édifier et accroître le troupeau que Dieu lui avoit donné en garde; dire comment il sut conserver la vertu de l'homme particulier, et y ajouter l'excellence d'un homme public; unir avec l'humilité du moine la vigilance du prélat, l'action de Marthe avec la contemplation de Marie? Car, outre les monastères qu'il érigea en France, il fut le premier qui joignit la vie monastique avec celle du clergé, et accorda si bien les exercices des monastères avec ceux de l'Eglise, qu'il sortit de son école plusieurs evêques excellents en l'un et en l'autre, en la contemplation et en l'action.

Quant au traitement de sa personne, il n'y changea rien; son boire et son manger étoient les mêmes qu'auparavant, son vêtement pauvre et simple. Il se retira dans un monastère, qu'il fit bâtir à un quart de lieue de Tours, sur le côteau qui est voisin de la Loire. Il vivoit là avec quatre-vingts moines, qui pour l'amour de Jésus-Christ avoient embrassé la croix, et suivant l'exemple de saint Martin, vivoient sur la terre comme des anges. Ils étoient étroitement logés dans leurs cellules, petites et creusées dans le roc, plus propres à méditer la mort qu'à conserver la vie. Ils mangeoient au soir en commun, après avoir jeûné tout le jour. Ils ne buvoient du vin qu'en maladie. Leurs habits étoient pour la plupart de poil de chameau, fuyant les draps délicats, comme étant contraires à l'esprit de religion.

Saint Martin donnoit l'exemple à tous ses disciples, les excitant à la perfection par ses conseils, par ses paroles et par ses actions. Il recevoit ceux qui le venoient visiter de divers lieux, avec une charité et une humilité extraordinaire; lui-même leur frottoit

les pieds, versoit l'eau à laver les mains, et les servoit à table; et après les avoir bien nourris corporellement, il préparoit un rare festin à leurs âmes de ses discours spirituels. Il ne perdoit jamais le temps de jour, et passoit les nuits en veilles et en oraisons. Il couchoit à terre, couvert d'une rude haire. Il ne donnoit jamais à son corps de nourriture ni de repos, qu'autant que la nécesssité le requéroit.

Il se gardoit bien de faire jugement des intentions d'autrui; il interprétoit toujours, autant qu'il lui étoit possible, leurs actions en bonne part, tâchant de conserver la bonne réputation de son prochain. Il récompensoit les injures qu'on lui faisoit, par des prières dévotes pour ceux qui en étoient les auteurs, et rendoit toujours le bien pour le mal. On ne le vit jamais rire légèrement ni être triste; il maintenoit la paix de son âme et sa gravité, sans changer de visage, selon la variété des événements heureux ou malheureux, tristes ou agréables. Il sembloit que la miséricorde et l'aumône envers les pauvres fussent nées avec lui; car il ne pouvoit s'empêcher de secourir les misérables de tout ce qui étoit en son pouvoir.

Un jour d'hiver, allant dire la messe à l'église, il rencontra un pauvre qui mouroit de froid; il commanda à l'archidiacre de le faire habiller, et entra en l'église pour faire son oraison, après laquelle il se retira dans la sacristie pour se revêtir. L'archidiacre, par négligence, ou faute d'avoir de quoi, ne donna rien au pauvre, qui vint dans la sacristie se plaindre à l'évêque que ses gens n'avoient pas fait l'aumône comme il le leur avoit commandé. Il s'en fâcha fort, et faisant retirer le pauvre à l'écart, il ôta sa tunique, qu'il lui donna, l'ayant tirée comme il avoit pu par-dessous sa chasuble dont il étoit déjà revêtu. Là-dessus, il alla dire la messe. Notre-Seigneur le voulut honorer, et lui témoigner combien il avoit pris plaisir en cette charité dont il venoit d'user avec ce pauvre. Car, pendant que le saint étoit à l'autel, il rejaillissoit de son chef des rayons de lumière, et comme des flammes de feu, qui ne furent pas aperçues de tout le peuple qui étoit à la messe, mais seulement de trois moines, d'un clerc et d'une sainte fille.

Mais si sa patience et sa douceur étoient merveilleuses, les moyens dont Dieu se servoit pour la manifester et l'honorer sur la terre étoient admirables. Une fois qu'il visitoit son diocèse (ce qu'il faisoit avec beaucoup de soin et d'édification), ceux qui l'accompagnoient demeurèrent en arrière. Le saint rencontra en ce moment un char plein de soldats qui alloient en diligence; à sa vue, les chevaux s'ombragèrent et s'empêtrèrent; de sorte que les soldats s'étant mis en colère de se voir retardés à son occasion, ils sortirent du char, donnèrent force coups de bâton à sain Martin sans le connoître, et le battirent tellement, qu'il tomba par terre à demi mort, sans qu'il ouvrît la bouche pour se plaindre, ni leur dire un seul mot, ou qu'il eût fait aucune contenance de s'en offenser. Ses compagnons qui le suivoient, le trouvèrent tout sanglant et meurtri de coups; ils le mirent à toute peine sur son mulet.

Mais Notre-Seigneur châtia ces soldats qui avoient si lâchement blessé son serviteur, parce que leurs chevaux demeurèrent tout-à fait immobiles, sans qu'on les pût faire avancer d'un seul pas. Voyant que c'étoit une manifeste punition de Dieu, ils demandèrent quel étoit ce pauvre passant habillé de telle façon : on leur dit que c'étoit le saint évêque Martin, le nom duquel étoit plus connu que la personne. Alors ils se jetèrent à ses pieds, et lui demandèrent pardon de leur violence. Le saint, qui avoit eu révélation de ce qui devoit arriver, et l'avoit prédit à ses compagnons, les releva avec beaucoup de douceur, et obtint de Dieu par ses prières qu'ils pussent aller librement.

La patience et la bonté qu'il exerça envers Brice, l'un de ses clers, n'est pas moins recommandable. Brice avoit été auparavant fort bien instruit en la vie religieuse ; mais sitôt qu'il fut clerc il commança à s'émanciper, et à se donner du bon temps parmi le monde. Saint Martin, comme son père, l'avertit du scandale qu'il apportoit, en menant une telle vie; mais cet esprit aveuglé, au lieu de faire profit des paroles du saint, de s'amender et de s'en repentir, s'en offensa, et s'en vint au monastère, jetant feu et flamme par les yeux et par la bouche, et tout hors de soi, il dit

devant tout le monde mille injures à saint Martin, et il s'en fallut bien peu qu'il ne le battît.

Avant que Brice arrivât au monastère, le glorieux saint avoit vu deux esprits malins qui l'appeloient et lui souffloient aux oreilles qu'il se vengeât de lui. Cela fut cause qu'il le traita si humainement; que Brice demeura confus, et lui demanda pardon. Le saint obtint de Dieu par ses prières un tel changement, qu'il lui succéda en l'évêché de Tours; ce qu'il lui révéla dès lors en l'avertissant qu'il y trouveroit bien à souffrir. Quoique Brice ne fît que s'en moquer, comme d'une chose sans apparence, et tenant saint Martin pour un homme insensé, néanmoins, après son décès, il vit toute sa prophétie accomplie, car Brice fut élu évêque du commun consentement du clergé et du peuple, et il gouverna si saintement cette Eglise, nonobstant toutes les persécutions qu'il endura, que l'Eglise fait mémoire de lui le 13 de novembre, comme d'un saint.

La singulière douceur et patience de saint Martin mérita ce bon succès; car, endurant de Brice, il le gagna à Dieu. Jamais on ne put obtenir de lui qu'il le dépossédât de son rang ou le châtiât; et lorsqu'on lui en parloit, le saint leur répondoit : *Jésus-Christ souffrit bien Judas; pourquoi ne voulez-vous pas que j'endure Brice?*

Cette mansuétude étoit aussi cause qu'il ne se vengeoit jamais des injures qu'on lui faisoit; il pardonnoit fort facilement à ceux qui se reconnoissoient, et recevoit à réconciliation les pécheurs qui pleuroient leurs fautes. Tellement que le diable, ennemi de notre salut, l'en reprit une fois, en disant : Que Dieu ne pardonnoit point à ceux qui lui tournoient le dos, et tomboient en d'énormes péchés. A quoi le saint répondit assurément, et avec une grande confiance en Dieu : *Misérable, si tu te déportois de tenter les hommes, et que tu te pusses repentir, je me confie tant en la bonté de Dieu, que je t'oserois promettre sa miséricorde.*

Que dira-t-on des autres vertus héroïques de ce saint homme, spécialement du zèle ardent qu'il avoit de conserver et d'amplifier la foi catholique, de cette soif insatiable d'étendre la religion

chrétienne, et d'extirper les restes de la gentilité, qui n'étoit pas encore éteinte en beaucoup de lieux? Allant en la ville de Chartres, il passa au travers d'une bourgade dont les habitants étoient païens; à cause de sa réputation ils sortirent pour le voir, et il s'y amassa tant de peuple, que les champs étoient couverts de laboureurs idolâtres qui n'avoient point la connoissance de Dieu. Quand le saint les vit, il en eut pitié, et jetant les yeux au ciel, il commença à prêcher la parole de Dieu.

Mais pour donner plus d'efficace aux paroles de saint Martin, et les confirmer de son bras tout-puissant, Notre-Seigneur, pour le bien de cette rustique gentilité, ordonna qu'une femme lui apportât son fils unique qui venoit de rendre l'esprit, le priant de le ressusciter, puisqu'il étoit si grand ami de Dieu. Les larmes de la mère, ses soupirs et l'intercession du peuple qui étoit là présent, se joignirent ensemble. Alors saint Martin, jugeant que ce miracle serviroit d'occasion pour les convertir à la foi de Notre-Seigneur, pria Dieu qu'il le ressuscitât, puis il le rendit à sa mère en présence de tout le peuple, qui, touché du miracle qu'il venoit de voir, se jeta aux pieds du saint, demandant à haute voix le baptême. Il tâcha d'abolir la mémoire du paganisme, sans examiner la difficulté de l'entreprise, la haine des gentils, le danger où il se mettoit, ni la superbe magnificence des temples qu'il détruisoit, et Notre-Seigneur le favorisoit visiblement en la poursuite de cette entreprise, comme aussi en l'exécution de toutes les choses où il mettoit la main, quoiqu'elle semblassent difficiles, et en apparence impossibles.

Il voulut un jour faire abattre une haute tour qui était bâtie de grosses pierres de taille avec beaucoup d'artifice, à cause qu'elle avoit été dédiée à une idole. Ayant donné la charge de cela à un clerc nommé Marcel, il sut depuis qu'il n'en avoit rien fait, parce qu'il n'avoit point d'outils pour renverser un si fort édifice. Saint Martin demeura la nuit en prières, et le lendemain à la pointe du jour un tourbillon de vent, de tonnerre et d'éclairs, tomba sur la tour, et la rasa de fond en comble.

En un autre lieu il y avoit une colonne fort élevée avec une idole

placée dessus. Le saint la vouloit abattre ; mais n'ayant point d'outils, il eut recours à ses armes ordinaires de l'oraison. Aussitôt il apparut au ciel, à la vue de toute l'assistance, une autre colonne, qui tomba sur celle de pierre, et la brisa avec son idole qui fut réduite en poudre.

En un autre pays, après avoir ruiné un temple de gentils, il voulut aussi faire abattre un haut pin qui étoit dédié au diable. Les gentils s'y opposèrent, et le plus hardi d'entre eux lui cria tout haut : *Si tu as tant de confiance en ton Dieu, nous couperons l'arbre nous-mêmes, à condition que tu le recevras sur tes épaules quand il tombera* Il en fut content. L'arbre étant presque coupé, ils attachèrent le saint par les pieds, craignant qu'il ne s'enfuît; mais quand l'arbre, faisant un bruit horrible, vint fondre sur lui, il leva hardiment la main, et fit le signe de la Croix : au même instant l'arbre se renversa de l'autre côté, et peu s'en fallut qu'il n'accablât les gentils mêmes qui l'avoient coupé. Ceux-ci, étonnés de cet étrange prodige, se soumirent à la volonté de saint Martin, et se convertirent à Jésus-Christ : de sorte qu'en peu de temps, par la diligence du saint prélat, l'idolâtrie fut bannie de tout ce pays-là, et il ne demeura aucun canton où il n'y eût des chrétiens, des églises et des monastères. Car le serviteur de Dieu, abattant un nid de démons, faisoit bâtir au même lieu une église à Dieu, ou un couvent de religieux, où il pût être adoré.

Une autre fois, ayant mis le feu à un vieux et fameux temple d'idoles, il s'éleva un grand vent qui portoit les étincelles et la flamme jusques aux maisons voisines, non sans danger de mettre le feu partout. Il y avoit à craindre que ces pauvres gentils, par le ressentiment de leur perte particulière, ne s'armassent pour venger l'incendie de leur temple et la ruine de leurs dieux. Alors saint Martin, muni de la foi de Jésus-Christ, monta sur le toit, et s'opposa à la flamme qui se lançoit furieusement, laquelle voyant l'homme de Dieu tourna de l'autre côté, et alla droit contre la violence du vent, laissant ces maisons exemptes du péril du feu. Ainsi saint Martin par sa seule présence fit plus que tout le peuple ensemble.

Digitized by Google

Une autre fois, voulant détruire un temple des dieux, fort renommé à cause des grandes richesses dont il étoit rempli, et de la superstition que les idolâtres y apportoient, les gentils lui résistèrent et le chassèrent honteusement. Le saint se retira pour faire son oraison en un lieu proche de là, où il demeura trois jours entiers, jeûnant continuellement avec la cendre et le cilice; au bout desquels il lui apparut deux soldats de la milice céleste, armés de lances et d'écus, qui lui dirent qu'ils venoient l'aider au nom de Notre-Seigneur contre toute cette multitude de païens; qu'il retournât hardiment à son entreprise, sans rien craindre. Saint Martin y alla et rasa le temple, abattit les autels, démolit les idoles, le peuple demeurant tout étonné et immobile; alors ayant reconnu qu'il y avoit en cette œuvre plus de Dieu que de l'homme, il se convertit au Seigneur, qui avoit fait cela par les mains de son serviteur, confessant que ceux qui n'avoient pu résister à un homme, n'étoient pas de vrais dieux, et qu'il n'y en avoit point d'autre que celui que prêchoit saint Martin.

Ce qui lui arriva en Bourgogne n'est pas moins admirable : le saint voulant détruire un temple, en fut empêché par une multitude de laboureurs, dont l'un mit la main à l'épée pour frapper le saint; mais lui, sans s'émouvoir, ôta son manteau et tendit le col, prêt à recevoir le coup. Le méchant haussa le bras, et pensant donner un coup de toute sa force, tomba à la renverse devant tous les autres; il demeura si épouvanté, qu'il se prosterna aux pieds du saint et lui demanda pardon. En une autre pareille rencontre, l'épée d'un méchant qui le vouloit tuer tomba par terre et disparut.

Ainsi saint Martin exerçoit son grand zèle à déraciner l'idolâtrie, et à amplifier le nom et la gloire de Jésus-Christ, qui le défendoit d'un côté, et de l'autre le rendoit recommandable par tant de miracles, non-seulement auprès du peuple, mais aussi devant les princes de la terre; comme l'on voit en ce qui arriva au consul païen Tétradius, qui avoit un serviteur possédé du diable, et qui vint prier saint Martin de le guérir. Le saint commanda qu'on le lui amenât; mais le démon fit résistance, et il n'y eut pas

moyen de tirer le possédé de la maison de son maître. Alors Tétradius supplia saint Martin d'y aller et de secourir ce pauvre homme. Le saint lui dit qu'il ne vouloit point entrer en la maison d'un païen. Tétradius lui promit de se faire chrétien, s'il pouvoit délivrer son serviteur de l'esprit malin qui le tourmentoit. Saint Martin y entra, le guérit, et Tétradius fut baptisé ; il reconnut saint Martin pour son père spirituel, et l'honora de cette qualité.

Il arriva une chose bien plus merveilleuse avec un comte, qui se nommoit Adicien, cruel, fier et barbare, et qui ressembloit plutôt à une bête brute qu'à un homme. Ce comte entra un jour en la ville de Tours, dans l'intention de la saccager et de tourmenter la plupart des bourgeois par divers genres de peines et de supplices. La nuit avant qu'il eût mis cette abominable cruauté à exécution, saint Martin fut averti de sa mauvaise intention. Comme chacun dormoit en sûreté, il s'en alla seul à la porte du palais du comte et se mit là en oraison. Adicien reposoit à son aise, lorsqu'il ouït une voix qui lui dit : *Le serviteur de Dieu est couché à ta porte, et tu dors.* Il sauta du lit tout épouvanté, et dit à ses serviteurs qu'ils cherchassent Martin qui étoit à la porte. Les serviteurs (suivant la coutume), sans être quasi sortis de la première chambre, retournèrent vers leur maître, en se moquant de ce qu'il avoit dit, ajoutant qu'il rêvoit et qu'il n'y avoit personne à la porte. Adicien les crut, et s'étant rendormi, il entendit le même reproche avec plus d'effort et d'étonnement. Soudain il se leva, sortit lui-même, et trouva le saint qu'il cherchoit.

Il se prosterna à ses pieds, en le suppliant qu'il ne prît point la peine de lui rien dire, parce qu'il étoit prêt de faire tout ce qu'il lui commanderoit, seulement qu'il le prioit de se retirer bientôt, de peur que l'ire de Dieu ne tombât sur lui. Le saint s'en étant allé, le comte appela ses officiers et leur commanda de délivrer à l'heure même tous les prisonniers qu'il tenoit en intention de les tourmenter. Et il sortit hors de la ville, qui en respira de joie, louant Jésus-Christ, qui, par le moyen de leur pasteur, les avoit délivrés de la gueule béante de ce loup affamé.

Je ne trouve pas moins considérable ce qui arriva à saint Martin

avec l'empereur Valentinien, l'aîné, qui étoit d'une humeur fâcheuse, et avoit une femme arienne qui l'aigrissoit toujours contre les catholiques. Voilà pourquoi, ayant su que saint Martin lui alloit parler d'affaires, à quoi il ne prenoit pas plaisir, il défendit de le laisser entrer dans le palais, parce qu'il n'avoit point d'autre moyen de lui refuser ce qu'il venoit lui demander. Saint Martin n'ayant pu avoir audience par une ou deux fois, ne perdit pas courage; il s'arma de l'oraison, de la cendre, du cilice et du jeûne.

Au septième jour de son oraison et de sa pénitence, un ange lui vint dire qu'il s'en allât au palais, où il trouveroit les portes ouvertes et le prince plus humain qu'auparavant. Le saint fit ce que l'ange lui avoit commandé, et il trouva l'entrée si libre, que personne ne l'empêcha d'arriver jusqu'à la chambre où étoit l'empereur ; celui ci fut étonné de le voir, et blâma les gardes qui l'avoient laissé entrer, sans faire aucun accueil ni forme de courtoisie envers le saint évêque. Il se tenoit en son siége, sans lui répondre un seul mot; mais sa chaise se trouva incontinent environnée d'une flamme qui commençoit à le brûler, de sorte que voyant bien que ce n'étoit pas une chose humaine, il se leva en hâte et fit une humble salutation au saint, lui octroyant tout ce qu'il désiroit sur-le-champ. Depuis il le traita familièrement, le fit dîner à sa table et lui offrit plusieurs riches présents que saint Martin refusa; il s'en retourna en son église, laissant l'empereur et toute sa cour très-édifiés de lui.

Saint Martin étant allé aussi trouver l'empereur Maxime pour parler de quelques affaires de grande importance, et qui touchoient à la gloire de Notre-Seigneur; Maxime le reçut, l'honora, le chérit et le servit comme un ange. Entre les autres faveurs que lui fit l'empereur, il le convia à sa table, où après plusieurs importunités il s'assit enfin à son côté, plaçant trois grands seigneurs au-dessous de lui, dont l'un étoit consul, l'autre le frère, et le dernier l'oncle de l'empereur; parmi lesquels le clerc qui accompagnoit saint Martin s'assit aussi. Au milieu du banquet, on apporta une grande coupe pleine de vin, qui, selon la coutume du pays, fut présentée à l'empereur. Pour montrer le respect qu'il

portoit à saint Martin, il la lui fit donner pour boire le premier, pensant qu'il la lui donneroit ensuite ; mais le grand prélat la présenta à son clerc, jugeant qu'il n'y avoit là personne (encore que l'empereur y fût) que l'on dût préférer à un prêtre. Le prétendu mépris advenu en cette rencontre édifia fort l'empereur et tous ceux du festin, qui tenoient saint Martin pour un homme plus divin qu'humain.

L'impératrice femme de Maxime ne lui fit pas moins d'honneur et d'accueil ; elle alloit bien souvent avec son mari ouïr les discours du bienheureux évêque, et les paroles de vie qu'il leur disoit pour les exciter à la haine des choses incertaines de ce monde, et leur donner l'amour des éternelles. Elle révéroit en saint Martin avec une vive foi et une sincère affection la personne de Jésus-Christ (demeurant souvent à ses pieds, comme une autre Magdeleine à ceux de Jésus-Christ). Elle voulut aussi pratiquer envers lui l'office de Marthe, le suppliant de recevoir un dîner de sa main. Le saint s'en excusa tant qu'il put (parce qu'il ne prenoit pas plaisir à ces sortes de festins) ; mais l'impératrice ayant interposé le crédit de l'empereur, le saint fut contraint de se rendre afin de s'entretenir en leur bienveillance pour les choses du service de Dieu qu'il se promettoit d'eux. La dévote impératrice le fit elle-même asseoir à sa table, lui donna à laver, et apporta la viande qu'elle-même avoit apprêtée ; elle lui offrit à boire, et se tint bebout le long du dîner, faisant l'office d'une humble servante, les yeux baissés, et joyeuse en son cœur de servir le saint évêque. Elle ôta la table, recueillit jusqu'aux miettes de pain, qu'elle tenoit chères comme un grand trésor.

Une pieuse fille fit une chose presque aussi admirable, mais d'une manière différente.

Il y avoit une fille noble et fort vertueuse, qui pour vivre plus en repos, hors de la vue et du danger du monde, s'étoit retirée en une sienne maison aux champs, où elle avoit vécu plusieurs années en grande réputation de sainteté. Saint Martin, suivant son chemin, se trouva auprès du lieu où elle demeuroit, et par honneur il résolut de la voir pour l'exhorter à persévérer en sa sainte réso-

lution, quoiqu'il n'eût pas accoutumé d'aller visiter les femmes. Comme il étoit prêt d'entrer, on avertit la pieuse fille de la faveur que Dieu lui faisoit de l'envoyer visiter par un si saint personnage. Chacun pensoit qu'elle en loueroit Dieu, et le recevroit selon son mérite, tenant par une grande marque de sa dévotion de voir saint Martin chez elle; néanmoins, elle demeura si recueillie en soi, qu'elle envoya s'excuser envers le saint, et le prier de ne point prendre la peine de passer chez elle, afin que la porte de sa maison demeurât entièrement fermée aux hommes, puisqu'on ne l'ouvroit pas à lui, qui étoit plus qu'un homme.

Le saint prit cela en bonne part, la loua de sa modestie, et du zèle qu'elle avoit de son honnêteté, ne voulant être vue de personne, fût-ce saint Martin. Depuis, la sainte fille lui envoya quelque présent de vivres, que le saint reçut de bonne volonté, disant que le prêtre ne devoit pas refuser ce que cette vierge lui offroit, puisqu'elle méritoit d'être préférée à plusieurs prêtres.

Sévère Sulpice achevant de raconter l'histoire de cette fille, ajoute ces paroles : *Écoutez, vierges, cet exemple ; pour éviter que les méchants ne rôdent autour de vos portes, fermez-les aussi aux bons; et de peur que les scandaleux n'en approchent effrontément, qu'elles ne trouvent point étrange d'en exclure honnêtement les prêtres : que tout le monde sache qu'une fille ne voulut pas recevoir la visite de saint Martin; elle ne refusa pas seulement un simple prêtre, mais elle n'eut point envie de voir celui qui guérissoit tous ceux qui le voyoient.*

Saint Martin n'avoit sur la terre que son corps, tenant toujours son cœur au ciel, et demeurant par le moyen de l'oraison avec Notre-Seigneur et les bienheureux esprits de la cour céleste. Il avoit toujours Dieu présent, et le voyoit en chacune de ses créatures, comme un grand livre où il comtemploit les perfections infinies du Créateur. Il tiroit de toutes choses des conceptions délicates, des instructions utiles, des similitudes propres à édifier ceux qui traitoient avec lui. Il demeuroit dans l'église avec tant de dévotion et de révérence, qu'on ne l'y voyoit jamais assis, mais à genoux ou debout, et avec un visage blême et tremblant. Il répondit

un jour à ceux qui lui en demandèrent la cause : *Trouvez-vous étrange que j'aie peur étant devant mon Dieu ?*

Il étoit souvent visité des anges, de saint Pierre et de saint Paul, de sainte Thècle, de sainte Agnès, et de la Reine des anges la très-sainte Vierge Marie. A l'élévation du Saint-Sacrement pendant la messe, on vit la main du saint couverte de pierres précieuses. Notre-Seigneur le chérissoit fort, et le favorisoit en tout. Il avoit une si claire lumière par le moyen de son oraison, que rien ne lui étoit obscur. Il distinguoit facilement le mensonge d'avec la vérité, les embûches de satan d'avec la solide consolation divine.

Il y avoit auprès de son monastère un lieu fort fréquenté du peuple dévot ; on pensoit qu'il y avoit là des reliques de quelques martyrs, en sorte que les précédents évêques y avoient mis un autel en l'honneur de ces martyrs inconnus. Saint Martin s'enquit de l'origine de cette dévotion, et n'y trouvant aucun fondement, l'eut pour suspecte, se déterminant de n'y point aller, de peur de l'autoriser par sa présence. Néanmoins il s'y en alla un jour avec un petit nombre de ses religieux, et pria Dieu de lui révéler qui étoit en ce sépulcre. Il lui apparut aussitôt une ombre épouvantable, à laquelle il demanda : *Qui es-tu ?*

Je suis, dit-elle, *l'âme d'un voleur, qui fut exécuté à mort pour ses crimes; et néanmoins par un abus du peuple, je suis ici honoré comme un martyr, encore que je n'aie rien qui en approche.*

Incontinent le saint fit abattre l'autel, et délivra le peuple de cette erreur. A cause de cet exemple, et d'autres semblables qui sont arrivés, la sainte Eglise fait une recherche exacte de la vie et des miracles de ceux qu'elle canonise, craignant de proposer aux fidèles d'autres que ceux qui sont véritablement saints.

L'ennemi commun voulant tromper saint Martin, qui étoit en oraison dans sa cellule, lui apparut une fois entouré de lumière, vêtu en roi, une couronne d'or et de pierres précieuses sur la tête, et ses brodequins richement dorés et accommodés, avec un visage riant, et qui ne paroissoit rien moins que ce qu'il étoit. Saint

Martin d'abord demeura quelque peu en suspens, jusqu'à ce que le diable lui dit qu'il étoit le Christ qui descendoit du ciel en terre, et qui daignoit bien le visiter et se manifester à lui avant que de le faire aux autres. Le saint sut alors par révélation de Dieu que ce n'étoit pas Jésus-Christ, mais plutôt l'antechrist et l'ennemi de toute vérité auquel il dit : *Notre-Seigneur n'a point parlé qu'il dût venir vêtu de pourpre, ni couronné du diadème, et je ne croirai jamais que celui-là soit Jésus-Christ, qui ne viendra pas en l'habit et en la forme sous laquelle il a souffert, et qui ne portera pas les stigmates de la croix en son corps.*

L'ennemi du genre humain entendant ces paroles, s'évanouit en fumée, laissant une si infecte odeur en la cellule, que cela suffisoit pour témoigner qui il étoit, et ce qu'il prétendoit.

On ne sauroit croire combien le démon redoutoit saint Martin, qui ne faisoit que le mépriser. Le diable avoit une fois séduit un moine, nommé Anatole, avec plusieurs illusions par lesquelles il lui faisoit croire que les anges le visitoient. Pour prouver que cela étoit vrai, il vint une nuit parmi les autres moines, avec une robe richement ornée et toute éclatante ; chacun d'eux entra alors en soupçon que ce ne fût une ruse du diable, et ils traînèrent quasi par force ce moine ainsi vêtu à saint Martin; mais sa belle robe s'évanouit, et le diable découvrit sa tromperie, n'ayant pas l'assurance de paroître devant le saint, sachant bien que toute cette obscurité seroit dissipée à la rencontre d'une si grande lumière.

Car saint Martin avoit une telle autorité sur les démons, que quand on amenoit des possédés à l'église pour être délivrés par le moyen du saint, sitôt qu'il sortoit de la cellule de son monastère pour s'en venir en ville, ils faisoient des gestes si épouvantables, que l'on savoit dès lors assurément que le saint évêque s'approchoit de l'église. Il ne chassoit point les diables avec des menaces, des cris et des étonnements, suivant la coutume des exorcistes; mais vêtu d'une piquante haire, et couvert de cendres, il se prosternoit en terre, et les supplantoit avec les armes de l'oraison.

Saint Martin fit tant de miracles contre les démons, et pour le salut des âmes et des corps, et pour remédier aux maux de ceux

qui se recommandoient à lui, que l'on en feroit une longue histoire. On les peut voir dans Sévère Sulpice, qui, après en avoir raconté plusieurs, dit qu'il en omet bien davantage ; dans saint Grégoire de Tours, qui a écrit quatre livres entiers des miracles de saint Martin. Il nous suffira de dire, en un mot, que ce saint étoit si puissant en miracles et en prodiges, qu'il sembloit que Dieu l'eût fait seigneur de toutes les créatures, avec tout pouvoir sur les démons, sur les hommes, sur les cieux, sur les éléments, sur les maladies, et sur la mort même, sur les oiseaux du ciel, sur les poissons de l'eau, sur les animaux de la terre ; et que par sa prière, par sa seule parole, par son intention, par l'huile qu'il bénissoit, par les nœuds de sa haire, par les cendres de son tombeau, par le seul nom de Martin, Notre-Seigneur fit plusieurs miracles durant sa vie et après sa mort, pour le rendre plus glorieux et plus vénérable par tout le monde.

Et non-seulement Notre-Seigneur fit des miracles par l'intercession de saint Martin, pour le bien de plusieurs autres ; mais aussi pour le délivrer lui-même des périls et des maux où il étoit. Une nuit qu'il dormoit sur la dure, le feu se mit en la chambre où il étoit, il se réveilla en sursaut, se trouva environné de flammes de tous côtés, et ne put ouvrir la porte qui étoit fermée. Alors il eut recours à Dieu, et fit oraison au milieu de ces flammes, qui s'enfuirent de lui, si bien que le feu s'amortit sans avoir fait aucun dommage. Depuis, il s'accusa d'avoir si long-temps tardé à recourir à l'oraison et à faire le signe de la croix, et d'avoir premièrement eu recours aux voies humaines.

Il avoit le don de prophétie, et par une lumière divine il annonçoit les choses avant qu'elles arrivassent. Entre autres, il avertit l'empereur Maxime qu'il ne passât point en Italie ; car, quoiqu'au commencement il dût obtenir la victoire sur Valentinien le Jeune, il se perdroit après.

Encore que cet admirable prélat fût si grand devant Dieu, néanmoins il permit qu'il tombât en une faute, pour nous servir d'exemple et d'avertissement. L'empereur Maxime ayant fait tuer l'hérétique Priscillien, par l'accusation et le zèle indiscret de quel-

ques évêques, qui le firent juge en cette cause ecclésiastique, ils en furent tous excommuniés; cependant les autres évêques ne laissoient pas de fréquenter cet empereur pour lui faire leur cour. Saint Martin vint à Trèves, où étoit alors l'empereur, pour traiter avec lui de certaines affaires qui importoient grandement au bien de l'Eglise. Au commencement, il fit difficulté de voir ces évêques, sachant qu'ils étoient retranchés de la communion de l'Eglise; néanmoins à la fin il se laissa vaincre, voyant que l'empereur s'en offensoit fort, de la faveur duquel il avoit besoin pour obtenir l'expédition des dépêches qu'il poursuivoit. Mais il pleura si amèrement cette faute, que Dieu fut contraint de lui envoyer un ange pour le consoler. Cet ange lui dit donc qu'il avoit sujet de s'attrister et de pleurer son péché, encore qu'on le pût excuser en quelque façon, à cause que c'étoit pour mieux avancer les affaires de Dieu; néanmoins qu'il s'en corrigeât et reprît sa première constance.

Depuis, voyant qu'il ne chassoit pas les diables des corps, ni ne guérissoit pas les malades si facilement qu'autrefois, il disoit en pleurant qu'à cause qu'il avoit fréquenté ces évêques excommuniés de l'Eglise (encore que ce n'eût pas été longtemps, et quasi par force), Dieu l'avoit châtié, et diminué en lui la grâce de faire des miracles. Durant seize ans qu'il vécut encore, il se retira fort soigneusement des assemblées épiscopales, de peur de récidiver en une pareille faute.

Notre saint évêque avoit déjà atteint un âge avancé; il éprouvoit de grands désirs de se voir libre des misères de ce monde et de jouir en l'autre de la vision de Dieu, lorsqu'il eut révélation de sa fin, de laquelle il avertit ses disciples; mais pourtant il ne laissa pas que de veiller toujours sur son troupeau, et de faire le devoir d'un pasteur vigilant. Car étant survenu un certain différend entre les prêtres de Caude-sur-Loire, il y alla en personne pour les accorder, estimant qu'il ne pouvoit pas plus heureusement finir sa vie qu'en laissant toutes les églises en bonne paix.

Après qu'il les eut accordés, étant sur le point de s'en retourner à Marmoutier, il fut saisi d'une grande défaillance; alors il assem-

bla ses disciples et leur dit que sa maison de terre s'en alloit tomber, et qu'il falloit nécessairement qu'il les laissât. A quoi ils répondirent en pleurant : *Pourquoi nous quittez-vous, père saint? A qui nous laissez-vous ainsi désolés et affligés? Les loups ravissants se jetteront sur votre bergerie, et le berger n'y étant plus qui pourra garantir vos brebis? Nous savons bien quel est votre désir de voir Jésus-Christ, mais votre récompense est assurée, laquelle ne diminuera en rien pour être tant soit peu différée. Ayez égard à notre nécessité, et ne nous laissez pas en un danger si manifeste.*

Le serviteur de Jésus-Christ ne put faire autrement qu'il ne se sentit touché en entendant les plaintes et les regrets de ses disciples, et qu'il ne pleurât avec ceux qui avoient sujet de pleurer; alors il dit, en tournant affectueusement les yeux au ciel : *O Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne fuis pas le travail; que votre sainte volonté soit faite en tout.* En ces paroles, il montra qu'il ne savoit lequel des deux il devoit choisir, de demeurer sur la terre pour Jésus-Christ, ou de laisser la terre pour l'amour du même Jésus-Christ; et il nous apprit qu'en toutes choses il nous faut remettre à la volonté de Dieu, et nous abandonner entre ses mains avec une grande indifférence, afin qu'il en dispose selon son bon plaisir.

Il avoit une forte fièvre, et néanmoins, il ne relâchoit pas d'un point de la rigueur de son oraison et de sa méditation, couché par terre sur un lit de cendres et couvert d'une haire, soutenant la foiblesse de son corps par la véhémence de son esprit, et disant que le bon chrétien devoit ainsi mourir comme un brave soldat, les armes à la main. Ses disciples, le voyant couché sur le dos et regardant attentivement au ciel, le prièrent de se tourner tant soit peu de côté pour reposer; mais le saint leur répondit : *Permettez, mes frères, que je regarde plutôt le ciel que la terre, et que mon âme aille son droit chemin au créateur.*

Il aperçut le diable autour de lui, et lui dit hardiment : *Que fais-tu ici, ô bête sanglante? traître, tu ne trouveras rien en moi qui t'appartienne, je serai reçu au sein d'Abraham.* Il trépassa en disant ces paroles. Qui se fera fort à l'heure de la mort des em-

bûches du démon, si saint Martin ne le fut pas? A qui de nous autres ne s'attaquera pas celui qui s'adressa à ce grand saint qui l'avoit tant de fois vaincu?

Son corps demeura beau, son visage brillant, et tous ses membres mortifiés, secs et consumés, devinrent si blancs et si frais, que l'on eût dit qu'ils se transformoient déjà en l'état de la gloire. On ouït en même temps les anges qui chantoient mélodieusement, lesquels ne furent pas seulement entendus là où saint Martin décéda, et en sa chambre; mais en la ville de Cologne, le bienheureux saint Séverin évêque et un sien archidiacre ouïrent cette harmonie; et le même saint Séverin eut révélation que cette musique s'étoit fait entendre pendant que les ministres infernaux guettoient en vain au passage pour surprendre saint Martin. D'où nous pouvons conjecturer avec quelle rigueur les pécheurs sont traités en l'autre vie, puisque les justes sont recherchés de si près.

Tout le peuple porta un grand deuil du trépas de saint Martin, et vint plein d'amertume et de regret célébrer les obsèques de leur saint évêque. Il s'y trouva deux mille moines, tous remplis de la doctrine de ce saint prélat, et un chœur de très-chastes vierges. Il y eut une grande contestation entre les bourgeois de Poitiers et de Tours à qui auroit le corps de saint Martin, et jouiroit d'un trésor si précieux, chacun disant ses raisons; néanmoins enfin ceux de Tours (dont il avoit été évêque), tandis que leurs parties adverses dormoient, s'éveillèrent et emportèrent le corps saint en leur ville, où il fut enterré avec grand honneur et révérence.

Saint Martin décéda l'onzième jour de novembre, un dimanche au soir, l'an de Notre-Seigneur quatre cent deux, sous l'empire des deux frères, enfants du grand Théodose, Arcadius et Honorius. Il vécut quatre-vingt-six ans, selon le cardinal Baronius, qui prouve que saint Martin naquit l'an trois cent seize, qu'il commença à porter les armes à l'âge de dix-sept ans; qu'il fut baptisé à trente-trois; qu'en l'âge de quarante il quitta sa profession militaire et qu'il mourut l'an de Notre-Seigneur 402, âgé de quatre-vingt six ans, comme l'on pourra voir en ses Annotations sur le Martyrologe

romain, en la dernière édition, et aux 3, 4 et 5e tomes de ses Annales.

La vie de saint Martin a été écrite par Sévère Sulpice, évêque, qui étoit son disciple et ami intime, homme fort éloquent; et par saint Paulin, évêque de Nole, qui eut aussi connoissance de saint Martin, car ayant perdu un œil à cause d'une taie qui s'y étoit faite, saint Martin le guérit en le touchant avec une éponge. Il a écrit six livres de sa vie en vers ; et saint Grégoire de Tours, qui fut aussi guéri miraculeusement par l'intercession de saint Martin, composa quatre livres de ses miracles. Venant Fortunat, évêque de Poitiers, fit aussi quatre livres en vers en reconnoissance de ce que Dieu le délivra d'un cruel mal des yeux par les prières de saint Martin, en se frottant de l'huile de sa lampe. Saint Odon, abbé, écrivit l'histoire de la translation du corps de saint Martin en Bourgogne, et un traité de ses louanges. Plusieurs autres auteurs ont exercé leur esprit à décrire sa vie et ses miracles; comme Hébert, évêque de Tours, Richer de Metz, Guilbert de Gembley, Honoré d'Augsbourg, et parmi les Grecs, Sozomène et Nicéphore Calixte.

La mémoire de ce saint a été fort célèbre par tout le monde, et l'est encore à présent, surtout en France, où quelques auteurs qui ont écrit depuis la mort de saint Martin, comptent les années du jour de son décès comme d'une date notable. Tous ceux qui parlent de lui recommandent infiniment ses vertus, ses actions et ses miracles.

Le grand patriarche saint Benoît portoit tant d'amitié à saint Martin, qu'il lui bâtit un oratoire au mont Cassin. Saint Maur, son disciple, suivant les traces de son père, lui bâtit une église auprès de son monastère, et se retira en une maisonnette qui étoit auprès, pour se préparer à la mort. Willebrod, archevêque, et saint Sunibert, évêque, consacrèrent l'église cathédrale d'Utrecht en l'honneur de saint Martin.

Saint Bernard dit de lui qu'il fut souvent martyr d'affection, et très-zélé pour la gloire de Dieu ; et il exalte grandement ses vertus. Pierre Damien l'appelle un noble confesseur, la gloire des prêtres,

la perle précieuse des évêques, la règle des clercs, la lumière et l'ornement des moines, qui a rempli tout le monde de sa renommée, et dont il semble que la vertu ait égalé celle des Apôtres. *Par tous les coins de la terre,* dit-il, *le renom d'un si grand prélat s'est répandu : quelque part que s'étende la foi de Jésus-Christ, la vie de Martin y est admirée. L'empereur est glorifié en son soldat, et le soldat est loué en son empereur. L'Église de Tours, qui garde le corps de saint Martin, a été enrichie par les rois, embellie par les princes, et ornée de prérogatives et de priviléges par les papes.* Il ajoute que non-seulement des églises cathédrales ont été fondées en l'honneur et sous le nom de saint Martin, mais aussi des bourgs et des villages entiers, à cause de la dévotion qu'ils portoient à ce saint.

Odon, abbé de Cluny, écrivit un Traité des louanges de saint Martin sous ce titre : Que le très-heureux saint Martin est en un sens comparable aux Apôtres; et il le prouve par la sainteté de sa vie, par la dignité épiscopale, par le zèle des âmes qu'il convertit sans nombre, par la grande multitude de miracles qu'il fit, respectant toutefois la souveraine majesté apostolique, que tous les saints reconnoissent.

Enfin toutes les nations, les provinces et les royaumes ont été illustrés par l'excellente vie de ce saint prélat et favorisés de ses miracles. Les princes en paix et en guerre ont bien expérimenté ce que vaut son intercession devant Dieu, spécialement les rois de France, qui portoient avec eux en guerre le manteau de saint Martin, se tenant assurés de la victoire sous un tel défenseur.

Outre ces auteurs, le cardinal Baronius fait mention de saint Martin en ses Annotations sur le Martyrologe romain, et aux 3, 4, 5, 6, 7 et 8e tomes de ses Annales.

LA VIE DE SAINT MENNAS,

SOLDAT ET MARTYR.

AN 296.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

Saint Mennas étoit Égyptien de nation, brave soldat et martyr; se trouvant en garnison en une ville de la province de Phrygie, nommée Cotyée, et sachant qu'on publioit un édit des empereurs Dioclétien et Maximien, fort rigoureux contre les chrétiens, il quitta la ceinture militaire pour se retirer du service des empereurs en un désert, où il demeura cinq ans, menant une vie solitaire et pénitente, avant d'entrer en la bataille qu'il attendoit, et de répandre son sang pour Notre-Seigneur.

Après ces cinq années, il retourna à la ville un jour que l'on célébroit des fêtes, et que tout le peuple étoit assemblé au théâtre pour voir les spectacles. Mennas se glissa au milieu de la presse avec un habit tout déchiré, comme un homme de néant, et commença à dire tout haut d'une façon grave et joyeuse, ces paroles d'Isaïe : *J'ai été trouvé de ceux qui ne me cherchoient pas, et manifesté à ceux qui ne s'enquéroient pas de moi :* pour donner à connoître qu'il se venoit volontiers offrir au martyre. Chacun jeta les yeux sur Mennas, s'étonnant de sa hardiesse. Il fut pris et mené au président Pierre, à qui il confessa qu'il avoit été soldat des empereurs, et qu'il étoit chrétien : mais on l'envoya en prison (de peur d'interrompre la fête) pour être représenté au lendemain.

Le juge s'efforça par belles paroles, par promesses et par offres, de lui faire adorer les faux dieux. Mais voyant qu'il perdoit sa peine,

Digitized by Google

et que Mennas lui répondoit courageusement, il eut recours à la cruauté, le fit étendre par terre et fouetter avec des nerfs de bœuf, jusqu'à ce qu'il eût obéi aux commandements des empereurs : ils le battirent si cruellement que le sang ruisseloit par la place. On le mit sur le chevalet, où on lui déchira la peau avec des ongles de fer; on lui brûla les flancs avec des flambeaux ardents; on frotta ses plaies d'une haire; on traina son corps sur la place semée de chardons; on le brisa de nouveau avec des verges et des cordes plombées; on lui battit le visage à grands coups de poing; mais le valeureux soldat de Jésus-Christ avoit le cœur tranquille et joyeux, le visage riant, comme si c'eût été quelque autre qui eût enduré, et non pas lui; se moquant de ces tourments, et priant les bourreaux de les redoubler, parce qu'il n'avoit guère souffert au prix de ce que Dieu mérite, et de ce qu'il eût bien voulu endurer pour lui : de sorte que le juge et les bourreaux mêmes étoient épouvantés de voir une telle constance et allégresse en de si rudes peines.

Quelques-uns de ses anciens amis lui voulurent persuader de quitter cette obstination, et de ne point perdre cette douce vie, ni les commodités et les honneurs qui ne lui pouvoient manquer; mais il ferma les oreilles à ces discours, tenant pour ses ennemis tous ceux qui par l'espérance de cette vie périssable le venoient détourner de l'éternelle.

Enfin le président, voyant la constance du soldat de Jésus-Christ, le condamna à être décapité et brûlé. On le mena en un lieu appelé Potemie : plusieurs accoururent à ce spectacle; et lui, avec son pauvre habit, comme une personne qui ne faisoit pas grand état de tout ce qui est ici-bas, levant les yeux et le cœur au ciel, fit oraison; il supplia affectueusement Notre-Seigneur qu'il le favorisât à cette heure-là et lui donnât victoire, afin qu'étant délivré des misères de cette vie, il le pût voir, adorer, et jouir à jamais de sa présence.

Son oraison étant achevée, on lui trancha la tête, puis son corps fut jeté dans le feu pour être brûlé; mais Dieu permit que plusieurs dévotes personnes tirèrent du feu quelques précieuses reliques,

qu'elles enveloppèrent dans des linges embaumés, et elles les portèrent en son pays, ainsi que le saint les en avait chargées avant de mourir.

Le martyre de saint Mennas arriva le 11 de novembre l'an de Notre-Seigneur 296, sous l'empire de Dioclétien et de Maximien.

Dieu fit plusieurs miracles après sa mort, lesquels sont rapportés par Timothée, archevêque d'Alexandrie, et recueillis par Métaphraste, Lipomani et Surius. L'un fut, qu'un certain gentilhomme allant à Alexandrie pour visiter quelques reliques du saint martyr que l'on avoit transportées dans une belle église qu'on lui avoit bâtie, et arrivant dans un bourg nommé Loconera, il logea en une hôtellerie où il fut tué de l'hôte du logis qui lui vouloit voler son argent. Mais à l'instant saint Mennas apparut, qui ressuscita le mort et convertit le meurtrier par ce miracle. Plusieurs gentils reçurent aussi par là la lumière du saint Evangile, et d'autres qui étoient hérétiques furent réduits à la foi catholique.

L'autre miracle fut d'un homme riche et dévot, nommé Eutrope, qui ayant résolu d'offrir au saint un vase d'or s'en repentit depuis; au lieu de cela, il promit de lui en donner un tout d'argent et du même poids, mais qui n'étoit pas si bien gravé ni ciselé. Un de ses esclaves allant laver ce beau vase en un étang, le vase et l'esclave y tombèrent. Le saint secourut si à propos cet esclave, qu'il le tira de l'eau avec le vase à la main; et le maître, reconnoissant sa faute d'avoir changé de volonté au présent qu'il désiroit lui faire, offrit les deux vases au saint avec l'esclave que saint Mennas avoit délivré du péril, afin qu'il servît perpétuellement en son église.

Timothée raconte un autre miracle, d'une femme de qualité, riche, vertueuse, qui, n'ayant point d'enfants, délibéra de faire le saint martyr héritier de la plupart de ses biens. Elle s'achemina à son église en cette intention; mais elle fut rencontrée par le chemin d'un homme perdu qui la voulut outrager; elle résista tant qu'elle put, et comme ce suppôt du diable s'opiniâtroit à l'insulter, saint Mennas se présenta devant eux, la délivrant des mains de ce débauché, lequel ensuite se convertit et reconnut sa faute,

Il en demanda pardon à Dieu et au saint, et persévéra toute sa vie en oraison et en pénitence.

Dieu fit aussi un miracle signalé à l'égard d'un juif, par l'intercession de ce saint martyr. Ce juif avoit donné à un chrétien, son grand ami, une bourse pleine d'argent, bien cachetée, pour la lui garder; depuis, le chrétien, aveuglé par l'avarice, la lui refusa. Pour découvrir la vérité du fait, ils s'accordèrent que le chrétien jureroit, sur les reliques de saint Mennas, s'il avoit reçu cet argent, ou non. Le chrétien se parjura hardiment, sous une folle créance qu'il ne péchoit point, à cause que l'autre était juif et non pas chrétien. Néanmoins le saint, par un miracle évident, rendit au juif sa bourse cachetée, ce qui fut cause que lui et tous ceux de sa famille se convertirent à notre sainte foi. Le chrétien confessa alors son péché ; il offrit la moitié de son bien à ce saint, et se dédia à servir en son église, où il continua tout le reste de sa vie, pleurant ses péchés et faisant pénitence.

Tous les Martyrologes font mention de saint Mennas, ainsi que les grecs en leur Ménologe, Métaphraste et les autres auteurs qui écrivent les Vies des saints.

Dans le pays des Samnites, saint Mennas, solitaire, dont saint Grégoire, pape, rapporte les vertus et les miracles. Il étoit contemporain de saint Grégoire le Grand, qui en a décrit les vertus et les mérites dans ses Dialogues, où il dit qu'il n'y avoit alors que dix ans qu'il étoit mort. Ce bon ermite ne possédoit en ce monde autre chose que quelques ruches de mouches à miel, après lesquelles il passoit le temps en ses heures de loisir. Un Lombard voulut les dérober, quelques remontrances que lui pût faire le saint; mais il en fut empêché par le diable, qui se présenta devant lui et le tourmenta beaucoup; de sorte que pas un Lombard n'osa depuis lui faire aucune offense, et il fut fort respecté de chacun. Il y avoit des ours qui quelquefois venoient pour manger le miel, mais ce saint homme les châtioit d'une férule qu'il

portoit d'ordinaire en sa main, si bien qu'ils craignoient plus sa férule que toute autre sorte d'armes. Il méprisoit les richesses, et ne vouloit rien posséder. Lorsque quelqu'un venoit le visiter, il ne l'entretenoit que de la gloire des bienheureux et des moyens d'y parvenir, et reprenoit sévèrement ceux qu'il reconnoissoit être pécheurs. Les habitants qui étoient auprès de lui avoient coutume de lui envoyer à certains jours de la semaine quelque chose, afin qu'il eût de quoi donner aux pauvres qui alloient le visiter. Or, un certain homme qui avoit méchamment détourné une religieuse et l'avoit épousée, n'osant pas l'aller voir, lui envoya son présent avec ceux des autres; toutefois le saint ermite sut bien le reconnoître par une révélation divine, et le lui renvoya avec des reproches et des menaces très-sévères. Il mourut le onzième jour de novembre, l'an de Notre-Seigneur 577.

A Ravenne, les saints Valentin, Félicien et Victorin, qui reçurent la couronne du martyre durant la même persécution.

En Mésopotamie, saint Athénodore, martyr, qui, sous le même Dioclétien et le président Eleuse, souffrit d'abord la question du feu; il fut ensuite appliqué à d'autres tortures, et enfin condamné à perdre la tête; mais, le bourreau étant tombé évanoui et personne n'osant le décapiter, il mourut en priant Dieu.

A Lyon, saint Véran, évêque, qui brilla pendant sa vie par la solidité de sa foi et par les mérites de ses vertus.

Au monastère de Grotta-Ferrata, près Frascati, saint Barthélemi, abbé, compagnon de saint Nil, dont il a écrit la vie.

DOUZIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Martin, pape et martyr.— Saint Milhan ou Emilien de la Cuculle, prêtre et confesseur.

Saint René, évêque d'Angers; saint Aurèle et saint Publius, évêques et martyrs; saint Paterne, martyr; saint Livin, évêque et martyr; saint Benoît et ses compagnons, ermites et martyrs; saint Josaphat, martyr; saint Ruf, évêque d'Avignon; saint Cunibert, évêque de Cologne; saint Nil, abbé; saint Théodore Studite; saint Didace, religieux.

LA VIE DE SAINT MARTIN,

PAPE ET MARTYR.

AN 654.

Constant II, empereur. — Clovis II, roi.

Saint Martin, pape, premier de ce nom, étoit natif de Todi, ville de Toscane, et fils de Gabrice, homme très-saint et très-vertueux. Il succéda au pape Théodore le premier jour de juillet, l'an de Notre-Seigneur 649, sous l'empire de Constant II, petit-fils d'Héraclius. Ce Constant, séduit et corrompu par Paul, patriarche de Constantinople, étoit imbu du poison hérétique des monothélites, qui ne mettoient qu'une seule volonté en Jésus-Christ, et par conséquent nioient les deux natures divine et humaine. Ce misérable empereur fut tellement perverti, qu'il prit ces hérétiques sous sa protection, prétendant faire suivre la croyance qu'il avoit embrassée, et répandre sa religion par finesse et par force.

A cette fin il publia une confession de sa foi et un formulaire de sa doctrine, qu'il nomma type, et l'envoya à saint Martin dès le

Digitized by Google

commencement de son pontificat, afin qu'il l'approuvât et la ratifiât de son autorité ; mais le saint pape la rejeta comme chose maudite et excommuniée. Il lui répondit franchement qu'encore que tout le monde se départit de la foi catholique et de la doctrine évangélique, il n'en omettroit pas un seul point; que les menaces ni les promesses de l'empereur ne le pouvoient empêcher de la suivre; qu'il étoit prêt d'exposer sa vie et de répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la vérité catholique.

Ensuite désirant prévenir les maux que l'on pouvoit craindre de la violence et de l'indignation de l'empereur, il envoya en diligence ses légats à Constantinople avec des lettres au patriarche Paul, pour le prier de ne s'opiniâtrer pas en son erreur, et de ne se départir pas de ce que tant de saints personnages avoient déterminé en plusieurs conciles généraux. Cette diligence et cet égard du saint pape Martin furent inutiles; au contraire, le patriarche s'en offensa avec tant d'orgueil et d'aveuglement, qu'il fit bannir par l'empereur les légats, qui furent relégués en divers lieux, où il endurèrent de grandes misères.

Saint Martin, non sans raison, fut touché de cette injure, et assembla un concile à Rome de cent cinq évêques, où on déclara derechef la vérité de notre sainte foi, et où les erreurs de Pyrrhus, de Cyr et de Sergius furent anathématisées. Paul avec tous ses sectateurs et ses adhérents y furent privés de toutes leurs dignités. Et afin que les canons de ce saint concile ne pussent être ignorés de personne, saint Martin en envoya plusieurs copies aux évêques, aux prélats, aux prêtres, aux diacres et aux abbés de toute l'Église catholique.

Ce fut un trait admirable de la constance et de la magnanimité du saint pape. Car voyant que pas un des patriarches de l'Orient n'étoit catholique ; que l'empereur même étoit hérétique, puissant et obstiné défenseur de l'hérésie, pour l'établissement de laquelle il avoit envoyé en Italie un gouverneur avec ce détestable acte de sa profession de foi ; ce saint pontife, qui ne faisoit que d'entrer dans le siége apostolique, n'eut point de crainte en un si mauvais temps de s'opposer à l'empereur et de lui résister courageusement,

jusqu'à l'effusion de son sang pour la foi catholique. Il apprit aux princes, par cet exemple, qu'ils ne sont pas juges des causes ecclésiastiques ni de la foi, et aux prêtres et aux prélats avec quelle résolution et quelle vigilance ils doivent défendre ce qui leur appartient.

Quand l'empereur Constant sut ce qu'avoit fait le pape Martin, il entra en une telle furie qu'il délibéra de le faire mourir pour venger l'injure qu'il pensoit avoir reçue de lui. A cette cause, il donna le gouvernement d'Italie à Olympe, son chambellan, qui étoit hérétique comme lui. Il lui commanda d'y semer et d'y cultiver l'hérésie, et si le pape s'y vouloit opposer, qu'il le prît ou le tuât. Olympe, arrivant à Ravenne, qui étoit alors la résidence des exarques, amassa le plus de gens qu'il put et s'en vint à Rome, où il essaya de persuader aux plus grands seigneurs qu'ils se rendissent complaisants en cela à l'empereur. Tous les séculiers et ceux du clergé lui répondirent qu'ils n'entendoient croire ni confesser autre chose, que ce qui avoit été déterminé par le pape au concile de Latran avec les cent cinq évêques.

L'exarque voyant qu'il ne gagneroit rien par cette voie, et que le pape étoit bien aimé dans Rome, dont il seroit malaisé de le chasser, il résolut de le tuer. Pour en venir aisément à bout, il feignit vouloir communier de la main du pape, et un jour qu'il célébroit la messe solennelle en l'église de Sainte-Marie-Majeure, il fit venir un des soldats de sa garde pour l'assassiner pendant qu'il administreroit la sainte communion, et donner la mort à celui qui distribuoit le pain de vie. Jusqu'où ne va point la malice de l'homme, et en quel abîme d'impiété ne se précipite pas un ministre ambitieux, pour complaire à son prince! Mais à l'instant que le cruel bourreau voulut tirer l'épée pour exécuter sa méchanceté, il fut aveuglé, de sorte qu'il ne put jamais voir ni reconnoître le pape, qui étoit à l'autel, non-seulement environné de la garde des anges, mais aussi du Roi des anges qu'il tenoit entre ses mains sacrées. Ainsi le soldat se retira sans avoir exécuté le commandement d'Olympe, ni commis cet abominable sacrilége, et le pape échappa pour lors de ses mains, parce qu'Olympe,

ayant su le miracle que Dieu avoit opéré, se réconcilia avec saint Martin.

Après la mort d'Olympe, Constant envoya pour exarque en Italie Théodore Calliope, qui l'avoit déjà été une fois, et s'y étoit dignement comporté, et lui recommanda secrètement de prendre le pape, et de le lui envoyer sûrement à Constantinople. Comme il ne se fioit pas tout à fait en lui, il dépêcha pour cette capture Paul Pélade son domestique, de la fidélité duquel il se tenoit assuré, en ce qu'il lui commandoit.

Théodore, à son arrivée, et au commencement de son gouvernement, pour mieux tromper les fidèles, se montra fort catholique et ami de la foi romaine, voyant le clergé et tout le peuple fort affectionné à suivre leur pasteur. Mais un jour, le pape étant malade à Saint-Jean-de-Latran, et ne pensant rien moins qu'à la trahison que méditoit Théodore, comme il étoit sur une couchette, car après avoir veillé les nuits il reposoit un peu, il vit entrer en tumulte des soldats, qui le prirent et l'attachèrent avec des chaînes. Théodore le livra à Paul Pélade, pour l'emmener à l'empereur. Le saint pasteur ne voulut point résister à ces loups enragés, mais comme un agneau il s'offrit à eux pour être maltraité.

Rome se trouva fort scandalisée d'un accident si étrange; et quand on sut qu'on vouloit emmener leur bon maître à Constantinople, plusieurs du clergé résolurent de lui faire compagnie, et de le servir par le chemin de leurs personnes et de leurs moyens, mais on ne le voulut pas permettre. Ainsi il fut emmené à Constantinople abandonné de chacun, avec beaucoup de mauvais traitements, d'opprobes et de calomnies, que ces satellites publioient contre lui partout où il passoit.

Constant fut fort aise de cette capture, et le fit mettre en une basse fosse, où il demeura quatre-vingt-douze jours sans parler à personne; depuis, on le promena devant divers juges, lui faisant mille insultes. Puis on le remit en prison les fers aux pieds, avec des larrons, où il fut longtemps travaillé du froid, et de la puanteur d'un cachot étroit.

Enfin l'empereur et ses ministres voyant qu'il n'y avoit aucun moyen d'adoucir le cœur invincible du saint Pontife, non plus que s'il eût été d'acier ou de diamant ; qu'il leur disoit tout haut qu'encore qu'on le mît en pièces, il ne communiqueroit jamais avec l'église de Constantinople, ni ne se départiroit d'un seul point de la foi romaine ; ils le reléguèrent en la Chersonèse, qui est au bout de la mer Noire, terre très-froide, presque inhabitable, où longtemps auparavant le pape saint Clément avoit aussi été banni et martyrisé.

Saint Martin y fut si maltraité et souffrit tant de calamités avec une extrême pauvreté et disette des choses nécessaires à la vie humaine, qu'il dit ces mots en une épître : *Je loue Dieu de ce qu'il nous envoie les tribulations qu'il sait nous être convenables, spécialement quand je vois en ce lieu une telle nécessité et famine, que l'on parle du pain sans le voir ni savoir ce que c'est. Si l'on ne nous envoie quelque secours d'ailleurs, il est impossible de vivre longtemps ici ; l'esprit est assez prompt, mais la chair est infirme.* Et en une autre épître, après avoir bien décrit sa pauvreté, il ajoute ces mots : *Notre-Seigneur aura soin de ce corps chétif et le gouvernera ainsi qu'il lui plaira, tantôt en l'affligeant de continuelles tribulations, tantôt en lui procurant quelques rafraîchissements et relâches. Notre-Seigneur est si proche qu'il ne se faut soucier de rien ; car j'espère en sa miséricorde, qu'il me conduira à ce qui lui sera le plus agréable, et fera sa volonté de moi. Saluez tous ceux qui sont nôtres en Jésus-Christ, particulièrement ceux qui par un vrai amour ont eu compassion de nos chaînes et de nos travaux.*

Il mourut bientôt après avec une très-grande patience, comme un glorieux martyr de Jésus-Christ. Il décéda l'an 654, le 12 de novembre, jour où l'Eglise catholique célèbre sa fête, ayant tenu la chaire de Saint-Pierre, selon le cardinal Baronius, six ans trois mois et douze jours. Notre-Seigneur honora ce saint-Père de plusieurs miracles qu'il fit durant sa vie et après sa mort.

Du temps qu'il étoit prisonnier à Constantinople, il rendit par ses prières la vue à un aveugle, comme écrit saint Ouen, archevêque de Rouen, en la vie de saint Eloi. Depuis son décès, l'auteur

qui a décrit son exil et son martyre, lequel étoit son compagnon et témoin oculaire, raconte que plusieurs malades étoient guéris à son sépulcre; les aveugles étoient éclairés, les sourds entendoient, les muets parloient, les manchots et les boiteux marchoient droit, les démoniaques étoient délivrés, et personne n'étoit éconduit de ce qu'il demandoit à Dieu par l'intercession du saint.

Son corps fut dans la suite transporté à Rome et mis au titre d'Equice, qui est l'église du pape Saint-Sylvestre et de l'évêque Saint-Martin, laquelle avoit été bâtie en l'honneur de ces deux saints; mais depuis que le corps de saint Martin pape et martyr y eut été apporté, quelques-uns pensèrent qu'elle avoit été bâtie en son honneur.

Tous les Martyrologes font mention de saint Martin. Les auteurs de l'Histoire des Papes ont écrit sa vie, ainsi que celui qui l'accompagna; le cardinal Baronius en parle en ses Annotations sur le Martyrologe, et au huitième tome de ses Annales.

LA VIE DE SAINT MILHAN DE LA CUCULLE,

CONFESSEUR.

AN 554.

Vigile, pape. — Justinien, empereur. — Childebert, roi.

La vie de saint Milhan, moine, a été écrite par saint Braulion, archevêque de Saragosse, disciple de saint Léandre, et se trouve dans les Bréviaires d'Espagne.

Saint Milhan étoit natif d'Espagne. En sa jeunesse il fut berger, et s'entretenoit, comme font les pasteurs, à jouer du flageolet, soulageant par cette rustique harmonie l'ennui de la solitude. Il s'endormit un jour au son de cet instrument, et Notre-Seigneur lui donna

un tel goût de la vie spirituelle, qu'il se réveilla avec un grand mépris des choses de la terre, et un désir ardent de celles du ciel. Il alla incontinent au désert chercher un saint ermite, nommé Félix, pour apprendre la vie qu'il devoit suivre. Félix l'instruisit, mais Jésus-Christ l'éclaira invisiblement, et l'inspira bien davantage, comme celui qu'il avoit choisi pour faire la leçon, et servir d'exemple aux autres.

Depuis, il se retira en la solitude de Bilibie, où se trouvant inquiété en son saint repos par une quantité de personnes qui le venoient trouver, il résolut d'entrer plus avant au désert, sur le haut d'une montagne que l'on nommoit alors Disterces. Il demeura quarante ans en ce désert, éloigné de la conversation humaine, mais parmi les visites et les consolations des anges.

Saint Milhan ne se put toutefois si bien cacher, que la splendeur de ses rares vertus ne le fît connoître au monde. Didime, évêque de Taraçone, eut avis de sa sainteté; il le fit venir et lui donna l'ordre de prêtrise, quasi par force, avec injonction de servir l'Église de Brigége. Il obéit, et commença à faire sa charge si exactement et avec tant de soin, que quelques-uns du clergé ne le purent souffrir. Ils accusèrent saint Milhan comme un prodigue des biens de l'Eglise, ce qu'ils persuadèrent facilement à l'évêque Didime. Celui-ci blâma aigrement le saint et lui ôta la charge de l'église, comme s'il eût été convaincu d'en avoir mal ménagé le bien.

Saint Milhan ne s'émut guère de cette tribulation; au contraire, comme un arbre bien planté, il s'enracina davantage en l'humilité, en la patience, et au désir de s'adonner entièrement à la contemplation et à la tranquillité de son âme. Il se retira en un lieu près de Brigége, où il passa ce qui lui restoit de vie, avec un plus grand désir des choses célestes. Il vécut jusqu'à l'âge de cent ans, et fut fort travaillé d'hydropisie et d'autres maladies. Il sut l'heure de sa mort un an auparavant, et bien qu'il fût consumé et exténué du mal, il ne laissa pas de redoubler sa pénitence, ses jeûnes et ses veilles, et de s'occuper davantage en l'oraison.

Durant le carême de cette dernière année, il eut révélation de la ruine de Biscaye, qui arriva quelque temps après; il avertit les

principaux de la province que leurs péchés feroient bientôt tomber l'ire de Dieu sur eux, s'ils ne l'apaisoient par leurs larmes et par leur pénitence. Un prêtre nommé Abondant, méprisant la prédiction du saint, lui dit que sa vieillesse lui causoit ces rêveries ; le saint répliqua : *Abondant, tu seras l'un de ceux qui confirmeront ce que je dis :* ce qui fut ainsi.

Approchant de sa fin, il envoya quérir Asselle, prêtre, son familier ami, entre les bras duquel il rendit l'âme pour aller à son Créateur jouir éternellement de la béatitude. Aussitôt que sa mort fut divulguée à Brigége, chacun accourut où étoit ce corps saint, qu'ils ensevelirent en leur église avec grande solennité et dévotion.

Notre-Seigneur fit plusieurs miracles après sa mort par son intercession, ainsi qu'il en avoit fait durant sa vie. Saint Braule en rapporte quelques-uns. Un moine nommé Harmantaire avoit un apostume dans le ventre, que saint Milhan guérit en y faisant le signe de la croix. Un paralytique retourna en santé par l'attouchement de son bâton. Il rendit la vue à l'esclave d'un gentilhomme nommé Sicore. Il délivra Nepouan démoniaque et Procerie sa femme, et plusieurs autres qui étoient grièvement tourmentés du démon. Une femme aveugle et contrefaite, nommée Euphrasie, recouvra la santé et la vue ; une fille de quatre ans qui étoit morte entre les bras de ses parents, lorsqu'ils la portoient sur le tombeau du saint, y fut ressuscitée.

La plupart des Eglises d'Espagne qui font la fête de ce saint, tirent les leçons de ce qu'en a écrit saint Braule, et la célèbrent le 12 novembre, jour où les Matyrologes romain et d'Usuard font mention de lui. Saint Ildefonse parle de la vie de saint Milhan écrite par saint Braule. Il y a une hymne de sa vie dans le Bréviaire de Tolède.

Saint Milhan vivoit sous Atanagilde, roi des Goths l'an 554. Plus de cinq cents ans après sa mort, le roi Garcie de Navarre voulut transporter son corps dans le monastère de Navarre, qu'il avoit fait bâtir, mais il en fut empêché miraculeusement. Son corps est en un célèbre monastère de l'Ordre de Saint-Benoît, qu'ils appellent Saint-Milhan de-la-Cuculle, et qui fut fondé auprès de l'oratoire où il mourut.

Saint Milhan est fort renommé par toute la Castille vieille; il y a plusieurs villes et églises paroissiales qui portent son nom.

Ce même jour, à Angers, se fait la fête de saint René, évêque de cette ville. Il étoit François, et naquit à Savonières, à deux lieues d'Angers, d'une noble famille, étant fils du seigneur de la Poissonnerie. Sa mère étoit une dame très-vertueuse, qui, se voyant déjà âgée sans avoir d'enfants, eut recours à Dieu, et obtint saint René par les prières et les mérites de saint Maurille, alors évêque d'Angers. C'est la commune croyance des Angevins, qu'étant mort sans baptême, il fut ressuscité par saint Maurille, et fut nommé René, comme né deux fois. Ce saint évêque voulut en être le maître et le directeur, aussi bien qu'il en étoit le père en quelque façon. Il profita de telle sorte en ses études, que saint Maurille le fit chanoine de son église, où il se montra vrai imitateur des vertus de son saint évêque, et mérita enfin de lui succéder, après sa mort, au gouvernement de l'Église d'Angers. Dieu voulut récompenser ses saintes actions, l'honorant du don de faire des miracles, guérissant les lépreux par son attouchement, et d'autres malades par ses prières, et chassant le démon du corps des possédés. Ce saint évêque, fuyant la vaine gloire, attribuoit ces miracles aux mérites de saint Maurille. Il eut dévotion d'aller visiter les corps des saints apôtres à Rome. Après avoir disposé du gouvernement de son Église pendant son absence, il se dirigea vers cette ville, et parvint jusqu'à Sorrento, en Italie, où il séjourna quelque temps; il y fit plusieurs miracles avant et après sa mort, car il y mourut, selon qu'il l'avoit prédit. Il fut enterré avec dignité par les Sorrentins, qui depuis, bâtirent une église à l'honneur de la sainte Vierge et de saint René. Les Angevins envoyèrent en Italie quelque temps après, pour recouvrer le corps de leur saint évêque, ce qu'ils obtinrent par l'autorité du pape; et ils le rapportèrent à Angers. Mais il arriva que, l'an 1560 les saintes reliques furent brûlées par un Angevin hu-

guenot, dans le malheur des guerres civiles. Saint René mourut le douzième jour de novembre, vers l'an 430.

En Asie, les saints Aurèle et Publius, évêques et martyrs.

Dans le diocèse de Sens, saint Paterne, martyr.

A Gand, saint Livin, évêque et martyr.

En Pologne, les saints Benoît, Jean, Mathieu, Isaac et Christin, ermites et martyrs.

A Vitespsk en Pologne, martyre du bienheureux Josaphat, religieux de l'Ordre de Saint-Basile, archevêque de Poloczk, qui fut inhumainement massacré par les schismatiques, en haine de l'unité catholique et de la vérité.

A Avignon, saint Ruf, premier évêque de cette ville.

A Cologne, saint Cunibert, évêque.

A Constantinople, saint Nil, abbé, qui, abandonnant la charge de préfet de la ville pour se faire religieux, du temps de Théodose le Jeune, se rendit illustre par sa doctrine et sa sainteté.

En la même ville, saint Théodore Studite, qui soutint généreusement la foi catholique contre les iconoclastes, et devint par là célèbre dans toute l'Église catholique.

A Alcala, saint Didace, de l'Ordre des Frères-Mineurs, illustre par sa propre humilité, et canonisé par le pape Sixte V. On ne solennise sa fête que le jour suivant, où nous raconterons sa vie.

TREIZIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Didace ou Diégo, de l'Ordre de Saint-François. — Saint Brice, évêque de Tours. — Sainte Maxelende, vierge et martyre. — Saint Hommebon, confesseur.

Saint Quintien, évêque de Clermont; saint Valentin et ses compagnons, martyrs; saint Mitre, martyr; saint Antonin et ses compagnons, martyrs; saint Nicolas, pape; saint Eugène, évêque de Tolède.

LA VIE DE SAINT DIDACE,

RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

AN 1463.

Pie II, pape. — Frédéric III, empereur. — Louis II, roi.

L'humble et bienheureux Père Didace, religieux de l'Ordre des Frères-Mineurs, étoit natif d'un petit bourg d'Andalousie, nommé Saint-Nicolas; il demeura quelque temps en son pays avec un bon prêtre ermite, portant l'habit comme lui, s'occupant à de saints exercices d'oraison et de méditation. Ils avoient à eux deux un petit jardin qu'ils cultivoient, tant pour fuir l'oisiveté que pour en sustenter leur pauvre vie. Ils s'occupoient aussi à faire des cuillères, des écuelles et d'autres ouvrages de bois, qu'ils donnoient aux pauvres, ou vendoient pour en distribuer l'argent et exercer la charité.

Dès lors il brûloit du désir d'être vraiment pauvre et enfant de Saint-François; de manière que, quand il vouloit bien assurer quelque chose, il disoit : *Puissé-je être religieux de Saint-François,*

Digitized by Google

s'il n'est vrai. Suivant cette intention, un jour qu'il retournoit du village à sa retraite, il trouva en son chemin une bourse pleine d'argent; et craignant que ce ne fût une tentation du diable, il ne la voulut pas ramasser ni en approcher; mais il alla chercher un homme pour l'ôter de là, comme un piége de Satan, qui pensoit par ce moyen le détourner de sa sainte résolution.

Avec l'aide de Notre-Seigneur, il poursuivit donc son dessein, se déroba secrètement de sa maison, laissant ses parents et ses amis, pour aller prendre l'habit de Saint-François en un monastère retiré de l'Observance, appelé Saint-François-d'Arrizafa, à une demi-lieue de Cordoue. Là, il prit l'habit de frère Convers, pour servir aux offices corporels du couvent. Après avoir fait sa profession, on l'envoya en obédience aux îles Canaries, avec un prêtre du même Ordre, nommé Jean de Santorcas, homme d'un grand zèle et vertu, qui alloit pour planter la foi en ces îles idolâtres. Ils s'arrêtèrent en l'une d'elles, où saint Didace bâtit un monastère, dont il fut fait gardien, quoiqu'il ne fût que frère lai.

Il pratiquoit la mortification de sa chair et de sa propre volonté, avec des prières, des jeûnes et des pénitences, se sacrifiant continuellement à Notre-Seigneur, et se préparant par un long et ordinaire martyre à répandre son sang pour la foi catholique parmi ces barbares, ainsi qu'il souhaitoit. Avec ce fervent désir, il s'embarqua sur un vaisseau pour passer dans la grande Canarie, que les chrétiens n'avoient pas encore conquise, et qui étoit peuplée de gentils. Il désiroit l'éclairer de la lumière de l'Évangile; mais les mariniers n'osèrent prendre terre, redoutant ce peuple barbare, et Dieu s'étant voulu réserver ce bon frère Didace pour s'en servir en d'autres choses. Voyant que l'on en refusoit l'entrée, il laissa partout où il passa plusieurs marques de sa bonté et de sa vertu, convertit un grand nombre d'idolâtres à notre foi par ses saintes et ferventes paroles, puis, par le commandement de ses supérieurs, il retourna en Andalousie, où il demeura au couvent de Notre-Dame-de-Lorette, à trois lieues de Séville, et depuis à Saint-Lucar-de-Baramède.

De là, en l'an 1450, comme on célébroit le grand jubilé à Rome, et l'on faisoit la canonisation de saint Bernardin de Sienne, pour

laquelle il y avoit trois mille huit cents religieux de Saint-François assemblés, il fut envoyé à Rome avec un religieux du même Ordre, nommé Alphonse de Castre, auquel voyage il endura beaucoup de pauvreté, de faim et de nécessités. Il montra combien grande étoit sa charité quand son compagnon tomba malade, car il le soigna fort charitablement; il secourut aussi plusieurs autres malades de son Ordre qui étoient venus à Rome, de diverses provinces et nations, pendant trois mois de séjour qu'il y fit, s'y comportant avec une telle ferveur d'esprit et une si ardente charité, que l'on voyoit manifestement que Dieu le favorisoit dans les travaux qu'il embrassoit pour l'amour de lui.

Le serviteur de Dieu revint de Rome à Séville et de là avec Rodrigues d'Ocage, vice-provincial de Castille, au couvent de Sainte-Marie-de-Jésus-d'Alcala-de-Henarès, qu'Alphonse Cortelle, archevêque de Tolède, faisoit bâtir de nouveau. Il y demeura treize ans qu'il vécut encore depuis son retour de Rome, hormis quelques jours qu'il alla passer à Notre-Dame-de-la-Salède, où il y a un de leurs monastères en la même province de Castille.

Il brilloit dans Alcala par son zèle admirable pour le service de Dieu et par toutes sortes de vertus, s'avançant de jour en jour à une plus grande perfection, invitant par son exemple tous ceux qui le fréquentoient à craindre saintement Dieu, car il ne se contentoit pas d'observer de point en point la règle de Saint-François, mais il tâchoit, comme un bon fils, de l'imiter, et de représenter un portrait de sa vie céleste. Il étoit très-humble, comme un vrai Frère-Mineur; il s'estimoit toujours le moindre, d'où procédoit une paix et une sérénité si admirable en son âme, que l'on ne le vit jamais troublé, quelque travail qui se présentât. On n'ouït jamais de lui aucune parole aigre, ni emportée, et il ne se pouvoit remarquer en lui aucune action que d'un homme parfait.

Il traitoit rudement son corps, jeûnoit souvent au pain et à l'eau, et se nourrissoit d'une perpétuelle abstinence. Ses disciplines étoient si rigoureuses, et ses veilles si continuelles, qu'elles sembloient surpasser les forces de son corps. Il se jetoit quelquefois en hiver dans de l'eau froide et gelée pour éteindre le feu de la concupiscence,

Son habit étoit fort pauvre et rude ; il alloit toujours nu-pieds ; son maintien et sa façon extérieure étoient une vive image de sa mortification intérieure et de l'état de son âme. Il joignit à cette pénitence l'oraison continuelle, et l'élévation d'esprit; priant avec une si fervente affection, que l'on voyoit souvent son corps élevé en l'air par la force de l'âme qui étoit ravie en Dieu.

Toute sa consolation et son entretien consistoit en la Passion de Notre-Seigneur qu'il méditoit, se tenant les bras étendus en croix ; il avoit toujours entre les mains une croix de bois, afin d'avoir en sa mémoire et devant ses yeux celle de Jésus-Christ, réveillant à toute heure en soi-même et en ceux qui le fréquentoient, la considération de la Passion de notre Rédempteur.

Il étoit très-dévot au Saint-Sacrement de l'autel et se préparoit soigneusement pour le recevoir. Il aidoit à dire les messes avec un grand respect et une dévotion fort tendre, ressentant par la présence de Notre-Seigneur d'admirables douceurs en son âme. On reconnoissoit cela en lui durant l'office divin, spécialement les jours de fêtes. Lorsqu'il donnoit de l'encens, Notre-Seigneur le visitoit et le consoloit tellement, qu'il parfumoit tous les religieux d'une agréable odeur.

Il étoit aussi très-dévot à la très-sainte Vierge Marie, jeûnant tous les samedis et les vigiles de ses fêtes au pain et à l'eau ; il avoit confidemment recours à elle en tous ses travaux et en ceux de ses frères. Il frottoit les malades de l'huile qui brûloit dans la lampe devant la très-sainte Vierge, en faisant le signe de la croix, ce dont plusieurs étoient guéris.

Il secouroit les malades avec une compassion plus que paternelle ; il suçoit les plaies d'un garçon qui avoit tout le corps et le visage couverts de lèpre, et voyant qu'un sien compagnon le regardoit faire, il lui dit : *Mon frère, c'est ainsi que se guérit cette maladie.* Il donnoit aux pauvres tout ce qu'il avoit, et lorsqu'il ne trouvoit plus rien pour leur donner, il ne manquoit pas d'avoir un vif regret de leurs maux et de leurs nécessités, et de les consoler.

Il avoit un si grand zèle du salut des âmes, qu'il fondoit tout en larmes, sans se pouvoir apaiser, lorsqu'il savoit que quelqu'un étoit

en péché mortel. Il reprenoit ceux qui murmuroient de leur prochain, il soutenoit ses frères et excusoit leurs fautes, encore qu'elles fussent manifestes; mais c'étoit avec tant de bénignité et de mansuétude, que ceux qu'il redressoit en demeuroient édifiés. Il avoit une si naïve et une si prudente simplicité dans toutes ses paroles et actions, que l'on ne pouvoit douter qu'il ne fût conduit et enseigné du Saint-Esprit en tout ce qu'il disoit et faisoit. Il avoit une si souveraine lumière, qu'en plusieurs questions et difficultés des sciences humaines, il donnoit des réponses qui sembloient provenir de l'auteur de toute sagesse.

Etant une fois parti de Corrége pour aller à Saint-Lucar de Baramède avec un compagnon, sans aucune provision nécessaire pour un si long chemin, son compagnon n'en pouvant plus de foiblesse, il le consola et l'assura que Dieu auroit soin d'eux en cette nécessité, comme il arriva; car ayant cheminé un peu plus loin, ils trouvèrent du pain, du vin, du poisson et une orange, le tout enveloppé en une serviette blanche, que Notre-Seigneur lui avoit envoyé par les anges. L'en ayant remercié, ils mangèrent et demeurèrent bien rafraichis et consolés en leurs âmes.

Une autre fois qu'il étoit dans Séville, il rencontra une femme qui crioit le long des rues comme une folle, parce qu'un sien fils s'étoit caché dans le four, et elle l'avoit chauffé sans penser qu'il y fût; alors la pauvre femme, voyant qu'elle n'y pouvoit remédier, s'en alloit, courant par les rues, toute désespérée. Le saint eut compassion des pleurs de cette triste mère; et comme il étoit très-dévot à la très-sainte Vierge, il lui dit qu'elle s'en allât en la grande église se recommander à la Mère de Dieu, devant son image, et qu'elle espérât que son fils seroit délivré. Cette pauvre femme lui obéit, et Notre-Seigneur secourut son fils, le tirant du four sans qu'il eût aucun mal, encore que tout le bois y eût été brûlé.

Ayant donc vécu exemplairement, et chacun le tenant en réputation d'un saint, honoré et respecté comme un grand serviteur et ami de Dieu, chargé d'années, riche de mérites, désirant aborder au port et se voir avec Dieu, il tomba malade d'une plaie mortelle qui lui vint à un bras. Il connut aussitôt que Dieu le vouloit appeler à

lui et le délivrer de la pénible et périlleuse prison de cette vie. Quoiqu'il fût toujours prêt pour cette grande journée, il s'y prépara encore mieux, recevant dévotement tous les sacrements.

L'heure étant venue, comme il vit les Frères assemblés autour de lui, il leur demanda pardon les larmes aux yeux, les priant que, pour l'amour de Jésus-Christ, ils lui donnassent l'habit et une ceinture de leur religion ; ce qu'il fit à l'imitation du Père saint François, et pour mourir pauvre et humble comme lui. Il embrassa incontinent une croix de bois qu'il tenoit à son chevet, et la baisa ; et quoiqu'il fût simple frère lai, il prononça en latin ces paroles : *Dulce lignum, dulces clavos, dulcia ferens pondera, quæ sola fuisti digna sustinere Regem cœlorum et Dominum.* Tous les assistants s'émerveillèrent, parce qu'ils ne lui avaient jamais entendu dire chose semblable en latin. En disant cela il trépassa, le samedi 12 de novembre 1463.

Il est enterré dans une chapelle du monastère de Sainte-Marie-de-Jésus ; et depuis son décès, Dieu fit, par son intercession, plusieurs miracles, qui sont rapportés par Marc de Lisbonne en la Chronique de saint François. Le dernier qu'il rapporte arriva en la personne de don Carlos, prince d'Espagne, fils aîné de Philippe II, lequel, l'an 1592, étant dans Alcala à l'article de la mort, abandonné des médecins, saint Didace lui apparut ; alors on lui apporta ses reliques qu'il toucha comme il put, et obtint sa guérison par les mérites du saint. Ce miracle si notoire et plusieurs autres que le saint avoit faits, furent cause que le pape Sixte V, à la demande du roi Philippe II, le canonisa le jour de la Visitation de Notre-Dame, le 2 de juillet, l'an 1588.

Marc de Lisbonne a écrit sa vie en la Chronique de saint François ; Pierre Galois, protonotaire apostolique, et François Penna, auditeur de Rote, du commandement du pape, écrivirent trois livres de sa vie et de sa canonisation.

LA VIE DE SAINT BRICE,

ÉVÊQUE DE TOURS ET CONFESSEUR.

Saint Brice étoit disciple et successeur de l'évêque saint Martin de Tours. Il fut élevé dès son enfance à Marmoutier, que saint Martin avoit fait bâtir; et fort religieusement conduit de la main d'un si bon maître, il rendit de telles preuves de son avancement à la vertu, que le saint le fit prêtre. Mais cette nouvelle dignité, qui le devoit enflammer davantage à la dévotion et augmenter en lui le désir de la perfection, fut au contraire un sujet de le faire relâcher, car aussitôt qu'il se vit dans l'église, il commença de se démentir et de s'adonner à une vie licencieuse et aux divertissements du monde; il achetoit des esclaves, il nourrissoit des chevaux de luxe, et pour dire tout, en un mot, il vivoit plutôt en cavalier qu'en bon ecclésiastique.

Saint Martin, faisant le devoir de vrai père en son endroit, le reprenoit souvent de ce changement de vie et du scandale qu'il donnoit au peuple par son mauvais exemple; mais Brice, au lieu de s'amender et de prendre en bonne part ce que le saint lui en disoit, se mit en colère contre lui, jusqu'à l'en railler et à lui dire des injures, par l'instigation des démons que saint Martin voyoit exciter son courroux. Il ne s'en fallut guère qu'il ne le frappât; néanmoins, le saint l'apaisa et le vainquit par sa patience.

Une autre fois Brice étant à la porte, un malade qui cherchoit saint Martin, s'adressa à lui pour savoir où il le trouveroit. Brice répondit : *Si tu cherches ce fol, le voilà là-haut qui contemple le ciel à sa manière accoutumée, comme un insensé qu'il est.* Le malade se présenta au saint dont il obtint ce qu'il désiroit; alors

saint Martin vint vers Brice et lui dit : *Vous m'estimez donc sans cervelle?* Brice, bien étonné et confus d'ouïr ces paroles, les voulut dénier, mais saint Martin lui dit : *Ne le niez pas, car encore que je fusse bien loin, mon oreille l'a entendu de votre bouche. Je veux bien que vous sachiez que j'ai obtenu de Dieu que vous me succédiez en l'évêché, qui vous sera cher vendu : car vous y aurez bien à souffrir.* Brice répliqua à cela : *Vraiment, je connois maintenant que j'avois dit la vérité, et que ce vieux fol n'est qu'un rêveur.*

Saint Martin étant décédé, Dieu permit que Brice fût élu à sa place; alors comme se réveillant d'un profond sommeil, il commença à penser à ce que saint Martin lui avoit dit, s'adonnant à l'oraison et aux fonctions d'un bon prélat; car encore qu'il fût superbe et vain, il vivoit en réputation d'être honnête et chaste.

Il avoit été trente-trois ans évêque, quand il fut attaqué de cette horrible tempête dont saint Martin l'avoit menacé. Il y avoit une femme habillée en religieuse, qui blanchissoit le linge de l'évêque ; elle quitta son habit, et fit une faute. Cela courut incontinent par la ville, et tout le peuple, sans s'informer davantage, rejeta si furieusement le crime sur l'évêque, qu'ils le vouloient tous lapider, criant que jusqu'alors la piété de saint Martin avoit couvert sa débauche, et que Dieu ne vouloit pas permettre qu'ils se souillassent en baisant ses mains sacriléges. Enfin Brice commanda qu'on lui amenât devant tout le monde l'enfant dont cette femme étoit accouchée, et qui n'avoit encore qu'un mois, et là, en présence de chacun, il lui dit : *Je te commande au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que si je suis ton père tu le dises devant tout le peuple.* L'enfant lui répondit : *Non, vous n'êtes point mon père.*

Le peuple commença à demander et à presser Brice, qu'il sût de l'enfant qui étoit son père : *Il n'importe pas,* dit-il, *c'est assez, puisqu'il m'a déchargé.*

Cet évident miracle ne fut pas suffisant pour apaiser ce peuple aveuglé; au contraire, ils attribuoient la vertu de Dieu à la magie, criant après Brice tous d'une voix : *Nous ne voulons pas que tu sois notre faux pasteur.* Saint Brice porta des charbons rouges dans ses habits et s'en alla avec le peuple sur le tombeau de saint Martin,

où il les jeta encore tout ardents, sans qu'ils eussent brûlé sa robe, et il dit : *Ainsi que ma robe a échappé du feu, de même mon corps est exempt de la sensualité*. Néanmoins le peuple s'obstina de plus en plus, le chassa ignominieusement de son siége, et reçut un prêtre nommé Justinien pour être leur évêque.

Saint Brice, étant banni de son Eglise, s'en alla à Rome rendre compte au pape de son chagrin, confessant publiquement que c'étoit une juste punition de Dieu, à cause qu'il n'avoit pas cru aux miracles que faisoit saint Martin, qu'il estimoit et appeloit rêveur et insensé. Le faux évêque Justinien, pour assurer son état et se défendre, alla aussi à Rome, mais il mourut misérablement par les chemins à Verceil, en Piémont; ceux de Tours élurent en sa place Armence.

Le pape fit informer de l'affaire, et sachant la vérité, il commanda à saint Brice, au bout de sept ans, de retourner en son Eglise, comme le vrai évêque, confirmé par l'autorité apostolique. Il obéit, mais il ne voulut pas entrer dans Tours, et demeura en un village à trois lieues de la ville. Armence fut attaqué d'une fièvre chaude, qui l'emporta sur le minuit, ce dont Brice eut révélation, car il dit le lendemain au matin à ses compagnons : *Allons enterrer notre évêque de Tours*. De fait on emportoit son corps par une porte de la ville lorsque saint Brice entroit par l'autre; il vécut depuis sept ans paisiblement en son siége.

Après avoir gouverné l'Eglise de Tours fort longtemps, il rendit l'esprit à Dieu. La sainte Eglise l'a mis au rang des saints. Les Martyrologes romain, de Béda, d'Usuard et d'Adon en font mention le 13 de novembre. Sévère Sulpice et Fortunat parlent de lui en la vie de saint Martin, et saint Grégoire de Tours, livre 2, chap. 21, et livre 10, chap. 31 de l'Histoire de France.

LA VIE DE SAINTE MAXELENDE,

VIERGE ET MARTYRE.

AN 670.

Dieudonné, pape. — Constantin IV, empereur. — Childéric, roi.

Il y avoit en la ville de Cambrai deux époux illustres, riches et pieux, dont naquit sainte Maxelende. Elle montra en son enfance que la grâce de Notre-Seigneur l'avoit spécialement élevée pour son épouse. Son bon naturel, accompagné du soin qu'eurent ses parents de la bien instruire en la crainte de Dieu, l'inclina tellement à la vertu, qu'elle méprisa les ornements tant recherchés par les autres filles ses compagnes. Chacun en disoit du bien, encore qu'elle se retirât le plus qu'elle pouvoit de la fréquentation du monde; et parce qu'elle se trouvoit accomplie de toutes les qualités que l'on peut souhaiter en une fille, de noblesse, de richesses, de beauté et de grâce, elle étoit fort recherchée; mais ses parents, voyant bien que leur fille ne se portoit pas au mariage, tiroient ces poursuites en longueur sous divers prétextes.

Entre ces prétendants, il y avoit un seigneur puissant, nommé Hardouin, qui se passionna tellement pour elle, qu'il étoit toujours auprès de ses parents pour la leur demander, avec tant de soumission, de prières, de promesses, et jusqu'aux menaces, qu'il les contraignit de la lui accorder sans en avoir parlé à leur fille. Pendant que les noces se préparoient, les parents de sainte Maxelende lui demandèrent si elle ne vouloit pas être mariée avec ce seigneur grandement riche et puissant, l'exhortant de leur donner ce contentement.

La sainte, qui avoit d'autres intentions, fut fort troublée, ayant déjà consacré sa virginité à Dieu; elle leur demanda un jour pour y penser, et passa la nuit en oraison, suppliant Notre-Seigneur de conserver sa pureté, et de la fortifier de sa grâce pour surmonter la fragilité de sa chair et la violence de ceux qui la vouloient souiller. On tient que Notre-Seigneur la confirma par une vision d'anges, qui l'encouragèrent et la visitèrent. Le lendemain elle dit à ses parents qu'étant en âge de discerner le bien avec le mal, et de connoître ce qui lui étoit propre, ils ne l'avoient pu engager sans lui en parler; alors elle leur déclara que dès son enfance elle avoit choisi Jésus-Christ pour son époux, et qu'elle ne se départiroit jamais de son premier choix.

Le jour des noces étant venu, Hardouin se présenta en bel équipage, et le père traîna sa fille quasi par les cheveux à l'église. Mais elle parla avec une telle résolution à tous ceux qui étoient assemblés pour les noces, qu'ils virent aussitôt que l'on perdoit le temps et que cette fille mourroit plutôt que de perdre sa virginité. Hardouin, brûlant d'amour pour cette sainte, demeura confus et tout irrité. Chacun s'en retourna chez soi, et elle se retira avec son père, embrassant plus que jamais toutes les actions vertueuses, l'oraison, la dévotion, les jeûnes, les veilles, les aumônes et d'autres œuvres de miséricorde, sachant que Notre-Seigneur lui enverroit bientôt la couronne du martyre, en défendant sa virginité.

Quelques jours après, les parents de Maxelende furent conviés à dîner chez un de leurs amis, et comme leur fille ne prenoit pas plaisir à se trouver aux festins, ils la laissèrent au logis. Hardouin apprenant cela, et enivré de sa passion, entra dans la maison avec main forte; il y trouva la sainte fille qui n'avoit pas eu le loisir de se bien cacher. Hardouin la tira à part, et la conjura par toutes les voies dont il se put aviser de l'aimer; mais elle demeura plus ferme qu'un rocher qui méprise les vagues de la mer, lui disant qu'elle ne manqueroit jamais de foi à Jésus-Christ, qu'il pourroit bien tuer son corps sans blesser son âme, et elle s'échappa des mains de ceux qui la tenoient. Hardouin, emporté de fureur, courut après elle l'épée à la main et la tua; mais à l'instant qu'il vit couler

le sang du corps de la vierge, il devint aveugle, et ceux qui l'accompagnoient l'abandonnèrent, chacun craignant une pareille punition.

Le fait fut incontinent découvert; les parents vinrent enterrer le corps de leur fille en l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, où il demeura trois ans, jusqu'à ce que saint Vindicien, évêque de Cambrai, le transféra au même lieu où il avoit été martyrisé, par suite d'une révélation qu'eut une religieuse veuve, car elle entendit une voix du ciel qui lui commanda d'avertir l'évêque de la part de Dieu qu'il transférât ce corps saint, parce qu'il le vouloit glorifier de miracles au même endroit où il avoit souffert.

Le jour de cette translation, Hardouin, aveugle et misérable, se fit conduire vers le corps de sa victime, confessant son péché, et lui en demandant pardon ; il recouvra la clarté qu'il avoit justement perdue, et s'accusa devant tout le monde, racontant l'histoire comme elle s'étoit passée. On bâtit là une église en l'honneur de la sainte; l'évêque y mit des prêtres et des religieuses qui chantoient continuellement les louanges de Dieu. Le père de la sainte donna tous ses biens à cette église. Notre-Seigneur fit beaucoup de merveilles par son intercession. Dans la suite, son corps fut transféré de Cambrai à Péronne. Ceux qui se recommandoient à cette sainte, recevoient de grandes miséricordes de Notre-Seigneur.

Sa fête se solennise le 13 de novembre, selon Molan, en la table des saints de Flandre. Elle fut martyrisée l'an 670. Il ajoute qu'il y a une partie de ses reliques en l'église de Notre-Dame de Cambrai, et l'autre à Câteau-Cambrésis.

LA VIE DE SAINT HOMMEBON,

CONFESSEUR.

AN 1198.

Innocent II, pape.—Henri IV, empereur.—Philippe II, roi.

Saint Hommebon naquit à Crémone en Lombardie, de marchands médiocres. Ils le firent nommer au baptême Hommebon, prédisant ainsi la bonté et la vertu qui devoient accompagner sa vie. Avec ce bon commencement, il fut élevé chrétiennement et instruit en la crainte de Dieu.

Quand il fut en âge, il le mirent au négoce, où il se montra si exact et si circonspect, si peu attaché au gain en vendant et en achetant, que chacun l'admiroit; car il étoit entièrement véritable en ses paroles, n'excédoit pas un point du juste prix, payoit à l'heure dite, fort éloigné des vices ordinaires des marchands; de plus, c'étoit un jeune homme paisible, gracieux, affable, modeste en ses paroles et en ses mœurs, de manière qu'en peu de temps il gagna les bonnes grâces et attira sur soi les yeux de tous ceux de la ville. Il étoit très-obéissant à ses parents, qui le marièrent à une vertueuse fille avec laquelle il garda parfaitement la chasteté conjugale.

Notre Hommebon, après le décès de son père, se voyant plus libre, se donna beaucoup plus à Dieu, connoissant que toutes les richesses et les biens de la terre sont caduques, qui s'acquièrent avec un pénible travail que l'on possède toujours en crainte et que l'on ne perd qu'avec un extrême regret. Il résolut donc de chercher un trésor permanent, et d'acheter le ciel en donnant son

bien aux pauvres. Il leur faisoit l'aumône avec une telle libéralité et une si vive affection, qu'il n'attendoit pas qu'ils la lui demandassent; il alloit les chercher et les prévenir, consoloit les affligés, avertissoit ceux qui faisoient quelque faute, enseignoit les ignorants, pardonnoit à ses ennemis et conseilloit fort bien ceux qui s'adressoient à lui; enfin c'étoit tout le refuge, le soulagement et le recours des misérables et des nécessiteux, si bien qu'il acquit le nom de père des pauvres.

La femme de notre Hommebon, voyant son mari si libéral à l'endroit des pauvres, et craignant d'avoir un jour faute de biens, le supplia d'être plus ménager, usant au commencement de douces et aimables paroles; mais voyant qu'elle ne gagnoit rien, elle en vint aux plaintes et à des injures indignes d'une femme à l'endroit de son mari. Mais il ne s'émouvoit non plus des clameurs de sa femme que de la pluie et du vent qui passent. Il lui apprenoit que le bien ne diminue jamais quand il est donné à Jésus-Christ entre les mains des pauvres, qu'il le rend dès cette vie au centuple, et donne pour le sort principal la gloire éternelle en l'autre.

Et pour montrer que ce que disoit Hommebon n'étoit pas de simples paroles, mais le vérité divine, il arriva un jour pendant une grande famine, qu'en retournant de l'église en sa maison, il fut suivi de plusieurs pauvres auxquels, en l'absence de sa femme, il distribua une corbeille de pains qu'on lui avoit apportée. Le soir quand ce vint le souper, on trouva autant de pains dans la dépense comme il en avoit donné, mais plus blancs et meilleurs, ce dont sa femme fut bien étonnée; mais le saint lui défendit d'en parler.

Une autre fois, allant dans une de ses terres qui lui étoit demeurée seule pour l'entretien de sa famille, il rencontra plusieurs pauvres par les chemins, lesquels lui demandèrent à boire, et il leur en donna fort volontiers, si bien qu'il vida les flacons qu'il portoit. Il ne vouloit pas retourner en sa maison pour les remplir, craignant le bruit qu'eût fait sa femme; d'autre part, désirant que ses laboureurs eussent à boire, il remplit les flacons d'eau et

fit la bénédiction dessus. Les laboureurs en burent, trouvèrent que c'étoit d'excellent vin, et lui demandèrent où il avoit trouvé ce vin-là. Hommebon pensant qu'ils disoient cela par moquerie, en goûta, alors il vit qu'ils parloient à bon escient et que l'eau s'étoit convertie en vin, ce dont il remercia Notre-Seigneur, dissimulant cela pour fuir la vaine gloire; mais Dieu le découvrit par un homme qui le vit puiser de l'eau, et depuis en goûtant dans les flacons, trouva que c'étoit de bon vin pur.

Il étoit fort dévot et adonné à l'oraison, où il employoit la meilleure partie du jour et la plupart des nuits. Il alloit toujours à matines à l'église Saint-Gilles, de sorte qu'aussitôt que le curé Aubert avoit sonné le premier coup, il alloit ouvrir la porte de l'église à Hommebon, qui n'y manquoit jamais. Il rencontroit souvent le saint qui prioit dans l'église, sans qu'il lui eût ouvert la porte, car quand Hommebon venoit avant l'heure, la porte lui étoit miraculeusement ouverte. Par ces miracles et par sa très-sainte vie, il convertit à la foi catholique les plus opiniâtres hérétiques, que les plus doctes religieux, par leur science, n'avoient pu réduire à la raison.

Enfin, l'an 1197, il alla à matines sain et plein de santé; après qu'elles furent dites, il se mit en oraison à genoux devant un crucifix, où il demeura jusqu'à la première messe; mais quand le prêtre eut dit le *Gloria in excelsis*, il étendit ses bras en forme de croix, et là, sans bruit ni maladie, rendit l'âme à Dieu le treizième jour de novembre. On le trouva mort en cette façon, et la ville en fut incontinent avertie. Chacun accourut en foule pour le voir et toucher ses précieuses reliques. Il fut enterré dans l'église de Saint-Gilles avec les larmes et les regrets de tout le peuple.

Notre-Seigneur fit plusieurs miracles, redressant les boiteux, rendant la vue aux aveugles, la parole aux muets, l'ouïe aux sourds, la santé aux malades de diverses maladies, par lesquels prodiges et par ses rares vertus sa sainteté fut connue. Le pape Innocent III le canonisa le 22 de décembre, l'an 1198, le premier de son pontificat. Depuis, l'an 1356, on ouvrit son tombeau, et Notre-Seigneur l'honora de plusieurs miracles. En 1357, le 25 de juin, on transféra

son corps saint à la grande église, et il fut posé honorablement dans un tombeau de marbre, où il est à présent. La ville de Crémone reçoit continuellement de Notre-Seigneur de signalés bienfaits par son intercession.

Le Martyrologe romain fait mention de lui, et le cardinal Baronius en parle en ses Annotations avec Pierre de Natalibus, livre 10, chapitre 56. Jérôme Vede, évêque d'Alve, écrivit en vers un hymne de ses louanges.

A Clermont en Auvergne, saint Quintien, évêque. — Il étoit né en Afrique; par l'excellence de ses vertus, il fut d'abord élu évêque de Rhodez; mais par le zèle qu'il avoit de défendre la vérité, il attira sur lui la haine de plusieurs libertins, qui, pour le perdre, l'accusèrent faussement de prendre le parti des François. Alors les Goths, qui étoient maîtres de ce pays, résolurent de le tuer, et l'eussent fait, si, après en avoir été averti, il n'eût fui secrètement de nuit. Il se retira à Clermont en Auvergne, où il fut reçu avec humanité par l'évêque saint Euphrase, qui lui donna de quoi l'entretenir, ainsi que l'archevêque de Lyon. Après la mort de saint Euphrase, saint Apollinaire lui succéda au gouvernement de l'église de Clermont, et ne tint le siége que fort peu de temps. Saint Quintien lui succéda à la recommandation du roi Thierri. Il fut persécuté par un de ses prêtres nommé Procule, qui alla jusqu'à lui ôter l'autorité sur les biens et les revenus de l'église, et lui retrancher ce qui étoit nécessaire pour son entretien. Cependant ils furent rendus au saint évêque, qui pardonna à ce mauvais prêtre. Il détourna par ses prières, ses jeûnes et ses veilles la colère du roi Thierri, qui tenoit la ville de Clermont assiégée, avec résolution d'y mettre tout à feu et à sang et d'envoyer le saint évêque en exil ; si bien que personne, de quatre lieues à la ronde, ne reçut aucune offense; il n'y eut que ce Procule qui fut tué devant un autel. Il obtint de Dieu de la pluie dans une extrême sécheresse, par ses prières, au grand contentement de tout le pays; et il

guérit un démoniaque, en lui mettant ses doigts dans la bouche. Dieu l'honora de plusieurs autres miracles. Il parvint à une extrême vieillesse, après avoir toujours persisté dans l'observance des commandements de Dieu. Enfin, il mourut le treizième jour de novembre, vers l'an 536. Pendant qu'il fut évêque de Rhodez, il assista au concile d'Agde, en Languedoc, l'an 506; ainsi qu'au premier concile d'Orléans, l'an 507, et transféra le corps de saint Amance, son prédécesseur, en son église.

A Ravenne, fête des saints martyrs Valentin, Soluteur et Victor, qui souffrirent sous l'empire de Dioclétien.

A Aix en Provence, saint Mitre, très-illustre martyr.

A Césarée en Palestine, martyre des saints Antonin, Zébinas, Germain, et de sainte Ennathe, vierge, qui, après avoir été meurtrie de coups, fut brûlée sous Galère Maximien. Ceux-là accusant d'impiété le président Firmilien, et le reprenant de ce qu'il sacrifioit aux faux dieux, furent décapités.

En Afrique, les saints martyrs Arcade, Pascase, Probe et Eutychien, Espagnols, qui, durant la persécution des Vandales, ayant refusé d'entrer dans la secte impie des ariens, furent d'abord proscrits par Genséric, roi arien, puis envoyés en exil, où, après qu'ils eurent enduré des tourments excessifs, on les fit mourir par divers genres de mort. Alors parut avec éclat la constance du jeune Paulille, frère des saints Pascase et Eutychien, lequel, ne pouvant être ébranlé dans son attachement à la foi catholique, fut longtemps frappé de coups de bâton, et condamné au plus vil esclavage.

A Rome, saint Nicolas, pape, qui a excellé par sa fermeté apostolique.

A Tolède, saint Eugène, évêque.

Digitized by Google

QUATORZIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Laurent, archevêque de Dublin.

Sainte Vénérande, martyre ; saint Clémentin et ses compagnons, martyrs ; saint Sérapion, martyr ; saint Vénérand, martyr ; saint Hypace, évêque et martyr ; le bienheureux Sérapion, martyr ; plusieurs saintes femmes, martyres ; saint Jucond, évêque de Bologne.

LA VIE DE SAINT LAURENT,

ARCHEVÊQUE DE DUBLIN EN IRLANDE.

AN 1221.

Honoré III, pape. — Frédéric II, empereur. — Philippe III, roi.

Saint Laurent étoit Irlandois et sortoit de race royale. Son père s'appeloit Maurice O'thuathails. Il eut plusieurs enfants, dont notre saint Laurent fut le dernier. Il parut toutefois le premier par son esprit et par les actions sérieuses qu'il faisoit en son bas âge.

Cet enfant lui étant né, Maurice son père, poussé du ciel, ou pour avoir reconnu quelque chose d'admirable en sa naissance, l'envoya au comte de Kildara, nommé Donat, qui jusqu'alors lui avoit été ennemi et ne s'étudiot qu'à traverser ses desseins ; celui-ci reçut ce cher nourrisson comme un ange, et il n'y fut guère qu'il n'oubliât le passé et ne contractât une étroite amitié avec Maurice, Dieu opérant cela par la vertu de cet enfant.

Peu de temps après, le comte le voulut faire baptiser et lui donner le nom de Corneille, selon la charge qu'il en eut du père. Il

arriva, comme on le menoit à l'église pour le baptiser, qu'un homme inconnu vint au-devant de ceux qui le portoient, et leur demanda où ils alloient et ce qu'ils vouloient faire de cet enfant; mais ayant su qu'ils le portoient à l'église pour le baptiser et le nom qu'ils lui devoient donner, aussitôt une voix fut entendue qui disoit que cet enfant seroit grand, qu'il seroit une grande lumière sur la terre, laquelle serviroit de phare à toutes les nations, qu'il auroit intendance sur les riches et sur les pauvres, et qu'en conséquence ils l'appelassent Laurent.

Alors l'assistance, tout effrayée, répondit qu'ils ne pouvoient changer le nom, parce que ce seroit contre la volonté du père qui le leur avoit ainsi commandé. A ces paroles, cette voix répliqua qu'ils laissassent ces excuses, qu'il entreroit la nuit prochaine au logis de Maurice et qu'il l'y feroit consentir. La compagnie bien joyeuse, voyant, par ce miracle, que Dieu avoit élu cet enfant pour son service et pour opérer en lui de grandes choses, s'entredisoient les uns aux autres, le long du chemin : *Que vous semble de cet enfant? Que pourra-t-il devenir un jour? Si Dieu fait paroître des choses si admirables en son enfance, que ne fera-t-il point quand il lui aura donné l'usage de raison?*

Le lendemain, ils arrivèrent à la ville et le portèrent en l'église de Sainte-Brigitte, métropolitaine de ce lieu, où le comte les attendoit. Celui-ci le reçut des mains de sa nourrice et le présenta à l'évêque, qui incontinent le baptisa et le nomma Laurent.

Etant baptisé, il fut élevé et nourri à la façon royale, et ce saint enfant n'ayant que des personnes pieuses et dévotes à l'entour de lui, qui façonnoient son esprit et le formoient, il devint en peu de temps un vrai portrait et exemple de toute vertu.

Ayant atteint l'âge de cinq ou six ans, ils le mirent à l'étude jusqu'à dix, où il profita tellement, qu'il surpassa de beaucoup tous ses compagnons. Toutefois, il en fut bientôt retiré pour plusieurs grandes affaires qui arrivèrent à Maurice son père, entre lesquelles celle qui lui donna le plus de peine, fut qu'il eut le roi Dermitius pour ennemi, lequel ne projetoit autre chose que de ruiner de fond en comble et de mettre à feu et à sang toutes les provinces qui lui

appartenoient. Pour y obvier, Maurice fit assembler son conseil, où il fut arrêté que le saint enfant Laurent lui seroit envoyé comme un gage de paix.

Mais tant s'en faut qu'il en devînt plus doux et qu'il voulût entendre à quelque traité de réconciliation; au contraire, sa haine et sa fureur s'augmenta. Et ne la pouvant exercer sur le père, il la vomit contre le fils, qu'il fit garrotter et envoya en un pays stérile où ses nécessités ne lui étoient que bien médiocrement administrées. Il tomba dans une si grande misère, qu'il fut contraint de mendier sa vie, son corps n'étant plus qu'un squelette par la disette qu'il enduroit. Mais Dieu, qui permettoit cela pour éprouver sa constance, ne le laissa pas longtemps en cette affliction.

Maurice ayant le vent du cruel traitement qu'on faisoit à son fils, fit arrêter douze soldats du roi Dermitius, qu'il menaça de faire pendre incontinent, si promptement on ne lui renvoyoit son fils. Dermitius apprenant cette résolution, et sachant qu'il étoit homme pour mesurer ses armes avec les siennes, aima mieux mettre l'enfant en liberté, que de perdre ses gens; toutefois, au lieu de l'envoyer à son père, il le donna à l'évêque de Glendenoch, avec expresse défense de ne le rendre à Maurice qu'il n'eût premièrement relâché ses soldats. Ce qui fut fait. Les soldats eurent leur passeport et furent conduits à l'évêque, qui les mit entre les mains de Dermitius.

Mais l'évêque voyant la modestie de cet enfant, la gentillesse de son esprit et sa douceur, le retint l'espace de douze jours; il commanda à son chapelain, homme de bien et craignant Dieu, de veiller sur ses actions, de cultiver son esprit, de lui apprendre les premiers principes de notre sainte religion, et de le bien traiter, afin qu'il pût en peu de temps réparer ses forces débilitées par les jeûnes.

Quelque temps après, Maurice alla voir son fils, avec lequel après qu'il se fut consolé, il alla voir l'évêque, qu'il supplia instamment de prier Dieu afin de savoir lequel de ses enfants il s'étoit réservé pour le servir en son temple, et qu'il eût agréable d'en manifester sa volonté par le sort qui seroit jeté. Ce qu'entendant saint Laurent, qui se savoit être élu de Dieu à cet effet, il sourit et dit à son père;

Mon père, il n'est point besoin de jeter le sort et que Dieu vous montre davantage sa volonté. C'est moi (indigne) qu'il a élu, et si vous voulez me le permettre, dès maintenant je m'enrôlerai sous son étendard et serai du nombre des clercs. Dieu sera ma part, ma portion et mon bonheur. Pour le monde, je le quitte là et lui jure une haine immortelle, puisqu'il est difficile d'être dans le monde sans être du monde; qu'il est impossible de regarder d'un même œil le ciel et la terre, qu'il est injuste de donner au monde le meilleur de nos années comme la fleur du vin, à Dieu la lie et le reste, qui est toujours la moindre partie et la pire. L'homme n'est pas fait pour le monde où il est né, non pour y vivre, mais pour mourir aux choses périssables et vivre immortellement en Dieu. Voilà, mon père, ce que j'avois à vous dire il y a longtemps. Il reste une chose, qu'il vous plaise de ratifier mon dessein. Vous ne pouvez faire autrement, puisque c'est Dieu lui-même qui m'appelle à son service.

L'évêque et tous les assistants furent extraordinairement surpris de voir une si grande constance en un âge si tendre, et ils jugeoient qu'il y avoit là quelque chose de divin. Le père, après avoir demeuré quelque temps sans pouvoir parler en regardant son fils, et après avoir lâché ses larmes, l'embrassa, puis, le prenant par la main droite, l'offrit à Notre-Seigneur et au patron de l'église cathédrale de ce pays. Ensuite il lui dit avec des paroles entrecoupées de soupirs et de sanglots : *Mon fils, tant s'en faut que je veuille résister à la volonté du Tout-Puissant, et que je désire discuter ses jugements et ses secrets, ni savoir pourquoi il te prend plutôt qu'aucun de tes frères; toi, dis-je, que je chéris plus tendrement que nul autre de mes enfants : je me soumets entièrement à ses saintes ordonnances, et je te présente à lui afin que tu le serves tout le reste de tes jours. Mais sache, mon fils, que ce n'est pas tout de commencer, il faut continuer jusqu'à la fin. Le ciel est proposé à nos œuvres, comme le prix de la bague au cavalier, ou de la bataille au soldat. Ce n'est pas assez pour gayner le ciel d'entrer en la lice des tentations et des afflictions, et de porter un habit de clerc, il faut que tu persévères et que tu sois fidèle à Dieu jusqu'à la mort ; je le prie de tout mon cœur qu'il bénisse ton entrée et couronne ta sortie.*

Après cela, il le recommanda à l'évêque et le pria de lui servir de guide dans ce commencement.

L'évêque en prit la charge, l'enseigna et le façonna d'exemple et de parole. Le bienheureux enfant lui obéissoit, ne consultant point ce qu'on lui commandoit, sachant bien que l'obéissance n'est jamais pure de celui qui raisonne et veut délibérer. Toutefois, Notre-Seigneur, qui l'avoit élu pour son service, l'instruisit beaucoup mieux en l'école du Saint-Esprit, le douant et l'ornant de toutes les vertus. De sorte que croissant en âge, il croissoit en sainteté ; et de novice il devint en peu de temps docteur en ce qui concerne la spiritualité, apprenant plus par les lumières dont Notre-Seigneur l'éclairoit en de saintes méditations, qu'il n'eût fait dans tous les livres du monde.

Or, il arriva que l'évêque de Glendenoch vint à payer le tribut à la nature, ce qui lui causa une grande affliction; mais considérant que nous sommes nés pour mourir, il conforma sa volonté à celle de Dieu et s'abandonna à sa sainte protection. *Seigneur*, dit-il s'adressant à Dieu, *mon père et ma mère m'ont délaissé et se sont retirés, soyez maintenant mon guide, afin que je ne m'égare pas en la voie de vos saints commandements; instruisez-moi, enseignez-moi, éclairez-moi, montrez-moi le chemin qui conduit à votre gloire, ce chemin que vous avez frayé le premier. Que si par fragilité ou ignorance j'en sortois, redressez-moi par le droit sentier de la pénitence, afin que je ne donne aucun avantage à mes ennemis. Je vous prends pour mon père le reste de mes jours.*

Dieu, qui vouloit exalter son saint, et qu'il fît profiter les talents qui lui avoient été confiés, permit qu'à l'âge de vingt-cinq ans il fût élu, du consentement de tout le clergé et du peuple, abbé de Glendenoch. En cette église il y avoit évêché et une abbaye ; mais l'abbaye étoit tout autre que l'évêché, et son revenu bien plus grand. Saint Laurent donc, élevé à cette dignité, s'étudia d'autant plus à la perfection. En toutes les œuvres de miséricorde et de charité, il se montroit plus serviteur que maître, plus obéissant que commandant, surpassant ses religieux en la vertu d'humilité, ainsi que le soleil fait les étoiles en clarté. Il étoit au milieu d'eux comme

l'un d'eux, non point enflé à cause de son autorité, mais soumis pour leur montrer exemple.

Les quatre premières années de son gouvernement, il n'eut aucun repos, parce que Dieu permit que, par toute cette région-là, il y eût une grande disette; de sorte les pauvres souffroient étrangement, et la plupart mouroient de faim. Ce que le saint, rempli de compassion et de pitié, voyoit avec douleur et les assistoit de ce qu'il pouvoit. De plus, il soutint de fâcheuses persécutions de ses frères, qui par une envie diabolique calomnioient ses actions les plus sincères; de quoi toutefois il ne se soucioit pas beaucoup, sachant bien que la vertu est toujours suivie de cette malheureuse compagne, ainsi que la lumière de l'ombre.

Cette persécution fut suivie d'une autre qui l'affligea beaucoup plus : c'est qu'il y avoit un insigne voleur en ce pays-là, de race noble, lequel, dégénérant de cette noblesse, se fit capitaine de bandits qui, se cachant au coin d'un bois, détroussoient les passants. Mais comme saint Laurent étoit son fléau, à cause de ses excès et de ses débauches, aussi lui en vouloit-il davantage, et cherchoit toujours les occasions de lui nuire. Il advint un jour que saint Laurent ayant envoyé à la provision pour subvenir aux nécessités du peuple, ce détestable voleur avec toute sa bande vint se jeter sur eux; ils tuèrent misérablement les laïques, dévalisèrent les clercs, et déshonorèrent les femmes. Cette nouvelle affligea grandement le saint prélat, qui eut aussitôt recours à l'oraison, et supplia Dieu d'en tirer vengeance et punition. Trois jours après, ce misérable larron, Dieu le permettant ainsi, tomba sur quelques gens qu'il pensoit traiter à son ordinaire; mais eux se trouvant les plus forts, et reconnoissant quel il étoit, lui crevèrent les yeux, et peu de temps après il mourut misérablement.

Une chose semblable arriva en ce même temps. Trois chefs de voleurs avoient assemblé une grande multitude d'autres larrons, et les avoient divisés en trois bandes, dont le dessein n'étoit autre que de nuire aux religieux et aux personnes d'église qui venoient visiter l'église de saint Coemgin et se recommander aux prières de saint Laurent.

Voici donc que quatre prêtres vinrent à passer qui apportoient le Saint-Sacrement; ils les attaquèrent impudemment, déchargèrent cruellement sur eux leur rage, et, par un horrible sacrilége, leur arrachèrent le saint corps de Notre-Seigneur qu'ils traitèrent ignominieusement et foulèrent aux pieds. Ce que saint Laurent ayant su, à peine le put-il comprendre, et versant une fontaine de larmes, il attribuoit tout ce malheur à ses péchés, attendu qu'on le qualifioit de père du pays. Il eut recours à l'oraison, qui étoit toute sa consolation, et pria Notre-Seigneur, par le mérite de ses plaies sacrées, de détourner ce fléau de ses serviteurs, et fut un jour et une nuit sans manger.

Mais que ne peut l'oraison du juste? Huit jours après, ces misérables furent pris par les ministres du roi, et bien que ce lieu fût éloigné de l'église, néanmoins un d'entre eux, comme s'il n'eût pu trouver de gibet ailleurs, fut amené en la ville de Glendenoch et fut pendu sur une roche près de l'église. Pour les deux autres, ils furent exécutés au lieu où ils avoient fait le crime.

Notre saint ayant passé ces quatre années en l'amertume de son âme, Dieu le voulut consoler, car il récompensa ces années stériles par une grande abondance de bien. C'est pourquoi le saint, brûlant de charité, s'employa à l'exercer, faisant de grandes aumônes aux pauvres, les nourrissant, et soulageant leurs misères, construisant et édifiant des églises, et les dotant richement. Puis, voyant que ses grands biens ne répondoient point encore à la charité dont il étoit embrasé, il distribua aux nécessiteux le trésor que son père lui avoit laissé en dépôt; bref, tout ce qu'il pouvoit avoir, il l'employoit aux œuvres de miséricorde.

De plus, tout son plaisir n'étoit que de fouler aux pieds les honneurs et les richesses, et de suivre Jésus-Christ son époux dans lequel il avoit mis sa confiance et sa joie. Aussi, en récompense, Dieu l'honora de plusieurs miracles; et plus il s'humilioit, plus Dieu le faisoit paroître parmi le monde. Il avoit ce don de Dieu que, mettant la main sur quelque parjure ou un homme qui avoit fait quelque faux serment, il le contraignoit bon gré mal gré de confesser ce qu'il avoit nié auparavant.

Comme donc il ne s'étudioit qu'à la perfection, Dieu, qui vouloit davantage exalter son serviteur, appela à lui l'évêque de Glendenoch ; de sorte que tout le monde jeta les yeux sur lui, comme seul capable de cette charge. Comme il étoit l'humilité même, il s'en excusa, alléguant son incapacité, disant qu'il n'avoit point les conditions requises, et même que son âge ne lui permettoit pas de se charger de ce fardeau. Néanmoins toutes les excuses qu'il put apporter ne l'eussent pas empêché d'être élevé à cette dignité, si Notre-Seigneur ne l'eût réservé pour une plus grande.

Peu de temps après, Grégoire, archevêque de Dublin, vint à décéder ; et comme l'ambition règne parfois aussi bien en l'Église qu'à la cour, plusieurs par leurs brigues prétendoient à cette charge. Mais, parce que l'ambition et l'honneur ne se peuvent accorder, il falloit une personne humble, qui pût s'abaisser avec les petits, et unir une grande modestie avec un grand pouvoir. Cette dignité étoit destinée à saint Laurent, et les électeurs, sans avoir égard aux brigues qui étoient très-fortes, d'un commun consentement l'y nommèrent.

Cette élection lui étant annoncée, il ne se peut dire combien il en fut fâché et les excuses qu'il allégua pour s'en dispenser ; néanmoins, voyant que c'étoit la volonté de Dieu, il s'y accorda. Jamais il ne fut remarqué plus humble, plus fervent, plus charitable, plus ami de la pauvreté ; jamais plus attaché à la croix, aux austérités, et plus exact observateur des conseils évangéliques. Avec la qualité d'archevêque, ses dévotions redoublèrent et prirent accroissement, car le titre qui extérieurement l'élevoit sur tous les autres, lui servoit de degré peur descendre intérieurement au centre de l'abjection.

Il vouloit que sa vie fût la règle et l'exemple que devoient suivre ses sujets. Il domptoit sa chair, quoique bien obéissante à l'esprit, par des jeûnes et des disciplines. Il ne portoit point de chemise, mais bien une robe d'étamine, qui lui alloit jusqu'aux talons, et dessous un rude cilice, qu'il ne dépouilloit jamais ; et la multitude des vers qui s'y engendrèrent, lui rongèrent tout le corps. Cette flamme de l'amour divin, qui intérieurement lui brûloit les entrailles, sortoit

par là et lui brûloit en quelque façon l'extérieur; de là arrivoit que la bouche parlant de l'abondance du cœur, quand il étoit question de traiter des choses spirituelles et des moyens de parvenir à la perfection, ses discours étoient de feu; on le voyoit incontinent embrasé, y mêlant toujours quelque chose de la croix : *Car*, disoit-il, *endurer pour l'amour de Dieu, oh quelle grâce! C'est le chemin assuré du salut. Nulle âme ne le peut connoître, si elle ne se fait violence à elle-même.*

Aussitôt qu'il fut archevêque, il devint pasteur, père et médecin, qualités qu'il reconnoissoit être entièrement nécessaires à un prélat. Comme pasteur, il avoit soin de ses brebis, pourvoyoit non-seulement au bien universel de ses sujets, mais de chacun d'eux en particulier; veilloit quand ils reposoient, pour mettre ordre aux affaires, et se trouvoit toujours le premier au service. Comme médecin, il avoit un soin particulier des maladies corporelles et spirituelles, consoloit les affligés, encourageoit les timides, fortifioit les débiles; il faisoit soigner les malades à ses dépens, et les servoit avec autant d'humilité que si c'eût été Notre-Seigneur : en un mot il les aimoit tous comme un père.

Il mit toute son étude à réformer son clergé, n'admettant personne à l'ordination qu'il n'eût les qualités requises; il voulut même que les chanoines de Dublin, qui étoient séculiers, vivant dans une grande liberté, changeassent leur vie, devinssent réguliers, prissent l'habit des chanoines réguliers et vécussent selon l'ordre et les statuts de la Congrégation d'Arrouaise. Et afin que cela eût plus de force et que les chanoines, ayant une fois embrassé cet institut, ne pussent se démentir de ce saint propos, il y interposa l'autorité du pape Honorius III, qui l'approuva et le confirma. Pour fermer la bouche des médisants, et qu'il ne leur semblât pas qu'il voulût imposer un joug sur les épaules de son clergé, qu'il ne voulût pas embrasser lui-même, pour leur servir de modèle, il prit le premier l'habit, et toute sa vie il observa la règle de point en point, ne s'absentant ni de la prière conventuelle, ni des veilles, ni même des heures du silence, que quand il lui survenoit quelque importante affaire où il devoit vaquer.

Les matines étant finies et les chanoines s'en allant à leur repos, lui seul demeuroit en l'église et supplioit Notre-Seigneur avec larmes et gémissements, qu'il lui plût par sa bonté infinie conserver son peuple et le prendre en sa sainte protection. Ensuite il se levoit et s'en alloit devant un crucifix qui étoit en son église, où il prioit tantôt debout, tantôt assis, tantôt à genoux, pour les nécessités de son clergé, pour le bien général et particulier, et disoit le psautier. Enfin il s'abîmoit dans une profonde méditation de l'amour de Dieu, ne pouvant assez admirer la charité que Dieu avoit eue pour racheter le monde; il y étoit tellement absorbé, qu'on l'a vu, non pas une fois, mais plusieurs (comme l'ont assuré quelques-uns de ses chanoines) parler à ce crucifix, comme s'il eût parlé à Notre-Seigneur, et en ce doux colloque il étoit baigné de larmes. Depuis, ce crucifix a été tenu en grande estime et vénération, et on venoit de loin le visiter, pour les merveilles que Notre-Seigneur y opéroit.

Le jour étant venu, il s'en alloit au cimetière où, se promenant quelque peu, il se mettoit à genoux et disoit des prières pour les défunts. Retourné qu'il étoit en la maison, non content de mater sa chair par les veilles, par les jeûnes et par un rude cilice, il prenoit la discipline, et sur le midi et le soir il prioit quelques-uns de ses chapelains de la lui donner, et de ne point l'épargner, disant que c'étoit pour expier les fautes qu'il avoit commises contre Dieu le long de la journée.

Dès le moment qu'il eut pris l'habit de chanoine régulier, il ne mangea jamais de viande. Le vendredi il se contentoit d'un peu de pain et d'eau, et souvent il le passoit sans manger, rassasiant son âme d'une sainte et dévote méditation de la Passion de Notre-Seigneur, où il trouvoit un goût surpassant les goûts de toutes les autres viandes. Quelquefois, avant de manger son pain il le trempoit dans la lessive, afin d'y trouver quelque amertume, et qu'il pût dire avec le prophète qu'il mangeoit la cendre avec son pain, et que sa boisson étoit mélangée avec ses larmes.

Bien que pour lui il fût fort sobre, néanmoins, il se montroit magnifique envers ses hôtes, mangeant et buvant avec eux, pour

les entretenir de quelque chose sainte et d'édification, afin que le corps et l'âme prissent en même temps leur réfection. Il nourrissoit tous les jours trente pauvres, et quelquefois il y en avoit quarante ou cinquante à table, sans compter plusieurs autres qu'il entretenoit en des maisons particulières.

Pour ce qui est de ses habits, il se lit de lui ce que l'on dit de saint Augustin, qu'il gardoit la bienséance. Ils n'étoient ni somptueux, ni trop vils, principalement ceux qui paroissoient, car pour ceux qui touchoient son innocente chair et qui étoient cachés, ils étoient tout autres.

Une chose est à remarquer, c'est qu'étant élevé à la dignité d'archevêque, le roi Dermitius voulut, contre tout droit et raison, et avec violence, investir l'un de ses clercs de l'abbaye de Glendenoch, et même il l'en investit, nonobstant l'opposition qu'en fit le peuple et le clergé. Cela ayant été su du saint, il s'achemina vers l'abbaye, en chassa ce prétendu abbé, et remit le clergé et le peuple en son droit d'élection; lequel fit choix d'un nommé Thomas, neveu de saint Laurent, qui, bien que jeune d'âge, étoit âgé de mœurs, de science et de mérites, comme ayant été élevé sous l'aile et la discipline du saint, qui l'aimoit fort à cause des bonnes qualités de son esprit.

A trois mille pas de la cité de Glendenoch, il y avoit un lieu fort retiré, sanctifié par la fréquente oraison que le bienheureux Coemgen y faisoit autrefois, et que l'on dit avoir été creusé des propres mains de ce bienheureux Père. Là se cachoient l'archevêque et l'abbé, pour vaquer plus librement à la contemplation des choses célestes, et s'enflammer davantage en l'amour de Dieu. Souvent ils y perdoient le boire et le manger; de sorte que, le corps défaillant, l'esprit étoit contraint de cesser trois fois la semaine, afin de lui donner du pain et de l'eau pour le soutenir, et quelquefois des herbages.

En cette caverne, le bienheureux saint Laurent, comme un autre Moïse, tous les ans faisoit une retraite de quarante jours, jouissant de l'entretien du ciel, sans vouloir permettre qu'aucun lui parlât ou l'approchât, sinon l'abbé son neveu, à qui se rappor-

toient toutes les affaires pendant ce temps-là, et qui, à certaines heures du jour, en entretenoit le saint, puis déclaroit la volonté du saint au peuple. Cependant il ne faisoit pas de difficulté de descendre de ce paradis de délices (car il y falloit monter avec une échelle, dont le bout d'en bas étoit fixé dans l'eau, et l'autre étoit attaché au rocher), quand il survenoit quelque affaire importante et nécessaire. Toutefois le rare exemple de piété et de sainteté du saint pasteur n'eut aucun pouvoir sur le peuple de Dublin; leur endurcissement étoit trop grand et leurs péchés trop invétérés.

Dieu permit, pour punir les abominations du peuple, que Dermitius, assisté du comte Richard et d'une grande multitude d'Anglois, entrassent dans la ville de Dublin; ils mirent tout à feu et à sang, renversèrent les autels, démolirent les églises et profanèrent les choses les plus saintes. Le bienheureux saint, comme un autre Jérémie, fut témoin de cette sanglante boucherie; il s'opposoit à leur cruauté, se mettant entre le feu pour sauver ses brebis, arrachant leurs corps encore palpitants des mains des soldats; donnant la sépulture à ceux dont le glaive inhumain avoit ravi la vie, et faisant panser à ses frais les blessés.

L'impiété de ces ministres d'iniquité alla bien plus loin; car ils vouloient encore faire ressentir leur cruauté aux clercs et aux chanoines de l'Eglise de Dublin, et les chasser de leur domicile. Mais le saint s'y opposa courageusement, et nonobstant leurs menaces et la résistance qu'ils lui firent, jusqu'à le vouloir tuer, il l'emporta sur eux, les contraignant de rapporter les livres et les ornements de l'église qu'ils avoient enlevés.

Quelque temps après, le saint s'en alla en Angleterre, afin de représenter au roi Henri quelques affaires d'importance concernant son archevêché. Il vint à Cantorbéry, et fut reçu avec grand honneur des religieux de l'abbaye de la Sainte-Trinité, où il passa la nuit en prières et en oraisons dans l'église, implorant la faveur du bienheureux saint Thomas, autrefois archevêque de ce lieu. Le jour étant venu, il désira de célébrer la messe; et revêtu qu'il fût de ses habits pontificaux, un fou dangereux, qui étoit dans la

presse et le regardoit comme les autres, entendit dire de lui qu'il étoit un homme saint ; il se persuada qu'il feroit service à l'Eglise, et un grand sacrifice à Dieu s'il venoit à le tuer. C'est pourquoi dès l'heure même se faisant faire place, il prit un levier, et passant au milieu de tout le peuple, vint à le décharger sur la tête du saint, qu'il jeta par terre comme évanoui ; de sorte que le peuple le voyant tout rougi de son sang, le tint pour mort.

Ayant demeuré fort peu de temps terrassé, il reprit ses esprits, leva la tête, commanda qu'on lui apportât un vase plein d'eau, puis l'ayant bénie, dit l'oraison dominicale, et en fit étuver sa plaie. Chose admirable ! aussitôt le sang cessa de couler, et la chair meurtrie devint saine et entière comme auparavant. Ainsi par un grand miracle, en moins d'une demi-heure il se vit proche de la mort, et hors de ce péril ; ensuite, avec la même gravité et modestie accoutumée, et sans être étonné d'une chose si inopinée, il célébra la sainte messe. Toutefois la marque de ce coup demeura toujours imprimée sur sa tête, et à présent elle se montre encore en son crâne endommagé, dans une église de Saint-Laurent érigée en sa mémoire. Ce scélérat fut condamné par commandement du roi à être pendu ; mais le saint fit tant, que par ses prières il eut la vie sauve.

Il y avoit en ce pays une église construite en l'honneur de la très sainte Vierge, qu'un homme riche avoit fait bâtir près de son château, et là auprès il y avoit un solitaire, qui s'étoit volontairement reclus pour servir Dieu ; la très-sainte Vierge lui apparut, et lui demanda pourquoi son église n'étoit point encore dédiée. Cet ermite lui fit réponse que c'étoit à cause de l'absence de l'évêque diocésain. Alors elle lui dit qu'elle ne vouloit point qu'on se servît de lui en cette affaire, mais bien de Laurent archevêque de Dublin, qu'elle avoit longtemps attendu, et qu'il eût à lui dire, qu'il n'auroit point le vent favorable pour s'en retourner, jusqu'à ce qu'il eût satisfait à sa volonté.

Cet ermite, bien étonné de cette vision, en avertit le maître du château, qui étoit le fondateur de cette église ; aussitôt il s'achemina vers saint Laurent, et le convia de venir se rafraîchir en sa mai-

son, lui disant qu'il avoit quelque affaire d'importance à lui communiquer. Le saint s'y accorda volontiers; et l'ayant reçu et traité, cet homme le conjura de dédier son église. Le saint le pria de l'en excuser, à cause qu'elle n'étoit pas de sa juridiction, et que cela appartenoit à l'archevêque de Cantorbéry. Alors ce seigneur lui déclara ce qui s'étoit passé, et le pria de ne point résister à la volonté divine, et qu'en cas de refus il ne s'étonnât point s'il n'auroit jamais le temps favorable pour s'en retourner. Le saint ayant mûrement considéré cette vision, la dédia le lendemain; après quoi un vent favorable se leva, lequel en peu de temps le rendit en son archevêché.

Il est à remarquer que, s'en retournant, Dieu permit qu'il s'élevât une furieuse tempête, mais telle que l'on n'entendoit que vents gronder, que vagues et contre-vagues se mutiner l'une contre l'autre : bref, au dire des matelots et des pilotes, il n'y avoit aucun moyen de pouvoir humainement échapper. Un homme de la troupe considérant saint Laurent, son maintien et ses actions, et jugeant qu'il y avoit en lui quelque chose de divin, lui dit : *Voici, saint évêque, que nous périssons, et sommes en danger d'être la proie de ces monstres marins, assistez-nous de vos prières.* Le saint aussitôt se mit à genoux, fit prière à Dieu, et la mer devint calme.

Une autre fois, comme il repassoit en Angleterre, et étoit déjà entré dans le vaisseau, quelques citoyens de Dublin se résolurent de l'accompagner pour lui faire escorte. Cependant une si furieuse tempête s'éleva sur la mer, qu'il sembloit que le danger fût inévitable, et qu'il n'y eût aucune espérance de sauver sa vie. Ils s'assemblèrent tous à l'entour du saint archevêque, et se recommandèrent à ses prières. Alors le saint leur dit qu'ils prissent courage, et qu'ils n'en auroient que la crainte, pourvu qu'ils voulussent accorder ce qu'il leur demanderoit : *Personne de vous n'ignore*, leur dit-il, *comment nous avons commencé à bâtir en la ville de Dublin une église en l'honneur de la Reine des cieux ; pour l'achever, il est besoin de quelque somme de deniers. Partant je vous conseille d'offrir quelque chose à Notre-Seigneur pour cet effet ; et*

moi, je le prierai d'avoir votre offrande agréable : je me fais fort qu'il s'apaisera, et que le reste de notre voyage sera tranquille.

Chacun vint apporter son présent au saint, qui, réjoui de voir une si grande dévotion en ses ouailles, pria Dieu, et le temps devint calme. De sorte que la tristesse fut changée en joie, les pleurs en ris, les exclamations en acclamations et en bénédictions du Tout-Puissant, de les avoir délivrés d'une tempête si horrible, par les mérites de son saint. Voilà ce que peuvent ceux qui craignent le Seigneur, et qui l'ont pris pour but de toutes leurs actions.

Or, comme les grandes charges ne peuvent être sans de grandes affaires, sait Laurent n'étoit pas plutôt de retour d'un endroit, qu'il falloit retourner en un autre. Par les nécessités urgentes de son archevêché, et le devoir de sa charge, il fallut qu'il s'en allât à Rome trouver le Pape, pour quelque affaire d'importance. Là, après avoir exposé le sujet de sa venue, et dit des merveilles pour maintenir la liberté de l'Église d'Irlande, Sa Sainteté, admirant la vivacité de son esprit par-dessus le commun, et l'affection dont il parloit, le fit son vice-gérant et légat de tout ce pays.

Il ne se peut dire avec quelle modestie et circonspection il se comporta en cette nouvelle charge. Il suppléa avec toute sorte de diligence et de soin à ce qui manquoit dans l'exercice de la religion, aux offices ecclésiastiques, à l'honnête entretien du clergé. Il vouloit que le tout fût hors de la confusion, et que l'ordre y régnât autant qu'il seroit possible, retranchant toute sorte de superfluités, origine de tous maux. Pour les coutumes louables, il commanda qu'on les observât étroitement. Pour les autres, qui étoient fondées sur quelques abus, et qui n'avoient aucun fondement de piété, il les annula. A dire vrai, il avoit un zèle si ardent, et un si incroyable désir de la gloire et de l'honneur de Dieu, et de la sanctification de son Église, qu'il est impossible de le pouvoir décrire.

Il ne pouvoit souffrir que quelqu'un de ses ecclésiastiques vécût mal, et fût entaché du vice, ce qu'il abhorroit sur toutes choses : car, comme il étoit pur et chaste, il vouloit que tous ses prêtres lui ressemblassent; il disoit souvent qu'un prêtre qui consent à la moindre pensée charnelle, est indigne de sa charge, et en doit être

privé, parce qu'il n'y a rien qui soit plus contraire à ce sacrifice non sanglant qu'il offre tous les jours à Dieu pour les péchés du peuple, que ces maudites pensées. Et si ces pensées portent tant de préjudice aux prêtres, au dire d'un si grand saint, quelles seront les actions? combien seront-elles abominables devant Dieu? Aussi quand quelques-uns se présentoient à lui souillés de ce vice, bien que comme archevêque et légat du pape, il les pût absoudre, néanmoins, pour donner terreur aux autres de ne se laisser pas tomber en un tel précipice, il les envoyoit à Rome.

En ce même temps il arriva que saint Laurent, pour quelques nécessités, sortit de Dublin, et s'en alla à Waterford. Quelques-uns des gardes du roi voulurent l'accompagner, entre autres un nommé Guillaume, de peur que sur le chemin il ne lui arrivât quelque accident, ou qu'il ne tombât entre les mains des voleurs, comme aussi un écrivain, avec sa femme et un sien petit enfant. Quand ils furent entrés en une certaine forêt, ving-quatre voleurs armés les abordèrent, qui, sans respecter sa qualité et sa sainteté, se jetèrent comme loups affamés sur ses clercs qui le suivoient, et sur cet écrivain qu'ils tuèrent; quant au soldat, ils lui portèrent un coup de lance, mais Dieu voulut que voyant le coup venir il se cacha derrière le cheval du saint qui le reçut, et ainsi il fut sauvé de leurs mains sanguinaires. Le saint, ayant compassion de la femme de cet écrivain, en eut soin tout le reste de ses jours, lui faisant administrer son vivre et son vêtement, et ce qui lui étoit nécessaire. Pour son fils, il le fit instruire aux bonnes mœurs et aux lettres humaines, et le mit au nombre de ses clercs.

Depuis, par un excès de mansuétude, il fit chercher ces méchants, et les avertit qu'ils eussent à se repentir, et à faire pénitence de ce qu'ils avoient fait; qu'autrement il useroit de la puissance et du glaive que Dieu lui avoit mis en main. Ces scélérats, ayant appris que le saint les vouloit, comme membres pourris, retrancher de l'Eglise, s'enquirent ce que c'étoit qu'une excommunication, et comment elle se fulminoit. Là-dessus ils firent un complot entre eux, pour se moquer du saint, de l'excommunier lui-même.

Bon Dieu, en quel précipice tombe celui qui vous a délaissé! Ils

prirent les entrailles d'un bœuf qu'ils avoient dérobé, et se les mirent à l'entour du col en guise d'étole, ils allumèrent plusieurs fagots d'épines d'un côté et d'autre, au lieu de cierges ; et comme des loups commencèrent à hurler et à crier, que l'évêque et ses clercs soient excommuniés. Ce qu'ayant fait quelque temps pour se moquer des cérémonies de l'Église, ils éteignirent ces fagots dans l'eau. Mais Dieu, qui contemple du ciel tout ce qui se fait en cette vallée de misères, ne laissa pas longtemps cette maudite action impunie, car le lendemain l'un d'entre eux périt misérablement de froid, quoique le temps fût assez tempéré, et qu'il fût enveloppé de quatre robes : le porte-enseigne de cette séditieuse bande deux jours après fut tué inopinément, et le reste dans l'année alla de vie à trépas.

Or, comme les serviteurs ne suivent pas toujours l'exemple de leurs maîtres, non plus que les enfants celui de leurs pères, il advint qu'un des officiers de l'archevêque fut condamné pour ses méfaits à être pendu et étranglé. Comme on le conduisoit au gibet, le saint en ayant été averti, s'achemina aussitôt pour l'aller délivrer. Mais le malheur voulut pour ce pauvre misérable que le saint fût aperçu de l'un de ses bourreaux, lequel craignant qu'il ne lui ôtât sa proie, l'expédia, et lui trancha la tête sur un billot : ce dont le saint fut infiniment affligé. En récompense, il donna sa malédiction à ce satellite, qui ne la porta pas loin; car revenant avec ses compagnons à Dublin, il tomba sur le pont, se rompit la hanche, et mourut incontinent après ; Dieu montrant par cet exemple combien il faisoit état de la sainteté de son serviteur.

Un peu après, il arriva que deux hommes de Dublin vinrent à commettre un larcin dans une église, en punition de quoi Dieu permit qu'ils furent aussitôt frappés d'une étrange folie; de sorte qu'il les fallut lier, les amener en l'église de la Sainte-Trinité, et les présenter au saint, qui, en ayant compassion, leur donna sa bénédiction, commandant qu'on les déliât. Déliés qu'ils furent, ils tombèrent contre terre, et demeurèrent en cet état quelque espace de temps; de sorte que les assistants croyoient qu'ils fussent morts. A la fin ils se relevèrent, et remercièrent saint Laurent de la fa-

veur qu'il leur avoit faite de les avoir délivrés de la mort spirituelle et temporelle.

Une autre fois, comme il s'en alloit prêcher en quelque lieu voisin de son archevêché, il mena avec lui deux évêques, et son neveu l'abbé de Glendenoch. Il arriva que passant par une certaine bourgade, il mit pied à terre pour dire ses Heures; mais il n'eut pas plutôt commencé son Office, que voici un homme de ce lieu-là qui le vint trouver, et le supplia d'aller jusqu'à l'église pour délivrer une pauvre démoniaque. Le saint, soit pour éprouver son neveu, ou pour faire ressentir à un de ces évêques les péchés qu'il commettoit en secret contre Dieu, fit le sourd, et n'y voulut point alors aller; mais il commanda à Thomas, son neveu, de s'y transporter, et de prier pour elle. Le bon abbé s'en étant excusé, saint Laurent le commanda à Malachie, évêque de Kildare; mais celui-ci pareillement le pria de l'excuser, disant que ce seroit témérité à lui d'entreprendre de faire des miracles, et que cela excédoit ses forces. Enfin il dit à l'autre évêque, nommé Clément, qu'il y allât (c'étoit celui que le saint vouloit retirer de son péché).

Celui-ci, sans regarder l'état de sa conscience ni l'affaire qu'il entreprenoit, s'y en alla. Mais à l'instant même que la possédée l'eut aperçu entrer dans l'église, elle commença à lui reprocher sa vie honteuse, s'étonnant qu'il prît la hardiesse de se présenter devant elle en cet état. Elle commença à prendre des pierres, et le fit sortir plus vite de cette église qu'il n'y étoit entré. Alors ce pauvre évêque reconnut sa faute, et s'en retourna vers saint Laurent, plein de confusion et de honte, et lui demanda pardon.

Le saint souriant et bien aise d'avoir ravi cette brebis des pattes de ce Lion infernal, ne fit que dire : *Il est donc nécessaire que j'y aille, et que je la visite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.* Quand il fut arrivé aux portes de l'église, il fit le signe de la Croix sur cette pauvre possédée, et s'approchant d'elle, il lui versa de l'eau bénite dans la bouche. Et voyant qu'elle entroit en furie, il la fit lier, puis lui prit les mains, et lui imprima le signe de la Croix sur son cœur : ensuite il se mit en oraison, se prosternant à terre. Ce qu'ayant fait trois divers jours, il la remit en santé.

Son fourrier étant tombé malade, fut réduit en un tel état, que les médecins désespéroient de sa santé. Il fut amené à son maître saint Laurent, qui aussitôt étendit les mains sur lui, et pria Notre-Seigneur pour sa guérison : puis il le fit ramener en son logis, lui commandant que lorsqu'il auroit recouvré ses forces, il exerçât sa charge comme auparavant ; et la nuit suivante toute cette maligne humeur qui lui causoit cette enflure s'évapora, et il recouvra entièrement la santé.

En l'église de Dublin il y avoit un bon prêtre, fort chéri de saint Laurent, qui par une grande maladie fut réduit à une telle extrémité, qu'il fut privé du sentiment et de la respiration, de sorte que la plupart croyoient qu'il fût mort. Néanmoins, parce que quelques-uns doutoient qu'il ne fût ravi en extase, il demeura ainsi l'espace de trois jours et de trois nuits, sans que l'on osât lui donner la sépulture. Sur ces entrefaites, saint Laurent arriva, et s'approchant du corps lui parla en cette sorte : *Quant à toi, mon fils, je sais que si tu pouvois, tu me parlerois volontiers : mais il faut qu'en toutes choses la volonté de Dieu s'accomplisse.*

Après cela, il fit oraison pour lui en secret. Relevé qu'il fut, à l'instant le bon prêtre vint à s'éveiller, et devant toute l'assistance remercia Dieu, la très-sainte Vierge et le bienheureux saint Laurent; puis regardant toute cette compagnie qui étoit pour lors assemblée en ce lieu, il demanda le sujet de leur venue. Et après qu'on lui eut raconté comme tout s'étoit passé, il repartit : *Il est très-véritable, et Dieu sait que mon âme a été séparée de mon corps ; comme il y eut une contestation entre les bons et les mauvais anges à qui elle seroit, j'ai vu le glorieux saint Laurent qui prioit Dieu et la sainte Vierge pour moi, et sa prière a eu tant de force, que Dieu a permis que mon âme soit venue ranimer mon corps.* Toutefois le saint ne pouvant supporter ses louanges, et les fuyant comme les plus terribles ennemis de la vertu, défendit à ce bon prêtre, sous peine d'excommunication, de révéler davantage ce miracle pendant qu'il seroit en vie.

Enfin, après avoir fait du bien à tout le monde et leur avoir fait ressentir les faveurs que Dieu lui accordoit; après avoir réformé

son clergé et l'avoir retiré des misères et de la pauvreté où il étoit réduit quand il en prit la charge; bref, après avoir mis en bon ordre toutes les églises qui étoient de sa légation, pour le comble de ses mérites, et montrer que, comme un vaillant soldat, il ne savoit ce que c'étoit que de se rendre, mais qu'il mourroit les armes au poing, voici ce qui arriva.

Une grande querelle étant survenue entre Henri roi d'Angleterre, qui avoit fait martyriser saint Thomas, et le roi d'Irlande, le saint s'employa pour l'apaiser; il passa en Angleterre, menant avec lui un de ses neveux pour otage, au cas que le roi voulût entendre à la paix. Mais tant s'en faut qu'il y voulût condescendre, que, plus fier qu'un lion étincelant de colère, il fulmina un édit contre le saint, à ce qu'il eût à demeurer en Angleterre, et à ne point s'en retourner en Irlande. Il défendit même à ceux qui avoient la charge des ports de le laisser passer sur peine de la vie, voulant par ce moyen bannir saint Laurent de son pays et le priver de son archevêché.

Le saint, qui ne mettoit aucune différence pour lui-même entre les afflictions et les bénédictions, comme sachant bien qu'elles partent de la main de Dieu, et que c'est lui qui frappe et qui guérit, céda à la colère du roi; il se retira pendant l'espace de trois semaines dans un monastère. Il résolut ensuite de suivre le roi qui étoit allé en Normandie, pour voir s'il y seroit plus traitable, et si la paix qu'il poursuivoit se pourroit conclure. Ayant donc fait voile de Douvre, il parvint à Wisant, qui est entre Calais et Boulogne, où il posa l'ancre; là, la fièvre le saisit, laquelle peu à peu venant à s'augmenter, le fit désister de son entreprise.

Comme il cherchoit un lieu retiré pour y attendre la volonté de Dieu, il arriva à la montagne d'Eu, au sommet de laquelle il y avoit une église auprès d'un château, qui, ainsi qu'il lui fut dit, étoit l'entrée de la Normandie et de la juridiction du roi d'Angleterre. Cette église étoit consacrée à la Reine des cieux; elle appartenoit à des chanoines réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin qui avoient été tirés du monastère de Saint-Victor-lès-Paris. Ils y vivoient selon l'Institut de leur maison (Institut qui étoit alors

tellement loué et admiré de tous, que les papes mêmes, en approuvant quelque religion nouvelle de cet Ordre, mettoient à la charge que l'on garderoit l'Institut de Saint-Victor).

Le saint, fort réjoui de cette rencontre, commença à remercier Dieu et à entonner ce passage de David : *Voici désormais le lieu de mon repos et où doit prendre fin la carrière de ma vie; béni soit le Tout-Puissant à jamais qui m'a adressé à cette sainte maison pour y finir mes jours!* et s'étant muni du signe de la croix, il alla droit en l'église où il fit son oraison, se résignant entièrement à la volonté de Dieu. Après cela il alla à la chambre qu'on lui avoit préparée, il se mit au lit et fit appeler l'abbé Ausbert, très-digne religieux, qui avoit été de la maison de Saint-Victor, et auquel il se confessa avec une dévotion non pareille, au milieu de ses larmes et de ses soupirs, puis se fit apporter le sacré Viatique.

Cependant son neveu qu'il avoit amené avec lui, le voyant proche de payer le tribut à la nature, entreprit de faire ce que son oncle avoit résolu, et s'en alla trouver le roi d'Angleterre de la part de saint Laurent; il lui remontra les causes qui le convioient à faire la paix avec le roi d'Irlande, et comme il étoit éloquent, il eut taut de force sur ce cœur endurci, qu'il l'amollit, et le porta à la paix. Ce neveu, bien joyeux, revint en toute diligence trouver son oncle, pour lui dire ce que Dieu avoit opéré par son entremise, ce qui lui donna un grand contentement; et en effet, depuis cette nouvelle, il parut plus gai et plus tranquille. Alors, mettant tout ce qui étoit de la terre sous ses pieds, il porta ses affections vers le ciel.

Les grâces que Dieu lui avoit faites durant sa vie lui furent encore augmentées en ce dernier passage. Car sa maladie ne fut qu'une extase continuelle, où, sans cesse uni à Dieu, il recevoit de grands contentements parmi ses plus excessives douleurs. Enfin, sentant que les esprits animaux nécessaires aux fonctions des sens se retiroient, il fit appeler l'abbé du monastère avec tous les religieux, et les supplia de le recevoir à la participation de leurs prières, et à leur fraternité. Ce qu'ils lui accordèrent aussitôt, puis il demanda l'Extrême-Onction.

Après l'avoir reçue, l'abbé lui demanda s'il ne vouloit point faire

son testament. A ces paroles il sourit, et branlant la tête, dit d'une voix basse : *Le Seigneur, qui connoît toutes choses, et pénètre les plus secrètes pensées, sait que je n'ai rien à donner. J'ai vécu pauvre, je meurs pauvre ; tellement qu'il ne me reste rien des trésors de l'Église que l'habit que j'ai apporté quand je suis venu ici. J'ai vécu au jour la journée depuis ma profession, et ma promotion en l'archevêché ; ce qui me restoit, je l'ai donné aux pauvres. Ce que les autres font avec regret proche de la mort, je l'ai fait durant ma vie avec un singulier contentement. Mon trésor est au ciel, où j'ai voulu qu'il me précédât.*

Ensuite, voyant que le diable bandoit tous ses ressorts pour le faire tomber en quelque présomption de lui-même, à cause des bonnes actions qu'il pouvoit avoir faites au monde, ou plutôt Dieu par lui ; pour le contre-carrer, il se mit en mémoire les péchés et légères fautes qu'il pouvoit avoir commis, avec larmes et soupirs, répétant sans cesse ce passage de David : *Seigneur, ayez pitié de moi, faites-moi miséricorde, parce que mon âme n'a d'espérance qu'en vous.*

Enfin ce que tant il souhaitoit fut accompli. Le vendredi au soir, 14 de novembre, il rendit à Dieu ce riche talent qu'il lui avoit donné en dépôt, avec le profit au centuple, chargé d'ans et de mérites, l'an de Notre-Seigneur 1221. Après sa mort, il ne changea point de couleur.

La nuit suivante, sa mort fut révélée à un citoyen de la ville de Dublin, appelé Innocent, qui vit en songe tomber le maître-autel de l'église cathédrale, qui fut mis en pièces. Bien étonné de ce songe, le lendemain il raconta en public tout ce qu'il avoit vu, et assura que le bienheureux archevêque et pasteur étoit mort. Ce qui se trouva véritable. Pareillement aussi plusieurs ont remarqué qu'à l'instant même qu'il mourut, on vit une grande clarté qui paroissoit sur le monastère où son corps reposoit, et telle que ceux qui étoient dans la ville, tout étonnés, croyoient que le feu du ciel fût descendu sur le château ou sur l'abbaye. Ainsi Dieu vouloit montrer combien lui étoit agréable l'âme de son serviteur qu'il venoit de tirer à lui.

Digitized by Google

Son précieux corps fut inhumé au milieu de l'église, à la sépulture duquel Alexis, cardinal et légat en Ecosse, assista : après avoir dévotement célébré la messe, il fit un panégyrique à la louange du saint.

Cinq ans après, Dieu inspira les religieux de lever ce saint dépôt, et de le placer en un lieu plus décent, au tombeau duquel se faisoient souvent des miracles. Ainsi il fut mis dans une châsse, et posé devant l'autel de saint Léger, martyr, en une grande église nouvellement bâtie, en la place de celle qui y étoit auparavant. Mais la merveille fut qu'en le levant, on le trouva aussi frais, aussi beau et exempt de corruption, que le premier jour qu'il fut mis au tombeau, duquel il sortoit une agréable senteur. Le bruit de ce miracle se répandit par la ville et le pays circonvoisin : chacun y accouroit pour voir cette merveille, qui fut accompagnée de plusieurs autres; car par les mérites du saint les aveugles étoient éclairés, les sourds recevoient l'ouïe, les muets la parole, les boiteux le marcher, les lépreux la santé, comme aussi les possédés étoient délivrés des diables qui les tourmentoient.

Tous ces miracles ayant été rapportés à Innocent III, pour lors pape, et à Honorius III, qui fut son successeur, le pape Honorius commanda à Thibaut, archevêque de Rouen, d'en faire une plus exacte perquisition, et de lui mander les témoins, avec la teneur des miracles. Ce qui ayant été fait, le pape fit appeler l'abbé d'Eu, qui se nommoit *Guido*, lequel avoit été tiré du monastère de Saint-Victor-lès-Paris, (car Aubert, qui vivoit lorsque saint Laurent mourut, étoit allé de vie à trépas), car il avoit soigneusement travaillé à cette affaire, et aux informations : après l'avoir entendu, Honoré III enregistra le saint évêque au catalogue des saints, l'an de Notre-Seigneur 1116.

Quant aux miracles que Dieu a divinement opérés par les mérites de son saint, depuis qu'il fut translaté, il y en a quarante-neuf très-grands ; nous en rapporterons seulement quelques-uns.

Une femme de la ville d'Eu, ayant échappé au péril d'une grande maladie, devint sourde et muette : cette pauvre femme bien affli-

gée, ne sachant que devenir, pour être privée de ces deux sens si nécessaires à la vie et à la conversation humaine, vint au tombeau de saint Laurent, priant Dieu de la vouloir délivrer de cette infortune par les mérites de celui qui lui étoit si agréable. Chose admirable! sa prière ne fut pas plutôt achevée, que la voilà délivrée de son affliction, et elle vécut depuis encore vingt-cinq ans sans aucune incommodité de ce côté-là.

Peu de temps après il arriva une chose bien étrange, en cette même ville, à un nommé Habert, pour manifester les merveilles de Dieu. Une nuit, comme il reposoit en son lit, Dieu l'affligea de telle sorte que la paupière de son œil droit laissa son lieu naturel et se mit au bas de son œil toute renversée, et l'ouverture de sa bouche se contourna vers son oreille gauche; lui bien étonné de se voir en tel état, et ceux qui l'avoient vu auparavant, en faisant de sinistres jugements, et le fuyant comme un ladre : il en consulta les médecins et les chirurgiens qui lui dirent, comme les magiciens de Pharaon, que le doigt de Dieu étoit là, et que cette maladie leur étoit inconnue. Ce misérable donc, se voyant destitué de tout secours humain, eut recours à ce grand médecin; et ayant entendu les merveilles qui se faisoient au sépulcre de saint Laurent, il s'y achemina, priant le saint de le vouloir délivrer, par ses intercessions, d'une si grande affliction. A l'instant il fut exaucé, sa paupière et sa bouche furent remises en leur premier état, et il vécut plusieurs années. Toutefois Dieu permit qu'il demeurât en son visage plusieurs marques pour mémoire d'un si signalé miracle.

Un nommé Hugues, laïque, pendant l'espace d'un an, fut cruellement tourmenté du malin esprit. On le voyoit quelquefois suspendu en l'air, hurlant comme un loup, puis descendre avec impétuosité sur la terre; quelquefois tellement agité et furieux, qu'il se jetoit comme un chien enragé sur ceux qu'il voyoit; il écumoit, et se vautroit dans la fange et dans les plus sales bourbiers qu'il rencontroit. On étoit contraint de l'enchaîner, ce qui redoubloit encore ses peines, et le faisoit entrer en une plus grande furie. Enfin il fut amené au lieu où reposoit saint Lau-

TABLE

Des Conciles cités dans la XVe Dissertation.

A

Agde. 401.
Aix. 267.
Aix-la-Chapelle. 352.
Ausbourg. 84. 248. 261.
Auxerre. 443.

B

Bayeux. 302.
Bâle. 246. 279. 302.
Bordeaux. 265.
Bourges. 247. 266.

C

Chichester. 302.
Cologne. 84. 261.

E

Ephèse. 398.

L

Liodicée. 400. 401.
Londres. 301.

M

Malines. 267.
Milan. 248. 263. 264. 438.

N

Narbonne. 267.

O

Oxford. 301.

R

Reims. 267. 269. 27[illegible].
Rouen. 265. 445.

S

Salingestat. 338.
Sarragosse. 443
Sens. 302.

T

Tolède. 388. 443.
Trente. 254. 255. 256. 257. 258. 262. 217. 218.
Trèves. 217.
In Trullo. 445.

Y

Ypres. 326.

ves que le silence du canon n'a commencé que vers le dixième siècle. 330.

U

Uniformité dans l'essentiel de la liturgie gardée durant les quinze premiers siècles. 1.
Usserius : Son traité *De sacris vernaculis*. Il allègue mal à propos le Concile de Trente. 200. Autre méprise touchant l'usage des églises orientales. 206.

V

Val-des-Choux (ordre du). Ses usages conformes à ceux des Chartreux et de Citeaux. 288.
Vert (M. de) peu fidèle dans ses citations. 460. Ses conjectures sur le mot *secreta* mal fondées. 325. Refutées. 331. 429. Apologie de cet auteur et la réponse aux objections de l'apologiste. 281. 298. 386. 478. et *suiv.* Il a reconnu que la rubrique est claire, et qu'il faut la suivre. 482.
Vierges. On leur donnait l'Eucharistie pour huit jours le jour de leur consécration. 447.
Warton (Henri) : sous le nom d'Antoine Harmer : Son traité des fautes et des erreurs de Burnet. 33. 69. 71.
Westminster : évêché peu de temps. 39

Z

Zuingle : Un esprit blanc ou noir lui apprend le sens de figure. 5. Sa liturgie pour Zurich. 23.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

Des Églises citées dans la XVe. Dissertation.

A

Aix. 277.
Aix-la-Chapelle. 453.
Albi. 297.
Alexandrie. 372. 374.
Amiens. 265.
Antioche. 372. 374.
Arles. 277.
Armeniens. 309. 378.
Augustin (Ermites de saint). 289.
Avignon. 287.
Avranches. 265.

B

Bayeux. 278. 308.
Bâle. 279.
Beauvais. 280.
Besses. 378.
Blois. 477.

C

Carmes. 285. 289.
Célestins. 293.
Châlons-sur-Marne. 278.
Châlons-sur-Saône. 265.
Chartres. 279. 476.
Chartreux. 287. 288. 456. 462.
Citeaux. 288. 456. 462.
Cologne 453.
Constantinople. 306. 310. 359. 374 375. 377. 388. 456. 463.
Cophtes. 308.
Cordeliers. 289.

rent; là Dieu, en faveur du saint, lui restitua la santé, et le délivra entièrement de la tyrannie d'un tel maître.

Une autre femme nommée Isabelle, de la même ville d'Eu, grièvement tourmentée d'un démon, ne faisoit que crier, tempêter, rouler les yeux dans sa tête et tourner sa bouche d'une façon étrange; tout son visage étoit si effroyable que personne ne l'osoit regarder; il n'y avoit chaînes si fortes qu'elle ne rompît en sa furie; elle frappoit et blessoit tout le monde; ceux qu'elle ne pouvoit approcher, elle leur vomissoit mille injures, et leur imposoit des crimes où ils n'avoient jamais songé. Elle fut amenée au tombeau du saint, où elle demeura huit jours, après lesquels elle s'en retourna paisible et saine en sa maison.

Il y eut un enfant qui, en se jouant sur le bord d'une rivière, y tomba, et fut emporté soudain sous la roue d'un moulin; de sorte que, quelque diligence qu'on y pût apporter pour le secourir, il se noya. Le peuple étant accouru en foule au bruit de cet accident, il fut retrouvé, retiré mort et rendu à ses parents, qui le vouèrent aussitôt à saint Laurent, et l'apportèrent au lieu où reposoit son corps. Il fut incontinent ressuscité et commença à crier : *Sancta Maria.* Depuis il vécut fort régulièrement, et fut très-dévot à saint Laurent, pour le bienfait qu'il avoit reçu de lui, n'ayant encore que dix ans.

Il ressuscita encore un autre enfant âgé seulement de deux ans, qui, en suivant son père et sa mère, tomba et se noya dans une fontaine. Ces bonnes gens étoient de Champré, assez près de la ville d'Eu; l'ayant retiré, ils le portèrent au sépulcre de saint Laurent, le lui recommandèrent, et Dieu lui redonna la vie par la faveur du saint. De sorte qu'en mémoire d'un si grand miracle cette fontaine est nommée de ceux d'alentour, la fontaine de Harvonx; car ainsi s'appeloit cet enfant.

Voilà, en abrégé, la vie du bienheureux saint Laurent, archevêque de Dublin en Irlande, l'ornement et le miroir des prélats et des évêques; nous l'avons prise de Surius. Le cardinal Baronius fait une simple mention de lui le 14 de novembre; et ajoute, en ses Annotations sur son Martyrologe, que ce qu'en

écrit Surius est la pure vérité, qu'il n'y a rien à retrancher, et qu'il se trouve encore des lettres de lui dans la bibliothèque Vaticane, lorsqu'il fut mis au nombre des saints.

En France, sainte Vénérande, qui, sous le président Asclépiade et l'empereur Antonin, reçut la couronne du martyre. — Elle étoit Fraucoise, ainsi que nous l'apprend l'évêque Equillin, fille d'un nommé Agathon, et de Police, sa femme, tous deux chrétiens; ils l'obtinrent de Dieu par leurs prières, après avoir vécu ensemble trente-cinq ans sans avoir d'enfant. Dès sa jeunesse, ils la firent instruire, tant dans la piété que dans les saintes Ecritures, et l'accoutumèrent à jeûner. Lorsqu'elle eut atteint l'âge de trente ans, elle se mit à prêcher Jésus-Christ l'espace de neuf ans, pendant lesquels elle fortifia merveilleusement les chrétiens en la foi. A l'âge de quarante ans, elle se transporta à Rome pour y visiter les saintes reliques des apôtres et des martyrs, continuant toujours ses exhortations habituelles, et y convertit un grand nombre de païens à la religion chrétienne, ce qui obligea le prévot Antoine, sur l'avis qu'il en eut, de la faire prendre. Il s'efforça alors de lui persuader par promesses et par menaces de sacrifier aux idoles, ce qu'elle refusa constamment; de sorte qu'après l'avoir fait étendre par terre et lui avoir attaché les pieds et les mains à des pierres, il lui fit battre le ventre à coups de nerfs de bœuf, et placer ensuite une grosse pierre dessus, dont elle fut délivrée miraculeusement en la présence de tout le peuple. Alors un grand nombre de personnes se convertirent à la foi de Jésus-Christ, et furent toutes décapitées.

La vierge fut ensuite remise dans une chaudière pleine d'eau bouillante, d'huile, de poix et de soufre, et Dieu la préserva encore. Le prévôt ayant voulu voir ce miracle, l'eau bouillante l'aveugla, mais la sainte fille le guérit avec de la boue qu'elle fit avec de sa salive, et le convertit. Depuis, en une autre ville, elle fut exposée aux bêtes sauvages et même à un dragon, qu'elle fit périr, et

cela fut cause de la conversion de plusieurs païens. En une autre ville encore, elle fut jetée dans une chaudière pleine de poix fondue et d'huile bouillante, dont elle sortit sans recevoir aucune offense, et le vase s'étant cassé en pièces, blessa plusieurs personnes à mort. Elle eut enfin la tête tranchée le quatorzième jour de novembre, sous l'empire d'Antonin, conformément au Martyrologe romain, après avoir converti neuf cents personnes.

A Héraclée en Thrace, fête des saints martyrs Clémentin, Théodote et Philomène.

A Alexandrie, saint Sérapion, martyr, que les persécuteurs tourmentèrent si cruellement sous l'empereur Dèce, qu'ils lui disloquèrent tous les membres, puis le précipitèrent de l'étage le plus haut de sa maison. Il devint ainsi martyr de Jésus-Christ.

A Troyes, saint Vénérand, martyrisé sous l'empereur Aurélien.

A Gangres en Paphlagonie, saint Hypace, évêque, qui, en revenant du grand concile de Nicée, fut assailli à coups de pierres par les hérétiques novatiens, et mourut martyr.

A Alger en Afrique, le bienheureux Sérapion, qui, le premier de l'Ordre de Notre-Dame-de-la-Merci, ayant été mis en croix pour avoir racheté des chrétiens esclaves et prêché la foi chrétienne, et ayant eu le corps déchiqueté, mérita la palme du martyre.

A Emèse, martyre de plusieurs saintes femmes, auxquelles le cruel Mady, chef des Arabes, fit endurer d'horribles tourments, et qu'il masacra ensuite pour la foi de Jésus-Christ.

A Bologne, saint Jucond, évêque et confesseur.

QUINZIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Les saints martyrs Samone, Gurie et Abibe. — Saint Léopold, marquis d'Autriche. — Saint Maclou ou Malo, évêque de Bretagne. — Saint Eugène, premier archevêque de Tolède, martyr.

Sainte Gertrude, vierge ; saint Félix, évêque et martyr ; saint Second et ses compagnons, martyrs ; saint Lupère, évêque de Vérone.

LA VIE DE SAINT SAMONE, DE SAINT GURIE ET DE SAINT ABIBE,

MARTYRS.

AN 300.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

En cette épouvantable persécution que l'empereur Dioclétien exerça contre les chrétiens, les saints martyrs Gurie et Samone moururent pour défendre la foi de Notre-Seigneur. Ils étoient natifs de deux villages proche d'Edesse, et avoient été nourris en cette ville. Pour mieux vaquer à Dieu et s'adonner à l'oraison et à la contemplation, loin du bruit et du tumulte populaire, ils s'étoient retirés aux champs avec un grand exemple de sainteté et de mépris du monde.

Le président Antonin fut averti de leur religion, et qu'ils n'étoient pas seulement chrétiens, mais qu'il s'en faisoit beaucoup d'autres à leur persuasion. Il les fit prendre et mettre en prison ; il tâcha de les induire par ses ruses et ses artifices à renier Jésus-Christ, et à adorer les faux dieux. Mais, voyant qu'il perdoit le

temps, il les fit tourmenter cruellement, leur faisant attacher une main à un poteau, et une pierre pesante à leurs pieds, laquelle tiroit le corps en bas et le déboîtoit. Les saints martyrs demeurèrent cinq heures pendus en cet horrible tourment, avec une si admirable constance, que l'on n'entendit aucune parole, gémissement ni soupir de leur part, non plus que si leurs corps n'eussent pas été à eux, ou qu'ils n'eussent pas été de chair et d'os.

Ensuite il les fit enfermer longtemps en un obscur et pénible cachot, les laissant plusieurs jours sans leur donner à boire ni à manger. Alors il les fit venir de nouveau en sa présence, tâchant de les séduire ; mais les ayant trouvés invincibles, et voyant qu'ils ne se laissoient point aller à ses belles paroles, il prononça la sentence de mort contre eux, laquelle fut exécutée, au grand contentement de leurs âmes, le 15 de novembre. Il eurent la tête tranchée sous l'empire de Dioclétien.

Lorsque Licinius étoit empereur d'Orient, on prit un saint diacre nommé Abibe, qui étoit du même lieu que les martyrs Gurie et Samone. Sachant que le président Lyssanias le faisoit chercher, il se présenta au juge, qui, prenant cela pour un affront, le fit étendre sur un chevalet, et tirer si démesurément, que ce fut merveille qu'on ne lui arracha pas les bras. Ensuite on lui mit les entrailles à découvert à force de le gratter avec des peignes de fer. Ces tourments ayant entamé cette poitrine sacrée, il fit brûler à petit feu le saint, pour lui rendre la mort d'autant plus sensible, qu'elle seroit de longue durée. Abibe rendit l'esprit en ce dernier supplice, et fut enterré avec les deux autres.

Le triomphe de ces saints martyrs a été décrit par Métaphraste, et Arète, archevêque de Césarée, fit une oraison à leur louange, qui se trouve au sixième tome de Surius; l'un et l'autre auteur en rapportent un grand miracle.

La ville d'Edesse étant assiégée par les Huns, nation barbare, l'empereur romain envoya des gens de guerre pour la défendre. Entre les autres soldats, il y avoit un Goth (soit de nom ou de nation) qui fut logé dans Edesse chez une honnête veuve, qui avoit une fille unique, parfaitement belle, vertueuse, et retirée.

Elle ne put tellement éviter la vue des hommes, que ce Goth son hôte ne l'aperçût un jour. Il en fut aussitôt épris, et résolut de l'avoir à quelque prix que ce fût. Il la demanda en mariage à sa mère avec honneur et soumission. Elle l'en refusa plusieurs fois; mais il importuna tellement cette pauvre mère par ses humbles paroles, par de riches présents, et de belles promesses, qu'elle lui accorda sa fille.

Après que ce barbare lui eut fait d'horribles serments, qu'il n'avoit ni femme ni enfants, comme quelques-uns l'avoient rapporté, le mariage fut accompli, la fille devint mère. Cependant les Huns se retirèrent, n'ayant pu prendre la ville. La guerre étant finie, le Goth voulut retourner en son pays et emmener sa femme qui étoit enceinte. La triste mère appréhendoit fort cette séparation de sa fille, et qu'un étranger l'emmenât en un pays inconnu. Voilà pourquoi, avant que d'y consentir, elle mena le Goth et sa fille devant l'autel où étoient inhumés ces trois glorieux martyrs, et dit à son gendre : *Je ne laisserai point aller ma fille que vous n'ayez mis les mains sur la châsse de ces glorieux martyrs de Jésus-Christ, me les donnant pour cautions des serments et de la promesse que vous me ferez de bien traiter ma fille, sans lui faire aucun déplaisir.*

Le Goth, sans penser autrement à soi ni à sa conscience, de même que s'il n'y eût point eu de Dieu, ou que Notre-Seigneur ne dût pas récompenser ou punir nos œuvres, répondit impudemment : *Saints glorieux, je reçois cette femme de vos mains et vous prie de me cautionner envers sa mère que je la traiterai bien et ne lui refuserai aucune chose qui soit en mon pouvoir,* faisant des serments et des imprécations s'il y manquoit. Alors la mère, se tournant vers les saints, leur dit : *Vous me répondrez donc de ma fille, ô saints, qui avez répandu votre sang pour Jésus-Christ; après Dieu je vous la recommande, et la laisse à mon gendre par votre moyen.*

La mère et la fille prirent donc congé l'une de l'autre en pleurant, et le Goth emmena sa femme, bien content.

Mais quand ce barbare approcha de son pays, il lui ôta ses

robes et ses joyaux, et l'habilla comme une esclave, lui disant : *J'ai femme et enfants ; ne dis pas que tu es ma femme, mais mon esclave, et tu serviras la maîtresse de ma maison ; si tu dis ou fais autrement, je te donnerai de l'épée au travers du corps, et tu ne mourras jamais d'autre main que de la mienne.*

Que pouvoit faire la jeune femme éloignée de sa mère, de ses amis, hors de son pays, entre les mains d'un voleur qui l'avoit abusée, et, sous le nom de femme légitime, la traitoit en esclave ? Elle entra dans la maison du Goth, fit la révérence à la dame, qui, voyant une fille si belle, se défia incontinent de la vérité, et demanda à son mari d'où étoit cette femme. Il lui répondit que c'étoit une esclave qu'il avoit gagnée en guerre.

Non, dit-elle, *ella n'a pas la mine de cela.*

Si, dit-il, *et vous pouvez vous en servir en cette qualité.*

La femme la reçut; mais étant jalouse de son mari, elle ne voyoit point de bon cœur cette esclave, la maltraitoit, la faisoit travailler outre mesure, et ne la pouvoit regarder ni lui parler, tant elle l'avoit prise en haine et en horreur. Ce fut bien pis quand elle sut qu'elle étoit enceinte, car elle la fatigua en sorte qu'elle tâchoit de la faire avorter; mais Dieu la préserva.

Au bout du terme, elle accoucha d'un fils qui ressembloit à son père le Goth. Cela attira davantage le courroux de la femme, et lui fit croire que cet enfant étoit à son mari, et que cette esclave étoit sa maîtresse, de sorte qu'elle résolut de se venger de l'un et de l'autre. Elle envoya un jour la mère hors de la maison, sous prétexte de quelque affaire, et donna du poison à l'enfant. Quand la pauvre mère fut de retour, elle n'en fut pas bien assurée, néanmoins elle se défia de ce qui étoit, que sa maîtresse l'avoit empoisonné; elle en voyoit les marques sur les lèvres pâles de l'enfant, qui avoit vomi une partie du poison.

La mère essuya la bouche de son fils avec un linge qu'elle garda, et pour s'assurer si elle avoit soupçonné la vérité, un jour que sa maîtresse dînoit avec son mari et ses parents, elle frotta la coupe où devoit boire sa maîtresse, du même linge dont elle avoit essuyé la bouche de son fils. Cette femme but et en mourut,

portant la peine qu'elle avoit fait souffrir à l'enfant. Huit jours après l'enterrement, lorsque les larmes furent essuyées, les parents de la femme ayant su la cause de sa mort, prirent la pauvre esclave et l'enfermèrent dans la cave, où ils avoient mis le corps de sa maîtresse, afin qu'elle y mourût et fût enterrée toute vive; ils mirent une grosse pierre sur la clef de la voûte et des gardes à la porte, de peur qu'on ne la tirât de là.

O Seigneur, comme vous éprouvez les vôtres! laissant tomber les hommes dans les abîmes, afin qu'en les retirant vous soyez glorifié davantage. L'infortunée esclave, entrant dans cette sépulture, sentit une si infecte odeur, qui sortoit du corps de sa maîtresse, qu'elle en pensa mourir sur l'heure; néanmoins, elle prit courage et pria Dieu avec les larmes et la tendresse qui se peut penser, par les mérites des saints martyrs, ses répondants, qu'il lui plût d'avoir pitié d'elle, et conjura aussi les martyrs de l'aider, puisqu'elle s'étoit fiée à ce barbare de leur aveu. Ayant achevé son oraison, elle vit les trois saints martyrs revêtus d'une clarté admirable. Alors cette horrible puanteur cessa, et elle sentit une céleste odeur, avec une voix qui lui dit : *Ne crains point, tu obtiendras bientôt ce que tu désires, nous te délivrerons, car nous sommes cautions solvables.*

La femme ayant entendu cela s'endormit, et, par la grâce de Dieu, qui fit porter par un ange un prophète de Judée en Babylone, ne le tenant que par un cheveu, à son réveil elle se trouva à Edesse, en l'église où étoient les corps des saints martyrs, qui lui demandèrent si elle savoit bien où elle étoit; elle, reconnoissant le lieu, fut d'un côté toute étonnée et hors de soi; d'autre part, elle se prosterna de joie à leur tombeau, remerciant Notre-Seigneur à chaudes larmes, avec ses saintes cautions qui lui dirent: *Nous sommes quittes, retourne chez ta mère,* et ils disparurent aussitôt.

Le curé fit venir la mère à l'église où étoit sa fille. Quand elle la vit en si pauvre équipage, elle ne la connut presque pas, jusqu'à ce que la fille lui eût racouté toute l'histoire, et la miséricorde dont Dieu avoit usé en son endroit, par l'intercession des saints

martyrs. Ce fut une joie incroyable de la mère et de la fille, quand elles se furent reconnues.

Mais afin que l'on voie comment Notre-Seigneur accompagne la justice de la miséricorde, et récompense chacun selon ses œuvres, les Huns et les Perses étant retournés au siége d'Edesse, les Romains y renvoyèrent aussi leur armée pour la garder. Le Goth s'y trouva encore et s'en alla droit chez sa belle-mère, croyant assurément qu'il n'y avoit personne qui lui eût pu raconter ce qui s'étoit passé avec sa fille. La mère l'avoit enfermée en une chambre à part, sitôt qu'elle vit arriver son gendre, avant qu'il la pût apercevoir. Après qu'elle l'eut reçu avec des signes de bienveillance, se contraignant le plus qu'elle pouvoit, et eût entendu les mensonges qu'il lui dit de sa fille, qu'elle avoit fait bon voyage, qu'elle étoit accouchée d'un fils, et qu'elle se portoit bien, elle la lui représenta et le convainquit de la perfidie qu'il avoit exercée envers sa fille, si évidemment qu'il ne le put dénier. Il fut pris et condamné à être pendu et brûlé, mais l'évêque d'Edesse intercéda tellement pour lui, que le juge se contenta de le faire pendre, et le misérable Goth paya sa méchanceté par cet infâme supplice.

Outre les auteurs déjà allégués qui font mention de ces saints martyrs, les Grecs en parlent en leur Ménologe, le Martyrologe romain le 15 de novembre, et le cardinal Baronius en ses Annotations sur le même jour.

LA VIE DE SAINT LÉOPOLD,

MARQUIS D'AUTRICHE, CONFESSEUR.

AN 1136.

Innocent II, pape. — Lothaire II, empereur. — Louis le Gros, roi.

Léopold, surnommé, à cause de sa grande piété, le Pieux, sixième marquis d'Autriche, étoit fils de Léopold le Beau, égale-

ment marquis d'Autriche, prince illustre et puissant. Il sembloit sucer la piété et la dévotion avec le lait, et croissoit en âge et en vertu. Il étoit fort retenu, modeste, grave, paisible en ses mœurs, et fort éloigné de la vanité. De sorte qu'étant jeune il ne se trouva point entaché des péchés de la jeunesse ; et quoiqu'il fût grand seigneur, parmi les délices et la magnificence, c'étoit un modèle de tempérance, de modestie et d'honnêteté.

Le marquis son père mourut, et Léopold, qui étoit l'aîné des enfants, lui succéda. Il commença incontinent à gouverner ses sujets, non comme prince souverain et seigneur de ses vassaux, mais comme un père bénin et amoureux, ne s'étudiant pas à leur ôter les biens, mais plutôt à les enrichir, administrant la justice avec miséricorde, les conservant en paix et en concorde, dans l'abondance des choses nécessaires à la vie humaine, encourageant et récompensant les vertueux, réprimant et déposant les insolents et les scandaleux, bref, vivant si exemplairement, que tous ses sujets le pouvoient imiter comme un vif portrait de vertu.

Il fut fort secondé en cela par Agnès, sa femme, fille de l'empereur Henri IV, qui étoit une très-pieuse princesse, dont il eut dix-huit enfants, dix filles et huit garçons : elle étoit si dévote qu'elle excitoit son mari à embrasser de plus en plus toutes les œuvres vertueuses. Ces princes étoient fort zélés pour l'honneur de Dieu et pour le service divin, à quoi ils convioient tous leurs sujets. Pour cet effet, ils entreprirent la construction d'une église, afin d'y tenir des prêtres qui y chantassent continuellement les louanges divines. Saint Léopold la dédia à la très-sainte Vierge Marie, et y assigna de bons revenus pour l'entretien des prêtres séculiers qui n'étoient qu'à quatre lieues de Vienne ; mais à quelque temps de là il les changea en chanoines réguliers, afin qu'ils donnassent un meilleur exemple par leur vie, et servissent plus soigneusement Dieu.

Il érigea un autre monastère de l'Ordre de Cîteaux, à six lieues de Vienne, en une vallée couverte d'arbres, qu'il nomma Sainte-Croix, où il y avoit plusieurs religieux et serviteurs de Dieu. Il en répara aussi un autre qui avoit été fondé par ses ancêtres, et que

les guerres étrangères avoient ruiné : il l'augmenta de grands revenus pour nourrir ceux qui y serviroient Dieu.

Notre Léopold gouverna ses États quarante ans entiers, amplifiant la gloire de Dieu, l'honneur de l'Eglise, les facultés de ses vassaux, et sa louange; car comme la sainteté de Léopold étoit reconnue de chacun, les rayons de ses vertus brilloient de toutes parts : les autres princes, les provinces et les nations l'estimoient et le respectoient, plusieurs désiroient d'avoir sa connoissance et son amitié. Ayant donc si saintement régné, Notre-Seigneur lui voulut donner un bien plus excellent royaume, en lui faisant la grâce de mourir aussi chrétiennement qu'il avoit vécu, l'an 1136, du temps d'Innocent II, qui loua hautement sa vie.

Notre-Seigneur fit, par l'intercession de saint Léopold, plusieurs miracles. Il délivra un grand nombre de possédés, rendit la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, l'usage des jambes aux boiteux, et la santé à toutes sortes de malades : bref, il ressuscita plusieurs morts, ainsi que l'on peut voir au livre des miracles, et de la canonisation de saint Léopold, composé par Jean-François de Pavie; et en l'oraison que fit François de Nassau, avocat consistorial, devant Innocent VIII, en consistoire public, lors de la canonisation.

Il y avoit une femme chargée de dettes, persécutée par ses créanciers, qui lui vouloient tirer l'âme du corps pour être payés; mais elle étoit si pauvre, qu'elle n'avoit pas de quoi les satisfaire. Elle s'en alla au tombeau de saint Léopold, et se prosternant devant le corps saint, le supplia à chaudes larmes de la secourir en cette extrême nécessité. Elle entendit alors une voix intérieure qui lui dit qu'elle s'en retournât au logis, qu'elle ouvrît une cassette, et qu'elle y trouveroit les quittances de tout ce qu'on lui demandoit : elle y courut, et y trouva les acquits des dettes que l'on lui vouloit faire payer deux fois. Elle les communiqua à ses créanciers, et leur demanda les obligations en vertu desquelles ils la vouloient contraindre : ils lui répondirent qu'ils les avoient données à un homme vêtu de bleu qui les avoit payées pour elle. La femme étoit d'un côté bien joyeuse et contente de se voir ainsi délivrée de

cette oppression, et d'autre part fort touchée de reconnoissance envers le saint, voyant qu'il avoit procuré envers Dieu pour elle cet acquit de ses dettes.

Une autre femme nommée Isabelle fut appelée en témoignage, pour déposer ce qu'elle savoit touchant certains miracles de saint Léopold. Soit par scrupule qu'elle eût de jurer, ou par négligence, elle tiroit en longueur. Elle fut surprise tout à coup d'une griève douleur qui la mit en danger. Alors elle reconnut sa faute, dont Dieu la vouloit punir, et s'en repentit, suppliant le saint d'obtenir sa guérison, parce qu'elle serviroit, et rapporteroit ce qu'elle savoit : elle se trouva aussitôt délivrée de ses douleurs.

Un homme nommé Jean Ruperger, étant prisonnier en un cachot, les fers aux pieds et aux mains, il se recommanda à saint Léopold, et fit vœu de lui rendre quelque service. Ce fut une chose étrange qu'il se trouva hors de la prison, ayant (pour en sortir) passé au travers d'un lieu si étroit, qu'un homme ne s'y pouvoit tenir, et avoit franchi trois murailles, avec un grand lac d'eau, qui ne se pouvoit traverser humainement. Quand cet homme fut en liberté, il oublia aussitôt ce qu'il avoit promis à Dieu et au saint. Il fut repris au bout d'un an, et enfermé dans le même cachot, et avec les mêmes fers qu'il avoit dejà portés. Il y demeura quatre mois, pendant lesquels il reconnut sa faute, et renouvela le vœu qu'il avoit fait auparavant, et le saint le délivra encore une fois.

Il en arriva autant à un certain homme qui étoit sourd, et sans aucune espérance de pouvoir guérir : il eut recours à saint Léopold, et se voua à lui. Étant guéri, il ne se souvenoit pas d'accomplir ce qu'il avoit promis. La surdité le reprit; alors sachant la cause de son mal, il réitéra son vœu, et recouvra de nouveau la santé. Car comme Notre-Seigneur est très-libéral à honorer ses saints, et à nous faire des faveurs par leur intercession, de même il veut que nous les honorions, et accomplissions entièrement ce que nous leur promettons.

François de Passau a écrit la vie de saint Léopold en l'oraison qu'il fit devant le pape Innocent VIII, qui le canonisa l'an 1485,

ainsi que dit Naucler : Jacques Mosandre la rapporte au septième tome de Surius. Le Martyrologe romain fait mention de lui le 15 novembre, ainsi que le cardinal Baronius, et plus amplement les auteurs qui ont écrit les actes de la maison d'Autriche.

LA VIE DE SAINT MACLOU,

ÉVÊQUE DE BRETAGNE.

AN 561.

Jean III, pape. — Justinien, empereur. — Childebert, roi.

Il y avoit en Écosse un gentilhomme, nommé Guérit, comte de Guicastel, et une noble dame nommée Dalval, proche parente de deux grands saints, Samson et Magloire. En l'âge de soixante ans, le jour de Pâques, elle accoucha miraculeusement d'un fils dans l'église du monastère de Carvamine, où elle étoit allée pour recommander l'issue de son accouchement. En ce même jour naquirent aux environs trente-trois autres enfants, qui depuis, par les rares vertus et les remontrances du saint enfant, entrèrent en religion et s'enrôlèrent sous les enseignes de la Croix.

Saint Brendan, abbé fort renommé, le baptisa, et le nomma Maclou. Reconnoissant divinement en son baptême qu'il étoit un vaisseau d'élection, et un instrument pour ruiner l'idolâtrie, il désira l'instruire, et fit tant à l'endroit de son père, qu'il vint étudier en son monastère. Ce fut là qu'il jeta les premiers fondements du bâtiment sublime qu'il devoit ériger, servant dès lors de modèle à ses compagnons, détestant le vice, embrassant la vertu, fuyant l'oisiveté, comme la mère de tous maux, dormant bien peu, priant fort longtemps, et s'adonnant à lire les bons livres.

Et encore qu'il fût d'une délicate complexion, il ne laissoit pas de se mater fort rudement par jeûnes, haires, disciplines, et autres manières pénibles, n'étant non plus vêtu en hiver qu'en été, et n'usant que de grossières viandes, qu'il prenoit fort sobrement. Par ces saints et louables exercices, il conserva toute sa vie le précieux trésor de sa virginité, nonobstant les furieux assauts que la chair et le diable lui livrèrent.

Un jour son maître l'envoya promener sur le bord de la mer avec ses compagnons; là s'étant mis à jouer, il se retira à part, vivant déjà plus au ciel que sur la terre.

Par la Providence divine, qui le vouloit dès lors faire paroître, il s'endormit sur une motte de terre, qui fut aussitôt environnée de la mer, mais les ondes bruyantes à l'entour n'osèrent rien attenter contre lui; seulement elles déracinèrent la motte, et l'enlevèrent avec le saint au milieu de la mer.

Saint Brendan en étant averti, alla dès le soir sur la grève, et la trouvant noyée, il jugea que le saint l'étoit semblablement. Pleurant de regret toute la nuit, Dieu lui révéla qu'il n'étoit point noyé, et que la mer au lieu de l'engloutir lui servoit de plancher, le ciel de pavillon, et la terre de lit. De sorte qu'à la pointe du jour, rempli de foi et d'espérance, il retourna au même lieu et l'aperçut au milieu des vagues sur la motte, qui, depuis, à cause du miracle, n'a pu être submergée ni chassée autre part, mais elle est toujours demeurée en la même place. Après qu'ils eurent remercié la divine bonté, saint Maclou demanda le Psautier, que saint Brendan mit sur un ais, qui alla droit à lui, sans que le livre fût mouillé, nonobstant les grandes vagues, de quoi chacun loua Dieu, et eut depuis le saint en singulière estime.

Cette faveur du ciel le toucha tellement, qu'il résolut d'abandonner le monde et de se mettre à l'abri de quelque religion, préférant la vertu à l'étude des lettres, et la piété à la philosophie. Après avoir pris l'habit de Saint-Brendan au monastère où il étoit né, il redoubla ses premières ferveurs, veillant plus longtemps, jeûnant plus étroitement, et priant sans relâche. L'amour divin l'avoit si fort embrasé, que, s'adonnant à l'oraison pendant

les grandes gelées, la sueur lui dégouttoit de toutes parts, comme si c'eût été en plein été; il étoit même contraint d'ouvrir ses habits, pour rafraîchir l'ardeur qu'il ressentoit alors.

Le diable voyant ces belles fleurs, et en redoutant les fruits, résolut de l'attaquer : premièrement par l'envie, qu'il alluma dans le cœur des autres moines, qui s'efforcèrent par de faux bruits d'étouffer l'opinion que l'on avoit de ses rares vertus; et cette médisance pénétra si avant, qu'on le tenoit pour tout autre qu'il n'étoit. De fait, durant sa semaine, lorsqu'il portoit de la lumière en toutes les cellules, afin de le faire réprimander, ils éteignirent les lampes, et lui laissèrent seulement des charbons ardents, qu'il porta dans sa robe, sans l'endommager. L'abbé, sur ce miracle, se jeta à ses pieds, châtia l'envie de ses religieux, et ne savoit que penser de sa grande vertu, le voyant maîtriser le feu et la mer. De sorte que l'évêque de Guicastel étant sorti de cette vie, chacun jeta les yeux sur lui, et l'on vint en troupes pour le mettre sur son siége; mais on ne l'y put résoudre, Notre-Seigneur le destinant pour un autre lieu, où il devoit mieux réussir, et apporter un plus grand fruit à son Église.

En ce temps le bruit courant parmi le monde qu'il y avoit un pays où les hommes menoient une vie angélique, saint Maclou, désireux de la pratiquer à bon escient, s'embarqua avec saint Brendan et d'autres Ecossois, jusqu'au nombre de cent soixante. Il demeura sur mer l'espace de sept ans, courant plusieurs hasards, et endurant des fatigues insupportables à tout autre qu'à lui; et encore qu'en vain il travaillât à la recherche de ces îles, sa ferveur néanmoins ne déplut pas à Dieu, comme il le montra par de très-beaux miracles.

Le jour de Pâques, voguant en pleine mer et souhaitant de dire la Messe, Dieu fit venir une baleine que chacun pensoit être une île, tant pour son excessive grandeur que pour le sable qu'elle portoit sur son dos; il descendit aussitôt, célébra la Messe et communia la compagnie, qui reconnut depuis que c'étoit un poisson que Dieu leur avoit envoyé pour la dévotion du vénérable saint.

A quelque temps de là, il surgit en une vraie île qu'il pensa, pour sa fertilité, être du nombre de celles qu'il cherchoit. Y étant descendu, il chemina longtemps sans rencontrer âme vivante, seulement il trouva le tombeau d'un homme qu'il ressuscita par ses prières, et l'ayant adjuré de dire la vérité, il lui répondit : *Qu'en sa vie il étoit idolâtre et qu'il n'avoit rien ouï de l'Evangile, que ses parents l'avoient eu ce lieu cruellement assassiné et enterré, et que son âme souffroit d'incroyables tourments.*

Saint Maclou s'informa de lui si en enfer on connoissoit la Trinité, il répondit que oui : *Mais tant s'en faut,* dit-il, *que cette connoissance apporte du bien aux damnés, qu'elle les gêne davantage.* Après l'avoir catéchisé, baptisé et communié, au bout de quinze jours il mourut pour jouir de la vie immortelle.

Les sept ans de sa navigation étant expirés, un ange lui dit qu'il eût à retourner en son pays, qu'il travailloit en vain à la recherche de la divinité, qui est partout, et qu'il la portoit en son cœur, qu'il ne devoit point sortir de soi-même pour la trouver puisqu'elle demeuroit en son âme. Il releva donc incontinent les voiles et retourna en son pays. Mais comme il entroit dans l'église, il entendit ces paroles de l'Evangile : *Qui ne laisse pas père, mère, frères et sœurs pour moi, n'est pas digne de moi.* Il se les appliqua comme si elles eussent été prononcées pour lui, et résolut de quitter de nouveau le pays, pour aller comme un autre Abraham où Dieu l'inspireroit.

Son père, voulant l'en empêcher, fit retirer les navires des ports ; mais lui se confiant en la bonté divine, ne laissa pas de s'en aller avec ses compagnons (qu'il avoit gagnés à Jésus-Christ et fait résoudre à la vie monastique) sur le bord de la mer, où ils trouvèrent un vaisseau conduit par un enfant d'une beauté exquise, qui les invitoit avec une admirable courtoisie à s'y mettre, promettant de les conduire à l'île du bienheureux Aaron. C'étoit un ermite qui vivoit en grande sainteté près de la Petite-Bretagne, et aux environs de la ville d'Aleth. Saint Maclou connut en esprit que c'étoit Notre-Seigneur, lequel aussitôt disparut, laissant ce navire sur le bord ; il les porta heureusement sans rame, sans

voile et sans autre pilote que la divine Providence, en l'île du saint ermite, qui les reçut fort charitablement.

Le peuple fut bientôt averti de la venue de ces nouveaux soldats de Jésus-Christ par les miracles que faisoit saint Maclou, parce qu'il chassoit les démons et guérissoit toutes sortes de maladies. Il se mit à prêcher avec une telle ferveur que chacun en étoit ravi; les bons se fortifioient en la vertu et les méchants se retiroient de leur mauvaise vie; les tièdes se réchauffoient, et les infidèles quittoient l'idolâtrie, embrassant d'un grand cœur la religion chrétienne; si bien que comme un nouvel astre, il dissipa bientôt les ténèbres de l'infidélité par tout ce pays.

On le contraignit à son grand regret de prendre l'évêché d'Aleth, où il fit un grand fruit. Il déracina, comme un bon jardinier, les herbes dommageables, et en planta de bonnes; il bannit l'idolâtrie, érigea des églises, fonda des monastères, où plusieurs personnes dégoûtées du monde se retirèrent pour combattre sous sa conduite.

La veille de Pâques, il fit surseoir à l'enterrement d'un mort jusqu'après la messe; alors il pria pour sa résurrection et fut exaucé; le ressuscité demanda incontinent à boire, pour prouver qu'il l'étoit vraiment et non en apparence. Aussitôt saint Maclou convertit de l'eau en vin, et un caillou en verre, faisant pour le regard d'une même personne ces trois signalés miracles, afin de confirmer l'article de la très-sainte Trinité que plusieurs révoquoient en doute.

Un serviteur, par mégarde, tua une bête du troupeau de son maître, qui étoit fort avare; craignant d'être battu ou chassé, il recourut au saint, qui la ressuscita soudain, montrant par là que sa vertu s'étendoit sur les animaux aussi bien que sur les hommes. Ce miracle en fit naître un autre plus signalé, car il changea l'âme du maître, qui d'avare devint libéral, de colère traitable, et légua à sa mort une ample métairie à l'église d'Aleth; mais cela non plus que les dons qu'on lui envoyoit de tous côtés, ne l'enrichissoit point, parce que vivant du travail de ses mains, le saint prélat donnoit tout aux pauvres ou à son église.

Il advint qu'en travaillant à la vigne (parce que tout évêque qu'il fût, il ne dédaignoit pas le travail corporel), il se dépouilla de sa robe où un oiseau fit des œufs; il ne la voulut point reprendre qu'ils ne fussent éclos et que les petits ne s'en fussent envolés; et cette compassion ne fut pas sans miracle, car la pluie durant cet intervalle ne tomba point sur cette robe qu'il avoit laissée, encore qu'à l'entour il plût abondamment.

Une demoiselle possédée du diable frappoit et mordoit ceux qui en approchoient, et ne pardonnoit pas même à ses proches parents. Saint Maclou, en ayant pitié, jeûna pour elle quelques jours, et après l'avoir aspergée d'eau bénite, chassa l'esprit malin. Le diable suscita contre lui le roi de Bretagne, idolâtre pour lors, qui renversa son église, ruina les héritages qu'on lui avoit légués, s'efforça de pervertir les chrétiens et se moquoit des menaces du saint. Alors celui-ci, s'étant mis en prières pour conjurer cette bourrasque, obtint de Notre-Seigneur que le roi devînt aveugle selon le corps, ce qui lui fit recouvrer la vue de l'âme; car ressentant cette affliction, il se prosterna aux pieds du saint, en criant miséricorde et protestant de n'inquéter plus les chrétiens, mais de s'enrôler avec eux par le baptême et d'être leur protecteur. Saint Maclou voyant sa pénitence, se mit en prières, et lui redonna sa santé.

Le diable, vaincu de ce côté-là, essaya un autre moyen : il souleva, après la mort du roi, les seigneurs du pays, qui ravagèrent les terres de son Eglise, le poursuivirent à outrance, avec tous ceux qui lui appartenoient; emprisonnant les uns, chassant les autres, et faisant le plus de mal qu'ils pouvoient. Ils lièrent les pieds et les mains à un de ses serviteurs, et l'attachèrent en un lieu où le flux de la mer venoit, pour le noyer. Mais à la prière du saint, la mer contre son ordinaire n'en approcha point d'une lieue, si bien que le saint alla le délier lui-même, et le cacher en sa maison.

Après en avoir beaucoup enduré, il vit que leur rage alloit toujours croissant, et que cette persécution étoit dirigée plus contre sa personne que contre son troupeau, pour lequel il fût mort vo-

ontiers, car ils disoient qu'il ne devoit pas être évêque, étant un étranger, et non pas originaire du pays : il résolut donc de s'enfuir, à l'extrême regret de ses diocésains ; et s'étant embarqué, il aborda en Saintonge, où l'évêque Léonce, après l'avoir reçu humainement, lui donna de la terre pour faire un ermitage. Il y séjourna longtemps, comblé de faveurs et d'infinis contentements, parmi la faim, le froid et d'autres nécessités.

La fille du gouverneur de Saintes mordue d'un venimeux serpent tiroit à sa fin, lorsque saint Maclou, ému de compassion, y accourut ; et après avoir trempé dans l'eau bénite une feuille de lierre, qu'il appliqua sur sa morsure, il en fit entièrement dégoutter le vénin. Accompagnant Léonce aux visites de son diocèse, un serviteur tomba et mourut en un puits : saint Maclou passa la nuit en oraison, et le lendemain, après s'être mis à genoux sept fois sur son corps, à l'exemple du prophète Elisée, il lui redonna la vie; comme aussi la vue à une demoiselle qui l'avoit perdue l'espace de quatorze ans.

Or, pendant que la Saintonge jouissoit d'un si riche trésor, et recueilloit les fruits de son heureuse présence, les Bretons, qui l'avoient indignement traité, ressentirent les effets de leur ingratitude et de leur rébellion : la peste, la famine, les grêles, et d'autres fléaux, consumèrent tant les hommes que les fruits de leur terre, et les réduisirent à une extrême pauvreté. Se réveillant à ces calamités, ils jugèrent que l'absence de leur saint prélat en étoit la vraie cause, et ils résolurent de le chercher. Enfin, après avoir couru de tous côtés, ils le trouvèrent en son ermitage, comme au milieu des anges, et l'importunèrent avec tant de plaintes et de larmes, qu'il quitta cet agréable séjour, et revint à Aleth. Le ciel à son retour se changea, la terre devint fertile, l'air serein, les arbres se chargèrent de fruits, les maladies cessèrent; et pour comble de bonheur, le peuple reprit ses premières ferveurs, les grands reconnurent leur faute, confessèrent leur péché, fréquentèrent les églises, et s'employèrent en toutes les bonnes œuvres.

Néanmoins, à quelque temps de là, Notre-Seigneur lui révéla

qu'il devoit retourner et mourir en Saintonge; si bien qu'il partit de Bretagne, laissant un incroyable deuil à ses diocésains. Etant arrivé à Arcambray, il fut saisi d'une violente fièvre, pendant laquelle il ne voulut point s'aliter, mais se revêtit d'une rude haire, mit de la cendre sur sa tête, pria jour et nuit sans discontinuer, tirant des forces de son extrême foiblesse, et mortifiant son corps d'autant plus qu'il s'approchoit de sa fin. De sorte qu'après avoir enduré quelques jours ces grandes austérités, exténué par la pénitence, cassé de vieillesse, âgé de 130 ans, son âme, chargée de trophées et embellie de tant de riches vertus, le 15 novembre 561, du temps de l'empereur Justinien, s'envola au ciel. Son corps fut solennellement inhumé dans l'église que l'évêque Léonce dédia sous son nom. Comme on l'y portoit, il fit plusieurs miracles, délivrant un possédé, rendant la parole à un homme qui étoit muet, éclairant deux aveugles, redressant un contrefait.

Le manuscrit de sa vie qui se lit dans les églises, tant de France que de Bretagne, rapporte qu'après sa mort, par l'attouchement de ses saintes reliques, beaucoup de morts ressuscitèrent, et que depuis les apôtres il ne s'est guère vu de saint plus signalé en miracles, plus recommandable en vertus, et plus puissant en la conversion des âmes.

Son corps demeura en l'église de Saintes jusqu'au temps du roi Alain, auquel l'évêque de Saint-Malo (le siége ayant été transféré d'Aleth en cette ville de son nom) gagna un nommé Menobert, lui promettant de le rétablir dans ses biens, au cas qu'il apportât ce saint corps en Bretagne. Menobert s'en alla à Saintes, et s'étant mis à servir un des clercs de l'église, épia son absence, durant laquelle, après avoir jeûné trois jours et fait au saint de ferventes prières pour accomplir ce transport, il s'en saisit secrètement et l'apporta à Saint-Malo, avec une incroyable joie de toute la Bretagne. On le déposa en l'église de Saint-Aaron, où Dieu le glorifia par plusieurs miracles qui arrivèrent à son tombeau. De là il fut derechef transporté au monastère de Germeloux, ce qui fut cause que Sigebert a écrit l'histoire de sa vie, comme aussi Pierre de Natalibus.

L'abbé Trithème et les Martyrologes de Rome, d'Usuard, d'Adon et de Bède en font une honorable mention le 15 de novembre, qui est le jour où l'on célèbre sa fête.

LA VIE DE SAINT EUGÈNE,

PREMIER ARCHEVÊQUE DU TOLÈDE, MARTYR.

L'illustre église de Tolède fut fondée par saint Eugène, martyr, qui en fut le premier archevêque. Il étoit le disciple de saint Denis l'Aréopagite, et l'accompagna en France, lorsqu'il y fut envoyé par le pape saint Clément pour y prêcher l'Evangile. Saint Denis l'Aréopagite, après avoir fondé l'église de Paris, chargea saint Eugène d'aller prêcher la foi en Espagne. Le saint partit aussitôt; il pénétra jusque dans l'intérieur de l'Espagne, et commença à éclairer des rayons de la divine lumière ces peuples qui vivoient à l'ombre de la mort : il en convertit beaucoup par ses miracles et par les admirables exemples de sa sainte vie. Le bon pasteur les instruisoit avec soin, augmentant tous les jours par de nouvelles conversions le petit troupeau qu'il avoit formé.

Ayant passé quelques années dans cet apostolat, il désira revoir son maître, saint Denis l'Aréopagite, et le consulter sur ce qu'il lui restoit à faire. Il pourvut donc au gouvernement de l'église de Tolède pendant son absence, et partit ensuite pour les Gaules. Comme il approchoit de Paris, il apprit dans un bourg appelé Deuil que son bienheureux maître avoit passé par le martyre de cette vallée de larmes aux joies éternelles. Il s'en affligea pour la perte qu'il faisoit, et se réjouit en même temps du bonheur où étoit parvenu son saint ami. Excité par son courage, il résolut de continuer l'œuvre que saint Denis avoit commencée,

travaillant dès lors à la conversion des païens, confirmant les néophites dans la foi, et leur donnant la force de supporter la cruelle persécution que le préfet de l'empereur, nommé Frescennius Sisinuius, exerçoit contre les chrétiens. Sisinnius ne tarda pas d'apprendre le secours que saint Eugène apportoit aux fidèles, et persuadé que cet autre saint Denis étoit la colonne et l'appui des chrétiens dans cette province, il le fit prendre par quelques-uns de ses soldats. Le chef qui étoit chargé de cette arrestation fut ému de la majesté répandue sur la personne du vénérable vieillard : il le traita d'abord avec douceur; mais l'ayant interrogé et ayant appris de lui-même qu'il étoit chrétien, et tout prêt à souffrir mille morts pour Jésus-Christ, il ordonna à ses soldats de se jeter sur lui pour le tuer. Les soldats obéirent aussitôt, et le saint martyr, couvert de blessures, rendit à Dieu son âme le 15 novembre, vers l'an 120 de Notre-Seigneur. Car saint Denis l'Aréopagite, qu'il venoit visiter, avoit souffert le martyre au commencement de l'empire d'Adrien, c'est-à-dire en l'année 119, comme nous l'avons dit dans sa vie.

Il y avoit auprès du lieu où saint Eugène fut tué un lac dans lequel les soldats jetèrent son corps, de peur qu'il ne fût honoré par les chrétiens; il y resta enfoni pendant un grand nombre d'années; car tant que dura l'atroce persécution de Sisinnus, les fidèles n'osèrent point l'en retirer, et peu à peu le souvenir s'en perdit parmi eux. Mais la paix ayant été rendue à l'Église, Notre-Seigneur révéla le trésor que renfermoit ce lac à un homme riche et puissant qui s'appeloit Hercoldus. Ce seigneur étoit malade, et souffroit d'une ophthalmie très-grave; il habitoit un bourg voisin du lac. Une nuit saint Denis lui apparut sous la forme d'un vieillard vénérable, et lui dit d'un air plein de douceur : Lève-toi promptement, mon frère Hercoldus; te voilà délivré de ton infirmité; va-t-en donc retirer du lac voisin le corps de mon frère Eugène, qui fut mon disciple, et ensevelis-le avec honneur. Car Dieu par ses mérites doit accorder de grands bienfaits à ce peuple.

Hercoldus se jeta bientôt en bas de sa couche, et se sentant guéri, il remercia le ciel de cette révélation divine et de la santé qui lui

étoit rendue. Il alla ensuite avec ses serviteurs faire des recherches dans le lac, où on trouva le saint corps aussi frais, aussi entier et aussi beau que s'il y eût été jeté le jour même. Il le déposa dans un cercueil recouvert de riches ornements, et l'enterra dans son domaine au chant des hymnes et des cantiques. Il y fit ensuite construire une église qui devint célèbre par les miracles que Dieu y opéroit, et par le grand nombre de pèlerins qui y accouroient de tous les pays.

Quand les Normands ravagèrent les Gaules, les habitants de Deuil, craignant pour ce trésor, transportèrent le corps du saint à l'abbaye de Saint-Denis, près Paris, où il devoit être plus en sûreté à cause des fortifications qui défendoient ce monastère. Les invasions des Normands ayant cessé, ils voulurent rapporter les saintes reliques en leur église; mais elles devinrent si pesantes qu'on ne put les remuer du lieu où elles étoient. Voyant dans ce prodige la volonté de Dieu, les habitants de Deuil s'en retournèrent pleins de tristesse, et laissèrent le corps de saint Eugène dans l'église de Saint-Denis, où ses miracles attiroient une grande affluence de chrétiens. Dans la suite, saint Gérard, abbé de Brone, obtint quelques reliques de saint Eugène qu'il plaça dans son nouveau monastère, et par lesquelles beaucoup de malades furent guéris.

Sous le pontificat d'Eugène III, un concile s'étant tenu à Reims, l'archevêque de Tolède, nommé Rémo, s'y rendit. Comme il passoit à Saint-Denis, il voulut visiter l'église, dans laquelle il lut cette inscription : Ici repose saint Eugène, martyr, premier évêque de Tolède. Il s'en étonna grandement, car on avoit perdu en Espagne le souvenir de ce fait par suite de la longue domination des Maures. Il interrogea les religieux de Saint-Denis à ce sujet, et ayant recherché avec soin tout ce qui concernoit la vie de saint Eugène, il finit par reconnoître la vérité. De retour en Espagne, après le concile, il rendit compte au roi Alphonse VII de ce qu'il avoit trouvé et vu de ses yeux dans l'abbaye de Saint-Denis, le priant de se procurer quelques reliques de saint Eugène, afin que l'église de Tolède pût honorer la mémoire de celui qui y avoit planté la reli-

gion chrétienne. Le roi Alphonse y consentit volontiers, et il trouva bientôt l'occasion de satisfaire ce pieux désir ; car précisément en ce temps, Louis VII, roi de France et gendre d'Alphonse, vint en Espagne pour accomplir le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle ; il poussa jusqu'à Tolède, où son beau-père lui donna de grandes fêtes, et le pria avec instance de lui accorder pour l'église de Tolède une partie du corps de saint Eugène que l'on conservoit à Saint-Denis. Le roi y consentit, et lui envoya le bras droit du saint. Cette sainte relique fut reçue à Tolède avec tant d'honneurs que le roi Alphonse et son fils voulurent la porter eux-mêmes sur leurs épaules jusqu'à l'église. Cette translation eut lieu en 1156.

Il y en eut une autre plus solennelle en l'année 1565. Philippe II demanda le corps de saint Eugène au roi Charles IX et à sa mère Catherine de Médicis, qui gouvernoit le royaume pendant la minorité de son fils. La régente y ayant consenti, un chanoine de Tolède, d'une naissance illustre, fut chargé par le chapitre d'aller chercher en France ce précieux trésor. La ville de Tolède reçut son apôtre avec une joie, une magnificence, une pompe incroyable. Le roi Philippe II avec son fils don Carlos, et deux archiducs d'Autriche, fils de l'empereur Maximilien II, voulurent porter sur leurs épaules royales la châsse qui contenoit le corps de saint Eugène. Jamais on n'avoit vu de plus puissants princes humilier leur majesté devant la grandeur des saints.

Le corps de saint Eugène repose sous le grand autel de l'église de Tolède, où il est honoré avec une grande piété par les habitants de cette ville.

Sainte Gertrude, vierge. On fait mémoire de son décès le 17 de ce mois.

A Nole en Campanie, saint Félix, évêque et martyr, qui, dès l'âge de quinze ans, devint célèbre par ses miracles, et termina

ses combats pour la foi en souffrant le martyre avec trente autres, sous le président Marcien.

En Afrique, les saints martyrs Second, Fidentien et Varique.

A Vérone, saint Lupère, évêque et confesseur.

SEIZIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Edmond, vulgairement appelé saint Edme, archevêque de Cantorbéry.

Saint Eucher, évêque de Lyon; saint Rufin et ses compagnons, martyrs; saint Elpide et ses compagnons, martyrs; saint Fens, évêque de Padoue; saint Othmar, abbé.

LA VIE DE SAINT EDMOND,

VULGAIREMENT APPELÉ SAINT EDME,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

AN 1243.

Innocent IV, pape. — Frédéric II, empereur. — Saint Louis, roi.

L'excellent docteur saint Edmond, la gloire des prélats, l'honneur de l'Université de Paris, et l'ornement de la nation angloise, naquit au village d'Abingtdon, de parents plus riches en vertus qu'en biens. Car Raynaud son père se retira, du consentement de sa femme, au monastère d'Evesham, où, après avoir quelque temps vécu en l'observance étroite de sa règle, il mourut heureusement. Mabile, sa mère, contrainte de demeurer au monde pour subvenir à ses enfants, mena une très-sainte vie, s'éloignant de toutes les compagnies, allant aux matines la nuit, portant une haire qui lui prenoit tout le corps, et qu'elle serroit d'une cotte de mailles avec deux lames de fer.

Elle nomma son fils Edmond, tant parce qu'en priant au tombeau du martyr saint Edmond elle le sentir mouvoir pour la pre-

mière fois, comme aussi parce qu'il sortit pur et net de son sein, ne tachant point les linges dont on l'enveloppa. Prévoyant alors sa future vertu, elle en prit un grand soin, l'élevant en la crainte de Dieu, l'accoutumant aux veilles, le façonnant à l'abstinence, et afin qu'aux vendredis il se contentât de pain et d'eau, elle lui offroit de menus présents, auxquels les enfants se plaisent d'ordinaire. Etant devenu grand, elle l'envoya en l'Université de Paris.

Cette bonne mère craignant qu'en l'ardeur de son âge il ne se souillât dans les sales plaisirs, et ne déchût de la grâce de Dieu, elle lui commanda de fréquenter les gens de bien, et de fuir les méchants comme la peste, de réprimer l'insolence de sa chair par des cilices, qu'elle mit parmi son linge. Saint Edmond, enclin de sa nature à la vertu, garda le tout soigneusement, se retirant des comédies, abhorrant les danses, fréquentant les églises, et s'abstenant de manger les fêtes et les dimanches, qu'au préalable il n'eût dit son Psautier, contractant par ce moyen de si fortes habitudes de vertu, qu'elles sembloient lui être naturelles. Il avoit d'ordinaire en la bouche cette belle maxime, digne d'être gravée en lettres d'or : *Si d'un côté je voyois le péché, et de l'autre l'enfer, j'y descendrois plus volontiers que d'en commettre un seul.*

Alors il résolut de garder la virginité, d'en faire vœu à Dieu, prenant la très-sainte Vierge pour épouse, et achetant deux anneaux où étoit gravée la Salutation Angélique, l'un pour lui, et l'autre pour la bienheureuse Vierge, lequel il mit au doigt d'une de ses statues. Cette alliance lui fut si profitable, qu'il protesta avant sa mort d'en avoir terrassé le diable, réprimé sa chair, et subjugué les plus violentes tentations. Il en avoit l'image en son étude, où il jetoit souvent la vue, et élançoit de courtes prières.

Se promenant au Pré-aux-Clercs avec ses compagnons, qui y disoient force plaisanteries, il s'écarta d'eux, ne les pouvant souffrir ; mais Notre-Seigneur lui apparut sous la forme d'un bel enfant, avec ces paroles : *Je te salue, mon bien-aimé.* Edmond demeura honteux et étonné de cette voix si gracieuse, et ne sachant qu'en juger, Notre-Seigneur lui dit : *D'où vient que vous ne me*

connoissez pas, puisque tous les jours je suis à vos côtés? lisez l'écriture de mon front.

Il lut incontinent : *Jesus Nazarenus, Rex Judæorum.*

Tel est mon nom, dit l'enfant, *dont munissant votre front, vous serez préservé de tout danger.* Il disparut soudain, laissant en son âme un ineffable contentement.

Une fois le diable lui apparut la nuit, lui serrant tellement les mains, qu'il ne pouvoit se signer : mais priant en son cœur, et se tournant vers la croix, il fit tomber le diable à la ruelle de son lit, et l'adjura tellement, qu'il le força de dire qu'au nom de Jésus-Christ il ne lui pouvoit nuire.

A quelque temps de là, sa mère tomba malade; sachant qu'elle n'en relèveroit pas, elle le rappela en Angleterre pour lui donner sa bénédiction, et lui recommander son frère et ses deux sœurs qui étoient d'une rare beauté; c'est pourquoi elle craignoit qu'elles ne fussent recherchées en mariage, les désirant plutôt religieuses. Elle bénit saint Edmond, et lui laissa par testament son cilice avec sa cotte de mailles, pour s'en prévaloir contre les tentations, tant du diable que de la chair. Saint Edmond les reçut comme si c'eût été de très-grandes richesses, et la priant de bénir ses autres frères et sœurs : *Sachez, mon fils,* dit-elle, *qu'en vous ils sont déjà bénis.* Dieu lui avoit révélé sa sainteté future; il lui avoit montré sa tête environnée d'une couronne, qui brûloit comme le buisson de Moïse sans se consumer, et jetoit des étincelles de clarté jusqu'au ciel.

Après la mort de sa mère, il parla si éloquemment à ses sœurs de l'excellence de la virginité, des peines et des imperfections du mariage, qu'elles résolurent d'embrasser l'un, et de fuir l'autre. Il s'efforça de les faire recevoir en un monastère, mais on n'en voulut point sans argent. Jugeant que cela ressentoit la simonie, parce que le monastère étoit d'ailleurs fort riche, il se mit en prières; alors Dieu lui révéla qu'elles seroient reçues en un pauvre monastère qu'il lui nomma, où l'observance étoit bien gardée, et les religieuses fort éloignées de cette cupidité. Y étant venu, la prieure l'appela par son nom, encore qu'elle ne l'eût jamais vu, et l'ayant

assuré de la réception de ses sœurs, il les livra entre ses mains : là, après avoir vécu en bonnes et saintes filles, elles moururent saintement. Robert son frère quitta aussi le monde.

Déchargé de ces épines domestiques, il résolut de retourner à Paris pour achever le cours de ses études. Le diable, envieux de ses rares vertus, et prévoyant le fruit qu'il devoit apporter, l'attaqua si furieusement qu'il remplissoit son esprit de pensées déshonnêtes, son imagination de vilains fantômes, et allumoit en sa chair le feu infernal de la concupiscence, qui s'augmentoit à mesure que son âge croissoit. Le courageux soldat s'y opposa, s'adonnant à l'oraison, assistant tous les jours à l'office divin, et y amenant ses compagnons; il étoit perpétuellement à deux genoux, et s'y jetoit souvent si rudement que le sang en sortoit quelquefois.

Il s'adressa à la très-sainte Vierge et à saint Jean l'Évangéliste, disant en leur honneur, tous les jours, l'oraison qui commence : *Intemerata.* S'en étant une fois oublié, saint Jean lui apparut la nuit avec une férule, faisant semblant de le frapper; il s'apaisa néanmoins, et retint sa main déjà levée, l'avertissant doucement de ne l'omettre plus. Il saluoit aussi les membres de Jésus-Christ, l'un après l'autre, par cette belle antienne : *Adoramus te, Christe,* et y recevoit de très-grandes lumières et d'indicibles contentements, lesquels épuroient son esprit de ces sales pensées, et purifioient son cœur.

Pour sa chair, il la mortifia à bon escient; car non content des haires de sa mère, il en prit une entrelacée de cordelettes nouées, l'étreignant d'une rude ceinture à trois doubles, si bien que difficilement se pouvoit-il courber ou dresser; et, parce que de jour ses mains et son cou n'enduroient point, il prenoit la nuit des gants de haire et une pièce de même pour mettre à son cou. Pendant l'avent et le carême, il portoit un corselet de plomb, et, en un autre temps, la cotte de mailles de sa mère. Il s'abstenoit de viande les lundis et les mercredis, et commençoit son carême dès la Septuagésime, n'usant aux vendredis que de pain et d'eau, s'abstenant même le plus souvent de boire,

tellement que ses lèvres se fendoient ; et son corps devint si sec que ses cheveux et sa barbe tombèrent. Si on lui servoit à table de délicates viandes, ou il n'en vouloit pas goûter, ou il les laissoit incontinent quand il les sentoit. Quoique son lit fût honnête au dehors, il ne se couchoit que sur un banc, et continua cette austérité l'espace de trente ans.

Le diable ne se désista pas pourtant de ses poursuites ; car la fille de son hôte, à son instigation, s'efforça de l'attirer par des regards impudiques, et, voyant qu'il ne s'en émouvoit pas, elle lui déclara effrontément sa passion ; de quoi le saint la reprit aigrement, et il lui en remontra l'horreur. Elle vint la nuit en sa chambre ; mais il la battit tellement que sa brutale passion en fut éteinte, comme elle le confessa depuis.

Une femme fort pieuse en apparence le visita, et, sous prétexte de quelques bons offices, lui fit des offres de service ; c'étoit pour l'attraper en ses filets et le faire condescendre à sa volonté dépravée. Saint Edmond demanda si son mari en étoit averti. Elle répondit que non, et qu'elle seroit bien marrie qu'il sût l'amitié qu'elle lui portoit ; alors il refusa ses dons ; tellement que, trompée dans son attente, elle les remporta, et le saint fut délivré de ses embûches.

Etant parvenu au degré de maitre ès arts en l'Université de Paris, il professa la philosophie et les arts libéraux l'espace de six ans, instruisant ses écoliers, tant aux lettres qu'à la piété, faisant élever une chapelle à l'honneur de la très-sainte Vierge, où il faisoit ses prières, et les y appeloit d'ordinaire. Au lieu de tirer de l'argent d'eux, il leur donnoit l'aumône ; et s'ils tomboient malades, n'ayant aucuns moyens, il les soignoit à la maison, jusqu'à ce qu'ils fussent guéris. Et cette libéralité fut si agréable à Dieu, qu'il les guérissoit plus par ses oraisons, que les médecins par leurs remèdes. Il en embrassa un qui étoit paralytique, et soudain il le délivra, comme aussi un autre qu'il avoit gardé six semaines dans son propre lit.

Pendant qu'il enseignoit la géométrie, sa mère lui apparut et lui demanda à quoi servoient ces cercles et ces figures géomé-

triques. Ne sachant que répondre, elle prit sa main, et y peignit trois cercles à l'honneur de la très-sainte Trinité, l'avertissant d'étudier désormais la théologie, et de laisser la philosophie humaine. Il reconnut sa mère à sa voix, de quoi il demeura fort consolé; tellement qu'il s'adonna aussitôt à la théologie.

Gautier, archevêque d'York, délibéra de lui faire transcrire par les religieux de son diocèse la sainte Bible; mais le saint craignant de les fatiguer, l'en remercia humblement; car il puisoit plus cette doctrine céleste aux claires fontaines de Jésus-Christ (où par la contemplation il puisoit tous les jours) que des livres. De sorte qu'il ne faisoit point difficulté de les vendre ordinairement quand il n'avoit pas d'autre moyen de subvenir aux pauvres.

Quelques-uns attribuant cette libéralité à folie, il leur répondit : *Plus nous savons, plus nous devons faire. Qu'est-ce que de vendre mes livres, puisque je me réserve encore tant de choses? Dieu n'a-t il point dit de sa bouche : Si tu veux être parfait, vends et donne ce que tu as?*

Après avoir employé la nuit à prier et à pleurer ses légères fautes, et ayant assisté aux matines de saint Merry, il venoit aux écoles écouter la leçon, qu'il entendoit beaucoup mieux que pas un de ses compagnons; de sorte que pour sa capacité il fut pourvu du degré de docteur; alors il se mit (après qu'il eut été promu à l'Ordre de prêtrise) à enseigner et à pratiquer la théologie, faisant double profit à l'endroit de ses auditeurs. Car non-seulement il éclairoit leur entendement par ses divins discours, mais il les animoit tellement à la piété, qu'ils étoient forcés de fermer leurs livres, à cause des larmes qui couloient de leurs yeux, et de dire : *Mel et lac sub linguâ ejus.* Tellement que plusieurs célèbres docteurs sortirent de son école, lesquels répandirent sa doctrine de tous côtés; d'autres laissant leurs riches bénéfices se retirèrent dans des monastères pour y combattre sous l'étendard de la Croix.

Une nuit comme il dormoit, il aperçut en son école un grand feu allumé, d'où l'on tiroit sept brillants flambeaux. Ne sachant pas ce que cette vision vouloit dire, il fut étonné qu'il n'eut pas le lendemain sitôt achevé sa leçon, que sept écoliers prirent congé de

lui pour aller en l'Ordre de Citeaux, où ils brillèrent comme des soleils ; et il y en eut un nommé Etienne, qui depuis fut élu abbé de Clairvaux, où peu de temps auparavant avoit commandé saint Bernard ; de quoi il remercia Dieu d'une affection non pareille.

Voulant une fois, en sa leçon, discourir de la Trinité, il fut surpris en chaire d'un sommeil plutôt extatique que naturel ; car il y vit une blanche colombe mettre en sa bouche le précieux corps de Jésus-Christ. S'éveillant sur cela, il se mit à parler de cet incompréhensible mystère si sublimement que ses discours surpassoient toute capacité, ce dont ses auditeurs furent étonnés et extraordinairement édifiés.

Il ne lisoit pas seulement dans les écoles, mais il s'adonnoit aussi à la prédication dans les églises, où il embrasoit les tièdes, échauffoit les froids, encourageoit les bons et épouvantoit les méchants, tenant ordinairement un crucifix à la main, qu'il contemploit de temps à autre, tantôt pleurant, tantôt souriant. Ces pleurs, disoit-il à ses amis, provenoient de ce que d'un si grand nombre d'auditeurs il en voyoit si peu bien faire, encore qu'ils sussent les Commandements de Dieu et de l'Eglise, et eussent devant les yeux l'exemple de Notre-Seigneur et de ses saints ; mais il faisoit paroître un visage joyeux, en pensant à l'amour divin et aux grâces singulières octroyées par la Croix à tout le genre humain. Guillaume, comte de Salisbury, fut si touché à ses sermons, que d'athée il devint bon chrétien, de loup brebis, de corbeau colombe ; et ne se confessant pas auparavant, il commença à fréquenter les sacrements, à assister à l'église, et à faire un entier changement de vie.

Une fois, en cheminant, il eut une effroyable vision, voyant des corbeaux fort hideux porter en terre un corps mort : il assura ses compagnons qu'au village prochain un méchant homme étoit passé de cette vie et qu'il avoit été condamné aux flammes éternelles ; ce qu'ils reconnurent aussitôt qu'ils y furent.

Le bruit de ses prédications et de ses rares vertus passa les Alpes et alla jusqu'à Rome, en sorte que le pape lui donna commission de prêcher la croisade contre les Albigeois, avec permis-

sion de prendre de l'argent des églises où il prêcheroit. Il se contenta du pouvoir de prêcher, s'en acquittant fort dignement, et refusa l'argent qu'on lui présentoit. Comme il prêchoit au bourg de Lomestre, un jeune homme, ému de sa prédication, voulut se croiser pour aller contre les Albigeois. Sa femme, l'en retirant et n'y voulant point consentir, devint paralytique d'une main. Le saint l'avertit de sa faute, et, faisant le signe de la Croix sur ses épaules, lui rendit la santé. Une femme ds Stradème, s'efforçant de détonrner un sien ami qui désiroit se croiser pareillement, devint aussitôt aveugle, et ne fut éclairée qu'après que le saint eût vu sa pénitence.

Prêchant à Bigorre, près de Bordeaux, au milieu d'un champ, il préserva son auditoire de la pluie par le moyen du signe de la Croix, bien qu'il plût abondamment aux environs. Etant frappé de peste, et ayant le charbon sur le pied, il y fit de sa plume trois fois le signe de la Croix, prédisant qu'il seroit en peu de temps guéri, ce qui advint le lendemain, contre l'espérance des médecins.

Il éclatoit ainsi en toutes sortes de vertus, ne mangeant qu'une fois le jour, disant tous les jours trois offices, le canonial, celui de la très-sainte Vierge et des saints, sans oublier les vigiles des morts, avec d'autres prières; couchant sur la dure, se revêtant d'habits couleur de cendre, encore qu'il fût prêtre. Plusieurs prélats s'efforcèrent de l'avoir, et lui offrirent de riches bénéfices qu'il refusa, excepté la trésorerie de l'église de Salisbury, à condition qu'il ne se mêleroit point des procès, et il en obtint des lettres du pape, ne désirant vaquer qu'à la conversion des âmes.

Il arriva en ce temps-là que l'église de Cantorbéry fut dépourvue de pasteur; Grégoire IX, à qui appartenoit la collation, fit chercher par toute l'Angleterre les plus habiles hommes; et n'en trouvant point de plus propre que le saint, l'installa en cette charge; il ne voulut l'accepter qu'après le commandement de l'évêque de Salisbury, et lorsqu'on lui eut dit qu'il péchoit en ne l'acceptant pas. Il ne retrancha rien alors de ses premières austérités, rejetant toutes superfluités, gardant ses mêmes abstinences,

ne déposant point sa haire, que Dieu honora d'un insigne miracle; car, comme elle étoit usée, son serviteur la voulut brûler; mais le feu ne la put jamais consumer, et elle demeura saine et entière au milieu des flammes.

Il ne voulut point s'amuser au temporel de son archevêché, trouvant indigne d'ouïr les comptes de son revenu, et la dépense de sa maison; il se contentoit d'avertir ses serviteurs de pourvoir diligemment aux pauvres, qui le visitoient librement, se conseilloient et se confessoient à lui, ne dédaignant pas même de descendre de son cheval quand par les chemins quelque pauvre se vouloit confesser. Il revêtoit les nus, logeoit les pèlerins, marioit les pauvres filles, donnoit ses amendes aux hôpitaux, détestant surtout les présents, principalement ceux qui sont faits aux magistrats, ayant coutume de dire qu'entre prendre et pendre il n'y avoit à dire qu'une lettre; que le monde corrompu par les présents ne pouvoit longtemps durer, et que le diable ne triompheroit pas de lui au milieu des richesses, puisqu'en sa pauvreté il l'avoit terrassé.

Encore que pour ses admirables vertus il fût généralement respecté par toute l'Angleterre, cependant Dieu, voulant affiner sa vertu au feu de la tribulation, permit que plusieurs s'opposassent à lui, interprétant sinistrement ses actions, et le diffamant de toutes parts. Car comme, pour s'acquitter du devoir de sa charge, il châtia les vicieux, réprima les insolences des grands, autant et plus que le déréglement du menu peuple, et qu'il marcha avec une grande équité partout, il encourut la haine du roi, des princes, et de ses chanoines, qui se révoltèrent contre lui, lui faisant mille outrages.

Ces tempêtes le battoient, mais ne l'abattoient pas; au contraire, il en triomphoit; car il demeuroit aussi paisible que s'il n'eût rien enduré. Il affectionnoit autant ses ennemis, et disoit à ceux qui s'en étonnoient : *Quand même ils me couperoient les deux bras, et me crèveroient les deux yeux, je les aimerai toujours. Les enfants ne doivent pas haïr leurs mères qui leur donnent, étant malades, une amère médecine; ainsi je ne dois pas les haïr, puisque par leur*

moyen je remédie à mes secrètes maladies. Notre-Seigneur n'ayant en la croix rien de libre que la langue, sut bien l'employer pour ceux qui le persécutoient.

Il fut quelques années à s'efforcer par ses exemples, par ses bons offices, par sa douceur et par ses prières, de les remettre en leur bon sens; mais, voyant que sa patience les opiniâtroit davantage, que sa présence leur étoit ennuyeuse, et que l'éclat de ses vertus faisoit paroître à tous leur déplorable vie, il eut recours à Dieu, qui l'inspira de se retirer en France; mais avant qu'il en sortît, il voulut, par de très-beaux miracles, témoigner son innocence; car il guérit plusieurs malades par l'eau bénite, et d'autres par le nom de la très-sainte Trinité.

Le glorieux martyr saint Thomas lui apparut la nuit et l'exhorta de prendre bon courage et de se réjouir, puisqu'étant son successeur en la charge d'évêque, il l'étoit pareillement en son exil. Saint Edmond s'inclina pour baiser ses pieds; mais saint Thomas se retira, disant que bientôt il le baiseroit à la bouche, entendant par là que sa mort approchoit.

Cette vision l'engagea de se réfugier comme saint Thomas au monastère de Pontigny, où il s'adonna à la contemplation et à l'office de Magdelaine, ayant quitté celui de Marthe, ne faisant que prier, lire, écrire, prêchant quelquefois aux lieux circonvoisins. A la prière des religieux, il composa un livre du Miroir de l'Église, où il donna de profitables enseignements pour la vie monastique. Etant tombé malade, on lui conseilla de changer d'air; les religieux lui demandant à son départ s'il ne reviendroit pas, il répondit qu'oui, et que ce seroit le jour du martyre de saint Edmond : *Car alors*, dit-il, *l'air sera plus tempéré.*

Ce changement de lieu ne changea pas son mal, au contraire, il l'accrut beaucoup; si bien qu'il se fit apporter le corps de Notre-Seigneur; alors étendant les bras, et pleurant à chaudes larmes, il parla en cette sorte : *Seigneur, c'est vous en qui j'ai espéré, que j'ai prêché avec vérité, la gloire duquel j'ai toujours recherchée; qu'il vous plaise de me recevoir en votre grâce.* Les assistants furent touchés de ce discours qui faisoit juger qu'il voyoit Jésus-

Christ. Après l'avoir reçu, il demeura fort joyeux et tranquille, et on disoit qu'il n'étoit plus malade ; ses forces toutefois s'affoiblissant peu à peu, il demanda ses derniers sacrements, puis embrassa la croix qu'il baignoit de ses larmes, suçant la plaie du côté, et disant avec une grande fervenr : *A modo haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris*. On lui conseilla de se coucher sur un lit, ce qu'il n'avoit pas fait depuis trente ans ; il ne le voulut point, se contentant d'être assis, et de reposer sa tête entre ses mains ; de sorte que le 16 de novembre de l'an 1243 son âme laissa son corps pour s'envoler au ciel.

Ses entrailles furent inhumées à Provins, en l'abbaye de Saint-Jacques, et le corps porté à Pontigny, où il arriva le jour de Saint-Edmond. Ceux qui le portoient s'arrêtèrent en chemin, dans l'église des Templiers de Coloris, pour vérifier sa prophétie ; car il avoit dit en passant qu'à son retour il y logeroit une nuit. Il fut sept sept jours à Pontigny sans être inhumé, demeurant frais et entier sans corruption, plus vermeil qu'une rose. Beaucoup de gens s'approchant pour emporter des reliques, le sacristain mommé Pierre jeta la vue sur l'anneau de ses doigts, lequel après sa mort y avoit été mis divinement, étant celui où étoit gravée la Salutation Angelique, et avec lequel, lors de sa jeunesse, il avoit épousé la bienheureuse Vierge. Ne pouvant le tirer, quelque force qu'il y pût apporter, il s'approcha de l'oreille du saint, et le pria d'accorder sa demande ; il prit incontinent son doigt et en tira facilement l'anneau, qui fit depuis de grandes guérisons.

Le jour de son enterrement, il ne fit que trois miracles ; comme l'on s'en étonnoit, il apparut au religieux Germain, et l'avertit que ses mains chargées de terre dans le tombeau n'étant pas libres, il ne pouvoit les élever au ciel. Les moines l'élevèrent de terre au bout de quatre ans, après qu'Innocent IV l'eut mis au catalogue des saints, et alors les miracles recommencèrent. Son corps virginal, qui fut trouvé sans corruption, rendit la santé aux malades, l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, aux boiteux le marcher, aux paralytiques le mouvement, aux captifs la délivrance, et aux morts la vie ; il n'y eut pas même jusqu'aux

bêtes qui ne participassent de ses grâces, en recevant la guérison de leurs maux. Quelques mécréants se moquant du récit de ces miracles, furent contraints de les reconnoître, et de publier partout ses hauts mérites.

Sa vie a été écrite par Robert Ricci, et par un sien disciple, nommé Bavon; Pierre de Natabilus, Vincent de Beauvais et le Catalogue des écrivains anglois en parlent. Le Martyrologe de Rome en fait une honorable mention au seize de novembre, jour de son décès.

A Lyon, fête de saint Eucher, évêque et confesseur, homme d'une foi et d'une science merveilleuse, qui, ayant renoncé à la vie religieuse, demeura longtemps caché dans une profonde caverne, où il servoit Jésus-Christ dans le jeûne et dans la prière. Un ange ayant fait connoître le lieu qu'il habitoit, il en fut tiré pour être solennellement élevé sur le siége épiscopal de l'église de Lyon. — Il étoit né à Lyon d'une très-noble famille. Lorsqu'il fut patrice et sénateur, il reconnut la vanité des grandeurs de ce monde; il les quitta et se retira en un lieu qui lui appartenoit, nommé Mommars; puis, ayant laissé la disposition de ses grands biens à Galla, sa femme, pour son entretien et celui de Julie et Corsorine, ses deux filles, il s'enferma dans une caverne pour y vivre solitairement et servir Dieu. Il en fit murer l'entrée, de sorte qu'il n'y avoit qu'une petite fenêtre par où sa femme lui donnoit à boire et à manger. C'étoit un homme très-docte qui écrivit en cette caverne des œuvres admirables. Ses homélies sont faussement attribuées à Eusèbe Émissène. Cependant après la mort de l'évêque Sénator, comme l'Eglise travailloit à l'élection d'un prélat, il fut révélé par un ange que Dieu l'avoit destiné pour leur évêque. Alors on députa vers lui; mais quelques prières que l'on pût lui faire, il protesta de ne sortir jamais de sa grotte pour retourner dans le monde. On fut contraint d'abattre la muraille, de le lier et de l'amener ainsi à Lyon, où il fut ordonné et sacré évêque. Ce saint

prélat servit d'exemple à tout le peuple par ses vertus et sa pieuse vie, n'omettant rien de l'office d'un vrai pasteur. Il mourut le seizième jour de novembre, vers l'an 456. Il vivoit sous le règne de Clodion le Chevelu et celui de Mérovée ; il assista au troisième concile d'Arles, l'an 453, et antérieurement au premier d'Orange, l'an 441.

En Afrique, les saints martyrs Rufin, Marc, Valère et leurs compagnons.

Le même jour, les saints Elpide, Marcel, Eustoche et plusieurs autres martyrs. Elpide, qui étoit de l'ordre des sénateurs, ayant constamment confessé la foi chrétienne en présence de Julien l'Apostat, fut attaché avec ses compagnons à la queue de chevaux indomptés, tiré avec violence, déchiré, et enfin jeté dans le feu, où il accomplit son martyre.

A Padoue, saint Fens, évêque.

Le même jour, décès de saint Othmar, abbé.

DIX-SEPTIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Grégoire, évêque de Tours. — Saint Grégoire Thaumaturge, évêque de Néocésarée. — Saint Denys, évêque d'Alexandrie. — Saint Hugues, évêque, de l'Ordre des Chartreux. — Saint Aciscle et sainte Victoire, martyrs. — Saint Aignan, évêque d'Orléans.

Les saints martyrs Alphée et Zachée; saint Eugène; sainte Gertrude, vierge.

LA VIE DE SAINT GRÉGOIRE,

ÉVÊQUE DE TOURS ET CONFESSEUR.

AN 594.

Grégoire le Grand, pape. — Maurice, empereur. — Clotaire II, roi.

Saint Grégoire étoit d'Auvergne, fils de parents nobles, riches et pieux; il y eut plusieurs personnes de sa race, tant hommes que femmes, d'une sainteté recommandable. Son père s'appeloit Florent, et sa mère Armentaire; ils élevèrent Grégoire depuis son enfance aux vertus et aux sciences humaines et divines, et afin qu'il se rendît plus capable dans les lettres et mieux fondé en la crainte de Dieu, ils le donnèrent à saint Gal, évêque de Clermont, qui étoit son oncle. Saint Nicaise, évêque de Lyon, le vit lorsqu'il étoit encore fort jeune, et connoissant par une inspiration divine qu'il devoit être un grand serviteur de Dieu, il l'embrassa et lui donna sa bénédiction, suppliant Notre-Seigneur qu'il le gardât et l'appuyât de sa main.

Comme il apprenoit à lire, son père étant fort malade, il eut une vision, qui lui commanda d'écrire le très-saint nom de Jésus sur

une tablette, et de la mettre sous le chevet du lit de son père, et que cela le guériroit. Il le fit, et le père recouvra incontinent sa santé. Deux ans après, il le guérit encore d'une autre dangereuse maladie, avec l'odeur du foie d'un poisson rôti (comme le fit le jeune Tobie), suivant ce qui lui avoit été révélé.

Étant parvenu à l'adolescence, il eut une grosse fièvre et des aigreurs en l'estomac, à quoi ne trouvant aucun remède, il se fit porter au tombeau de saint Jude qui étoit près de là, lui promettant de se faire prêtre s'il guérissoit : il eut aussitôt une crise d'un flux de sang par le nez, qui emporta la fièvre et le guérit. Notre Grégoire accomplit alors sa promesse, et quittant l'habit séculier se dédia entièrement au service de Dieu et de son Eglise.

Saint Gal mourut en ce temps-là ; saint Avit voyant le bel entendement et la capacité de Grégoire, le prit en sa charge pour le perfectionner dans les principes de la vertu et de la science qu'il avoit déjà acquis. Il lui donna d'excellents maîtres en toute sorte d'érudition, pour le polir et le conduire jusqu'au sommet de la sagesse; et lui, de son côté, par son esprit, son travail et son industrie, fit une telle diligence qu'il y parvint rapidement, ainsi que l'on peut le voir par ses doctes écrits.

Il y avoit pour lors en Auvergne plusieurs personnes religieuses, d'une singulière vertu, que Grégoire fréquentoit volontiers, pour se conformer à leur exemple, et s'animer davantage à la perfection. Notre-Seigneur lui envoya alors une autre maladie, qui le mit si bas, qu'il fut presque abandonné des médecins; mais le saint en l'état qu'il étoit, demi-mort, se fit porter au tombeau de saint Martin de Tours (auquel il avoit une particulière dévotion), espérant que Notre-Seigneur le guériroit par son intercession. Il se mit en chemin; mais au bout de deux ou trois journées la fatigue du voyage augmenta son mal, et, bien que ceux qui l'accompagnoient lui conseillassent de n'aller pas plus avant, puisque ses forces ne le lui pouvoient permettre, il s'opiniâtra, et les pria que l'on le menât vif ou mort où étoit la châsse de son père saint Martin. Il y fut conduit, et y reçut la santé; et Armentaire, prêtre qui l'accompagnoit, y recouvra aussi le sentiment qu'il avoit perdu.

Grégoire avoit une grande dévotion aux reliques des saints ; il en portoit toujours quelques-unes sur lui. Allant une fois de Bourgogne en Auvergne, il fut surpris au milieu des champs d'une tempête, de tonnerres, de foudres et d'éclairs si épouvantables, que ceux qui étoient avec lui n'étoient guère assurés. Grégoire tira ses reliques, et les présenta du côté de l'obscure nuée qui venoit fondre sur eux : à l'instant elle se sépara en deux, leur laissant le chemin sûr et libre.

Grégoire eut un peu de vaine gloire de ce succès, mais son cheval trébucha, et le blessa en tombant sur lui ; alors il reconnut que c'étoit une punition divine de cette présomption, à laquelle il s'étoit laissé emporter; il en demanda pardon à Dieu, et vécut depuis avec plus de retenue, donnant toute la gloire à Celui à qui elle appartient, et qui fait toutes ces merveilles par ses saints.

Saint Euphrone, évêque de Tours, décéda du temps du roi Sigebert, le douzième an de son règne. Le clergé et le peuple étant assemblés pour élire un successeur, tous, d'un cœur, d'une volonté et d'une voix, nommèrent Grégoire évêque, comme personne sainte, sage, illustre et renommée des grands et des petits, des seigneurs et du peuple. L'ayant su, il s'en voulut fuir, s'estimant indigne de cette charge ; mais il ne s'en put dédire, car le roi le pressa de son autorité, la reine de ses prières, tout le clergé et le peuple de leurs larmes ; en sorte qu'il fut consacré par Gilles, archevêque de Reims.

Sitôt qu'il fut pourvu de cette dignité, il commença à briller par les œuvres d'un saint et vigilant pasteur ; il répara plusieurs églises, entre autres la cathédrale, que saint Martin avoit bâtie ; il l'enrichit de belles peintures de la vie du même saint Martin ; il fit faire de nouvelles églises, et tâcha que le service divin y fût célébré ponctuellement. Il prêchoit souvent, nourrissoit son troupeau de viandes célestes, et remédioit à leurs maux avec beaucoup de soin et de pitié.

Il avoit un don spécial pour la discrétion des esprits, qui lui fit connoître qu'un saint abbé nommé Sénoch étoit entaché de vanité,

ce dont il le guérit en l'avertissant. Il délivra aussi Léobald des embûches de Satan, qu'il ne connoissoit pas. Il s'adonnoit à l'étude et à la mortification si excessivement, que son corps, qui étoit foible, ressentoit le travail souvent au préjudice de sa santé. Néanmoins Grégoire usoit de ses remèdes naturels pour la recouvrer, et à leur défaut il avoit recours aux divins, se recommandant à son fidèle avocat saint Martin, par les prières duquel il obtenoit ce qu'il n'avoit pu faire par les médecins, ce qui lui arrivoit ordinairement De sorte qu'il eut dévotion d'écrire les miracles de saint Martin, mais il ne l'osa entreprendre, s'en estimant indigne, jusqu'à ce qu'il lui eût été commandé deux ou trois fois du ciel de les rédiger par écrit, sous peine d'encourir l'indignation divine.

Notre-Seigneur faisoit plusieurs miracles par lui, ce qui le rendit plus humble et plus timide, fuyant les louanges, et attribuant toutes ces merveilles aux mérites des saints dont il portoit les reliques sur lui; ce qu'il fit en un grand feu qui prit dans la cheminée d'un pauvre homme. Comme il n'y avoit aucun moyen de l'éteindre, ayant gagné la paille, saint Grégoire présenta au feu la Croix et les reliques qu'il portoit pendues à son col : il perdit aussitôt sa force, et s'amortit tout à fait.

Voyageant une fois avec un officier du roi, qui étoit sourd, il le guérit si bien, qu'il eut depuis l'ouïe très-bonne. Allant en Bourgogne voir sa mère, il tomba entre les mains des voleurs, qui le voulurent charger furieusement ; mais se recommandant à saint Martin, les voleurs s'enfuirent plus vite qu'ils n'étoient venus. Le saint, plein de hardiesse et de confiance, les appela, et les pria de venir dîner chez lui; mais ils n'osèrent revenir, ni se présenter devant lui.

Il lui advint plusieurs choses semblables, qui montroient assez combien Notre-Seigneur le favorisoit et le chérissoit; l'on en rapporte particulièrement deux en sa vie. La première, qu'étant allé en dévotion visiter le sépulcre de saint Hilaire, évêque de Poitiers, et parlant avec la sainte reine Radegonde de propos célestes, une croix qui étoit là, et dégouttoit de l'huile précieuse, à cause de la présence de saint Grégoire, coula en telle abon-

dance, qu'en moins d'une heure on en ramassa une fort grande quantité.

L'autre, c'est que Notre-Seigneur lui envoya un châtiment paternel, pour lui apprendre, ainsi qu'à nous, d'éviter les fautes qui nous semblent légères. Car la nuit de Noël le saint pontife étant fort lassé (à cause qu'il avoit trop veillé la nuit précédente), il sommeilla un peu. Soudain il lui apparut un homme qui lui dit : *Eveille-toi, et t'en va à l'église.* Il se réveilla, et faisant le signe de la croix, il retomba sur le chevet. Cette vision lui dit pour la deuxième fois : *Va ;* mais il étoit si accablé de sommeil, qu'il ne se put lever. Alors l'homme revint pour la troisième fois et lui donna un soufflet, en disant : *Dormiras-tu toujours, toi qui dois réveiller les autres?* Grégoire reconnut que c'étoit une chose divine ; il se leva soudain et alla à l'église, ainsi que Notre-Seigneur le lui commandoit.

Quoique saint Grégoire fût un excellent prélat, il ne fut pas sans travaux ni sans tribulations. Il fut faussement accusé d'avoir mal parlé de la conduite de la reine, et d'avoir fait d'autres choses d'importance contre le roi. On assembla un synode d'évêques à Berni, pour s'éclaircir de la vérité, où le saint se purgea par serment de cette calomnie ; ses délateurs, gens infâmes et pervers, furent convaincus et châtiés rigoureusement.

Le seizième an de son épiscopat, saint Grégoire le Grand fut fait pape ; il faisoit grand état de Grégoire de Tours, qui alla en voyage à Rome visiter les saints lieux et voir Sa Sainteté. Le pape le reçut bénignement et le mena au tombeau des apôtres saint Pierre et saint Paul. Il advint en cette visite une chose remarquable. Le pape étoit d'une haute stature, il avoit le visage grave et plein de majesté. Grégoire de Tours étoit fort petit et de peu d'apparence. Quand il fut prosterné, le pape le considéra et s'étonna des grands dons que Dieu avoit cachés en un si petit corps. L'évêque de Tours eut communication de cette pensée, par la lumière divine, et regardant le pape avec une douce gravité, il lui dit : *Saint Père, Dieu nous a faits tels que nous sommes ; il est le même à l'endroit des petits et des grands.*

Le pape, voyant qu'il avoit si bien répondu à ses pensées, se confirma en la croyance qu'il avoit de sa sainteté et l'honora extremement, ennoblissant l'église de Tours à son occasion, à laquelle il donna une chaîne d'or, afin qu'elle y fût gardée comme un don venu de sa main. Il s'en revint bien content, après avoir reçu la bénédiction du pape ; et ayant présidé vingt et un ans à l'évêché de Tours, il alla jouir de la récompense de ses mérites et de ses glorieux travaux, le dix-sept de novembre, l'an 594. Il désiroit être enterré en un lieu où tout le monde marchât sur sa tombe (tant il étoit humble), mais le clergé n'y voulut point consentir, et le mit à la gauche du tombeau de saint Martin, en une sépulture de marbre.

Il écrivit plusieurs bons livres, qui sont en la bibliothèque des saints, dans Trithème, et autres ; lui-même en fait mention à la fin de son Histoire de France. Le Martyrologe romain, Bède, Venance, Fortunat, Trithème, Pierre de Natalibus, et le cardinal Baronius en ses Annotations, font mention de lui, ainsi que Surius au sixième tome.

LA VIE DE SAINT GRÉGOIRE THAUMATURGE,

ÉVÊQUE ET CONFESSEUR.

AN 266.

Saint Sixte II, pape. — Gallien, empereur.

Saint Grégoire naquit à Néocésarée dans le Pont. Ses parents étoient nobles et riches, néanmoins gentils. Dès son enfance, il fut fort adonné aux actions de la vertu morale. Sitôt qu'il fut instruit dans les premières lettres, on l'envoya à Alexandrie (qui étoit alors la plus florissante université des sciences), afin de le faire instruire en la philosophie, et en tout ce qui seroit requis pour façonner son

esprit, et le rendre capable d'honneur et de profit. Il fut éclairé de Dieu, en étudiant la philosophie, et la lumière de la vérité lui fut découverte parmi les ténèbres des livres du paganisme. Car, voyant la diversité d'opinions reçues entre les philosophes (même aux choses importantes touchant la providence, le régime et la majesté de Dieu, comme aussi touchant la félicité et la fin de l'homme), il connut aisément que leur doctrine, qui étoit si remplie de contrariétés et d'extravagances, ne pouvoit être véritable, et que celle que notre religion enseigne, étoit la seule vraie et assurée, en sorte qu'il l'embrassa, et se fit chrétien.

Il continua ses études avec un rare exemple de modestie et d'honnêteté : il n'y avoit rien de déréglé en ses actions ni en ses paroles. Il étoit béniu, familier et humble envers tous, un miroir de vertu à ses condisciples, et à tous les autres écoliers de l'académie ; mais entre ceux-ci il y en avoit de débauchés, qui ne pouvoient supporter cette grande modestie et vertu qui brilloient en saint Grégoire, parce que c'étoit une juste condamnation de leurs vices. Cela fut cause qu'ils résolurent de le diffamer, faisant courir le bruit qu'il n'étoit pas si chaste ni si honnête qu'il en faisoit le semblant. Ils attirèrent une débauchée, et lui promirent une grande récompense pour aller attaquer Grégoire, lorsqu'elle le verroit en la plus belle compagnie de gens d'honneur, et lui demander tout haut le prix de ses infamies.

Cette débauchée ayant donc vu ce saint jeune homme, qui disputoit une question de philosophie avec certains philosophes, vint effrontément se plaindre qu'après avoir abusé d'elle il ne lui avoit rien donné. Toute l'assistance fut bien étonnée d'entendre ce que l'on n'eût jamais pensé de lui ; mais après avoir reconnu l'imposture d'une accusation dont il étoit innocent, ils la voulurent chasser de là, comme une infâme et une impudente. Saint Grégoire ne s'en étonna point, et sans se troubler de ce qu'il avoit été faussement calomnié, il commanda à un de ses gens de donner à cette femme tout ce qu'elle demanderoit, pour la renvoyer, de peur qu'elle n'empêchât leur dispute et leur conférence. Le serviteur lui donna ce qu'elle voulut ; et recevant l'argent de sa main,

par un juste jugement de Dieu, le diable commença à la posséder et à la tourmenter étrangement, jusqu'à ce que le saint jeune homme pria pour elle et la délivra. Chacun demeura étonné de la modestie de Grégoire, du témoignage que Dieu avoit rendu de son innocence, par un châtiment visible, et de ce qu'il avoit exaucé sa prière en délivrant cette fille par son intercession.

Après qu'il eut fait son cours en humanité et en philosophie, il s'adonna à la théologie, et pour la mieux apprendre, il résolut de se faire disciple d'Origène, qui étoit alors en réputation d'être un oracle de science et un grand docteur de l'Église. Il le vint trouver avec un sien frère nommé Athénodore, homme savant, qui fut depuis évêque et un glorieux martyr de Notre-Seigneur, du temps de l'empereur Aurélien, et dont le Martyrologe romain fait mention le 18 octobre. Ces deux frères demeurèrent cinq ans entiers en l'école d'Origène, où ils apprirent l'Ecriture sainte et en acquirent une grande intelligence.

Saint Jérôme rapporte que ce fut Origène qui, les voyant tous deux d'un bel esprit, les encouragea d'étudier en philosophie, et peu à peu les attira à la foi de Jésus-Christ, si bien qu'ils devinrent ses imitateurs. Eusèbe de Césarée dit de même, et ajoute qu'ils se rendirent si excellents aux sciences et en la vertu, qu'on les tira jeunes de l'école d'Origène pour les faire évêques.

Grégoire retourna depuis en la ville de Néocésarée, qui étoit païenne et idolâtre, hormis dix-sept chrétiens. Chacun dès lors commença à jeter les yeux sur Grégoire, tant à cause de sa noblesse et de sa modestie que de sa rare doctrine et de son grand esprit. Ils attendoient quelque chef-d'œuvre de son apprentissage; mais il ne vouloit faire aucune ostentation de sa science, mais seulement de sa modestie par son silence et sa solitude, s'étant retiré du bruit et du maniement des affaires de la ville, pour négocier avec Dieu en l'oraison, et traiter seulement avec le prochain de son salut, et du moyen qu'il falloit suivre pour parvenir au ciel.

Malgré cela, le bruit de sa vertu et de sa doctrine fut incontinent répandu par tout le pays. De sorte qu'un saint évêque de l'Église d'Amasée, nommé Phédime, voyant le peu de chrétiens qui étoient

à Néocésarée, que les gentils y étoient les maîtres et maltraitoient les chrétiens, poussé du zèle de la gloire de Dieu et de son Saint-Esprit, il désira extrêmement de faire Grégoire évêque de Néocésarée, afin qu'il la cultivât par sa vertu et sa doctrine, consolât les chrétiens et convertît les gentils. A cette fin il alla lui-même chercher saint Grégoire, dans l'intention de faire sur lui l'imposition des mains et de le consacrer évêque.

Saint Grégoire en fut averti; pour s'exempter de ce pesant fardeau qu'il jugeoit être au-dessus de ses forces, il se retira, fuyant d'une solitude en l'autre, de peur de rencontrer Phédime et d'accepter l'évêché; mais un certain jour Phédime, sachant que Grégoire étoit à trois journées de là, eut recours à Dieu, le suppliant de jeter les yeux sur lui et sur Grégoire; et attendu qu'il ne pouvoit le consacrer évêque par l'imposition des mains, qu'il donnât force à ses paroles, par lesquelles, quoiqu'il fût absent, il le lui dédioit pour évêque de Néocésarée, pour le bien de cette Église. Phédime prononça ces paroles avec tant d'efficace, comme par un particulier instinct de Dieu, que quand Grégoire le sut il se laissa lier, et baissa le cou sous le joug de l'Église de Néocésarée, dont il fut volontairement consacré évêque, avec tous les préparatifs et les cérémonies accoutumés en l'Église.

Etant élevé à cette dignité, il eut un grand soin de leur administrer une pure et sincère doctrine, sans aucun mélange des erreurs que le diable semoit alors partout comme la zizanie parmi le bon grain; c'est pourquoi il supplia Notre-Seigneur, par l'intercession de la très-sainte Vierge, de l'éclairer et de lui découvrir ce qu'il devoit prêcher à son troupeau. Après l'en avoir longtemps prié avec beaucoup d'instance, une nuit, comme il étoit en oraison pour ce sujet, la Reine des anges lui apparut sous la forme d'une dame plus divine qu'humaine, et se tournant vers saint Jean l'Evangéliste, qui venoit à côté d'elle, elle lui commanda de déclarer à Grégoire les mystères du ciel, et de lui donner un formulaire de ce qu'il devoit croire et enseigner. A quoi saint Jean obéit, et ensuite cette vision disparut. Ainsi Grégoire demeura pleinement instruit et consolé; il rédigea par écrit ce formulaire qui lui avoit

été révélé, par lequel les chrétiens de Néocésarée furent instruits de son temps et depuis, sans tomber en aucune erreur.

Saint Grégoire, muni de si bonnes armes et favorisé du secours céleste, sortit en campagne contre ses ennemis et Satan, pour faire généreusement la guerre à l'idolâtrie et à l'enfer, et défendre le parti de Dieu. Tout le pays étoit couvert de temples dédiés aux démons, à qui on offroit d'abominables sacrifices; le service du vrai Dieu étoit négligé à cause qu'il y avoit peu de chrétiens dans Néocésarée. Néanmoins, il advint que quand saint Grégoire eut quitté la solitude, s'acheminant vers la ville avec de ses plus familiers amis, il passa devant un temple d'Apollon, où il fut contraint de s'arrêter, à cause de la pluie et de la nuit. Il purifia ce temple, y faisant le signe de la croix, et y passa toute la nuit à prier et à louer Dieu, suivant sa coutume. Le lendemain il continua son chemin.

Saint Grégoire étant sorti, le prêtre des idoles vint dans le temple pour faire des offrandes et des sacrifices; alors il entendit des hurlements épouvantables des diables, qui disoient qu'ils ne pouvoient plus entrer en ce lieu, à cause que Grégoire y avoit été. Le prêtre redoubla les sacrifices, et fit tout ce qu'il put pour les apaiser, et les faire retourner au temple; mais voyant qu'il perdoit sa peine, il courut après saint Grégoire; l'ayant attrapé, il le menaça de le dénoncer au magistrat, et de le faire rigoureusement punir, parce qu'étant chrétien et ennemi des dieux il étoit entré en leur temple, les en avoit chassés et avoit fait cesser leurs oracles.

Saint Grégoire lui répondit modestement qu'il servoit un Seigneur au nom duquel il pouvoit chasser les diables en quelque lieu qu'ils fussent, et les faire venir où il lui plairoit. Le prêtre étonné de cela lui dit : *Faites donc qu'ils retournent au temple où ils étoient, pour me faire paroître ce grand pouvoir que vous avez.* Saint Grégoire ouvrit un livre qu'il portoit, et rompit un morceau d'un feuillet, où il écrivit ces trois mots : *Grégoire à Satan, Entre.* Le prêtre porta la lettre, la mit sur l'autel, fit son sacrifice, et les diables lui répondirent comme auparavant.

Le prêtre demeura bien surpris; et comme une personne pru-

dente que Dieu vouloit éclairer par cette voie, il entra en considération que le dieu dont Grégoire étoit serviteur avoit beaucoup plus de puissance que ses dieux, puisqu'en son nom Grégoire les avoit pu chasser de leur temple et les faire retourner par un seul mot. Cela fut cause qu'il vint trouver Grégoire, lui raconta ce qui s'étoit passé, et le pria de lui dire qui étoit ce Dieu qui lui donnoit une telle puissance. Le saint lui répondit comme il falloit, et que les mystères de notre sainte foi ne se confirmoient point avec des paroles, mais par des miracles.

Le prêtre le supplia alors de faire un miracle pour lui faire connoître qu'il disoit la vérité, et que celui qu'il prêchoit étoit Dieu. Grégoire lui demanda quel miracle il vouloit qu'il fît. Le prêtre lui dit qu'il fît passer une grande montagne proche de là en un autre endroit. Saint Grégoire le fit; et la montagne, comme si elle eût eu de la raison, lui obéit, s'en allant au lieu que ce prêtre avoit désigné. Vaincu par ce prodige, il se convertit avec sa femme, ses enfants et sa famille à la foi de Jésus-Christ, et pria le saint de le recevoir à son service, pour être participant de ses travaux et de ses mérites.

Le bruit de ces deux grands miracles courut incontinent par toute la ville, qui, étonnée de choses si étranges, alla au-devant de lui le recevoir avec applaudissement et honneur. Il convertit enfin tant de monde à notre sainte foi, et le feu de l'amour de Dieu s'alluma tellement par ses saintes exhortations, qu'ils bâtirent en moins de rien une église au vrai Dieu, chacun offrant son bien et son travail pour l'avancement de l'œuvre. Le saint y donna sa bénédiction, qui la rendit si solide, qu'étant depuis survenu un grand tremblement de terre (lequel renversa tous les édifices, les maisons et les temples de la ville de Néocésaré), il n'y eut que l'église bâtie par saint Grégoire qui demeura debout par une singulière providence divine.

Eusèbe de Césarée dit que pour la commodité du bâtiment de son église, par son oraison, il fit reculer une montagne qui l'empêchoit, tant sa prière avoit d'efficace, et tel étoit l'honneur que Dieu portoit à son saint. Aussi étoit-il tenu et respecté comme un

homme descendu du ciel; de sorte que ceux qui avoient des procès et des différends s'en rapportoient à lui pour les décider. Il est bien vrai que l'on ne lui obéissoit pas en tout; néanmoins les réfractaires en ressentoient aussitôt le châtiment, comme il arriva à deux jeunes frères fort riches, lesquels plaidoient pour la succession qui leur étoit nouvellement échue, chacun voulant être seul seigneur d'un lac dont la pêche valoit beaucoup, sans en faire aucune part à son compagnon.

Ce différend s'échauffa tellement avec l'ardeur du sang, et la convoitise de ces deux jeunes frères, qu'ils se défièrent, et voulurent vider leur querelle par un combat à main armée. Saint Grégoire le sut: comme ils étoient sur le point de se battre, il les alla trouver, et prier de faire plus d'état de l'amour naturel que du profit particulier, et qu'ils s'accordassent comme de bons frères doivent faire. Ces jeunes gens ne voulurent point obéir au saint, de sorte qu'il s'adressa à Dieu, et fit oraison la nuit sur le bord du lac, qui ne se trouva plus le lendemain, mais en son lieu une terre fertile et fructueuse. Les deux frères, voyant ce miracle, s'accordèrent, se déportant de leurs querelles, et se vinrent jeter aux pieds du saint qui en avoit été la cause.

Il fit un autre miracle aussi grand, en mettant des bornes au fleuve Lycus, qui, se débordant furieusement, ruinoit et inondoit tout le pays circonvoisin. Les villageois des environs vinrent trouver saint Grégoire, et se plaindre du dommage que leur apportoit ce fleuve par ses débordements, et implorer son aide en cette extrême nécessité, pour éviter la ruine et la désolation entière de tous les bourgs et les villages qui avoient un si mauvais voisin. Le saint eut compassion d'eux, et ayant visité le lieu planta le bâton dont il s'appuyoit au bord du fleuve, priant Notre-Seigneur qu'il lui servît à l'avenir de borne inviolable. Ce qui arriva; et le bâton ayant pris racine devint un grand arbre, auquel le fleuve venant à toucher de ses vagues écumeuses, il retournoit en arrière, sans pouvoir passer plus avant, par la vertu de ce Seigneur qui borna la mer et lui dit : *Tu ne passeras pas ceci, et tes flots furieux briseront ici leurs efforts.*

Il fit un autre miracle, non moindre que celui-là. Une peste universelle ayant infecté tout le pays (on dit qu'elle dura dix ans), Néocésarée en fut tellement embrasée, comme d'un feu dévorant, qu'il n'y eut autre moyen de l'éteindre, que par les mérites et les prières de saint Grégoire, qui portoit avec lui la guérison et la santé dans toutes les maisons où il entroit ; ce qui fut cause que plusieurs gentils se convertirent à notre sainte foi, reconnoissant que cette contagion étoit un châtiment de leur idolâtrie.

Les prodiges que fit saint Grégoire sont étonnants, et les choses qu'il opéra sont très-merveilleuses : néanmoins, il y en eut une entre autres, autant utile aux âmes qu'admirable en la façon dont elle arriva. Les habitants de Comane le prièrent qu'il les allât voir, ce qu'il fit. Ils voulurent avoir un évêque de sa main. Il leur commanda de s'assembler, et de conférer entre eux pour regarder qui d'eux seroit le plus capable de cette dignité. Ils jetèrent aussitôt les yeux sur des personnes nobles, doctes, éloquentes, et qui avoient des qualités dont le monde fait grand état. Mais saint Grégoire les avertit que ce n'étoit pas là les conditions requises en un évêque, comme la sainteté, la vertu et la prudence ; que celles-ci étoient préférables à toutes les autres, et qu'il falloit élire celui qui y excelleroit, quel qu'il fût d'ailleurs.

Par ce moyen on ne peut faillir, dit quelqu'un de l'assemblée, *de faire Alexandre-le-Charbonnier évêque.*

Cet Alexandre étoit un homme fort sage, grand philosophe, très-saint, qui méprisoit les choses du monde, et qui pour être inconnu parmi les hommes quitta l'étude et les livres de la vaine science ; embrasé de l'amour et de la lumière céleste, il avoit pris comme le masque d'un homme de basse condition, s'étant fait charbonnier à Comane, où il vivoit du travail de ses mains.

Saint Grégoire, entendant le nom d'Alexandre-le-Charbonnier, fut inspiré de Jésus-Christ, et eut révélation que c'étoit celui qui devoit être élu évêque. Il l'envoya chercher. Alexandre vint tout noir et habillé en charbonnier, toute l'assistance ne se pouvant tenir de rire de le voir, et encore plus du sujet pour lequel il étoit mandé. Le bienheureux saint l'interrogea sur quelques points, et

connut aussitôt par ses réponses qu'il étoit tout autre qu'il ne paroissoit, et que sous son pauvre habit il y avoit une très-grande sainteté et une sagesse cachée. Il le tira à part, s'informa secrètement de ce qu'il étoit, et le pressa tant qu'Alexandre ne lui put déguiser la vérité.

Le bienheureux saint Grégoire l'embrassa, l'habilla honnêtement, et le fit évêque de Comane, leur disant qui il étoit, et combien ils le devoient estimer, et que c'étoit la volonté de Dieu qu'il fût leur pasteur et prélat; ce dont il s'acquitta si dignement, qu'il fut martyr de Jésus-Christ, et brûlé tout vif. Le Martyrologe romain fait mention de lui le onzième jour du mois d'août.

Il lui arriva encore une chose merveilleuse avec deux Juifs, qui, poussés d'avarice, et pour se moquer du saint, comme d'une personne facile à tromper, s'accordèrent entre eux de lui demander l'aumône en cette façon : savoir que quand saint Grégoire passeroit pour rentrer dans la ville, dont il étoit sorti, l'un contreferoit le mort étendu sur le carreau, et l'autre le pleureroit. Comme le saint s'approchoit, le pleureur commença à dire à haute voix qu'un pauvre garçon venoit de mourir subitement à ses pieds, et qu'il étoit si pauvre, qu'il n'avoit pas un linceul vaillant pour être enseveli, ni de quoi le faire enterrer, s'il ne l'aidoit de quelque aumône. Saint Grégoire en eut compassion; il défit son rochet qu'il portoit, et le jeta sur le corps de celui qui faisoit le mort; après cela, il continua son chemin et laissa ces deux Juifs tout seuls.

Alors le pleureur se prit à rire à gorge déployée, disant à son compagnon qu'il se levât, qu'ils avoient bien joué leur rôle, et trompé cet homme que les chrétiens estimoient si sage. Voyant que le mort ne lui répondoit point, il le prit par la main, et le frappa du pied, en lui criant : Debout. Mais cela ne fut pas suffisant pour le réveiller, il demeuroit sans aucun mouvement, ni signe de vie; car le rochet du glorieux saint Grégoire en le touchant lui servit de suaire, qui étoit ce que son compagnon avoit demandé pour lui. Ainsi celui qui se vouloit moquer du saint se trouva moqué, et sa fiction fut convertie en une vraie mort; Dieu nous enseignant par là le respect que l'on doit aux saints.

Digitized by Google

La manière dont Notre-Seigneur empêcha que saint Grégoire ne fût tué est aussi fort extraordinaire. La cruelle persécution de l'empereur Décius contre l'Église catholique s'étant élevée de son temps, les chrétiens étoient tourmentés de nouveaux et horribles supplices. Saint Grégoire jugea qu'il valoit mieux fuir la tempête et se sauver, que de se mettre en danger d'être submergé; il s'enfuit le premier, et se retira dans une montagne avec le prêtre qui avoit servi aux idoles, et s'étoit converti, et qui étoit déjà diacre. Les gentils avoient une particulière indignation contre saint Grégoire, de sorte qu'ils dressèrent tous leurs traits et leurs machines contre lui, estimant que s'ils pouvoient vaincre ce brave capitaine, tous les autres se rendroient.

Les juges et les ministres de l'empereur furent avertis que saint Grégoire étoit dans la montagne; ils y envoyèrent un espion qui guidoit leurs soldats pour le prendre. Lui et son compagnon, quelque peu éloignés l'un de l'autre, les apercevant, se mirent en oraison. Dieu aveugla tellement les soldats, qu'ils ne les virent point, mais au lieu d'eux ils pensoient voir deux arbres, de manière qu'ils s'en retournèrent, disant que saint Grégoire n'étoit pas sur la montagne, et qu'ils n'y avoient vu que deux arbres. L'espion savoit bien qu'ils y étoient, parce qu'il les y avoit vus, et montant derechef sur la montagne, le trouva avec son compagnon. Alors il reconnut que c'étoit Dieu qui les avoit couverts, et que saint Grégoire étoit sous sa protection; il se jeta à ses pieds, se convertit, et de persécuteur commença à être persécuté.

Comme il étoit une fois sur la montagne, priant et levant les mains au ciel (comme un autre Moïse) pour les fidèles qui batailloient dans les tourments pour la foi de Jésus-Christ, il vit par révélation divine le combat d'un sien soldat nommé Troade, qui étoit cruellement tourmenté. Après que saint Grégoire eut demeuré quelque temps ravi, il revint à lui, et dit à son compagnon ce verset du psalmiste : *Dieu soit béni, qui ne nous a point laissé tomber et déchirer entre leurs dents;* lui déclarant qu'un chrétien nommé Troade venoit à l'instant même de surmonter les tourments, et d'être couronné de la gloire du martyre. Depuis, le diacre

étant allé secrètement dans la ville, trouva que le saint lui avoit dit la vérité.

Une fois, ayant besoin de se baigner, il sut qu'il y avoit un diable dans le bain, qui tuoit tous ceux qui y entroient la nuit, de sorte que pas un n'y osoit entrer à cette heure-là; mais le saint y entra hardiment, se baigna et s'en revint, encore que les diables pour l'épouvanter firent trembler toute la maison avec un grand bruit, produisant des flammes qui sortoient de l'eau, et d'autres spectres horribles, qui eussent pu épouvanter l'homme le plus assuré du monde. Saint Grégoire faisant le signe de la croix se moqua d'eux, montrant combien le serviteur de Dieu est plus puissant que l'enfer, et que les diables ne peuvent faire que ce que Notre-Seigneur leur permet.

Cette persécution que le diable avoit suscitée par les gentils contre les chrétiens étant passée, saint Grégoire retourna à la ville, ramassant son troupeau, comme un bon pasteur; il ordonna que l'on fît tous les ans des fêtes en l'honneur des martyrs, et que les jours où ils avoient donné leur vie pour Jésus-Christ, et mérité la couronne du martyre, fussent solennisés. Il permit au peuple de se réjouir ces jours-là, et de passer le temps après le service à quelque honnête récréation.

Sentant approcher l'heure de son décès, il visita son diocèse plus soigneusement que jamais, souhaitant de savoir s'il trouveroit quelqu'un qui ne fût pas chrétien. On lui rapporta qu'en la ville de Néocésarée (qui étoit fort peuplée) l'on n'y reconnoissoit plus que dix-sept païens, ce dont il remercia Dieu, parce que quand il fut promu à l'évêché, il n'y avoit que dix-sept chrétiens. Il supplia Notre-Seigneur de conserver les fidèles en la sainte religion, et de convertir ces païens qui restoient dans la ville, et ceux de tout le monde; ensuite il pria l'assistance de n'enterrer pas son corps en un sépulcre à part, ou fait pour lui, mais au premier trouvé; parce que comme durant sa vie il n'avoit pas eu de maison particulière pour sa demeure, il ne vouloit pas que son corps après sa mort eût une sépulture à part.

Il décéda l'an de Notre-Seigneur 266, sous l'empire de Galine

le 17 de novembre, qui est le jour de sa fête. Le corps du saint fut mis dans un cercueil, et porté dans l'église.

Notre-Seigneur fit par lui plusieurs grands miracles, entre lesquels le lecteur Théodore en rapporte un fort remarquable. Car Dieu voulant envoyer un grand tremblement de terre en la ville de Néocésarée, un soldat qui y étoit entré en vit deux autres qui sortoient, et qu'un homme qui alloit après eux leur crioit : *Garde bien la maison où est le cercueil et le corps de saint Grégoire.* Le tremblement de terre fut si grand, que la meilleure partie de la ville fut renversée par terre, excepté l'église où étoit le corps du saint, qui demeura immobile en son entier.

Saint Grégoire composa quelques œuvres, qui sont rapportées par saint Jérôme. L'une étoit l'Interprétation de l'Ecclésiaste, succincte, mais, au dire de saint Jérôme même, fort utile. Erasme de Rotterdam dit que cette Interprétation se trouvoit de son temps à Bâle, dans la bibliothèque des Jacobins. Entre les autres choses qu'il écrivit, l'une fut la foi catholique sur la très-sainte Trinité, ainsi qu'elle lui avoit été révélée ; elle est citée au commencement du cinquième synode, avec ce titre : *Exposition de la Foi, selon la révélation de Grégoire, évêque de Néocésarée :* elle fut expliquée et amplifiée par lui-même en un autre traité, de manière que, non-seulement par sa prédication, par sa vie et ses miracles, il décora l'Eglise de Dieu, mais aussi par ses écrits.

La vie de saint Grégoire a été écrite par un autre Grégoire, évêque de Nysse, frère de saint Basile, que nous avons principalement suivi. Le même saint Basile (qui fut nourri à Néocésarée avec le lait et l'instruction de sainte Macrine, son aïeule, qui se vantoit d'être écolière de saint Grégoire Thaumaturge) le loue infiniment, et après l'avoir comparé aux apôtres et aux prophètes, il dit ces mots : *Il éclaira l'Eglise comme une brillante lumière ; il fut, par la vertu du Saint-Esprit, la terreur des démons, et avec dix-sept chrétiens quand il fut fait évêque, il leur fit la guerre, et convertit à la foi de Jésus-Christ tout le peuple idolâtre, tant des villes que des champs.*

A cause des dons, des miracles et des prodiges qu'il opéra, les

ennemis mêmes de la vérité l'appelèrent un autre Moyse; il fut surnommé Thaumaturge, qui signifie en grec, *opérateur de miracles*.

Les quatre Martyrologes font mention de lui. Eusèbe de Césarée, saint Jérôme, saint Grégoire pape, Nicéphore Calixte, Suidas, Socrate, Usuard, appellent ce saint, martyr, parce que quelques anciens donnoient ce nom de martyr, non-seulement à ceux qui mouroient, mais aussi à ceux qui avoient souffert beaucoup pour la foi de Jésus-Christ.

LA VIE DE SAINT DENYS,

ÉVÊQUE D'ALEXANDRIE.

Saint Denys d'Alexandrie, auquel les Grecs ont donné le nom de Grand, et que saint Athanase appelle le Docteur de l'Église catholique, naquit à Alexandrie, de parents idolâtres. Il étudia avec soin la littérature et la philosophie, où il se rendit fort habile. La lecture des Épîtres de saint Paul commença de lui faire ouvrir les yeux à la lumière de l'Évangile. Notre-Seigneur, touché de la droiture de son cœur, daigna l'appeler à lui dans une vision, en sorte qu'il se fit chrétien. Il suivit quelque temps l'école d'Origène et fut élevé au sacerdoce. Il enseigna ensuite lui-même, jusqu'à ce qu'en 248 il succéda à Héraclas dans le siége d'Alexandrie.

En ce temps, l'empereur Philippe, qui étoit favorable aux chrétiens, ayant été massacré par Décius, celui-ci, aussitôt après son élévation à l'empire, excita une grande persécution contre l'Église. Le saint évêque d'Alexandrie fut arrêté, et voici comment il raconte lui-même ce qui lui arriva à cette occasion :

« Dieu connoît le fond de mon cœur : je parle en sa présence, et il sait si j'avance quelque chose contre la vérité; mais il est certain que ce ne fut pas de mon propre mouvement que je me

résolus de prendre la fuite et de me cacher, mais par un sentiment intérieur qui me fit connoître que c'étoit la volonté de Dieu. C'est donc la vérité pure, que l'édit de l'empereur Décius venoit à peine d'être publié, que le préfet Sabin envoya un soldat à mon logis avec ordre de m'arrêter. Je l'y attendis quatre jours entiers. Cependant il parcouroit les chemins, les champs, les rivières ; en un mot, il n'y eut aucun endroit qu'il ne visitât, dans la pensée que j'aurois pu m'y être mis à couvert de la recherche qu'on faisoit de moi. Mais Dieu l'avoit frappé d'aveuglement, afin qu'il ne pût jamais lui venir dans l'esprit que j'eusse voulu y rester dans un temps de persécution. Enfin le quatrième jour étant passé, Dieu m'ordonnant de me retirer ailleurs, et m'en ayant, contre toute apparence, ouvert la voie d'une manière toute miraculeuse, je sortis de chez moi, suivi de mes domestiques, et accompagné de plusieurs des Frères. L'événement fit assez voir que c'avoit été un coup de la Providence, car dans la suite nous ne fûmes pas tout à fait inutiles à quelques personnes.

« Nous n'étions pas fort éloignés, et le soleil se couchoit, lorsque nous tombâmes entre les mains des persécuteurs, qui nous conduisirent à Taposiris [1]. Mais Dieu permit que Timothée, qui ne s'étoit pas rencontré avec les autres, ne fût pas arrêté. Étant donc allé quelque temps après à mon logis, il trouva qu'il étoit abandonné, qu'il y avoit garnison, et que nous étions pris. Alors tout troublé il se mit à fuir en diligence ; un paysan le rencontra, et lui demanda ce qu'il avoit, et ce qui causoit l'épouvante qui paroissoit sur son visage. Timothée le lui conta : le paysan entra dans une maison où se faisoit une noce dont il étoit prié (ces sortes de réjouissances durent d'ordinaire toute la nuit), et il raconta aux conviés ce qu'il venoit d'apprendre. Ceux-ci sortirent de table tous ensemble, coururent au lieu où j'étois avec ma suite, y entrèrent en criant, et nous pressèrent de sortir. Les soldats qui nous gardoient s'enfuirent aussitôt, et ces bonnes gens nous trouvèrent couchés sur des lits sans garniture.

[1] Petite ville d'Égypte.

« Je les pris d'abord pour des voleurs, et demeurant sur mon lit, nu, en chemise comme j'étois, je leur présentai le reste de mes habits qui étoient auprès de moi. Ils me dirent de me lever et de sortir au plus vite. Alors, comprenant pourquoi ils étoient venus, je commençai à crier et à leur dire : Retirez-vous, je vous supplie, et nous laissez ; ou si vous voulez me faire plaisir, prévenez ceux qui m'emmènent, et coupez-moi la tête. Tandis que je criois ainsi, ils me firent lever de force ; je me jetai par terre à la renverse, mais ils me prirent par les pieds et par les mains, et me traînèrent dehors. Caïus, Fauste, Pierre et Paul me suivoient ; ils me portèrent à bras hors de la ville, me firent monter à poil sur un âne, et m'emmenèrent. » Saint Denys ayant échappé de cette sorte des mains des persécuteurs, se retira dans un désert de la Lybie, où il demeura enfermé jusqu'à la mort de l'empereur Décius. De retour à Alexandrie, il combattit le schisme de Novatius, l'hérésie des Millénaires, et rendit de grands services à l'Église.

En 257, Valérien ayant rallumé la persécution, le saint évêque fut arrêté de nouveau. Il raconte dans une de ses lettres comment il fut condamné à l'exil.

« Je me présentai devant le préfet Emilien, accompagné du prêtre Maxime, et des diacres Fauste, Eusèbe et Chérémon. Il y eut aussi un de nos frères de l'Église de Rome qui, se trouvant pour lors en Egypte, entra avec nous dans la chambre de l'audience. Au reste, le préfet ne me dit pas d'abord : On vous défend de tenir des assemblées, cette défense eût été prématurée, et il s'agissoit auparavant d'un point plus important. Car enfin il lui étoit assez indifférent que j'assemblasse les fidèles chez moi ou dans l'église ; le point essentiel consistoit à nous empêcher d'être chrétiens. C'est ce qui obligea Emilien à m'ordonner de me désister entièrement de la profession que je faisois du christianisme, dans l'espérance de voir les autres y renoncer dès qu'ils me le verroient abandonner. Je ne fus pas longtemps à chercher une réponse, et je dis nettement au gouverneur : Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Mais j'ajoutai, en prenant un ton encore plus haut et plus ferme, que j'adorois celui qui seul étoit Dieu ; que rien ne seroit capable

de me faire changer de sentiment, et qu'on ne me verroit point renoncer à l'honneur que j'avois d'être chrétien. Sur cette réponse, le gouverneur commanda qu'on nous conduisît à un bourg nommé Képhron, qui est à l'entrée du désert. Mais voici une copie de ce qui fut dit de part et d'autre. Je vous l'envoie telle qu'on l'a extraite des registres du greffe.

« EXTRAIT DES REGISTRES DU GREFFE DU GOUVERNEUR D'ÉGYPTE.

« Denis, Fauste, Maxime, Marcel et Chérémon ayant été introduits à l'audience, le préfet Emilien a dit : Vous avez pu reconnoître par les entretiens que j'ai eus avec vous, et par tout ce que je vous en ai écrit, combien nos princes ont témoigné de bonté à votre égard. Je veux bien encore vous le redire : ils font dépendre votre conservation et votre salut de vous-mêmes, et votre destinée est entre vos mains. Ils ne demandent de vous qu'une seule chose, que la raison exige de toute personne raisonnable : c'est que vous adoriez les dieux protecteurs de leur empire, et que vous abandonniez cet autre culte si contraire à la nature et au bon sens. Parlez : que dites-vous à cela ? Je vous crois l'esprit trop bien fait pour vouloir répondre par une ingratitude injurieuse et hors de saison, aux témoignages que nos princes veulent bien vous donner de leur clémence, et aux efforts obligeants qu'ils font pour vous ramener au bon parti.

« Denys a répondu : Tout le monde n'a pas les mêmes dieux, et chacun adore ceux qu'il croit l'être véritablement. Pour nous, nous n'en adorons qu'un seul, le Créateur de toutes choses ; et c'est celui-là même qui a donné l'empire aux très-augustes Valérien et Gallien. Nous lui offrons sans cesse des vœux pour leurs personnes sacrées, afin qu'il affermisse leur trône, et qu'il rende heureux leur règne.

« Emilien a répliqué : Qui vous empêche d'adorer tout ensemble et nos dieux et le vôtre ? Vous voyez ce que l'ordonnance porte. Il

est dit que vous adorerez les dieux, c'est-à-dire, tous ceux qui sont reconnus pour tels.

« Denys a répondu : Nous n'en adorons jamais qu'un seul.

« Le préfet Émilien a repris: Je vois bien que vous êtes des ingrats, qui abusez des bontés que les empereurs ont pour vous. Un entêtement ridicule ne vous permet pas de sentir comme vous devriez l'honneur qu'ils vous font. Eh bien, vous ne demeurerez pas davantage en cette ville, et je vais vous envoyer à Képhron, dans le fond de la Lybie. Ce sera là le lieu de votre bannissement, selon l'ordre que j'en ai reçu de nos empereurs. Au reste, ne pensez pas y tenir vos assemblées, ni aller faire vos prières dans ces lieux que vous nommez des cimetières : cela vous est absolument défendu, et je ne le permettrai à personne. Que si quelqu'un a la témérité de contrevenir à cette défense, et qu'il ne se rende pas incessamment au lieu que je viens de marquer, qu'il sache qu'il s'attirera une méchante affaire; et il peut s'attendre à une sévère punition. Retirez-vous, et obéissez sans différer à ce qui vous est ordonné. »

« Je fus donc contraint, quoique malade, de partir sur l'heure, et je ne pus obtenir un seul jour de délai. Mais malgré les défenses du préfet, les assemblées des fidèles furent aussi fréquentes à Alexandrie que si j'y eusse été présent. Il est vrai que j'y étois présent en esprit; et quoique absent de corps, je ne laissois pas de les exciter avec quelque sorte de succès à s'assembler. Le lieu même de notre exil devint en très-peu de temps une église nombreuse, formée en partie des chrétiens qui nous avoient suivis, et en partie de ceux qui y accouroient de divers endroits de l'Égypte. Dieu voulut bien aussi nous ouvrir une porte à la prédication de son Évangile. Car, encore que les habitants de ces lieux sauvages nous jetassent d'abord des pierres, ils s'adoucirent toutefois dans la suite, et plusieurs d'entre eux renoncèrent au culte des idoles, pour embrasser celui du vrai Dieu. Nous eûmes donc la consolation de l'avoir fait connoître à un peuple qui ne l'avoit jamais connu, et d'avoir les premiers semé la parole divine dans une terre qui jusqu'alors étoit demeurée en friche. Mais, comme si Dieu ne nous

eût envoyés là que pour y porter les lumières de la foi, dès que nous nous fûmes acquittés de notre ministère, il nous fit transférer ailleurs.

« Émilien résolut de nous mettre dans les lieux les plus rudes et les plus voisins de la Lybie; et pour cet effet il nous fit tous venir dans la Maréotide, marquant à chacun son bourg, et me logeant avec ma suite sur le chemin, afin de nous avoir des premiers. Car son intention étoit de nous tenir comme dans sa main, pour pouvoir s'assurer de nous toutes les fois qu'il lui en prendroit envie. Lorsque j'appris qu'on nous devoit transférer de Képhron à Collouthion, j'en eus du chagrin. Car quoique le lieu me fût plus connu, je m'imaginois n'y devoir trouver ni chrétiens, ni gens sociables; et je savois, outre cela, qu'il étoit exposé aux visites importunes des voyageurs, et aux courses continuelles des voleurs. Mais les frères dissipèrent bientôt ces peines, en me faisant considérer que cet endroit étoit beaucoup plus proche d'Alexandrie. Il est vrai, disoient-ils, qu'à Képhron il se rassemble un grand nombre de chrétiens d'Égypte; mais ici le voisinage d'Alexandrie vous donnera le plaisir de voir vos amis et les personnes qui vous sont les plus chères. Ils viendront l'un après l'autre aux assemblées comme dans un faubourg éloigné. Et la chose arriva ainsi. »

Valérien étant tombé dans les mains des Perses, Gallien rendit la paix à l'Église. Saint Denys revint alors à Alexandrie, après deux années d'exil. Il continua de combattre les hérésiés et de nourrir son troupeau de la saine doctrine. Il mourut en 265, dans une heureuse vieillesse, après dix-sept années d'un épiscopat laborieux. Il y avoit autrefois à Alexandrie une église dédiée sous son nom.

LA VIE DE SAINT HUGUES,

ÉVÊQUE ET CONFESSEUR, CHARTREUX.

AN 1200.

Innocent III, pape. — Philippe, empereur. — Philippe II, roi.

La vie de saint Hugues, évêque et confesseur, religieux de l'Ordre des Chartreux, a été écrite par un sien ami en cinq livres que Surius a publiés au sixième tome des Vies des Saints. Sylvestre, Girard et Adam, Chartreux, l'ont aussi écrite, comme le rapporte Jean Molan.

Saint Hugues étoit Bourguignon, fils de nobles parents; son père étoit un brave soldat, craignant Dieu. Après le décès de sa femme, de peur que son fils Hugues, alors âgé de huit ans, ne se pervertît et ne tombât dans les débauches ordinaires de la jeunesse, il l'offrit à Notre-Seigneur en un couvent de chanoines réguliers, qui étoit proche du lieu où il demeuroit. On lui donna pour maître et gouverneur un saint vieillard, afin qu'il lui apprît la vertu avec la science. Ce maître lui disoit ordinairement : *Mon fils Hugues, je vous élève pour Jésus-Christ, de sorte qu'il faut quitter les jeux et les badineries*. Hugues étoit d'un si bon naturel, qu'il n'avoit aucune répugnance aux choses de la vertu; car dès ses jeunes ans il avoit le sens mûr et rassis. Le père ne se contenta pas d'avoir mis son fils dans ce monastère, mais touché de la main de Notre-Seigneur, il quitta les choses périssables de ce monde, pour y entrer et se consacrer.

Hugues fut fait sous-diacre à l'âge de seize ans, et honoré des plus grandes charges. Mais Notre-Seigneur, qui se vouloit servir de

lui en une vie austère et parfaite, disposa les choses bien d'une autre sorte. Parce qu'un jour allant avec le prieur de son couvent aux Chartreux il vit les Pères de ce saint Ordre, et sachant avec quelle ferveur ils servoient Notre-Seigneur et la perfection de leur Religion, il demanda l'habit, et le reçut au grand regret des chanoines réguliers qu'il laissoit, et au contentement des Pères Chartreux.

Saint Hugues eut au commencement de terribles tentations de la chair; mais par l'oraison, par les jeûnes et les pénitences, il la domptoit et l'assujettissoit à l'esprit, avec tant de ferveur, qu'elle ne put se révolter. Il se trouva fort pressé de cette tentation, par une concurrence du sang et de l'âge, attisés subtilement par la furie de Satan. Il se recommanda à la Vierge des vierges, Marie, Mère de toute pureté, par l'intercession de laquelle il en fut délivré.

Hugues ne se contentoit pas d'accomplir parfaitement ce à quoi il étoit obligé par sa règle si austère; il y ajoutoit de nouvelles rigueurs. Chaque semaine de carême, il jeûnoit trois jours au pain et à l'eau, portoit une rude haire, se disciplinoit et matoit son corps comme s'il n'eût pas été de chair. Avant qu'il fût fait prêtre, un saint religieux lui prophétisa qu'il seroit évêque. Au bout de dix-sept ans qu'il fut avec les Chartreux, on le fit procureur du couvent : duquel office il s'acquitta si dignement, qu'il édifia beaucoup les religieux, et se faisoit admirer de tous les séculiers qui avoient affaire à lui.

Sa renommée se répandit jusques en Angleterre, où le prieur de la Chartreuse de Witham, qui avoit été fondée par le roi d'Angleterre Henri II, étant décédé, le roi lui-même envoya des messagers à la Chartreuse où Hugues demeuroit, afin qu'il fût prieur de ce couvent. Et, bien que les religieux les refusèrent la première fois, ils ne purent résister à la volonté du roi, qui le leur demanda très-instamment; de sorte qu'il fut contraint de passer en Angleterre, à son grand regret et à celui de tous les Frères.

Il fut bien reçu du roi d'Angleterre et de toute sa cour. Il prit possession de son couvent, qui, étant nouvellement fondé, man-

quoit de plusieurs commodités, et étoit fort pauvre en effet. Le saint homme consola les religieux, les exhortant à la pénitence, et à souffrir les nécessités qu'ils enduroient, pour l'amour de Notre-Seigneur. Depuis, il s'employa à procurer ce dont les religieux avoient besoin, tant pour leurs édifices que pour le vivre et vêtement. L'affection que lui portoit le roi Henri lui servoit de beaucoup, parce qu'admirant les vertus de Hugues, ses bonnes raisons et ses conseils, il l'honora de grandes faveurs, et commanda qu'on lui fournît tout ce qu'il demanderoit pour achever sa Chartreuse et entretenir ses religieux.

Dieu, qui avoit pris le saint prieur en sa protection, fit naître un sujet de le faire encore plus aimer et chérir du roi. Car celui-ci, retournant par mer en Angleterre, fut surpris d'une si épouvantable tempête, que tous ceux qui étoient embarqués avec lui pensoient être perdus. Le roi se voyant en ce danger se recommanda à saint Hugues, priant Notre-Seigneur qu'il lui plût le délivrer de ce péril évident, où il se voyoit réduit en punition de ses péchés, par les mérites de son saint confesseur. On vit aussitôt l'efficacité de cette prière, parce que tout à coup le ciel se déchargea, la mer se calma, les vents s'apaisèrent, et le roi avec sa suite aborda au port désiré. On dit même que le roi promit de nommer saint Hugues à un évêché, s'il échappoit à ce danger par son intercession, ce qui fut fait.

Ce miracle étant divulgué par tout le royaume, pour être advenu en la personne du roi, redoubla l'opinion que chacun avoit de la sainteté de Hugues, ce qui le rendit si vénérable que plusieurs se vinrent ranger sous sa discipline et sa conduite. Il les recevoit, leur donnant l'habit de sa religion, et les façonnoit à sa règle, beaucoup plus par son exemple que par ses paroles; car il vivoit comme un homme qui habitoit plus au ciel que sur la terre.

Il prioit continuellement, et, dans le peu de repos qu'il prenoit la nuit, il répétoit souvent ces paroles : *Amen, Amen.* Quand il alloit dîner au réfectoire, les jours de fête, il avoit toujours les yeux baissés, ne regardant pas la table, les oreilles à la lecture, et le cœur à Dieu. Il avoit grand soin que les religieux fussent munis

de livres dévots, pour s'occuper à la lecture, ce qu'il croyoit être nécessaire à toutes sortes de religieux, mais principalement à ceux qui sont retirés dans la solitude, parce qu'en temps de guerre ce sont nos armes; en temps de paix, c'est tout notre entretien; en nécessité, c'est notre support; durant la maladie, c'est notre remède.

L'éclat des vertus de ce saint prieur brillant de plus en plus, l'évêché de Lincoln vint à vaquer au royaume d'Angleterre. Le chapitre s'étant assemblé, le roi trouva bon que le prieur de Witham fût élu évêque, ce que l'archevêque métropolitain et l'acclamation de tout le peuple confirma. Il n'y eut que saint Hugues qui, se trouvant indigne de cette charge, désavoua cette élection, s'excusant qu'il ne la pouvoit accepter sans la permission du R. P. prieur de la Grande-Chartreuse, qui étoit son supérieur. Il pria les chanoines qui l'avoient élu de procéder à une nouvelle élection, et apporta autant de diligence de peur d'être évêque, que les ambitieux en sauroient faire pour l'être. Les chanoines donc assemblés pour la seconde fois l'élurent derechef, et, pour ôter prétexte, obtinrent du R. P. prieur de la Grande-Chartreuse licence, bénédiction et commandement de l'accepter. Le saint baissa la tête sous le joug, voyant que c'étoit la volonté de Dieu, à laquelle personne ne peut ni ne doit résister.

La première chose que fit saint Hugues en entrant dans son siége, fut de rechercher des hommes les plus pieux, les plus doctes et les plus prudents qu'il put trouver, pour s'aider d'eux, les tenant toujours auprès de lui, et les consultant sur tout; ce que faisant, il se gouverna parfaitement bien. Il ne donnoit les cures qu'à des personnes vertueuses et paisibles. Il estimoit plus ces gens-là que ceux qui excelloient en prudence ou en industrie. Il demeuroit si ferme en cela que le roi l'ayant prié lui-même de pourvoir un sien serviteur d'un bénéfice, à cause des bons services qu'il lui avoit rendus, le saint évêque n'en voulut rien faire, disant que le roi avoit assez d'autres moyens de récompenser ses serviteurs et de leur faire du bien, sans priver les ministres de l'Église de ce que Notre-Seigneur leur avoit destiné.

Il se montra aussi courageux à réprimer quelques officiers du roi qui, abusant de son nom et de son autorité, renversoient la justice et la liberté de l'Église; et, bien que le roi trouvât l'un et l'autre mauvais, sitôt que saint Hugues lui eut parlé et donné à entendre pour quelle raison il le faisoit, le roi demeura fort satisfait, voyant qu'il n'y étoit poussé d'aucun intérêt temporel, mais de la pure volonté de Dieu, et pour s'acquitter précisément de ce à quoi sa charge l'obligeoit.

La vie de saint Hugues, devenu évêque, fut un vif portrait des prélats et un exemple de sainteté. Il se plaisoit fort à lire la Vie des saints moines et évêques, tâchant d'imiter leurs vertus et leurs bons exemples. Il étoit gai à table, toutefois avec gravité et modestie; s'il se présentoit quelque sujet de réjouissance, alors il se montroit plus sévère, pour retenir ceux qui étoient en sa compagnie. Il ne mangeoit jamais de viande, observant toujours la règle des Chartreux, mais connoissant par expérience que la charge d'évêque, comme il la faisoit, étoit fort pénible pour la pouvoir supporter, il fut contraint de retrancher de ses jeûnes et de ses pénitences. Il enduroit de grands maux de rate; mais le désir et la ferveur qu'il avoit de satisfaire à sa charge, étant fortifié de Dieu, le rendoit infatigable aux ministères ecclésiastiques, comme à donner les Ordres et à dédier des églises. Souvent il travailloit depuis le matin jusqu'au soir, sans boire ni manger, et en semblables occasions il ne se vouloit pas servir de ceux qui avoient déjeûné.

Il avoit une grande compassion des pauvres malades, spécialement des lépreux; il les pourvoyoit de remèdes temporels et spirituels, s'humilioit devant eux, et baisoit leurs plaies avec une affection cordiale. Quelqu'un lui dit un jour que saint Martin avoit guéri un lépreux en le baisant, et que lui il ne guérissoit pas les lépreux qu'il baisoit, comme voulant dire qu'il n'étoit pas si saint qu'il en faisoit le semblant; à quoi il répondit de fort bonne grâce : *Le baiser de saint Martin guérit la chair du lépreux, mais le baiser du lépreux guérit mon âme.*

Il avoit coutume de laver les pieds à treize pauvres, et s'em-

ployoit charitablement à ensevelir les morts. On enterroit une fois le corps d'un ivrogne, qui sentoit si mauvais, que chacun se bouchoit le nez, ne pouvant supporter cette puanteur; le saint évêque fit son office doucement, et l'on sut depuis qu'il n'avoit senti aucunemauvaise odeur, parce que la charité et la grâce de Notre-Seigneur lui rendoit toute chose agréable et odoriférante.

Il ne permettoit pas que ses officiers surchargeassent ses sujets de nouvelles exactions, ni que le principal châtiment des délinquants fût une peine pécuniaire (suivant la coutume du temps) : et les siens lui alléguant que le glorieux saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, et martyr, punissoit quelquefois les crimes pécuniairement, comme n'y ayant rien de si sensible, saint Hugues leur répliqua : *Croyez-moi, il ne fut pas saint par là, mais par d'autres vertus excellentes qui lui acquirent la glorieuse couronne du martyre.*

Il ne se contentoit pas que ses officiers eussent les mains nettes de toute convoitise, mais aussi il s'opposa aux autres évêques, et fit abolir une mauvaise coutume que l'on avoit introduite, par laquelle les évêques, pour gratifier les rois, demandoient eux-mêmes au peuple une certaine contribution pour le roi, lequel étant satisfait, ils retiroient le surplus pour eux : il eut beaucoup de peine à cela, néanmoins il en vint à bout. Sa piété cordiale et paternelle envers tous les pécheurs qui se reconnoissoient et demandoient pénitence, fut admirable : bref, il se montra en toutes choses un très-saint et très-vigilant pasteur, et un port assuré de tous les affligés.

Sitôt que Richard Ier eut succédé au roi Henri son père, il y eut de grandes prises entre lui et le saint évêque, à cause du dérèglement de l'un et de l'intégrité de l'autre; parce que Richard ayant consommé tout son patrimoine dans les guerres de France, il voulut que les évêques le secourussent en sa nécessité. Il envoya un archevêque en Angleterre, pour le leur faire entendre à tous de sa part; et, bien que tous les autres condescendissent (suivant la coutume) à la volonté de roi, néanmoins Hugues, considérant que la manière d'exiger ce secours étoit fort onéreuse et préjudiciable au

simple peuple, il y résista, lui et un autre évêque, qui le suivit, de sorte que le roi ne put rien obtenir; mais plein de rage et de furie, il fit bannir le saint prélat, avec l'autre évêque, et confisquer tous leurs biens.

Cet ordre fut exécuté contre l'autre évêque (encore que le roi s'apaisa depuis, et lui ayant demandé pardon le reçut en sa grâce) : mais les ministres du roi voulant procéder contre saint Hugues, il les excommunia. Ils eurent si grand peur d'encourir les censures ecclésiastiques, qu'ils n'osèrent toucher à un filet de la robe du saint prélat; car ils avoient vu par expérience que Notre-Seigneur en avoit horriblement châtié plusieurs, qui, ayant été privés par saint Hugues de l'usage des saints Sacrements de l'Eglise, n'avoient point voulu lui obéir. Il excommunia quelques gens perdus et obstinés qui sentirent aussitôt la malédiction de Dieu tomber sur eux, en sorte qu'ils disparurent soudain, sans être vus depuis. Un soldat pour le même sujet fut possédé du diable, et mourut : plusieurs autres furent aussi rigoureusement châtiés de la main de Dieu, et finirent malheureusement en diverses façons, néanmoins justes et sévères.

Ainsi ce saint prélat, fortifié par la protection de Notre-Seigneur qu'il servoit si fidèlement, ne tenoit compte des menaces ni des autres dangers de mort que les plus courageux ne laissent pas d'appréhender. De là vint que le roi d'Angleterre ayant été une fois repris aigrement par saint Hugues, il dit depuis à ses favoris : *Si tous les évêques ressembloient à celui-là, tous les rois et les princes de la terre ne leur pourroient rien faire ;* aussi fut-il surnommé le fléau des rois; et le roi Richard, qui fut celui qui le persécuta le plus, en punition de cette faute et des autres, souffrit plusieurs pertes, infortunes et guerres, et au bout de quelques années qu'il régna, il fut blessé en une bataille, et mourut misérablement.

Saint Hugues étoit un véritable serviteur de Dieu, qui brilloit au monde par des vertus éclatantes, et vécut au royaume d'Angleterre, plutôt en homme du ciel que de la terre. Il étoit fort exact à dire son office, sans anticiper ni retarder les heures, quelque affaire ou occupation qu'il pût avoir. Un jour faisant voyage avec certains évêques, il fallut passer par des chemins pleins de voleurs; chacun,

de peur de tomber en leurs mains, monta à cheval devant le jour, hormis le saint, qui demeura à dire ses Matines, pour s'acquitter de son obligation : ceux qui avoient couru les premiers se trouvèrent enveloppés dans le péril qu'ils fuyoient ; et depuis, saint Hugues passant avec son petit train par le même chemin ne rencontra rien.

Il célébroit très-dévotement la messe, et Notre-Seigneur lui apparoissoit souvent, durant le divin mystère, sous la forme d'un très-bel enfant. Il étoit ferme en la foi du saint sacrifice de la messe, et à croire que sous les espèces sacramentelles est le vrai corps et sang de Jésus-Christ ; car étant advenu de son temps qu'un prêtre disant la messe, en rompant l'hostie, fit sortir du sang, comme on le lui voulut faire voir, il répondit qu'il n'avoit que faire de ces signes pour croire ce qu'il en croyoit.

Il alloit au moins une fois l'an en son ancien couvent de la Chartreuse, afin de se recueillir comme en un port sacré, et d'éviter les affaires du monde, vivant si modestement parmi les religieux, qu'il ne lui restoit aucune autre marque d'évêque que l'anneau qu'il portoit au doigt. Mais il ne s'en faut pas étonner, parce qu'il ne désiroit rien tant que de se décharger de l'évêché, et de vivre simple religieux en son monastère, ce dont il supplia plusieurs fois le pape, désirant d'être déchargé de ce pesant fardeau : toutefois il n'y put jamais parvenir ; au contraire les papes le surchargeoint toujours des plus importantes affaires qui se présentoient au royaume d'Angleterre, afin qu'il les négociât, se confiant entièrement en sa grande sainteté, en son courage et en sa prudence.

Saint Hugues ayant vécu si saintement, et avec l'éclat de tant d'admirables vertus, le jour vint que Notre-Seigneur voulut lui donner la récompense de ses travaux, de ses victoires et de ses mérites. Il tomba malade, et reconnut qu'il étoit prêt de sortir de la prison de ce corps, pour entrer dans la demeure éternelle. Il avoit un tel désir de voir Dieu, qu'il estimoit une extrême misère de ne point mourir, et de languir toujours en cet exil. On lui parla de faire son testament, à quoi il répondit avec quelque dédain : *Je*

n'approuve point la coutume de faire tester les évêques, parce que je n'ai jamais rien eu qui n'appartînt à mon Eglise; néanmoins pour empêcher le fisc de prendre ce qui ne lui appartient pas, donnez aux pauvres ces biens qui semblent à moi.

Il reçut tous les sacrements avec beaucoup de sentiment et de dévotion, consolant ses enfants qui pleuroient amèrement son départ; il déclara que le roi, le royaume et tout le clergé seroient bientôt accablés de grandes calamités, et qu'il étoit bien heureux de mourir, de peur de les voir. S'étant couché par terre sur la cendre et le cilice pendant que les clercs et les religieux chantoient le cantique de complies, *Nunc dimittis*, il rendit son âme à Dieu le 17 novembre, environ l'an 1200, âgé de 60 ans, après avoir été 15 ans et 58 jours évêque. Son corps saint fut porté de Londres, où il décéda, en son église de Lincoln, avec grande pompe et solennité. Jean, roi d'Angleterre, et le roi d'Ecosse assistèrent aux funérailles avec les grands seigneurs de leurs cours, trois archevêques, quatorze évêques, et plus de cent abbés, sans compter le peuple.

Depuis son décès il y eut de grandes révélations de la gloire que Notre-Seigneur lui avoit donnée au ciel. Un certain évêque prétendoit monter, non par sa vertu ni ses mérites, mais par des voies obliques, à l'évêché de Lincoln : il donna un coup de sa crosse entre les épaules de cet évêque ambitieux, dont il mourut sur l'heure. Il guérit de son vivant plusieurs malades et démoniaques, et éteignit un grand incendie par ses prières. En peu de jours six paralytiques recouvrèrent la santé à son sépulcre, trois aveugles, deux muets, deux contrefaits, un hydropique, et un enfant mort fut ressuscité. Un larron qui avoit coupé la bourse d'une bonne femme qui prioit devant le corps de saint Hugues, perdit miraculeusement la vue ; mais ayant reconnu sa faute, dont il se confessa publiquement, et rendu la bourse, il recouvra la vue. A cause de ces miracles, de plusieurs autres semblables, et de l'information de sa très-sainte vie et de ses admirables vertus, il fut canonisé et mis au catalogue des saints par le pape Honorius III, l'an de Notre-Seigneur 1220, le 6 d'octobre.

Son corps saint fut transporté en grande pompe en présence du

roi et de la reine d'Angleterre, du roi de Navarre, de deux archevêques, de plusieurs évêques, abbés, gentilshommes, seigneurs, et des principaux du royaume. En ouvrant le sépulcre, on le trouva presque entier : il sortit du cercueil où il étoit une grande quantité d'huile très-pure, et l'habit de religieux que le saint homme avoit porté, et avec lequel on l'avoit enterré, n'étoit point pourri. Pendant qu'Olivier, évêque de Lincoln, tenoit avec respect la tête du saint entre ses mains, une huile céleste sortit de sa bouche. Avec ces prodiges divins le corps fut mis en une châsse enrichie d'or et d'argent et de pierres précieuses, et posé en un haut lieu bâti de marbre, excepté la tête, qui fut magnifiquement enrichie et placée sur l'autel de Saint-Jean-Baptiste, en l'église cathédrale de Lincoln.

Le Martyrologe romain fait mention de saint Hugues le 17 de novembre ; Jean Molan en parle aux Additions au Martyrole d'Usuard, avec un archidiacre de Lincoln, qui a écrit ses miracles, et Pierre Sutor, Chartreux.

LA VIE DE SAINT ACISCLE ET DE SAINTE VICTOIRE,

MARTYRS.

AN 303.

Saint Marcell^er^, pape. — Dioclétien, empereur.

Saint Aciscle et sainte Victoire, sa sœur, furent deux illustres martyrs qui moururent pour la foi de Jésus-Christ, en la ville de Cordoue, laquelle les reconnoît pour ses patrons, et les honore avec grande solennité et dévotion. Quelques auteurs disent qu'ils étoient enfants du centenier saint Marcel, qui eut douze garçons tous martyrs. Voici ce que l'Eglise de Cordoue approuve en l'office de ces saints.

Il y avoit à Cordoue un juge nommé Dion, qui fit publier un édit portant que tous les chrétiens qui étoient dans la ville sacrifiassent aux dieux, ou fussent mis à mort comme rebelles et désobéissants à ses commandements. Entre les chrétiens qui refusèrent de lui obéir, Aciscle et Victoire furent des principaux. Dion les fit prendre et amener devant lui, et leur dit : *Vous êtes donc de ces gens qui méprisez nos dieux, qui empêchez le peuple de les honorer et de leur sacrifier?*

Saint Aciscle lui répondit doucement : *Quant à nous, nous servons Jésus-Christ notre Dieu et Seigneur, non pas les pierres et les diables.*

— *Mais savez-vous,* dit le juge, *à quoi sont condamnés ceux qui ne leur sacrifient point?*

— *Et vous, Dion,* dit Aciscle, *avez-vous ouï parler des peines que Jésus-Christ a préparées à vous et à ceux qui commandent cela?*

Ce juge impie commença alors à entrer en furie et à vomir des blasphèmes contre Jésus-Christ ; néanmoins il se modéra un peu, espérant qu'il tromperoit plus aisément sainte Victoire, qui n'étoit qu'une femme, d'un sexe fragile. Il la vouloit persuader par des flatteries et des menaces d'avoir pitié d'elle, qu'elle devoit le croire comme son père, qu'il l'aimoit comme sa propre fille, et ne désiroit que son bien ; qu'elle reconnût et adorât leurs dieux, par ce moyen qu'elle éviteroit les tourments qui lui étoient déjà tous préparés ; que les dieux immortels lui seroient favorables ; et quant à lui, qu'il l'aimeroit, changeant les tourments en délices et en caresses. Mais la sainte fille ne se laissa pas emporter aux flatteries ni aux menaces de Dion, au contraire elle lui dit avec un esprit constant : *Vous me ferez grand plaisir d'exécuter sur mon corps tous ces maux que vous dites , car tout mon bien c'est Jésus-Christ, en qui j'ai mis toute ma confiance.*

Après quelques autres discours qu'il tint pour les séduire, Dion voyant qu'il travailloit en vain, sans pouvoir entamer ces poitrines sacrées, il fit fouetter saint Aciscle avec des verges, et tourmenter sainte Victoire par la plante des pieds ; puis il les fit renfermer dans une obscure prison. Les saints étoient en cet affreux

cachot aussi joyeux que s'ils eussent été dans un paradis de délices, se souvenant qu'ils souffroient pour Dieu, ce dont ils le louoient et le remercioient avec affection. Quatre anges leur apportèrent à dîner, et les consolèrent de leur céleste vue.

Le lendemain, le juge voyant qu'il perdoit le temps et ne pouvoit par promesses ni par menaces leur faire adorer ses faux dieux, il les fit jeter dans la rivière du Guadalquivir, avec de grosses pierres attachées au col, afin qu'ils s'y noyassent; mais il n'y a point de pouvoir contre Dieu; les eaux, les éléments et toutes les créatures le servent et obéissent à sa volonté. Les anges vinrent, et supportèrent les bienheureux martyrs sur l'eau, lesquels louoient et bénissoient cependant Notre-Seigneur aussi mélodieusement, que s'ils se fussent promenés dans un pré émaillé de fleurs. Ils méritèrent de voir dans une brillante nuée qui les couvroit, non-seulement les anges, mais aussi le Seigneur et le Roi des anges, accompagné d'une multitude céleste qui les venoit consoler.

Dion, voyant qu'il ne les avoit pu submerger en la rivière, résolut de les faire mourir de mille morts, puisqu'ils n'en avoient pas assez d'une. Pour cet effet, il fit attacher les saints sur certaines roues, et allumer du feu dessous, où l'on jetoit de l'huile, afin de faire rôtir peu à peu les corps par le mouvement des roues, et de leur étourdir tellement la tête, qu'ils parussent comme insensés. O folle et vaine invention de la poussière de la terre, qui pense résister à Dieu! O subtile cruauté, qui s'exécute témérairement contre ceux qui sont sous la protection de Dieu! Ce feu rejaillit aussitôt sur les gentils, et en brûla un grand nombre, sans que les saints en sentissent aucun mal. Ils chantoient ce verset du prophète royal : *Nous avons passé par le feu et l'eau ; vous nous avez amenés, Seigneur, au lieu du repos et du rafraîchissement.*

Toutes les merveilles que Dieu faisoit par ses serviteurs, Dion les attribuoit à l'art magique et à la puissance des diables. Il les fit détacher des roues et leur voulut persuader de nouveau la bénignité de ses dieux, qui les toléroient et les attendoient si longtemps. A quoi saint Aciscle répondit gravement en blâmant

sa folie et son aveuglement, de ne pas voir la puissante main du vrai Dieu qui les assistoit, et d'attribuer aux diables ce qu'il n'y a que Dieu seul qui le puisse faire.

Le méchant juge, ne pouvant supporter les paroles de saint Aciscle, le fit ôter de là, et ordonna de couper les seins de sa sœur, qui rendirent du lait au lieu de sang, portant témoignage de la vérité à la gloire de Notre-Seigneur. On la ramena en la prison où étoit son frère. Plusieurs femmes, mues de compassion, vinrent visiter sainte Victoire et lui apporter quelques remèdes. Elle leur en témoigna sa reconnoissance en les prêchant et les instruisant si bien, qu'elle en convertit sept par ses saintes paroles, à quoi elle passa toute la nuit.

Le lendemain étant menée devant Dion, il commanda que l'on coupât la langue à sainte Victoire, parce qu'elle répondoit trop hardiment; mais elle ne laissa pas de louer Notre-Seigneur et de parler sans langue aussi bien qu'auparavant, le remerciant de ce grand bienfait. Le juge impie la fit tuer à coups de flèches, et fit trancher la tête à saint Aciscle dans l'amphithéâtre qui étoit destiné pour les fêtes et les jeux publics. On entendit alors la voix des anges qui disoient : *Venez à moi, mes saints, et recevez les couronnes qui vous sont préparées en récompense de votre noble combat.*

Tel fut le martyre de saint Aciscle et de sainte Victoire, sa sœur, le 17 novembre, jour où la sainte Eglise célèbre leur fête, l'an de Notre-Seigneur 303, sous l'empire de Dioclétien et de Maximien, le grand Osius étant alors évêque de Cordoue, ainsi que tient le cardinal Baronius. Les Martyrologes font mention de ces saints, ainsi que le poëte Prudence et le bréviaire de Tolède de saint Isidore.

Une femme de qualité, nommée Mincienne, recueillit les corps saints; elle enterra le plus honorablement qu'elle put celui de saint Aciscle en sa maison, et celui de sainte Victoire près la porte de la rivière. Depuis, on bâtit dans Cordoue une magnifique église à saint Aciscle. Ces deux glorieux martyrs sont les patrons et défenseurs de cette belle et ancienne ville. Saint Isidore raconte

qu'un roi des Goths assiégeant Cordoue profana l'église de Saint-Aciscle, où son corps étoit enterré, la faisant servir d'écurie pour les chevaux, et de logis à ses soldats, à cause qu'elle étoit hors de la ville; mais la punition de Dieu ne tarda pas à tomber sur ce méchant roi en vengeance du saint martyr; car il fut miraculeusement vaincu des Cordouois, un de ses enfants fut tué avec tous les principaux de son armée, et lui se sauva à la hâte, abandonnant tous ses trésors au pillage de ses ennemis. Ce même roi étant arrivé à Mérida fut massacré par les siens.

Saint Eulogc, martyr, tient qu'en la destruction de l'Espagne par les Mores, leurs corps demeurèrent en cette église, et qu'il y en a encore une partie dans le monastère de Saint-Dominique auquel elle appartient, et le reste dans l'église de Saint-Pierre, qui est une paroisse.

LA VIE DE SAINT AIGNAN,

ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

AN 450.

Saint Léon Ier, pape. — Valentinien, empereur.

Saint Aignan naquit à Vienne en Dauphiné, de parents riches, nobles et chrétiens; il étoit frère de saint Léonien, Père d'un grand nombre de moines. La chair, le monde et le diable lui livrèrent en la fleur de son âge de furieux assauts; pour les repousser, il délibéra de quitter le monde, et de s'enrôler sous l'étendard de la croix, bâtissant lui-même un petit ermitage hors de la ville, où il vécut quelque temps, aimé de Dieu, mais méprisé et moqué de ses concitoyens, qui ne pouvoient goûter une manière de vie si austère, car il prioit sans cesse, jeûnoit étroitement, et portoit sur son corps un très-rude cilice.

Ayant ainsi passé quelques années, il fut inspiré de Dieu d'aller à Orléans. Ses rares et singulières vertus répandirent incontinent une odeur si suave en tous les endroits de la ville, que chacun, et particulièrement saint Euverte, admiroit son humilité, sa patience, son austérité, et par-dessus tout son incroyable charité; de sorte que n'en pouvant rencontrer de plus digne, il le nomma son successeur. Les grands de la ville ne s'y accordèrent pas, et choisirent deux clercs des meilleures familles. Saint Euverte ordonna une assemblée générale, pour montrer que son élection venoit du ciel, que Dieu dès son éternité l'avoit ainsi arrêté, et que la seule vertu du vénérable Aignau l'y avoit excité.

Pour les en assurer davantage, il fit une proposition qui fut trouvée bonne de toute l'assemblée; c'est que l'on mit sur un autel les noms de ceux qu'ils désiroient, avec celui de saint Aignan, et après avoir employé la nuit en prières, et célébré la sainte messe : *Nous enverrons*, dit-il, *un enfant prendre les billets ; celui qu'il tirera le premier sera installé à ma place. Si cela ne vous suffit, nous prendrons le Psautier, et le livre des Évangiles, pour voir si tout ne se rapporte pas.*

Cet avis étant généralement reçu, l'on passa la nuit en oraison ; et après la messe que célébra saint Euverte, on prit un petit enfant qui ne pouvoit encore parler, pour aller à l'autel. Le premier billet qu'il tira fut celui de saint Aignan, et au grand étonnement de toute l'assistance, distinctement par trois fois il le proclama évêque. On ouvrit le Psautier, où l'on trouva d'abord ce verset : *Bienheureux est celui que vous avez élu et établi, il demeurera en votre maison.* Et au livre des Évangiles, on rencontra ces paroles : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.* Enfin, pour confirmer entièrement l'élection et que chacun n'en doutât plus, saint Euverte fit ouvrir l'Apocalypse, où l'on trouva : *Personne ne peut mettre un autre fondement que celui que j'ai posé.* A ces prodiges si évidents personne n'osa résister, voyant manifestement la volonté divine, tellement que saint Euverte le sacra aussitôt.

Après la mort de saint Euverte, saint Aignan prit la charge de

l'Église d'Orléans; il s'y comporta si dignement, que comme un vigilant jardinier il arracha de tout son diocèse les méchantes herbes, et y en planta de bonnes, prêchant avec un zèle non pareil, visitant les malades, assistant les veuves, défendant les orphelins, secourant les pauvres, et particulièrement les prisonniers, dont il avoit grand soin. Le tribun Agrippin n'ayant point voulu à sa requête relâcher ceux qu'il tenoit, en allant à l'église, une pierre tomba sur sa tête, laquelle le blessa si fort que l'on n'en pouvoit étancher le sang, n'en attendant que la mort. Cette affliction lui dessilla les yeux, et le faisant souvenir de son injuste refus, il protesta d'accorder la requête du saint, qui par le signe de la croix lui rendit la santé, et de là est provenu le privilége qu'ont eu ses successeurs évêques, de délivrer les prisonniers le jour de leur entrée.

Faisant agrandir une église que saint Euverte avoit bâtie, le maître maçon tomba du faîte en bas, et se fracassa tellement les membres, qu'il tiroit à la fin. Saint Aignan y accourut, fit le signe de la croix sur lui, et le rendit sain et sauf.

En ce temps, le cruel Attila sortit de Metz et résolut de s'emparer des Gaules. Le saint prélat, prévoyant que cette nuée viendroit fondre à Orléans, s'en alla à Arles, pour s'aboucher avec Aétius, lieutenant général de l'empereur, et lui demander du secours. Comme une grande fontaine arrose les terres par où elle passe, ainsi il laissa en son chemin des marques de son heureux voyage, guérissant en beaucoup de lieux un grand nombre de malades : entre autres, étant logé en la maison de Mammert qui avoit perdu la parole, et alloit rendre l'esprit, et ayant prié pendant toute une nuit, il le guérit sur le matin, tant du corps que de l'âme; car depuis Mammert se voua à Dieu, se sépara de sa femme par son consentement, fut archevêque de Vienne et se sanctifia. Il redonna pareillement la vue à l'abbé d'Arnay, aveugle de trente ans, en frottant ses yeux de sa salive, comme Notre-Seigneur le fit à l'aveugle-né.

A son retour, la ville fut incontinent assiégée. Attila, fermant toutes les avenues, et battant jour et nuit les murailles, avoit déjà

partagé le butin de la ville, et fait amas de beaucoup de chariots. Comme les citoyens effrayés eurent recours à leur prélat, il s'exposa au danger pour le salut des sieus, sortit de la ville, et parla à Attila. Mais ne l'ayant pu fléchir, il se mit en prières, fit faire des processions et porter par les rues les reliques des saints. Un prêtre s'en étant moqué, en disant que cela n'avoit de rien profité aux autres villes, tomba mort sur la place, portant par ce moyen la peine de son insolente témérité.

Après toutes ces choses, il commanda aux habitants de voir si le secours n'arrivoit point; ayant répondu que non, il se remit en prières, et leur fit le même commandement; mais n'apercevant point encore de secours, pour la troisième fois, il se prosterna à terre, les yeux et l'esprit vers le ciel. Se sentant exaucé, il fit monter à la guérite, et on lui rapporta que l'on ne voyoit rien qu'une grosse nuée de poussière; il assura que c'étoit le secours d'Aétius et du roi des Goths, lesquels tardant à se montrer à l'armée d'Attila, saint Aignan fut divinement transporté en leur camp, et les avertit que tout étoit perdu s'ils attendoient au lendemain. Ils parurent aussitôt et forcèrent Attila de lever si promptement le siége, que plusieurs des siens se noyèrent dans la Loire, d'autres s'entre-tuèrent avec regret d'avoir perdu la ville; et non contents de cette victoire, ils le poursuivirent si vivement avec le roi Mérovée, qui vint se joindre à eux, qu'ils le défirent en bataille rangée, près de Châlons, jonchant la campagne de cent quatre-vingt mille corps morts.

On ne peut raconter la joie qu'eurent alors ceux d'Orléans, ni l'estime qu'ils firent de leur saint prélat, l'appelant le rempart de la France, le protecteur de leur ville, et le vrai père de tous les citoyens. Ils furent tous conservés, excepté quelques incrédules qui, tombant entre les mains de l'ennemi, furent traités cruellement. En cette même année, Dieu le combla encore d'une nouvelle faveur. Car, comme par le ravage des armées la famine fut extrême, par ses prières, la terre devint si fertile en blés, en vins et en autres provisions, que par tout son diocèse l'on ne ressentoit plus les pertes de la guerre.

Après cette victoire, il survécut deux ans seulement. Dieu le voulant couronner de ses saints travaux et lui faire recueillir le fruit de tant de bonnes œuvres, tellement que le 17 novembre de l'an 450, selon la chronique d'Adon, il passa de cette vie en l'autre. Ceux d'Orléans en menèrent un deuil incroyable; les riches regrettoient leur prélat, les pauvres leur pourvoyeur, les veuves leur protecteur, les malades leur médecin; et généralement la France se ressentit de cette perte. Son corps fut solennellement porté en l'église de Saint-Laurent, et depuis, par la dévotion du peuple, transféré en une belle église dédiée à son nom. Dieu, pour montrer l'excellence de sa gloire, le fit éclater par beaucoup de miracles, entre lesquels on rapporte celui d'un enfant noyé dans un bain, qui ressuscita auprès de son tombeau, ses parents l'ayant voué à saint Aignan.

Sa vie est tirée en partie de saint Grégoire de Tours, de Surius, au tome 6, et de Pierre de Natalibus. Les Martyrologes de Rome, Usuard et Adon en parlent fort honorablement au 17 de novembre, saint Sidoine de Clermont l'appelle un prélat très-grand et très-accompli, pareil à saint Loup de Troyes, et égal à saint Germain d'Auxerre. Il florissait du temps de saint Léon le Grand, et fut, selon les Tables de Démocharès, le septième évêque d'Orléans. En quelques églises on en fait la fête le 14 de juin, qui fut le jour où il délivra miraculeusement sa ville.

En Palestine, les saints Alphée et Zachée, martyrs, qui, après des tourments multipliés, souffrirent la mort la première année de la persécution de Dioclétien.

A Florence, saint Eugène, confesseur, diacre de saint Zénobe, évêque de cette ville.

En Allemagne, sainte Gertrude, vierge, de l'Ordre de Saint-Benoît, célèbre par le don des révélations dont Dieu l'avait favorisée. On fait sa fête le 15 de ce mois.

DIX-HUITIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

La fête de la Dédicace des basiliques de saint Pierre et de saint Paul. — Saint Romain et saint Barulas, martyrs.

Saint Odon, abbé de Cluny; saint Hésyque, martyr; saint Oricle et ses compagnons, martyrs; saint Maxime, évêque de Mayence; saint Thomas, moine; la Translation de saint Fridien, évêque de Lucques.

LA FÊTE DE LA DÉDICACE DES BASILIQUES DE SAINT PIERRE ET DE SAINT PAUL.

AN 324.

Saint Sylvestre, pape. — Dioclétien, empereur.

Saint Jean Chrysostôme, écrivant sur la seconde épître aux Corinthiens, et parlant de la gloire que Dieu donne à ses serviteurs, même dès cette vie, les exaltant au-dessus des rois et des empereurs, dit ces mots : *Les sépulcres de ceux qui ont suivi Jésus-Christ crucifié surpassent les palais des rois, non tant par la grandeur et la beauté de leurs édifices (quoiqu'en cela même ils les égalent), que par une autre chose plus importante, qui est en la multitude de ceux qui les viennent visiter dévotement. Car l'empereur, revêtu de pourpre, va baiser lui-même les sépulcres des saints, et prosterné humblement par terre, les prie d'intercéder pour lui envers Jésus-Christ; et celui qui porte une couronne royale sur sa tête pense être beaucoup favorisé de Dieu, si Pierre le pêcheur, et Paul, qui gagnoit sa vie du travail de ses mains, sont ses procureurs et ses défenseurs, ce dont il les supplie affectueusement.*

Saint Augustin dit : *Maintenant les genoux de l'empereur ploient sous la mémoire d'un pêcheur, et les pierres précieuses de la couronne impériale brillent davantage où l'on se ressent des bienfaits du pêcheur.* Et en un autre passage : *Vous voyez bien comme la souveraine majesté de l'empire romain s'humilie devant le sépulcre de Pierre le pêcheur, et pose la couronne impériale à ses pieds.*

Nous voyons clairement la vérité de ce que disent ces deux très-saints et très-sages docteurs en la fête que la sainte Église célèbre aujourd'hui, de la dédicace des églises des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul; car l'empereur Constantin, après qu'il fut baptisé, pour honorer ces deux princes des apôtres, leur fit bâtir des églises au lieu que l'on appeloit la Confession de saint Pierre; et à cause que son saint corps y étoit enterré, il ôta le diadème impérial de sa tête, se prosterna par terre, fit sa prière les larmes aux yeux, puis il prit une pioche et creusa les fondements, dont il tira douze hottées de terre, qu'il porta sur ses épaules, en l'honneur des douze apôtres. Il désigna le lieu où l'on bâtit l'église à saint Pierre, qui fut bientôt achevée et dédiée par le pape saint Sylvestre, le 18 de novembre, l'an de Notre-Seigneur 324, lequel saint y dressa un autel de pierre, commandant qu'à l'avenir les autels fussent de pierre. Le même empereur fit aussi bâtir une église en l'honneur de l'apôtre saint Paul, sur le chemin d'Ostie, dotant l'une et l'autre de grands revenus et de riches ornements.

Telle est la fête que nous solennisons aujourd'hui avec beaucoup de raison. Car quelle plus grande preuve saurions-nous avoir de la puissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ crucifié, que de voir l'empereur du monde prosterné sur le sépulcre d'un pêcheur, qui fut aussi crucifié pour l'amour de Jésus-Christ? Quel triomphe sauroit-on imaginer plus illustre que de voir Constantin, victorieux et triomphant du monde, porter la hotte sur ses épaules et servir de manœuvre au bâtiment de l'église du pêcheur? L'empereur Constantin fit encore bâtir d'autres églises, dont nous avons parlé en la fête de l'église Saint-Sauveur ou de Saint-Jean-de-Latran, le 9 de ce mois.

Le Martyrologe romain fait mention de la dédicace de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, et le cardinal Baronius, en ses Annotations, et au troisième tome de ses Annales, en traite doctement et amplement.

LA VIE DE SAINT ROMAIN ET DE SAINT BARULAS,

MARTYRS.

Saint Romain étoit diacre et exorciste de l'église de Césarée en Palestine. Ayant eu occasion de voyager en Asie, il arriva à Antioche, où l'Eglise étoit alors exposée à une violente persécution. Il trouva que plusieurs chrétiens avoient déjà donné de tristes marques de la foiblesse humaine, et il ne put souffrir que le démon triomphât plus longtemps des serviteurs de Jésus-Christ. Un jour que le préfet Asclépiade vouloit entrer de force dans une église et tâcher de l'abattre, il exhorta les chrétiens à s'opposer à ses desseins. Le préfet le fit arrêter aussitôt avec quelques-uns des fidèles; plusieurs d'entre eux n'eurent pas le courage de résister à ses menaces. Alors saint Romain, dit Ensèbe [1], aborda hardiment le juge qui s'applaudissoit de la victoire qu'il venoit de remporter. Seigneur Asclépiade, lui dit-il, votre victoire n'est pas complète, Dieu a encore de braves soldats qu'il ne vous sera pas si facile de vaincre.

Asclépiade, qui se voyoit ravir par un nouveau venu sa gloire, qu'il croyoit avoir mise en sûreté, fut un peu ému de ce premier début de Romain; toutefois, jugeant par le peu de résistance qu'il venoit d'éprouver dans quelques-uns, que celui-ci n'auroit pas plus de fermeté, il le fit approcher; et il n'étoit pas juste que Jésus-

[1] Nous suivons la traduction de Drouet de Maupertuy.

Christ se retirât de devant son ennemi sans avantage, il falloit qu'il se trouvât quelqu'un qui combattît pour lui et qui vainquît en son nom. Le juge méditoit déjà en lui-même de faire souffrir à cet étranger tous les supplices qu'il avoit destinés pour les autres, pour le punir d'être venu troubler son triomphe. En effet, il le fit tourmenter cruellement; d'abord il se contentoit d'animer ses bourreaux du geste et de la voix; mais, comme ils ne le servoient pas à son gré, et que leurs bras sembloient se relâcher, il descendit de son tribunal, et, sans avoir égard à la honte qui en rejaillissoit sur sa dignité, il se mêla parmi eux, et tâcha par son exemple de ranimer leur vigueur. Mais enfin il fallut et que lui et que ses bourreaux se retirassent confus et épuisés de forces, mais pleins de rage, et qu'ils cédassent la victoire à Romain : le fer même fut bien contraint de la lui céder.

Après quelques nouveaux efforts que fit Asclépiade, mais toujours inutiles, pour vaincre la constance du saint, le soldat de Jésus-Christ lui cria : Cessez enfin de vouloir tenir contre Celui qui est tout-puissant; quoi! prétendez-vous résister à Jésus-Christ qui est le véritable et le seul Roi de tout l'univers? Le juge l'entendant parler de la sorte, et croyant qu'on faisoit injure à l'empereur d'appeler un autre que lui roi et maître du monde, condamna sur-le-champ le saint à être brûlé, ajoutant ainsi une troisième couronne aux deux premières dont sa cruauté venoit de le couronner.

Romain, plein de joie, tout couvert de son sang qui brilloit de toutes parts sur ses habits, et portant sur ses épaules, sur ses côtés, et sur son front le signe royal de la Croix, est conduit hors de la ville. Il y trouva le bûcher préparé pour servir d'autel. On apporta quantité de sarments et de roseaux secs, qu'on mêla avec le bois, afin que le feu se communiquât plus aisément et plus vite, et sur cet amas de matières combustibles on plaça la victime qui devoit y être consumée. Comme ce lieu n'étoit pas éloigné de la ville, plusieurs Juifs y étoient accourus, comme à un spectacle qui ne leur étoit pas moins agréable qu'aux païens. Où est maintenant leur Jésus-Christ, disoient-ils, que ne vient-il, ce Dieu des chrétiens, délivrer celui-ci du feu? Pour le nôtre, on sait qu'il sauva les trois

enfants de notre nation de la fournaise de Babylone ; mais le Dieu des chrétiens les laisse brûler.

Comme ils disoient cela, ce même Dieu, dont ils ne veulent pas reconnoître le pouvoir, commanda aux nuages de se joindre ; le ciel s'obscurcit, les nuées s'ouvrent, et une pluie mêlée de grêle tombe avec tant de force et d'abondance sur le bûcher, qu'elle arrête tout d'un coup le progrès que la flamme faisoit déjà. Le peuple effrayé s'enfuit ; on vient dire à l'empereur, qui pour lors étoit à Antioche, que le ciel se déclare pour Romain, qu'il a marqué sa colère par cet orage si soudain. L'empereur envoie dire à Asclépiade d'abandonner cette affaire, qu'il ne veut rien avoir à démêler avec ce Dieu du ciel, qu'il lui défend de se commettre davantage avec lui, et qu'il n'étoit pas sûr de vouloir faire périr un homme dont le ciel prenoit si hautement le parti. Ainsi voilà notre Ananias délivré du feu, aussi bien que celui des Juifs.

Mais Asclépiade, homme sans honneur comme sans humanité, et qui ne connoissoit point d'autre divinité que l'empereur et sa fortune, fit tant par ses basses flatteries, et en supposant à Romain un nouveau crime, qu'il obtint de ce prince que la langue seroit coupée au saint martyr. Dès qu'il eut arraché cette sentence, il courut la faire exécuter. Le hasard voulut qu'il se trouva là un médecin qui, par foiblesse plutôt que par un propos délibéré, venoit malheureusement de renoncer à la foi. Cette chute causoit beaucoup de joie à Asclépiade ; dans ce premier transport, il ordonna à ce médecin de couper la langue à Romain. Cet homme avoit sur lui les instruments de son art[1] nécessaires à cette opération ; et quelque répugnance qu'il y eût, et qu'il marquât même, il eut encore la foiblesse d'obéir, le cruel juge le pressant avec menaces, et voulant être témoin lui-même de cette sanglante exécution. Ainsi ce pauvre médecin déjà abattu de douleur pour sa première faute, se vit exposé à une seconde tentation, à laquelle il eut encore

[1] Anciennement les médecins ordonnoient et composoient les médicaments, et faisoient toutes les opérations de chirurgie. Un seul faisoit ce que trois font maintenant, et étoit tout ensemble médecin, chirurgien et apothicaire.

le malheur de succomber. Tout ce qu'il crut devoir faire dans cette conjoncture pour se mettre en quelque sorte à couvert de la colère de Dieu, ce fut de garder cette langue, et de l'emporter chez lui, où il la serra, enveloppée proprement dans de la soie. C'est ainsi qu'en usent quelquefois ceux qui, ayant eu le malheur de renoncer Jésus-Christ, quoique de bouche seulement, et par l'infirmité de la chair plutôt que par une conviction intérieure de l'esprit, ne laissent pas de conserver dans leur cœur la foi qu'ils ont eu la foiblesse de trahir. Ils tâchent d'avoir quelques reliques de martyrs, qu'ils honorent particulièrement, dans l'espérance qu'ils leur serviront d'intercesseurs auprès de Dieu, pour leur obtenir le pardon de leur péché.

L'anatomie nous apprend, et l'expérience le confirme, qu'un homme à qui l'on a coupé la langue ne sauroit vivre [1]. Mais Jésus-Christ avoit résolu de délivrer une seconde fois son martyr de la mort. Ainsi, si les Juifs nous proposent un miracle à l'égard des trois enfants de leur religion, nous leur opposons trois miracles dans un seul homme de la nôtre. Nous en avons déjà deux, le bûcher éteint, et la vie conservée après l'incision de la langue ; voici le troisième.

Après que cette incision eut été faite, on conduisit Romain en prison ; le méchant Asclépiade avoit encore extorqué cela du prince. On nous a lu plusieurs fois que le Saint-Esprit descendit en langues de feu sur les apôtres, et qu'ils reçurent de lui le don de parler celle de tous les peuples du monde. Nous croyons ce miracle, parce que l'Ecriture le rapporte. Mais celui que je vais dire, quoiqu'il n'ait pas ce degré de certitude, ne laisse pas d'avoir toute celle qu'un fait peut avoir humainement, puisqu'il a pour témoin une infinité de personnes qui vivent encore. On dit que le bienheureux Romain, tandis qu'il n'avoit qu'une langue de chair, et celle-là même qu'on lui avoit coupée, balbutioit, et, comme Moïse, avoit peine à s'exprimer, et n'articuloit ses mots qu'avec quelque diffi-

[1] Lorsqu'on l'a coupée jusqu'à la racine, ainsi que le médecin l'avoit coupée à saint Romain.

culté. Cependant celui qui avec une langue étoit bègue, commença à parler distinctement dès qu'il n'en eut plus.

En effet, comme il entroit dans la prison, le geôlier lui ayant demandé son nom, il répondit avec cette langue miraculeuse et invisible que le Saint-Esprit avoit substituée à la place de la sienne : Je me nomme Romain. On alla dire le miracle à Asclépiade, comme il étoit avec l'empereur. Aussitôt il soupçonna le médecin de l'avoir trompé. Sans doute, dit-il, cet homme est encore chrétien, et il n'a pu se résoudre à couper la langue à son frère. Cependant c'étoit tout le contraire ; car le lâche et aveugle médecin, croyant bien faire d'épargner à Romain la douleur de survivre à sa langue, la lui avoit coupée bien plus avant qu'on n'a coutume de le faire, et d'une manière qu'il ne pouvoit pas en réchapper sans un miracle. Le médecin est donc arrêté et conduit au juge pour rendre compte de son opération. On lui demande d'où vient que celui à qui il a coupé la langue parle encore ; car Romain ne s'étoit pas tu après avoir parlé une fois ; bien loin de cela, il publioit les grandeurs de Dieu, les prodiges qu'il avoit faits en sa faveur. Il s'entretenoit avec les prisonniers de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ, de ses victoires, de la sainteté de sa religion ; et cela dura plusieurs mois. Voilà donc un miracle de l'Eglise, qui en vaut bien trois de la Synagogue.

Le juge menaça le médecin de le faire mourir pour n'avoir pas exécuté ce qu'il lui avoit ordonné. Le médecin savoit bien le contraire, et il lui étoit facile de se justifier. Il avoit, comme nous l'avons dit, conservé soigneusement la langue. Il répondit donc au juge, qui étoit dans une horrible colère : Seigneur, j'ai encore chez moi la langue que j'ai coupée à cet homme. Ordonnez qu'on m'en donne un qui ne soit pas, comme celui-ci, sous une protection particulière de Dieu ; permettez que je lui coupe la langue jusqu'à l'endroit où celle-ci a été coupée ; s'il n'en meurt pas, je consens qu'on me fasse mourir moi-même. Là dessus on fait venir un homme condamné à mort, et le médecin ayant pris la mesure sur la langue de Romain, coupe, à la même distance, celle du criminel. Mais à peine avoit-il retiré son rasoir, que le criminel tombe mort. Ainsi

le miracle fut avéré, à la gloire de Dieu et à la consolation des fidèles.

Prudence nous a conservé une circonstance bien touchante du martyre de saint Romain, que le Martyrologe rapporte aussi.

Après que saint Romain eut brièvement expliqué à Asclépiade les principaux articles de notre sainte foi, il ajouta, dit Prudence, ces paroles : Que le peu que nous venons de vous découvrir des mystères de notre salut, et de l'espérance qui nous est donnée du bonheur éternel, vous suffise. On doit sur ces matières garder un silence respectueux ; et Jésus-Christ, notre maître, nous défend de jeter les perles devant les animaux immondes, de crainte qu'ils ne les foulent aux pieds, et qu'ils n'en ternissent l'éclat et la blancheur. Mais, puisqu'il ne nous est pas permis de vous donner une connoissance plus claire de ces profonds et divins secrets de notre religion, et que d'ailleurs la raison seule, sans le secours de la foi, est inutile pour en pénétrer la profondeur, contentons-nous de consulter les choses qui nous environnent. Voulez-vous que nous fassions parler la nature ? qu'elle s'explique dans toute sa naïveté ? Je ne veux point d'autre témoin des vérités que j'ai avancées, que celui que cette nature simple et sans fard fera parler elle-même, je l'accepte pour juge. Faites venir un enfant de sept ans, de moins si vous voulez, pourvu qu'il ne sache encore rien de l'art de flatter, qu'il n'ait ni penchant ni aversion ; et que cette petite âme, étant encore dans une parfaite indifférence, n'agisse que par les mouvements tout purs d'une nature innocente. Faisons-en l'expérience : que l'enfance aujourd'hui devienne la maîtresse de l'âge parfait. Apprenons d'une langue qui ne fait que bégayer ce que nous devons croire de la Divinité. Je suis prêt de souscrire au témoignage qu'elle en rendra.

Le gouverneur accepte le pari. Il se fait amener un enfant qu'on arrache presque à la mamelle de sa mère : il s'appeloit Barulas. « Eh bien ! interrogez-le, dit-il à Romain, et soumettons-nous, j'y consens, à tout ce que les dieux nous annonceront par sa bouche. »

Romain, brûlant d'impatience d'en faire l'épreuve : « Dites-nous un peu, mon fils, lui dit-il, lequel des deux croyez-vous le plus

raisonnable et le plus conforme à la vérité, ou d'adorer un seul Dieu, et un Jésus-Christ, ou bien d'adorer plusieurs dieux ? »

L'enfant sourit et répondit sans hésiter : « Ce que les hommes adorent et ce qu'ils appellent Dieu, quel qu'il soit, doit être un. Or ce Dieu a un Fils unique qui ne fait qu'un Dieu avec son Père, et c'est Jésus-Christ. Mais qu'il y ait plusieurs dieux, ajouta-t-il, les enfants même n'en croient rien. »

Une réponse si précise et si peu attendue jeta l'étonnement et la fureur dans l'âme du tyran, en même temps que la rougeur et la confusion lui couvroient le visage. D'un côté, les lois ne lui permettoient pas de faire violence à un âge si tendre ; et d'un autre, le fol entêtement qu'il avoit pour ses dieux le pressoit de punir des paroles qui leur étoient si injurieuses. « Qui vous a si bien instruit, lui dit-il enfin, petit impie ? »

— Seigneur, répondit l'enfant, c'est ma mère qui m'a appris ces vérités, et c'est Dieu qui les a apprises à ma mère. Ça été la première nourriture qu'elle m'a donnée. J'ai sucé la connoissance d'un seul Dieu en suçant le lait de ses mamelles, et le nom de Jésus-Christ est la première parole qu'elle m'a appris à prononcer.

— Qu'on aille quérir cette mère, s'écrie le gouverneur en furie, qu'elle vienne pour être témoin de l'heureux succès que vont avoir ses belles instructions. La mort de ton enfant va être la récompense de la doctrine que tu lui as inspirée, et il est bien juste que tu pleures la perte de celui que ton impiété a déjà perdu. Mais aux dieux ne plaise qu'un sang si vil et si méprisable rougisse l'épée de nos bourreaux. La mort finiroit trop tôt son supplice, celui de son fils en sera un pour elle, et plus long et plus sensible ; et l'on sait que le tourment le plus rigoureux qu'on puisse faire à une mère, est de faire souffrir son fils à ses yeux. »

Il commande donc qu'on suspende en l'air ce petit martyr, après lui avoir fait ôter ses habits. Il livre ce corps délicat à une cruelle et sanglante flagellation. Bientôt les verges coupent sa chair innocente en mille endroits, et tirent plus de lait que de sang des blessures qu'elles font. Un rocher seroit attendri à un spectacle

pareil, et il auroit pu faire perdre au marbre et au bronze leur insensibilité naturelle. A chaque fois que l'osier impitoyable alloit frapper cette tendre victime, à chaque fois il revenoit couvert d'un nouveau sang. Tous les assistants fondoient en larmes : il n'y eut pas jusqu'aux bourreaux qui ne donnassent des marques de compassion. On vit couler des pleurs le long des faces menaçantes, et ces yeux toujours secs à la vue des plus horribles tourments, en répandirent alors pour la première fois. Tout pleure, hors le tyran et la mère. Cette généreuse femme fait paroître une joie tranquille. L'amour de Jésus-Christ soutient en elle l'amour maternel; il lui ôte sa foiblesse naturelle; il le rend plus fort que le cœur même des bourreaux. La grâce triomphe de la nature dans le cœur d'une mère; elle l'endurcit en étouffant en lui tous les sentiments d'une piété trop molle, elle l'affermit par une constance toute chrétienne qu'elle lui inspire.

Cependant ce pauvre enfant, brûlé d'une soif ardente que lui cause la rigueur du tourment qu'il endure, demande à boire. «J'ai soif, s'écrie-t-il, qu'on me donne un peu d'eau.» Mais sa mère s'avançant et prenant un air sévère, et un ton de voix plus animé que de coutume : « A quoi pensez-vous, mon fils? lui dit-elle. La peur vous trouble-t-elle le jugement, et cédez-vous ainsi à la douleur? J'attendois de vous plus de fermeté, et j'avois répondu à Dieu de votre constance. Le fruit de mon sein manque de courage; et ne vous ai-je donné la vie que pour avoir le déplaisir de vous voir craindre la mort? Vous demandez un peu d'eau, et vous allez être dans un moment à la source des eaux vives, de ces eaux qui, coulant sans interrompre leur cours dans les âmes saintes, apaisent leur soif et en éteignent toute l'ardeur. C'est là, mon fils, c'est là qu'il faut aller boire une heureuse éternité. Encore un peu de temps, et vous vous trouverez sur ces courants délicieux, si toutefois vous ne ressentez point ici-bas d'autre soif que celle de voir Jésus-Christ. Ah ! mon fils, si jamais vous pouvez approcher vos lèvres altérées de cette divine fontaine, si jamais votre langue desséchée peut seulement y toucher, il n'y a plus pour vous de soif à craindre, et votre cœur pleinement rassasié sera dans un éternel

rafraîchissent. Maintenant il faut que vous buviez les eaux amères du calice du Sauveur. Mille enfants bien plus jeunes que vous y ont bu avant vous, mon fils. Cette troupe de martyrs au berceau préféra l'amertume de ces eaux à la douceur du lait; mais à peine en eurent-ils goûté, que cette amertume fut changée en une douceur qu'on ne peut exprimer. Que cet exemple vous anime, ô généreux enfant, ô mon fils, mon unique consolation! La vertu est pour tous les âges; et le Père commun des hommes n'en a pas exclu l'enfance. Il veut qu'elle ait ses triomphes, aussi bien que l'âge le plus avancé. Je vous l'ai dit plusieurs fois, lorsque je vous enseignois à exprimer vos petites pensées par des sons encore imparfaits, et vous vous en souvenez sans doute. Isaac étoit fils unique, mais sur le point d'être immolé au Seigneur, jetant les yeux sur l'autel où il devoit consommer son sacrifice, il y monta hardiment; et sans marquer aucune répugnance, il présenta sa tête à son père, qui devoit être le sacrificateur. Je vous contois aussi quelquefois le fameux combat de ces sept Frères contre le tyran Antiochus; tous sept étoient sortis du même sein; et celle qui leur avoit donné la vie, voyant d'un côté les supplices qu'on leur préparoit, et de l'autre les récompenses qui leur étoient offertes, ne balança pas un instant : on sait qu'elle choisit les supplices pour ses sept fils: « N'appréhendez pas, mes enfants, leur dit-elle, de verser mon propre sang qui coule dans vos veines. Répandez-le généreusement pour la gloire du Dieu que nous adorons, du Dieu de nos pères. » Ses yeux furent témoins des tourments qu'on leur fit endurer, sans qu'on vît tomber une seule larme. Elle leur vit donner à tous sept une mort cruelle, sans qu'on lui entendît pousser le moindre soupir. La joie éclatoit sur son visage, lorsque les bourreaux en plongeoient un dans l'huile bouillante, ou qu'on appliquoit à l'autre des lames de cuivre ardentes. Sa joie redoubloit quand on arrachoit à celui-ci la peau de la tête, et que par une raillerie inhumaine on la lui couvroit ensuite d'un pot de terre en guise d'un bonnet royal. « Courage, mon fils, lui disoit-elle, ce pot de terre deviendra bientôt sur votre tête une couronne toute étincelante de pierreries. » Et quand par l'ordre du tyran on coupoit à

celui-là la langue, cette admirable femme disoit : « Nous voilà enfin arrivés au comble de la gloire, puisque Dieu veut bien accepter en sacrifice la partie de notre corps la plus digne de lui être offerte. Oui, Seigneur, une langue qui a eu l'honneur de confesser votre saint nom est une victime digne de vous. Que cette fidèle interprète des pensées, que cette ambassadrice du cœur, que cette sage confidente de l'âme qui s'en sert si heureusement, ou pour soulager ses peines, ou pour confier ses secrets ; que cette langue, dis-je, que vous nous aviez donnée pour chanter vos louanges, soit mise sur votre autel, comme les prémices du sacrifice entier que nous sommes prêts de vous faire de tout notre corps. Qu'elle obtienne le même honneur pour tous les autres membres ; qu'elle vous les présente, Seigneur, comme étant leur chef et leur conductrice. »

« C'étoit ainsi, continue la mère de notre petit martyr, que la mère des Machabées, par ces paroles toutes brûlantes d'un feu noble et généreux, les animoit à mourir pour la loi de Dieu ; et ce fut par leur mort qu'elle triompha sept fois d'Antiochus, et qu'elle se vit comblée d'une gloire immortelle. Il ne tiendra qu'à vous, mon fils, que je n'aie aucun sujet de lui porter envie, et vous pouvez me rendre la plus glorieuse mère du monde. Je vous en conjure par ce sein où vous avez été conçu, et qui pendant neuf mois vous a servi de demeure et de retraite ; si vous avez trouvé quelque plaisir à sucer le lait que mes mamelles vous ont si libéralement fourni ; si le sommeil que vous avez si souvent pris sur mes genoux et entre mes bras a eu pour vous quelque charme ; si je n'ai rien épargné pour vous faire avoir tous ces petits jouets qui plaisent si fort à l'enfance, ne vous relâchez point, et mourez, mon fils, pour celui qui seul est l'auteur de tous ces biens. »

Pendant que cette mère vraiment chrétienne tâchoit d'inspirer à son fils une force et une constance au-dessus de la foiblesse de son âge, ce généreux enfant rioit des tourments, et sembloit insulter à la douleur. Ce que voyant le préfet, il le fit détacher et conduire en prison. Mais il voulut que Romain, comme ayant donné occasion à tout ce désordre, fût tourmenté à son tour avec une extrême rigueur. Les bourreaux le prennent donc. Leur fureur à peine ra-

lentie se rallume, et ils remettent le fer dans ses plaies encore toutes sanglantes. Romain les excite lui-même, il les nomme des lâches : « O hommes sans vigueur, leur dit-il, si toutefois vous méritez qu'on vous appelle des hommes ; vos bras foibles et tremblants n'ont pu depuis tant de temps renverser ce méchant édifice, qui déjà tombe de lui-même en ruine. Il n'a presque plus de soutien, et cependant vous manquez de forces pour l'abattre, il résiste toujours à vos efforts impuissants. Voyez avec quelle avidité une meute de chiens déchire un cerf dont ils font curée. Quelle ardeur ne font point paroître des vautours, lorsque ayant découvert un cadavre, ils fondent dessus et le mettent en pièces, se servant pour cela de leur bec et de leurs serres. Apprenez donc des bêtes carnassières à être plus ardents après la proie qui vous tombe entre les mains. Misérables ! la faim vous dévore, et vous ne faites rien pour l'apaiser. Vous avez la voracité des loups, que n'en avez-vous donc l'impétuosité ? » Ces paroles piquèrent le gouverneur jusqu'au vif, et elles le déterminèrent à prononcer sur l'heure la sentence de mort contre celui qui ne les avoit dites qu'à ce dessein. « Puisque tu as si grande impatience de mourir, lui dit-il, il faut la satisfaire. Eh bien ! tu seras brûlé tout vif, et dans peu ton corps sera réduit en cendres. » Alors le saint martyr, comme les bourreaux l'entraînoient au lieu du supplice, se tournant vers le préfet : « J'en appelle, dit-il, au tribunal de Jésus-Christ, de mon Dieu. — Ah ! c'en est trop, dit précipitamment le gouverneur, pourquoi différer davantage à punir l'impiété ? Qu'ils périssent tous deux, et le maître et le disciple ; et puisque le crime est commun, que la peine le soit aussi ; que l'épée venge le crime du disciple, et que la flamme expie celui du maître ; que l'un et l'autre enfin meurent, mais que leur mort soit différente. »

Pendant qu'on dressoit le bûcher, l'exécuteur préparoit son coutelas pour ôter la vie à notre petit martyr. Sa mère le voulut porter elle-même jusque sur l'échafaud. Ainsi Abel, au commencement du monde, portoit un tendre agneau choisi entre mille, pour l'aller offrir à Dieu sur un autel de gazon. L'exécuteur ayant demandé l'enfant, cette sainte femme le lui mit aussitôt entre les mains. Elle ne

s'amusa pas à répandre des larmes, et elle ne déshonora point son sacrifice par les marques d'une tristesse peu religieuse, elle se contenta seulement de baiser ce cher fils pour la dernière fois, et elle lui dit ce peu de paroles : « Allez, mon fils, allez où votre heureuse destinée vous appelle ; mais lorsque vous serez auprès de Jésus-Christ, du moins souvenez-vous de votre mère ; jusqu'ici je vous ai nommé mon fils, je vous nommerai à l'avenir mon seigneur. » Elle dit, et le bourreau prenant d'une main cette tête innocente, la coupa d'un seul coup. Cependant la pieuse mère chantoit ce verset d'un des saints cantiques de David : *Que la mort des saints est précieuse devant Dieu ! Celui-ci, ô mon Dieu, étoit votre serviteur, et le fils de votre servante.* Elle étendit son voile pour recevoir cette tête qui lui étoit si chère, et pour ne rien perdre du sang qui sortoit à gros bouillons des veines coupées. Elle rejoignit ensuite la tête à son corps, et chargée de ces précieuses dépouilles, elle alla les déposer dans l'endroit le plus honorable de son logis.

Romain, après avoir langui dans les fers, fut enfin étranglé dans sa prison. Son martyre arriva l'an 303, sous le règne de Dioclétien.

A Tours, décès de saint Odon, abbé de Cluny. Il était François et issu de noble famille ; il fut élevé à la cour de Guillaume, duc d'Aquitaine ; son père s'appeloit Abbon, homme vertueux et très-savant. Lorsqu'il eut atteint l'âge de quinze ans, il fut tonsuré à Tours en l'église de Saint-Martin. Ce fut là qu'il étudia la grammaire. Il vint ensuite à Paris, où il étudia la dialectique et la musique ; puis à l'âge de dix-neuf ans il fut fait chanoine de cette église, et commença dès lors à fuir les délices du monde et à plaire seulement à Dieu. Il aimoit la lecture des poètes profanes, de laquelle il fut divinement détourné. C'étoit un miroir accompli de toutes sortes de vertus, distribuant son bien aux pauvres sans se soucier du lendemain ; il se contentoit d'une demi-livre de pain, d'un peu de potage aux fèves et d'un peu d'eau et de vin pour son

ordinaire. Souvent il visitoit le tombeau de saint Martin, de nuit aussi bien que de jour. Il rédigea en un volume les morales de saint Grégoire. Un gendarme du comte Foulques, nommé Adhegrine, reconnoissant les vertus et la sainteté de vie de saint Odon, distribua tous ses biens aux pauvres et s'associa avec lui. Après avoir résolu d'aller à Rome, ils passèrent par le monastère de Bourgogne, dont Bernon étoit abbé. Ces saints jeunes gens résolurent de se mettre sous la discipline de ce vertueux abbé, ce qu'ils firent. Saint Odon étant pour lors âgé de 30 ans, eut aussitôt charge de faire une leçon publique en ce monastère. Depuis, il obtint que son père devint religieux et sa mère religieuse. De plus il fut fait prêtre malgré lui, parce qu'il s'estimoit indigne d'un si honorable état. Il vécut assez longtemps sous cet abbé, et fut élu à sa place après sa mort et fut fait abbé de Gigni et de Cluny. Car Bernon étoit le fondateur des deux monastères, et il y avoit déjà un bon nombre de religieux dans celui de Cluny qui vivoient sous sa discipline. Mais il arriva que par la malice de quelques mauvais religieux saint Odon quitta celui de Gigni et se retira à Cluny bientôt après, l'an de Notre-Seigneur 912, selon le cardinal Baronius. Il faisoit beaucoup d'aumônes et étoit fort humain envers les pauvres. Dieu l'honora de plusieurs miracles. Or, comme Hugues, roi d'Italie, et Albéric, prince romain, avoient ensemble une guerre cruelle, le pape Léon VII appela saint Odon pour rétablir la paix entre eux. Ce qu'il fit l'an 913. L'éclat de ses vertus et le bruit de sa sainteté lui firent donner la charge de visiter et de réformer les monastères, où il n'eut pas peu d'affaires par la révolte de plusieurs religieux, Le pape Etienne IX, voyant ces deux princes de nouveau en guerre, appela encore saint Odon pour les pacifier, ainsi qu'il avoit déjà fait autrefois. Ce qu'il accomplit l'an 924. Et à son retour en France, comme il étoit à Tours pour visiter le sépulcre de saint Martin, Dieu l'appela de ce monde en son paradis, le dix-huitième jour de la même année 924, sous le règne de Louis-d'Outre-mer, fils de Charles-le-Simple.

A Antioche, saint Hésyque, martyr, qui, étant soldat, et enten-

dant publier un édit qui portoit que quiconque ne voudroit pas sacrifier aux idoles eût à quitter la ceinture militaire, quitta aussitôt la sienne. Pour l'en punir, on lui attacha au bras droit une grosse pierre, et on le précipita dans la rivière.

Le même jour, saint Oricle et ses compagnons, martyrisés pour la foi catholique, durant la persécution des Vandales.

A Mayence, saint Maxime, évêque, qui, sous l'empire de Constance, souffrit beaucoup de la part des Ariens, et mourut avec la qualité de confesseur.

A Antioche encore, saint Thomas, moine. Le peuple de cette ville célébroit, tous les ans, sa fête, en reconnoissance de ce qu'il avoit été délivré de la peste par ses prières.

A Lucques, en Toscane, la translation de saint Fridien, évêque et confesseur.

DIX-NEUVIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Sainte Elisabeth, veuve, fille du roi de Hongrie. — Saint Pontien, pape et martyr.

Les saints martyrs Séverin, Exupère et Félicien; saint Abdias, prophète; saint Maxime prêtre et martyr; saint Barlaam, martyr; saint Crispin, évêque et martyr; saint Fauste diacre et martyr; saint Azas et ses compagnons, martyrs.

LA VIE DE SAINTE ÉLISABETH,

VEUVE, FILLE DU ROI DE HONGRIE.

AN 1231.

Grégoire IX, pape. — Frédéric II, empereur. — Saint Louis, roi.

Sainte Elisabeth étoit fille d'André, roi de Hongrie, et de la reine Gertrude. Elle fut d'abord un modèle de charité et de dévotion, et étant devenue veuve, de patience et de mépris du monde. Dès son enfance elle étoit très-portée à servir Dieu, car à l'âge de cinq ans elle prenoit si grand plaisir d'aller à l'église, et y prioit si attentivement, que l'on avoit de la peine à la retirer de l'oraison. Elle entroit souvent dans un oratoire qui étoit en la maison de son père, et se tenoit les genoux nus contre terre. Elle avoit une très-grande dévotion à la très-sainte Vierge Marie, et à saint Jean l'Evangéliste, qu'elle avoit choisi pour le protecteur de sa chasteté, et elle faisoit volontiers tout ce dont on la prioit pour l'amour de lui. L'argent qu'elle pouvoit avoir, c'étoit pour donner à des pauvres femmes, à la charge de dire un *Ave Maria*. Elle étoit ennemie

Digitized by Google

des parures; elle parloit peu et posément, et ne disoit rien qu pût préjudicier à personne. Elle prenoit beaucoup de peine à dompter sa volonté et à se mortifier dans les choses qui pouvoient lui donner quelque plaisir.

Ses parents la marièrent avec le landgrave, duc de Thuringe, digne mari d'une telle femme. Bien qu'elle désirât beaucoup conserver sa pureté virginale et n'avoir autre époux que Jésus-Christ, néanmoins vaincue par l'autorité et par l'importunité de ses parents, elle subit le joug du mariage, elle y vécut avec un rare exemple de sainteté, aimant et servant son mari comme son chef et son seigneur, et élevant trois enfants qu'elle eut pour le ciel, comme une mère qui craint Dieu, de la main duquel elle les avoit reçus.

Elle étoit humble et dévote envers Dieu, bénigne et charitable aux pauvres. Elle se levoit la nuit pour faire oraison, qu'elle arrosoit toujours de ses larmes. Elle s'occupoit volontiers aux choses basses; elle marchoit nu-pieds et modestement aux processions publiques. Quand elle relevoit de couches pour aller à la messe, elle n'avoit qu'un habit simple, et portoit son fils entre ses bras, qu'elle offroit à Dieu, avec quelque présent pour le prêtre. Elle donnoit aux pauvres ses habits ce jour-là, et elle partageoit son dîner avec eux. Elle fournissoit des langes pour les enfants nouveau-nés, et des linceuls pour ensevelir les trépassés. Elle filoit avec ses filles pour donner l'aumône aux pauvres de son travail; et quand elle n'avoit plus de quoi donner, elle vendoit ses bagues.

Il y avoit un hôpital près de son palais, où elle recevoit les pèlerins, soignoit les malades et nourrissoit les enfants orphelins, ou nés de parents pauvres; elle donnoit tous les jours à dîner à neuf cents pauvres, sans les autres qu'elle entretenoit par tout le pays, lesquels l'appeloient mère et bienfaitrice des nécessiteux, et la suivoient, non sans raison; car elle ne les secouroit pas seulement de ses biens, mais elle ôtoit jusqu'à la coiffe de sa tête pour couvrir celle des pauvres, et les servoit de ses propres mains. Une fois elle embrassa la tête d'un malade si infecte, que

personne n'en pouvoit approcher; elle lui coupa les cheveux et lui lava la tête comme si c'eût été son propre enfant.

Les bonnes œuvres qu'elle faisoit furent cause qu'elle souffrit beaucoup de contradictions et de murmures ; car le monde insensé disoit que cela étoit indigne de sa personne et de sa qualité; mais elle désiroit plaire à Dieu, non aux hommes, et régler ses actions au vrai niveau de la justice et de la bonté, plutôt que selon la trompeuse raison du monde. Par sa piété, elle gagna tellement le duc son mari, qu'il ne se laissa point emporter aux mauvais conseils de ses serviteurs, qui calomnioient tout ce que faisoit sainte Elisabeth: au contraire il l'amoit comme sa femme, et la respectoit comme une sainte. Et comme il ne pouvoit vaquer à de telles œuvres, étant occupé aux affaires de l'empereur, il prenoit plaisir qu'elle s'y adonnât, et que l'exemple de sa sainte vie fût en bonne odeur au monde ; mais il ne vécut pas longtemps, parce qu'il alla à la conquête de la terre sainte, contre les Sarrasins, et mourut en Sicile, où il étoit allé trouver l'empereur Frédéric.

Quand sainte Elisabeth le sut, voyant qu'il avoit ainsi plu à Dieu, elle se tourna vers lui, disant d'un cœur et d'un œil triste : *Vous savez, Seigneur, combien j'aimois le duc, parce qu'il vous aimoit, et que vous me l'aviez donné pour mari ; maintenant que vous l'avez appelé à vous, quand je le pourrois ressusciter d'un seul de mes cheveux, vous savez bien que je ne le voudrois pas faire contre votre volonté. C'est pourquoi je vous supplie de mettre son âme en l'éternel repos, et de faire grâce à la mienne, qu'elle vous puisse servir.* Dès lors elle s'adonna beaucoup à l'oraison, aux jeûnes et aux pénitences austères ; et pour le regard de sa vie, elle devint encore plus humble et plus aumônière aux pauvres.

Les parents de son mari et ses sujets, voyant qu'elle donnoit tout ce qu'elle pouvoit avoir, lui ôtèrent l'administration de son bien, comme à une personne qui ne le savoit pas ménager ; ils la mirent hors de sa maison, et la réduisirent en une telle nécessité, qu'elle fut contrainte de se retirer dans une méchante étable, encore ne l'y laissèrent-ils guère de temps en repos. Elle se logea chez un homme méchant, qui la traita si mal,

elle et ses enfants, avec quelques filles qui l'accompagnoient par charité, qu'elle fut obligée de se retirer ailleurs.

Elle tomba en tel mépris, qu'allant un jour dans une rue étroite et boueuse, ayant rencontré en un mauvais pas une vieille à laquelle elle avoit fait du bien, néanmoins, au lieu de lui céder, cette femme la poussa et la fit choir honteusement dans la fange. Sainte Elisabeth reconnut bien que c'étoit une tentation diabolique pour éprouver sa patience, et en se relevant elle ne fit qu'en rire ; car quoi qu'elle souffrît, elle désiroit toujours d'endurer davantage, et de se voir de plus en plus abattue et méprisée.

Elle pria instamment Notre-Seigneur, qu'il la détachât de toutes les choses où il n'étoit point, afin de s'unir davantage à sa divine Majesté par le mépris du monde.

Elle logeoit en une maison d'emprunt. Ce que le roi son père ayant su, il donna ordre que ses enfants fusseut honorablement nourris chez leurs parents, et qu'elle eût une partie de son douaire pour l'entretenir.

Qui pourroit raconter les autres travaux, les mauvais traitements, les moqueries et les persécutions que cette sainte princesse endura ; et la patience, la constance, et l'allégresse avec lesquelles elle les supportoit? Un jour de carême, ayant ouï la messe, Notre-Seigneur lui apparut, la consola et l'encouragea, avec promesse qu'il demeureroit toujours avec elle.

D'une partie du douaire qu'elle avoit pour s'entretenir, elle fit bâtir un hôpital, où elle se retiroit et y servoit elle-même les pauvres malades qui s'y venoient faire soigner, sans permettre que ses servantes l'aidassent ; comme il s'en trouvoit qui lui disoient qu'elle ne menoit pas une vie digne de la fille d'un roi, elle leur répondoit que si elle eût trouvé une vie plus vile et plus abjecte, elle l'eût embrassée, pour imiter de plus près Jésus-Christ.

En l'oraison, elle avoit un singulier don de larmes, qu'elle répandoit abondamment avec un visage gai. Elle disoit que ceux qui font la moue en pleurant semblent vouloir épouvanter

celui qu'ils prient. Elle faisoit l'oraison avec une attention si forte qu'elle paroissoit être morte aux autres choses. Pendant qu'elle étoit en contemplation, il tomba du feu sur le bord de sa robe, lequel brûla ses habits sans qu'elle s'en aperçût, tant elle étoit transportée au ciel, jusqu'à ce qu'une servante éteignit ce feu qui l'alloit brûler.

Elle avoit de grandes révélations, et obtenoit de Notre-Seigneur par ses prières, des dons et des miséricordes signalés, tant pour elle que pour autrui. Apercevant un jeune homme fort désolé, elle lui demanda si elle prieroit pour lui. Ce garçon le voulut bien, et l'en suppliant, elle se mit en oraison, et l'avertit d'en faire autant de son côté. Mais le garçon voyant qu'elle continuoit sa prière, lui dit : *Cessez, madame, cessez !* elle ne laissa pas de poursuivre avec plus de ferveur. Lors le garçon s'écria : *Cessez, madame, je brûle !* se tordant les bras et faisant les grimaces d'un fou. On s'approcha de lui, et ses habits furent trouvés si chauds du feu qui sortoit de son corps, que l'on n'y osoit toucher. Cela le fit changer de vie, et quittant ses débauches, il devint tout autre par les prières de sainte Elisabeth.

Il entra une fois en sa maison une fille gentille, coiffée en cheveux blonds comme fin or ; la sainte inspirée de Dieu les lui coupa quasi par force, la fille résistant le plus qu'elle pouvoit : toutefois lorsqu'elle les vit par terre, et cette couronne de gloire de son chef sous les pieds, elle dit à sainte Elisabeth : *Madame, Dieu vous a bien inspirée de couper mes cheveux ; car sans cette vanité il y a déjà longtemps que je fusse entrée en quelque monastère.* La sainte en loua Notre-Seigneur, et la retint avec elle dans l'hôpital, où elle servit longtemps.

La vie de cette princesse fut admirable en toutes sortes de vertus, spécialement en l'humilité et en l'amour de la pauvreté, au mépris de soi-même, en la compassion et en la charité dont elle usoit envers les pauvres et les malades attaqués de vilains ulcères, leur donnant tout ce qu'elle avoit, et les servant avec autant de soin et d'affection cordiale, que si le moindre d'eux eût été Jésus-Christ en propre personne. Elle ne voulut pas ouïr parler de se

remarier, parce qu'elle avoit fait vœu de chasteté, en cas qu'elle survécût à son mari; ni retourner en la maison de ses parents, parmi cette trompeuse grandeur de leur dignité (quoiqu'ils l'en priassent), de peur de s'éloigner de l'état d'humilité qu'elle avoit choisi, et de perdre la joie qu'elle ressentoit en servant les pauvres.

Etant donc remplie de ces mérites, Notre-Seigneur lui apparut, et l'avertit que le temps étoit venu où il lui vouloit donner la récompense de ses travaux et la couronne de gloire ; ce dont elle fut bien joyeuse, et remercia son cher époux des bonnes nouvelles qu'il lui avoit apportées. Elle tomba malade d'une grosse fièvre ; aussitôt elle se munit des sacrements de l'Eglise, exhortant tous ceux qui étoient avec elle à aimer et à servir Notre-Seigneur, et à faire du bien aux pauvres. A l'article de la mort, elle aperçut l'ennemi du genre humain en une figure épouvantable, et lui dit d'une voix fort assurée : *Va-t-en d'ici, misérable! fuis de céans, maudit;* et se recommandant affectueusement à Notre-Seigneur qu'elle avoit tant aimé et servi, elle rendit son âme entre ses mains le 19 de novembre, l'an de Notre-Seigneur 1231.

Lors de son bienheureux trépas, on entendit gazouiller des petits oiseaux sur la chambre où elle décéda, et où étoit son corps, lequel demeura aussi flexible que quand il étoit en vie; il jetoit une douce odeur, qui réjouissoit toute l'assistance. Ils le gardèrent quatre jours sans l'enterrer, à cause de la multitude du peuple qui le vint voir des lieux circonvoisins, pour en emporter quelques reliques.

Sainte Élisabeth fut enterrée en un village d'Allemagne, nommé Marbourg, où Notre-Seigneur manifesta sa gloire en faisant plusieurs beaux miracles par son invocation, éclairant les aveugles, rendant l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, l'usage des jambes aux boiteux, la santé aux lépreux et aux infirmes de diverses maladies, et la vie aux morts; car seize morts furent ressuscités par ses prières. A cause desquels miracles, et de sa très-sainte vie, le pape Grégoire IX étant à Pérouse, quatre ans après qu'elle fut décédée, la canonisa, et l'écrivit au nombre des saints. Entre les autres merveilles que Dieu opéra pour honorer sainte Élisabeth, on

rapporte qu'il sortoit de son corps une liqueur comme de l'huile qui guérissoit les malades qui s'en frottoient.

La vie de cette sainte a été premièrement écrite par Théodoric de Thuringe, Dominicain, qui l'a recueillie des mémoires de maître Conrad, qui avoit été son confesseur : depuis, Jacques Montant l'écrivit aussi ; Surius la rapporte en son sixième tome ; Vincent de Beauvais en fait mention, ainsi que saint Antonin, archevêque de Florence, le Martyrologe romain, le cardinal Baronius en ses Annotations, et le docteur Molan aux Additions au Martyrologe d'Usuard.

La Chronique des Frères Mineurs, composée par Marc de Lisbonne, assure que sainte Élisabeth prit l'habit de pénitence du tiers Ordre de Saint-François, ce qui est confirmé par tous les autres historiens du même Ordre.

LA VIE DE SAINT PONTIEN,

PAPE ET MARTYR.

AN 237.

Maximin, empereur.

Après la mort de saint Urbain, pape et martyr, on élut saint Pontien, natif de Rome, fils de Calphurnius, et très-digne de ce siége. Il le gouverna quelques années paisiblement, avec approbation de tout le clergé et du peuple romain, parce que c'étoit sous l'empire d'Alexandre Sévère, qui étoit un prince juste, et nullement ennemi des chrétiens. Néanmoins, comme il se ressentoit toujours du paganisme, et qu'il avoit auprès de lui des jurisconsultes qui haïssoient notre sainte religion, à la persuasion de quelques-uns d'eux, ou des prêtres des Gentils, il relégua le pape Pontien en l'île de Sardaigne, avec Philippes, prêtre, comme dit le

Martyrologe romain, ou avec Hippolyte, selon le bréviaire ancien et les autres martyrologes. Il y endura de grandes misères, qui ne lui faisoient pourtant pas oublier d'instruire l'Église par ses prédications et ses exhortations.

Durant son exil, il écrivit deux lettres aux fidèles, l'une sur l'honneur que l'on doit porter aux prêtres, à cause du très-saint mystère qu'ils accomplissent; l'autre, de la charité et de l'amour fraternel que nous nous devons les uns aux autres. Quelques-uns attribuent à saint Pontien la coutume de dire le psaume *Judica me, Deus*, avant que de commencer la Messe; et l'usage de chanter aux Heures le psautier de David.

Après que ce saint prélat eut enduré beaucoup de travaux en son exil, il fut pris par le commandement de Jules Maximin, homme fier et barbare, qui avoit succédé à Alexandre, et qui lui fit donner tant de coups de bâton, qu'il trépassa en ce tourment.

Il présida en l'Église, selon le Pontifical de saint Damase et de Platine, neuf ans, cinq mois et deux jours : selon le cardinal Baronius, cinq ans. Il tint les Ordres deux fois au mois de décembre, où il fit six prêtres, cinq diacres, et six évêques en divers lieux.

Son corps saint fut enterré en Sardaigne; et à quelques années de là, le pape saint Fabien le fit apporter solennellement à Rome, et le mit dans le cimetière de Calixte parmi plusieurs autres martyrs.

L'Église célèbre la fête de saint Pontien le 19 de novembre, qui fut le jour de son martyre, sous l'empire de Maximin, l'an de Notre-Seigneur 237. Il est fait mention de lui aux Martyrologes et aux auteurs des vies des papes, dans Eusèbe, Optat de Milève, saint Augustin, Nicéphore, évêque de Constantinople, Nicéphore Calixte, et dans le cardinal Baronius.

A Vienne, les saints martyrs Séverin, Exupère et Félicien, dont les corps ayant été trouvés par la révélation qu'ils en firent eux-mêmes, plusieurs années après leur mort, l'évêque, le clergé et

le peuple les enlevèrent avec solennité, et les inhumèrent honorablement. — Ils étoient nés à Vienne même. Le bréviaire de Vienne dit qu'ils étoient les premiers de la ville. Or, sous l'empire de Marc-Aurèle, d'Antonin et de Lucius Vérus, les chrétiens furent cruellemens persécutés en France, mais principalement à Vienne; entre lesquels furent ces saints martyrs qui, ayant été pris parce qu'ils étoient chrétiens et refusoient de sacrifier aux idoles, eurent la tête tranchée, le dix-neuvième jour de novembre, l'an de Notre-Seigneur 166. Leurs corps furent enterrés dans un champ hors de la ville, où ils demeurèrent longtemps cachés, jusqu'à ce que miraculeusement ils se découvrirent eux-mêmes à saint Pasquier, archevêque de Vienne, au commencement de l'empire de Constantin. Ce prélat fit rapporter leurs saints corps dans la ville et les mit sous le grand autel de l'église de Saint-Romain. Longtemps après, saint Bernard, archevêque de Vienne, fit bâtir le monastère de Romais en Dauphiné, et en consacra l'église à Dieu en l'honneur de ces saints martyrs, où il fit transporter leurs reliques.

A Samarie, saint Abdias, prophète.

A Rome, sur la voie Appienne, saint Maxime, prêtre, qui, durant la persécution de Valérien, souffrit le martyre, et fut enterré près de saint Xyste.

A Césarée en Cappadoce, saint Barlaam, martyr, homme ignorant et grossier selon le monde, mais qui, plein de la sagesse de Jésus-Christ, triompha du tyran, et surmonta le feu même par la constance. Saint Basile le Grand prononça un très-célèbre panégyrique le jour de sa fête.

A Ecija, saint Crispin, évêque, qui, ayant été décapité, parvint à la gloire du martyre.

Le même jour, saint Fauste, diacre d'Alexandrie, qui, ayant été d'abord exilé avec saint Denys, durant la persécution de Valérien.

fut ensuite décapité dans sa vieillesse, sous l'empire de Dioclétien, et termina ainsi son martyre.

En Isaurie, martyre des saints Azas et de cent cinquante soldats ses compagnons, que le tribun Aquilin fit mourir sous le même empereur.

VINGTIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Félix de Valois, instituteur de l'Ordre de la Très-Sainte-Trinité pour la rédemption des captifs. — Saint Edmond, roi d'Angleterre, martyr.

Les saints martyrs Ampèle et Caïus; saint Octave et ses compagnons, martyrs; saint Agape, martyr; saint Nersès, évêque, et ses compagnons, martyrs; saint Dase, évêque et martyr; saint Eustache et ses compagnons, martyrs; saint Bassus et ses compagnons, martyrs; saint Grégoire de Décapolis; saint Bénigne, évêque de Milan; saint Silvestre, évêque de Châlons-sur-Saône; saint Simplice, évêque de Vérone.

LA VIE DE SAINT FÉLIX DE VALOIS,

FONDATEUR, AVEC SAINT JEAN DE MATHA, DE L'ORDRE DE LA TRÈS-SAINTE-TRINITÉ POUR LA RÉDEMPTION DES CAPTIFS.

Saint Félix de Valois fut grand par sa naissance, et plus grand encore par ses vertus. Son père étoit comte de Vermandois et de Valois, fils de Hugues de France, et petit-fils de Henri Ier, roi de France. Sa mère étoit fille de Thibaut III, dit le Grand, comte de Blois et de Champagne. Tous deux habitoient la ville de Saint-Quentin, capitale de leurs Etats. Pendant que sa mère le portoit dans son sein, elle fit une neuvaine à saint Hugues, archevêque de Rouen; le dernier jour de la neuvaine, étant à genoux devant l'autel du saint archevêque, elle s'endormit et vit en songe la bienheureuse Vierge Marie, tenant son divin fils dans ses bras; à côté d'elle étoit un autre enfant beau et gracieux. Notre-Seigneur portoit une croix sur ses épaules, et l'autre enfant avoit une couronne de fleurs à la main. Alors ils firent comme en se jouant un échange : Notre-Seigneur donna sa croix à l'enfant, qui lui remit sa couronne. La

pieuse princesse cherchoit ce que pouvoit signifier cette vision, lorsque saint Hugues lui apparut et lui dit : « Cet enfant que tu ne connois pas est ton fils, qui échangera les lys de France pour la croix de Jésus-Christ, et il la partagera avec toi, afin que tous deux vous alliez ensemble à Notre-Seigneur crucifié. » En effet, l'enfant fit deux parts de la croix, dont il donna l'une à sa mère, gardant l'autre pour lui.

La princesse s'éveilla alors, et prit cette vision pour un songe, encore que les événements lui montrèrent depuis que ç'avoit été une prophétie divine.

Saint Félix naquit peu après, le neuf avril de l'an 1127 : il fut appelé Hugues au baptême, soit en l'honneur de saint Hugues, soit en souvenir de son aïeul Hugues de France. En ce temps, une grande disette affligea ce pays : les pauvres affluoient au palais du comte de Valois, où on leur distribuoit de grandes aumônes. Mais le pain venant aussi à y manquer, la nourrice du petit prince eut la pensée de former avec la main le signe de la croix sur le peu qui en restoit, le pain se multiplia de telle sorte que l'on put en donner à tous les pauvres qui se présentèrent ; elle lui fit aussi bénir les champs de la même façon ; aussitôt les nuées obéirent à la main de l'enfant, elles répandirent une pluie abondante qui féconda la terre et fit cesser la disette.

Innocent II étant venu en France à cause du schisme de l'antipape Anacelet, il reçut l'hospitalité à Chartres dans le palais de Thibaut IV, dit le Bon, frère de la comtesse de Valois. Celle-ci y accourut avec son fils pour demander la bénédiction du souverain-pontife, qui la donna au petit prince avec amour. Saint Bernard le bénit également et l'offrit de ses mains à la très-sainte Vierge Marie. Pendant son séjour à Chartres, son oncle se plaisoit à lui faire distribuer ses aumônes, afin de l'accoutumer à la charité. Aussi le bienheureux enfant se dépouilloit-il de tout ce qu'il avoit pour le donner aux pauvres, retranchant des mets de sa table, et leur donnant jusqu'à ses vêtements les plus précieux. Thibaut n'étoit pas moins charitable que lui ; un jour qu'il se promenoit dans la campagne avec son neveu, il sortit d'un bois un pauvre nu

et tremblant de froid qui leur demanda l'aumône. « Que veux-tu que je te donne ? dit le comte de Champagne.

— Votre manteau, répondit le pauvre.

— Le voici, reprit avec joie le prince ; veux-tu encore autre chose ? »

Le pauvre voyant sa libéralité, lui demanda ses bagues, son collier et jusqu'à ses gants. Le comte s'en dépouilla volontiers. Il lui demanda encore son chapeau, mais Thibaut lui dit en riant : Pour cela non, car on verroit que je suis chauve et l'on se moqueroit de moi. Alors le pauvre disparut laissant à terre les vêtements qu'il avoit reçus, et les deux princes reconnurent que c'étoit l'ange du Seigneur, ou le Seigneur lui-même qui avoit voulu éprouver leur charité : c'est pourquoi ils firent vœu de ne jamais refuser l'aumône à quiconque la leur demanderoit pour l'amour de Dieu.

Une autre fois qu'ils sortoient de la ville pour aller à Clairvaux, ils rencontrèrent un lépreux sur leur chemin. Saint Félix descendit aussitôt de cheval, pour l'embrasser et le consoler par de douces paroles. Thibaut ne voulut point se laisser vaincre par son neveu ; il descendit aussi de cheval, et à deux ils le portèrent dans une maison voisine, où ils lui envoyoient tous les jours ce qui étoit nécessaire à sa nourriture. Chaque fois qu'ils sortoient ou qu'ils entroient dans la ville, ils le visitoient et le consoloient. Saint Félix lui envoyoit des mets de sa table, l'alloit voir souvent, et aimoit à s'entretenir avec lui. Le lépreux étant mort pendant l'absence de Thibaut, celui-ci à son retour entra comme de coutume dans la maison, mais il le trouva à la porte guéri de la lèpre, sain et resplendissant. Le prince étonné lui demanda s'il étoit le lépreux qu'il avoit laissé dans cette maison, parce que si son visage étoit le même, son état de santé paroissoit bien différent.

« Je suis celui que vous cherchez, répondit le lépreux, mais je suis délivré des misères de ce monde, et je jouis maintenant du bonheur éternel. Je viens vous remercier des bienfaits dont vous m'avez comblé ; vous êtes pour moi descendu de cheval, et pour vous je descends des cieux ; vous m'avez secouru de vos aumônes, et je vous aiderai de mes prières. »

En disant cela, le pauvre disparut. Thibaut raconta ce fait à Félix, et tous deux s'enflammèrent encore davantage dans l'amour de la charité.

Beaucoup de princes et de grands seigneurs avoient envoyé leurs enfants à Clairvaux, pour y être élevés sous la conduite de saint Bernard ; saint Félix y vint aussi afin de profiter de ses conseils, de ses exemples, et de se former avec lui à la pratique de toutes les vertus. C'est là qu'il connut le prince Henri, fils de Louis le Gros, qui depuis fut archevêque de Reims. Il se lia avec lui d'une sainte amitié, et tous deux essayoient de se surpasser l'un l'autre dans le chemin de la perfection.

Un jour qu'il avoit accompagné saint Bernard à Chartres, il rencontra dans une rue de la ville un fameux criminel que l'on conduisoit au supplice. Le saint jeune homme demanda sa grâce à son oncle, qui la lui refusa, en lui disant que ce seroit mettre tous les gens de bien en péril.

« Je ne sais, reprit saint Félix, quels crimes a commis cet homme, ni ce qu'il a été jusque alors; mais ce que je sais, c'est que si vous lui donnez la vie, il deviendra un grand serviteur de Dieu. »

Thibaut lui pardonna sur la parole de son neveu; et en effet cet homme prenant l'habit au monastère de Clairvaux, y vécut et y mourut saintement. Une autre fois que Félix avoit donné sa chemise à un pauvre, rentrant le soir dans sa cellule, il trouva à son chevet cette même chemise, qui répandoit une odeur céleste.

Sa mère avoit eu, en ce temps, beaucoup de peines : son fils fit offrir pour elle le saint sacrifice à l'autel de la très-sainte Vierge. Pendant qu'il y assistoit les yeux baignés de larmes, la Reine des anges lui apparut, et essuyant ses pleurs de sa main divine, lui promit que les épreuves de sa mère cesseroient bientôt. Quelque temps après, cette princesse tomba malade : le saint pria le Seigneur de lui rendre la santé; mais il lui fut répondu qu'il étoit plus heureux pour elle d'être délivrée des peines de cette vie, et de jouir de la gloire qui l'attendoit au ciel.

Après sa mort, saint Félix fut appelé à la cour, où il prit la

croix pour accompagner le roi à la croisade. Un jour qu'il s'exerçoit avec ce prince dans un tournoi, un jeune homme tomba de cheval et se tua. Le saint, entendant les crix et les sanglots des assistants, accourut aussitôt, prit le cadavre par la main et lui dit : « Au nom de la très-sainte Trinité, lève-toi. » A l'instant même ce jeune homme fut rendu à la vie, et il se leva parfaitement guéri.

Pendant la croisade, le bienheureux prince donna de grandes marques de sa valeur, mais de plus grandes encore de sa vertu : il menoit au milieu des camps la vie austère de Clairvaux, joignant à l'ardeur et au courage militaire la modestie et la retenue d'un religieux. Il se signala dans toutes les batailles où il assista ; mais la croisade n'ayant pas été heureuse, il revint à Paris, où il ne songea plus qu'à se donner à Dieu. Encore qu'il fût un des proches héritiers du roi, et que, selon la loi salique, il pût avoir des droits à la couronne de France, il renonça à toutes ses espérances pour se faire prêtre, et changeant pour la croix la couronne des lis, et accomplissant ainsi la vision de sa mère.

Après avoir dit sa première messe, il s'enfuit secrètement de la cour, et se retira dans un ermitage qu'avoit autrefois habité saint Fiacre. Qui pourroit dire la vie admirable qu'il y mena, les austérités qu'il y pratiqua, les batailles que lui livrèrent les démons, les triomphes qu'il remporta sur lui-même et sur l'enfer, les faveurs dont Dieu le combla, les doux entretiens qu'il avoit avec la très-sainte Vierge et avec les anges? Faut-il s'étonner si l'enfer se montroit plein de haine, et le ciel plein d'amour pour un homme qui avoit quitté la cour pour un désert, un palais pour une grotte, la compagnie de ses courtisans pour celle des bêtes sauvages, ses vêtements précieux pour un âpre cilice, et les festins des rois pour les herbes amères des forêts? On raconte cependant que Notre-Seigneur le pourvoyoit, comme autrefois saint Paul, d'un pain, qu'un corbeau lui apportoit tous les dimanches. Les démons, de leur côté, lui livrèrent tous les combats par lesquels ils avoient éprouvé la vertu des Antoine et des Hilarion ; mais le saint anachorète les vainquit comme l'avoient fait ses ancêtres dans le solitude, appuyé sur le bras de Dieu qui ne fléchit jamais.

Il y avoit plus de vingt ans que saint Félix vivoit dans ce désert, lorsqu'il reçut la visite de saint Jean de Matha, docteur de l'Université de Paris, qui s'étoit retiré en une autre solitude. Prévenu par un avis du ciel, saint Félix l'appela par son nom, et depuis, ils demeurèrent ensemble en une sainte et douce compagnie. Un jour qu'ils parloient de Dieu auprès d'une fontaine, ils virent venir à eux un cerf blanc qui portoit sur son front une croix bleue et rouge. Saint Félix ne comprenoit point ce que pouvoit signifier cette croix, jusqu'à ce que saint Jean de Matha lui révéla qu'il en avoit vu une semblable dans une vision, où Dieu lui avoit ordonné de fonder un Ordre pour la rédemption des captifs. Peu après, un ange les avertit par trois fois d'aller rendre compte de tout ceci au souverain pontife.

Ils quittèrent donc leur solitude bien-aimée, et partirent pour Rome, où le pape Innocent III les accueillit avec bonté : il avoit eu une révélation de leur voyage dans une vision où un ange vêtu de blanc avec la croix bleue et rouge lui apparut tenant ses mains croisées sur la tête de deux captifs. Le souverain pontife les revêtit donc de l'habit que portoit l'ange, et fit des réglements propres au nouvel Ordre de la Très-Sainte-Trinité pour la rédemption des captifs. Les deux saints patriarches retournèrent alors en France et fondèrent un monastère au lieu même où le cerf étoit venu se rafraîchir, en sorte qu'on lui donna le nom de Cerfroy.

Saint Félix fut chargé de la conduite de ce couvent, tandis que saint Jean retourna à Rome pour rétablir l'Ordre. Ils se séparèrent en pleurant, sachant bien qu'ils ne se reverroient plus en ce monde. Saint Félix fonda en France beaucoup de monastères, et accomplit par lui-même ou par ses enfants la rédemption d'un très-grand nombre de captifs. Instruits par ses paroles et ses exemples, ses religieux menoient une vie toute céleste, en sorte que les anges ne dédaignèrent point d'honorer avec leur Reine de leur présence le monastère de Cerfroy. Une veille de la Nativité de Notre-Dame, le sacristain ayant oublié de sonner matines, saint Félix descendit au chœur pour préparer ce qui étoit nécessaire ; mais il le trouva

déjà occupé par les anges revêtus de l'habit de son Ordre ; la très-sainte Vierge, assise sur un trône et revêtue du même habit, présidoit cette sainte assemblée. De son visage sortoit une lumière admirable, dont tout le chœur étoit éclairé. Il sembloit que l'on n'attendît que le saint pour commencer les matines, car aussitôt qu'il fut entré, la très-sainte Vierge commença l'antienne, qui fut continuée par les anges avec une incomparable harmonie. Ne sachant plus s'il étoit sur la terre ou dans le ciel, saint Félix chanta avec les anges au milieu de la joie qui remplissoit son âme. Quand la vision eut disparu, il resta sur son visage une telle splendeur, qu'il ne put en cacher la cause à ses religieux, et il la leur raconta pour les animer encore dans la vertu.

Peu de temps après, Notre-Seigneur exauça ses désirs et lui envoya un ange pour l'avertir de sa mort prochaine. Cette nouvelle lui donna tant de joie, qu'il sembloit avoir repris des forces. Il tomba cependant malade, et vit que Dieu alloit accomplir sa promesse. Un seul regret lui restoit, c'étoit de laisser ses enfants orphelins; mais le dernier jour de sa vie, la très-sainte Vierge lui apparut et le consola en lui disant : « C'est moi qui serai leur mère. » Il reçut ensuite avec une grande dévotion les sacrements de l'Église, et exhorta une dernière fois ses enfants à la vertu; puis, levant les yeux au ciel, il remercia Notre-Seigneur de toutes les grâces qu'il lui avoit faites : « O heureux jour, disoit-il, que celui où j'ai quitté la cour pour le désert! Heureuses les nuits que j'ai passées dans la prière! Heureuses les heures que j'ai employées à chanter les louanges de Dieu! O heureuses larmes que j'ai versées pour mes fautes! O douces austérités dont j'ai affligé mon corps, c'est vous qui me conduisez aujourd'hui à la bienheureuse éternité. » Se tournant alors vers le crucifix qu'il tenoit dans ses mains, il ajouta : « Cependant, Seigneur, tout ce bien est à vous, il n'y a que les fautes de ma vie qui soient à moi : c'est de vos souffrances seules que j'attends mon salut. Que suis-je sans vous? mes œuvres sans vos œuvres, mes peines sans vos peines? C'est votre Passion qui donne de la valeur à tout bien : donnez-moi donc vos plaies pour que je les presse contre mes lèvres. » Et en embrassant son

crucifix, il rendit doucement à Dieu son esprit, le 4 novembre 1212, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

En ce moment les cloches de son monastère sonnèrent d'elles-mêmes, et il apparut plein de gloire à saint Jean de Matha, qui étoit alors en oraison à Rome, l'avertissant de son heureux trépas, et lui recommandant instamment son couvent de Cerfroy. Il fut enseveli au milieu d'un concours immense de peuple, et l'on vit au-dessus du monastère pendant plusieurs jours des lumières miraculeuses sur son tombeau. Ses prodiges attestèrent bientôt la sainteté de sa vie, en sorte que son nom fut inséré au Martyrologe, où l'on en fait mémoire le 20 novembre, auquel jour le pape Innocent VI a transféré sa fête.

LA VIE DE SAINT EDMOND,

ROI D'ANGLETERRE, MARTYR.

AN 940.

Jean II, pape. — Bérenger, empereur. — Louis d'Outre-mer, roi.

Les Saxons ayant été appelés en Angleterre par les Anglois, pour leur prêter secours contre leurs ennemis, et voyant que les Anglois étoient gens de peu de courage, qui n'aimoient qu'à faire bonne chère et à se donner du plaisir, tandis qu'eux au contraire soutenoient tout le faix de la guerre; ils s'emparèrent de leur pays, les en chassèrent, et le divisèrent entre eux. De sorte que l'île, d'une seule monarchie, en forma plusieurs, tombant sous la domination de plusieurs rois. C'est ainsi que saint Edmond, Saxon de nation, fut roi par droit d'hérédité d'une partie d'Angleterre qui s'appelle Eastangle. Ce roi étoit un bon prince, vertueux, affable à ses sujets, aumônier, et surtout bon chrétien, et fort

zélé pour la gloire de Dieu. Il avoit souvent en la bouche, et toujours en la pensée, ce dire du sage : *T'ont-ils constitué prince? ne t'en élève point, mais sois entre eux comme l'un d'eux.*

Le diable, envieux que ce saint roi possédât tant de vertus, voulut expérimenter sa patience, ainsi qu'il fit en la personne de Job. Il suscita contre lui deux tyrans danois, Inguar et Hubba; lesquels, ennemis du nom chrétien et dépouillés de toute humanité, ne pouvant vivre en paix avec les chrétiens, assaillirent l'Angleterre furieusement, et d'abord se ruèrent sur la province des Northumbriens : ils la ravagèrent, mettant tout à feu et à sang, sans considération de sexe ni d'âge.

Pendant qu'Hubba exerçoit toutes sortes de cruautés de son côté, Inguar n'en faisoit pas moins du sien. Il surprit une ville, où il mit le feu, tuant hommes, femmes et enfants, enfin tout ce qu'il rencontra; c'étoit la plus grande désolation que l'on vit jamais. Ce massacre étant fait, il appela quelques paysans, auxquels il s'informa quel étoit leur roi (qui étoit saint Edmond), où il étoit, ce qu'il faisoit, et s'il avoit une grosse armée; parce qu'il avoit ouï dire qu'il étoit fort magnanime. Ayant donc appris que saint Edmond étoit en un de ses palais, non loin de là, appelé Framlingham, auprès duquel il y avoit une forêt du même nom, il lui envoya un héraut pour parlementer avec lui et l'amuser, pendant qu'il feroit avancer son armée afin de le surprendre. La réputation du courage et de la valeur de ce grand roi lui donnoit de l'appréhension, et lui faisoit fuir toute occasion de faire rencontre de ses armes. La commission de ce hérant étoit de déclarer à saint Edmond les forces et les puissances de ce tyran, et de le sommer de se soumettre à son obéissance.

Ce héraut fit son devoir, mais il ne put donner véritablement de l'épouvante à ce saint roi. Ayant assemblé son conseil, avec un de ses évêques, pour délibérer de ce qu'il devoit faire en cette affaire, la résolution de l'assemblée fut de s'accommoder avec ce tyran, afin de sauver et sa vie et celle de ses sujets, et de conserver tout le pays, dont la perte étoit inévitable. Mais le bon roi, désireux du martyre, répondit constamment : *Le tout-puissant auteur de*

toutes choses m'est témoin que, mort ou vif, nul ne me séparera de l'amour de Dieu notre Seigneur, dont j'ai reçu l'anneau de la foi, en la confession du baptême, ayant renoncé à satan et à toutes ses pompes, par le moyen de laquelle renonciation j'ai été oint et consacré trois fois à la gloire et à l'honneur de l'éternelle Trinité. Premièrement, quand je reçus le baptême ; secondement, quand je reçus le sacrement de confirmation, par le ministère de l'évêque ; en troisième lieu, lorsque, par le consentement et l'acclamation de vous tous, et de tout le peuple, je fus sacré roi, désirant plutôt le profit de la nation angloise que la domination. Or je ne veux point m'assujettir à un tyran et à un idolâtre, et ne veux point servir deux maîtres. J'ai promis de vivre sous Jésus-Christ, et de régner sous lui seul.

Cette résolution étant prise, il fit appeler le héraut, et lui parla de la sorte : *Tu mérites la mort, pour avoir massacré tant de mes sujets, mais je veux user de miséricorde, suivant la doctrine de mon Sauveur. Quant à ton maître, dis-lui de ma part que c'est un tyran fier et arrogant, imitant le diable son père ; pour ses menaces, que je ne m'en soucie nullement, parce que je suis prêt d'endurer la mort pour la foi de Jésus-Christ, et qu'il ne pense pas me surprendre ; quand il viendra, il me trouvera sans armes. Il peut bien s'emparer de mes trésors et de mes richesses qu'il a plu à la divine bonté de me prêter, et mettre mon corps en captivité, mais toujours la liberté de mon esprit me demeurera-t-elle, car il ne me la peut pas ôter. Pour conclusion, tu lui diras que le roi Edmond, chrétien, ne s'assujettira point à un duc païen, si premièrement il n'embrasse la religion chrétienne.*

A peine le roi Edmond avoit-il achevé de parler, que Inguar arriva avec son armée, investit le château, et commanda qu'on lui amenât le roi. Il fut aussitôt pris, lié, et mené devant ce tyran, ainsi que Jésus-Christ devant Pilate. Ce saint roi fut hué, moqué, et montré au doigt ; puis il fut attaché à un arbre, où il fut cruellement fouetté. Cependant le saint martyr invoquoit le nom de Dieu et la majesté divine à son secours.

Non contents de ce premier genre de martyre, ils le mirent en

butte, ainsi que saint Sébastien, et tirèrent plusieurs flèches contre lui. Le cruel Inguar voyant que le saint roi avoit toujours recours à Dieu, et méprisoit tous les avertissements que lui faisoient les bourreaux et les satellites, il lui fit trancher la tête, lui donnant en échange de sa couronne temporelle la couronne éternelle du martyre, le vingtième jour de novembre, environ l'an 940.

Ces bourreaux laissèrent là le corps, mais ils emportèrent la tête, qu'ils jetèrent dans la forêt, non loin de là, de peur que les chrétiens, qui restoient en petit nombre, n'ensevelissent le corps avec la tête. Toutefois elle fut trouvée depuis miraculeusement, car Dieu permit qu'elle se manifestât elle-même en parlant, bien qu'elle fût séparée de son corps, et elle fut trouvée entre les pattes d'un loup qui la gardoit des autres bêtes sauvages. Elle fut ensevelie et enterrée avec son corps par les chrétiens, au milieu des cantiques et des louanges à Dieu, en un lieu assez honnête, où on bâtit depuis une petite chapelle en bois.

Son corps demeura là jusqu'à ce que les guerres étant finies, et la persécution ayant cessé, les chrétiens, excités par les miracles qui se faisoient à son tombeau, le levèrent de terre, et le transportèrent en la cité Royale, qui s'appelle en leur langue *Bédric Worth*, où ils bâtirent une belle et magnifique église en l'honneur de Dieu, sous le nom de ce glorieux martyr. Lorsque son saint corps fut levé de terre pour le transporter, il fut trouvé entier et sans corruption; de plus sa tête s'étoit rejointe avec son corps, et il n'y apparoissoit rien qu'une petite ligne à l'entour du cou, pour marque du martyre.

Dieu a honoré ce saint roi d'un grand nombre de miracles; il a fait assez paroître par leur moyen quels sont les mérites de saint Edmond, qui eut tant de zèle et d'affection à la foi et à la religion chrétienne, qu'il aima mieux quitter son royaume et sa vie même que d'embrasser la loi païenne. Sa vie a été écrite premièrement par saint Abbon, abbé de Saint-Benoît-lès-Fleuri, de l'Ordre de Saint-Benoît, dans le diocèse d'Orléans, qui vivoit presque en même temps, à savoir l'an 1000; elle a été depuis recueillie par Surius. Le Martyrologe romain fait mention de lui le 20 novem-

bre, comme aussi le cardinal Baronius en ses Annotations sur le Martyrologe, et Molan en ses Additions sur celui d'Usuard. Il est encore fait mention de lui en la vie de saint Dunstan, par le même Surius, le 10 mai.

A Messine en Sicile, les saints martyrs Ampèle et Caïus.

A Turin, les saints Octave, Soluteur et Adventeur, soldats de la légion thébaine, qui, combattant courageusement sous l'empire de Maximien, reçurent la couronne du martyre.

A Césarée en Palestine, saint Agape, martyr, qui, ayant été condamné à être dévoré par les bêtes, sous l'empereur Galère-Maximien, et n'en ayant reçu aucune blessure, fut jeté dans la mer avec des pierres aux pieds.

En Perse, martyre de saint Nersès, évêque, et de ses compagnons.

A Dorostore en Mysie, saint Dase, évêque, qui, ne voulant pas consentir aux impudicités qui se commettoient à la fête de Saturne, fut massacré par l'ordre du président Bassus.

A Nicée en Bithynie, les saints martyrs Eustache, Thespèse et Anatole, durant la persécution de Maximin.

A Héraclée en Thrace, les saints martyrs Bassus, Denys, Agapet, avec quarante autres.

A Constantinople, saint Grégoire de Décapolis, qui souffrit beaucoup pour le culte des saintes images.

A Milan, saint Bénigne, évêque, qui, durant les troubles excités

par l'irruption des Barbares, gouverna son Eglise avec beaucoup de constance et de piété.

A Châlons-sur-Saône, saint Sylvestre, évêque, qui mourut plein de jours et de vertus, la quarantième année de son épiscopat.

A Vérone, saint Simplice, évêque et confesseur.

VINGT-UNIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Fête de la Présentation de Notre-Dame au temple. — Saint Colomban, abbé.

Le bienheureux Rufus ; saint Céleste et saint Clément, martyrs ; les saints martyrs Démètre et Honorius ; saint Albert, évêque de Liége et martyr ; saint Honorius et ses compagnons, martyrs ; saint Héliodore, martyr ; saint Gélase, pape ; saint Maur, évêque de Vérone.

LA FÊTE DE LA PRÉSENTATION DE NOTRE-DAME

AU TEMPLE.

L'une des choses que nous devons accomplir avec le plus de soin et de diligence, ce sont les vœux que nous avons faits à Dieu ; car le Saint-Esprit dit par Salomon : *Si tu as promis quelque chose à Dieu, ne diffère point d'y satisfaire.* Il y a encore un point où ceux qui ont des enfants doivent davantage veiller, c'est de les élever de bonne heure en l'amour et en la crainte de Dieu. C'est pourquoi le Saint-Esprit dit aussi : *Si tu as des enfants, instruis-les, et les corrige dès leur bas âge.*

Nous avons de bons exemples de l'un et de l'autre devoir, en saint Joachim et en sainte Anne, père et mère de la très-sainte Vierge Marie, qui la présentèrent aujourd'hui au temple de Jérusalem, et l'y laissèrent pour être élevée avec les autres filles, ainsi qu'ils l'avoient promis à Dieu. Ils y étoient excités (outre le motif de leur vœu et de leur promesse, et l'inclination de leur piété) par la sainte vie de leur bienheureuse fille, et par sa modestie virginale, qui portoit sans cesse ses parents à l'offrir promptement à Dieu ; car la vertu de cette sainte enfant étoit si rare dès son bas

âge, que saint Ambroise la propose pour servir d'exemple à toutes les vierges, en disant : *Elle ne faisoit mal à personne, encore qu'ils le méritassent ; elle vouloit du bien à tout le monde, elle respectoit les plus âgées, elle ne portoit point d'envie à ses compagnes, elle ne se vantoit de rien, elle faisoit tout avec raison, aimoit la vertu, ne fit jamais de chagrin à ses parents, n'avoit point de dispute avec ses cousines ; elle ne dédaignoit pas de converser avec le menu peuple, elle ne se moquoit point de ceux qui n'avoient point de honte de fréquenter les pauvres ; son geste n'étoit aucunement affecté, ni son marcher dissolu, ni son parler hautain ; au contraire, la modestie et le port extérieur découvroient la sainteté intérieure et la perfection de son âme, ainsi que la belle maison se voit au frontispice et à l'entrée. Elle ne pensoit point à sortir dehors, sinon pour aller à l'église avec sa mère, ou ses proches parents ; elle prenoit plaisir d'être seule et toujours occupée à quelque chose d'utile ; hors le logis, elle se tenoit en compagnie, et avec des gardes de sa pureté, encore que la meilleure garde procédoit d'elle même, parce qu'en son port et en son regard vénérable, elle étoit plus attentive à courir par le chemin de la vertu qu'à lever les pieds de terre.*

Il ne faut pas s'étonner si la très-sainte Vierge en son jeune âge menoit une vie si admirable ; car si elle avoit peu d'années, en récompense elle avoit beaucoup de discrétion, et son esprit, sans comparaison, étoit plus grand que son corps, parce que dès l'instant qu'elle fut conçue dans le sein de sa mère sans péché originel, l'usage de la raison lui fut avancé beaucoup plus parfaitement qu'à saint Jean-Baptiste. Il continua en elle, aussi Dieu ne le lui donna pas pour le lui ôter ; car elle n'agissoit point en enfant, mais comme une femme parfaite, prévenue des grâces et des vertus divines.

Sitôt qu'elle eut atteint l'âge de trois ans, ses parents la menèrent au temple de Jérusalem, pour offrir au Père éternel sa Fille, au Fils sa Mère, au Saint-Esprit son Epouse, aux anges leur Reine, et aux hommes leur Avocate ; ils déclarèrent leur vœu aux prêtres, et les prièrent d'avoir soin de leur fille, comme d'une chose déjà consacrée à Dieu, et de l'élever parmi les autres filles qui le servoient,

logées à part en une maison près du temple. Les vierges y étoient entretenues aux dépens du temple, où elle pouvoient entrer pour y faire oraison, s'occupant en de saints et louables exercices, sans se mêler parmi le bruit et la confusion du peuple.

Il étoit, en effet, bien convenable que cette vierge qui devoit être mère de Dieu ne tardât guère à consacrer son corps et son âme au service de son époux, et qu'aussitôt qu'elle le pourroit, elle lui fît un solennel sacrifice de soi-même. Car ainsi que le fruit hâtif fraîchement cueilli de l'arbre, et encore couvert de sa fleur, est plus savoureux et plus agréable que celui qui est sur la paille, qui a été manié et traîné longtemps par le marché ; de même le service que l'on fait à Dieu de bonne heure, lui plaît davantage que celui qu'on lui offre sur la vieillesse, encore que Dieu est si bon, qu'il reçoit les sacrifices tardifs, et paye libéralement ceux qui ne vont travailler à sa vigne que sur le soir. Mais les pères se doivent efforcer de disposer leurs enfants de bonne heure à la sainte crainte de Dieu, et de les lui offrir comme une chose qui lui appartient entièrement. Que si Notre-Seigneur leur fait tant de faveur que de les choisir pour lui dès le bas âge, leur inspirant un désir de le servir plus parfaitement, qu'ils se gardent bien de les en empêcher ni de les détourner, autrement ils offenseront Dieu (auquel ils appartiennent, sans comparaison, mieux qu'à eux) et seront châtiés en cela même où ils auront failli : Dieu permettra que leurs propres enfants soient les bourreaux qui les tourmenteront, et le couteau qui tuera leur amour désordonné.

Les saints Joachim et Anne livrèrent donc la bienheureuse fille entre les mains du prêtre, qui fut surpris de la voir d'une si rare beauté et d'une si bonne grâce. Le prêtre la prit et la mit sur la première marche d'un escalier qui avoit quinze degrés pour monter à l'autel ; et elle, d'un air fort modeste, monta légèrement jusqu'au haut, sans être aidée de personne, mais non sans étonnement des assistants, qui s'émerveilloient de la voir si belle et si adroite ; remarquant la promptitude et le contentement qu'elle avoit de laisser ses parents pour se dédier à Dieu.

Durant le temps que cette très-sainte Vierge demeura parmi les

vierges sacrées, on ne sauroit expliquer l'excellence de ses vertus et son recueillement. Saint Jérôme, ou l'auteur du traité de la Naissance de la très-sainte Vierge, qui est parmi ses œuvres, en parle de cette sorte : *La bienheureuse Vierge tâchoit d'être la première éveillée de la nuit, la mieux instruite en la loi de Dieu; en humilité la plus humble ; celle qui chantoit le mieux les psaumes de David; en la charité la plus fervente, en la pureté la plus pure, et la plus parfaite en toutes sortes de vertus; ses paroles étoient toutes pleines de grâce, parce qu'elle avoit toujours Dieu en la bouche : elle prioit sans cesse, et elle méditoit jour et nuit la loi de Dieu; elle prenoit aussi garde que pas une de ses compagnes ne dît quelque mot de travers, qu'elle ne s'éclatât de rire, qu'elle ne tînt à ses compagnes des propos injurieux ni audacieux ; elle bénissoit continuellement Dieu, et de peur d'y manquer, rendant le salut, elle répondoit : Grâces à Dieu.*

Saint Ambroise dit aussi : *Elle ne désiroit point la conversation des autres filles, étant toujours accompagnée de saintes pensées ; quand elle étoit seule, c'étoit alors qu'elle étoit moins seule, car comment pourroit-on dire que celle-là étoit seule, qui avoit tant de livres de dévotion, tant d'archanges, tant de prophètes? Que si elle se troubla en voyant entrer l'ange Gabriel, ce ne fut pas qu'elle n'eût accoutumé de traiter avec des anges, mais parce qu'il lui apparut sous la forme d'un beau jeune homme; néanmoins elle le reconnut bien à son nom; ce lui fut un sujet d'étonnement de voir un homme en sa chambre ; mais elle ne le trouva pas étrange, quand elle sut que c'étoit un ange ; ce qui nous donne à connoître la retenue de ses religieuses et chastes oreilles, et de ses yeux pudiques et vénérables.*

Elle apprit au temple à filer parfaitement de la laine, du lin, de la soie, à faire des habits sacerdotaux, et tout ce qui étoit de besoin pour le service du temple, et depuis pour l'entretien de son cher Fils, lui faisant des vêtements comme cette robe sans couture, que les bourreaux jouèrent au pied de la croix, ne la voulant pas déchirer. Elle apprit aussi la langue hébraïque; elle lisoit souvent et attentivement l'Écriture sainte, la méditoit, et

l'entendoit parfaitement, à cause de son grand et subtil entendement, et de la souveraine lumière dont Notre-Seigneur l'avoit éclairée. La plupart du temps elle jeûnoit; et par le recueillement la solitude, le silence, elle se disposoit à la contemplation et à l'union avec Dieu. Elle étoit si absorbée, si vivifiée et si consolée de Dieu et des anges, qu'elle ressembloit mieux à un enfant descendu du ciel que né sur la terre.

Il y a de graves auteurs qui écrivent que les anges lui apportèrent son boire et son manger, pendant qu'elle demeuroit dans le temple, afin qu'étant déchargée du soin de sa nourriture elle se pût adonner plus librement à la contemplation de son saint Époux. Que si ce privilége fut bien accordé à saint Paul, premier ermite, l'espace de soixante années, il ne se faut pas étonner s'il fut octroyé à celle qui le surpasse en tout, et qui fut singulièrement choisie pour une si haute dignité.

Bref, les actions de la très-sainte Vierge au temple furent comme un portrait et un très-parfait modèle de la vie de tous les fidèles, qui la doivent imiter en l'oraison, en l'humilité, en la modestie et au recueillement, au silence, et en la pudeur virginale, et en toutes les autres vertus qui sont propres aux jeunes filles, et servent à l'ornement et à la grâce de leur condition. Spécialement celles qui, par une particulière inspiration et une lumière céleste, ont consacré leur virginité à Jésus-Christ qu'elles ont pris pour leur époux, doivent avoir toujours devant leurs yeux la vie de cette très-pure Vierge, pour s'y mirer et suivre son exemple, puisqu'elles suivent son enseigne, et qu'elle est leur guide, leur maîtresse et leur reine.

Car, entre les autres excellences et prérogatives de la très-sainte Vierge, ce n'est pas une des moindres qu'elle ait été la première qui leva l'étendard de la chasteté, et consacra sa très-pure virginité à Notre Seigneur par un vœu perpétuel; excitant par son exemple toutes les vierges qui l'ont depuis suivie. Elle fut la première qui connut et estima la rare et nouvelle vertu de la pureté virginale; celle qui l'aima tant, qu'elle fit vœu de la garder perpétuellement avec un amour et un désir cordial de plaire à Dieu: vœu qu'elle observa si parfaitement, qu'elle sembloit plutôt un

ange sans corps, qu'une fille dans la chair; car sa maternité ne flétrit point la fleur de sa virginité; au contraire, elle l'embellit et l'épanouit, la rendant plus noble, en joignant la fleur de la vierge avec le fruit de la mère.

Toutes les âmes pures qui, connoissant la vanité du monde, lui disent adieu et s'enferment dans les cloîtres, mourant toutes vives pour vivre éternellement avec leur Bien-Aimé au ciel, doivent prendre pour reine et princesse cette Vierge, implorer dévotement sa faveur, pour l'imiter en l'observance du vœu qu'elles ont fait, comme elles l'ont imitée à le faire, et à suivre un si glorieux exemple. C'est pourquoi on l'appelle la Vierge des vierges, à cause qu'elle fut comme maîtresse et Reine de toutes les vierges, et le principe d'une sorte de service le plus pur et le plus agréable qui soit devant Dieu.

La très-sainte Vierge demeura au temple jusqu'à l'âge de quatorze ans. On écrit qu'elle perdit ses parents dès l'âge d'onze ans, lesquels moururent fort vieux, sans avoir eu d'autre enfant qu'elle, leur fille unique. Ayant atteint l'âge nubile, les prêtres furent d'avis de la marier, ainsi qu'on faisoit pour les autres filles de son âge : et comme ils virent que la très-pure Vierge s'en éloignoit, tant à cause du vœu de ses parents qui l'avoient dédiée perpétuellement à Dieu, que du sien, qui lui avoit consacré sa virginité perpétuelle, ils firent plusieurs prières à Dieu, et consultèrent l'oracle divin, pour savoir ce qu'ils devoient faire en cela. Notre-Seigneur répondit que tous ceux de la lignée de David qui étoient à Jérusalem, s'assemblassent, et que celui sur lequel le sort tomberoit, devînt son mari. Alors la très-sainte Vierge eut révélation de Dieu d'obéir aux prêtres, et de ne point craindre, sans diminution de son vœu et de sa pureté angélique.

Le sort tomba sur Joseph de la tribu de Juda, natif de Bethléem, charpentier de son métier, homme saint, de moyen âge, vierge, et doué d'autant d'excellentes vertus que l'on eût su désirer au mari d'une telle femme. La très-sainte Vierge avoit treize ans et trois mois lorsqu'elle fut épousée et donnée à son mari, pour la garder, la servir et avoir soin d'elle.

Il est fait mention de la fête de la Présentation de Notre-Dame aux Martyrologes romain et d'Usuard, le 21 novembre, qui est le jour où elle fut présentée au temple. Molan dit que le pape Pie II et le pape Paul II instituèrent cette fête et octroyèrent des indulgences à ceux qui la solenniseroient, mais que déjà elle étoit reçue aux Églises de France, à cause de la dévotion du roi Charles V, comme il paroît en une lettre qu'il écrivit à l'évêque d'Auxerre, l'an de Notre-Seigneur 1375. Néanmoins, il semble que cette fête se célébroit longtemps auparavant; car les Grecs en font mention en leur Ménologe, et en une institution de l'empereur Emmanuel, que cite Théodoric Balsamon : outre plusieurs oraisons de saint Grégoire de Nysse, de Germain, évêque de Constantinople, et de Grégoire, évêque de Nicomédie, que rapporte Metaphraste, Lipomani et Surius (au 6e tome des *Vies des Saints*) témoignent aussi que cette fête étoit fort célèbre dans les Églises d'Orient; mais l'usage ayant été omis en celles d'Occident, le pape Sixte IV commanda qu'elle fût célébrée par toute l'Église universelle, par un bref donné à Rome le premier jour de septembre 1585, à l'entrée de son pontificat.

LA VIE DE SAINT COLOMBAN,

ABBÉ ET CONFESSEUR.

Quand la clarté de l'Évangile s'éleva sur l'horizon de l'Irlande, l'abbé saint Colomban naquit comme une lumière dans l'île, pour le bien et la consolation de plusieurs. Sa mère en étant enceinte eut des présages de sa grandeur : car elle vit en songe un soleil brillant sortir de son sein, lequel éclairoit toute la terre. Consultant là-dessus des personnes saintes et sages, ils lui dirent que l'enfant dont elle accoucheroit seroit une lumière du monde, comme il advint : car Colomban étant né, et ayant passé les pre-

mières années de son enfance, il s'adonna fort aux lettres humaines, qu'il apprit parfaitement, ayant un bel esprit, la mémoire excellente, étant infatigable au travail. Il étoit extrêmement beau, gracieux et aimable en la fleur de sa jeunesse.

Le diable redoutant la guerre qu'il lui devoit faire, l'attaqua le premier par de jeunes filles qui l'aimoient éperdument et tâchoient de le corrompre. Le saint jeune homme, reconnoissant la fragilité du cœur humain, et qu'il n'y a rien de si assuré où la sensualité de notre chair ne se fasse sentir, si Dieu ne l'en empêche, il s'arma de l'oraison, suppliant Notre-Seigneur de le garder; et afin d'éviter les occasions de perdre la pudeur et la chasteté, il résolut d'abandonner le pays et sa propre mère, qui fondoit en larmes et en soupirs, et se couchoit au travers du seuil de la porte, le priant de ne pas sortir, par les mamelles qui l'avoient allaité. Mais Colomban, qui étoit appelé et conduit de Dieu, sans s'émouvoir, exécuta son dessein, priant sa mère de se conformer à la volonté de Dieu, qui l'en récompenseroit éternellement.

Il y avoit non loin de là un saint homme nommé Sinellus, fort versé en la sainte Écriture, sous lequel saint Colomban se rangea; il profita tellement en toutes les sciences, pendant le peu de temps qu'il fut avec lui, qu'il composa des livres fort doctes en sa jeunesse; entre autres une exposition des psaumes. Depuis, désirant s'avancer en la vertu, il se rendit moine à Benchor, où saint Congel étoit pour lors abbé : il se mit entre ses mains pour être formé et instruit en la vie religieuse et parfaite; il s'y employa si soigneusement, que c'étoit un vrai portrait de sainteté et de vertu.

Il demeura longtemps en ce monastère, à son grand contentement et à l'édification des autres religieux ; mais Notre-Seigneur, qui le vouloit mettre comme un flambeau ardent sur le chandelier de son Église pour répandre ses lumières sur plusieurs, l'inspira de sortir d'Irlande; et en ayant communiqué avec son abbé, il quitta le couvent avec un extrême regret. Il emmena douze religieux, savants et pieux, qui passèrent avec lui en France, où il fut bénignement reçu du roi.

Saint Colomban et ses douze compagnons se retirèrent en un désert, qui leur sembla fort convenable, à présent nommé Luxeuil: là, ils firent une chapelle du nom de Saint-Pierre, et des cellules pour leur habitation, où ils vivoient, vaquant jour et nuit à la contemplation des choses célestes, qui leur faisoient oublier celles de la terre; rendant un si bon exemple et une si suave odeur de Jésus-Christ, que plusieurs accoururent à eux au bruit de leur vertu, mettant leurs vies et leurs biens entre leurs mains, et les priant instamment de les recevoir en leur sainte compagnie. Ainsi le monastère de Luxeuil commença à fleurir et à s'accroître de jour en jour, et saint Colomban à être reconnu et respecté de tous.

Il se promenoit un jour seul par la montagne, ruminant et examinant quelques passages de l'Écriture sainte ; cela le porta à une fâcheuse pensée, à savoir lequel des deux lui seroit le plus tolérable, s'il étoit en son option de souffrir les injures des hommes ou la cruauté des bêtes farouches. Voyant que cette pensée l'importunoit, il fit le signe de la croix sur son front, et pria Notre-Seigneur, en disant: *Il seroit moins fâcheux d'être à la merci des bêtes féroces, où il n'y a point d'offense, que d'être exposé à la rage des hommes, qui perdent leurs âmes en se persécutant les uns les autres*. En disant cela, il aperçut douze loups qui l'environnoient, et le tiroient déja par sa robe. Saint Colomban demeura ferme et constant, sans se troubler aucunement, et supplia Jésus-Christ de le favoriser en ce danger. Les loups ne l'ayant pu ébranler prirent eux-mêmes la fuite, et continuant son chemin il entendit comme un bruit de voleurs qui couroient après lui, mais il ne se hâta guère, sachant qu'il ne pouvoit être offensé, si Notre-Seigneur ne le permettoit, encore que le saint ne sut jamais depuis si ces loups qu'il avoit vus et ces voleurs qu'il avoit ouïs avoient été de vrais loups et des voleurs, ou des ruses de Satan, qui tâchoit, par ce moyen, de l'épouvanter.

Saint Colomban ne se contenta pas d'avoir bâti le monastère de Luxeuil; mais voyant que Notre-Seigneur lui envoyoit tous les jours de nouveaux soldats pour combattre sous son enseigne, il en érigea un autre, qu'il nomma Fontaines, à cause de la multitude

des eaux vives qui y abondoient, et y mit des supérieurs dont il avoit éprouvé la sainteté et la vertu.

Le saint homme avoit accoutumé de se retirer les fêtes et les dimanches en quelque solitude hors du monastère, pour mieux vaquer à l'oraison (c'est une chose fort utile et pratiquée des saints, de se retirer parfois pour penser à Dieu, sans aucune interruption). Mais pénétrant un jour plus avant dans le désert, il trouva un grand rocher qui avoit une entrée fort étroite; il aperçut un ours couché de son long, comme le maître de la caverne. Le saint lui commanda de sortir, et de n'y plus revenir. L'ours obéit promptement, et le saint prit le creux de ce rocher (dont il chassa l'ours) pour son oratoire, d'où il sortit une fontaine par sa prière.

L'abbé Colomban brilloit comme un soleil au monde, par sa sainte vie, par sa doctrine, par le gouvernement de ses monastères, et par ses miracles; sa renommée vola jusqu'aux oreilles de Thierry, roi de Bourgogne, qui lui portoit beaucoup d'honneur, et conversoit familièrement avec lui, le venant visiter souvent, et le priant humblement d'avoir mémoire de lui et de son royaume en ses prières. Mais ce roi avoit des concubines; il scandalisoit tout son peuple par ses amours impudiques. Saint Colomban l'avertit, et le blâma du mauvais état où il étoit, le suppliant de chasser cette mauvaise compagnie, et de se contenter de sa femme; qu'en ce faisant, Dieu lui donneroit sa bénédiction, et conserveroit la couronne à lui et à sa postérité, qui s'anéantiroit entièrement s'il continuoit ses infâmes voluptés.

Le roi sembloit prendre goût aux salutaires conseils de saint Colomban, et lui vouloit obéir, en retranchant le scandale; mais Brunehaut, aïeule du roi, qui avoit beaucoup de pouvoir au gouvernement du royaume et auprès de son petit-fils, craignant que s'il chassoit ses maîtresses et ne voyoit plus que sa femme, son autorité ne diminuât et ne passât entièrement à la reine, elle anima le roi contre le saint homme, et le persuada de le bannir de son royaume s'il vouloit vivre en repos. Ce qui fut fait, au bout de vingt ans qu'il avoit habité en ce désert avec beaucoup de sainteté.

Saint Colomban, étant exilé de son monastère, s'en alla à Besançon, où il sut qu'il y avoit plusieurs prisonniers qui s'attendoient d'heure à autre à être condamnés à la mort. Il alla dans la prison, entra sans que personne l'en détournât, exhortant les criminels de se convertir à Dieu, et de faire pénitence de leurs péchés. Voyant qu'ils l'écoutoient volontiers, il rompit leurs fers en y touchant de la main, leur lava les pieds à tous, et les essuya avec une merveilleuse humilité, leur commandant de sortir de la prison, et de le suivre à l'église pour se confesser et implorer la miséricorde de Notre-Seigneur. En approchant de l'église, ils trouvèrent les portes fermées, et aperçurent une troupe de soldats qui couroient après eux pour les ramener en prison et les faire exécuter : le saint eut recours à Dieu, le suppliant de ne permettre pas que ces pauvres affligés qui avoient été délivrés par sa grâce, fussent repris. A l'instant les portes de l'église s'ouvrirent, et les prisonniers y étant entrés, incontinent elles se refermèrent , de sorte que les soldats qui virent ce miracle, n'osèrent leur mettre la main sur le collet, et le peuple loua Notre-Seigneur, qui honoroit saint Colomban de ces miracles.

Alors le saint abbé rempli de confiance ne fit aucune difficulté de retourner dans son monastère. Quand le roi le sut, Brunehaut l'excita à jeter feu et flammes de rage et de furie. Il envoya des soldats pour en arracher Colomban par force, et le bannir du royaume. Lorsque le capitaine et les soldats qui devoient exécuter ce commandement entrèrent dans le monastère, Colomban étoit à la porte de l'église sans rien craindre , et Dieu les aveugla tellement, qu'ils ne purent voir celui qui étoit devant leurs yeux, lequel les regardoit et se rioit de leur fierté, louant Notre Seigneur auteur de toutes ces merveilles. Néanmoins , craignant que les soldats et d'autres ne périssent à son occasion, il aima mieux sortir du royaume, et s'embarqua en un vaisseau qui couroit la route d'Irlande, avec un évêque et un comte, pour accomplir les commandements du roi : mais le vaisseau, ayant cinglé en haute mer, ne put aller plus avant ; il fallut relâcher par force et se désister du voyage, attendu que ce n'étoit pas la volonté de Dieu.

Il alla alors trouver Clotaire, fils du roi Chilpéric, qui régnoit en Lorraine, duquel il fut très-bien reçu; et encore que Clotaire s'offrit de l'aider et de le favoriser, il ne voulut pas demeurer en son royaume, de peur de semer quelque discorde entre lui et le roi Thierry. Enfin, après plusieurs voyages, où le saint souffrit beaucoup et fit plusieurs miracles au grand profit des âmes, il alla en Italie, par la faveur de Clotaire, du temps qu'Aigulfe étoit roi des Lombards, lequel le reçut avec un respect et une bienveillance extraordinaire.

Après qu'il eut séjourné quelque temps avec le roi, il s'en alla à Milan, pour s'opposer aux Ariens qui infectoient la ville, et contre lesquels il écrivit un livre docte et grave. Là, il apprit qu'en un canton de l'Apennin, qui divise l'Italie, il y avoit une église dédiée à saint Pierre, où Dieu faisoit de grands miracles, et que ce lieu, nommé Bobio (à cause d'un petit ruisseau qui passe près de là), étoit commode à son intention, car il y avoit des eaux en abondance. De sorte que par le consentement du roi Aigulfe il s'en alla en ce lieu et fit réparer l'église, au pied de laquelle il fit bâtir un beau monastère. C'est là qu'après avoir vécu un an avec une sainteté admirable, son esprit sortit de la prison corporelle, s'envolant au ciel pour être couronné de gloire et jouir éternellement de Notre-Seigneur, le 21 de novembre.

Dieu fit plusieurs miracles par saint Colomban durant et après sa vie. Un de ses religieux ayant une grosse fièvre, à laquelle il ne trouvoit aucun rafraîchissement dans le désert, il mit ses religieux en oraison, pour prier Notre-Seigneur qu'il le secourût, comme il fit. A trois jours de là, il passa un homme qui conduisoit des chevaux chargés de pain et de provisions, lequel dit que Notre-Seigneur l'avoit intérieurement inspiré de pourvoir à ceux qui le servoient en ce désert avec tant de nécessité. Cet homme avoit une femme travaillée depuis un an de fièvres, hors d'espérance de conserver la vie ; le saint fit oraison pour elle, et elle retourna incontinent en santé.

Le saint et ses religieux demeurèrent neuf jours sans manger que des herbes qui croissoient dans les champs. Dieu révéla à un

abbé qu'il envoyât ce qui étoit nécessaire à Colomban et à ses religieux, ce qu'il fit largement. Ceux qui conduisoient les vivres ne sachant pas bien le lieu, laissèrent aller les chevaux, que les anges adressèrent droit au couvent de Colomban, dont ils remercièrent Dieu.

Une autre fois, étant réduit à une grande extrémité, les greniers qui étoient vides se trouvèrent pleins de blé. Il avoit un jour soixante laboureurs pour semer, lesquels n'avoient que deux pains et un peu de bière, dont Colomban les rassasia, ayant prié Notre-Seigneur de les faire multiplier par sa sainte bénédiction. Ils ramassèrent deux corbeilles pleines des restes des deux pains, et il resta deux fois autant de bière qu'on en avoit apporté.

Il commanda un jour à un religieux d'aller pêcher en un ruisseau, et de lui apporter tous les poissons qu'il prendroit. Le religieux pensant qu'il en trouveroit plus en un autre endroit, n'alla pas où Colomban lui avoit dit; il tendit ses rets, et travailla tout le jour en un autre ruisseau sans en prendre un seul, bien qu'il y en eût une grande quantité. L'abbé le reprit de ce qu'il n'avoit pas été au lieu où il lui avoit ordonné, et il lui dit que Dieu l'avoit puni de sa désobéissance; il le renvoya à l'autre ruisseau, où il pêcha tant de poissons, qu'il ne les pouvoit apporter. Cet exemple nous apprend la simplicité et la ponctualité que Notre-Seigneur demande en l'obéissance des religieux.

Plusieurs de ses religieux étant fort malades, le saint en eut révélation dans la grotte où il s'étoit retiré. Il s'en vint au convent de Luxeuil, et commanda à tous les malades de se lever et d'aller battre à la grange. Les uns y allèrent, les autres demeurèrent; ceux qui marchèrent en vertu de la sainte obéissance, guérirent, mais ceux qui par leur foiblesse ou pesanteur n'obéirent pas, demeurèrent en leurs maladies, lesquelles s'enracinèrent de telle sorte qu'elles durèrent plus d'un an: ce qui leur fit reconnoître leur faute, dont il firent pénitence.

Une autre fois, au temps de la moisson, comme le saint y étoit occupé avec ses compagnons, il tomba une ondée de pluie autour de ses moissonneurs, sans qu'il en tombât une goutte sur eux; au

contraire, ils n'eurent que du beau temps, jusqu'à ce qu'ils eussent mis leurs grains à couvert.

Un corbeau lui ayant emporté un outil avec lequel il travailloit, le rapporta par le commandement du saint abbé. La rivière de Bobio crût une fois si haut, que le moulin du couvent étoit en péril d'être emporté par le torrent. Saint Colomban envoya un sien diacre, nommé Sincald, avec son bâton, pour commander à la rivière de sa part, en faisant le signe de la croix, qu'elle prît son chemin ailleurs. La rivière obéit au commandement de Sincald; et Notre-Seigneur fut glorifié, à cause de l'obéissance que lui rendent toutes les créatures.

Le dépensier, tirant un jour dans la cave de la bière pour le dîner du couvent, fut appelé de la part de saint Colomban; il courut aussitôt afin d'obéir ponctuellement et oublia de fermer la canelle; retournant ensuite dans la cave, il crut que le tonneau seroit vide, mais il le trouva si plein qu'il n'en étoit pas tombé une seule goutte; Notre-Seigneur témoignant ainsi combien il favorise la prompte obéissance d'un religieux.

Cheminant seul par la montagne, le saint rencontra un cerf que les loups avoient tué; un ours, qui lui suçoit le sang, avoit déjà commencé d'entamer la chair. Le saint commanda à l'ours de ne point toucher à la peau du cerf, qui étoit bonne à faire des souliers. L'ours, oubliant sa férocité, lui obéit, et saint Colomban fit ramasser le cerf par ses religieux.

Un de ses religieux (nommé aussi Colomban) étoit à l'article de la mort, et priant Notre-Seigneur qu'il le retirât de cette vie, il vit auprès de lui un homme entouré d'une claire lumière, qui lui dit qu'il ne le pouvoit pas délivrer de ce corps, parce que son père Colomban s'y opposoit par ses larmes et ses prières. Le religieux avertit saint Colomban de ce qu'il avoit vu, se plaignant fort de ce que sa charité lui étoit si préjudiciable; le saint ayant su cela, pria Notre-Seigneur avec ses religieux, lui donna le saint viatique avec sa bénédiction, et le laissa envoler au ciel.

Depuis que le saint eut averti le roi Thierry, et l'eut repris de ses lubricités qu'il ne vouloit pas quitter, il refusa le plat que le

roi lui envoyoit d'ordinaire pour son dîner; il ne voulut pas bénir les enfants du roi, disant que c'étoient des enfants de péché et de malédiction; et il prophétisa d'un esprit céleste que Thierry avec tous ses enfants périroient misérablement dans trois ans, que le roi Clotaire parviendroit à la couronne, et seroit seigneur absolu de tout ce que Thierry possédoit. Ce qui s'accomplit selon que le saint avoit prédit. Car Thierry, étant à Metz en Lorraine, fut tué d'un éclat de foudre, ainsi qu'écrit Jonas, en la vie de saint Colomban. Depuis, Clotaire prit en une bataille Sigebert fils de Thierry, avec ses frères, qu'il fit tous mourir.

Brunehaut, sa bisaïeule, fut aussi prise, et pour la satisfaction de tant de méchancetés, du sang royal qu'elle avoit répandu afin de régner, elle fut placée sur un chameau, et promenée par la ville; puis on l'attacha par les cheveux à la queue d'un cheval farouche, et elle fut traînée et mise en pièces, au grand contentement de tout le peuple qui l'abhorroit. Ce qui fait voir la vengeance que Dieu tire des injures que l'on fait à ses serviteurs; et encore qu'il attende particulièrement, il châtie avec rigueur. Paul-Emile veut excuser Brunehaut, à cause que saint Grégoire la loue en ses épîtres d'avoir bâti des églises, des monastères et des hôpitaux, et fait d'autres œuvres de piété; elle peut bien en effet s'être montrée au commencement princesse pieuse et chrétienne; mais depuis, l'ambition de régner l'emporta et la pervertit.

Jonas a écrit la vie de saint Colomban, dont il étoit comme contemporain; elle est dans le sixième tome de Surius. Les Martyrologes romain, d'Usuard et d'Adon en font mention. Sigebert en parle l'an 598; saint Antonin, partie deuxième, tome 3, chap. 9, partie 31; Baronius en ses Annotations, le 12 de novembre, et au huitième tome de ses Annales, où il dit qu'il mourut l'an 615.

Le même jour, fête du bienheureux Rufus, dont parle saint Paul dans l'épître aux Romains.

A Rome, martyre des saints Céleste et Clément.

A Ostie, les saints martyrs Démètre et Honorius.

A Reims, saint Albert, évêque de Liége et martyr, qui fut tué pour la défense des libertés de l'Église.

En Espagne, les saints martyrs Honorius, Eutyche et Estève.

En Pamphilie, saint Héliodore, martyr, que le président Aétius fit périr durant la persécution d'Aurélien. Les bourreaux, s'étant convertis à la foi, furent jetés après lui dans la mer.

A Rome, saint Gélase, pape, illustre par sa science et sa sainteté.

A Vérone, saint Maur, évêque et confesseur.

VINGT-DEUXIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Sainte Cécile, vierge et martyre.

Saint Philémon et sainte Appie, disciples de saint Paul, martyrs; saint Maur, martyr; saint Marc et saint Étienne, martyrs; saint Pragmace, évêque d'Autun.

LA VIE DE SAINTE CÉCILE,

VIERGE ET MARTYRE.

AN 232.

Saint Urbain, pape. — Alexandre Sévère, empereur.

La noble vierge et martyre sainte Cécile naquit à Rome, de parents illustres et riches; ayant été appelée de Notre Seigneur, elle l'ouït, et s'embrasa tellement de l'amour divin, que jour et nuit elle ne pensoit ni ne discouroit d'autre chose, sinon comment elle pourroit parvenir à son parfait amour. Voilà pourquoi elle portoit toujours avec elle le livre des évangiles, qu'elle lisoit souvent, tâchant de mettre en œuvre les paroles de Notre-Seigneur, et de macérer son corps pudique et délicat avec des jeûnes et des cilices, pour complaire davantage à son époux Jésus Christ.

La bienheureuse vierge s'occupant en ces saints exercices, ses parents la marièrent contre sa volonté à un jeune gentilhomme, nommé Valérien. Quand le jour des noces fut venu, chacun étoit joyeux, hormis Cécile, qui s'attristoit et pleuroit, portant sous de belles robes d'or et de soie un rude cilice, et trois jours

auparavant avoit jeûné et supplié Notre-Seigneur à chaudes larmes, qu'il la gardât pure et entière comme son épouse, quoique indigne.

La première nuit de ses noces, quand elle fut retiré en sa chambre avec Valérien, le Saint-Esprit l'inspira de lui parler en cette sorte: *Mon très-cher époux, je vous communiquerois volontiers un secret, si je pensois que vous me fussiez fidèle.*

Valérien lui jura qu'il ne le révéleroit point.

Lors elle lui dit: *Il faut que vous sachiez que j'ai un ange de mon Dieu qui m'accompagne, qui garde soigneusement mon corps, et est jaloux de moi ; que si vous vous efforciez d'avoir ma compagnie charnelle, je craindrois qu'il ne vous fît perdre la vie : au contraire s'il voit que vous m'aimiez d'un amour pur et chaste, il vous aimera et vous fera d'aussi grandes faveurs qu'à moi.*

Valérien s'étonna un peu de ce discours de sainte Cécile, et lui répondit timidement: *Si vous voulez que je vous croie, faites moi voir cet ange que vous dites vous accompagner ; car si vous ne me le montrez pas, je penserai que c'est que vous affectionnez quelque autre homme plus que moi, ce dont je m'offenserois tellement, que je vous ferois perdre la vie, ainsi qu'à lui.*

La vierge lui répliqua : *Il n'est pas possible que des yeux aveugles puissent voir une si brillante lumière, ni que vôtre âme impure puisse regarder un ange. Si vous en avez envie, il faut que vous croyiez en Jésus-Christ et receviez premièrement le saint sacrement de baptême, qui vous purifiera de vos ordures et de vos péchés.*

Valérien témoigna tant de désir de voir cet ange, qu'il y condescendit, et lui demanda qui l'instruiroit. Elle l'envoya à saint Urbain pape, qui étoit caché à une lieue de Rome, et lui donna des marques pour le trouver, avec une dépêche pour le saint Pape. Valérien le rencontra, et lui dit ce qui s'étoit passé avec Cécile.

Le saint vieillard, ayant entendu cela, se prosterna par terre, levant les mains au ciel ; et en pleurant de joie fit cette prière: *Mon Dieu et très-glorieux Seigneur, auteur des chastes conseils, recueillez maintenant le fruit de ce que vous avez semé en Cécile votre épouse. Car voici son mari Valérien, qui étoit plus furieux*

qu'un lion, et maintenant elle vous l'envoie plus doux qu'un agneau; or il ne viendroit pas vers moi de grande affection, si ce n'étoit pour embrasser votre sainte loi. C'est pourquoi, Seigneur, éclairez son cœur, et vous découvrez à lui, afin que vous connoissant plus clairement, il se retire de la vanité de cette misérable vie.

Comme il disoit cela, il lui apparut un vénérable vieillard vêtu de blanc, qui tenoit un livre en sa main écrit en lettres d'or. Valérien le voyant tomba par terre; mais saint Urbain le releva, et lui commanda de lire ce qui étoit écrit dans ce livre, à savoir: *Il n'y a qu'un vrai Dieu, une vraie foi, et un baptême.* Valérien ayant dit qu'il croyoit tout cela, cet ange qui étoit venu sous la forme d'un vieillard disparut. Alors saint Urbain le catéchisa et le baptisa, puis le renvoya très-content vers son épouse sainte Cécile.

Il la trouva recueillie en oraison dans son cabinet, et à côté d'elle l'ange de Dieu sous la forme d'un très-beau et très-admirable jeune homme, revêtu de clarté, et dont le visage brilloit de plusieurs rayons de lumière. Valérien demeura bien étonné, et regardant cet ange, il remarqua qu'il tenoit dans sa main deux belles guirlandes de roses et de lys qu'il avoit apportées du ciel. L'ange lui en offrit une, et l'autre à Cécile, en leur disant: *Ces couronnes que je vous donne sont tissues de fleurs qui se cueillent dans les agréables prairies du ciel: Jésus-Christ vous les envoie, afin que vous l'aimiez dorénavant d'un amour pur et chaste. Jamais ces fleurs ne se flétriront, ni ne perdront leur douce odeur, mais personne ne les pourra voir que ceux qui aimeront la chasteté comme vous. Et parce que, Valérien, vous avez cru aux paroles de votre épouse, Dieu m'a envoyé vers vous pour vous dire qu'il vous aime tendrement, et qu'il est prêt de vous octroyer tout ce que vous lui demanderez.*

Le nouveau soldat de Jésus-Christ entendant cette belle offre que l'ange lui faisoit au nom de Dieu, se prosterna humblement par terre, et remercia Notre-Seigneur de tant de grâces et de faveurs qu'il lui accordoit. Puis il dit à l'ange: *Je ne désire rien tant en ce monde que de voir Tiburce mon frère converti à la foi de Jésus-Christ, parce que je l'aime comme ma vie, et je désirerois le pouvoir*

rendre participant de la grâce que j'ai reçue. L'ange lui dit que Dieu avoit exaucé sa demande, et que Tiburce son frère auroit connoissance de la vraie lumière, qu'ils seroient bientôt couronnés du martyre, et il le laissa avec sainte Cécile ravi de joie.

Tiburce vint incontinent, et entra dans la chambre où son frère et sa belle-sœur étoient; il la trouva embaumée de ces fleurs que l'ange avoit apportées du ciel, mais sans les voir. Surpris de cette nouveauté, parce que la saison des fleurs étoit passée, il demanda d'où venoit cette odeur céleste qu'il sentoit. Là-dessus les saiuts époux découvrirent à Tiburce la grande faveur que Dieu leur avoit faite, la vanité des dieux que les gentils adoroient, et la vérité de la religion chrétienne, et ils le persuadèrent de se faire chrétien. Ils le lui dirent avec tant de grâce, tant d'efficace et de vertu du ciel, que Tiburce fut gagné, et se jeta aux pieds de sainte Cécile, promettant de lui obéir entièremeut. Elle envoya les deux frères au pape Urbain, qui baptisa Tiburce, lequel fut martyrisé avec Valérien son frère, et Maxime.

Après que les deux saints frères, Valérien et Tiburce, eurent été couronnés du martyre, comme c'étoit des seigneurs riches et de grande qualité, le préfet Almaque, qui les avoit condamnés à mort, désirant de s'emparer de leurs biens, fit prendre la noble vierge sainte Cécile, pensant qu'elle découvriroit leurs riches trésors. Il lui demanda ce qu'étoient devenues les richesses de Valérien et de Tiburce. La sainte lui répondit qu'elles étoient en lieu de sûreté, et hors des prises des voleurs, parce qu'elles avoient été distribuées aux pauvres. Le préfet bien fâché lui dit en colère : *Cécile, si tu ne veux tout à cette heure perdre la vie, sacrifie à nos dieux.* La vierge ne fit pas grand état des menaces du préfet ; enfin après quelques discours, celui-ci la fit amener à un temple, afin qu'elle sacrifiât, ou qu'elle fût exécutée à mort.

Les bourreaux la prirent, et la voyant si noble, si honnête, si belle, et en la fleur de son âge, mus d'une fausse compassion, ils la prioieut de ne se pas perdre, et de ne se priver pas des contentements de cette vie, par une vaine superstition et folie; au contraire, que sacrifiant aux dieux elle jouît de sa beauté, de sa no-

blesse, de ses richesses, et de tous les autres biens de cette douce vie. Mais la sainte, qui avoit son cœur au ciel, et les yeux éclairés pour voir les choses de la terre, non comme elles paroissent, mais telles qu'elles sont en soi, leur répondit : *Ne pensez pas, mes frères, que je perde rien de mourir pour Jésus-Christ; au contraire, ce me sera un gain qui ne se peut dire. Car j'ai une confiance assurée en Dieu, que pour cette vie fragile et caduque j'en obtiendrai une autre éternelle et bienheureuse. Pensez-vous que ce soit mal fait de laisser une chose vile, pour en gagner une riche et d'un prix inestimable; de laisser de la boue pour prendre de l'or, la maladie pour la santé, la mort pour la vie, le périssable pour l'immortel? Pourquoi trouvez-vous mauvais que je livre mon corps aux tourments qui passent si promptement, et à la mort même, par laquelle j'entrerai dans le palais de mon cher époux, si riche et si rempli de grands biens, et d'une félicité qui ne manque jamais?*

Les paroles de la sainte pénétrèrent avec tant d'efficace les cœurs de tous ceux qui l'ouïrent, qu'étant touchés et inspirés de l'Esprit de Dieu, ils s'écrièrent tout haut qu'ils croyoient que Jésus-Christ étoit le vrai Dieu. Sainte Cécile les mena tous chez elle, où elle fit venir secrètement le pape Urbain qui les instruisit dans les choses de la foi, et les baptisa avec plusieurs autres, jusqu'au nombre de quatre cents personnes, entre lesquels étoit Gordien, homme de grande qualité, et des premiers de Rome.

Quand Almaque sut ce qui s'étoit passé, il se courrouça infiniment; et après avoir tenté la sainte pour tâcher de l'amollir, et de la réduire à l'adoration de ses dieux, mais en vain, il fit enfermer sainte Cécile dans une étuve en sa maison, et y mettre le feu pour l'étouffer dans la chaleur du poêle; mais Notre-Seigneur l'y garda vingt-quatre heures sans qu'elle suât une seule goutte; au contraire, elle pensoit être en un lieu frais et délicieux. Almaque, l'ayant appris, envoya un homme pour lui trancher la tête dans cette étuve, mais le bourreau lui donna trois coups sans lui pouvoir couper le col. Les assistants recueillirent le sang que la sainte versoit de sa plaie avec des éponges et des linges, pour le garder comme une précieuse relique.

La vierge vécut trois jours encore, pendant lesquels elle fut visitée de plusieurs serviteurs de Dieu, qu'elle consola avec de belles paroles. Saint Urbain y vint avec les autres : elle lui dit qu'elle avoit demandé à Notre-Seigneur la prolongation de sa vie pour trois jours, afin de lui pouvoir délivrer ses biens, de le prier de les distribuer aux pauvres, et de faire une église en sa maison. Au bout de ces trois jours, comme la vierge étoit en oraison, son âme s'envola vers son époux le 22 de novembre (jour où l'Église solennise sa fête), l'an de Notre-Seigneur 232, sous l'empire d'Alexandre Sévère.

Le pape Urbain enterra son corps saint dans le cimetière de Calixte, et consacra sa maison en une église; mais depuis, le pape Paschal, par une révélation qu'il eut de la même vierge, trouva son corps enseveli dans la toile d'or, teinte de son sang, et le transporta avec les corps de Tiburce, de Valérien, et du saint pape Urbain, en l'église de Sainte-Cécile, ainsi qu'écrit Anastase le bibliothécaire, en la Vie du pape Paschal, qui est en la bibliothèque Vaticane.

Cette translation se fit, selon Sigebert, l'an de Notre-Seigneur 821. Néanmoins l'an 1599 le cardinal Sfrondat, titulaire de sainte Cécile, neveu de Grégoire XIV d'heureuse mémoire, fit fouiller sous le grand autel, où l'on trouva le corps de cette précieuse vierge et martyre, dans un cercueil de cyprès, aussi poli et entier que s'il fût sorti de la boutique du menuisier. Le corps saint demeura enveloppé dans un voile d'or, auprès duquel l'on trouva les corps des autres saints, chacun à part; on trouva aussi les suaires où le corps de la sainte vierge Cécile avoit été premièrement enseveli, tout rouges de son sang. Le pape Clément VIII y dit la messe pontificale, et mit de nouveau avec une grande solennité le corps de sainte Cécile et des autres martyrs dans la même église.

La vie de cette vierge a été écrite par Siméon Métaphraste, par Lipomani, en son cinquième tome, et par Surius, au sixième volume de la Vie des Saints. Les Martyrologes font mention d'elle; le cardinal Baronius en parle en ses Annotations sur le Martyro-

loge, et au second tome de ses Annales. Les notaires de l'Eglise romaine écrivirent son martyre.

A Colosse en Phrygie, saint Philémon et sainte Appie, disciples de saint Paul, lesquels, sous l'empereur Néron, ayant été arrêtés tandis que les autres s'enfuyoient lorsque les gentils envahirent l'église où étoient les fidèles, le jour de la fête de Diane, furent fouettés, par l'ordre du président Artoclès, puis enterrés jusqu'à la ceinture, et accablés de pierres.

A Rome, saint Maur, martyr, qui, étant venu d'Afrique visiter le tombeau des saints apôtres, fut martyrisé sous Célérin, préfet de la ville du temps de l'empereur Numérien.

A Antioche de Pisidie, saint Marc et saint Etienne, martyrisés sous l'empereur Dioclétien.

A Autun, saint Pragmace, évêque et confesseur.

VINGT-TROISIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Clément, pape et martyr. — Sainte Félicité, martyre.

Sainte Lucrèce, vierge; saint Sisinne, martyr; saint Amphiloque, évêque d'Icône; saint Grégoire, évêque; saint Trond, prêtre; le bienheureux Jean le Bon.

LA VIE DE SAINT CLÉMENT,

PAPE ET MARTYR.

AN 102.

Trajan, empereur.

Saint Clément étoit Romain, d'une très-noble maison, et fort proche parent de l'empereur Domitien. Son père s'appeloit Faustin. Il naquit au quartier du mont Célius, où est à présent l'église Saint-Etienne-le-Rond, et celle de Saint-Jean de-Latran. Il fut disciple de l'apôtre saint Paul, qu'il aida en la prédication de l'Evangile, comme il le témoigne en l'épître aux Philippiens, quand il dit: *Moi et Clément et mes autres compagnons, qui travaillent en l'Evangile, les noms desquels sont écrits au livre de vie.*

Ensuite il se fit disciple de l'apôtre saint Pierre, et à cause de sa grande sainteté, de sa science et de sa prudence, le même apôtre l'institua son successeur en sa chaire pontificale. Néanmoins il étoit si humble, qu'après la mort de saint Pierre il s'estima indigne d'occuper ce siége, et jugea que par cet exemple il ne falloit pas ouvrir la porte à rendre cette souveraine dignité, et les autres de

l'Eglise, comme héréditaires, et à les donner à ceux qui ne les méritoient pas. De sorte que saint Clément laissa sa place, premièrement à Lin, et depuis à Clet, qui succédèrent immédiatement au pontificat de saint Pierre. Après la mort de Clet, il prit le gouvernement de l'Eglise, et fut le quatrième pape.

Saint Bernard parle de lui en ces termes: *Saint Clément étoit un homme très-noble, très-riche et très-sage, et il étoit tenu pour un grand philosophe. Il avoit reçu ces dons de Dieu, et néanmoins il les méprisa pour l'amour de lui.* Quand il fut pape, il donna ordre de faire écrire les actes des martyrs; et à cet effet il nomma sept notaires qu'il mit aux sept quartiers de Rome pour rédiger ce qui se passoit à la mort des martyrs. Il commanda que les chrétiens, après le baptême, reçussent le sacrement de confirmation, et ordonna que la chaire épiscopale fût mise en lieu public et éminent.

Il prêchoit la parole de Dieu avec tant de ferveur et d'esprit, que plusieurs gentils se convertirent; dont quelques-uns, non contents de garder les préceptes de Jésus-Christ, passoient plus avant pour s'adonner à la perfection, et suivre les conseils évangéliques, vivant dans la chasteté; car saint Clément demeura toujours vierge, et amateur des vierges, exaltant cette vertu céleste. Il consacra à Dieu Flavie Domitille, nièce de l'empereur Domitien, qui étoit fille de sa sœur et de Flavius Clément, et étoit fiancée avec un grand seigneur, nommé Aurélien; encore qu'il sût que cette action lui devoit coûter beaucoup de peine.

Il convertit aussi à la foi Théodora, femme de Sisinius, l'un des premiers de Rome, lequel, désirant voir ce que faisoient les chrétiens dans les oratoires où ils s'assembloient (à cause qu'il savoit bien que sa femme y alloit), y entra secrètement; mais Dieu permit qu'il perdît la vue, laquelle il recouvra par les prières de saint Clément; de sorte que, surpris de ces merveilles, il voulut être instruit, et fut baptisé: à son exemple plusieurs autres reçurent la foi de Jésus Christ.

Le nombre des fidèles croissoit de jour en jour par la prédication de saint Clément et par plusieurs grands miracles qu'il faisoit

continuellement. Le diable, envieux de ce bien, suscita quelques ministres, prêtres de ses idoles, pour persécuter saint Clément, et émouvoir le peuple contre lui, comme étant ennemi juré de leurs dieux. Il fut accusé devant Mamertin, préfet de Rome, qui étoit un homme fort prudent. Celui-ci l'envoya quérir, et le traita avec beaucoup de respect, sachant de quelle maison il étoit; il lui représenta doucement qu'il devoit adorer les dieux de l'empire romain, sans introduire une religion toute nouvelle. Saint Clément répondit avec la résolution et l'intégrité dignes de lui et de sa charge.

Mamertin s'aperçut que la ville s'étoit divisée à son sujet : les uns accusoient le saint, comme un enchanteur sacrilége, ennemi de leurs dieux, et auteur d'une superstition étrange, qui prêchoit qu'un homme crucifié étoit Dieu; les autres, au contraire, le louoient et le défendoient, comme un homme sage, prudent, retenu, et prompt à faire plaisir à tout le monde; qui avoit guéri plusieurs malades, secouru les pauvres, sans avoir jamais fait aucune chose qui pût offenser personne. Le préfet, se trouvant en cette incertitude, consulta l'empereur Trajan, qui commanda que Clément sacrifiât aux dieux, ou fût banni dans l'île de Chersonèse, qui est au bout de la mer Noire.

Mamertin, ayant reçu cette réponse de l'empereur, s'efforça de persuader à saint Clément d'adorer les dieux; et saint Clément, de son côté, tâcha de le faire chrétien, lui donnant à entendre que le bannissement enduré pour Jésus-Christ lui seroit fort agréable. Notre Seigneur accompagna ses paroles de tant de grâces, que Mamertin, en pleurant de pitié, dit à saint Clément : *Le Dieu que tu adores te veuille assister dans ces travaux que tu endures pour l'amour de lui!* Il fit fréter un navire où saint Clément s'embarqua pour aller en exil. Plusieurs le suivirent volontairement, laissant leur pays et leurs biens pour accompagner leur maître et pasteur.

Il trouva en ce pays deux mille chrétiens, que le même empereur y avoit relégués, qui travailloient aux carrières de pierre, lesquels furent tous consolés par la vue du saint pape. Il les encouragea, leur disant que Dieu l'avoit envoyé là pour participer à

leurs prières et à leurs mérites. L'une des peines des saints martyrs en cette solitude, c'étoit la disette d'eau, qu'il falloit aller chercher sur les épaules à deux grandes lieues de là; travail qui leur étoit beaucoup plus pénible que celui de couper la pierre et la porter. Le saint pape eut grande compassion de cet ennui des chrétiens; il les avertit de faire oraison et de supplier Jésus-Christ qu'il leur découvrit quelque veine d'eau vive pour les soulager de cette peine.

Après qu'il eut achevé sa prière, il leva les yeux, et aperçut un agneau qui sembloit lui faire signe du pied droit où étoit l'eau; il n'y eut que saint Clément qui vit l'agneau, qu'il jugea être Jésus-Christ qui lui apparoissoit en cette forme pour lui montrer qu'il l'avoit exaucé. Il alla au lieu indiqué, et leur dit: *Fouillez là, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.* Chacun commença à bêcher, et lui-même prit un hoyau, et du premier coup qu'il donna là où il avoit vu l'agneau, il fit rejaillir une claire fontaine d'eau douce, en si grande abondance, qu'elle forma un gros ruisseau, ce dont ils furent tous réjouis.

Le bruit de ce miracle se répandit par tout le pays; le peuple accourut pour voir saint Clément, entendant la doctrine céleste de ses paroles, les fidèles étoient confirmés, et les gentils se convertissoient à la foi en si grand nombre, qu'il baptisoit tous les jours plus de cinq cents personnes. En moins d'un an on bâtit soixante-quinze églises qui furent dédiées à Jésus-Christ; les temples des dieux furent abattus, et les idoles du pays de cent lieues à la ronde furent brisées.

L'empereur Trajan en étant averti, dépêcha en colère un président, nommé Anfidien, qui fit une épouvantable boucherie des chrétiens, lesquels il martyrisa par diverses sortes de tourments et de morts. Il s'adressa principalement à saint Clément comme à leur chef; mais l'ayant trouvé ferme en la confession de Jésus-Christ, et voyant qu'il ne lui pouvoit persuader d'adorer les dieux, il commanda aux bourreaux de le mener en pleine mer, de lui attacher une ancre au cou, et de le submerger, de peur que les chrétiens ne l'honorassent comme un Dieu. Les chrétiens jetèrent tous de hauts cris, quand ils surent la sentence qui avoit

été donnée contre le saint pontife ; et du bord de la mer le voyant près d'être précipité, ils s'écrièrent à haute voix : *Seigneur Jésus-Christ, sauvez-le.*

Mais saint Clément dit : *Père Éternel, recevez mon esprit.* Il fut ainsi jeté dans la mer, où il reçut la couronne du martyre.

Il y avoit parmi les chrétiens deux disciples de saint Clément, Corneille et Fébe, qui dirent aux autres : *Mes frères, prions Dieu qu'il lui plaise de nous montrer les reliques de ce saint martyr.* Après avoir fait leur oraison, la mer se retira plus d'une grande lieue, en sorte qu'ils y allèrent à pied sec. Ils trouvèrent dans la mer une chapelle, fabriquée comme de la main des anges, et au dedans un cercueil de pierre, où étoit le corps de saint Clément, et auprès de lui l'ancre qui lui avoit été attachée au cou lorsqu'il avoit été jeté dans la mer.

Ce miracle n'arriva pas seulement l'année que ce pape mourut, mais aussi toutes les autres années suivantes ; la mer se retiroit d'une lieue, et laissoit le chemin libre sept jours durant, à savoir, le jour de son martyre, et les six autres d'après.

La nouveauté de ce miracle excitoit les pèlerins à venir de toutes parts visiter le sepulcre du saint pendant qu'il étoit découvert. Il y alla une femme avec son petit enfant, laquelle entrant dans l'église où reposoit le corps du saint martyr, l'enfant s'endormit. Au bout de sept jours la mer revint dans ses limites ordinaires, chacun se retira, et la mère de l'enfant qui dormoit (Dieu voulant par ce moyen honorer saint Clément, et manifester le pouvoir de sa sainte intercession) l'oublia dans l'église. Quand elle fut dehors, elle s'en aperçut, lorsqu'il n'y avoit plus de moyen de le secourir, parce que la mer étoit déjà par-dessus l'église. Elle fit tout ce qu'on sauroit penser en une telle extrémité ; et croyant que son fils étoit noyé elle courut tout le long de la côte pour trouver son corps, et le faire enterrer. Ne l'ayant pu trouver, elle s'en retourna bien affligée, et passa l'année avec cet ennui.

L'année d'après, elle ne perdit pas la dévotion d'y retourner en pèlerinage, encore qu'à son avis elle y eût beaucoup perdu l'an passé. Elle entra dans l'église, et fit son oraison sur le tombeau

du saint; puis jetant tristement les yeux vers le lieu où étoit son enfant, elle le vit qui dormoit encore en la même façon qu'elle l'avoit laissé; elle courut l'embrasser, toute ravie d'aise, et l'ayant baisé, pleurant de joie, elle lui demanda ce qu'il étoit devenu toute cette année. L'enfant répondit qu'il n'avoit fait que dormir, sans savoir combien de temps. Ce miracle est rapporté par saint Ephrem, martyr, évêque de Chersonèse, et par saint Grégoire de Tours; le pape Jean III en fait mention en une de ses épîtres aux Décrétales, et d'autres auteurs.

Métaphraste dit que le jour de la fête du saint, ceux qui visitoient son tombeau obtenoient de Dieu ce dont ils le prioient, par son intercession, et que les aveugles y recouvroient la vue, les boiteux l'usage de leurs pieds, les manchots leurs mains, tous les malades la santé; les possédés étoient délivrés en touchant seulement la robe de ce grand saint, et en buvant un peu d'eau bénite.

Au lieu où sortit la fontaine par la prière de saint Clément, le pape Nicolas Ier fit bâtir une église, en l'honneur et au nom de ce saint. De son temps, Cyrille, homme saint, apporta à Rome le corps de saint Clément, qui fut placé en grande solennité dans une église de son nom, laquelle avoit été fondée auparavant, ainsi que dit le Martyrologe romain.

Saint Clément vécut au pontificat neuf ans; il célébra les Ordres deux fois au mois de décembre, où il fit onze évêques, dix prêtres, et deux diacres; il fut martyrisé l'an de Notre-Seigneur 102, sous Trajan, le 23 de novembre.

Saint Clément a écrit des livres admirables, dont il a enrichi l'Eglise de Dieu. Saint Jérôme, au livre des Auteurs ecclésiastiques, dit que saint Clément écrivit une épître au nom de l'Eglise romaine à celle de Corinthe, laquelle se lisoit publiquement en quelques églises; elle se rapportoit fort à celle que saint Paul écrivit aux Hébreux; il ajoute qu'il s'en trouvoit encore une autre sous le nom de saint Clément, mais qui n'avoit pas été reçue pour telle des Pères anciens, non plus que la dispute de saint Pierre contre Appion.

Il est parlé de saint Clément dans saint Irénée, saint Epiphane,

saint Jérôme, saint Augustin, Optat de Milève, Eucher, en tous les Martyrologes, et aux auteurs des Vies des papes.

LA VIE DE SAINTE FÉLICITÉ,

MARTYRE.

AN 175.

Saint Soter, pape. — Marc-Aurèle, empereur.

Pour apprendre aux pères quel doit être l'amour et l'affection qu'ils portent à leurs enfants, et leur donner un modèle de ce qu'ils ont à faire envers eux, aujourd'hui la sainte Eglise célèbre la mémoire de la bienheureuse sainte Félicité, dame romaine très-illustre. Elle étoit veuve, et avoit sept enfants, avec lesquels elle vivoit sans reproche, et tâchoit de bien servir Dieu. Par sa sainte instruction, elle les encouragea tellement en l'amour de Dieu, qu'ils furent tous les sept martyrisés en sa présence, du temps de l'empereur Antonin.

Après que ces glorieux chevaliers de Jésus-Christ, enfants de sainte Félicité, eurent vaillamment combattu et obtenu la victoire, toute la rage et la fureur de l'empereur se tourna contre leur sainte mère, qui par ses paroles avoit animé ses enfants au combat. Le tyran la fit mettre en prison, ne voulant pas qu'elle mourût tout d'un coup, mais qu'en vivant elle vînt à regretter de plus en plus la mort de ses enfants. Il la laissa quatre mois en prison pour l'affliger et la tourmenter davantage, au bout desquels voyant qu'elle persévéroit en la constance de la foi de Jésus-Christ, il lui fit trancher la tête.

De cette bienheureuse mère, et portrait des mères chrétiennes, et plus que martyre, parce qu'elle le fut huit fois, sept en ses enfants, et une en soi, saint Grégoire parle en cette sorte : *Considé-*

rons, mes frères, cette femme, et nous qui sommes hommes, rougissons, voyant de comlien elle nous surpasse. Une seule parole dite contre nous, nous trouble souvent, et nous détourne de nos bonnes résolutions, là où les tourments ni les morts ne surent en rien ébranler sainte Félicité. Nous autres, nous tombons et perdons courage au moindre vent de contradiction ; et elle passa par le fer et par les flammes pour gagner cette couronne. Nous ne donnons pas aux pauvres de ce que nous avons de reste et de superflu, pour l'amour de Jésus-Christ, et elle lui offrit sa propre chair en sacrifice. Quand Dieu redemande les enfants qu'il nous a prêtés, nos larmes ne peuvent admettre aucune consolation : et elle pleuroit de ce que ses enfants ne mouroient pas pour Jésus-Christ; et quand elle les vit morts, elle fut comblée de joie.

Saint Pierre, archevêque de Ravenne, dit aussi : *Voici une femme qui étoit en peine de la vie de ses enfants, et qui fut assurée par leur mort. Qu'elle est heureuse d'avoir autant de lumières au ciel, qu'elle a produit d'enfants sur la terre! Elle les engendra heureusement, et les envoya encore plus heureusement au ciel. Elle marchoit avec plus de joie parmi leurs corps morts quand le tyran les faisoit exécuter, que quand elle les tenoit au berceau, et leur donnoit le sein : parce qu'elle considéroit des yeux de l'âme que les fruits de la victoire seroient à proportion des plaies; autant de tourments, autant de récompenses : et plus la bataille est rude, plus les couronnes sont glorieuses. Que dirai-je de cette courageuse femme, sinon que celle-là n'est pas vraie mère, qui ne sait pas aimer les siens de cette sorte?*

Le martyre de sainte Félicité arriva le 23 de novembre, l'an de Notre-Seigneur 175. Les Martyrologes font mention d'elle.

A Mérida en Espagne, sainte Lucrèce, vierge, qui, durant la persécution de Dioclétien, accomplit son martyre sous le président Dacien.

A Cyzique, dans l'Hellespont, saint Sisinne, martyr, qui-après

plusieurs tourments multipliés eut la tête tranchée durant la même persécution.

A Icône en Lycaonie, saint Amphiloque, évêque, qui, ayant été dans le désert compagnon de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze, fut depuis leur collègue dans l'épiscopat. Il brilla beaucoup par sa science et la sainteté de sa vie, et, après avoir livré plusieurs combats pour la foi catholique, il mourut en paix.

A Girgenti en Sicile, décès de saint Grégoire, évêque.

Au pays d'Hasbain, saint Trond, prêtre et confesseur.

A Mantoue, le bienheureux Jean le Bon, de l'Ordre des Ermites de-Saint-Augustin, dont saint Antonin a écrit la vie édifiante.

Ce même jour mourut à Metz saint Clément, premier évêque et apôtre de cette ville. Il étoit de la famille des Flavius, oncle du pape saint Clément, et disciple de l'apôtre saint Pierre, par lequel il fut converti à la foi. Ayant été envoyé dans les Gaules pour y prêcher la foi, il y alla avec saint Félix et saint Célesse. Il s'arrêta d'abord à trois lieues de Metz, parmi des rochers où il bâtit un petit oratoire sous le nom de Saint-Pierre. Un jour que des serviteurs du gouverneur de Metz chassoient de ce côté, une biche poursuivie par eux vint se réfugier auprès de saint Clément et s'agenouiller à ses pieds. Les chasseurs étonnés parlèrent de saint Clément à leur maître, qui le fit venir à Metz, où il délivra la ville d'un horrible serpent, dont le repaire étoit auprès de la porte que l'on appelle Serpentaire. Ce miracle convertit le gouverneur de Metz avec la plupart des habitants. Saint Clément bâtit alors plusieurs églises dans la ville, dont deux en l'honneur de saint Pierre, une sous le nom de Saint-Jean-Baptiste, et une autre dédiée à saint Etienne, premier martyr. Après avoir gouverné ce peuple vingt-cinq ans, et travaillé grandement à la conversion de cette contrée, saint Clément mourut le 23 novembre. Il n'est point inscrit au Martyrologe romain.

VINGT-QUATRIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Chrysogone, martyr.

Saint Pongeain, abbé; saint Jean de la Croix; saint Crescentien, martyr; sainte Firmine, vierge et martyre; saint Alexandre, martyr; les saintes vierges et martyres Flore et Marie; saint Félicissime, martyr; saint Protais, évêque de Milan; saint Romain, prêtre.

LA VIE DE SAINT CHRYSOGONE,

MARTYR.

AN 302.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

Entre les saints martyrs qui moururent pour Jésus-Christ, par le commandement de Dioclétien, étoit Chrysogone, chevalier romain, et homme illustre. Il fut détenu deux ans en prison à Rome, où il étoit assisté en tout ce qui lui étoit nécessaire pour sa nourriture, par une sainte femme nommée Anastasie. Elle étoit mariée à Publius, homme puissant et fort qualifié, mais au reste cruel ennemi des chrétiens, qui, sachant que sa femme l'étoit, et ce qu'elle faisoit pour Chrysogone, la renferma dans une chambre de sa maison. Il lui donna des gardes pour l'empêcher d'exercer sa religion et de secourir Chrysogone, et lui retrancha à elle-même sa nourriture pour la faire mourir de faim peu à peu.

La sainte se voyant réduite à ce point, trouva moyen d'écrire une lettre à Chrysogone, conçue en ces termes : *Encore que le père qui m'a engendrée fût gentil, ma mère Fausta étoit chrétienne, et*

femme fort chaste, qui me fit chrétienne dès mon enfance. Après sa mort, je fus mariée avec un homme fort cruel, à la compagnie duquel (par la miséricorde de Dieu) j'ai échappé, en feignant d'être malade. J'emploie la nuit et le jour à prier Jésus-Christ, et à imiter ses saints exemples. Ce cruel homme, dissipant mon bien avec des gens perdus, me tient enfermée en une rude prison, comme une magicienne, où il me fera mourir; car il ne me reste plus qu'à rendre l'esprit. Et bien que ce me soit une chose très-douce de perdre la vie pour Jésus-Christ, je ne laisse pas d'avoir beaucoup de regret que mon patrimoine, que j'avois entièrement offert à Dieu, soit dépensé au service des faux dieux. C'est pourquoi je vous prie, ô serviteur de Dieu, de supplier Notre-Seigneur de donner la vie à cet homme, s'il se doit convertir à lui; ou bien de l'appeler à lui, s'il doit persévérer en son obstination. Car il seroit plus expédient qu'il mourût que de nier le Fils de Dieu, et de tourmenter ceux qui le confessent. J'appelle à témoin, et promets à Dieu tout-puissant, s'il lui plaît de me délivrer de cette angoisse, que je m'emploierai entièrement à son service comme j'avois accoutumé en subvenant aux nécessités des confesseurs. Dieu soit avec vous, homme de Dieu, et ayez mémoire de moi.

Saint Chrisogone reçut cette lettre étant en la prison avec plusieurs autres saints confesseurs; et après qu'ils eurent tous ensemble prié Notre-Seigneur pour sainte Anastasie, il lui fit réponse en cette sorte:

Entre les tempêtes du monde où vous voguez, tenez pour chose assurée, madame, que Jésus-Christ vous favorisera, et renversera le diable qui vous tourmente. Prenez patience en vos travaux, et faites état que vous êtes en pleine mer, combattue de quelque furieux orage; mais assurez-vous que Jésus-Christ viendra sur ces vagues, dont il vous délivrera. Criez à haute voix avec le prophète: Pourquoi es-tu triste, mon âme? qu'as-tu à te troubler? espère en Dieu, qui, bien qu'il t'éprouve, ne laisse pas pourtant d'être ton salut. Pensez, madame, que Dieu vous veut donner des biens célestes, puisqu'il vous ôte ceux de la terre, et s'il vous semble qu'il tarde beaucoup à venir, sachez que c'est afin que vous estimiez davantage ses dons.

Ne vous affligez point de ce qu'en bien vivant, il vous arrive tant de travaux; Dieu vous éprouve, sans jamais vous abandonner. L'homme n'est qu'un trompeur, et quiconque se fie en l'homme pour y mettre son espérance, est maudit, et celui-là est béni qui ne la met qu'en Dieu. Fuyez soigneusement le péché, et désirez d'être consolée de Dieu dont vous gardez les commandements. Car lorsque vous vous y attendrez le moins, il vous consolera, et enverra après les ténèbres l'agréable lumière; après le froid et les gelées de l'hiver, suivra la douceur du printemps; après la tourmente, le calme, afin que vous ayez moyen de continuer votre charité envers ceux qui sont persécutés pour Jésus-Christ; et en pourvoyant à leurs nécessités, vous obtiendrez de Dieu une récompense éternelle. Dieu soit avec vous, je me recommande à vous.

Sainte Anastasie fut fort consolée de cette lettre; depuis elle se rendit aussi patiente en ses ennuis, qu'auparavant elle se plaignoit de la cruauté de son mari. Sa persécution fut telle, qu'elle n'avoit par jour que la quatrième partie d'un pain ordinaire; alors pensant être proche de l'heure de sa mort, elle écrivit une autre lettre en ces termes : *La fin de mes jours s'approche, priez Dieu qu'il reçoive mon âme à la sortie de mon corps, puisque pour l'amour de lui je souffre les tourments que vous dira la personne qui vous porte celle-ci de ma part.*

Le saint lui répondit ainsi : *Les ténèbres devancent toujours la lumière, après la maladie vient la santé, et la vie nous est promise après la mort. Toutes les adversités et les prospérités de cette vie ont leur fin, afin que les attristés et les affligés ne se désespèrent point, et que les joyeux et les contents ne s'oublient pas. Nous voguons sur une même mer, nos corps sont comme des vaisseaux sur les ondes; et les âmes, des pilotes qui les gouvernent. Il se trouve des navires si forts, qu'ils fendent la vague, et passent au travers sans danger. Il y en a aussi de si fragiles, que chaque coup les étonne. Consolez-vous, servante de Jésus-Christ, car votre navigation parmi tant de tempêtes aura une bonne issue, et vous parviendrez au port tant désiré, en jouissant de Jésus-Christ avec la palme du martyre.*

Il en arriva ainsi, comme le rapportent Nicéphore, Suidas et Adon. Le jour du martyre de sainte Anastasie fut le 28 de décembre.

Après deux années de prison, l'empereur Dioclétien étant à Aquilée, où il faisoit une étrange boucherie des chrétiens, il fit amener Chrysogone devant lui, et lui offrit la dignité de préfet et de consul, s'il vouloit adorer ses dieux. Saint Chrysogone répondit constamment : *Mon âme n'adore qu'un seul Dieu, que j'honore en mon cœur, et par des signes extérieurs. Je reconnois mon Dieu, qui est Jésus-Christ; mais j'abhorre et déteste vos idoles, qui ne sont que des diables.*

Le tyran, offensé de cette réponse, lui fit trancher la tête, et jeter son corps dans la mer, où il fut trouvé depuis par un saint prêtre nommé Zoïle, qui l'enterra honorablement. Par révélation divine, il trouva aussi son saint chef, qui étoit aussi frais que s'il eût été coupé le jour même, et le mit avec le corps du martyr. En récompense de ce service, saint Chrysogone s'apparut à lui trente jours après son martyre, qui s'accomplit le 24 de novembre, l'an de Notre-Seigneur 302, sous Dioclétien.

Les Martyrologes et Suidas parlent de saint Chrysogone. Il y a une ancienne église de son nom à Rome, qui est un titre de cardinal, dont il est parlé au premier Concile, qui fut tenu sous Symmaque pape ; et au registre du pape saint Grégoire. Grégoire III l'enrichit de dons, comme il est porté au livre des papes.

En Auvergne, saint Pourçain, abbé, qui brilla par ses miracles, du temps du roi Thierry. — Il était François et serviteur d'un barbare en Auvergne, selon saint Grégoire de Tours. Il y avoit un bon abbé dans un monastère voisin, que ce pauvre jeune homme alloit souvent supplier de l'excuser envers son maître, quand il reconnoissoit l'avoir offensé. Or ce barbare le suivit un jour de si près, qu'il le trouva avec cet abbé, lequel il querella fortement, parce

que, disoit-il, en attirant son serviteur vers lui, il étoit cause du mauvais service qu'il lui rendoit. Mais comme il vouloit ramener de force saint Pourçain dans sa maison, il devint aveugle en un instant. Alors il demanda pardon à l'abbé, le suppliant de prier Dieu pour lui, et de retenir son serviteur si bon lui sembloit, espérant que peut-être en ce faisant, il recouvreroit la vue. En effet, saint Pourçain, par le commandement de l'abbé, lui ayant fait le signe de la croix sur les yeux, il recouvra la vue. Depuis, saint Pourçain fut fait clerc en ce monastère, et par ses vertus mérita de succéder à la place de cet abbé après sa mort. Lorsque Thierry, roi de Metz, ravagea toute l'Auvergne avec une puissante armée, il s'en alla au-devant de lui, afin de le prier pour ce pauvre peuple. Et comme il s'étoit adressé à Siginald, parent et grand favori de Thierry, celui-ci le pria et l'obligea, quelque excuse qu'il pût faire, de prendre du vin. Mais avant que d'en goûter, il fit le signe de la croix et aussitôt le vase se brisa en pièces et le vin se répandit à terre avec un serpent. Ce qui le fit respecter de chacun, et du roi même, qui lui accorda ce qu'il désiroit. Le démon tâcha de troubler le repos de son âme par des spectres et des visions épouvantables; mais ce fut en vain, car, par le moyen du signe de la croix, il le rendoit confus. Enfin, chargé d'années et de mérites, il mourut le vingt-quatrième jour de novembre.

Saint Jean-de-la-Croix, confesseur, dont le décès est rapporté le 14 décembre, jour où nous raconterons sa vie.

A Rome, saint Crescentien, martyr, mentionné dans les Actes du martyre du pape saint Marcel.

A Amélia en Ombrie, sainte Firmine, vierge et martyre, qui, durant la persécution de Dioclétien, ayant été, après diverses tortures, suspendue en l'air et brûlée avec des flambleaux, rendit l'esprit.

A Corinthe, saint Alexandre, martyr, qui combattit jusqu'à la

mort pour la foi de Jésus-Christ, sous Julien l'Apostat et le président Salluste.

A Cordoue, les saintes vierges et martyres Flore et Marie, qui, après une longue prison, eurent la tête tranchée, durant la persécution des Arabes.

A Pérouse, saint Félicissime, martyr.

A Milan, saint Protais, évêque, qui défendit avec ardeur la cause de saint Athanase dans le Concile de Sardique, devant l'empereur Constance, et qui, après avoir beaucoup travaillé pour le bien de la religion, et en particulier pour son église, passa au repos de Jésus-Christ.

A Blaye, saint Romain, prêtre. Les éclatants miracles qu'il a opérés font reconnoître sa sainteté.

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Sainte Catherine, vierge et martyre.

Saint Moyse, prêtre et martyr ; saint Erasme, martyr ; martyre de saint Mercure, soldat ; sainte Juconde, vierge.

LA VIE DE SAINTE CATHERINE,

VIERGE ET MARTYRE.

AN 307.

Saint Marcel, pape. — Maximin, empereur.

Sainte Catherine naquit à Alexandrie en Egypte, de sang royal : elle étoit donée de toutes les grâces qu'on sauroit souhaiter en une fille parfaitement belle, et encore plus chaste. Elle étoit d'un bel esprit, et fort savante en philosophie, dont il y avoit alors plusieurs célèbres professeurs à Alexandrie.

L'évêque Equilin dit qu'avant qu'elle fût baptisée, elle eut un songe et une révélation, où la très-sainte Vierge Marie lui apparut avec le petit Jésus entre ses bras, qui étoit infiniment beau : la Mère l'offroit à son Fils, qui la repoussoit, et se détournoit d'elle, en disant que cette fille ne lui sembloit point belle à cause qu'elle n'étoit point baptisée. Catherine s'éveilla, et connoissant ce qui lui manquoit, pour être digne de voir ce divin Jésus-Christ, elle se fit chrétienne, et fut baptisée. Jésus-Christ lui apparut alors pour la seconde fois, la chérit et la caressa, la fiançant en la présence de sa très-sainte Mère, et d'une grande multitude d'anges et de saints,

et il lui donna un anneau comme à une vraie épouse. Cette vierge s'étant réveillée de ce songe, trouva l'anneau à son doigt : c'est ce qu'en dit Equilin. Le surplus de sa vie et de son martyre se tire de Siméon Métaphraste, qui l'a décrit au long, et il est rapporté par Lipomani et Surius en cette manière :

Maximin, empereur d'Orient, homme fier et barbare, étant à Alexandrie, fit publier un édit par lequel il commandoit de faire des sacrifices aux dieux; ajoutant que ceux qui feroient refus d'obéir encourroient son indignation et la perte de la vie. Cet édit publié, toute la ville d'Alexandrie fut remplie de peuple, qui accouroit de toutes parts pour offrir des sacrifices; tous les temples et les autels étoient baignés du sang des animaux que l'on sacrifioit aux diables. Sainte Catherine ayant su cela, poussée de l'amour de son cher époux Jésus-Christ, elle résolut d'aller parler à l'empereur, et de lui représenter le malheur où il précipitoit cette populace aveuglée, qu'il traînoit après lui en enfer.

Elle s'en alla donc accompagnée de toute sa suite, le trouver au temple où il étoit, et dit qu'elle avoit à lui parler. Elle s'approcha de Maximin, et lui dit hardiment qu'il étoit bien aveuglé de sacrifier aux idoles et aux figures d'hommes qui avoient été vicieux et sujets au péché, et d'attirer après lui ce peuple ignorant, parce qu'en étant le chef et le seigneur, il étoit obligé de le conduire dans le bon chemin. Qu'il devoit reconnoître le vrai Dieu qui l'avoit créé, et lui avoit mis l'empire entre les mains, lequel étant Dieu immortel, s'étoit fait homme pour nous, et avoit voulu mourir sur une croix pour nous délivrer de la mort, que nous avions méritée par nos péchés.

L'empereur se troubla en entendant le discours de sainte Catherine, et demeurant quelque temps sans pouvoir parler, enfin il lui dit qu'il feroit réponse après avoir achevé son sacrifice. Cependant il la fit reconduire en son palais, et après qu'il eut achevé ses cérémonies, il la vint trouver, et lui dit : *Dites-moi maintenant qui vous êtes, et les discours que vous m'avez tenus aujourd'hui.*

La sainte fille lui répondit : *Ma race royale est assez connue en cette ville ; je m'appelle Catherine. J'ai employé mon temps à l'étude*

de la rhétorique, mais je ne me vante de rien, sinon d'être chrétienne, et d'avoir pour mon époux Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme.

Alors elle lui rendit raison de sa conduite et de sa foi, avec une telle grâce, sagesse et éloquence, que l'empereur, étonné de la voir si doctement parler, ne faisoit que la regarder, et admirer son incomparable beauté, sans lui pouvoir dire un seul mot. Et reconnoissant qu'il n'avoit pas assez de savoir pour convaincre Catherine, il fit assembler tous les plus savants de son empire pour disputer contre elle ; cependant il la retint en son palais avec des gardes.

On fit venir cinquante orateurs et philosophes, afin de conférer avec cette vierge. Ils s'assemblèrent sur une place où toute la ville accourut à ce nouveau et merveilleux spectacle, que cinquante hommes, qui étoient l'élite de toutes les universités, vinssent disputer contre une fille de dix-huit ans, sur les sciences et la religion en la présence de l'empereur. Un ange apparut à la sainte et lui dit qu'elle ne craignît point, parce que Notre-Seigneur l'assisteroit ; qu'elle confondroit les cinquante philosophes, et leur persuaderoit tout ce qu'elle voudroit ; qu'eux et plusieurs autres seroient par elle convertis à Dieu, pour lequel ils mourroient, et qu'elle seroit aussi couronnée du martyre.

L'ange lui ayant dit cela disparut, et la sainte fille demeura fort consolée de cette vision. Elle demeura dans la salle où toute la compagnie étoit assemblée. Alors celui des philosophes qui tenoit le haut du banc lui dit avec fierté, et comme en la dédaignant : *Est-ce toi qui injuries si impudemment nos dieux?*

— *Oui,* dit Catherine, *non avec des paroles hardies et téméraires comme tu dis, mais avec de vraies et solides raisons.*

Le philosophe commença à déduire ses arguments en faveur de ses dieux, fondés sur de beaux surnoms et épithètes que les poëtes leur donnent, et à vouloir prouver que Jésus-Christ n'étoit pas Dieu, parce qu'il avoit été crucifié, que pas un de ces poëtes ni philosophes ne le tenoient pour tel, et ne faisoient mention de lui en leurs écrits. Mais la sainte renversa tous les arguments de ce phi-

losophe, et prouva par une bonne philosophie et par la raison naturelle, qu'il ne sauroit y avoir qu'un Dieu, auteur et conservateur souverain de tout ce qui est créé; que les dieux qu'ils adoroient ne le pouvoient être, n'ayant été que des hommes abominables dont les poëtes mêmes racontent souvent les crimes et les impiétés. Et bien que les poëtes, gens vains et insensés, ne parlassent pas de Jésus-Christ, néanmoins les sibylles, qu'ils révéroient fort, comme éclairées de l'esprit du ciel, en avoient très-divinement parlé, et avoient prédit longtemps auparavant qu'il devoit être pris par envie, et fait mourir par ceux de sa nation; qu'il devoit ressusciter, monter au cieux, et juger les vivants et les morts; rapportant les passages de chaque sibylle l'un après l'autre si clairement, que ce superbe philosophe demeura confus, et acquiesça à ce que la vierge lui disoit.

L'empereur fut bien étonné, et voyant que co philosophe n'en pouvoit plus, il commanda aux autres philosophes de prendre la parole, et de disputer contre la vierge; ce qu'ils refusèrent de faire, tant parce que celui qui avoit commencé étoit le plus capable d'eux tous, que parce que d'ailleurs ils ne pouvoient rien répliquer aux raisons de la sainte. De manière qu'ils répondirent à l'empereur tous d'une voix, qu'en leur compagnon ils avoient été vaincus, et confessoient que cette fille disoit vrai; qu'ils avoient jusque alors été bien aveugles d'adorer des dieux qui ne l'étoient point; qu'il n'y avoit qu'un Dieu, à savoir Jésus-Christ, que Catherine confessoit et adoroit.

Maximin, en entendant cela, pensa crever de rage; et comme il étoit d'un naturel prompt et furieux, il fit dresser promptement un grand feu pour faire brûler les cinquante philosophes. Ceux-ci, voyant le feu allumé, se jetèrent aux pieds de la vierge, la priant à chaudes larmes de supplier Dieu qu'il leur pardonnât les péchés qu'ils avoient commis contre lui durant leur aveuglement, parce qu'étant à présent éclairés de sa lumière, ils étoient prêts de recevoir le baptême et de mourir pour lui. La glorieuse sainte se réjouit en Dieu en voyant la vérité triompher du mensonge, la science chrétienne de la vaine philosophie, et le vrai et seul Dieu des faux

dieux : elle les consola avec un visage riant et gracieux, les assurant que Dieu leur pardonneroit, et que le feu leur serviroit de baptême et de purification à leurs âmes, qui seroient bientôt présentées pures devant la divine Majesté, où ils recevroient la récompense de ce supplice et la couronne immortelle d'une si glorieuse victoire.

Ces paroles les encouragèrent et les consolèrent au milieu des flammes, où ils rendirent leurs âmes à Dieu, faisant souvent le signe de la croix sur eux, et invoquant le nom de Jésus-Christ. Quelques chrétiens allèrent depuis secrètement ramasser leurs saintes reliques, et trouvèrent leurs corps si entiers, que le feu n'avoit pas même brûlé un seul de leurs cheveux. Dieu montra par ce miracle combien il avoit agréable ce sacrifice que ces sages lui avoient offert de leurs propres personnes, et plusieurs gentils se convertirent à la foi, pour laquelle ils avoient exposé leurs vies.

Maximin fut fort irrité de ce succès, désirant d'autant plus attirer sainte Catherine à sa volonté, à quelque prix que ce fût, de son bon gré ou par force, et la faire sacrifier aux dieux. Il essaya premièrement la voie de la douceur, pour voir si par de belles offres et de grandes caresses il pourroit fléchir le cœur immuable et constant de la sainte. Il fit toutes les promesses que l'on sauroit jamais faire; il lui parla avec une fausse affection paternelle, usant de tous les artifices possibles pour la persuader; mais quand il vit que tout cela ne pouvoit faire brèche au cœur de la bienheureuse, il changea ses douceurs en des menaces épouvantables de l'exposer aux plus cruels tourments. Alors sainte Catherine lui répondit : *Faites ce qu'il vous plaira, les tourments, quels qu'ils soient, ne sauroient guère durer, et leur récompense doit être éternelle; j'espère que Dieu vous fera la grâce que plusieurs de votre suite et de votre palais seront convertis et sauvés par mon moyen.* La sainte dit cela, et Dieu le lui octroya.

L'empereur voyant que ses ruses ne pouvoient plus servir de rien, la fit fouetter avec des nerfs de bœuf. Les bourreaux inhumains dépouillèrent cette chaste vierge (ce qui lui fut un cruel

tourment), et deux heures durant déchargèrent des coups de toute leur rage sur ce corps tendre et délicat, plus blanc que l'albâtre, qu'ils couvrirent de plaies et de sang, avec tant d'horreur que tous les assistants en pleuroient. Après ce tourment, on la mit dans une basse fosse, avec des gardes, et défense de lui donner à manger; néanmoins en douze jours qu'elle y fut, Notre-Seigneur la nourrit, lui envoya des anges pour la consoler et la guérir, et une colombe lui apportoit tous les jours de quoi vivre.

L'impératrice vint en la prison pour voir sainte Catherine, ayant ouï raconter des merveilles de sa rare beauté, de son savoir, de sa force et de sa constance dans les tourments. Elle y vint la nuit, accompagnée d'un capitaine nommé Porphyre, et de ses soldats. L'impératrice entra en la prison, et causa longtemps avec la sainte fille, qui par ses fervents discours lui inspira un si grand amour de Dieu, qu'elle reçut la foi. Elle fut baptisée avec Porphyre et deux cents soldats, qui s'offrirent tous à mourir pour Jésus-Christ lorsque l'occasion s'en présenteroit. L'impératrice ne se croyoit pas assez forte pour endurer les tourments, mais la sainte l'encouragea, lui disant que Jésus Christ seroit en son cœur, qu'il lui donneroit le courage de les souffrir, et ensuite une couronne immortelle.

Jésus-Christ apparut en la prison à Catherine sa chère épouse, et lui dit qu'elle ne craignît point, parce qu'il étoit avec elle et que les tourments ne la surmonteroient point, mais qu'après avoir attiré plusieurs gens à sa connoissance par son exemple, elle recevroit le prix de l'éternelle récompense.

Au bout de douze jours, Maximin apprenant que la sainte étoit encore en vie, n'ayant pu la faire mourir de faim durant ce temps-là, il la fit amener devant lui; et la voyant non-seulement en vie, mais saine, en bon point, et plus belle que jamais, il demeura tout étonné, et tâchant de la séduire, lui dit qu'il reconnoissoit bien que tant de belles qualités qu'elle avoit la rendoient digne d'un empire, et que sa rare beauté méritoit d'être reine de tout le monde. La sage fille vit aussitôt le piége de Satan; elle répondit à l'empereur qu'il ne falloit pas faire état de la beauté corporelle, qui

se flétrit comme la fleur, mais de celle de l'âme qui étoit toujours florissante et dont les saints jouissent au ciel.

Enfin après quelques discours, l'empereur fit faire une machine de quatre roues, armées de pointes de fer et de rasoirs, qui jouoient tellement l'une dans l'autre, que la vierge étant attachée dans l'une, son corps eût été mis en pièces avec ces horribles instruments, par le mouvement des autres roues. La vierge y fut attachée en effet, et les bourreaux commençant à les faire tourner, elle fut assistée en ce tourment de son bien-aimé époux; car un ange brisa tout d'un coup les liens dont elle étoit retenue, et rompit cette cruelle machine, disloquant les roues les unes d'avec les autres d'une telle impétuosité, que les débris tuèrent plusieurs gentils, qui étoient accourus pour voir ce spectacle; les autres qui en échappèrent crièrent tout haut : *Le Dieu des chrétiens est grand!* Néanmoins Maximin, plus fier qu'un tigre, plus dur que le marbre et que le diamant, ne fut aucunement touché de ces merveilles; au contraire, il inventa d'autres nouveaux tourments pour la faire mourir.

L'impératrice sachant cela vint trouver l'empereur, et le blâma de la cruauté dont il usoit contre Catherine et les autres chrétiens; confessant qu'elle étoit elle-même toute prête de souffrir pour la confession de Jésus-Christ. Le tyran forcené commanda que l'on otât sa femme de devant lui, qu'on lui tranchât la tête, ainsi qu'à Porphyre, et aux autres deux cents soldats qu'on lui rapporta s'être faits chrétiens. L'impératrice acquiesça joyeusement à la sentence de sa mort, et pria sainte Catherine de la recommander à Dieu en cette agonie ; elle lui répondit : *Allez, ne craignez point, Dieu est avec vous, et vous régnerez avec lui éternellement.* Elle prit congé d'elle, et la sentence du tyran fut incontinent exécutée contre l'impératrice, et contre Porphyre et ses soldats.

L'empereur, qui n'avoit pas épargné le sang de sa propre femme ni de ses domestiques, voyant qu'il n'y avoit point d'espérance de persuader Catherine, lui fit trancher la tête. Toute la ville, jeunes et vieux, hommes et femmes, pauvres et riches, accoururent au lieu du supplice, et lorsqu'ils virent la bonne grâce de la sainte,

la plupart ne se purent retenir de pleurer; elle seule avoit la face riante comme un séraphin.

Elle leva les yeux et les mains au ciel, pour remercier Dieu de la miséricorde qu'il lui avoit faite, nommément de ce qu'il daignoit la recevoir en holocauste, lui offrant le sang qu'elle alloit répandre pour lui comme un gage de son vrai et sincère amour. Elle le supplia de recevoir son esprit, et de ne permettre point que son corps demeurât entre les mains de ces bourreaux. Elle demanda encore que tous les dévots, qui auroient mémoire d'elle, et l'invoqueroient en leurs nécessités, fussent favorisés de lui, et qu'il accordât leurs demandes, si elles étoient convenables à leur salut; qu'il éclairât ce peuple qui étoit présent, l'attirant à sa connoissance et à son amour.

Sitôt qu'elle eut achevé son oraison, un soldat lui coupa le col, dont il sortit des ruisseaux de lait au lieu de sang. Et de peur que son corps ne demeurât en la puissance de ces horribles bourreaux (ce qu'elle avoit appréhendé), les anges l'emportèrent sur le mont Sinaï, où ils l'enterrèrent. Il sortit de son tombeau une douce liqueur, qui guérit de toutes maladies. Depuis, l'empereur Justin y fit bâtir une belle église et un monastère, où ce corps saint est révéré.

Le martyre de sainte Catherine arriva le 25 de novembre, l'an de Notre-Seigneur 307, sous l'empereur Maximin. On la peint ordinairement avec une épée à la main, et la tête d'un empereur sous ses pieds, pour montrer qu'elle acquit par le tranchant de l'épée la couronne du martyre, et la victoire sur le tyran qui la martyrisa.

Outre Métaphraste qui a écrit son martyre, les Martyrologes romain, de Bède et d'Adon en font mention, ainsi que Molan aux Additions d'Usuard, et le cardinal Baronius aux Annotations sur le Martyrologe, et au troisième tome de ses Annales. Les Grecs l'honorent particulièrement, et l'appellent la grande Catherine, à cause des grands bienfaits qu'ils ont reçus de Notre-Seigneur par son intercession en la conquête de la terre sainte.

A Rome, saint Moïse, prêtre et martyr, que saint Cyprien consola souvent par ses lettres, lorsqu'il étoit détenu en prison avec d'autres. Ce saint, s'étant opposé avec un courage intrépide, non-seulement aux gentils, mais encore aux novatiens schismatiques et hérétiques, reçut à la fin, comme l'atteste le pape saint Corneille, l'honneur d'un éclatant et admirable martyre dans la persécution de Dèce.

A Antioche, saint Erasme, martyr.

A Césarée en Cappadoce, martyre de saint Mercure, soldat, qui, par la protection de son ange gardien, vainquit les barbares, et surmonta la cruauté de Dèce. Décoré du triomphe sur plusieurs tourments, il s'envola au ciel, couronné par le martyre.

En Emilie, province d'Italie, sainte Juconde, vierge.

Digitized by Google

VINGT-SIXIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Pierre d'Alexandrie, évêque et martyr. — Le bienheureux Léonard de Port-Maurice, Frère Mineur de l'Observance.

Saint Conrad, évêque de Constance; saint Marcel, prêtre et martyr; saint Bellin, évêque et martyr; saint Sirice, pape; saint Amateur, évêque d'Autun; le bienheureux Silvestre, abbé; saint Basle; saint Stylien, anachorète; saint Nicon, moine.

LA VIE DE SAINT PIERRE D'ALEXANDRIE,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

AN 310.

Saint Pierre d'Alexandrie étoit natif de la ville d'Alexandrie, dont il fut très-digne patriarche; il succéda en ce siége (qui étoit chef de toutes les églises d'Egypte, et de plusieurs autres provinces) à un saint personnage nommé Théonas, qui fut le seizième prélat après saint Marc l'Évangéliste. De son temps advint la persécution horrible des empereurs Dioclétien et Maximien, contre l'Église de Dieu, et le saint prélat n'omit rien qui pût servir en ce cruel orage à la consolation des chrétiens.

Pour cet effet, craignant que par la mort du pasteur les brebis ne fussent séparées et exposées à la gueule des loups qui les vouloient dévorer, il se retira en des lieux écartés et inaccessibles, pour échapper aux mains des satellites des empereurs, qui le cherchoient de toutes parts. Étant ainsi caché, il n'abandonnoit pas le soin pastoral; car il écrivit à 660 chrétiens qui étoient prisonniers, pour les exhorter à la patience et à la persévérance. Lorsqu'on lui

rapporta qu'ils avoient bravement combattu, et obtenu la couronne du martyre, il s'en réjouit infiniment, comme si lui-même eût reçu cette grande faveur de Dieu.

L'orage étant apaisé, saint Pierre retourna dans Alexandrie, où il eut de rudes prises avec les schismatiques, les hérétiques, et les gentils. Mélèce, évêque de Lycopolis en Egypte, s'étant oublié jusqu'à sacrifier aux dieux, fut privé de son siége, et déposé par saint Pierre en un Concile. Mélèce en demeura si honteux, que pour se venger de saint Pierre et de ceux qui l'avoient justement puni, il commença à troubler l'Eglise, et à susciter un schisme, parce qu'il étoit docte, subtil et artificieux ; de sorte qu'il ne manqua pas de sectateurs, et entre autres le détestable Arius, qui, suivant son naturel turbulent et furieux, prit le parti de Mélèce contre saint Pierre d'Alexandrie, son évêque ; à cause de quoi il fut excommunié et retranché de l'Église.

L'empereur Maximin, ayant succédé en Orient aux empereurs Dioclétien et Maximien, et à leur cruauté envers les chrétiens, fit incontinent emprisonner saint Pierre. Sitôt que les satellites l'eurent mis en prison, la plupart des habitants y accoururent pour délivrer leur saint pasteur, et hasarder leur vie, s'il en eût été besoin, pour sa défense.

Sur ces entrefaites, l'abominable Arius, sachant que saint Pierre seroit martyrisé, employa certains prêtres pour le supplier de lui pardonner et de le réintégrer en la communion de l'Eglise, pensant par ce moyen gagner la bienveillance du clergé et du peuple, qui le nommeroit évêque après la mort da saint Pierre. Deux prêtres, Achillas et Alexandre, portèrent cette parole à saint Pierre qui étoit en prison, le priant de réconcilier et d'absoudre Arius, puisqu'il se soumettoit à sa discipline et à sa correction.

Le saint prélat jetant un profond soupir, leur dit ces mots : *Mes frères, ne m'estimez pas rigoureux et inhumain, car je reconnois que je suis un homme enclin aux péchés et aux misères comme les autres. Néanmoins, croyez-moi, Arius est un fin renard, un trompeur converti ; sa méchanceté surpasse toutes les méchancetés. Je ne dis pas cela de mon mouvement ni de ma tête. Je défends qu'il*

soit reçu en l'Église; car faisant cette nuit mes oraisons ordinaires à Dieu, il s'est présenté devant moi un enfant, comme en l'âge de douze ans, d'une admirable clarté, vêtu d'une robe de toile déchirée du haut en bas, qui ramassoit les lambeaux de sa robe pour en couvrir sa nudité. Cette vision m'a étonné, et je suis demeuré quelque temps muet et sans mouvement. Après que j'ai été un peu rassuré, je lui ai demandé: Seigneur, qui est celui qui a ainsi déchiré votre robe? et il m'a répondu: Ç'a été Arius; prends bien garde de ne le recevoir à la communion des fidèles, quoique demain on t'en viendra prier; ne fléchis point et ne te laisse pas vaincre à leur importunité; au contraire, commande à Achillas et à Alexandre les prêtres (qui te succéderont en l'évêché l'un après l'autre) qu'ils ne l'admettent aucunement; tu achèveras bientôt ta course et tu seras couronné du martyre.

Saint Pierre rapporta tout cela aux prêtres qui l'étoient venus supplier de pardonner à Arius, leur défendant au nom de Dieu, lorsqu'ils seroient évêques, de l'absoudre et de le recevoir à la participation des sacrements, parce que c'étoit un ministre de Satan, qui devoit déchirer la robe de Jésus-Christ (qui est la sainté Église) par les hérésies qu'il sema, et dont il se rendit l'auteur. Car encore que pour lors il ne les eût pas publiées, mais que seulement, comme schismatique, il eût tenu le parti de Mélèce, toutefois Notre-Seigneur, qui savoit le ravage que cette peste devoit faire, et l'obstination où il persévéroit, en voulut longtemps auparavant avertir le saint patriarche Pierre, de peur que lui et ses deux successeurs ne fussent surpris, et que l'Église catholique ne reçût les dommages qui lui eussent été inévitables sans cet avis. De manière que la vision qu'eut saint Pierre de la robe de Jésus-Christ, déchirée par Arius, ne fut pas un signe de ce qu'il avoit déjà fait (parce qu'il ne se révolta que durant qu'Alexandre étoit évêque) mais de ce qu'il devoit faire avec le temps; ce ne fut pas une déclaration du passé, mais une prophétie de l'avenir.

Tout ce que Dieu révéla à saint Pierre, et comme il le rapporta à ces deux prêtres, arriva fidèlement; car Arius déchira la robe de Jésus-Christ, en divisant l'Église; Achillas et Alexandre furent

évêques d'Alexandrie, et Alexandre le retrancha et l'excommunia de l'Église comme hérétique; enfin saint Pierre, quelques jours après cette révélation, eut la tête tranchée.

Le tribun qui avoit la charge de l'exécution, voyant la ville toute en armes, et le peuple autour de la prison pour le défendre, craignant quelque sédition, résolut d'atendre la nuit, où chacun seroit retiré en sa maison, parce qu'alors il pourroit assurément faire ce qui lui étoit commandé; mais il en arriva autrement; car le saint prélat étoit tellement aimé du peuple que pas un ne voulut sortir d'où il étoit. Saint Pierre sachant cela, brûlant d'envie de mourir pour Jésus-Christ, et craignant d'autre part d'être cause que les habitants et les soldats en vinssent aux mains, avertit secrètement le tribun de ce qu'il devoit faire pour exécuter la sentence sans faire de bruit.

Ils dérobèrent donc le saint selon qu'il les avoit avertis, et le conduisirent au lieu même où l'évangéliste saint Marc, fondateur et premier évêque de l'Église d'Alexandrie, avoit été martyrisé. Là, il fit son oraison et se recommanda à saint Marc, le prenant pour son intercesseur, afin qu'il répandît courageusement son sang pour Notre-Seigneur, que l'Église d'Alexandrie fût maintenue, et l'Église catholique rétablie en son ancienne paix et union. Au même instant où le saint faisoit cette prière, une vierge ouït une voix du ciel qui disoit : *Pierre, le premier des apôtres, et Pierre, la fin des évêques martyrs d'Alexandrie.* Ce qui se trouva véritable, parce que Pierre fut le dernier évêque qui mourut en la persécution des gentils.

Ayant achevé son oraison, il tendit constamment son cou au bourreau; mais les soldats lui portoient tant de respect et de révérence, qu'il ne se trouva parmi eux qu'un étourdi qui, moyennant cinq écus qu'on lui donna, lui trancha la tête le 26 novembre, à la pointe du jour. Il avoit été évêque douze ans : trois ans pendant que l'Église étoit en paix, et neuf ans pendant qu'elle fut affligée en la persécution de Dioclétien.

Ce fut une chose merveilleuse qu'après que la tête fut coupée, son corps saint demeura à genoux, comme il étoit, sans tomber à

terre. Les chrétiens le trouvèrent en cet état, et l'emportèrent avec beaucoup de larmes et de soupirs; puis, l'ayant vêtu de ses habits pontificaux, comme s'il eût été vivant, ils l'assirent premièrement dans la chaire de saint Marc; puis, avec des palmes en signe de victoire, et des cierges allumés en leurs mains, avec des odeurs et des parfums, chantant des hymnes, ils le portèrent sur leurs épaules dans un cimetière que lui-même avoit fait bâtir, où ils l'enterrèrent en grande pompe et solennité. Notre-Seigneur fit de grands miracles en ce lieu.

On raconte une chose particulière de ce saint prélat et martyr; car étant en son église, il ne se vouloit asseoir durant le service divin qu'en une petite chaire, qui étoit au-dessous du trône épiscopal, s'estimant indigne du siége qui avoit été tenu par tant de saints évêques ses prédécesseurs; et il lui étoit avis qu'il sortoit une si grande splendeur de ce siége, qu'il en étoit tout ébloui. Voilà pourquoi le peuple le mit après sa mort dans le siége de saint Marc, où, durant sa vie, par humilité, il n'avoit osé s'asseoir.

Le martyre de saint Pierre d'Alexandrie arriva l'an trois cent dix, sous Maximin, empereur d'Orient. Il est fait mention de ce saint au concile d'Ephèse, et au septième synode général, dans saint Grégoire de Nazianze, Eusèbe, Nicéphore Calixte, l'Histoire tripartite, Bède, Usuard et Adon, au Martyrologe romain, et en Baronius, au troisième tome de ses Annales.

LA VIE DU BIENHEUREUX LÉONARD DE PORT-MAURICE,

FRÈRE MINEUR DE L'OBSERVANCE.

Sur les bords de la Méditerranée, au pied des montagnes de l'Apennin, dans l'une de ces charmantes villes qui forment ce que

l'on appeloit autrefois la rivière de Gènes, à Porto-Maurizio dont il a pris le nom, naquit le 20 décembre 1676 le bienheureux Léonard. Son père étoit un brave capitaine de navire nommé Dominique Casanova. C'étoit un marin de mœurs sévères et chrétiennes : il avoit fait vœu que jamais femme ne mettroit le pied sur son bâtiment, et un jour qu'il ne put en refuser une, il quitta son navire et s'en revint à pied de Gènes à Port-Maurice pour ne point manquer à son vœu. Ce brave homme éleva ses enfants si chrétiennement, que de ses quatre fils trois se firent religieux dans l'Ordre de Saint-François, et que sa fille prit le voile dans le monastère de Sainte-Catherine-de-Sienne, à Taggia.

Le bienheureux Léonard reçut au baptême le nom de Paul-Jérôme. Dès son enfance sa vocation religieuse se manifesta. Il élevoit de petits autels, où il récitoit le rosaire et où il prêchoit ses jeunes camarades. Il les entraînoit quelquefois à une église dédiée à la très-sainte Vierge, sous le nom de la madone des *Piani*, située à une demi-lieue de Port-Maurice, et là il prioit avec eux. Il y a peu de saints qui n'aient commencé leur vie dans l'amour de la très-sainte Vierge.

Quand il eut treize ans, son père l'envoya étudier à Rome, où il logea chez son oncle, Augustin Casanova. Il fit ses classes de grammaire avec un saint prêtre, don Franceseo Santoleri, et à seize ans il entra au collége romain pour les humanités et la rhétorique. C'étoit un très-brillant élève, et ses cours terminés, il suivit la philosophie du P. Tolommei, jésuite célèbre qui est devenu depuis cardinal.

C'est à cette époque, vers l'âge de dix-neuf ans, qu'il commença à fréquenter l'oratoire du P. Caravita.

Il y a à Rome, dans une petite rue qui mène de l'église de Saint-Ignace au Corso une chapelle ou oratoire, que l'on appelle, du nom du jésuite qui l'a fondée, le Caravita. Plusieurs fois la semaine, pendant le carême, à l'heure où toutes les églises sont fermées, et où la foule circule dans les rues de Rome, cette chapelle s'illumine et vous voyez arriver un à un les membres de la congrégation suivis de quelques étrangers que la curiosité amène. Après un

sermon, toutes les lumières s'éteignent, hors la lampe du sanctuaire; un Frère passe dans les rangs et remet à chacun un instrument de discipline. Alors, pendant qu'on récite le *Miserere*, commence une sorte de pénitence publique, de mortification corporelle unie à la prière, et qui rappelle un peu ces monastères de la Haute-Egypte, où les Frères s'exerçoient à tirer de leur corps une dure satisfaction pour leurs péchés.

Voilà tout ce que les étrangers savent de l'oratoire du P. Caravita, et il est rare qu'ils ne s'en amusent beaucoup. Ce souvenir de la primitive Eglise, tant regrettée par eux cependant, les réjouit fort. Mais ce qu'ils ne savent pas, et ce qui n'est pas moins admirable, c'est qu'on choisit parmi les membres de la congrégation douze jeunes gens qui sont spécialement chargés d'une sorte de mission évangélique. Ils vont faire le catéchisme dans les églises. Les dimanches et les jours de fêtes, ils parcourent les rues et les places, appelant le peuple aux instructions, entraînant les curieux et les oisifs aux églises où se donnent des missions. Aussi, les appelle-t-on les douze apôtres. Il y a là des railleries à recevoir, mais il y a du courage à acquérir. La foi s'affermit dans ces œuvres de miséricorde, où il faut du mouvement, de l'activité, du zèle, de la générosité d'âme, et qui ont à cause de cela tant d'attrait pour la jeunesse chrétienne.

Cet apostolat laïque eut la plus heureuse influence sur le bienheureux Léonard. Il le lia avec de saints jeunes gens, deux entre autres, Louis Foggia, et Pierre Miré.

Louis étoit doreur. Un jour, il entre chez son ami et lui dit: « Voulez-vous venir au sermon? » Le bienheureux accepta. Louis le mène alors hors de Rome, au gibet où étoit pendu un criminel fameux, et lui montrant le cadavre: « Voilà le prédicateur, dit-il. Qui vit mal tombe ainsi tôt ou tard sous la justice de Dieu. »

« Ce spectacle nous valut le meilleur sermon, racontoit plus tard le serviteur de Dieu: nous revînmes à Rome muets et tout pleins d'horreur pour le péché. »

Pierre Miré étoit son condisciple au collége romain. Les jours de congé, ils alloient ensemble à une vigne qu'avoit l'oncle du

bienheureux au-delà de Porta-Salara. Dans le chemin, ils récitoient le Rosaire, sanctifiant ainsi jusqu'à leurs plaisirs.

Telle étoit la jeunesse que formoient l'oratoire du P. Caravita et la congrégation de Saint-Philippe de Néri, que le bienheureux Léonard fréquentoit également. Il se confessoit à l'église des Oratoriens, la *Chiesa-Nuova*, à un P. Grifonelli, et il racontoit quelquefois qu'ayant fait un jour une confession générale, dans la cellule même qu'avoit habitée saint Philippe de Néri, il y avoit ressenti une contrition et une ferveur qu'il avoit, hélas! disoit-il avec humilité, bien dissipée depuis.

Dans les dernières années de sa vie, deux ans avant sa mort, prêchant au peuple de Rome, il se plaisoit à rappeler tout ce qu'il avoit dû dans sa jeunesse aux oratoires du P. Caravita et de saint Philippe de Néri, et il leur attribuoit de ne s'être point perdu en ce temps-là.

Quand ses études littéraires furent achevées, le bienheureux Léonard suivit les cours de médecine. Mais, plus désireux de sauver les âmes que de guérir les corps, il sentit naître en lui le goût de la vie religieuse, dont il pratiquoit déjà les austérités. Il portoit un cilice, et couchoit la nuit sur le pavé de sa chambre, la tête appuyée sur un tabouret, ou sur une pierre qu'il cachoit dans un coin.

Le P. Grifonelli, en sage et prudent confesseur, mit sa vocation à de rudes épreuves; mais Dieu se chargea d'indiquer à son serviteur l'institut où il l'appeloit.

Un jour que le bienheureux passoit sur la place du Gesù, songeant à l'ordre où il devroit entrer, il vit venir à lui deux religieux vêtus d'un pauvre habit et d'une singulière modestie dans la démarche. « Quand je les aperçus, disoit-il, je crus voir deux anges, et je sentis tout d'un coup le désir de devenir leur frère et d'entrer dans leur religion. Ne sachant de quel Ordre ils étoient, je les suivis de loin. Ils montèrent l'escalier du Capitole, traversèrent le Forum, puis tournant à droite, au pied de l'arc de Titus, vers les jardins Farnèse, ils entrèrent dans le couvent de Saint-Bonaventure, habité par les Mineurs Réformés de Saint-François. J'ouvris la porte de

l'église; les religieux étoient au chœur, et l'on entonnoit alors ces paroles de Complies : *Converte nos, Deus, salutaris noster.* Ces mots m'allèrent au cœur, Dieu m'éclaira de sa grâce, et, résolu d'embrasser cet Ordre austère, je dis en moi-même : *Hæc est requies mea,* ceci sera le lieu de mon repos. »

Tout joyeux, le saint jeune homme courut chez le P. Grifonelli. Le Père vit comme lui le doigt de Dieu dans cette rencontre; il l'envoya souvent à Saint-Bonaventure, lui fit consulter le P. Pie de Sainte-Colombe qui en étoit le gardien, et deux autres saints religieux, le P. Baldigiani, de la Compagnie de Jésus, et un dominicain de Sainte-Sabine. Enfin il lui déclara que c'étoit sa vocation, et lui permit de se faire Franciscain dans le couvent de Saint-Bonaventure.

Quand le brave marin de Port-Maurice apprit la résolution de son fils, il alla à l'église, s'agenouilla devant l'autel, fit à Dieu, non sans un amer serrement de cœur, le sacrifice de son enfant, puis rentré chez lui il lui écrivit : « Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! »

Mais Augustin Casanova, cet oncle qui le logeoit à Rome, ne put renoncer tout d'un coup aux espérances que lui avoient inspirées les grands talents du jeune homme; il essaya quelque temps d'ébranler sa résolution; mais le trouvant ferme dans son pieux dessein, il fit une dernière tentative et le chassa de chez lui. Un autre parent, Leonardo Ponzetti, voulut bien le recevoir; il s'employa même pour le réconcilier avec son oncle, mais inutilement. Ses amis aussi cherchoient à le détourner de son projet. « Vous êtes foible et presque toujours malade, lui disoient-ils, vous ne pourrez supporter les austérités du couvent.

— Eh bien, répondoit le bienheureux à Pierre Miré, si je ne puis rester dans l'Ordre je me retirerai dans mon pays et je m'y dévouerai à l'instruction des enfants pauvres. »

Dès ce moment il rendit sa vie plus dure pour s'accoutumer d'avance aux fatigues du couvent. Dieu bénit ses efforts; il devint en peu de temps vigoureux et robuste, et il disoit à ses amis : « Vous voyez qu'il faut avoir confiance en Dieu. »

Enfin tous les obstacles s'aplanirent. Son oncle consentit à se séparer de lui, et il fut se présenter au gardien du couvent de Saint-Bonaventure. C'étoit ce Père Pie de Sainte-Colombe qu'il avoit déjà consulté. Il se jeta à ses pieds en lui demandant de l'admettre dans son Ordre. Dès que le Père avoit connu ce caractère angélique, cette parole modeste et mesurée, la simplicité et la candeur de son âme, il l'avoit jugé digne d'être un de ses fils. Il fut donc admis, à sa grande joie et à celle du P. Grifonelli, ce bon Philippin qui avoit conduit avec tant de prudence l'affaire de sa vocation.

On étoit au mois de septembre de 1697, et le bienheureux alloit avoir vingt et un ans. Il fut d'abord reçu dans le couvent de San-Francesco-à-Ripa, là où saint François demeuroit quand il alloit à Rome, et où l'on montre dans une petite cellule la pierre sur laquelle sa tête reposoit. Puis il fut envoyé à Ponticelli, dans la Sabine, au couvent de Sainte-Marie-des-Grâces, où se faisoit le noviciat pour les couvents de ritiro, c'est-à-dire de retraite. En quittant Rome, il n'eut qu'un regret, celui d'abandonner son jeune frère que son père y avoit envoyé pour étudier aussi la médecine. Il le confia à Pierre Miré, son ami de cœur, avec charge de lui remettre ses papiers quand il s'en pourroit servir. Mais Pierre Miré se fit prêtre, et plus tard son jeune frère vint rejoindre le bienheureux au couvent. Pour lui, heureux de dire adieu au monde, il partit pour les montagnes de la Sabine. Arrivé au couvent de Sainte-Marie, il fit d'abord les exercices spirituels, et le 2 octobre 1697, il prit avec l'habit de Saint-François le nom de Frère Léonard, en souvenir de ce Léonard Ponzetti, qui lui avoit donné l'hospitalité quand il fut chassé de la maison de son oncle.

Le 2 octobre 1698, il fit sa profession solennelle et revint à Rome faire ses cours de philosophie et de théologie. Monseigneur de Tournon, qui fut depuis cardinal, cherchoit alors des ouvriers évangéliques pour les mener en Chine. Le bienheureux s'offrit, dans l'espoir de donner sa vie pour Notre-Seigneur, au milieu de ces peuples barbares. Il en parla à ses supérieurs, et ce fut d'abord

une affaire arrangée; puis les obstacles vinrent. Dieu ne vouloit pas qu'il y allât, et il n'y alla pas. Il le regretta toujours. Dans le cours de sa longue vie, il répétoit souvent qu'il n'avoit pas été trouvé digne de verser son sang pour Jésus-Christ. Et quand il apprenoit que la persécution sévissoit en Chine et qu'on y faisoit des martyrs, il disoit avec des larmes de regret : « Je devois pourtant y aller aussi! Mais mes péchés sont cause que Dieu ne l'a pas voulu. »

Dieu ne vouloit pas seulement d'un jour de martyre, il vouloit de lui cinquante années de travaux, d'austérités, et de sacrifices continuels. C'est là un martyre non moins difficile, quoique moins glorieux.

Il y a auprès de Saint-Jean-de-Latran un vaste établissement qui renferme plus de trois cents personnes. On demanda au Père Pie-de-Sainte-Colombe, gardien de Saint-Bonaventure, un prédicateur pour le carême. Le Père pensa sur-le-champ au jeune Frère Léonard. Il n'étoit encore que diacre, et ses études n'étoient point finies; mais il l'avoit entendu prêcher au réfectoire du couvent : il le nomma. Frère Léonard justifia cette hardiesse. Ses discours remuèrent si profondément les âmes et firent couler tant de larmes, qu'à la fin du carême le recteur de l'établissement disoit de son jeune prédicateur : « Ce sera une trompette éclatante, qui ramènera bien des pécheurs dans la voie du salut. »

Tels sont les deux faits principaux de cette époque de la vie du bienheureux. On voit dans l'un cet amour du martyre sans lequel il n'y a pas de bon missionnaire, en quelque pays que ce soit. En Chine on donne sa vie tout d'un coup; en Europe on la donne en détail. La forme diffère, le fonds est le même : c'est le dévouement. Dans l'autre fait se montrent les premières lueurs, les premières annonces du grand orateur qui devoit pendant un demi-siècle entraîner l'Italie au bien : le dévouement et le talent; il avoit donc tout pour l'œuvre à laquelle Dieu le destinoit et qu'il ignoroit encore. Nous allons voir maintenant comment Dieu lui révéla sa vocation, et le força de l'accomplir.

Quelque temps après son carême, il fut ordonné prêtre. La pre-

mière messe est, avec la première communion, le plus beau jour de la vie. De ce jour il se confessa tous les matins avant de célébrer le saint sacrifice, et quelquefois il se confessoit encore le soir pour conserver dans toute son intégrité la pureté de son âme.

Ses études terminées, il fut nommé lecteur de philosophie, toujours au couvent de Saint-Bonaventure. On vouloit ainsi utiliser ses grandes connoissances. Mais Dieu en avoit besoin ailleurs, et il sut bien le mener où il vouloit.

Le bienheureux étoit d'un tempérament foible que l'étude et les jeûnes affoiblirent encore. Il devint si maigre, qu'il étoit comme un squelette, n'ayant plus que la peau sur les os. Il fallut quitter sa chaire de philosophie. On le mit à l'infirmerie, où les soins des médecins le réduisirent si bien à l'extrémité, qu'il rendoit le sang à flots par la bouche. On le déclara poitrinaire, et la médecine s'avouant vaincue, il fut envoyé à Naples pour y respirer un air plus doux. A Naples, les vomissements de sang augmentèrent. On le rappela à Rome.

Comme au retour il passoit à *Vallecorsa*, l'air lui en parut bon pour sa poitrine, et il demanda d'y rester. Tout malade qu'il étoit, il prêchoit dans un oratoire de Saint-Antoine, et comme on bâtissoit en ce moment-là l'église et le ritiro des Frères-Mineurs Réformés, après le sermon il exhortoit les paysans à porter des pierres, et s'en chargeant tout le premier, les paysans s'y mettoient en foule. Mais ni l'air ni l'exercice ne purent rien sur sa santé. Il fallut revenir à Rome.

A Rome, les remèdes empirèrent le mal, et les médecins eurent enfin recours à cette dernière et désespérante ressource, l'air natal. On l'envoya mourir en son pays.

C'est là que Dieu l'attendoit. Il partit de Rome dans l'année 1704, et il vint loger à Port-Maurice dans le couvent des Mineurs-Observants. Les Pères essayèrent bien de le soigner un peu, mais le bienheureux renonça à tout secours humain. Il se tourna avec confiance vers notre bonne Mère, la très sainte Vierge, et il fit vœu que si elle lui rendoit la santé, il se consacreroit aux missions et emploieroit sa vie à la conversion des pécheurs.

Sa vocation lui étoit révélée, l'épreuve cessa. Vie, santé, force, tout lui fut rendu en peu de temps. Cinq années de soins l'avoient réduit à l'extrémité, un mot suffit à son rétablissement. Dieu nous mène où il veut.

Ne pouvant commencer les missions sans la permission de ses supérieurs, il fit le panégyrique de quelques saints. C'étoit éloquent, bien pensé, bien écrit; aussi brûla-t-il ces discours, et il fit bien. Il ne vouloit pas devenir un grand homme, il vouloit devenir un saint. Quand on lui parloit de ces panégyriques, il se frappoit la poitrine et il disoit : « Je perdois mes peines en ce temps-là. »

Il se mit alors à faire des homélies sur la Passion de Notre-Seigneur, et il introduisit dans ces contrées l'exercice du chemin de la croix. Il en fit bâtir un sur la place même du couvent de Port-Maurice. En Italie, il y a de ces chemins de croix dans le voisinage, souvent dans la cour de presque tous les couvents des Frères Mineurs. Ce sont quatorze petites chapelles, ou plutôt quatorze niches dans lesquelles sont peintes à fresques les sujets de chaque station. Ces fresques ne sont pas des chefs-d'œuvre, mais elles frappent l'imagination et la fixent. Lorsque le couvent est bâti sur une hauteur, les stations sont ordinairement disposées sur la pente de la colline; il semble alors que vous montiez véritablement au calvaire.

Enfin, dans l'hiver de 1708, le bienheureux put donner sa première mission à Artallo, petit bourg à deux milles de Port-Maurice. Il y alloit et il en revenoit chaque jour, pieds nus malgré le froid. Il la fit seule. Il prêchoit, instruisoit, confessoit toute la journée. Il y fit un grand bien; mais aussi il s'y étoit préparé par de ferventes prières. Après celle-là, il en fit une autre dans l'église de la *Madonna dei Piani*, ce sanctuaire où il avoit si souvent prié dans son enfance. Un soir qu'il s'en revenoit au couvent après son sermon, il entendit marcher derrière lui un homme qui poussoit de profonds soupirs. Le serviteur de Dieu s'arrête, l'aborde en lui parlant de la vie éternelle, et lui demande s'il peut être utile en quelque chose au salut de son âme. Ce pauvre homme se jette alors à ses genoux : « Ah! mon Père, lui dit-il en pleurant,

vous avez devant vous le plus grand pécheur qu'il y ait sur la terre.

— Mon fils, lui répondit le bienheureux ému jusqu'aux larmes, je ne suis, moi aussi, qu'un pécheur misérable. »

Il le conduit à son couvent, le confesse et le renvoie tout joyeux, l'âme enfin déchargée du poids qui l'oppressoit.

Un jour de Saint-Barthélemy, le bienheureux fut invité à prêcher dans le bourg de Caramagna. C'étoit la fête du pays. Le curé prévint Frère Léonard qu'après la messe hommes et femmes se réunissoient sur la place et faisoient une sorte de carnaval. A l'évangile, le bienheureux prêche avec une grande force contre ce scandale ; l'auditoire paroît ému, et l'on espère. Mais au sortir de la messe le sermon étoit oublié, la coutume reprit le dessus, les danses commencèrent. Le bienheureux sort alors, un crucifix à la main, accompagné de deux hommes qui portoient des cierges. A cette vue, les joueurs de violon veulent s'enfuir, mais on les arrête, et le bienheureux harangue cette foule avec un cœur si ardent, des paroles si entraînantes, que les larmes roulent dans tous les yeux. La vue de ce Jésus crucifié dont leurs offenses alloient renouveler toutes les douleurs, arrache des sanglots. Ce peuple jura de ne plus profaner les fêtes des saints, et il tint parole.

Le plus grand orateur du monde n'auroit pas obtenu un si difficile triomphe; mais la grâce fait des prodiges. Dieu, il est vrai, la donne plus à la prière qu'à l'éloquence. Aussi le bienheureux sentoit-il le besoin de se retremper dans la solitude. Le couvent de Port-Maurice n'étoit pas assez austère. Tous les Franciscains, quoique suivant la même règle, ne la pratiquoient pas au même degré. Les Frères-Mineurs Conventuels, que nous appelons Cordeliers, s'étoient affranchis de la honte de mendier. Les Frères-Mineurs Observants mendioient, mais avoient adouci la règle sur d'autres points. C'étoient les deux branches primitives de l'Ordre.

En 1525 les Capucins s'étoient séparés des Mineurs-Observants pour vivre d'une manière plus austère, et avoient formé une troisième branche. Enfin vers le milieu du 16e siècle, saint Pierre d'Alcantara avoit rappelé à l'observation rigoureuse de la règle une

partie des Mineurs-Observants. Ceux-ci prirent le nom de Mineurs-Réformés, et restèrent unis avec les Observants dans l'obéissance au même général, tout en vivant dans des couvents séparés. Nous les appelions en France Récollets, à cause de ces maisons de ritiro, de retraite, ou de récollection, comme disoient les Espagnols, qui étoient particulières aux Mineurs-Réformés. Le bienheureux Léonard, accoutumé aux rigueurs du ritiro de Saint-Bonaventure, se trouvoit trop à l'aise dans le couvent de Port-Maurice qui appartenoit à des Mineurs-Observants. Il désiroit donc retrouver sa chère solitude du ritiro, lorsqu'une nomination providentielle vint au-devant de ses vœux.

Il avoit eu pour professeur de théologie au couvent de Saint-Bonaventure un homme d'une grande science et d'une grande piété, le P. Thomas. Dieu permit que ce religieux fût élu précisément en ce temps-là ministre de la province de Gênes des Mineurs Observants. Le bienheureux lui communiqua le dessein qu'il avoit de fonder un ritiro, une maison de retraite dans cette province. Le P. Thomas lui donna un petit couvent de l'Ordre, à un mille d'Albenga, où le bienheureux s'établit avec quelques Frères, amis comme lui des austérités et de la solitude.

Albenga est une de ces charmantes villes maritimes que traverse la route de la Corniche. Les habitants furent bientôt édifiés de la sainteté des nouveaux religieux. L'évêque se réjouissoit d'avoir acquis de si zélés ouvriers. Par les prédications du bienheureux, Albenga sembloit devenue une ville nouvelle. Malheureusement il fallut abandonner ce champ à peine défriché. Le mauvais air, ce fléau d'un si beau pays, rendit malades presque tous ses religieux, et les força de chercher un autre couvent. Le P. Thomas leur offrit alors celui de Port-Maurice; mais les habitants de cette ville s'y opposèrent. Il y avoit dans le peuple de grands préjugés contre les maisons de retraite. Le chapitre général de l'Ordre, assemblé à Rome en 1708, avoit cependant ordonné que dans chaque province il y auroit un ritiro. Le bienheureux essaya lui-même de triompher de la résistance populaire : elle fut invincible. *Nemo propheta acceptus est in patria sua,* disoit Notre-Seigneur.

L'évêque d'Albenga employa alors le bienheureux à quelques missions dans son diocèse. Partout où il prêcha, sa mémoire resta si chère que longtemps après les paysans alloient encore chaque année, pieds nus, en habits de pénitents, en pèlerinage à une église de la Madone où il les avoit menés. Ces missions eurent lieu à la fin de mai de l'année 1709. Elles devoient recommencer l'automne suivant ; mais au mois de septembre le bienheureux fut appelé en Toscane par l'ordre de ses supérieurs.

La Toscane étoit gouvernée en ce temps-là par un des derniers descendants des Médicis, le grand-duc Côme III. C'étoit un prince qui avoit à cœur la religion de son peuple, et qui ne se croyoit pas moins chargé du salut des âmes que de l'intérêt des corps. Sachant tout le bien que faisoient à Rome les religieux de Saint-Bonaventure, il voulut établir un ritiro de ce genre à Florence, et il donna pour cet objet le couvent de *San-Francesco-al-Monte*. Le pape Clément XI, auquel il s'étoit adressé, approuva ce pieux dessein. Le supérieur de Saint-Bonaventure lui envoya quatre saints religieux, au nombre desquels étoit le bienheureux Léonard, qui partit de Port-Maurice pour la Toscane le 8 septembre 1709.

Les obstacles ne manquèrent pas, comme il arrive au commencement de tout ce qui est bien. Il n'y a que le mal qui s'établisse tout d'un coup et comme de lui-même. A Florence, dans le peuple, dans la bourgeoisie, à la cour même, malgré la protection du grand-duc, on aimoit peu les nouveaux religieux. Ils s'étoient réformés et ils vouloient réformer les autres, il y avoit là bien des causes de haine. La calomnie s'en mêla. On les accusa de vouloir abolir les chemins de la croix. Or il y en avoit un très-célèbre à Florence qui menoit précisement à ce couvent de San-Francesco changé en ritiro. La foule s'y portoit tous les vendredis de carême. On y ouvroit des boutiques, des cabarets. On mangeoit et on buvoit entre les stations. Les femmes de mauvaise vie s'y glissoient à la faveur du tumulte. C'étoit une foire plus qu'un pieux exercice.

Le bienheureux prétendit réformer ces abus; on l'accusa de vouloir abolir le chemin de croix lui-même. Ce fut presque une sédition dans Florence. Le grand-duc, convaincu par les rumeurs de la ville,

accourut au couvent. Il fut peu difficile de le dissuader. Pour répondre à tous ces bruits, le bienheureux se chargea de faire le chemin de croix lui-même et de prêcher à chaque station. On fit fermer les boutiques, on défendit aux femmes de mauvaises mœurs de sortir de Florence. L'éloquence du bienheureux fit le reste. Quand il devoit prêcher au chemin de la croix, le peuple accouroit en foule. L'évêque de Fiésolé y venoit quelquefois; il suivoit les stations pieds nus, une croix sur les épaules, et les yeux baignés de larmes. Ce jour-là le bon évêque dînoit avec les religieux d'un peu de pain et d'eau, qu'on mangeoit à terre, pendant qu'un Frère faisoit une lecture de piété.

Ceci se passoit dans le carême de 1710. L'extraordinaire éloquence du bienheureux, sa ferveur, se répandirent bientôt dans Florence. L'église du couvent ne pouvoit plus contenir la foule de ses auditeurs. Côme III, émerveillé du bien qu'il faisoit, lui fit prêcher deux octaves, l'une à Saint-Laurent, l'autre à Sainte-Félicité, et il y vint assidûment avec sa famille et toute sa cour. Il l'avoit pris en grande amitié. Souvent il alloit au couvent causer avec Frère Léonard des intérêts de sa conscience, quelquefois de ceux de l'Etat.

Il lui dit un jour : « Père Léonard, je veux que vous fassiez des missions dans toute la Toscane. Et pendant ce temps-là je vous nourrirai vous et vos compagnons. »

Le bienheureux accepta l'offre des missions, mais il refusa les secours du prince. « J'ai un maître, ajouta-t-il, bien plus riche que Votre Altesse, qui ne m'a laissé manquer de rien dans le passé, et qui, j'en suis sûr, pourvoira à tous mes besoins dans l'avenir.

— Et quel est ce bienfaiteur, demanda le prince tout surpris, ce bienfaiteur que vous croyez plus riche que moi ?

— C'est Dieu, prince, répondit le bienheureux ; Dieu, à la gloire de qui je travaille, et qui me nourrira. »

Ce fut en 1712 qu'il commença ses grandes missions en Toscane, missions qu'il fit pendant vingt ans, et qu'il continua pendant vingt autres années dans le reste de l'Italie. Ses précédentes missions n'avoient été que des essais, ses premières armes

en quelque sorte. C'étoient des efforts isolés, sans ensemble, sans vues déterminées. Mais maintenant nous allons le voir régénérer la Toscane, ville par ville, village par village. Il passera partout, et partout il convertira les pécheurs, éteindra les haines, ranimera les indifférents, réveillera les morts. C'est une campagne ouverte contre l'enfer, une guerre de quarante ans, où toutes les batailles seront des victoires, où l'ennemi n'aura pas de repos un seul jour qu'il n'ait été chassé non-seulement de la Toscane, mais de toutes les villes de l'Etat Romain, de la république de Gênes, des îles de la Méditerranée, et surtout de la Corse. Rien ne peut donner une idée de ces travaux gigantesques. C'est l'activité de saint François-Xavier, de saint Vincent Ferrier, avec l'éloquence de saint Bernard, de saint Antoine de Padoue et de saint Bernardin de Sienne. Nous ne pouvons raconter toutes ces missions ; nous ne rapporterons que les principales, avec les traits gracieux ou touchants, terribles quelquefois, qui les distinguent.

Avant de partir, le bienheureux fit un règlement qu'il suivit avec une grande exactitude pendant toute sa vie. Ce règlement nous a été conservé. Il peut être utile de savoir comment le bienheureux Léonard faisoit ses missions.

Le soir qui précédoit son départ, il s'agenouilloit, une corde au cou, au milieu du réfectoire, et là, il s'accusoit de ses fautes au Père gardien ou à son vicaire, si c'étoit lui-même qui fût gardien en ce temps-là, puis il se recommandoit aux prières des religieux. Le lendemain matin, il alloit, avec tous ses compagnons, adorer le Saint-Sacrement, et sortoit aussitôt du couvent en récitant les litanies de la très-sainte Vierge.

Si le voyage duroit plusieurs jours, le président ou directeur de la Mission, nommé par le Père gardien, faisoit faire, le matin, après les prières accoutumées, une heure d'oraison.

On récitoit ensuite le chapelet des sept dizaines. Je ne puis savoir si ce chapelet est le même que celui des *Servites*, c'est-à-dire le chapelet des sept douleurs de la très-sainte Vierge.

A l'approche du lieu de la mission, les missionnaires se recueilloient pendant un quart d'heure; puis on récitoit le *Veni Creator*,

l'antienne du séraphique Père saint François, celle de saint Vincent Ferrier et le répons de saint Antoine de Padoue, pour mettre la mission sous leur patronage.

Quelquefois le peuple venoit au-devant des missionnaires et les conduisoit à l'église, où le curé leur remettoit le crucifix, en signe de pouvoirs pour la prédication.

Quand ils arrivoient seuls, ils entroient d'abord à l'église pour y visiter Notre-Seigneur; de là ils se rendoient à la cure pour baiser la main du pasteur, suivant l'usage d'Italie, et lui demander sa bénédiction.

Voici l'ordre de la journée des missionnaires; nous verrons ensuite quels étoient les exercices de la mission.

Je ne sais à quelle heure on se levoit le matin; probablement comme au couvent, vers quatre ou cinq heures. Il est marqué seulement que le réveille-matin étoit chez le bienheureux, qui se levoit une heure avant les autres pour se préparer à la sainte messe et faire plus longue oraison.

Aussitôt le lever, on faisoit la discipline en disant, à voix basse, les prières accoutumées, on récitoit prime et tierce, et un Père lisoit le sujet de la méditation. Cela duroit une heure; le président agitoit une petite sonnette, ou disoit le *De profundis*; puis les Pères se confessoient afin de se maintenir dans une parfaite intégrité de conscience et une union intime avec Dieu. On alloit ensuite à l'église, où, après une courte adoration au Très-Saint-Sacrement, chacun célébroit la sainte messe. Les Pères se dispersoient de là dans les différentes églises de la ville, pour entendre les confessions.

Un quart d'heure avant midi, le Frère-lai qui accompagnoit toujours la mission, prévenoit les confesseurs de renvoyer les pénitents. Si la confession commencée étoit trop longue pour être terminée dans un quart d'heure, le Père remettoit une carte afin que le pénitent pût, à un autre moment, se présenter le premier.

Rentrés à la maison, les missionnaires récitoient sexte et none; on faisoit un court examen particulier; on gagnoit l'indulgence des six *Pater* et des six *Ave*, que récitoit le plus vieux des Pères, on

disoit le *De profundis,* et on se mettoit à table. Avant et après la collation, on récitoit simplement un *Ave Maria,* selon l'usage des couvents. Il n'y avoit ni bénédiction ni lecture, la collation n'étant pas regardée comme un repas.

Sur le signal du plus ancien, les Pères se retiroient ensuite pour prendre une heure de repos en été, un quart d'heure seulement en hiver. On pouvoit étudier, lire ou se reposer à son gré; mais c'étoit un temps de silence rigoureux.

Après le repos, vêpres et complies; puis le confessionnal jusqu'à la prédication. De retour de l'église, on récitoit matines, les litanies, on faisoit l'examen et on gagnoit l'indulgence comme au couvent.

Pendant le souper, on lisoit un chapitre de quelque livre de spiritualité, puis dans un ouvrage de théologie morale un ou deux cas de conscience, et le président disoit : *Tu autem, Domine, miserere nostri,* auquel on répondoit : *Deo gratias ;* les Pères causoient ensuite à voix basse jusqu'à la fin du repas.

Après les grâces, on s'entretenoit un instant de ce qui regardoit la mission; enfin, sur le signal du plus ancien, chacun entroit dans sa chambre, où la plupart couchoient sur des planches, quoique cette mortification ne soit pas rigoureusement imposée.

Nous avons parlé du Frère-lai; c'est lui qui étoit chargé de tous les besoins matériels des missionnaires. Dès le premier sermon, les Pères déclaroient qu'ils vouloient vivre d'aumônes, comme leur séraphique Père saint François. Par-là ils n'étoient à charge ni aux curés, ni aux couvents du voisinage. Ils s'abandonnoient donc à la charité du peuple. Si le peuple donnoit beaucoup, les pauvres du pays en profitoient. S'il donnoit peu, les missionnaires souffroient sans se plaindre, et la mission y gagnoit. Le Frère-lai faisoit la quête et apprêtoit les repas.

Du reste, il falloit peu de chose aux missionnaires; ils faisoient toujours maigre, et ne vivoient que d'herbes et de légumes. Ce ne fut que sur l'ordre formel de Benoît XIV que le bienheureux consentit à y ajouter un plat de poisson de marée. A midi, c'est-à-dire à la collation, on servoit une soupe de légumes avec quelques fruits,

selon la saison. Le dimanche et les jours de fête, le jeûne n'ayant pas lieu, on y ajoutoit un plat de poisson. Tous les soirs le souper se composoit de deux soupes italiennes, qui sont de véritables plats de légumes, de salade crue ou cuite, et d'un peu de poisson, si le bon Dieu en envoyoit. Tout ce qui restoit des provisions après chaque repas étoit donné aux pauvres.

Telle étoit la vie dure des missionnaires : le jeûne perpétuel, un silence rigoureux, le repos sur des planches. Ils ne faisoient aucune visite, si ce n'est aux malades et aux moribonds. Ils n'acceptoient à dîner chez personne, pas même chez l'évêque. Jamais viande, ni beurre, ni œufs, ni laitage d'aucune sorte ne paroissoient sur leur table. Pendant vingt-huit ans, de 1712 à 1740, on n'y servit pas de poisson. Mais beaucoup des compagnons du bienheureux tombant malades, quelques-uns même étant morts, Benoît XIV le força de modérer ces austérités. Dans l'esprit du bienheureux, elles avoient un double but : attirer la grâce de Dieu sur la mission, édifier les peuples. Il raconte dans son règlement ce trait de la vie de saint Dominique. Pendant qu'il faisoit les missions dans le Languedoc, les hérétiques accusèrent le saint patriarche de vivre dans une grande abondance, et les peuples s'en scandalisoient. Pour mettre fin à ces bruits, saint Dominique alla loger un carême dans la maison de quelques dames hérétiques, et pendant tout ce temps-là il n'y vécut que de pain et d'eau. Ce fut la meilleure des prédications : tous les hérétiques du pays se convertirent. « L'exemple d'une vie austère, ajoute le bienheureux, fait une grande impression sur les gens du monde ; cela les frappe plus qu'un miracle. »

Voilà quel étoit l'ordre intérieur de la journée des missionnaires ; c'est comme cela qu'ils amassoient les grâces de Dieu. Nous allons voir maintenant comment ils les distribuoient au peuple, c'est-à-dire quels étoient les exercices publics de la mission.

Le matin, un Père faisoit une courte instruction, précédée du chant du *Salve Regina*, et d'un acte d'offrande. Après l'instruction, on exposoit *la reliquia della Madonna*, la relique de la Madone. Qu'étoit cette relique? quelque tableau, sans doute, de la très-sainte Vierge, car on sait que le bienheureux en portoit toujours

un avec lui dans ses missions. Le missionnaire rapportoit ensuite un trait de la protection de cette bonne Mère pour ceux qui la servent, et l'on donnoit aussitôt la bénédiction avec la sainte relique. Cela duroit une heure environ.

Le soir, le Frère-lai portant un crucifix, accompagné des clercs et de quelques enfants, parcouroit le pays en chantant les litanies pour assembler le peuple. Rentré dans l'église, on chantoit des cantiques durant un quart d'heure. Puis, pendant qu'on allumoit les cierges à l'autel pour l'exposition du Très-Saint-Sacrement, un prêtre disoit à haute voix, et tout le peuple répétoit avec lui les actes de Foi, d'Espérance, de Charité et de Contrition.

Le Très-Saint-Sacrement étant exposé, on chantoit un cantique, le prédicateur faisoit ce que l'on appelle en Italie *un fervorino*, c'est-à-dire, disoit quelques mots de ferveur et d'amour à Notre-Seigneur; on récitoit un *Pater* et un *Ave* pour les bienfaiteurs, et le sermon commençoit.

C'étoit ordinairement le bienheureux qui prêchoit. Outre les grandes vérités de la religion, voici quelques sujets à part qu'il traitoit habituellement dans ses missions.

D'abord la prédication du saint Nom de Jésus. Il avoit une vénération particulière pour ce nom, qui signifie Sauveur. Comme saint Bernardin de Sienne et saint Jean de Capistran, il le portoit écrit sur un étendard qu'il appeloit sa bannière, et sous laquelle il rassembloit tous les soldats de Jésus-Christ. Quand il parloit de ce Nom sacré et qu'il en montroit toutes les douceurs, toutes les joies, toutes les tendresses, son émotion gagnoit si bien son auditoire, que ses larmes et les larmes du peuple interrompoient la prédication.

Partout où il donnoit la mission, il engageoit à écrire ce Nom bien-aimé sur toutes les portes. A Porto-Ferrajo, capitale de l'île d'Elbe, un brave homme, qui venoit d'entendre le bienheureux, voulut écrire au-dessus de sa porte le nom de Jésus. Sous cette porte étoit la boutique d'un juif. Le juif s'y opposa formellement. Tout ce que put obtenir le chrétien fut de placer au-dessus de ses fenêtres le nom du Sauveur. A quelques jours de là, le feu prit à la boutique du juif. Les flammes consumèrent tout, sans qu'on

pût rien sauver, et s'élevèrent bientôt jusqu'aux chambres qu'habitoit le chrétien. Mais lorsqu'elles eurent gagné les lettres qui formoient le Nom sacré, elles retombèrent et s'éteignirent d'elles-mêmes. Toute la ville fut témoin de ce fait.

Il y a quelques années, je visitois, avec un ami, les trois sanctuaires si célèbres de Vallombreuse, de Camaldoli et de l'Alvernia : sur toutes les routes, sur tous les sentiers de montagne, quand nous rencontrions un paysan, son salut étoit presque toujours celui-ci : *Sia lodato Gesù Cristo!* Loué soit Jésus-Christ ! La première fois que j'entendis ces paroles chrétiennes, les larmes me vinrent aux yeux. J'aurois volontiers serré la main de ce frère inconnu qui me saluoit en notre père commun. J'ai su depuis que cette pieuse salutation étoit encore en usage dans beaucoup de villages de la Toscane. Elle y a été introduite par le bienheureux Père Léonard de Port-Maurice, qui la recommandoit dans sa prédication du saint Nom de Jésus.

Après cette prédication venoit celle de la très-sainte Vierge. On sait tout l'amour qu'il avoit pour cette bonne Mère. Quand il parloit d'elle, il laissoit aller toute sa tendresse. Voici un de ces élans du cœur, qui nous a été heureusement conservé :

« Quand je repasse, disoit-il en se promenant sur sa tribune, suivant l'usage italien, quand je repasse en moi-même toutes les grâces que j'ai reçues de Marie très-sainte (*di Maria santissima*), savez-vous l'idée qui me vient toujours ? Tenez, permettez-moi de le dire, il faut que je le publie ici à la gloire de ma grande Patronne. Eh bien ! je crois être comme une de ces églises où l'on vénère quelque Madone miraculeuse, et dont les murailles sont toutes recouvertes d'*ex-voto* avec ces paroles : *Per grazia ricevuta da Maria,* pour une grâce reçue de Marie. Oui, c'est comme cela que je suis, et il me semble qu'il n'y a rien en moi où je ne puisse écrire : *Per grazia ricevuta da Maria.* Cette force, cet emploi divin que j'exerce, cet habit saint que je porte, tout cela ce sont des grâces de Marie : *Per grazia di Maria.* Il n'y a pas une bonne pensée, un acte de bonne volonté, un bon sentiment du cœur qui ne soit une grâce de Marie, *per grazia di Maria.* » Alors il s'arrê-

toit, et attirant sur lui les regards de tout le peuple : « Lisez, lisez, crioit-il, cela est écrit sur tout mon corps et dans mon âme. Sur ce cœur qui l'aime tant, ne voyez-vous pas qu'il y a écrit : *Per grazia di Maria !* Soyez louée à jamais, ma généreuse bienfaitrice. Oui, je chanterai éternellement un jour vos miséricordes, car si je me sauve, comme je l'espère, on pourra dire encore que c'est une grâce de vous : *Per grazia di Maria.* »

En ce moment, on dit qu'il se recueilloit absorbé par cette pensée du ciel. Puis, après un instant de silence, il reprenoit d'une voix tremblante et dont l'émotion révéloit bien l'ardeur de ses désirs : « Je voudrois mourir, je voudrois mourir pour vivre avec Marie. Ah ! peuple bien-aimé, ce n'est pas une vaine parole, je vous le dis en vérité, je vous le dis du fond du cœur, avec toute mon âme : Oui, je voudrois mourir pour vivre avec Marie. Ah ! ma chère Mère, continuoit-il en tendant ses mains au ciel, recevez-moi dans vos bras. Voici votre pauvre enfant qui veut venir à vous, ma bonne Mère. Et vous, mes bien-aimés, récitez tous à voix basse un *Ave Maria*, pour moi. Puissiez-vous m'obtenir cette grâce de tomber mort maintenant, oui, maintenant, sur cette tribune, et de m'en aller vivre avec la très-sainte Vierge. »

Ce n'est pas là l'éloquence d'un orateur, mais c'est l'éloquence d'un saint. A ces paroles si simples, le peuple n'applaudissoit pas, mais il pleuroit.

Tout en lui parloit au cœur. Quand avant de monter en chaire le peuple le voyoit arriver les yeux baissés, la figure toute pâle de jeûnes, une chaîne pendue à son cou, puis se prosterner devant chaque prêtre qui étoit là et lui baiser humblement les pieds comme au représentant de Jésus-Christ, les larmes venoient aux yeux de songer que c'étoit là la plus haute renommée oratoire de l'Italie, et qu'elle s'humilioit ainsi. D'autres fois, quand le peuple étoit rebelle à la grâce, et que le saint missionnaire prévoyoit qu'il faudroit du sang pour toucher ces cœurs endurcis, il se mettoit une couronne d'épines sur la tête, et avec des cordes et des lames de fer il se flagelloit. Alors, les yeux obscurcis par le sang et par les larmes, au milieu de l'étonnement et des sanglots du peuple, il

demandoit à Dieu miséricorde, et il l'obtenoit. Ce sont là sans doute des exemples plus dignes d'admiration que faciles à imiter. Les saints ont des hardiesses que Dieu leur inspire, et qu'il se charge de justifier par le succès.

Après ce sermon de la très-sainte Vierge, sur lequel le bienheureux comptoit le plus, et dont il avoit coutume de dire : « Ce que ne fait par la crainte de l'enfer et du jugement, je l'obtiens toujours du sermon de ma chère Mère Marie, » après, dis-je, ce sermon, venoit celui des âmes du purgatoire. Pauvres âmes! combien n'en a-t il pas délivrées! Il faisoit faire une quête pour elles. On recueilloit souvent des sommes importantes. Il les distribuoit aux prêtres de la ville pour être employées en messes, et jamais il ne voulut qu'une seule de ces messes fût dite au couvent.

Pour soutenir l'attention du peuple, dans le cours de la mission, il faisoit faire des processions de pénitence. A la tombée de la nuit, on sortoit de l'église un cierge à la main, chantant des psaumes, et appelant sur la ville les bénédictions de Dieu. A l'une de ces processions on portoit en triomphe sur un char cette image de la très-sainte Vierge que le bienheureux portoit dans toutes ses missions, et avec laquelle on bénissoit le peuple aux exercices du matin. C'étoit un jour de fête. Toute la ville prenoit part à la gloire que l'on rendoit à la Reine d'Italie. Le char étoit splendidement illuminé; on y alluma jusqu'à dix mille cierges. Le peuple suivoit en poussant de ces acclamations puissantes qui partent du cœur et qui vont jusqu'au ciel. Le bienheureux se réjouissoit de voir notre bonne Mère si solennellement honorée par son peuple. Mais il ne faisoit cette procession qu'une seule fois, pour éviter la dissipation. Il vouloit que dans une mission tout rappelât à la pénitence, et cela lui avoit inspiré une pensée admirable, j'aurois dit sublime si j'eusse osé.

Dès le second ou le troisième jour de la mission, après avoir prêché sur la dureté du cœur, il faisoit sonner la cloche du pécheur obstiné. Tous les soirs, à la première heure de nuit, lorsque les ténèbres couvroient déjà la terre, et que chaque famille rentroit pour se livrer au repos, on ébranloit la plus grosse cloche de la ville. On la faisoit tinter longtemps : ses sons lugubres, rendus plus solen-

nels par le silence de la nuit, retentissoient dans la conscience de tous les pécheurs. C'étoit comme le tocsin qui sonnoit pour le salut de leurs âmes, et qui invitoit le peuple à les délivrer par leurs prières de l'incendie éternel qui les menaçoit. A ce moment-là, dans toutes les familles on se mettoit à genoux et on prioit. Les pères voyoient ainsi leurs femmes, leurs enfants prier pour leur salut peut-être. Plus d'une larme tomboit alors sur le cœur et l'amollissoit. La grâce de Dieu faisoit le reste.

La mission se terminoit par la bénédiction papale. C'étoit ce jour-là que le bienheureux prononçoit son sermon de charité pour les âmes du purgatoire. Le matin, fidèles et convertis se réunissoient à la sainte-table. Des villes entières s'asseyoient ainsi au banquet divin. Benoît XIV avoit accordé une indulgence plénière à tous ceux qui communieroient à la fin de la mission. Le soir il y avoit un salut solennel.

Avant de partir, les missionnaires établissoient le chemin de la croix. Le bienheureux avoit un grand amour pour ce pèlerinage de la Passion. On sait que c'est lui qui a érigé le Chemin de la croix du Colysée.

S'il y avoit quelques divisions dans la ville, les missionnaires ne la quittoient pas qu'elles ne fussent apaisées. On choisissoit quelques notables du pays, ecclésiastiques ou séculiers; on leur donnoit le titre de missionnaires de paix, et on les chargeoit de toutes les pacifications. Les haines sont tenaces en Italie. Ce n'étoit donc pas la moins difficile mission. Mais la patience, la douceur, la charité, triomphent de tous les obstacles. On se réconcilioit à la sainte-table, où amis et ennemis venoient s'unir au même Dieu. N'ayant plus qu'un seul père, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'une seule mère, la très-sainte Vierge, il falloit bien ne plus former qu'une seule famille, vivre et s'aimer en frères.

Quand cette œuvre étoit accomplie, quand tous les cœurs étoient réconciliés entre eux et avec Dieu, les missionnaires s'échappoient en silence. Pour éviter les regrets, les larmes, le tumulte d'un dernier adieu, les accompagnements sur la route qui ressemblent à un triomphe, ils ne prévenoient personne du jour de leur départ. Ils

alloient se jeter aux pieds du curé pour recevoir sa bénédiction, et ils partoient. Ils haïssoient les applaudissements comme une gangrène qui s'attache aux œuvres de l'homme : *Ne cum aliis prædicaverimus, ipsi reprobi efficiamur.*

Ce fut en 1712, à l'âge de trente-six ans, que le bienheureux Léonard commença ses missions de Toscane. Il prêcha la première dans une petite ville du diocèse de Soana, la patrie de saint Grégoire VII. Il nous reste un témoignage de cette première mission ; c'est une lettre qu'écrivoit à son frère, habitant de Florence, un notable du pays. Voici cette lettre :

« Je suis trop plein de joie pour ne pas vous écrire tout le bonheur que nous avons eu ici de posséder un grand serviteur de Dieu. Il nous a donné une sainte mission, et il va de ce pas, je ne dis pas seulement convertir, mais sanctifier Sorano. Je veux parler du P. Léonard, cette voix de l'Esprit-Saint, qui par sa douce parole a ramené ses plus rebelles auditeurs. Je tiens à honneur d'avoir été chargé par Son Altesse Royale de fournir aux missionnaires tout ce qui leur étoit nécessaire. Mais j'ai eu à peine l'occasion de leur être utile ; car le peu dont ils ont besoin pour vivre, ils le demandent à l'aumône. Je leur avois fait préparer un petit appartement composé de cinq chambres, avec chacune un lit garni de matelas, et les meubles les plus indispensables. A peine arrivé, le P. Léonard fit tout emporter. Il remplaça le lit par des planches, et c'est là-dessus qu'ils dormoit. S'il vit encore, ce n'est pas sans une assistance toute particulière de Dieu ; car je ne crois pas qu'il soit possible de résister à de si grandes fatigues et à toutes ses austérités. »

Après cette mission, le bienheureux employa l'hiver à parcourir les pays d'alentour, évangélisant les bourgades et jusqu'aux moindres villages. Les habitants conçurent de lui une si grande vénération, qu'ils n'en parloient que comme d'un apôtre envoyé de Dieu. Le grand-duc, ayant appris le changement prodigieux qui s'étoit opéré parmi ces peuples, en fit faire un récit qu'il remit lui-même au Père gardien de Saint-François-du-Mont, et que l'on conserve encore dans les archives du couvent.

L'année suivante fut une année de calamités. Une épidémie ra-

vagea tous les bestiaux des provinces voisines de la Toscane, et la sécheresse menaça le pays de la famine. Le grand-duc fit faire un *Triduo* de prières pour détourner ces fléaux; le bienheureux fut chargé de le prêcher à la cathédrale de Florence. La mission ne dura que trois jours, mais il en fallut bien davantage pour entendre les confessions de ceux qui se convertirent. Dieu se laissa toucher par le repentir de Florence. La peste cessa avec la sécheresse. Le grand-duc voulut en remercier la très-sainte Vierge, à qui on avoit eu recours. Il y avoit, à cinq milles de Florence, dans l'église de l'*Impruneta*, une antique et miraculeuse image de Marie. On l'exposa et on la porta en grande pompe sur un mont voisin appelé aussi de Sainte-Marie. Le grand-duc invita tous ses sujets à cette solennité. La foule étoit immense. On croit qu'il étoit venu plus de cent mille personnes. Le prince héréditaire, les princesses, le nonce apostolique y assistoient. Quand la procession fut arrivée sur le haut de la montagne, le bienheureux fit un chaleureux discours; sa voix étoit si forte qu'on l'entendoit à presqu'un mille de distance (plus d'un quart de lieue). Après le discours, on donna la bénédiction. Sur les hauteurs voisines on avoit placé des pièces de canon, et sur toutes les montagnes de la Toscane les paysans attendoient le signal avec des arquebuses toutes chargées. Lorsque la miraculeuse image de la très-sainte Vierge s'éleva dans les airs pour bénir le peuple, toutes les pièces de canon partirent à la fois. Les échos des montagnes renvoyèrent aux autres chaînes de l'Apennin leurs détonations éclatantes. En un moment, dans toute la Toscane, le peuple se mit à genoux pour recevoir la bénédiction de celle qui avoit sauvé le pays de la famine et de la peste. Ce fut une magnifique fête et qui resta longtemps dans les souvenirs du peuple.

Au mois de mai de cette même année 1713, le bienheureux fit une mission dans la petite ville de Prato. L'année précédente, le grand-duc avoit changé en *Ritiro* le couvent de *San-Francesco-del-Paleo*, à un mille de la ville. Les habitants accueillirent mal les nouveaux religieux; on avoit contre eux les mêmes préjugés qu'avoient eus aussi les habitants de Florence.

Le 21 mai, qui étoit un dimanche, le bienheureux Léonard des-

cendit du *Ritiro-del-Paleo* et s'achemina vers la ville. Le clergé vint au-devant de lui. Le vicaire général lui présenta le crucifix, et adressa au peuple quelques mots sur ces paroles de saint Jacques : *Charissimi, estote factores verbi, et non auditores tantum fallentes vosmetipsos.* Le bienheureux ajouta qu'il ne vouloit prêcher que *Jésus et Jésus crucifié.* On se mit en marche vers la cathédrale. Le peuple étoit froid, presque hostile. Mais aux premières paroles du bienheureux, la glace se rompit. L'émotion du peuple fut si grande, que l'église se remplit de sanglots. On n'entendoit plus que les cris de ceux qui demandoient à Dieu miséricorde, et le bienheureux eut grand'peine à achever son sermon. De ce jour-là il se fit un changement complet dans l'esprit des habitants. Ils regardoient le Père Léonard comme un saint. Quelques-uns écrivoient toutes ses paroles et notoient ses moindres actions. La mission dura un mois. Dans les quinze derniers jours, le bienheureux, selon sa coutume lorsque la mission duroit plus de quinze jours, donna les exercices spirituels. Dieu bénit ses travaux, et Prato, dit l'historien du bienheureux, devint le paradis de toutes les vertus. Le *Ritiro*, qu'ils avoient accueilli avec tant d'amertume, leur devint cher comme la cause de leur retour à Dieu.

Le bruit de ces étonnants changements se répandit par toute la Toscane. Beaucoup d'évêques lui proposèrent des missions dans leurs diocèses: le bienheureux les acceptoit toutes. Il évangélisa les diocèses de Massa dans les Maremmes, de Sienne, de Volterre, d'Arezzo. Deux années, 1714 et 1715, furent consacrées à ceux de Pescia, Chiusi, Colle, San Miniato et Pistoie. L'évêque de ce dernier diocèse écrivoit au gardien du couvent du bienheureux : « Le Père Léonard vous revient tout chargé de mérites pour le paradis. Quel zèle admirable ! » Le Père avoit, en effet, converti les pécheurs par milliers, encore plus par sa sainteté que par son éloquence.

Le curé de l'église Saint-Roch, qui est à un mille de Pistoie, écrivoit de son côté au même Père gardien : « Bénie soit l'heure où j'ai eu la pensée de vous demander le Père Léonard. Il n'y a que Dieu qui sache tout le bien qu'il a fait. Toute la ville le vénère comme un saint. Il a embrasé toutes les âmes de ses chaleureuses

paroles. Il n'y a eu de rebelles à la grâce que ceux qui ne sont point venus l'entendre. La foule étoit si nombreuse qu'à la seconde processsiòn de pénitence nous étions bien quinze mille personnes; à la bénédiction papale, près de vingt mille. Tous les confesseurs de la ville ont été surchargés de besogne. Se réconcilier avec Dieu, telle étoit, pendant la mission, l'unique affaire de tout le pays. Le Père s'en est allé avec des regrets universels, accompagné des larmes du peuple, et laissant dans tous les cœurs le plus vif désir de le revoir. Les cavaliers, les grandes dames venoient aux heures les plus chaudes du jour, pour l'entendre et se confesser à lui. Les gens de la campagne dormoient sous le portique de l'église. Loué soit Dieu qui console son Église en lui envoyant de pareils serviteurs! C'est à l'exercice du Chemin de la Croix que l'on reconnoît bien le changement qui s'est fait ici. Nos nobles, nos grandes dames, si éloignés des pratiques extérieures de piété, font maintenant le Chemin de la Croix avec un grand recueillement; ils baisent la terre sans rougir, et tout cela se maintient bien depuis la mission. »

En 1715, le bienheureux fut élu gardien du couvent de Saint-François-du-Mont, auquel il appartenoit. Pendant l'année de sa charge il réforma les constitutions du couvent et fonda une austère et charmante retraite, la Solitude *di Santa-Maria-del-Incontro*, Sainte-Marie-de-la-Rencontre. Il reprit ensuite l'œuvre des Missions.

Il prêchoit un jour dans un bourg du diocèse de Pise, et, selon sa coutume, pour exciter le peuple à la pénitence, il se frappoit durement avec des cordes. Touché de ce spectacle, le curé, qui étoit un homme de cœur, s'élance à la tribune, arrache la discipline des mains du bienheureux, et s'écrie que c'est à lui de faire pénitence pour son peuple. A cette vue, des sanglots éclatent dans toute l'église. La grâce ne trouva plus de résistance; toute la paroisse se convertit.

L'archevêque de Pise apprit bientôt les merveilles que le saint missionnaire faisoit dans son diocèse; il voulut aller l'entendre et le prier de venir à Pise. Il arriva à Pontédéra au moment du sermon. En entrant dans l'église, le prélat n'entendit d'abord que des cla-

meurs et des sanglots. Le bienheureux prêchoit sur le jugement dernier, et plusieurs fois il fut obligé d'interrompre son sermon. L'archevêque disoit qu'il n'avoit jamais vu couler tant de larmes. A Pise, l'église de Saint-Augustin ne put contenir la foule; dès le second sermon, il fallut se transporter dans la magnifique église du Dôme, qui se trouva aussi trop étroite. Beaucoup étoient obligés de rester sur la place, et entendant les sanglots de ceux qui étoient dans l'église, les larmes leur venoient aux yeux. Il n'y eut pas jusqu'aux étudiants qu'il convainquit si bien des vérités éternelles et de la nécessité de sauver leur âme, que pendant longtemps cette folle jeunesse parut toute changée.

Livourne étoit, en ce temps-là comme aujourd'hui, une ville de débauches, la plus remuante, la plus corrompue des villes de la Toscane. Elle étoit remplie de Juifs enrichis par le commerce, et qui employoient leur fortune à séduire les femmes et les filles des chrétiens. La marine y amenoit en outre des flots de Turcs et de protestants dont les mauvaises mœurs corrompoient le pays. C'étoit le réceptacle immonde de tous les vices, une ville païenne au milieu d'un pays chrétien. Le bienheureux y arriva à la veille du carnaval. Malgré la dissipation de ce temps de folie, il voulut commencer aussitôt la mission. Personne ne croyoit au succès; mais il prêcha avec un zèle si ardent, avec des paroles si vives et si enflammées, que Livourne sembla bientôt une autre Ninive pénitente. Il ne fut plus question du carnaval, malgré les préparatifs et les dépenses qui avoient été faites; les masques furent d'un commun accord prohibés, les théâtres fermés. La foule qui entouroit jour et nuit la maison des missionnaires devint si grande, qu'il fallut y mettre des gardes.

Entre beaucoup de conversions extraordinaires, en voici une qui n'étoit pas la plus facile ni la moins importante. Il y avoit dans une maison de Livourne un grand nombre de femmes de mauvaise vie; elles étoient, dit-on, plus de quarante. Ces femmes, entendant parler chaque jour des prodiges de la mission, y allèrent enfin, entraînées par la curiosité. Par une grâce de la Providence, le bienheureux prêchoit ce jour-là sur la folie de donner une vie éternelle

pour quelques plaisirs passagers, honteux, pleins d'amertume et de remords. Il fait un tableau si frappant de l'état de ces malheureuses, l'infamie de leur vie leur apparoît si clairement, il leur inspire une telle épouvante des châtiments éternels, qu'elles poussent toutes ensemble un cri de douleur et de regret; elles se jettent à genoux sur le pavé de l'église, et au milieu de leurs larmes, elles demandent pardon à Dieu et aux hommes du scandale qu'elles avoient donné. Ce fut un étonnement et une joie universels dans Livourne quand on apprit cette extraordinaire conversion. Les malheureuses femmes furent placées dans une maison particulière d'où elles ne sortoient que pour aller au sermon. C'étoit un spectacle touchant de les voir, dans ces rues de Livourne qu'elles avoient scandalisées de leur luxe impudent, se rendre processionnellement à l'église, revêtues d'habits de pénitence, le visage couvert d'un voile, enveloppées de la tête aux pieds dans un grand manteau. Plusieurs moururent du regret de leur vie passée. Avant de quitter Livourne, le bienheureux les recommanda à la charité publique, et il recueillit de si abondantes aumônes qu'il put pourvoir à tous leurs besoins.

Il revint à Florence riche de mérites, emportant les bénédictions de tout le pays. Après tant de travaux il étoit heureux de retrouver sa chère solitude. Ses frères l'élurent Gardien pour la seconde fois. Quelque temps après, il fut appelé à Rome où il donna dans plusieurs églises de la ville, et dans quelques pays voisins, des missions qui produisirent les fruits les plus heureux. Nous ne pouvons raconter les traits extraordinaires de la grâce, par lesquels il plut à Notre-Seigneur de récompenser les grands travaux de son serviteur. Pendant vingt années encore il évangélisa presque toutes les villes et une partie des campagnes de l'Etat romain. Partout, son passage étoit signalé par des conversions inespérées, ou par des châtiments terribles dont Dieu frappoit ceux qui restoient sourds à ses appels.

La république de Gênes voulut profiter aussi des prédications du bienheureux, qu'elle regardoit avec raison comme le plus glorieux de ses enfants. Il y fut reçu avec une joie incroyable, et après avoir changé cette ville par sa parole, il continua son apostolat dans le

territoire de la république. Port-Maurice, sa patrie, le revit au bout de trente-quatre ans d'absence, et cette fois l'écouta comme un ange envoyé du ciel. La Corse appartenoit alors à la république de Gênes, dont le sénat pria le bienheureux d'évangéliser ce pays troublé par de longues guerres civiles. Il se rendit volontiers à cette demande, encore qu'il sût les peines qui l'attendoient dans cette île : mais rien ne pouvoit arrêter l'élan du zèle dont il étoit animé pour le salut des âmes. Il eut beaucoup à faire pour pacifier les esprits aigris par des haines invétérées, en proie à d'atroces désirs de vengeance. Dieu lui vint en aide, donnant à sa parole des effets qui épouvantoient les plus audacieux, punissant lui-même et d'une manière soudaine ceux qui résistoient à sa voix. Nous regrettons de ne pouvoir rapporter quelques détails de cette intéressante mission ; mais le récit des premières années du bienheureux nous a entraîné trop loin, et il ne nous reste plus que le temps de vous raconter sa mort.

En 1740, il étoit revenu à Rome au commencement du règne de Benoît XIV. Ce grand pape l'avoit accueilli avec une bienveillance particulière : il avoit admiré les prodiges que sa parole opéroit dans les missions qu'il avoit données à l'occasion du jubilé qui fut accordé pour son exaltation au souverain pontificat. Quand vint le jubilé de 1750, ou plutôt vers le milieu de 1747, Benoît XIV le rappela de nouveau pour préparer les cœurs à recevoir les grâces que Dieu alloit répandre sur la ville pendant l'année sainte. La place Navone lui fut donnée pour champ de bataille : c'est là qu'il prêcha pendant quinze jours, au milieu d'une foule immense qui encombroit la place et garnissoit toutes les fenêtres des maisons voisines, malgré le soleil ardent du mois d'août. Les cardinaux suivirent assidûment ses discours ; le pape lui-même y vint quatre fois, et le dernier jour il donna sa bénédiction au peuple du haut d'un balcon. Rome fut émue par cette voix encore puissante malgré ses soixante-treize ans : souvent des sanglots interrompoient son discours ; chaque sermon arrachoit un grand nombre d'âmes à l'enfer, et les prêtres de la ville ne pouvoient suffire aux confessions. Ce fut une victoire plutôt qu'un combat,

Le bienheureux prêcha ensuite sur la place de Sainte-Marie-du-Transtevère et dans l'église dite de Minerve, avec un pareil concours de peuple et des succès non moins consolants. Pendant l'année sainte, il donna des retraites dans les différents couvents de Rome, et établit le chemin de croix du Colysée, pour lequel il fonda la confrérie des Amants-de-Jésus-et de-Marie, à laquelle Benoit XIV donna un oratoire sur le Forum, près de l'église de Saint Cosme-et-de-Saint-Damien. L'année suivante, il alla encore évangéliser quelques parties de l'Italie qui avoient échappé à son zèle. Le pape le força de se servir d'une voiture, car il alloit toujours à pied dans ses voyages, et en le quittant il lui dit : « Prévenez-nous au mois de novembre. » Le 20 novembre il se trouvoit à Lorette, où il dit la messe pour le souverain pontife, comme le gouverneur de la ville l'en avoit prié. Le lendemain il fut saisi par le froid en traversant les montagnes pour revenir à Rome, selon le désir de Benoit XIV. Son compagnon vouloit l'empêcher de célébrer le saint-sacrifice, à cause de sa foiblesse, mais le bienheureux lui répondit : « Mon cher frère, une messe vaut mieux que tous les trésors du monde. » Il savoit cependant que sa fin étoit proche ; il l'avoit annoncée à ses amis : « La barque est vieille, disoit-il, et ne peut plus naviguer. » La seule chose qu'il désiroit, c'étoit de mourir à Rome, dans ce couvent de Saint-Bonaventure où il s'étoit consacré à Dieu.

Notre-Seigneur exauça ses vœux. Il arriva à Rome le 26 novembre vers cinq heures du soir. En entrant dans la ville, il récita le *Te Deum* avec son compagnon. Quand il fut au couvent, il demanda le saint-viatique, car le mal avoit fait de grands progrès pendant le voyage. Il voulut écrire à Sa Sainteté pour lui annoncer qu'il s'étoit rendu à ses ordres, mais on l'en empêcha. Sur les neuf heures, monseigneur Belmonte vint le visiter de la part du pape, qu'on avoit prévenu de son état, et se recommander à ses prières quand il seroit devant Dieu. Le bienheureux pria ensuite qu'on le laissât seul, et il s'entretint amoureusement avec Notre-Seigneur et la très-sainte Vierge. A onze heures, on lui administra l'extrême-onction, et quelques instants après il s'endormit doucement dans

le Seigneur le 26 novembre 1751, à l'âge de soixante-quinze ans. Quand Benoît XIV apprit sa mort, le lendemain matin, il ne put retenir ses larmes, et dit à ceux qui l'entouroient : « Nous avons perdu beaucoup, mais nous avons gagné un protecteur dans le ciel. »

Le bienheureux fut inhumé au milieu des regrets de toute la ville de Rome, dans la petite église de Saint-Bonaventure, où son corps, admirablement conservé, est exposé aujourdhui sous le grand autel. Il fut béatifié, le 14 juin 1796, par Pie VI, qui l'avoit personnellement connu.

A Constance, saint Conrad, évêque. — Il étoit issu d'une noble famille allemande et fils de Conrad Altofer. Il fut d'abord official de Notingue, évêque, son prédécesseur, puis doyen de la grande église, où il fit paroître tant de vertus, qu'après la mort de cet évêque, saint Valdric, après avoir ordonné un jeûne de trois jours par toute la ville, le contraignit par force, comme divinement inspiré, d'accepter l'administration de l'église, à la place de Notingue. Pendant son siége, il fit bâtir trois églises dans la ville, dans l'une desquelles, qui s'appeloit Saint-Maurice, il fit élever un sépulcre semblable à celui de Jérusalem, où par dévotion il alla trois fois. Un jour, étant à l'autel, après qu'il eut fait la consécration, une araignée tomba dans le calice, il l'avala sans rien craindre; mais depuis elle sortit miraculeusement de sa bouche sur l'autel, à la vue de tout le peuple. Il prédit au bienheureux Gebbar, jeune encore à cette époque, qu'il seroit évêque après Gamélomen qui lui succéderoit; ce qui se vérifia. Ce saint prélat, chargé d'années et de mérites, mourut le vingt-sixième jour de novembre, l'an de Notre-Seigneur 972, sous l'empire d'Othon II.

A Nicomédie, saint Marcel, prêtre, qui, au temps de Constance, mourut martyr, ayant été précipité du haut d'un rocher par les ariens.

Digitized by Google

A Padoue, saint Bellin, évêque et martyr.

A Rome, saint Sirice, pape et confesseur, illustre par sa science, sa piété et son zèle pour la religion. Il condamna divers hérétiques, et, par des ordonnances très-utiles, il rétablit la discipline ecclésiastique.

A Autun, saint Amateur, évêque.

A Fabriano, dans la Marche d'Ancône, le bienheureux Sylvestre, abbé, instituteur de la Congrégation des moines Sylvestrins.

Au territoire de Reims, fête de saint Basle, confesseur.

A Andrinopolis en Paphlagonie, saint Stylien, anachorète, illustre par ses miracles.

En Arménie, saint Nicon, moine.

VINGT-SEPTIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Siméon Métaphraste, confesseur.—Saint Barlaam et saint Josaphat, confesseurs.—Saint Facond et saint Primitif, martyrs.—Saint Jacques l'Intercis, martyr.

Saint Maxime, évêque de Riez; saint Basilée, évêque, et ses compagnons, martyrs; saint Hirénarque et ses compagnons, martyrs; saint Valérien, évêque d'Aquilée; saint Virgile, évêque; saint Séverin, moine.

LA VIE DE SAINT SIMÉON MÉTAPHRASTE,

CONFESSEUR.

AN 959.

Nicolas Ier, pape. — Michel III, empereur. — Charles II, roi.

Puisque nous écrivons les vies des saints, il n'est pas raisonnable que nous passions sous silence celle de saint Siméon Métaphraste, homme très-saint, qui a éclairé et édifié l'Église, en racontant admirablement les vies de plusieurs saints.

Métaphraste naquit dans la célèbre ville de Constantinople, de parents riches et illustres. Dès son enfance il fit voir son esprit vif et subtil, fort enclin aux sciences et à la vertu. Étant jeune, il s'adonna à l'étude de la rhétorique et de la philosophie, où les sages de son temps désiroient d'exceller. Il se rendit si capable en l'une et en l'autre, qu'il surpassa de beaucoup tous les autres. Quoiqu'il fût très-riche, et de fort bonne maison, il ne se laissa pas emporter aux délices et aux plaisirs déréglés de la noblesse, au lieu d'embrasser la science et la vertu, ou d'abuser de ce qu'il

avoit appris; car il ne s'embarrassa point dans les fausses sectes et dans les vaines opinions de quelques philosophes, et ne s'étudia pas à défendre de mauvaises causes, ni à rendre sa langue vénale, pour acquérir de l'honneur en plaidant; mais il vivoit modestement en philosophe chrétien, et employoit son éloquence à soutenir la justice, à défendre ceux qui étoient oppressés et en danger de la perdre.

L'empereur l'aimoit et l'estimoit fort à cause de sa grande bonté et de sa prudence; il se servoit de lui aux plus importantes affaires de l'empire, usant de son conseil et de sa personne en l'administration de la justice. Il étoit affable envers tous, consolant les affligés, secourant les nécessiteux, et favorisant ceux qui en avoient besoin.

Ce qui le rendit plus remarquable, fut le volume des Vies des Saints, dont jouit à présent la sainte Eglise, qu'il composa élégamment. Car après les persécutions des tyrans païens, quelques auteurs écrivirent les batailles et les victoires de nos glorieux martyrs, mais imparfaitement, ayant quelquefois manqué en la vérité, et d'ailleurs ayant rédigé le tout en un style rude et grossier, de manière que les vies ainsi écrites étoient plutôt un sujet de risée que de dévotion à ceux qui les lisoient. Notre Siméon pourvut à ce défaut; parce qu'ayant du crédit auprès de l'empereur, il eut moyen de savoir la vérité, et de réunir les relations d'auteurs graves et dignes de foi, comme il fit, sans épargner aucun travail ni dépense, et il écrivit si élégamment cet ouvrage, que ceux qui le lisent, sont touchés et poussés à imiter les vies des saints qu'il a décrites.

Ce saint homme, après s'être occupé en ce louable exercice, menant une vie sans reproche, comblé de vertus, spécialement de la chasteté, changea la vie terrestre à celle du ciel. Son corps fut enterré solennellement. Et en témoignage de sa bonne vie, et pour montrer combien son âme avoit été agréable à Notre-Seigneur, son sépulcre rendit longtemps une suave odeur. Il décéda le 27 de novembre; on ne sait pas précisément l'année, mais il dit lui-même en la vie de saint Alipe Sionite qu'il étoit son maître, et qu'il avoit longtemps conversé avec lui.

La vie de saint Siméon Métaphraste a été écrite par Psèle, homme éloquent entre les Grecs. Le cardinal Baronius, au dixième tome de ses Annales, page 180, dit que Psèle fut le maître de Léon Philosophe, qui fleurit en Orient, du temps de l'empereur Michel III, l'an de Notre-Seigneur 858; le même Psèle, en l'oraison qu'il a faite à la louange de Métaphraste, donne à entendre qu'il étoit décédé depuis peu, et que parmi les assistants plusieurs avoient connu des personnes qui s'étoient trouvées à son décès.

Il est encore parlé honorablement de lui dans Théodore Balsamon, patriarche d'Antioche, qui le loue extrêmement d'avoir si vénérablement et si élégamment écrit les victoires et les triomphes des martyrs. Un autre Théodore, surnommé Prodome, met Métaphraste au nombre des grands docteurs grecs, qui ont illustré l'Eglise par leurs écrits : Nicéphore Calixte au livre 14 de son Histoire, chapitre 15; Grenade, patriarche de Constantinople, et Corinthe, orateur grec, le louent fort. Enfin le concile de Florence, qui fut célébré du temps d'Eugène IV, en la septième session, cite Métaphraste, pour prouver que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, et l'appelle auteur très-célèbre.

Les Grecs font mémoire de lui au catalogue de leurs saints.

LA VIE DE SAINT BARLAAM ET SAINT JOSAPHAT,

CONFESSEURS.

Après que l'apôtre saint Thomas eut éclairé les Indes Orientales par la prédication de l'Evangile, plusieurs chrétiens embrassèrent la vie parfaite, et, renonçant aux choses terrestres, se retirèrent en la solitude, bâtirent des monastères, et y vécurent en grande sainteté, de manière que la religion chrétienne florissoit en ces lieux, qui étoient auparavant déserts et stériles. Cependant l'Inde tomba

sous la domination d'un roi nommé Abenner, brave guerrier, et qui avoit triomphé de tous ses ennemis, mais au reste grand idolâtre; parmi toute sa félicité, il supportoit impatiemment de se voir sans enfants qui pussent lui succéder. Ce roi, aveuglé du zèle de ses faux dieux, résolut de persécuter furieusement les chrétiens, spécialement les moines, et n'épargna aucune sorte de supplices pour les exterminer.

En ce temps-là, il lui naquit un fils si souhaité, qu'il fit nommer Josaphat; et assemblant plusieurs Chaldéens, et gens bien versés en l'astrologie, il voulut savoir d'eux l'horoscope de son fils, et ce qu'il deviendroit. Ils lui dirent, pour le flatter, que ce seroit un prince très-puissant et très-heureux, qui surpasseroit tous les rois ses prédécesseurs, en richesses et en grandeurs; néanmoins le plus sage d'entre eux répondit qu'ils disoient bien la vérité, mais qu'elle arriveroit tout autrement qu'ils ne la proposoient; parce que le pouvoir et la félicité de son fils ne seroient pas sur la terre, mais au royaume des chrétiens, dont il embrasseroit la religion.

Le roi s'affligea beaucoup de cette nouvelle, et pour éviter les occasions de le faire chrétien, il fit bâtir loin de sa cour un superbe palais, où il faisoit nourrir son fils; il lui donna un gouverneur, et des serviteurs qui avoient charge d'empêcher qu'il entendît parler de Jésus-Christ, du nom chrétien, et surtout que l'on dît rien qui lui pût déplaire ou lui donner à connoître les misères de cette vie. Josaphat venant en âge eut des maîtres qui lui enseignèrent les arts libéraux et les sciences usitées parmi les Perses. Il avoit un si bel esprit qu'il n'eut pas grande peine à les apprendre; il croissoit en jugement et en bon sens; mais se voyant gardé de si près que l'on ne lui eût pas permis de sortir de son palais, il en voulut savoir la cause et la demanda à l'un de ses plus fidèles serviteurs. Il sut alors que c'étoit parce son père avoit peur qu'il ne s'enquît qui étoient les chrétiens, en quoi consistoit leur loi et leur profession de foi, et comment ils vivoient. Notre-Seigneur lui toucha le cœur et lui fit naître l'envie d'être chrétien.

Son père le venant voir un jour, le trouva tout triste et tout pensif. Il voulut savoir pourquoi. Le fils lui répondit qu'il s'ennuyoit

de se voir ainsi emprisonné, sans pouvoir sortir de son palais, comme le moindre de ses valets. Le roi, qui l'aimoit tendrement, lui donna congé de sortir quand il voudroit ; mais il mit autour de lui des gens à qui il se fioit, afin de l'accompagner partout et de ne le laisser jamais parler à aucun chrétien, particulièrement à quelque ermite solitaire. Il ordonna aussi que l'on détournât de son fils tous les pauvres malades, les contrefaits et les personnes misérables, de peur que, s'il les rencontroit, cela ne l'attendrît, mais que l'on s'étudiât, par toute sorte de divertissements, à le tenir toujours joyeux.

Le prince Josaphat sortit donc de son palais. Comme il y a tant de sortes de misères humaines, quoique l'on s'étudiât à les lui cacher, en allant par le monde il en rencontra plusieurs : il vit des hommes aveugles, manchots, boiteux, des vieillards courbés et déjà penchant du côté de la mort. Comme tout cela lui étoit une chose nouvelle, il demandoit aussitôt : *Qu'est-ce que cela?* Alors sachant que c'étoient des défauts de la nature humaine, qu'il n'y avoit pas un homme, fût-ce un roi, qui s'en pût dire exempt, et que la mort est la fin de tous les plaisirs et grandeurs de cette vie, d'un côté il s'attendrissoit en considérant la foiblesse de l'homme, et d'autre part il remercioit Dieu (qu'en bonne philosophie il reconnoissoit être le seul créateur de tout l'univers) de ce qu'il lui avoit donné les membres de son corps entiers, les yeux, les bras, les jambes, et la santé; et entendant dire que l'on ne passoit guère quatre-vingts ou cent ans, il commença à juger que l'on ne devoit point faire d'état de cette vie, et qu'il en falloit aimer et chercher une autre qui fût éternelle. Il méditoit ces choses en son cœur, et désiroit de trouver quelqu'un qui les lui développât et les lui expliquât.

Il y avoit dans le désert de Sennaar un saint vieillard, doué de la sagesse divine, nommé Barlaam. Dieu découvrit à cet ermite le désir de Josaphat, et lui commanda de l'aller voir. Barlaam obéissant à la voix céleste, s'embarqua dans un vaisseau en habit séculier, et ayant abordé aux Indes, il alla dans la ville où le prince étoit élevé. Après y avoir séjourné quelques jours, il trouva moyen de parler à Josaphat en qualité de marchand joaillier, qui lui ap-

portoit des joyaux et des pierres précieuses à vendre. Il l'entretint plusieurs fois, parce que les gardes ne se défioient pas de son habit, et que le prince prenoit plaisir de traiter avec lui. Il lui découvrit qui il étoit, qui l'envoyoit, pourquoi il venoit, et les pierres précieuses qu'il portoit, afin de lui déclarer qui étoit le vrai Dieu, comment, pour l'amour de l'homme, il s'étoit fait homme, et qu'il falloit par nécessité croire en lui et être baptisé pour se sauver.

Les paroles de Barlaam eurent tant d'efficacité, que Josaphat les crut et se convertit à la foi de Notre-Seigneur, recevant le baptême, sans craindre de perdre le royaume de son père, ni la vie même. Le saint vieillard lui fit aussi le récit des moines qui habitoient dans les déserts de Sennaar, de leurs exercices et de leurs pénitences, lui disant combien elles étoient douces, et que ce chemin les rendoit plus assurés de leur salut. Ce qui enflamma tellement le prince en l'amour de Dieu et au désir de la perfection, qu'il promit d'imiter tant qu'il pourroit cette austérité de vie.

Ces longs discours de Josaphat et de Barlaam, si fréquents, firent entrer en soupçon l'un des gouverneurs de Josaphat. Cet homme, craignant que ce vieillard ne fût quelque chrétien, et que le roi, venant à savoir qu'il lui avoit permis de parler avec son fils, ne le châtiât sévèrement, il se voulut informer de la vérité de Josaphat même, qui la lui découvrit, l'ayant une fois fait cacher en sa chambre, afin qu'il entendît les saintes instructions de Barlaam. Les ayant ouïes, il demeura bien étonné; et pour prévenir sa ruine, il raconta au roi tout ce qui se passoit, lui disant comment le moine Barlaam, en contrefaisant le marchand, les avoit déçus, et perverti le prince, qui s'étoit rangé de son parti.

Il n'est pas croyable combien le roi fut affligé, voyant qu'il n'avoit pu éviter, avec toute son industrie et sa diligence, que son fils eût connoissance de Jésus-Christ, et communication avec les chrétiens. Il fit venir un de ses favoris nommé Araches, homme prudent, et lui raconta ce qu'on lui venoit de dire, lui demandant conseil sur ce qu'il devoit faire. L'avis d'Araches fut qu'en premier lieu, l'on se saisît de Barlaam. Le roi le fit chercher; mais s'étant vu dé-

couvert et poursuivi, après avoir accompli le commandement de Dieu, il s'étoit retiré en un désert.

Le roi lui-même courut six journées après lui, et ne l'ayant pu attraper, manda à Araches qu'il le poursuivît avec des gens de guerre, et quand il seroit sous terre, qu'il l'en tirât, et le lui amenât, pour le faire mourir cruellement. Araches fit ses diligences, et chemina par le désert, sans pouvoir rencontrer celui qu'il cherchoit. Il trouva bien dix-sept moines et saints ermites, qu'il outragea, parce qu'ils ne lui voulurent pas enseigner où étoit Barlaam, et se moquèrent de ses menaces. Il les amena devant le roi, qui les fit tous massacrer.

Barlaam n'ayant pu être attrapé, et le prince Josaphat se montrant constant en son opinion, Araches conseilla le roi de faire disputer les sages des gentils contre les chrétiens, afin de convaincre son fils, et de lui montrer combien il s'abusoit, de vouloir quitter l'adoration de ses vrais et anciens dieux, pour adorer un homme qui avoit été crucifié. Il dit encore qu'il connoissoit Barlaam pour l'avoir vu aller souvent chez le prince; qu'il avoit eu un maître nommé Nacor, lequel ressembloit fort à Barlaam, et étoit un grand magicien, instruit dans les mystères des chrétiens, encore que, les estimant faux, il suivît la croyance du roi et du royaume; qu'il feroit venir ce Nacor à la dispute, lequel feindroit d'être Barlaam (à cause qu'il lui ressembloit en tout); qu'en la dispute il se laisseroit vaincre, et confesseroit son erreur : de sorte que le prince, voyant Barlaam son maître confus, et sans pouvoir répondre aux arguments contraires, penseroit avoir été abusé, et laisseroit la religion des chrétiens qu'il avoit embrassée

Cela fut arrêté ainsi qu'Araches le projeta; et Josaphat, pour contenter son père, s'accorda à cela. On publia que le roi donnoit permission à tous les chrétiens qui voudroient venir disputer de la vérité de leur religion avec les sages et les Chaldéens qu'il désigneroit. Il en vint plusieurs de leur part, des plus doctes et des plus signalés de tout le royaume. Nacor se présenta pour les chrétiens, sous le nom de Barlaam : et pour une plus grande dissimulation, il divulgua faussement qu'il avoit été pris et amené, ce dont le

prince Josaphat s'affligeoit fort; craignant le risque que couroit son maître. Mais Notre-Seigneur lui révéla la tromperie, et défendit le parti des chrétiens.

Le jour assigné étant venu, le roi s'assit sur son trône, dans une grande salle, et le prince Josaphat son fils à ses pieds; on mit d'un côté les sages chaldéens et les indiens idolâtres, et de l'autre Barachias seulement, avec ce Nacor, vers lequel Josaphat se tourna (sachant bien qui il étoit et son intention, par la révélation qu'il en avoit eue de Dieu), et il lui dit : *C'est à cette heure, Barlaam, que vous devez défendre en public la doctrine que vous m'avez enseignée en mon palais, et que vous m'avez persuadé de croire, car si vous ne le faites, vous porterez la peine telle que vous la mériterez, comme un trompeur et un séducteur du prince fils de son roi et seigneur; je vous ferai arracher la langue, et la ferai jeter à la voirie avec le reste du corps, afin que les autres prennent exemple de vous, et ne soient plus si hardis d'abuser les enfants des rois.*

Nacor se trouva bien étonné de cette harangue du prince, et reconnut le péril où il étoit, de quelque côté que tournât l'affaire; parce que s'il faisoit ce que le prince lui disoit, il tomberoit en l'indignation du roi; et s'il exécutoit l'intention du roi, il ne savoit comment échapper des mains du prince qui le menaçoit. Se voyant combattu et agité en son cœur de diverses pensées, il résolut par inspiration divine, de soutenir la vérité, comme Josaphat le vouloit.

Les chaldéens et les sages des gentils ayant donc entamé la dispute avec Nacor, Dieu le favorisa tellement, qu'il les rendit tous muets et sans réplique, car il leur prouva par des raisons naturelles qu'il n'y peut avoir qu'un seul Dieu, et que tous les dieux que les gentils adoroient étoient faux : il fit voir que la religion chrétienne n'enseigne et ne fait profession d'aucune chose, qui ne soit bien conforme à la raison, à la souveraine et infinie Majesté de Dieu, à la vertu et à la dignité de ceux qui la suivent. Le roi crevoit de dépit en entendant les raisons de Nacor; mais, craignant de découvrir l'artifice par lequel Nacor avoit feint d'être Barlaam, il n'osoit dire mot.

La conférence et la dispute étant finie, Nacor, pour éviter la co-

lère du roi, s'en alla chez le prince, qui, le recevant avec joie, lui remontra qu'il étoit impossible de résister à Dieu. Nacor entendit de si grandes choses de l'excellence, de la pureté et de la majesté de la religion chrétienne, qu'il résolut de se faire chrétien, et d'aller faire pénitence de ses péchés dans quelque désert écarté. Pour cet effet, il se renferma dans une grotte avec un moine, qui l'instruisit et le baptisa. Depuis il y mena une vie, non de magicien et d'enchanteur (comme il avoit été), mais d'une personne éclairée de la lumière céleste, et qui aspire à la béatitude.

Quand le roi sut ce que Nacor avoit fait, il redoubla de rage contre lui, et ne l'ayant pu faire prendre, il porta son courroux sur les astrologues et les chaldéens, les estimant ignorants, puisqu'une telle quantité des plus sages du royaume n'avoient su répliquer à Nacor. Il fit fouetter les uns, bannir les autres, et les maltraita tous ; et non content de cela, il commença aussi à mépriser ses dieux, leur déniant le culte et les sacrifices qu'il leur rendoit auparavant, puisqu'ils savoient si mal défendre leur cause, et faire voir leur puissance.

Ce changement du roi troubla infiniment les prêtres des idoles; ceux-ci, craignant que le roi ne passât plus avant, que tout le peuple ne suivît son exemple, et que le service des dieux ne demeurât anéanti, et eux par conséquent sans autorité, honneur, ni profit, ils appelèrent de la solitude un grand magicien, nommé Theudas, qui avoit beaucoup de crédit auprès du roi, afin de le porter à rétablir les sacrifices, et le service de ses dieux.

Le magicien vint; et après plusieurs raisons qu'il dit au roi pour le consoler, il lui conseilla, s'il désiroit que le prince son fils reniât la foi de Jésus-Christ, de lui faire perdre la chasteté; qu'à cette fin il lui ôtât tous ses serviteurs, et le fit servir par des filles, gentilles et effrontées, qui se tinssent toujours près de lui, et tâchassent de le gagner; parce que c'étoit là le seul remède dont on le pouvoit aider en une matière si importante et si difficile. Il ajouta qu'il avoit entre autres un diable fort et puissant, par le moyen duquel il tâcheroit d'échauffer le cœur du prince, de jeter de l'huile dans le feu, et de lui dresser une si forte batterie et de si rudes assauts, que le jeune homme ne les pourroit endurer.

Le roi fit ôter tous les serviteurs de son fils, et lui donna des filles pour servantes. Le saint jeune homme se trouva environné de toutes parts de serpents infernaux et de cruels ennemis, qui, par leurs gestes et leurs paroles, ne tendoient qu'à lui dérober le précieux trésor de sa chasteté. Se trouvant fort affligé, il eut recours à Dieu, connoissant qu'il n'y pouvoit résister sans sa grâce : il jeûna, veilla, et pleura, demanda la faveur de celui qui l'avoit élu pour sa gloire; et, aidé du secours de sa grâce, il sortit à son honneur de tous ces périlleux combats, et garda sa chasteté.

Le diable se voyant terrassé par Josaphat en cette lutte, l'attaqua derechef avec une plus grande furie. Entre les filles que le roi donna à son fils pour le servir, il y en avoit une parfaitement belle, fort agréable et discrète, aussi fille de roi, laquelle ayant été fait captive en une certaine guerre, avoit été présentée à Abenner. Il lui fit dire de sa part que si elle pouvoit amollir le cœur de son fils, non-seulement il lui rendroit la liberté, mais de plus, qu'il la lui feroit épouser. Cette femme se désirant voir libre, et femme du fils unique du roi, héritier du royaume, tâchoit de tromper ce jeune homme, et de le faire condescendre à sa volonté. De son côté, le diable, qui attisoit toujours de nouvelles flammes, essaya de tromper Josaphat, sous ombre de piété, afin que ce qu'il n'avoit pu obtenir par une effronterie découverte, il y parvint secrètement sous un faux zèle de charité.

Josaphat eut pitié de cette belle princesse, qui avoit tant de grâces naturelles, considérant qu'elle étoit fille de roi, et esclave de son père, qu'elle servoit en qualité de captive; il eut aussi compassion de son âme, voyant qu'elle étoit idolâtre et prisonnière de Satan. De cette douleur naquit une affection qui lui fit désirer de lui parler, pour la retirer des ténèbres de son erreur, et la convertir à la foi de Jésus-Christ. Il lui parla doucement du regret qu'il avoit de la voir en cet aveuglement, l'exhorta de s'en retirer, et de reconnoître le vrai Dieu vivant, et son fils Jésus-Christ, qui s'étoit fait homme pour notre salut, et avoit enduré la mort en la croix pour nos péchés. Cette fille lui repartit qu'elle feroit tout ce qu'il lui commanderoit, s'il lui plaisoit de faire une chose dont elle le prieroit,

à savoir qu'il l'épousât. Le prince s'étonna de cette demande, et lui dit qu'il ne faisoit pas état de se marier. Mais elle, poussée de Satan, qui parloit en elle, l'y voulut induire, promettant que le lendemain elle se feroit chrétienne, et qu'il seroit cause de son salut; lui disant plusieurs choses qui eussent pu amollir un cœur de fer.

Alors ce sale esprit de fornication, à qui le magicien Theudas avoit recommandé cette affaire, commença à embraser le cœur de Josaphat de flammes si ardentes, que ce fut un grand miracle qu'il ne s'en trouva pas brûlé. Pour le supplanter plus aisément sous ombre de piété, il lui proposoit que ce ne seroit pas offenser Dieu, de consentir à la demande de cette fille, puisqu'il ne le faisoit pas pour un appétit charnel, mais seulement pour la tirer de l'aveuglement où elle étoit en l'idolâtrie des faux dieux, et la faire participante du sang de Notre-Seigneur, et de l'héritage céleste.

Josaphat chanceloit déjà, et son cœur s'amollissoit, lorsque, revenant à lui-même, il ferma les oreilles au sifflement du serpent infernal qui parloit par la bouche de cette fille, demandant secours à Notre-Seigneur, et le priant par ses larmes et ses gémissements, de le délivrer d'un péril si éminent. Après avoir passé quelques heures priant et pleurant, prosterné par terre, il s'endormit, et il lui sembla qu'on l'emportoit en esprit parmi un peuple inconnu, et en un lieu de plaisir, qui ressembloit plutôt à quelque chose de céleste que de terrestre. De ce lieu il fut conduit en un autre, qui étoit un portrait de l'enfer. Il revint incontinent à lui, se souvenant de ce qu'il avoit vu en ce ravissement, des grands biens d'un de ces lieux, et des horribles maux de l'autre; il prit cette fille en telle haine, et toutes celles qui le servoient, que de les voir seulement autour de lui, il en demeura malade au lit.

Quand le roi sut la maladie de son fils, il le vint visiter pour en apprendre la cause. Le prince la lui déclara; il raconta tous les assauts que les diables lui avoient livrés par le moyen de ces filles, qui lui étoient autant de piéges, et comment Dieu l'en avoit délivré par la vision du paradis et de l'enfer; qu'il étoit résolu de quitter tout, et de s'en aller aux déserts vivre et mourir avec Barlaam son maître; parce que, si le roi vouloit persister en son aveuglement, et

se précipiter dans l'enfer, pour lui, il vouloit penser à son âme, et plaire à Dieu : que s'il l'en vouloit empêcher, il se laisseroit mourir de regret, et que le roi, perdant son fils, ne mériteroit plus le nom de père.

Le roi, incertain de ce qu'il feroit pour forcer son fils à lui obéir, manda Theudas auquel il se fioit fort, lui découvrit l'ennui où il étoit, et lui demanda conseil. Le magicien se confiant en son art diabolique et en sa subtilité, dit au roi qu'il le laissât parler à Josaphat et qu'il l'adouciroit. Le roi le trouva bon, et ils allèrent tous deux de compagnie voir le prince, auquel Theudas fit un discours pour lui persuader d'obéir à son père, de renoncer à Jésus-Christ et de sacrifier, aux dieux. Mais Josaphat aidé de l'esprit et de la faveur céleste, convainquit Theudas, lui prouva la vanité de ses dieux, et l'excellence de notre sainte religion.

Le magicien demeura si changé et si confus, qu'il résolut de se faire chrétien. Il n'avoit peur, sinon que Dieu ne le voulût pas recevoir à la pénitence, à cause de ses grands péchés: mais, ayant appris de Josaphat la miséricorde de Dieu envers ceux qui pleurent leurs péchés, il prit courage ; alors se retirant d'auprès du roi et du prince, il alla en sa caverne, où il avoit accoutumé d'invoquer les démons, et brûla tous ses livres de magie. De là il passa en une grotte, où étoit Nacor avec le saint moine, qui le reçut bénignement, et après qu'il eut jeûné longtemps, et fait pénitence des fautes de sa vie passée, étant instruit aux mystères de la religion chrétienne, il fut baptisé et fait chrétien.

Le roi Abenner, principal chef de cette guerre, et le plus obstiné en sa perfidie, ayant vu que tous les moyens dont il s'étoit servi contre son fils n'avoient pu réussir, bien ennuyé et affligé, fit assembler son conseil d'Etat pour résoudre ce qu'il devoit faire touchant cette affaire. Les opinions furent au commencement fort diverses ; néanmoins Arachés, qui étoit regardé comme le plus sage et comme le chef des autres, et fort aimé du roi, fut d'avis que l'on procédât doucement avec le prince, que le père partageât le royaume avec son fils, et lui laissât gouverner sa part ; qu'en ce faisant il maintiendroit son fils et le royaume en paix et en tranquillité. Chacun se

rangea de cette opinion, ainsi que le roi même, qui en parla à son fils, et lui dit ce qui avoit été résolu. Le prince lui répondit qu'encore que son intention fût de se retirer et de quitter tout, pour servir plus parfaitement Dieu ; néanmoins il lui obéiroit en tout ce qu'il lui commanderoit, pourvu que ce ne fût point contre Dieu. Le roi nomma son fils roi, et le fit couronner ; après avoir divisé son royaume en deux parts, il lui en donna une, et l'y envoya avec ses gardes et ses gens de guerre, permettant à tous les seigneurs, gentilshommes et capitaines de son royaume de l'aller accompagner.

Josaphat choisit une grande ville fort peuplée pour y faire sa résidence. La première chose qu'il ordonna, fut que l'on plantât des croix sur les tours, que l'on rasât tous les temples des idoles, et que l'on bâtît une magnifique église au vrai Dieu, exhortant tout le peuple de révérer la croix, d'adorer et de reconnoître le Dieu vivant. Pour les exciter davantage, il étoit le premier à leur montrer l'exemple, et tout le peuple le suivoit, et admiroit la vertu de son prince. Cela fit un peu respirer notre sainte religion : tous les moines et les chrétiens, qui, par crainte de la persécution passée, s'étoient retirés dans les déserts, retournèrent dans la ville au bruit de ces nouvelles, et y vécurent en repos.

Plusieurs des principaux seigneurs se convertirent à notre sainte foi, avec une grande partie du peuple. Notre-Seigneur guérissoit non-seulement les âmes de ceux qui étoient baptisés, les purifiant de leurs saletés, mais aussi il rendoit la santé aux corps affligés de toutes sortes de maladies. Josaphat fit consacrer l'église qu'il avoit fait bâtir, et nomma pour évêque un saint homme, qui avoit soutenu beaucoup de travaux pour Jésus-Christ, n'ayant d'autre soin que d'amplifier la gloire du Roi des rois, et d'attirer tous ses sujets à le reconnoître et à le servir. Il étoit fort équitable, tempéré, modeste, prudent, bénin, et plutôt père que roi de tous ses vassaux ; car il les secouroit libéralement dans leurs nécessités. Le peuple venoit de toutes parts pour voir Josaphat, et pour embrasser sa religion ; même tous les serviteurs du roi Abenner, son père, le quittoient pour venir au service de son fils.

Notre-Seigneur permettoit tout ceci pour réduire le père dévoyé

au chemin de la vérité, parce que voyant la religion chrétienne fleurir de jour en jour, encore qu'il eût mis tous ses efforts à l'extirper, et que celle des dieux s'anéantissoit, éclairé d'un rayon divin, il reconnut que son fils suivoit le droit chemin. Il lui écrivit une lettre pleine de regrets, d'avoir persécuté les chrétiens, et de ne l'avoir pas plus tôt cru; ajoutant qu'il désiroit changer, et recevoir le baptême des chrétiens, s'il plaisoit à Dieu de lui en faire la grâce, et de lui pardonner tant de fautes énormes qu'il avoit commises contre lui et ses serviteurs. Enfin il le prioit de lui écrire tout ce qu'il estimoit qu'il dût faire pour son salut et celui de son royaume.

Josaphat bien réjoui de si bonnes nouvelles, entrant dans son cabinet, se prosterna devant une image de Jésus-Chris, et pleurant de joie commença à le remercier de ce qu'il l'avoit exaucé et octroyé le salut de son père, dont il l'avoit supplié avec tant de larmes et de soupirs; et lui ayant demandé sa grâce, il partit incontinent avec sa suite pour aller trouver son père, qui vint au-devant de lui, l'embrassa et le baisa, commandant que chacun se réjouît.

Josaphat, étant seul avec son père, l'instruisit de tout ce qu'il désiroit savoir, et lui déclara les mystères de notre sainte religion; de sorte que le roi Abenner demeura tout étonné de la science de son fils, et devint un autre homme. Il fit honneur à la croix devant toute l'assistance, et confessa que Jésus-Christ étoit vrai Dieu et Seigneur de tout ce qui avoit été créé. Cela donna sujet à Josaphat de parler aux seigneurs et aux courtisans de son père si hautement de la foi chrétienne, que tous s'écrièrent: *Le Dieu des chrétiens est grand; il n'y a point d'autre Dieu que Jésus-Chaist, qui doit à jamais être glorifié avec le Père et le Saint-Esprit.* Le roi Abenner brisa toutes les idoles qui étoient en son palais et les distribua aux pauvres; il renversa les temples et les autels des faux dieux, et fit bâtir des églises au vrai Dieu, commandant que l'on en fît de même par tout son royaume.

Après que le roi Abenner fut suffisamment instruit dans les mystères de notre religion, l'évêque le baptisa, et Josaphat son fils fut parrain et père spirituel de celui qui l'avoit engendré selon la chair.

Abenner demeura si changé de ce qu'il étoit auparavant, qu'il laissa le royaume entier à son fils, et prit la haire et la cendre, pour faire pénitence de ses péchés; il vécut quatre ans faisant pénitence, au bout desquels il fut saisi d'une maladie mortelle. Étant proche de la mort, il bénit son fils et le baisa plusieurs fois, le remerciant de la peine qu'il avoit prise pour lui, louant Notre-Seigneur qui l'avoit regardé de son œil de pitié, et retiré du profond abîme de la mort, où il étoit plongé, pour se faire connoître à lui; et, après avoir recommandé son âme à son Créateur, il acheva le cours de sa vie.

Le roi Josaphat fit revêtir le corps de son père, non de robes riches et royales, mais d'un sac de pénitence, et il fut inhumé en grande pompe, le fils versant beaucoup de larmes sur le tombeau de son père, près duquel il demeura sept jours entiers sans boire, ni manger, ni dormir, suppliant instamment Notre-Seigneur qu'il pardonnât à son père, et le reçût en son paradis. Après avoir accompli ce pieux office, il retourna en son palais, et fit distribuer aux pauvres tous les trésors de son père et les siens.

Après les quarante jours du décès de son père, Josaphat voulut accomplir son désir et ce qu'il avoit promis à Dieu. Pour cet effet, il fit assembler les grands seigneurs et les principaux officiers de son royaume; et s'étant assis en son trône royal, il leur parla d'une façon gravement douce, en ces termes : *Vous voyez que le roi Abenner, mon père, est déjà décédé comme le plus petit de son royaume, sans que ses richesses l'aient pu délivrer de la mort, ni la gloire et le nom de roi, ni le nombre de ses sujets, ni ses puissantes armées, ni moi qui suis son fils, et qui désirois tant la continuation de sa vie. Il a été présenté devant un tribunal où on lui demandera compte de ce qu'il a fait ici-bas, sans qu'il ait autour de lui aucun serviteur ni ami qui le puisse aider. C'est pourquoi je veux bien que vous sachiez que j'ai toujours désiré de m'exempter de cette charge royale, où je suis, et de la rejeter sur d'autres plus fortes épaules que les miennes, pour me retirer dans quelque solitude, afin d'accomplir ce que j'ai offert à Dieu. Jusques à présent j'ai différé de le faire, pour obéir au roi mon Seigneur, parce qu'il me sembloit que Dieu se vouloit servir*

de moi, pour vous montrer le chemin du ciel, et vous retirer des horribles ténèbres de l'idolâtrie où vous étiez. Après avoir satisfait à la volonté de mon père, et que, par la grâce du Roi souverain, vous avez ouvert les yeux, le reconnoissant pour votre Dieu et Seigneur, avisez entre les mains de qui il vous plaît que je laisse la couronne.

En entendant cela ils jetèrent tous un cri effroyable, disant qu'ils n'endureroient jamais son absence, et protestant qu'ils ne le laisseroient jamais aller. Josaphat fit semblant de s'accorder à leur volonté, et les renvoya chez eux bien contents. Après qu'il fut retiré en sa chambre, il appela Barachias, homme de grande qualité, et fort zélé pour notre sainte religion, à qui il découvrit son intention, le priant de prendre sur soi la charge du royaume, qu'il vouloit laisser. Barachias le refusa et le reprit d'avoir si peu de charité : *Car s'il est bon,* dit-il, *d'être roi, pourquoi ne le voulez-vous pas être? et, s'il est dangereux, pourquoi voulez-vous que je le sois?*

Josaphat ne voulut pas contester davantage contre Barachias; mais il écrivit, la même nuit, une lettre aux seigneurs et aux magistrats de son royaume, par laquelle il les exhortoit à persévérer en la religion chrétienne, en l'amour et en la crainte de Dieu, le remerciant continuellement des faveurs qu'ils avoient reçues de lui, et dans laquelle il les avertissoit de ne choisir point d'autre roi que Barachias, parce qu'ils n'en trouveroient point de plus propre. Puis, laissant cette lettre en sa chambre, il s'enfuit secrètement au désert. Mais cela ayant été découvert de grand matin, on garda tous les passages, et chacun s'étant mis à le chercher, il fut trouvé, sur le midi, près d'un ruisseau, où il faisoit oraison. On le ramena dans la ville, où il résolut de ne demeurer pas même un jour; il persuada au peuple d'élire Barachias roi, et le déclara pour tel, lui donnant les instructions nécessaires pour le bon gouvernement de son royaume.

Après cela il s'agenouilla, et levant les mains au ciel il pria Notre-Seigneur pour tout son royaume, prenant congé des principaux seigneurs, surtout de Barachias qu'il laissoit en sa place. Il emporta son habit ordinaire, et, dessous, une haire que Barlaam lui avoit donnée. La nuit étant venue, il entra dans la maison d'un pauvre

homme où il laissa ses habits, et ne retint que sa haire, pensant être mieux vêtu avec cela qu'avec la pourpre royale. Il commença à cheminer par les déserts, et à manger des herbes qu'il trouvoit par les champs stériles. Il chemina une fois, jusques à midi, à la plus grande ardeur du soleil; étant pressé de la soif, il chercha de l'eau pour se désaltérer et n'en trouva point. Satan prit cette occasion pour le tenter terriblement, lui représentant la grandeur de l'état qu'il avoit laissé, la multitude des officiers qui le servoient, les plaisirs dont il jouissoit, l'austérité de la vie qu'il entreprenoit, sa débilité corporelle pour la supporter; bref, que les âmes de tous les sujets du royaume dépendoient de lui, et qu'elles périroient par sa faute. Mais voyant que ces coups n'entamoient point la forte poitrine de Josaphat, il s'efforça de l'épouvanter par des tentations visibles, se présentant devant lui en diverses formes d'hommes et de bêtes sauvages; mais Notre-Seigneur, qui conduisoit Josaphat, le fortifioit pour se moquer des terreurs de Satan, et faire fuir tous ces monstres infernaux avec le signe de la croix.

Il fatigua plusieurs jours en cette nudité avant que de parvenir au désert de Sennaar, pour chercher son maître bien-aimé. Un autre solitaire lui en donna l'adresse, et le mena jusqu'à sa porte. Josaphat arriva bien joyeux, et l'appela, lui demandant sa bénédiction. Barlaam sortit, et quoique Josaphat fût bien changé, il le reconnut par inspiration divine; ils s'embrassèrent tous deux tendrement, se mirent en oraison, et rendirent grâces à Notre-Seigneur qui les avoit réunis en ce désert.

Josaphat demeura quelques années avec Barlaam, vivant plutôt en ange qu'en homme; de sorte que Barlaam, qui étoit exercé dès sa jeunesse en cette dure milice, s'étonnoit de la ferveur de Josaphat. Il ne mangeoit que ce qui étoit nécessaire pour la conservation de sa vie, il veilloit toutes les nuits, son oraison étoit perpétuelle, il ne perdoit pas une seule minute de temps, étant toujours occupé à la contemplation du souverain bien.

Le temps approcha que Notre-Seigneur voulut retirer Barlaam de cette vie pénible. Il en avertit son bien-aimé disciple Josaphat, l'exhortant de persévérer en sa glorieuse entreprise, et lui conseil-

lant de penser tous les jours que c'étoit le dernier de sa vie, le commencement et la fin de l'observance religieuse ; parce qu'attendant la mort il ne la craindroit point, le temps ne lui seroit pas ennuyeux, et le travail de l'austérité ne le lasseroit aucunement. Il lui donna plusieurs autres instructions et conseils spirituels, puis, après avoir dit la messe et communié Josaphat, il prit congé de lui et lui donna sa bénédiction. S'étant couché de son long, il fit le signe de la croix, et avec une incroyable tranquillité et joie de son âme, il s'envola vers celui qui l'avoit créé pour sa gloire, âgé de cent ans, dont il en avoit vécu soixante-quinze en ce désert.

Josaphat prit le corps de son bienheureux père, l'embrassa avec respect, et l'arrosa de ses larmes, puis l'enveloppant d'un cilice qu'il avoit reçu de lui en son palais, il l'enterra chantant les psaumes accoutumés de l'Eglise durant tout ce jour et la nuit suivante. Après cela, il supplia Notre-Seigneur par les prières de son serviteur Barlaam, de ne le point abandonner, mais de le conduire jusqu'à ce qu'il fût parvenu au port du salut, Josaphat s'endormit après son oraison, et eut une révélation en songe. Il voyoit Barlaam au ciel revêtu de gloire, et d'une clarté admirable, et la couronne qui lui était réservée s'il persévéroit jusqu'à la fin. Cette vision le réjouit fort, et le confirma en sa sainte résolution.

Saint Josaphat étoit âgé de vingt-cinq ans quand il entra au désert ; il y demeura trente-cinq années, menant une vie aussi parfaite que s'il n'eût pas été de chair et d'os. Il avoit toujours Jésus-Christ présent, il le cherchoit sans cesse, et se le proposoit continuellement devant les yeux, parce qu'en le tenant il possédoit véritablement toutes choses. Il ne se contentoit pas de le servir avec ferveur, mais il tâchoit de s'avancer chaque jour de plus en plus, et de croître de vertu en vertu. Après avoir si longtemps persévéré en cette manière de vie, le monde lui étant crucifié, et lui crucifié au monde, son corps demeurant sur la terre, l'esprit s'envola au ciel.

Le moine qui l'avoit conduit à la grotte de Barlaam, ayant été averti du ciel, se trouva à sa mort, et prit son corps, qu'il enterra dans le sépulcre de Barlaam, chantant les hymnes et les cantiques

de l'Eglise ; puis il s'en alla en l'Inde, suivant une autre révélation qu'il eut, et rendit compte au roi Barachias de tout ce qui étoit arrivé à Josaphat touchant sa vie et son décès au désert. Le roi Barachias, apprenant cela, se mit en chemin, accompagné de plusieurs de son royaume, et s'en vint à la grotte où les deux saints Barlaam et Josaphat étoient inhumés. Il trouva leurs corps entiers, et les habits dont ils étoient enveloppés aussi frais que s'ils eussent été enterrés le même jour, et il sortoit de leurs corps une odeur céleste. Il fit mettre leurs corps saints dans de riches châsses, les emporta dans l'Inde, et les plaça en l'église que Josaphat avoit fait bâtir. Notre-Seigneur y fit plusieurs grands miracles par eux, rendant la santé aux malades, et d'autres semblables merveilles et faveurs que recevoient ceux qui venoient à leur sépulcre.

Le sommaire de la vie de ces deux saints confesseurs, Barlaam et Josaphat, est tiré de ce qu'en rapporte saint Jean Damascène : il l'écrivit après l'avoir appris de personnes de qualité, et dignes de foi ; ce qui fait voir que c'est une histoire véritable, confirmée de l'autorité d'un si grand personnage, comme l'a très-bien remarqué Billy en la préface de cette Vie, qui se trouve parmi les œuvres de saint Jean Damascène, que le même Billy a élégamment traduites de grec en latin. Le cardinal Baronius est du même avis, aux Annotations sur le Martyrologe romain, qui fait mention des saints Barlaam et Josaphat, le vingt-septième jour de novembre.

LA VIE DE SAINT FACOND ET DE SAINT PRIMITIF,

MARTYRS.

AN 304.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

Saint Facond et saint Primitif, enfants de saint Marcel, centenier, furent martyrisés en Galice, par Attique, gouverneur pour les em-

pereurs, qui fit publier un sacrifice public à une statue du soleil, qui étoit au bord de la rivière de Cée. Le jour du sacrifice étant venu, il s'y assembla une grande multitude de peuple. Attique, pour donner l'exemple aux autres, fit son adoration le premier, tous les autres suivirent leur gouverneur et leur chef, hormis Facond et Primitif, qui ne voulurent pas assister au sacrifice.

Attique, fort offensé de cela, les fit prendre et amener devant lui, où, après plusieurs interrogatoires et réponses, voyant qu'il perdoit le temps à les penser induire à adorer ses dieux, il résolut de s'en venger par des tourments horribles. En premier lieu, il leur fit rompre les doigts des mains et leur fit hacher cruellement les jambes, les torturant avec une manière de fers, qui serroient peu à peu, comme une presse à vis. Mais pendant qu'ils souffroient ces tourments, Jésus-Christ les consoloit et augmentoit leur courage.

Attique les fit conduire en prison, et pour essayer s'il les attireroit plutôt à sa volonté par des caresses et des flatteries, il leur envoya des mets de sa table que les saints refusèrent. Attique, réputant cela à une injure, les fit jeter dans un fourneau ardent, où ils demeurèrent trois jours, fort rafraîchis et soulagés. Il les voulut empoisonner, mais les saints, voyant que c'étoit un appât, dirent à ceux qui l'apportèrent : *Nous n'aurions garde d'en manger, voyant le poison qui y est ; mais afin de convaincre Attique et de manifester davantage la vertu de Jésus-Christ, que nous servons et adorons, nous en mangerons.* Ils y firent le signe de la croix et en dînèrent, et le venin perdit sa force par la grâce du Seigneur, auquel toutes choses obéissent. Le magicien qui avoit préparé le poison voyant cela, brûla ses livres et se fit chrétien.

C'étoit jeter de l'huile sur le feu et allumer davantage le cœur irrité et enflammé d'Attique, qui commença à exercer de nouveaux tourments contre ces saints frères, les faisant déchiqueter et leur arracher les nerfs avec des harpons de fer, puis verser de l'huile bouillante sur tout leur corps, leur brûlant les flancs avec des torches ardentes, et leur mettant de la chaux vive dans la bouche, détrempée avec du vinaigre.

Ce barbare tyran ne se contenta pas de ces cruautés impies, et Notre-Seigneur, qui préparoit à ses martyrs une couronne de gloire, permit qu'Attique leur fît crever les yeux, en disant à sa confusion : *Arrachez-leur les yeux, car ils me troublent de leurs regards.* Ayant souffert ce martyre fort constamment, les saints lui dirent : *Tu nous as augmenté la vue, car nous ne verrons plus rien dorénavant qu'avec les yeux spirituels.*

Etant ainsi meurtris et sanglants, ils furent pendus par les pieds, et rendirent tant de sang par le nez, que les bourreaux les laissèrent pour morts. Au bout de trois jours on les trouva encore en vie, les yeux sains et entiers, leurs plaies aussi bien reprises que si jamais ils n'eussent été tourmentés. Attique commanda qu'ils fussent écorchés tout vifs. Pendant que l'on exécutoit cette horrible cruauté, l'on vit deux anges avec deux couronnes dans leurs mains. Alors Attique, tout troublé, répondit en se moquant : *Qu'on leur tranche la tête, afin qu'elles aillent après ces couronnes.* Ayant eu ainsi le col coupé, les veines rendirent du lait et du sang.

Leur martyre arriva le vingt-sept de novembre, l'an 304. Leurs corps saints furent inhumés par les autres chrétiens au même lieu où ils furent martyrisés, auprès de la rivière de Cée. On y bâtit depuis une église et un célèbre monastère de Saint-Benoît, appelé Sahagun. Notre-Seigneur a fait plusieurs miracles par eux. Le Martyrologe romain fait mention de ces saints martyrs.

LA VIE DE SAINT JACQUES L'INTERCIS,

MARTYR.

AN 420.

Saint Boniface, pape. — Honorius, empereur.

Saint Jacques, martyr, surnommé l'Intercis, Perse de nation, naquit de parents illustres, chrétiens et riches en la ville de Beth-

Lapéta. Il eut beaucoup de crédit auprès du roi de Perse, comme l'un de ses principaux serviteurs et officiers. Le roi étoit fort adonné au culte de ses faux dieux, et grand ennemi des chrétiens; le zèle de sa religion, la haine qu'il portoit à la nôtre, et l'affection qu'il avoit pour Jacques, l'excitèrent à le presser de quitter l'adoration de Jésus-Christ pour se conformer à sa croyance, si bien que Jacques se soumit à la volonté du roi, renonça à Jésus-Christ, et adora les idoles.

La mère et la femme de Jacques, qui étoient des dames fort chrétiennes et servantes de Dieu, averties de sa chute, lui écrivirent une lettre pleine de ressentiment, conçue en ces termes : *Pour obéir à l'homme mortel, tu as quitté Dieu immortel, celui qui est la vraie vie; pour plaire à un peu de poussière, tu as laissé le Créateur du ciel et de la terre; cela étant, tu nous peux bien tenir dorénavant pour étrangères, car nous ne te voulons plus jamais voir.*

L'apostat de notre sainte foi, en lisant cette lettre, fut touché de Dieu, et commença à pleurer amèrement, disant : *Si ma mère et ma femme ne me veulent plus reconnoître pour ce que je suis, que fera Dieu, si je l'ai si grièvement offensé?*

Il eut une telle repentance, qu'il résolut (comme un généreux soldat) de retourner à la bataille pour vaincre l'ennemi qui l'avoit supplanté. Le roi, apprenant cela, l'envoya quérir, et voulut savoir si on lui avoit rapporté la vérité; s'en étant éclairci, il employa tous les moyens pour le persuader de quitter la fausse superstition des Nazaréens (il les appeloit ainsi), et de lui donner l'occasion de l'honorer et de l'enrichir davantage, comme il désiroit, plutôt que de le faire mourir cruellement. Mais il ne fit pas d'état de tout ce que le roi lui dit; parce que Notre-Seigneur avoit déjà armé son soldat du Saint-Esprit, et vouloit qu'il combattît pour lui donner la victoire avec la couronne. Le roi se courrouça, et, par l'avis des flatteurs de son conseil, il commanda (voulant épouvanter tous les autres chrétiens) qu'on lui coupât tous les membres l'un après l'autre.

Il fut donc mené au lieu du supplice, pour exécuter sur lui cette sentence inhumaine. Le bourreau prenant la main droite, lui coupa

le pouce, puis tous les doigts de la main ; le saint martyr loua Notre-Seigneur à chacun de ces tourments, et le remercia. Ensuite on lui coupa les doigts de la main gauche, puis ceux des pieds, et les pieds mêmes, les mains, les jambes et les bras, jusqu'à ce qu'il n'eût plus que le corps et la tête. Le saint disoit à Dieu avec une admirable joie et constance : *Ecoutez, Seigneur, le Dieu des vivants et des morts, je n'ai plus de doigts ni de mains, pour les lever vers vous ; mes pieds ont été tranchés, et mes genoux coupés, en sorte que je ne me saurois plus incliner. Je ressemble à une maison prête à tomber qui n'a plus de piliers. Ecoutez-moi donc, mon Seigneur, par votre sainte Passion, et délivrez mon âme de ce corps.*

Comme il achevoit sa prière, l'un des bourreaux l'empoigna, et lui coupa la tête. Les chrétiens furent encouragés par un exemple si remarquable, et enterrèrent son corps qu'ils enlevèrent secrètement. Son martyre arriva le 27 de novembre : plusieurs autres chrétiens moururent après lui, du temps de l'empereur Théodose le Jeune.

Les Martyrologes latins font mention de lui, ainsi que le Ménologe des Grecs, Nicéphore, titre 14 de son histoire, chap. 20; Surius, au 7e tome ; Mombrice, tome 2, et le cardinal Baronius en ses Annotations.

A Riez, en France, saint Maxime, évêque et confesseur, doué dès son enfance de toutes sortes de vertus ; d'abord supérieur du monastère de Lérins, et ensuite évêque de l'Eglise de Riez, où il brilla par des prodiges et des miracles. — Il naquit de parents chrétiens, qui l'instruisirent et l'élevèrent avec soin en ce qui étoit des bonnes mœurs et de la religion. Si bien que lorsqu'il eut atteint l'âge de discrétion, il fit vœu de chasteté et alla prendre l'habit de religieux au monastère de Lérins, sous la discipline de saint Honoré. Ses vertus et sa sainte vie le rendirent digne de succéder à cet abbé. Il se comporta en cette charge avec tant de prudence et de discrétion, que la renommée de sa sainteté le fit tirer de force de son couvent

pour le faire évêque de Riez, en Provence, après la mort de saint Prosper. Il avoit toutes les vertus à un haut degré, mais principalement l'humilité. Pendant son épiscopat, il fit bâtir une église à Riez, sous le nom de Saint-Aubin, où lui-même s'employoit à travailler ordinairement. Il portoit toujours un cilice sous sa robe, et il voulut aussi le porter dans le tombeau. Sa mort lui fut divinement prédite; elle arriva le vingt-septième jour de novembre de l'an 480, selon Surius, à Vime, territoire de Thérouenne. L'Eglise de Thérouenne en fait quatre fêtes doubles dans l'année : sa Déposition, l'Octave, sa Relation ou rapport, et son Invention. Ses saintes reliques furent portées en Flandre, à Ypres, lorsque la ville de Thérouenne fut détruite. Surius dit que son corps fut porté à Riez et mis dans l'église de Saint-Pierre, qu'il avoit aussi fait construire, et qui, aujourd'hui, porte son nom. Dieu l'a honoré de plusieurs miracles avant et après sa mort. De son vivant, il rendit la vue à un homme qui étoit aveugle depuis quinze ans, et ressuscita trois morts ; après sa mort, un enfant a été ressuscité à son tombeau.

A Antioche, saint Basilée, saint Auxile et saint Saturnin, martyrs.

A Sébaste en Arménie, saint Hirénarque, saint Acace, prêtre, et sept femmes, martyrs. La constance de celles-ci convertit Hirénarque à Jésus-Christ, et il fut frappé de la hache en même temps que Acace, sous l'empereur Dioclétien et le président Maxime.

A Aquilée, saint Valérien, évêque.

A Saltzbourg en Bavière, saint Virgile, évêque et apôtre de la Carinthie, mis au nombre des saints par le pape Grégoire IX.

A Paris, inhumation de saint Séverin, moine et solitaire.

VINGT-HUITIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Jacques de la Marche, franciscain.

Saint Grégoire III, pape; saint Ruf, martyr; saint Sosthènes; saint Papinien et saint Mansuet, évêques et martyrs; saint Étienne-le-Jeune et ses compagnons, martyrs.

LA VIE DE SAINT JACQUES DE LA MARCHE,

DE L'ORDRE DES FRÈRES-MINEURS.

AN 1476

Sixte IV, pape. — Maximilien, empereur. — Louis, roi.

Le bienheureux frère Jacques, surnommé de la Marche (parce qu'il naquit en la Marche d'Ancône, province d'Italie), étoit religieux de l'Ordre de Frères-Mineurs, institué par le bienheureux Père saint François, de la congrégation de l'Observance.

Il étoit donc natif de la Marche d'Ancône, d'un bourg nommé communément Montbrandon, dont les habitants, pour la dévotion qu'ils ont eue à leur bienheureux compatriote, ont depuis fait bâtir un couvent, où l'habit et plusieurs petits meubles de dévotion, qui ont été à son usage, se conservent, par lesquels Dieu fait beaucoup de miracles. On raconte qu'étant encore dans le sein de sa mère, il lui fit entendre sa voix. Car comme un jour elle étoit sortie de la ville en compagnie de beaucoup de personnes, les ennemis étant survenus à l'improviste, chacun tâcha de se sauver le plus promptement

qu'il pouvoit; et ne pouvant cheminer si promptement, à cause de sa grossesse, elle se trouva saisie d'une grande crainte; mais elle fut consolée en cette angoisse en entendant une voix qui sortoit de son sein, laquelle lui disoit: *Ne craignez point, ma mère, cheminez doucement, car il ne vous arrivera aucun mal, ni à aucune chose qui vous appartienne:* ce qui fut vrai.

Ses parents n'avoient pas beaucoup de biens, étant d'assez basse extraction; ils eurent pourtant grand soin de le faire bien instruire, tant en la doctrine chrétienne et aux bonnes mœurs, qu'aux lettres humaines, qu'il apprit soigneusement, car il étoit doué d'un bon esprit, joignant avec cela le travail, et l'étude nécessaire, pour y faire quelque avancement. Il fut premièrement instruit par un bon prêtre, qui lui avoit été donné pour maître par ses parents. Depuis, pour s'avancer dans la science, il passa en l'Université de Pérouse, alors très-florissante.

Là, il s'adonna à l'étude avec tant de soin, qu'il se rendit fort capable en peu de temps; et comme il n'avoit pas de commodités pour fournir à la dépense qu'il faut faire aux études, il se mit en la maison d'un honnête bourgeois de Pérouse, qui le reçut pour instruire et gouverner ses enfants; de quoi il s'acquitta fidèlement, avec l'exercice de ses études. Ce bourgeois le prit en affection, et connoissant que c'étoit un jeune homme de bon esprit, honnête, sage et vertueux, ayant obtenu quelque office de judicature en la ville de Florence, il l'y conduisit avec soi, se servant de lui en l'administration de cette charge, dont il lui communiqua quelque dépendance, ce qu'il accomplit avec beaucoup de fidélité.

Mais depuis, considérant la fragilité humaine d'un côté, de l'autre, les périls continuels où les hommes vivent dans le monde, il résolut de servir Dieu, quittant toute vaine espérance, plutôt que de demeurer au monde, en danger de son salut. Partant, ayant déjà atteint l'âge de vingt ans, il s'adressa au Prieur de la Chartreuse, peu éloignée de Florence, et lui découvrit son pieux dessein, avec le désir qu'il avoit de dire adieu au monde, pour vaquer entièrement au salut de son âme. Ce bon Père le reçut fort humainement; mais il ne lui donna aucune assurance de sa réception,

se contentant de l'exhorter à la persévérance, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de lui donner le moyen de l'effectuer.

A peu de jours de là, il eut la volonté de retourner en son pays, et s'étant mis, pour cet effet, en chemin, il passa par le couvent de Notre-Dame des Anges, première maison du bienheureux Père Saint-François, où il jeta les fondements de l'Ordre des Frères-Mineurs. Il visita ce saint lieu avec beaucoup de dévotion, et fut touché de Dieu extraordinairement; de sorte qu'il y demanda l'habit, qui lui fut accordé, au grand contentement de son âme, et il le reçut avec beaucoup de dévotion en ce couvent, en la présence des religieux. De là il fut envoyé, pour continuer l'année de probation et de noviciat, en un autre petit couvent, peu éloigné de la ville d'Assise, où il avoit pris l'habit, et nommé des Prisons.

Là, il commença à combattre courageusement contre Satan, le monde, et sa propre chair; là, il jeta les fondements de la grande sainteté qui a éclaté depuis en lui, s'adonnant aux jeûnes, aux abstinences, aux veilles, et à une continuelle oraison. De fait, son zèle, sa ferveur, sa piété, sa dévotion, et la diligence avec laquelle il coopéra à la grâce reçue, lui méritèrent une persévérance si généreuse en la religion, que les tentations ne le purent ébranler aucunement. C'est pourquoi les religieux, souhaitant de retenir avec eux celui qu'ils reconnoissoient avoir été appelé de Dieu, l'admirent volontiers en leur compagnie, et le conduisirent après l'année de probation accomplie, au couvent où il avoit premièrement reçu l'habit, pour y faire la procession solennelle, et s'offrir à Dieu en holocauste parfait, par les vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté, promettant de garder toute sa vie la règle des Frères-Mineurs, en la compagnie des Pères de l'Observance.

Après cela, il fit bien voir qu'il ne suffit pas d'être en la religion, et d'en porter l'habit, si on ne travaille à acquérir la perfection, où elle prétend nous conduire, et à exercer les vertus que les religieux doivent rechercher comme leur but principal, et la fin de leur institut. Il commença premièrement à bien employer le temps, qu'il savoit lui être donné pour travailler, s'étudiant à n'en laisser écouler un seul moment sans profit. Il se montroit si exact à le bien

occuper, qu'il fuyoit même la conversation des Frères, afin qu'elle ne lui fût pas une occasion de passer quelque partie du temps inutilement pour son salut et sa perfection.

Il se retiroit soigneusement en sa cellule, et s'adonnoit si peu au sommeil, que c'étoit une merveille comment, prenant si peu de repos, il pouvoit subsister au travail; car, d'ordinaire, il n'employoit que trois heures à dormir, passant tout le reste de la nuit en oraison et en la méditation des choses célestes, jouissant par ce moyen des douceurs et des consolations spirituelles, qui lui étoient communiquées avec tant d'abondance, que quelquefois il ne se pouvoit lever de la place où il étoit, tant son corps devenoit débile. Et connoissant que ces faveurs célestes et ces dons de l'esprit ne se communiquent qu'à proportion que le corps est privé de ses plaisirs, il étoit rigide aux austérités corporelles et en la mortification de sa chair, traitoit rudement son corps, tant par les veilles, les jeûnes, et les disciplines, que par l'abstinence des viandes et par d'autres rigueurs, qu'il observoit exactement.

Il portoit sur son corps continuellement un âpre cilice; et non content de cela il porta l'espace de dix-huit ans une cotte de mailles sur sa chair nue. Il jeûnoit les sept carêmes que saint François avoit coutume de jeûner pendant sa vie. Il s'abstint perpétuellement de viande, et mangeoit si peu de poisson, qu'à peine sembloit-il qu'il en eût goûté, pratiquant en même temps la pénitence, la tempérance et la pauvreté.

Pendant l'espace de quarante années, il ne manqua pas un seul jour à discipliner rudement son foible corps, qui devint si débile par ces rigueurs et ces austérités, qu'il lui en survint un flux de sang; il en fut travaillé l'espace de neuf ans, et il le conduisit enfin à une fièvre étique, qui l'alloit minant peu à peu, et sembloit le pousser au tombeau, sans qu'il fût possible humainement d'y apporter remède. Ainsi, voyant que la foiblesse humaine ne pouvoit longtemps subsister de la sorte, zélé pour la gloire de Dieu, et embrasé du salut des âmes, il alla par dévotion visiter Notre-Dame-de-Lorette. Là, en célébrant dévotement la messe, il supplia la Reine des cieux, à laquelle il étoit très-dévot, de lui

obtenir de son Fils la santé du corps, afin de pouvoir s'employer à l'exercice de la prédication, et faire que son Nom fût plus glorifié, et les âmes retirées d'entre les griffes de Satan. Et comme cette oraison ne procédoit d'aucun intérêt particulier, ni du désir de la santé corporelle, ni de la fuite de la peine, ni de l'inclination à jouir de cette vie temporelle, mais de la seule et sincère affection qu'il avoit de la gloire de Dieu, il fut écouté selon sa foi et sa dévotion. Car la très-sainte Vierge lui apparut après la consécration, l'assurant que sa prière étoit déjà exaucée; et partant, sans s'arrêter à cela, qu'il demandât quelque autre faveur, car la santé corporelle lui étoit déjà rendue.

Pendant cette maladie, il ne délaissa jamais ses exercices ordinaires de l'oraison, des veilles, des jeûnes et des disciplines. Il étoit tellement transporté de l'amour de Dieu, qu'il ne se séparoit jamais de sa présence, tâchant que son âme demeurât toujours unie avec lui, par une mémoire continuelle et une affection ardente envers sa majesté, qu'il considéroit présente en tout lieu.

Il célébroit tous les jours la messe avec une grande dévotion; il récitoit la Couronne de la très-sainte Vierge, sans que les occupations extérieures, qu'il avoit pour le salut des âmes, et d'autres affaires l'en détournassent, non plus que de Dieu. Il étoit passionné pour le salut des âmes, semblant n'avoir autre soin; et il chérissoit tellement la prédication de l'Évangile, qu'il ne voulut avoir aucune autre occupation.

Il s'y employa l'espace de quarante ans, sans discontinuer, prêchant les religieux, lorsqu'il ne pouvoit prêcher le peuple; et quand il vit que sa vieillesse ne lui permettoit plus de prêcher si souvent, il récompensoit par sa prière ce qu'il croyoit manquer de ce côté-là, afin que s'il ne pouvoit par ses discours retirer les âmes du péché et les convertir à Dieu, au moins par ses prières ferventes il obtînt la grâce de leur conversion, récitant à cet effet, plusieurs fois, la Couronne de la très-sainte Vierge, et y ajoutant plusieurs autres oraisons.

Il n'étoit pas moins zélé pour lui que pour les autres: au contraire, considérant que celui-là se condamne par sa propre bouche,

qui néglige de pratiquer ce qu'il enseigne, il travailla grandement pour acquérir et pratiquer les vertus, particulièrement celles qui sembloient être plus propres aux Frères Mineurs. Il aimoit surtout la pauvreté, et désiroit avoir besoin de tout, même des choses nécessaires. Son habit étoit grossier, il fuyoit les dépenses superflues, aux choses mêmes où la prudence humaine les estime louables, à savoir en l'usage des livres, qui sembloient lui être utiles, à cause de l'exercice de la prédication; il se contentoit d'en avoir peu, et la plupart écrits de sa main, afin qu'il ne fît pas employer à cela les aumônes des personnes pieuses, qu'il croyoit être mieux appliquées à d'autres sujets, et spécialement pour n'être pas l'occasion de quelque dépense faite pour lui. Ainsi ce serviteur de Dieu se glorifioit en ses misères, prenant plaisir à souffrir ces nécessités, connoissant que ces besoins lui étoient des avantages, et que ce que le monde estime profit et commodité, nous est vraiment perte et dommage.

Il chérit aussi grandement la vertu de chasteté, comme celle qui semble surpasser toutes les autres en beauté, à cause de son éclat et de sa candeur, et parce qu'elle rend notre âme immaculée. Il étoit tellement appliqué à retenir sa vue, qu'il n'admettoit jamais aucun vain regard, et souvent même il détournoit ses yeux des choses licites. Il fuyoit les femmes comme des démons, s'éloignant de leurs discours et de leur conversation; disant qu'il faisoit plus d'état d'avoir évité leur communication, que du mérite qu'il pouvoit avoir acquis en la prédication. Aussi son âme ne demeuroit-elle jamais offusquée d'aucune vanité, ou troublée d'aucun objet mauvais, et qui empêchât qu'il ne vît toujours Dieu en soi, comme un clair miroir. Il les voyoit si à contre-cœur, que non-seulement elles causoient de la tristesse à son esprit, mais le corps même en ressentoit de la peine, et il sembloit qu'il eût pris quelque amertume ou quelque chose de mauvais goût.

L'ennemi de la pureté ne manquoit pas de l'assaillir rudement, et de lui livrer de furieux combats, faisant que la chair contredît à l'esprit, et les sens à la raison; alors il redoubloit ses austérités, gardant le beau lis de la pureté au milieu des épines des mortifications de sa chair. Ce qu'il fit avec tant de soin, d'ardeur et d'assiduité,

qu'il gagna une glorieuse victoire ; conservant le précieux trésor de la virginité immaculée qu'il emporta dans le ciel, ainsi que l'a témoigné, après son décès, son compagnon, qui étoit son confesseur.

Il ne se portoit pas avec moins d'affection à la pratique de toutes les autres vertus chrétiennes et religieuses. Il aimoit fort l'obéissance, et s'y rendoit si prompt, qu'ayant un jour levé sa tasse pour boire, et lui étant fait commandement de partir, il la remit sur la table, et s'abstint de boire, pour exécuter plus promptement ce qui lui étoit commandé. Par ces exercices de toutes sortes de vertus, il se rendoit agréable à Dieu, admirable aux anges et aux hommes, et terrible aux démons.

Ses prédications étoient ferventes et efficaces ; il y excelloit, touchant vivement le cœur des pécheurs, et les contraignant de quitter leur mauvaise vie, avec les péchés où ils étoient invétérés. C'est pourquoi l'esprit de mensonge lui livroit une guerre continuelle, ne lui donnant pas même le loisir de reposer un peu la nuit avant que de prêcher ; il faisoit tant de bruit qu'il étoit contraint d'appeler son compagnon, et de le faire veiller près de lui, pendant qu'il reposeroit.

Prêchant à Milan, un jour de la Madeleine, son discours fut accompagné d'une telle efficacité, qu'il y convertit trente-six courtisanes et femmes débauchées. Il prêcha en divers lieux d'Italie, de Hongrie, de Pologne, d'Allemagne et autres pays, avec un fruit incroyable, au salut des âmes, lesquelles se sentoient vivement atteintes de la force de ses paroles. Il ne vouloit d'autre exercice que celui-là, l'estimant le plus utile et le plus agréable à Dieu.

Comme il prêchoit à Milan, il fut élu archevêque de cette grande, riche et fameuse cité ; mais, ayant eu avis de cette élection, il s'enfuit secrètement de nuit ; ce qui étant venu à la connoissance du duc, il mit des gens en campagne de toutes parts pour le trouver et l'amener. Ayant été pris et prié de sa part, ainsi que de celle de tout le clergé et du peuple, il s'en excusa et ne la voulut en aucune façon accepter, donnant pour raison de son refus, que la charge épiscopale le tiendroit comme lié à un seul peuple, ce qui empêcheroit son dessein, lequel étoit de communiquer la parole de Dieu

à plusieurs provinces, désirant, si faire se pouvoit, profiter à tout le monde, et n'estimant rien tant que le salut des âmes. C'est ce qui le faisoit courir partout, entreprendre tant de périlleux voyages, passer parmi les peuples barbares, infidèles et hérétiques, au péril de sa vie, souffrant tant de peines, que c'est une merveille qu'il ait pu longtemps subsister, et vivre jusqu'à une si grande vieillesse.

Il ne vouloit prendre aucun rafraîchissement, ni porter aucune provision en ses voyages, quoique longs et pénibles, et parmi des peuples dont il sembloit qu'il ne dût pas tirer ce qui est nécessaire pour la simple nourriture; mais il se confioit en la divine Providence, et comme pauvre de Notre-Seigneur, rejetoit tout autre moyen de pourvoir à ses besoins, que celui qui lui étoit prescrit par sa règle. En quoi il expérimenta toujours les effets des promesses de Dieu, qui ne manque jamais à ceux qui espèrent en lui, et qui nourrit ceux qui appliquent entièrement leur pensée et leur soin à procurer sa paix.

Le bienheureux Père Jean de Capistran eut en ce temps commission de prêcher la Croisade contre les Turcs, qui, étant demeurés maîtres de Constantinople, remplissoient toute la chrétienté de frayeur. Il eut besoin qu'il se transportât en Allemagne, en Hongrie et en d'autres lieux, pour exécuter ce qui a été dit en sa vie. Notre bienheureux Père Jacques fut choisi de lui pour compagnon de son voyage, de ses exercices et de ses travaux. En quoi il se porta fidèlement, et il s'employa avec tant de zèle en cette commission, qu'on lui peut justement attribuer une bonne part de tout ce qui s'y exécuta pour la gloire de Dieu et pour le bien de la chrétienté.

Comme il prêchoit en la ville de Bude, en Hongrie, il s'y émut une sédition. Le juge de la ville, qui étoit Allemand, fit noyer un Hongrois pour quelque faute qu'il avoit commise. Ce qui étant pris de fort mauvaise part par des citoyens, ils se mutinèrent, se ruant sur les Allemends, qui se rencontroient en leur chemin, les tuant et pillant leurs maisons. Le bienheureux Père l'ayant appris, il prit un crucifix en sa main, et s'opposa à la furie de ce peuple, tâchant d'arrêter le cours de cette sédition, d'empêcher les meurtres

et les pilleries des mutins. Mais ceux-ci, croyant que la rencontre du saint leur étoit un bon augure et une marque assurée de leur victoire, le prirent et l'élevèrent sur leurs épaules, en la posture qu'ils l'avoient trouvé avec son crucifix, et le promenèrent par la ville comme leur étendard; il fit pourtant en sorte par ses paroles, ses prières et ses larmes, que la fureur populaire s'arrêta, et que l'on se désista de piller et de tuer.

Il passa en Bohême et trouva le royaume infecté d'hérésie, par la malice d'un vrai ministre de satan, qui avoit perverti le roi et l'avoit détourné de l'obéissance de l'Église romaine. Le saint Père, désirant le salut de ce peuple, prêcha à Prague, ville principale du royaume, et fameuse université, avec tant de zèle, que par la force de ses raisons, et par les miracles qu'il opéra, le peuple reconnut son aveuglement et se convertit à Dieu. Les hérétiques opiniâtres et endurcis en leur malice délibérèrent alors de le faire mourir. Ils lui présentèrent du poison, le sommant de l'avaler, s'il avoit tant de confiance en Dieu, et si ce qu'il prêchoit étoit véritable. Le saint le prit là en présence de tout le peuple, et l'ayant bu, il monta à l'instant en chaire, où il parla si hautement des mystères de la foi, et démontra si vivement la fausseté des hérétiques, qu'ils en demeurèrent tout confus. Il s'en convertit plusieurs milliers, qui détestèrent avec abondance de larmes leur hérésie, et confessèrent la vérité catholique.

Il y en eut cependant parmi les obstinés qui sollicitèrent le roi contre lui, sous prétexte que ce serviteur de Dieu, ayant acquis un grand crédit par ses prédications, pourroit causer quelque rébellion et lui faire perdre son royaume. Il les crut, et pour remédier à cela, il se servit d'un magicien, qu'il envoya à Prague, afin de disputer contre le saint et de le confondre par l'artifice du diable. Mais ayant su ce qui se tramoit, le saint faisant son oraison à Dieu en présence de tout le peuple, rendit le magicien muet, qui s'enfuit tout confus. Le roi en étant averti, envoya des gens pour le mettre en prison; mais en ayant eu avis, et voyant le peu de profit qu'il faisoit dans ce royaume, il passa en une autre province, où il prêcha avec beaucoup de fruit. Il y guérit un démoniaque, qui,

pouvant à peine être retenu à force de chaînes, lui fut amené avec son chapelet, qu'il avoit envoyé à cet effet. Ce miracle, avec un grand nombre d'autres, firent que plusieurs se convertirent à Dieu.

C'est un chose admirable de lire les effets prodigieux et salutaires qu'ont opérés sa vie exemplaire, ses ferventes prédications et ses miracles parmi tous ces peuples, lorsqu'il alloit d'Italie en Allemagne, en Bohême, en Hongrie, en Pologne, en Dalmatie, et autres lieux, durant l'espace de douze ans qu'il y sema la parole de Dieu. Les souverains pontifes ont fait aussi paroître combien cet homme céleste leur étoit nécessaire, puisqu'ils l'ont envoyé en Hongrie, par trois diverses fois, c'est à savoir, Eugène IV, Nicolas V et Calixte III.

Comme il travailloit parmi ces peuples à la conversion des âmes, à la réduction des hérétiques, et à l'illumination des infidèles, il reçut des lettres du Pape, où Sa Sainteté lui commandoit de retourner en Italie. Le saint obéit, quoiqu'il fût volontiers demeuré, vu principalement qu'il brûloit du désir d'endurer le martyre, et avoit pour ce sujet dessein de passer chez les Turcs, afin de leur prêcher la foi de Jésus-Christ; mais reconnoissant la voix de Dieu en son vicaire, il quitta son affection particulière pour se soumettre à l'obédience, et retourna pour la dernière fois en Italie. Il prêcha en passant à Venise, où il fit plusieurs miracles et convertit quantité de personnes.

Il ne fut pas exempt d'orages à son retour dans un pays où il sembloit se devoir promettre du repos, après tant de fatigues. Il fut cruellement persécuté des hérétiques; car comme il étoit inquisiteur de la foi, ils le haïssoient à mort, ayant cherché plusieurs fois l'occasion de la lui faire souffrir, tant par le poison, que par d'autres voies; mais tous leurs desseins, par la divine Providence, qui conduisoit son serviteur, s'en allèrent en fumée.

Les pécheurs endurcis ne lui portoient pas moins de haine, parce qu'il les reprenoit aigrement, et condamnoit leurs vices énormes en ses prédications. Prêchant un jour sur le péché de la chair, il déclama contre ce vice si vivement, que tous ses auditeurs en trembloient, touchés qu'ils étoient de la force de son dis-

sours. Un misérable infecté de cette ordure, crut que ce sermon étoit pour lui, et disposé à dessein pour le reprendre; et au lieu de s'aigrir contre lui-même et son péché, il conçut une telle indignation contre le prédicateur, qu'il résolut de le tuer. Ayant appris le moment où le serviteur de Dieu devoit partir, il l'alla attendre sur le chemin; mais étant entré en une petite chapelle où étoit l'image de la Vierge Mère de Dieu, il entendit une voix comme provenant de l'image, qui lui disoit d'une façon terrible : *Quoi donc, ô misérable, tu veux faire mourir ce mien serviteur!* Ce qui l'étonna de telle sorte, qu'il tomba comme mort par terre; il fut trouvé en cette posture et en demeura fort longtemps malade : ce qu'il confessa depuis au saint, qu'il alla trouver, pour lui demander pardon, après avoir recouvré la santé.

De même rage fut poussé contre ce saint Père le frère d'un homme qu'il avoit, par ses exhortations, converti à la religion. Ce misérable s'indigna de telle sorte contre celui qui avoit gagné cette âme à Dieu, qu'il l'alla trouver pour le tuer; mais ayant levé une hache pour le frapper, le fer sortit du manche, et le blessa grièvement en l'œil; cette plaie éclaira son entendement, et guérit la malice de l'âme; il demanda pardon au saint de ce qu'il avoit entrepris.

Il sembloit que tout le monde fût réuni contre lui, et ceux mêmes qui le devoient soutenir. Les prédicateurs, envieux de sa réputation, et jaloux de ce que sa sainte vie et sa doctrine attiroient tout le monde après lui, faisant de grands fruits par ses prédications, commencèrent à s'élever contre lui et à le diffamer comme hérétique et prédicateur de fausseté. Il fut déféré à l'Inquisition sur quelque point qu'il avoit prêché, à savoir que le sang de Jésus-Christ séparé de son corps, n'étoit point uni à la divinité. Cette question se traita par le commandement du pape Pie II à Rome, et les docteurs ayant donné des raisons pour et contre, elle demeura indécise, Sa Sainteté n'en ayant voulu rien déterminer.

Il demeura toujours victorieux de ses ennemis, tant visibles qu'invisibles, externes qu'internes, Dieu combattant pour lui et le glorifiant toujours par les miracles qu'il faisoit par lui, en tous les

lieux où il passoit, en la vertu du saint Nom de Jésus, quil prêchoit par tout, imitant en cela son maître l'heureux saint Bernardin de Sienne, dont il avoit appris cette dévotion ; de sorte que plusieurs malades à qui il envoyoit ce saint Nom écrit, en étoient guéris ; d'où vient la coutume de donner le nom de Jésus aux malades, de quoi les Frères-Mineurs sont d'ordinaire priés.

Ayant vu une partie de l'Italie, il arriva enfin à Rome, où il fut fort honorablement accueilli par le pape Paul II, qui lui portoit beaucoup d'affection : il lui rendit compte de ses voyages. Il visita le cardinal Frère François de Savone, autrefois général de l'Ordre des Frères-Mineurs, qui discourant avec le saint Père d'un traité qu'il avoit fait de la Conception de Jésus-Christ et de la formation de son corps, du très-pur sang de son immaculée Mère, une image de la très-sainte Vierge, qui étoit là dépeinte en un tableau, à la vue de tous les assistants, baissa la tête, comme donnant témoignage de la vérité écrite par le saint Père qui, pour ce sujet, est peint ordinairement tenant une custode, où il se voit une fiole pleine de sang. Ce cardinal fut depuis élu pape, suivant ce que lui avoit prédit le bienheureux Père, qui montra aussi en beaucoup d'autres occasions qu'il avoit le don de prophétie.

Le roi de Naples ayant appris les actions merveilleuses et la sainteté de vie de ce serviteur de Dieu, et en ayant été assuré par le duc de Calabre, son fils, témoin oculaire de quelques miracles faits par lui, écrivit au pape qu'il lui fît la faveur de le lui envoyer, ce que Sa Sainteté agréa. Ello commanda au bienheureux Père de s'y acheminer ; et lui, qui avoit déjà refusé le duc de Calabre, qui l'avoit prié de faire ce voyage, s'excusant sur sa vieillesse, se mit incontinent en chemin. Étant arrivé à la porte de la ville de Naples, il prédit son trépas, commandant à son compagnon de s'en retourner en la Marche d'Ancône, parce qu'il devoit demeurer là, sans plus retourner.

Il y avoit deux couvents de Pères de l'Observance, l'un dans la ville, et l'autre dehors, dans lequel il s'arrêta pour avoir plus de tranquillité, allant seulement les jours de fêtes en celui de la ville, nommé Notre-Dame-la-Neuve, pour prêcher. Un jour qu'il faisoit

cet exercice avec grand fruit et édification de chacun, un jeune écolier entra pendant qu'il prêchoit là ; le saint se tourna vers lui, et comme lui adressant sa parole, dit : *Garde-toi bien, mon fils, de te laisser vaincre à l'ennemi ; car si tu effectues ton méchant dessein, il ne te réussira pas selon ton désir.* De quoi l'étudiant demeura étonné, voyant son péché et sa résolution découverts, qui étoit de faire mourir un sien parent, pour avoir plus de commodité d'être entretenu en ses études, ce qu'il n'avoit communiqué à personne ; si bien que cela lui fit quitter cette malheureuse résolution.

Le saint délivra de la mort le roi de Naples, Ferdinand, puis le duc de Calabre son fils, d'une grieve maladie dont il étoit affligé. Il fit beaucoup d'autres miracles en ce lieu, où il demeura jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de le retirer de ce monde, pour lui donner la récompense des grands travaux qu'il avoit soufferts pour la gloire de son nom, et couronner ses mérites de la gloire éternelle.

Sa vie fut une maladie continuelle, et un perpétuel exercice de patience, car il étoit grièvement travaillé de la goutte et de la pierre, du mal d'estomac et d'autres douleurs ; de sorte que l'on pouvoit compter jusqu'à quatorze maladies dont il étoit attaqué, supportant le tout avec une incroyable patience, se réjouissant de marcher par le chemin de la croix disposé par Jésus-Christ, pour conduire ses favoris dans le ciel. Etant ainsi travaillé, pendant qu'il demeuroit au couvent de la Trinité, proche de Naples, il appela le gardien, et le pria de le recommander aux pières des religieux, pour obtenir qu'il ne fût pas tourmenté de la colique en ce dernier passage, afin qu'il pût avec repos d'esprit rendre son âme à Dieu, se soumettant toujours à sa divine volonté.

Il fut, en effet, surpris de ces douleurs véhémentes à peu de jours de là, de sorte qu'il ne pouvoit prendre ni repos ni nourriture. On lui donna quelque remède pour adoucir son mal, mais qui l'affoiblit, de sorte que son compagnon commença à l'exhorter de se disposer pour partir ; et après avoir dit none devant lui, ayant accoutumé en ces maladies même de dire ou d'entendre le divin office, il se confessa avec un grand ressentiment de ses fautes. Puis tous les religieux étant assemblés, selon la louable coutume de la

Religion, il leur demanda pardon, avec abondance de larmes, du mauvais exemple, des dérangements et autres incommodités qu'il leur pouvoit avoir apportés. Ensuite désirant finir par l'exercice qu'il avoit toujours pratiqué pendant sa vie, il leur fit une pieuse et fervente exhortation, les excitant à s'employer courageusement à servir Dieu, qui récompense si libéralement ses serviteurs ; à s'aimer les uns les autres dans la vraie charité, qui est le lien de la perfection et de la paix, que le Fils de Dieu recommande particulièrement, la prenant pour la marque qui discerne ses disciples des autres ; à garder exactement la règle qu'ils avoient promis à Dieu d'observer, et à s'occuper avec ferveur à l'exercice des œuvres de piété pendant qu'ils jouissoient de la santé du corps : *D'autant,* disoit-il, *que moi qui suis vieux et infirme comme vous voyez, je ne puis m'y appliquer selon le désir que j'en ai.*

S'étant recommandé à leurs prières, il reçut avec une grande dévotion et édification de tous, les saints sacrements de l'Eucharistie et de l'Extrême-Onction ; puis muni de ces armes de salut, ses douleurs et ses tranchées continuant, il se fortifioit en Dieu, les souffrant avec une constance incroyable, invoqant sans cesse avec dévotion le saint nom de Jésus, élevant son corps et ses mains vers le ciel, où il vouloit envoyer son âme qui soupiroit après depuis longtemps. Faisant cette action pour la troisième fois, ses forces défaillirent, et cette sainte âme immaculée sortit de la prison de ce corps exténué pour jouir d'une pleine liberté en la gloire éternelle. Il décéda un jeudi vingt-huitième jour de novembre, l'an 1476, étant âgé de quatre-vingt-dix ans : il en avoit passé soixante-dix en la religion, s'employant aux exercices de vertu.

Il avoit désiré et prié son compagnon de le mettre tout nu, lorsqu'il viendroit aux abois et à rendre les derniers soupirs, afin de se conformer à notre Sauveur. Ce que pourtant il n'osa faire, pour la révérence qu'il lui portoit, et la crainte qu'il avoit d'avancer son décès. Son corps étant demeuré longtemps sans être enterré (parce que la duchesse de Calabre ne le voulut pas permettre jusqu'à l'arrivée du duc son mari, ni lui sans l'autorisation du roi), il resta si frais, si beau et si coloré, qu'on croyoit que cela eût été fait par

artifice : ce qui ayant été dit simplement par une demoiselle de la duchesse, elle en fut grièvement reprise par le saint qui lui apparut, parce qu'elle avoit attribué à artifice ce qui étoit arrivé miraculeusement en son corps, et ce qu'il avoit même prédit devant son décès.

Il fut enfin enseveli par le commandement du duc en l'église de Notre-Dame-la-Neuve, où Notre-Seigneur a fait plusieurs miracles; et non-seulement en ce lieu, mais partout où l'on s'est recommandé à ses prières, on a expérimenté la faveur qu'il avoit envers Dieu, qui a fait de grands miracles par lui, tant en sa vie qu'après sa mort, comme de ressusciter les morts, de chasser les diables des personnes possédées, de donner la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le parler aux muets, et d'autres presque innombrables, desquels on en a rédigé plus de trois mille par écrit; car, non-seulement la divine Majesté a opéré des miracles par sa personne et en vertu de ses prières, mais conféré encore une infinité de faveurs en vertu de ce qui lui avoit touché ou servi, comme habit, capuchon, manteau, diurnal, bréviaire, etc.

Le pape Sixte IV commanda à l'archevêque de Naples et au gardien de Notre-Dame-la-Neuve, que son corps fût levé de terre et mis en un lieu honorable, pour être vu et révéré de chacun; ordonnant qu'il fût invoqué comme bienheureux, et que l'on en fît la fête en ce lieu; alors son corps fut trouvé sans aucune corruption, comme lorsqu'il avoit été enterré. Ce saint corps se montre encore aujourd'hui, revêtu de son habit, dans l'autel où il fut alors déposé, et où l'on reçoit plusieurs grâces de Dieu par ses prières.

Don Gonzalès de Cordoue, surnommé le grand Capitaine, commandant en ces pays pour les rois d'Aragon, lui fit bâtir une très-magnifique chapelle, environnée de plusieurs riches oratoires, où fut posé le corps du bienheureux Père. Nos François lui portèrent aussi une particulière dévotion, si bien qu'Odet de Foix, comte de Lautrec, général de l'armée royale aux royaumes de Naples et de Sicile, venant à décéder le 15 d'août l'an 1528, il voulut être enterré devant le corps du bienheureux saint, où depuis on fit faire

un superbe sépulcre. Enfin, le pape Urbain VIII, par un bref donné dans les premières années de son pontificat, l'a déclaré bienheureux, permettant que sa fête fût célébrée par toute l'Église, et que l'on fît mémoire de lui comme d'un bienheureux, jouissant de la gloire du ciel, au 28 de novembre, jour de son décès.

Ce saint Père donna au public plusieurs traités, où il fit voir la beauté de son esprit, et la doctrine admirable dont il étoit doué.

Sa vie, ses vertus et ses miracles ont été décrits par le révérendissime Père Marc de Lisbonne, religieux de Saint-François et évêque de Porto, en Portugal, en la troisième partie des Chroniques des Frères Mineurs, livre 6, et par Jacques Sannazar, orateur très-éloquent et poëte très-fameux, qui les a racontés en vers très-excellents. Plusieurs auteurs célèbrent aussi par leurs écrits, les louanges de ce bienheureux Père, tels que sont Blonde Flave de Forli, livre I de l'Italie illustrée, en la cinquième province, qui est la Marche d'Ancône, sur la fin, où il traite du bourg de Montbrandon, lieu natal du bienheureux saint Jacques; Philippe Bergamasque, livre 15 du Supplément des chroniques, sous l'an 1454, au livre des personnes illustres; Antoine Bonfin, des Choses de Hongrie, décade 3, livre 8; Ænéas Sylvius, depuis pape sous le nom de Pie II, en la description de l'Europe, titre 1 de la Hongrie, et aux hommes illustres; Thomas Blosius, tome 1, livre 7, des Marques de l'Eglise de Dieu, chapitre 1; Pierre Rodolphe de Tossignan, livre 1 de l'Histoire de la religion séraphique, feuilles 107 et 108, en la Vie du bienheureux Père. Le très-illustre prince et révérendissime Père François Gonzague, général de l'Ordre de Saint-François, et depuis évêque de Mantoue, en la partie 2 de l'Origine de la religion séraphique, en la province de la Marche, au couvent cinquième, qui est de Sainte-Marie-des-Grâces de Montbrandon. Item en la province de Naples, au premier couvent, qui est de Sainte-Marie-la-Neuve à Naples; et au troisième couvent, qui est de la Très-Sainte-Trinité, dans la même ville; Henri Sédulius, en l'Histoire séraphique, dans la vie du bienheureux Père Jean de Capistran, chapitre 18 et 37; Le révérendissime Père Robert de Licie, évêque d'Aquila, capitale de l'Abruzze en Italie, en la première partie

des sermons des louanges des saints, au sermon de saint Bernardin, chapitre 2, condition troisième; Saint Antonin en la troisième partie de ses Chroniques, titre 24, chapitre 16; Maître Antoine Coccius, décade 10, livre 6 et autres.

A Rome, le bienheureux Grégoire, pape, troisième du nom, qui s'en alla au ciel, illustre par sa sainteté et ses mérites. Il étoit de nation syrienne, fils d'un nommé Jean, homme fort débonnaire, très-sage et très-docte; il étoit grand prédicateur et défenseur de la foi et de la religion chrétienne, charitable envers les pauvres, les veuves et les captifs. Il avoit une mémoire si heureuse, qu'il savoit par cœur tous les psaumes de David. Il fut élu pape après la mort de saint Grégoire II, l'an 731. A cette époque, l'Eglise étoit cruellement persécutée par les hérétiques iconoclastes, et l'empereur Léon IV en étant le fauteur, il s'efforça de le convertir par plusieurs ambassades, mais ce fut en vain. Alors il assembla un concile à Rome, l'an 731, pour la défense des images contre l'empereur, qui les avoit fait abattre à Constantinople, où un faux synode avoit été convoqué, l'an 730, par ce même empereur. Saint Grégoire se trouva aussi persécuté par les Lombards qui assiégeoient la ville, la pressoient et l'incommodoient beaucoup: il eut recours à Charles-Martel et lui envoya de grands présents, l'an 740, comme l'avoit déjà fait son prédécesseur contre l'empereur, l'an 726. Enfin ce saint pontife, après avoir tenu le siége dix ans, neuf mois et deux jours, mourut le vingt-huitième jour de novembre, l'an de Notre-Seigneur 741.

A Rome, saint Ruf, que Dioclétien fit martyr de Jésus-Christ avec toute sa famille.

A Corinthe, saint Sosthènes, disciple de l'apôtre saint Paul, dont le même apôtre fait mention, écrivant aux Corinthiens. Ce saint étant chef d'une synagogue, et s'étant converti à Jésus-Christ, fut frappé

cruellement en présence du proconsul Galion, et consacra par une brillante initiative les prémices de sa foi.

En Afrique, saint Papinien et saint Mansuet, évêques, martyrs, qui, dans la persécution des Vandales, sous le roi arien Genséric, terminèrent leur glorieux combat en ayant tout le corps brûlé avec des lames de fer embrasées, pour la défense de la foi catholique.

Dans le même temps, d'autres saints évêques, Valérien, Urbain, Crescent, Eustache, Cresconius, Crescentien, Félix, Hortulan et Florentien, condamnés à l'exil, y achevèrent le cours de leur vie.

A Constantinople, saint Etienne le jeune, saint Pierre, saint André, et trois cent trente-neuf moines, leurs compagnons, qui, sous Constantin Copronyme, ayant été tourmentés par divers supplices pour le culte des saintes images, confirmèrent par l'effusion de leur sang la vérité catholique.

VINGT-NEUVIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Saturnin, apôtre et premier évêque de Toulouse.

Saint Saturnin le Vieux et saint Sisime, diacre, martyrs; saint Paramon et ses compagnons, martyrs; saint Philomène, martyr; saint Blaise et saint Démètre, martyrs; sainte Illuminée, vierge.

LA VIE DE SAINT SATURNIN,

APÔTRE ET PREMIER ÉVÊQUE DE TOULOUSE.

Saint Saturnin, premier évêque de Toulouse, étoit du pays de la Morée, reconnu sous les noms de Péloponèse et d'Achaïe, natif de la ville de Patras, issu du sang illustre des rois de cette contrée-là, et contemporain de saint Jean-Baptiste. La renommée de la sainteté de ce personnage se répandant de toutes parts, parvint aux oreilles de saint Saturnin, qui, touché des merveilles qu'il entendoit, désira voir et entendre cet oracle, et passa en Judée. Sitôt qu'il eut considéré ses saints enseignements, il fut épris d'un si grand zèle de le suivre, que, distribuant aux pauvres tous ses biens et ses richesses, de prince et grand seigneur qu'il étoit, il se soumit à la discipline de saint Jean, et se fit son humble disciple en la vie spirituelle, afin d'apprendre de lui la perfection, que le monde ne lui pouvoit enseigner.

Or comme saint Jean-Baptiste parloit souvent à ses disciples des merveilles et des grandeurs du Messie, saint Saturnin eut un grand désir de voir Notre-Seigneur, mais principalement depuis que saint Jean le voyant passer le montra à ses disciples avec le doigt, en leur disant: *Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui ôte les péchés du monde.* De sorte que saint Saturnin, et saint André, frère de saint

Pierre, qui étoit aussi disciple de saint Jean-Baptiste, suivirent Notre-Seigneur. Celui-ci voyant qu'ils alloient à lui, leur demanda ce qu'ils cherchoient. Ils lui répondirent qu'ils désiroient savoir sa demeure : *Notre maître, où vous tenez-vous?*

Venez, leur dit Notre-Seigneur, *voyez où je me tiens.*

Ainsi donc ils le suivirent, et prirent tant de contentement en sa sainte compagnie, qu'ils demeurèrent avec lui tout ce jour-là. Depuis, saint Saturnin étant retourné vers saint Jean son maître, il ne le quitta point jusqu'au temps du baptême de Jésus-Christ, où il assista : on dit même qu'il gardoit la robe de Notre-Seigneur pendant que saint Jean le baptisoit.

Incontinent après, saint Saturnin prit congé de saint Jean-Baptiste pour se ranger au service et sous la discipline de Jésus-Christ ; ce qu'il fit âgé de trente ans, et il eut l'honneur d'y être son premier disciple. De là vient que par tout le diocèse de Tolède en Espagne, le jour de sa fête, on lit l'évangile propre aux disciples de Jésus-Christ, auprès de la personne duquel il se tint toujours depuis, ayant été témoin oculaire de toutes ses belles actions. C'est ainsi que le rapportent l'office ancien de saint Saturnin, et deux manuscrits de deux divers écrivains, qui se trouvent parmi les œuvres de Bernard Guydonis, évêque de Lodève, contenant la vie de saint Saturnin.

Il y est rapporté en particulier qu'il fut présent au miraculeux festin des cinq pains d'orge et des deux poissons, au lavement des pieds des apôtres par Notre-Seigneur, à son dernier souper, lorsqu'il institua le saint sacrement de l'autel ; à la résurrection de Jésus-Christ, à diverses apparitions qu'il fit à ses apôtres après sa résurrection, particulièrement lorsqu'il entra au lieu où étoient ses disciples les portes étant fermées ; et lorsque les disciples allèrent en Galilée pour y adorer leur maître et Sauveur : de plus, que saint Saturnin étoit l'un de ces deux disciples marqués en l'Evangile, quand Jésus-Christ se manifesta à saint Pierre et à quelques autres, proche de la mer Tybériade, et que ce fut l'un de ceux qui, à son commandement, ayant jeté leurs rets en la mer, ne les pouvoient retirer, tant ils étoient remplis de poissons.

Après la mort de Notre-Seigneur, saint Saturnin se retira avec les apôtres, de la compagnie desquels il ne se sépara point, jusqu'à ce qu'ayant reçu le Saint-Esprit avec eux le jour de la Pentecôte, et les apôtres et disciples prenant divers quartiers de la terre pour y annoncer l'Evangile de Jésus-Christ, ainsi qu'il leur avoit été commandé, il tira vers l'Orient, et s'en alla à Pentapolis, contrée de la Palestine, de là à Hiérapolis, ville d'Asie; il donna si avant du côté du Levant, qu'il vit les terres des Mèdes et celles qui avoisinent la Perse. Mais partout où il passoit, en confirmation de la doctrine qu'il prêchoit, il guérissoit les malades, purifioit les lépreux, remettoit sur pied les paralytiques, chassoit les diables, et faisoit d'autres semblables merveilles; de sorte que, tant par ses prédications, que par ses miracles, il avança grandement le service de Dieu, gagnant plusieurs âmes à Jésus-Christ.

Des quartiers du Levant, après avoir laissé aux nouveaux chrétiens, par forme de catéchisme, ce qu'ils doivent croire et pratiquer, il tourna chemin, et s'en alla à Antioche visiter saint Pierre; il lui rendit compte de ce qu'il avoit fait, et de ce que la divine bonté avoit opéré par lui en la conquête des âmes. Depuis, saint Pierre délibérant d'aller à Rome, prit, pour lui tenir compagnie, plusieurs braves chrétiens, entre lesquels étoient saint Saturnin et saint Martial. Incontinent après que saint Pierre fut arrivé, il donna des ordres pour la conversion des princes d'Occident, envoyant en France saint Saturnin, saint Martial et plusieurs autres grands saints, afin d'éclairer ces pays-là de la lumière de l'Evangile par le moyen de leurs prédications.

Saint Saturnin, obéissant donc promptement au commandement du saint pontife, se mit en chemin, et se rendit en peu de jours à Arles en Provence, où il convertit quantité de païens à la foi de Jésus-Christ, et leur donna le sacrement de baptême, ainsi qu'il avoit fait le long de son chemin. De là, il vint à Nîmes, ville de Languedoc, où par ses prédications un grand nombre de païens renoncèrent au culte des faux dieux, et embrassèrent la religion chrétienne.

Entre ceux qui reçurent le saint baptême, fut saint Honête, prêtre

de Pampelune. C'étoit un pauvre jeune homme qui gardoit les bœufs, mais de fort bonne maison; saint Saturnin lui ayant dit qu'il le suivît, il obéit aussitôt; et après avoir été instruit par le saint, il reçut le baptême. En reconnoissance de ce bienfait, ce saint jeune homme mena saint Saturnin en la maison de ses père et mère, qui lui firent un honnête accueil, selon leur pouvoir, et permirent à leur fils de le suivre. Ainsi saint Honête se montrant bon disciple, écoutoit et pratiquoit diligemment les saintes instructions de saint Saturnin, qui le promut enfin à l'Ordre de prêtrise, afin qu'il l'assistât plus commodément au progrès du saint Evangile. Saint Honête n'étoit pas précisément de Nîmes, mais des environs.

De Nîmes, saint Saturnin traversant le reste du Languedoc, s'avança vers Carcassonne, avec saint Papoul et saint Honête son disciple; mais sitôt qu'ils furent arrivés et reconnus, ils furent mis en une basse fosse, au lieu que l'on montre encore aujourd'hui, qui étoit anciennement une tour, et où est à présent le grand autel de l'église paroissiale de Saint-Saturnin. Mais Dieu ne permit pas qu'ils y demeurassent longtemps. Ils furent mis en liberté, et de là tous trois s'en allèrent à Toulouse. Incontinent qu'ils y furent arrivés, voilà que les diables qui rendoient réponse aux uns et aux autres, devinrent muets. Ce silence donna bien de l'étonnement aux païens, qui ne savoient tous quelle en étoit la cause. Mais ce qui la donna à connoître, fut une autre merveille que Dieu fit par notre saint Saturnin.

Il y avoit une dame de qualité nommée Cyriaque, dont le mari s'appeloit Agathon. Cette femme étoit toute couverte de lèpre. Il arriva que saint Saturnin étant à sa porte en forme de mendiant, comme c'étoit un homme de bonne façon, et plein de gravité, ayant commencé à parler du pouvoir du maître qu'il servoit, il attira plusieurs personnes autour de lui pour l'écouter, du nombre desquelles étoit Cyriaque. Là-dessus il se mit à les catéchiser et à les instruire des points de notre créance; il fit si bien que cette dame, inspirée du Saint-Esprit, demanda le baptême, qu'elle reçut avec grand avantage, car elle guérit de sa lèpre, tant spirituelle que corporelle. Cette dernière merveille causa encore plus d'étonnement que la pre-

mière, et fit admirer le Dieu des chrétiens, au nom et en la vertu duquel l'une et l'autre avoient été faites. Non-seulement tous ceux de la maison de cette dame firent profession de la foi de Jésus-Christ, mais encore la moitié de la ville de Toulouse embrassa le christianisme.

Peu de temps après, saint Saturnin ayant donné ordre aux affaires du christianisme, jugea qu'il devoit encore aller plus loin, et entra dans la Gascogne, jusqu'au lieu où est maintenant située la ville d'Auch, métropolitaine de la province. Pendant qu'il travailloit en ce pays-là pour y planter la religion chrétienne, il apprit le martyre et la mort de l'apôtre saint Pierre son bon maître ; à l'honneur et sous le nom duquel il fit bâtir un oratoire près de la rivière du Gers, qui coule le long des murailles d'Auch.

De là, il passa en la ville d'Eoze, sur la rivière de Douse, où il persuada aux habitants de renoncer à leurs idoles, et d'embrasser la foi de Jésus-Christ, ce qu'ils firent ; ils reçurent le sacrement de baptême, et bâtirent à sa persuasion une Eglise à l'honneur de la très-sainte Vierge Marie, qui étoit décédée assez longtemps auparavant. Pendant qu'il étoit en cette ville-là, un nommé Paterne, de la ville de Tolède en Espagne, attiré par l'odeur des vertus de saint Saturnin, qui avoit pénétré au-delà des Pyrénées, et par le bruit de ses hauts faits, vint le trouver à Eoze. Il l'ordonna premier évêque de cette ville. Depuis, le siége a été transporté à la ville d'Auch.

Après cela, saint Saturnin retourna voir son troupeau à Toulouse. Toutefois, désirant d'étendre davantage le nom chrétien, il commanda à saint Honète son disciple, avant que de partir, de s'avancer vers les monts Pyrénées, et de les éclairer de la lumière du saint Evangile. Saint Honète, obéissant à ce commandement, prit son chemin vers la Navarre, et se rendit à Pampelune, ville capitale de ce royaume-là. Comme il y arrivoit, il trouva le peuple grandement occupé à faire des sacrifices à leurs idoles, et principalement à celle de Jupin. Lui, considérant leurs cérémonies et leurs façons de faire, et se mêlant parmi la presse, commença à leur déclarer leur abus, parce que c'étoit à Jésus-Christ, seul vrai Dieu,

qu'étoient dus ces honneurs, et non à leurs statues vaines et sans divinité.

A ce discours assistoient trois hommes des mieux qualifiés de Pampelune, à savoir Firmius, Fortunatus et Faustinus, qui, après avoir bien écouté, l'accostèrent, lui demandant d'où il tenoit cette doctrine, qui la lui avoit apprise; et désirant quelques preuves pour la confirmation. Saint Honête leur répondit qu'il étoit chrétien, adorant Jésus-Christ, et vivant sous ses lois; qu'il étoit prêtre, consacré au vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, afin de lui rendre service en ses saints mystères, et de procurer le salut des âmes, dont la plupart ne le connoissoient pas. Il ajouta qu'après Dieu il tenoit toutes ces faveurs du saint évêque de Toulouse, nommé Saturnin, disciple de Jésus-Christ, envoyé par son vicaire le souverain pontife de Rome, saint Pierre, en ces pays-là, afin de les éclairer de la doctrine que Jésus-Christ avoit prêchée sur la terre, et que c'étoit par son commandement qu'il étoit venu en leur ville, afin de leur annoncer la même doctrine que son vertueux maître Saturnin confirmoit par de bonnes raisons et des autorités, et encore par des miracles et des œuvres surpassant les forces de la nature.

Là-dessus ils le prièrent de faire en sorte que ce grand homme Saturnin son maître prît la peine de leur venir prêcher cette même doctrine, et la confirmer par quelques œuvres miraculeuses, ainsi qu'il avoit dit qu'il faisoit; parce que, disoient-ils, ils ajouteroient plus de foi à un miracle qu'à toutes les raisons qu'on leur sauroit donner. Saint Honête, désireux seulement de l'honneur de Dieu, et du salut des âmes, alla promptement à Toulouse, fit entendre à saint Saturnin tout ce qui s'étoit passé durant son voyage, la belle occasion qui se présentoit de faire une grande moisson au pays Navarrois, pourvu qu'il voulût prendre la peine d'y aller. Aussitôt saint Saturnin, comblé de joie pour une si bonne nouvelle, s'achemina avec son disciple, et ils firent si bonne diligence, qu'au sixième jour ils arrivèrent à Pampelune.

Or il y avoit une idole de Diane hors de la ville, que les Navarrois révéroient comme une déesse. Comme saint Saturnin se reposoit sous un térébinthe, il l'aperçut, et vit quelques païens qui

s'y étoient assemblés pour lui faire un sacrifice. Ce spectacle lui donna un grand ressentiment en l'âme, considérant leur déplorable aveuglement ; et faisant prière à Dieu de les vouloir éclairer de la lumière du Saint-Esprit pour les retirer des ténèbres de l'idolâtrie, il lui fut divinement révélé que Dieu avoit eu sa prière agréable. De sorte que s'adressant à des personnes qui étoient autour de cette idole, il leur remontra l'aveuglement où ils étoient plongés.

Ceux-ci l'écoutèrent volontiers, et voyant les miracles qu'il faisoit en confirmation de sa doctrine, ils renoncèrent au culte de leurs idoles, et embrassèrent la foi de Jésus-Christ. Une grande partie de la ville se convertit ; car au rapport de Vasée, en sa chronique d'Espagne, et du Bréviaire de Pampelune, quarante mille âmes reçurent le baptême, durant l'espace seulement de sept jours, du nombre desquels fut saint Firmin, depuis évêque de Pampelune, et ensuite d'Amiens en Picardie ; comme aussi Firmin et Eugénie, ses père et mère. Les habitants conçurent une telle haine contre les idoles, qu'ils renversèrent les temples et les autels profanes de leur Diane, et son idole même, sans qu'il en restât aucun vestige.

L'Espagne eut aussi l'honneur de voir notre saint Saturnin, parce qu'avant que de retourner à Toulouse, où il avoit laissé en sa place saint Papoul, pour instruire et gouverner le peuple chrétien, il se transporta aux royaumes de Galice et de Tolède, avant même saint Eugène, compagnon de saint Denys, et premier évêque de Tolède, prêchant l'Evangile de Jésus-Christ partout où il alloit.

Ainsi saint Saturnin, après avoir été deux ans absent de Toulouse, s'employa de tous côtés à la conversion des païens ; quand il y retourna, saint Papoul avoit souffert le martyre, ayant eu la tête tranchée. Quoiqu'il eût trouvé quelque altération en l'affection des Toulousains, néanmoins il prit courage, et se retira en une petite maison particulière, ne laissant pas de faire la guerre au démon, lui enlevant incessamment quantité d'âmes qui embrassoient la religion chrétienne, par la force des miracles qu'il faisoit ordinairement. Entre ses merveilles, il délivra du diable la fille de

Marcellus, chef de Toulouse; mais ce prince, par une ingratitude barbare, le fit cruellement martyriser.

Une autre merveille que Dieu opéra par saint Saturnin fut que, depuis son retour, les oracles et les faux dieux demeurèrent muets, et ne donnèrent plus de réponse selon leur coutume. Les sacrificateurs, voyant que la présence du saint évêque en étoit cause, conspirèrent contre sa vie, et résolurent de le faire mourir. Comme il sortoit de sa chambre pour aller à son oratoire, où il avoit accoutumé de dire la messe, un païen l'apercevant se mit à crier : *Voilà l'ennemi de nos dieux, arrêtez-le; il faut que nous vengions l'affront qu'il leur fait, et qu'il meure s'il ne veut leur rendre l'honneur qui leur est dû, et s'il ne leur sacrifie.* Alors on courut après lui avec des cris et des paroles séditieuses, et l'enveloppant de toutes parts, on le poussa tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, le battant, le souffletant, et déchargeant sur lui force coups de bâtons : puis l'ayant dépouillé honteusement, on le fustigea et on le déchira à coups de verges.

Saint Saturnin avoit su, par une révélation du ciel, qu'il devoit finir sa vie par le martyre; il en avoit averti trois prêtres qui l'accompagnoient, et les avoit priés de ne le point abandonner, quand cela arriveroit. Toutefois il en arriva autrement; car ces prêtres l'abandonnèrent et s'enfuirent sitôt qu'ils virent que l'on crioit et couroit après lui, ce qui le toucha extrêmement; et s'adressant à Dieu : *Mon Seigneur,* lui dit-il, *je vous supplie que l'Eglise n'ait aucun des citoyens pour pontife.* L'expérience nous a fait reconnoître jusqu'à présent l'effet de sa prière envers la ville de Toulouse.

Les habitants, émus contre le saint par les cris des sacrificateurs idolâtres, non contents des tourments qu'ils lui avoient fait souffrir, le lièrent et le menèrent tumultuairement au Capitole de Toulouse, lieu destiné pour les victimes qu'ils sacrifioient à leurs faux dieux. Ils le traînèrent au haut, et y étant arrivés : *C'est donc toi,* lui dirent-ils, *qui te moques de nos déités, et foules aux pieds tout ce qui est de la religion de nos devanciers : il faut maintenant que tu fléchisses les genoux en terre devant nos dieux, et que tu leur*

offres de l'encens, autrement, tu seras sacrifié toi-même, ainsi qu'un taureau.

Le saint martyr se riant de leurs menaces : *Voulez-vous,* leur répondit-il, *que j'adore et fasse sacrifice à des statues insensibles, ou plutôt à des demons qui s'y trouvent, qui tremblent à ma voix, et qui ont peur en ma présence? Je n'en ferai rien.*

Puis levant les yeux au ciel, il s'adressa à Notre-Seigneur et lui demanda sa grâce, pour demeurer constant en la confession de la foi, avec la force de souffrir constamment tous les tourments qu'il voyoit lui être préparés : *Mon Dieu, c'est maintenant qu'il faut que vous me tendiez la main, et me teniez ferme et assuré, afin que je ne chancelle pas en ce qui est de votre loi. Donnez-moi des forces, s'il vous plaît, pour souffrir avec joie tous les tourments que mes ennemis et les vôtres se disposent à me faire souffrir.*

Sa prière étant finie, un ange vint se présenter devant lui, sous la forme d'un beau jeune homme, qui l'exhorta à demeurer constant, et lui donna assurance de la récompense que Dieu lui préparoit au ciel. Alors ce saint martyr se sentit encouragé et fortifié ; de sorte que sur ce qu'on le pressoit de fléchir les genoux et d'adorer les faux dieux, il répondit derechef hardiment, qu'il n'adoroit que le vrai Dieu créateur du ciel et de la terre, à qui seul appartenoit le sacrifice.

Ces bourreaux inhumains redoublèrent leur fureur sur saint Saturnin ; il lui déchirèrent la peau avec des ongles de fer, ils le fouettèrent avec des verges, le chargèrent de coups de poings et de pieds, et ainsi qu'à Jésus-Christ, ils lui couvrirent le visage de crachats. De plus, ils le garrottèrent, et en cet état le présentèrent devant l'idole pour le forcer à lui faire la révérence ; mais ce fut en vain. Pour la troisième fois il fut fustigé fort rudement, quoiqu'il fût déjà tout déchiré. Mais tous ces cruels tourments ne l'ébranloient non plus que les vagues de la mer font un rocher : *Je vous ai,* leur disoit-il, *protesté tant de fois que je ne fléchirois jamais le genou devant vos statues muettes, parce que je ne puis et ne dois révérer d'autre divinité que celle du ciel, n'y en ayant point d'autre. C'est d'elle que j'attends la récompense de mes travaux, et la couronne de gloire*

dont elle honore tous ceux qui persistent en son saint service jusqu'à la fin. Me voici prêt à livrer ma vie pour elle avec autant de tortures que votre malice en pourra inventer. Vous feriez bien mieux d'ouvrir les yeux de l'entendement, et de reconnoître les ténèbres et l'aveuglement qui vous empêchent de voir ce qui est du vrai Dieu. Reconnoissez-le, je vous prie, et repentez-vous de vos fautes, afin d'éviter les supplices de l'enfer.

C'étoit jeter de l'huile sur le feu. Car au lieu de modérer leur cruauté, ils recommencèrent à tourmenter le saint martyr de tout leur possible.

Or pendant qu'ils exerçoient ainsi leur rage, Dieu permit que leurs idoles tombèrent par terre aux pieds du saint martyr, presque réduites en poudre. Bon Dieu, quel spectacle! ces méchants infidèles, furieux de voir ce désordre, jetoient de rage contre le saint les pièces de ces statues à dessein de le lapider et de lui faire perdre la vie de cette manière-là: *Il faut*, disoient-ils, *égorger ce méchant, et ne le plus laisser vivre davantage.*

Là-dessus ils s'avisèrent de lui lier les pieds et les jambes avec des cordes, et de le faire traîner de la sorte par un jeune taureau fougueux, que l'on avoit fait monter au haut du Capitole pour y servir de victime. Ils attachèrent le saint à ce taureau avec des cordes, et le firent ainsi traîner du haut du Capitole le long des marches jusqu'à la place publique, piquant ce taureau, afin de l'aigrir davantage et de le rendre plus furieux. La tête du saint martyr qui rouloit le long de ces marches fut toute rompue, le sang et la cervelle rejaillissant de toutes parts. Ainsi saint Saturnin rendit son âme à Dieu le 29 de novembre. Le corps du bienheureux martyr étant sans vie, ils ne laissèrent pas pourtant d'aiguillonner ce taureau, jusqu'à ce que les cordes se rompirent, et pour lors ses saints membres tout brisés demeurèrent étendus sur les pavés.

Il y avoit pour lors beaucoup de gens dans Toulouse qui croyoient en Jésus-Christ: mais pas un d'eux n'eut la hardiesse de relever de terre le corps de saint Saturnin, craignant ou l'autorité de leur chef Marcellus accusé de cette mort, ou la furie du peuple encore trop échauffé pour la défense de leurs faux dieux. Néanmoins Dieu sus-

cita deux jeunes filles, qui enlevèrent courageusement le corps saint, et l'enterrèrent promptement dans une bière de bois, au lieu où l'on tient qu'est à présent l'église Notre-Dame-du-Taur. Vénautius Fortunatus remarque que ces deux vierges étoient l'une la maîtresse et l'autre la servante: elles sont reconnues pour saintes, avec fête et office particulier, que l'on célèbre au diocèse de Toulouse le 17 d'octobre

Cependant les sacrés membres de ce triomphant martyr demeurèrent cachés dans terre, et inconnus presque des hommes un long espace d'années, jusqu'à ce que saint Hilaire, évêque de Toulouse, étant pleinement instruit de la vie du martyre et des mérites de saint Saturnin, les leva de terre, et les mit en un autre lieu qu'il fit environner de briques. Ensuite il fit bâtir une chapelle de bois seulement, afin de mettre à couvert ceux qui y alloient par dévotion faire oraison sur le tombeau du bienheureux martyr.

Depuis, la dévotion des chrétiens envers saint Saturnin fut si grande, que chacun désiroit avoir sa sépulture proche de la sienne; la chapelle étant fort petite, il y avoit danger qu'avec le temps un si grand nombre de sépulcres ne vinsent à se mêler avec celui de saint Saturnin, en sorte qu'on eût eu de la difficulté à le distinguer d'avec les autres: ce qui fut cause que saint Sylvius, évêque de Toulouse, commença à faire bâtir une grande église à l'honneur de saint Saturnin, afin d'y transporter ses reliques: mais étant prévenu par la mort avant l'achèvement de son ouvrage, saint Exupère, son successeur, y apporta la dernière main, et y transporta ces saintes reliques, qu'il mit dans un tombeau de marbre. Fortunatus rapporte d'un certain Lunébaudes, qu'il fit bâtir une église en l'honneur de saint Saturnin, et il semble y avoir quelque doute que ce fut celle-ci; mais le Père Odo de Gissei, de la Compagnie de Jésus, dit que ce fut celle du Taur, qui depuis a été nommée Notre-Dame.

Or comme Dieu avoit honoré saint Saturnin du don des miracles avant et après sa mort, il voulut encore faire paraître combien grands étoient ses mérites après cette translation. Il y avoit à Toulouse un nommé Antonin, homme de méchante vie, qui venant à mourir, voulut être enterré dans l'église de Saint-Saturnin. Cela

fut exécuté selon son désir ; mais cette sainte terre abhorrant cet hôte, le rejeta la nuit suivante hors de son sein, et même on le trouva hors de l'église dans la rue. Ce fut un sujet d'étonnement à tout le monde, qui estimoit cela un signe de courroux de la justice divine, à cause de ses péchés. Ses parents et ses amis le firent remettre le lendemain dans son sépulcre : mais ce fut en vain ; car le jour suivant au matin, il fut trouvé hors de l'église étendu au milieu de la rue, ainsi qu'auparavant. Cela confirma le jugement que les gens de biens en avoient fait la première fois, et montra clairement que saint Saturnin ne vouloit point de cet abominable dépôt en son église, ni proche de ses sacrés ossements ; et ce fut un motif aux prêtres de l'église de n'y plus permettre aucun enterrement.

Il y eut un autre homme, mais d'une vie fort vertueuse, qui perdit la vue par une ruse du diable. Comme il étoit homme de bien, dévot et bon catholique, il n'oublia pas d'avoir recours à Dieu par la faveur des saints. Une personne se présenta à lui, qui lui conseilla de se faire conduire à l'église de Saint-Saturnin, et que là il recouvreroit la vue. Il le fit par un prêtre qui le mena au pied du monument de saint Saturnin ; et là, lui ayant imposé la main sur les yeux, il recouvra la vue.

Toutes ces merveilles que Dieu opéroit par saint Saturnin excitèrent le roi Dagobert à faire apporter son saint corps de Toulouse dans l'église de Saint-Denys en France, qu'il avoit fait bâtir. Mais il n'y demeura pas longtemps, car les Toulousains ressentant de grandes incommodités, pour être privés de ce précieux gage, envoyèrent supplier l'abbé de saint Denys de leur rendre le corps de leur saint apôtre et premier évêque, le conjurant de le faire par la considération de leurs afflictions (car la terre ne produisoit plus rien, quoique cultivée et ensemencée ; et si elle rapportoit quelque chose, il ne venoit point à maturité) ; offrant en échange trois autres corps saints. Enfin le corps de saint Saturnin leur fut rendu ; et eux, en reconnoissance de ce bienfait, envoyèrent en cette abbaye les corps de saint Patrocle, martyr, de saint Romain de Blaye, confesseur, et de saint Hilaire, évêque de Mende, au pays du Gévaudan.

Cette translation du corps de saint Saturnin, de Toulouse à Saint-Denys, ne se passa pas sans miracles. Ce précieux trésor étoit porté par certains religieux qui, étant surpris la nuit, furent obligés de se retirer chez un pauvre paysan, qui leur donna son cellier pour le mettre, n'ayant point de lieu plus propre. Ceci arriva près de Brioude, en Auvergne. Le lendemain, ces religieux poursuivirent leur chemin. Cependant la nuit suivante, ce paysan fut divinement averti de quitter la maison, comme n'étant plus profane, mais sanctifiée par les reliques de saint Saturnin qui y avoient reposé. Ce bon homme méprisant cet avertissement, se trouva affligé de maladie, et sa femme aussi, et fut réduit à une telle nécessité en moins d'un an, qu'il n'avoit pas de quoi se nourrir. Là-dessus il lui vint en pensée que cette affliction lui étoit arrivée pour n'avoir point fait d'état de la révélation qu'il avoit eue. Il reconnut sa faute, la déclara à sa femme, dressa un petit oratoire avec des ais, au lieu où avoient reposé les reliques du saint martyr, puis se retira autre part. Souvent il alloit faire ses dévotions en cet oratoire, et se recommandoit aux prières de saint Saturnin. Depuis, ce bon paysan revint en convalescence avec sa femme, et devint en peu de temps plus riche que jamais. Saint Grégoire de Tours rapporte cette merveille, avec plusieurs autres, à l'honneur de saint Saturnin.

Charlemagne avoit une grande dévotion à saint Saturnin ; il se fit même apporter de Toulouse les reliquaires où reposent ses sacrés ossements, qu'il garda l'espace de sept ans ; et il les eût gardés plus longtemps, s'il n'eût jugé qu'il devoit rendre à la ville de Toulouse leur saint pasteur et protecteur.

Tant de transports qui se sont faits en divers temps du corps de saint Saturnin, ont fait que quelques parcelles de ses ossements ont été dispersées et portées en divers lieux. Saint Grégoire, évêque de Tours, dit qu'il en gardoit dans son oratoire domestique, avec grande révérence, et que quand on les portoit avec celles de saint Alire et de saint Martin, elles jetoient un éclat si brillant de lumière, qu'elle donnoit de la peur à ceux qui en étoient témoins. Un religieux nommé Sindard en donna aussi à saint Vandrille,

abbé de Fontenelle, au rapport de Surius, en l'honneur desquelles le saint abbé fit bâtir une église sur le sommet d'une montagne, sous le nom de Saint-Saturnin.

Ses fréquents miracles continuoient encore l'an 1258, auquel temps ses membres sacrés furent le 6 de septembre relevés d'un lieu bas en un plus haut et plus honorable dans l'église de son monastère de Toulouse. Depuis, pour leur rendre plus d'honneur, ils furent mis dans une châsse d'argent le 25 juin, l'an 1283, auquel jour l'on fait la fête de la translation de ce grand saint. Environ cent ans après, à savoir l'an 1388, son chef fut séparément enchâssé d'argent, par la dévotion de messire Jean de Cardailhac, archevêque de Toulouse et patriarche d'Alexandrie.

La dévotion que nos anciens portoient à saint Saturnin étoit si grande, que plusieurs le réclamoient pour leur patron et leur défenseur. Plusieurs villes et villages ont depuis porté son nom, non-seulement dans les provinces de Languedoc, de Gascogne et de Guyenne, où le saint est plus connu, mais encore en plusieurs autres, tant au dedans qu'au dehors de notre France. Ursin, premier évêque de Bourges, fit la consécration d'une église, qu'il dédia à saint Etienne, premier martyr, et à saint Saturnin, premier pasteur des Toulousains. La ville que l'on appelle Pont-Saint-Esprit, en Languedoc, sur le Rhône, portoit aussi autrefois son nom, jusque et après les guerres des Albigeois. A présent encore l'église la plus grande de cette ville lui est dédiée. Au pays de Rouergue, il y a une ville et un chapitre qui se nomment de Saint-Saturnin. Outre ces villes et villages assez fréquents en ces provinces-là, il se rencontre dans le royaume de France quantité d'églises, de chapelles et d'autels sous l'invocation de ce bienheureux martyr.

Il y a une très-belle église de Saint-Saturnin à Toulouse, dans un monastère de religieux de l'Ordre de Saint-Augustin, qui furent faits séculiers il y a un peu plus de cent ans, tant l'abbé que son chapitre, par le pape Clément VII. Cette église reçut de grands priviléges des papes ; elle relève seulement du saint-siége apostolique. A la vérité c'est un lieu recommandable pour la dévotion et la sainteté, étant honoré des corps de plusieurs saints, dont le nom-

bre est tel, qu'il n'y a église en toute la France où il y ait plus de châsses d'argent. C'est pourquoi les souverains pontifes en ont tant fait d'état, que plusieurs même l'ont visitée, plusieurs y ont départi diverses indulgences en l'honneur de saint Saturnin, à ceux qui visitoient son église; et d'autres lui ont donné de grands priviléges. Nos rois mêmes ont porté une grande dévotion à saint Saturnin, et ont fait de grands biens à son église; ce qu'ont fait aussi beaucoup de personnes de grande qualité.

Il y a encore deux choses remarquables, l'une qui sert à la vénération du saint et de son église, l'autre à l'affection et à la dévotion qu'on lui doit porter. La première donc est que son église étoit autrefois tellement respectée, qu'elle servoit de lieu de franchise à ceux qui s'y retiroient. Cela s'est vu en la personne de la femme du duc Renoald, poursuivie et persécutée par un autre duc appelé Didier, sous le règne de Chilpéric. L'autre est que saint Saturnin se trouve particulièrement propice au dernier jour de ceux qui l'invoquent et le réclament. Ainsi il se trouva au trépas d'Arédius, abbé du Limousin; ce qu'une démoniaque déclara pour lors, en criant : *Messieurs, courez au-devant des saints qui s'avancent à grands pas à la dernière heure d'Arédius;* et cette possédée, en nommant quelques-uns, spécifia particulièrement saint Saturnin, en disant : *Voici saint Saturnin qui vient de Toulouse.* Nous apprenons ces deux faits de saint Grégoire de Tours.

Outre divers bons auteurs, tous les Martyrologes latins font une honorable mention de saint Saturnin l'apôtre de Toulouse; comme aussi le cardinal Baronius, le docte Molan et le Père Odo de Gissey, jésuite.

Vigile de saint André, apôtre.

A Rome, sur la voie Salaria, fête de saint Saturnin le vieillard, et de saint Sisine, diacre, martyrs sous l'empereur Maximien. Quand ils eurent été longtemps accablés en prison, le préfet de la

ville les fit mettre sur le chevalet : on leur tirailla les membres, on les déchira à coups de bâtons et avec des scorpions ; ensuite il fit appliquer des torches ardentes à leurs corps, et après qu'ils furent descendus de dessus le chevalet, il leur fit trancher la tête.—Ces deux saints travailloient avec les autres chrétiens aux thermes que Maximien faisoit faire à l'honneur de l'empereur Dioclétien. Ils servoient d'esclaves, et leur vie étoit un continuel martyre. Saint Saturnin ne pouvant pas accomplir sa tâche, à cause de sa grande vieillesse, saint Sisine, qui étoit jeune, le soulageoit, et, par une charité toute chrétienne, portoit sa charge avec la sienne. De sorte que les ministres de l'empereur, qui n'étoient pas accoutumés à de telles obligeances, en demeurèrent bien étonnés; mais surtout de voir saint Sisine s'acquitter gaiement de ce pénible travail, chantant toujours, en allant et en venant, les louanges de Notre-Seigneur. Ils en avertirent Maximien, qui se les fit présenter, et s'efforça, par de belles paroles, de les faire sacrifier aux idoles. Mais leur constance lui causant de la confusion, il les livra entre les mains du préfet de la ville, afin de leur faire faire, par la force des tourments, ce qu'il n'avoit pu par la douceur de ses promesses. Ce préfet leur fit donc apporter devant eux une idole, afin qu'ils l'adorassent. Alors saint Saturnin s'écria à haute voix : « Que Notre-Seigneur confonde le dieu des gentils! » et aussitôt l'idole tomba par terre toute brisée : ce qui fut cause de la conversion de Papie et de Maur, deux soldats qui depuis acquirent la couronne du martyre. Enfin saint Saturnin et saint Sisine résolurent d'endurer mille morts plutôt que de nier Jésus-Christ. Après avoir longtemps demeuré en prison, ils furent, par sentence du préfet, étendus sur le chevalet, et battus à coups de bâtons qui étoient ferrés de pointes faites comme des scorpions; puis on leur appliqua le feu de tous côtés. Enfin ils eurent la tête tranchée sur le grand chemin du Sel, le vingt-neuvième jour de novembre, l'an de Notre-Seigneur 303.

A Toulouse, martyre de saint Paramon et de ses trois cent-soixante-quinze compagnons, sous l'empereur Dèce et le président Aquilin.

A Ancyre, saint Philomène, martyr, qui, durant la persécution de l'empereur Aurélien, sous le président Félix, après avoir été éprouvé par le feu, après avoir eu les mains, les pieds et la tête percés de clous, consomma enfin son martyre.

A Véroli, saint Blaise et saint Démètre, martyrs.

A Todi, sainte Illuminée, vierge.

Digitized by Google

TRENTIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

Saint André, apôtre.

Saint Trojan, évêque de Saintes; saint Castule et saint Euprépite, martyrs; sainte Maure, vierge et martyre; sainte Justine, vierge et martyre; saint Constance; saint Zozime.

LA VIE DE SAINT ANDRÉ,

APÔTRE.

AN 62.

Saint André, apôtre et frère aîné de saint Pierre, étoit natif de Bethsaïde, en la province de Galilée. Ce fut le premier des apôtres qui eut l'honneur de parler à Notre-Seigneur, parce qu'étant disciple de saint Jean-Baptiste, il fut présent lorsque ce grand précurseur montra Notre-Seigneur avec le doigt, en disant : *Voilà l'Agneau de Dieu.* Ce qui fut cause que saint André, avec un sien condisciple, allèrent après Jésus-Christ, qui se tournant vers eux, leur demanda : *Que cherchez-vous?* et ils lui répondirent : *Maître, nous voulions voir où vous demeuriez.* Notre-Seigneur les mena et les retint un jour entier avec lui, où ils eurent le loisir de conférer et d'apprendre qu'il étoit le vrai Messie. Saint André avertit Simon son frère de ce qu'il avoit trouvé, et le mena à Jésus-Christ, qui le voyant lui dit : *Tu es Simon, fils de Jonas, tu auras nom Céphas qui signifie Pierre.*

Voilà d'où vint la première connoissance que saint André eut de Jésus-Christ, et la première bonne action que nous lisons qu'il fit après cette connoissance, de communiquer à son frère le bien qu'il

avoit découvert, et de le mener à Notre-Seigneur pour le lui faire connoître. Quelque temps après, il arriva que ces deux frères pêchant sur le bord de la mer de Galilée (car c'étoit le métier dont ils vivoient), Jésus Christ passa par là et leur dit qu'ils le suivissent, parce qu'il les vouloit faire pêcheurs d'hommes; ils laissèrent aussitôt leurs filets et leurs barques, et le suivirent; si bien qu'il les fit ses apôtres.

Quand Notre-Seigneur voulut faire le miracle des cinq pains et des deux poissons sur la montagne, où il rassasia cinq mille hommes, après s'être enquis de saint Philippe où l'on trouveroit du pain pour tant de gens. et que cet apôtre lui eut répondu avec défiance, il est rapporté dans l'Evangile que saint André dit à Notre-Seigneur: *Il y a là un garçon qui porte cinq pains d'orge et deux poissons; mais cela n'est rien pour tant de monde.* En quoi il fit paroître sa foiblesse. Une autre fois des gentils venant pour voir Notre-Seigneur, s'adressèrent à Philippe pour le prier de le leur montrer. Saint Philippe en avertit saint André, et tous deux en parlèrent à Notre-Seigneur : ce qui est une marque de la familiarité particulière que saint André avoit avec Jésus-Christ.

Voilà tout ce que l'on trouve de saint André en l'Evangile, qui rapporte qu'il fut élu pour l'un des douze apôtres. Luc le nomme le premier après Pierre, et aux Actes, il le compte entre les autres apôtres qui étoient dans le cénacle en oraison, attendant la venue du Saint-Esprit. Le surplus de sa vie, de sa prédication et de son martyre, est tiré des bons auteurs, spécialement des prêtres et des diacres de l'Eglise d'Achaïe, témoins oculaires, qui écrivirent son glorieux martyre à toutes les églises de la chrétienté.

Après que les apôtres eurent reçu le Saint-Esprit, et furent remplis de la lumière, de l'amour et de la force divine, pour aller conquérir le monde, et l'assujettir à l'Evangile de Notre-Seigneur, ayant prêché quelques années par la Judée ils se jetèrent dans toutes les provinces de la terre, chacun selon que Dieu lui inspira. La Scythie échut à saint André, comme dit Origène. Sophrone ajoute qu'il ne prêcha pas seulement aux Scythes, mais aussi aux Sogdiens, aux Saciens et aux peuples d'Ethiopie : ce qui est confirmé

par Dorothée et Isidore. Le Martyrologe romain dit qu'il prêcha en la Thrace et en Scythie : Nicéphore ajoute qu'il éclaira de la lumière évangélique la Cappadoce, la Galatie et la Bithynie, jusqu'aux confins de la Mer noire. Saint Grégoire de Nazianze dit qu'il alla jusque dans l'Albanie, et saint Jean Chrysostôme qu'il prêcha aux Grecs.

Il est à croire que la prédication de saint André étoit accompagnée de plusieurs grands miracles, et qu'il convertit beaucoup de villes à la foi de Jésus-Christ, éclairant de la lumière céleste ceux qui étoient dans les ténèbres et à l'ombre de la mort.

Abdias de Babylone et d'autres auteurs écrivent plusieurs miracles que Notre-Seigneur opéra par le saint apôtre, desquels ceux-ci peuvent servir d'instruction. Comme saint André étoit à Corinthe, un vieillard nommé Nicolas le vint trouver, et lui dit qu'il avoit vécu soixante-quatre ans dans les débauches, s'abandonnant à toutes sortes de voluptés ; et qu'étant depuis peu dans un lieu infâme, ayant sur soi l'Evangile, une courtisane se recula de lui bien épouvantée, et le pria de n'approcher point d'elle, ni du lieu où elle étoit, parce qu'elle voyoit en lui des choses merveilleuses et mystérieuses. Nicolas pria saint André de lui donner quelque remède contre cette foiblesse charnelle et cette habitude invétérée de pécher. Le saint se mit en oraison, jeûna cinq jours, priant Notre-Seigneur de pardonner à ce misérable vieillard, et de lui octroyer le don de la chasteté.

Au bout des cinq jours, comme le saint apôtre étoit en oraison, il entendit une voix du ciel, qui lui dit : *Je t'accorderai ce que tu demandes pour le vieillard, mais je veux que comme tu as jeûné pour lui, il jeûne aussi, et se mortifie s'il veut être sauvé.* L'apôtre commanda alors à Nicolas de jeûner, et à tous les chrétiens de faire oraison, et de demander miséricorde pour lui. Dieu les exauça, car Nicolas s'en retournant en sa maison, donna tous ses biens aux pauvres, macéra rigoureusement sa chair, et jeûna plus de six mois au pain et à l'eau. Après cette pénitence il décéda ; et Dieu révéla à saint André qu'il avoit été sauvé. D'où nous apprenons qu'il ne faut point désespérer du salut d'aucun pécheur, si grand

soit-il, s'il a recours à Dieu ; et que les oraisons des saints sont efficaces pour obtenir le pardon de Dieu ; mais que si nous voulons qu'elles nous profitent, il faut que nous jeûnions et priions aussi de notre côté.

Ces auteurs rapportent aussi qu'un jeune homme nommé Sostrate vint vers saint André, à qui il découvrit que sa mère l'avoit sollicité de commettre une mauvaise action, et qu'il n'avoit jamais voulu y consentir ; qu'en haine de cela sa mère l'avoit accusé devant le proconsul, mais qu'il étoit résolu de ne dire pas un mot pour sa défense et sa justification, et qu'il aimoit mieux endurer tous les tourments du monde, que de diffamer sa mère, suppliant l'apôtre de prier Dieu qu'il le délivrât des mains du proconsul, et qu'il ne le laissât pas mourir pour un crime dont il étoit innocent.

L'apôtre s'employa pour lui, mais par la sollicitation de cette méchante mère, le jeune homme fut condamné à être cousu dans un sac, et saint André fut mit en prison parce qu'il le soutenoit. Alors le saint s'étant mis en oraison, la terre commença à trembler, le ciel à tonner, l'air à s'entr'ouvrir d'éclairs et de foudre ; le proconsul fut renversé de son siége, le peuple épouvanté se coucha par terre, et la détestable mère qui faisoit condamner son fils, parce qu'il n'avoit pas voulu offenser Dieu, fut brûlée du tonnerre. Ainsi l'innocence du jeune homme fut reconnue par les mérites du saint apôtre, qui fit encore la prière ; Notre-Seigneur alors apaisa cet orage, et releva ceux qui étoient tombés, et qui reprirent leurs esprits. Cela fut cause que plusieurs se convertirent à la foi de Jésus-Christ.

On raconte encore qu'une autre fois dans la ville de Philippes, en Macédoine, il y avoit deux frères, nobles et riches, dont l'un avoit deux fils, et l'autre deux filles : ils s'accordèrent de faire un double mariage de ces cousins germains, pour conserver les biens et la randeur dans leur maison. Le jour des noces étant venu, les pères furent avertis de la part de Dieu de ne marier pas leurs enfants jusqu'à ce que son serviteur André fût venu, qui leur diroit ce qu'il falloit faire.

Le saint apôtre arriva trois jours après, et fut reçu avec grande

joie. Ils aperçurent une si grande splendeur qui rayonnoit en lui, qu'il ressembloit au soleil. Ils lui dirent le mariage qu'ils prétendoient faire de leurs enfants, et qu'ils avoient différé les noces pour l'attendre, comme Dieu leur avoit commandé. Il leur répondit, que les mariages ne se devoient pas faire à cause de la proximité des parties ; qu'ils fissent pénitence d'avoir voulu commettre cette faute ; non qu'il blâmât le mariage, qui est ordonné de Dieu, mais les abus qui s'y rencontroient. Cela servit d'instruction aux autres, et les cousins germains ne furent plus mariés ensemble par l'avis du saint apôtre ; ce qui est conforme à ce que dit saint Grégoire, encore que la loi romaine permît le mariage des cousins germains, néanmoins que l'expérience nous apprenoit qu'il ne provient guère d'enfants de ces sortes de mariages.

Après que le saint apôtre eut éclairé toutes ces provinces par la prédication de sa doctrine divine, il vint à Patras, ville d'Achaïe, où il répandit les premiers rayons de l'Evangile, et retira de la captivité de Satan les âmes de plusieurs gentils. Le proconsul Egée, averti de cela, vouloit par diverses morts et tourments persuader aux chrétiens (qui étoient déjà en grand nombre) d'adorer les faux dieux. Saint André l'alla trouver, et lui dit : *Il seroit bien raisonnable, Egée, que vous, qui êtes juge des hommes, connussiez votre juge qui est au ciel, pour l'adorer comme un vrai Dieu qu'il est, et laisser ceux qui ne sont pas dieux.*

Egée lui répondit : *Es-tu cet André qui détruis les temples des dieux, et qui persuades aux hommes de recevoir cette secte superstitieuse, que les princes romains ont bannie de leur terre ?*

Le saint apôtre prit de là occasion de déclarer au proconsul le mystère ineffable de notre rédemption, l'infinie charité de Jésus-Christ, qui s'étoit revêtu de notre chair mortelle, et étoit mort volontairement sur une croix pour nos péchés ; exaltant la grandeur de cette croix, et expliquant la convenance qu'il y avoit en ce mystère caché aux yeux aveugles des gentils. Après qu'Egée l'eut ouï, il dit au saint apôtre : *Conte cela à tous ceux qui voudront le croire ; quant à toi, crois-moi, si tu ne sacrifies aux dieux, je te ferai attacher à la croix que tu loues tant.*

Saint André répliqua : *Je sacrifie tous les jours à un Dieu unique, tout-puissant, bon et vrai, non de la fumée d'encens, ni de la viande des taureaux, ni du sang des chevreaux, mais l'Agneau sans tache, qui étant reçu des fidèles et son sang bu, demeure aussi entier qu'auparavant.*

L'issue de cette dispute fut qu'Egée fit mener saint André en prison ; alors le peuple se mutina, et il eût saisi le proconsul, si le saint ne l'en eût empêché, les avertissant par les fenêtres de la prison qu'ils ne se révoltassent point contre ce tyran, mais qu'ils imitassent la douceur et la patience de Jésus-Christ qui l'avoit envoyé pour leur donner sujet de mériter ; que c'étoit bien loin de le chérir et de l'honorer, vu qu'il leur arrivoit par lui beaucoup de bien et peu de mal. Il les pria de ne point empêcher son martyre, dont les tourments passeroient bientôt, et la récompense dureroit à jamais.

Le lendemain, Egée le fit venir devant lui et lui dit : *J'estime que tu auras pensé à toi et à te retirer de la folie où tu étois hier, pour jouir d'une douce et agréable vie, et t'exempter d'une mort fâcheuse que tu ne saurois éviter, si tu crois toujours que Jésus-Christ soit Dieu.*

— *Celui,* dit l'apôtre, *qui ne croit point en Jésus-Christ, ne sauroit avoir de vie ni de contentement, comme je l'ai prêché en cette province.*

— *C'est pourquoi,* reprit Egée, *je te veux contraindre de sacrifier aux dieux, afin que tous ces peuples que tu as abusés laissent la vanité de ta doctrine et rentrent en la connoissance de leurs anciens dieux ; car je vois qu'il n'y a pas une ville en Achaïe, dont les temples ne soient déserts par ta fausse prédication ; et puisque tu les a trompés, il sera bien à propos que tu les détrompes ; autrement prépare-toi à mourir sur une croix.*

Saint André lui répondit : *Ecoute-moi : jusqu'à présent je t'ai parlé doucement, pensant que comme un homme de raison tu en ferois ton profit, et laisserois la vaine adoration des dieux ; mais puisque tu es si opiniâtre, je dis que tu ne saurois m'étonner de tes menaces. Me voici, fais de moi tout ce que tu voudras : plus tu me feras endurer de tourments, plus je serai récompensé de Jésus-Christ,*

les souffrant pour l'amour de lui; et toi, tu seras d'autant plus enfoncé dans l'enfer, qui t'est déjà préparé.

Egée, irrité de cela, le fit dépouiller et fouetter par ses bourreaux, qui se relayèrent trois fois les uns après les autres; ils lui donnèrent tant de coups que le saint apôtre versoit du sang de tous les côtés. Enfin Egée, lassé de sa constance, le fit attacher à une croix avec des cordes, afin que le martyre fût plus long.

Comme on le menoit au supplice, le peuple se mit au-devant en criant : *Qu'a fait ce juste et ami de Dieu pour être crucifié?* Mais le saint apôtre les prioit de n'empêcher point son bien; et joyeux de voir la croix où il devoit mourir, brûlant de l'amour de son maître et du désir de l'imiter, il s'écria de loin avec une admirable ferveur d'esprit : *Je vous salue, ô croix précieuse, qui fûtes consacrée par le corps et les membres de mon Seigneur, comme d'un riche trésor. Vous faisiez peur aux hommes avant que Jésus-Christ vous eût étrennée, et maintenant vous êtes leur contentement. Je viens vers vous avec joie, recevez-moi de même entre vos bras. O bonne croix, sanctifiée par les membres de Jésus-Christ, qu'il y a longtemps que je vous désire, que je vous cherche soigneusement; maintenant que je vous ai trouvée, recevez-moi entre vos bras; et me retirant d'entre les hommes, présentez-moi à mon maître, afin que celui qui m'a racheté par vous me reçoive aussi par vous.*

Le saint apôtre ne changea point de couleur, dit saint Bernard, quand il vit la croix, comme c'est l'ordinaire de la foiblesse humaine; les cheveux ne lui dressèrent point sur la tête, il ne perdit point la voix, son sang ne se glaça pas, son corps ne trembla point, son âme ne se troubla pas, et il ne perdit pas le jugement; au contraire, le feu de la charité qui brûloit en son cœur, jetoit des flammes par sa bouche.

Le saint apôtre étant venu au pied de la croix, dépouilla lui-même ses habits et les donna aux bourreaux qui le levèrent en haut, et l'attachèrent à la croix, comme il leur avoit été enjoint. Il y avoit bien vingt-mille personnes autour de la croix qui déploroient la mort du saint, mais il les consoloit et les encourageoit à endurer de semblables tourments pour Jésus-Christ. Il vécut deux

jours attaché à la croix. Le peuple, fort courroucé, s'écrioit tout haut : *Pourquoi fait-on mourir un homme si saint, si pieux, si modeste, si vertueux, et qui nous enseigne une si bonne doctrine?*

Egée, averti de l'indignation que le peuple avoit conçue contre lui, résolut de faire détacher de la croix le saint apôtre pour apaiser la sédition. Il s'en va en personne au lieu où étoit saint André, et commande aux bourreaux de le délier : mais ils n'en purent jamais approcher; car aussitôt qu'ils levoient les bras pour le détacher, ils se trouvoient si engourdis qu'ils n'en avoient pas la force. Saint André, ayant reconnu leur dessein, s'écria à haute voix : *Je vous supplie, mon Seigneur, de ne permettre pas que votre serviteur qui est attaché en croix pour l'amour de vous, en soit délié, ni que celui qui a connu votre grandeur par la croix, soit enseveli par un homme misérable comme Egée. Et vous, Seigneur et maître que j'ai aimé, connu et confessé, que je désire voir maintenant et auquel je suis tout entier, recevez mon esprit en paix; car il est bien raisonnable que j'aille à présent vers vous, puisqu'il y a si longtemps que je le souhaite.*

A ces paroles, il descendit une clarté du ciel qui environna son corps, et que la foiblesse des yeux humains ne put supporter. Elle dura près d'une demi-heure; et lorsqu'elle s'évanouit le saint apôtre rendit l'esprit à Dieu le 30 de novembre, l'an de Notre-Seigneur 62, sous l'empire de Néron.

Le corps de saint André fut retiré par Maximille, grande, sainte et riche dame qui l'embauma, et le mit en sépulcre. Egée le sut aussitôt, mais il n'osa pas s'attaquer à elle, parce qu'elle étoit de trop grande qualité, et qu'il voyoit le peuple mutiné à cause de la mort du saint : néanmoins, comme il étoit dans le dessein de mettre Maximille entre les mains de l'empereur, et comme il en dressoit une information en plein consistoire, il fut possédé visiblement du diable et mourut aussitôt, jetant des cris épouvantables. Cette étrange mort en fit convertir plusieurs à la foi de Jésus-Christ.

Saint Grégoire de Tours dit que le jour du martyre de saint André il couloit de son sépulcre une manne très suave, quelques années

plus, d'autres moins: quand il n'en sortoit guère, c'étoit un signe que l'année seroit stérile ; quand il en venoit beaucoup, c'étoit une marque assurée de fertilité. Cette manne sentoit si bon qu'on l'eût prise pour une confection de toutes les plus douces odeurs. Plusieurs malades furent guéris en se frottant de cette huile, ou en en buvant. Il dit aussi que Dieu opéroit de grands miracles en Achaïe par l'intercession de son glorieux apôtre.

Le corps de saint André fut transporté depuis à Constantinople, ce dont le Martyrologe romain fait mention le 9 de mai, où il joint cette translation avec celle du corps de saint Luc l'Évangéliste, que l'on tira aussi d'Achaïe, et avec celle du corps de saint Timothée, disciple de l'apôtre saint Paul, qui fut apporté d'Ephèse où il mourut, à Constantinople. Le cardinal Baronius remarque que cette translation se fit du temps de Constance, fils de l'empereur Constantin. Saint Jérôme dit que l'on entendoit hurler les diables devant les reliques de saint André, lesquels confessoient par leur cris la vertu de sa présence. Ce précieux trésor demeura longtemps à Constantinople ; mais depuis il fut transporté en la ville d'Amalfi, au royaume de Naples, où il est aujourd'hui respecté des fidèles avec une grande dévotion.

Saint Grégoire le Grand fut envoyé par le pape Pélage à Constantinople vers l'empereur Tibère, pour lui demander quelques reliques ; il obtint de lui un bras de l'apôtre saint André, et un de saint Luc l'Évangéliste, qu'il apporta à Rome: et en la deuxième année de son pontificat il dédia l'église de Saint-André, où l'on garde aujourd'hui ce bras du saint apôtre. Son chef sacré est en l'église Saint-Pierre ; il fut porté à Rome du temps du pape Pie II, qui alla au-devant de lui presque une lieue hors de la ville pour le recevoir, et là, s'étant prosterné en terre, il l'honora et l'exalta par une très-belle harangue.

Notre-Seigneur a fait beaucoup de miracles par l'intercession de ce grand saint. Saint Grégoire le Grand, écrivant à une dame nommée Rusticienne, qui lui avoit envoyé une aumône pour le monastère de Saint-André qu'il faisoit bâtir à Rome, lui disoit ces mots: *Il s'y fait beaucoup de miracles, et le saint apôtre a autant de pouvoir*

sur les religieux de ce monastère que s'il en étoit particulièremen abbé.

Saint Grégoire de Tours raconte plusieurs miracles de saint André en son livre de la Gloire des Martyrs, où un entre autres nous apprend avec quel respect on doit traiter les choses de l'Eglise, et avec quelle sévérité Dieu châtie ceux qui usurpent avec violence les biens qui lui sont dédiés. Il rapporte qu'un comte nommé Gomachère, ayant usurpé une terre qui appartenoit à l'église de Saint-André de la ville d'Aix en Provence, fut averti par l'évêque, qui se nommoit Léon, que s'il ne s'en désistoit, Dieu l'en châtieroit, parce qu'il avoit écouté les clameurs des pauvres qui étoient auparavant sustentés de ce bien-là. Le comte hérétique ne se soucia guère des paroles de l'évêque. Mais il tomba en une dangereuse maladie, qu'il reconnut être une punition de sa faute, et demanda à l'évêque qu'il priât Dieu pour lui, promettant, aussitôt que Dieu l'auroit remis en santé, qu'il rendroit à l'église tout ce qu'il lui avoit pris. L'évêque fit oraison pour lui, et il guérit incontinent; mais le comte se moqua de lui, disant qu'il n'avoit pas eu la santé par ses prières, et il retint le bien de l'église.

Alors l'évêque eut recours à Dieu, le priant jour et nuit à chaudes larmes qu'il réprimât cette bête ravissante, et touché de l'esprit de Dieu, il brisa toutes les lampes de l'église, en disant : *On n'allumera point de feu en cette église jusqu'à ce que Dieu ait fait vengeance de ses ennemis.* Dieu l'exauça, et frappa le comte d'une maladie mortelle. Le misérable, connoissant la cause de son mal, envoya conjurer l'évêque d'intercéder pour lui, promettant de restituer le bien de l'église, et de lui en donner encore autant. L'évêque l'en refusa cette fois, à cause que déjà il l'avoit trompé par sa dissimulation et sa perfidie, quoique le comte l'en eût importuné par trois messagers qu'il lui envoya l'un après l'autre. Le comte voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir du saint, et que c'étoit peine perdue de l'importuner par ses messagers, s'y fit porter pour le supplier d'avoir pitié de lui, disant qu'il vouloit rendre à l'église deux fois plus qu'il n'en avoit pris. Enfin il le contraignit d'entrer dans l'église; mais sitôt que l'évêque y fut entré, le comte

mourut, et l'église de Saint-André recouvra ce qu'il avoit usurpé sur elle.

Entre les hommages rendus à saint André, il y en a un fort glorieux à l'honneur du saint, qui est l'ordre de la Toison-d'Or, institué par Philippe le Bon, duc de Bourgogne et comte de Flandre, l'an de Notre-Seigneur 1429, le 10 de janvier; depuis que ces Etats ont été réunis à la couronne d'Espagne, l'ordre de la Toison-de-Saint-André a été en une haute estime : les plus grands princes font gloire d'être soldats de saint André et de porter au col les marques de son ordre.

Saint Augustin, saint Chrysostôme, saint Pierre Damien, saint Bernard, et le cardinal Baronius ont écrit de saint André. Baronius rapporte de Sophrone de Jérusalem, que saint André étoit vierge.

A Saintes, saint Trojan, évêque, homme d'une grande sainteté, qui, quoique inhumé ici-bas, prouve par plusieurs miracles qu'il vit dans les cieux. — C'étoit un homme de grande vertu. Il avoit coutume d'aller dans les églises visiter les lieux saints la nuit. Saint Grégoire rapporte qu'une fois, comme il y alloit, accompagné d'un sous-diacre, saint Martin de Tours lui apparut comme environné d'un globe de feu, et s'entretint avec lui. Il avoit laissé son sous-diacre derrière lui, bien qu'il eût vu ce globe de feu descendre du ciel, sans toutefois savoir ce que c'étoit. Mais après il le lui déclara avec défense d'en parler, l'assurant que s'il en parloit, il mourroit aussitôt. Enfin ce pieux prélat ayant vécu saintement, rendit son âme à Dieu, le trentième jour de novembre, l'an de Notre-Seigneur 400, sous l'empire d'Honorius. Son corps et celui de saint Vivien, également de Saintes, se trouvent avoir été ensevelis auprès l'un de l'autre. Or ce sous-diacre étant fort âgé, se fâcha que la gloire de saint Trojan restât cachée. Il fit assembler l'évêque et le clergé, et leur raconta cette vision, assurant que sa mort leur en devoit être une preuve certaine, et qu'elle arriveroit aussitôt qu'il leur

auroit déclaré le tout. Ce qui arriva ainsi, car le sous-diacre tomba mort en leur présence.

A Rome, martyre de saint Castule et de saint Euprépite.

A Constantinople, sainte Maure, vierge et martyre.

En la même ville, sainte Justine, vierge et martyre.

A Rome encore, saint Constance, confesseur, qui, résistant courageusement aux pélagiens, souffrit par leur faction beaucoup de maux qui l'associèrent aux saints confesseurs.

En Palestine, saint Zozime, confesseur, qui, sous l'empereur Justin, brilla par sa sainteté et ses miracles.

FIN DU ONZIÈME VOLUME.

Digitized by Google

TABLE DU ONZIÈME VOLUME

CONTENANT

LES VIES DES SAINTS DU MOIS DE NOVEMBRE.

Ier JOUR DE NOVEMBRE.

Fête de tous les Saints. 1
Saint Mathurin, confesseur. 21
Saint Bénigne, prêtre et martyr; saint Césaire, diacre et martyr; sainte Marie, servante, martyre; saint Césaire et ses compagnons, martyrs; saint Jean, évêque, et saint Jacques, prêtre, martyrs; sainte Cyrénie et sainte Julienne, martyres; saint Austremoine, premier évêque de Clermont en Auvergne; Saint Marcel, évêque de Paris; saint Vigor, évêque de Bayeux; saint Séverin, moine. 27

IIe JOUR DE NOVEMBRE

Commémoration des Morts. 32
Saint Victorin, évêque et martyr; saint Justin, martyr; saint Cartère et ses compagnons, martyrs; saint Acyndine et ses compagnons, martyrs; saint Publius et ses compagnons, martyrs; sainte Eustochium, vierge et martyre; saint Théodote, évêque de Laodicée; saint Georges, évêque de Vienne; saint Ambroise, abbé; saint Marcien. 44

IIIe JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Marcel, évêque de Paris. 46
Saint Malachie, archevêque d'Armagh en Irlande. 50
Saint Guénau, abbé. 64
Saint Hubert, évêque de Tongres; saint Quart, disciple des Apôtres; saint Germain et ses compagnons, martyrs; plusieurs saints martyrs à Saragosse, saint Valentin, prêtre, et saint Hilaire, diacre, martyrs; sainte

Wénéfride, vierge et martyre; saint Domnin, évêque de Vienne; saint Firmin, évêque de Meaux; saint Hermengaud, évêque d'Urgel; sainte Sylvie. 72

IVe JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Charles Borromée, cardinal archevêque de Milan. 75
Saint Vital et saint Agricole, martyrs. 101
Saint Emeri, prince de Hongrie. 103
Saint Amand, évêque de Rhodez; saint Philologue et saint Patrobas, disciples de saint Paul; saint Preuil, martyr; saint Clair, prêtre et martyr; saint Porphyre, martyr; saint Nicandre, évêque, et saint Hermas, prêtre, martyrs; saint Piérius; saint Joannice, abbé; saint Félix de Valois; sainte Modeste vierge. 105

Ve JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Galation et sainte Epistème, sa femme, martyrs. 108
Le bienheureux Martin de Porres, du tiers-ordre de Saint-Dominique. . . 111
Saint Zacharie, prêtre et prophète, et sainte Elisabeth; saint Félix, prêtre, et ses compagnons, martyrs; saint Domnin et ses compagnons, martyrs; saint Magne, évêque de Milan; saint Dominateur, évêque de Bresce; saint Fibice, évêque de Trèves; saint Lié, prêtre. 125

VIe JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Léonard, confesseur. 127
Saint Winoc, abbé; saint Félix, martyr; dix martyrs à Antioche; saint Sever, évêque et martyr; saint Attique; saint Félix, moine. 129

VIIe JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Florent, évêque. 132
Saint Herculan, évêque et martyr; saint Prosdocime, évêque de Padoue; saint Amaranthe, martyr; saint Hiéron et ses compagnons, martyrs; saint Aucte et ses compagnons, martyrs; saint Mélasippe et ses compagnons, martyrs; saint Engelbert, évêque et martyr; saint Achillas, évêque d'Alexandrie; saint Willibrord, évêque d'Utrecht; saint Ruf, évêque de Metz. 135

VIIIe JOUR DE NOVEMBRE.

Les quatre Couronnés, frères et martyrs. 138
Les cinq martyrs Claude, Nicostrate, Symphorien, Castorius et Simplice. 391

Digitized by Google

Saint Godefroi, évêque d'Amiens; saint Deusdedit, pape; saint Villehad, évêque de Brême; saint Maur, évêque de Verdun; saint Clair, prêtre. 140

IXe JOUR DE NOVEMBRE.

Dédicace de la Basilique du Saint-Sauveur, ou de Saint-Jean-de-Latran, à Rome. 143
Saint Théodore, martyr. 151
Saint Ursin, évêque de Bourges; saint Valentin et ses compagnons, martyrs: saint Oreste, martyr; saint Alexandre, martyr; saint Arpin, évêque de Naples; sainte Eustolle et sainte Sopatre, vierges. 154

Xe JOUR DE NOVEMBRE.

Les saints martyrs Tryphon, Respice, et sainte Nymphe, vierge. 156
Saint Tibéry et ses compagnons, martyrs; saint Démètre, évêque d'Antioche, et ses compagnons, martyrs; saint Probe, évêque de Ravenne; saint Moniteur, évêque d'Orléans; saint Juste, évêque en Angleterre; saint Léon; sainte Tryphenne et sainte Tryphose; sainte Théoctiste, vierge; saint André Avellino, clerc régulier Théatin. 158

XIe JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Martin, évêque de Tours. 161
Saint Mennas, soldat et martyr. 185
Saint Mennas, solitaire; saint Valentin et ses compagnons, martyrs; saint Athénodore, martyr; saint Véran, évêque de Lyon; saint Barthélemy, abbé. 188

XIIe JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Martin, pape et martyr. 190
Saint Milhan ou Emilien de la Cuculle, prêtre et confesseur. 195
Saint René, évêque d'Angers; saint Aurèle et saint Publius, évêques et martyrs; saint Paterne, martyr; saint Livin, évêque et martyr; saint Benoît et ses compagnons, ermites et martyrs; saint Josaphat, martyr; saint Ruf, évêque d'Avignon; saint Cunibert, évêque de Cologne; saint Nil, abbé; saint Théodore Studite; saint Didace, religieux. 198

XIIIe JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Didace ou Diégo, de l'Ordre de Saint-François. 200
Saint Brice, évêque de Tours. 206
Sainte Maxelende, vierge et martyre. 209
Saint Hommebon, confesseur. 212

Saint Quintien, évêque de Clermont; saint Valentin, et ses compagnons, martyrs; saint Mitre, martyr; saint Antonin et ses compagnons, martyrs; saint Nicolas, pape; saint Eugène, évêque de Tolède. 215

XIVe JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Laurent, archevêque de Dublin. 217
Sainte Vénérande, martyre; saint Clémentin et ses compagnons, martyrs; saint Sérapion, martyr; saint Vénérand, martyr; saint Hypace, évêque et martyr; le bienheureux Sérapion, martyr; plusieurs saintes femmes, martyres; saint Jucond, évêque de Bologne. 242

XVe JOUR DE NOVEMBRE.

Les saints martyrs Samone, Gurie et Abibe. 244
Saint Léopold, marquis d'Autriche. 249
Saint Maclou ou Malo, évêque de Bretagne. 253
Saint Eugène, premier archevêque de Tolède, martyr. 261
Sainte Gertrude, vierge; saint Félix, évêque et martyr; saint Second et ses compagnons, martyrs; saint Lupère, évêque de Vérone. 264

XVIe JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Edmond, vulgairement appelé saint Edme, archevêque de Cantorbéry. 266
Saint Eucher, évêque de Lyon; saint Rufin et ses compagnons, martyrs; saint Elpide et ses compagnons, martyrs; saint Fens, évêque de Padoue; saint Othmar, abbé. 277

XVIIe JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Grégoire, évêque de Tours. 279
Saint Grégoire Thaumaturge, évêque de Néocésarée. 284
Saint Denys, évêque d'Alexandrie. 296
Saint Hugues, évêque, de l'Ordre des Chartreux. 302
Saint Aciscle et sainte Victoire, martyrs. 311
Saint Aignan, évêque d'Orléans. 315
Les saints martyrs, Alphée et Zachée; saint Eugène; sainte Gertrude, vierge. 319

XVIIIe JOUR DE NOVEMBRE.

La fête de la Dédicace des basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul. . . 320
Saint Romain et saint Barulas, martyrs. 322

Saint Odon, abbé de Cluny; saint Hésyquo, martyr; saint Oricle et ses compagnons, martyrs; saint Maxime, évêque de Mayence; saint Thomas, moine; la Translation de saint Fridien, évêque de Lucques. . . . 333

XIXe JOUR DE NOVEMBRE.

Sainte Elisabeth, veuve, fille du roi de Hongrie. 336
Saint Pontien, pape et martyr. 342
Les saints martyrs Séverin, Exupère et Félicien; saint Abdias, prophète; saint Maxime, prêtre et martyr; saint Barlaam, martyr; saint Crispin, évêque et martyr; saint Fauste, diacre et martyr; saint Azas et ses compagnons, martyrs. 343

XXe JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Félix de Valois, instituteur de l'Ordre de la Très-Sainte-Trinité pour la Rédemption des captifs. 346
Saint Edmond, roi d'Angleterre, martyr. 353
Les saints martyrs Ampèle et Caïus; saint Octave et ses compagnons, martyrs; saint Agape, martyr; saint Nersès, évêque, et ses compagnons, martyrs; saint Dase, évêque et martyr; saint Eustache et ses compagnons, martyrs; saint Bassus et ses compagnons, martyrs; saint Grégoire de Décapolis; saint Bénigne, évêque de Milan; saint Silvestre, évêque de Châlons-sur-Saône; saint Simplice, évêque de Vérone. . . 357

XXIe JOUR DE NOVEMBRE.

Fête de la Présentation de Notre-Dame au temple. 359
Saint Colomban, abbé. 365
Le bienheureux Rufus; saint Céleste et saint Clément, martyrs; les saints martyrs Démètre et Honorius; saint Albert, évêque de Liége et martyr; saint Honorius et ses compagnons, martyrs; saint Héliodore, martyr; saint Gélase, pape; saint Maur, évêque de Vérone. 373

XXIIe JOUR DE NOVEMBRE.

Sainte Cécile, vierge et martyre. 375
Saint Philémon et sainte Appie, disciples de saint Paul, martyrs; saint Maur, martyr; saint Marc et saint Etienne, martyrs; saint Pragmace, évêque d'Autun. 381

XXIIIe JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Clément, pape et martyr. 382
Sainte Félicité, martyre. 388

Sainte Lucrèce, vierge; saint Sisinne, martyr; saint Amphiloque, évêque d'Icône; saint Grégoire, évêque; saint Trond, prêtre; le bienheureux Jean le Bon. 389

XXIVe JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Chrysogone, martyr. 391
Saint Pourçain, abbé; saint Jean de la Croix; saint Crescentien, martyr; sainte Firmine, vierge et martyre; saint Alexandre, martyr; les saintes vierges et martyres Flore et Marie; saint Félicissime, martyr; saint Protais, évêque de Milan; saint Romain, prêtre. 394

XXVe JOUR DE NOVEMBRE.

Sainte Catherine, vierge et martyre. 397
Saint Moyse, prêtre et martyr; saint Erasme, martyr; martyre de saint Mercure, soldat; sainte Juconde, vierge. 405

XXVIe JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Pierre d'Alexandrie, évêque et martyr. 406
Le bienheureux Léonard de Port-Maurice, Frère Mineur de l'Observance. 410
Saint Conrad, évêque de Constance; saint Marcel, prêtre et martyr; saint Bellin, évêque et martyr; saint Sirice, pape; saint Amateur, évêque d'Autun; le bienheureux Silvestre, abbé; saint Basle; saint Stylien, anachorète; saint Nicon, moine. 440

XXVIIe JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Siméon Métaphraste, confesseur. 442
Saint Barlaam et saint Josaphat, confesseurs. 444
Saint Facond et saint Primitif, martyrs. 460
Saint Jacques l'Intercis, martyr. 462
Saint maxime, évêque de Riez; saint Basilée, évêque, et ses compagnons, martyrs; saint Hirénarque et ses compagnons, martyrs; saint Valérien, évêque d'Aquilée; saint Virgile, évêque; saint Séverin, moine. 464

XXVIIIe JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Jacques de la Marche, Franciscain. 466
Saint Grégoire III, pape; saint Ruf, martyr; saint Sosthènes; saint Papinien et saint Mansuet, évêques et martyrs; saint Etienne-le-Jeune et ses compagnons, martyrs. 482

XXIXe JOUR DE NOVEMBRE.

Saint Saturnin, apôtre et premier évêque de Toulouse. 484
Saint Saturnin le Vieux et saint Sisine, diacre, martyrs; saint Paramon et ses compagnons, martyrs; saint Philomène, martyr; saint Blaise et saint Démètre, martyrs; sainte Illuminée, vierge. 498

XXXe JOUR DE NOVEMBRE.

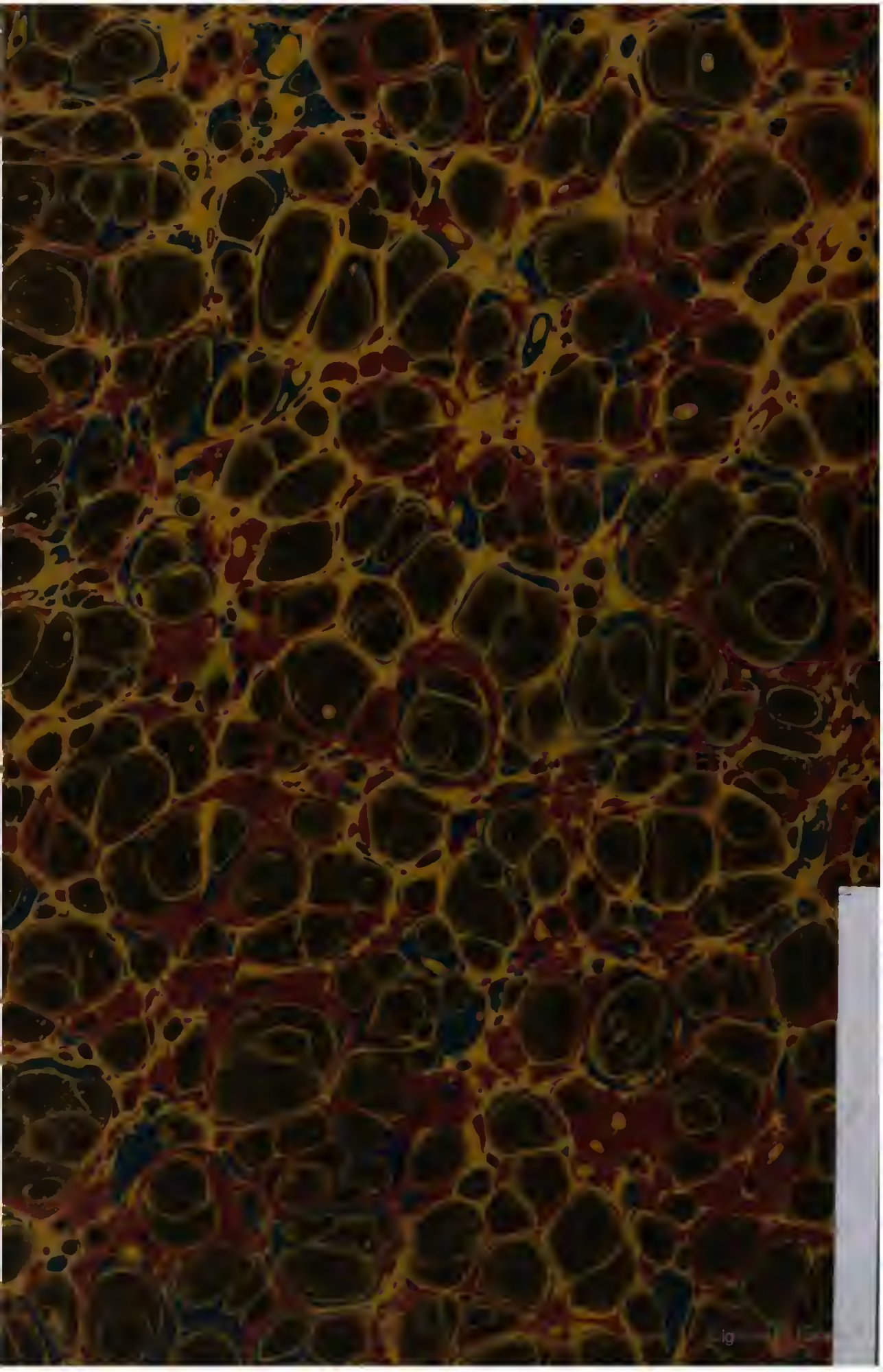
Saint André, apôtre. 501
Saint Trojan, évêque de Saintes; saint Castule et saint Euprépite, martyrs; sainte Maure, vierge et martyre; sainte Justine, vierge et martyre; saint Constance; saint Zozime. 511

FIN DE LA TABLE DU ONZIÈME VOLUME.

CAEN — IMPRIMERIE DE F. POISSON

23521

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google